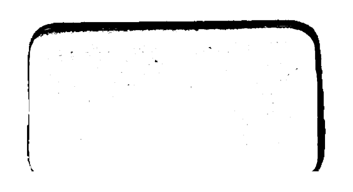




# MANUEL DE LA COSMOGRAPHIE DU MOYEN AGE

TRADUIT DE L'ARABE

„NOKHBET ED-DAHR FI 'ADJAIB-IL-BIRR WAL-BAH'R"

DE

SHEMS ED-DÎN ABOU-'ABDALLAH MOH'AMMED DE DAMAS,

ET ACCOMPAGNÉ D'ÉCLAIRCISSEMENTS

PAR

M. A. F. MEHREN.



COPENHAGUE.

PARIS.
ERN. LEROUX.

CHEZ C. A. REITZEL.

LEIPZIC.
F. A. BROCKHAUS.

IMPRIMERIE DE BIANCO LUNO.

MDCCCLXXIV.

A

# Monsieur Michel Amari,

Sénateur, Professeur d'arabe à Florence etc.,

hommage de reconnaissance
et de dévouement.

# INTRODUCTION.

Shems ed-Dîn Abou 'Abdallah Mohammed, connu sous le nom de Dimashqui ou Dimishqui, d'après la ville de Damas, naquit l'an 654 de l'Hég. (1256 de Jés. Chr.) et vécut à une époque où l'éclat de l'Islam commençait à pâlir, et où les germes de sa dissolution se montraient en Orient et en Occident. Le dernier espoir d'une alliance des peuples de l'Islam en deçà et au delà de la Méditerranée fut anéanti par l'affaiblissement du pouvoir des Almohades en Espagne, en même temps que les princes chrétiens de ce pays commençaient à comprendre que l'union fait la force. L'an 1238, Jacques I d'Aragon occupa Valence, et, vers la même époque, Ferdinand III de Castille s'empara du royaume de Murcie, après s'être avancé vers le sud-ouest de la Péninsule et avoir planté l'étendard de la croix sur les minarets de Cordoue. Les Arabes perdirent bientôt les villes importantes de Baëza, Estépa, Eçija et Almodowar; Séville tomba au pouvoir des Chrétiens en 1248, et les Portugais occupèrent Alentejo et Algarve. Les restes de la domination glorieuse des Arabes étaient en 1264 concentrés à Grenade, où les derniers rayons d'une civilisation, jadis régénératrice de l'Europe, vinrent s'éteindre, laissant des traces encore visibles dans la littérature des peuples du midi de l'Europe. C'est pourquoi Dimashqui, en parlant d'Elvira (p. 345), s'exprime ainsi: «Au commence-

«ment de l'Islam, elle était capitale de ce district, mais Grenade «s'éleva à ce rang, après que les Francs se furent emparés de la «majeure partie de la Péninsule et que, par suite, la population «musulmane s'y fut réfugiée.» Tandis que l'Islam succombait sous les armes des Chrétiens en Occident, il subit, vers la fin du XIII$^{ème}$ siècle et au commencement du XIV$^{ème}$, un changement total en Orient. Le califat, démembré en diverses dynasties presque indépendantes, n'existait guère plus que de nom et finit par s'éteindre ignominieusement dans la personne du dernier calife Most'açim, l'an 1258. Après l'occupation du Mawaralnahr ou de la Transoxanie, d'où le roi Mohammed, sultan du Khowarezm, s'était enfui dans une île de la mer Caspienne, laissant le trône à son fils Djelâl-ed-Dîn, Octai, fils de Djengiskhan, repoussa facilement la résistance que ce prince opposa à l'invasion des Barbares, et, après la prise de Bagdâd, la Syrie et l'Egypte furent ouvertes au vainqueur. Une nouvelle dynastie sembla alors s'élever pour la conservation momentanée de l'ancien éclat du califat; les Mamlouks, dans l'origine mercenaires turcs, et cantonnés par les successeurs de Saladin sur l'île de Rodha du Nil, ce qui leur a fait donner le nom de Bah'rites, profitant de la faiblesse des Eyyoubides, élevèrent Eibek, un de leurs chefs les plus renommés, à la dignité royale. Les Mogols, après s'être emparés de Damas et avoir détruit Alep, Ba'albek et Hamah, s'approchaient déjà de la frontière de l'Egypte, lorsque le chef des Mamlouks, Rokn ed-Dîn Beibars s'opposa à leur invasion et les battit, en 1260, à 'Ain-Djalout, près d''Akka. Après cet échec, les Mogols renoncèrent à la Syrie, et Beibars, fondateur d'une nouvelle dynastie, s'arrogea le pouvoir et le titre de sultan. Ce fut sous les vicissitudes de cette dynastie, mentionnée par notre auteur (p. 383) sous le titre pompeux «ces illustres combattants pour la vérité qui remporteront la victoire jusqu'au jour de la Résurrection», que Dimashqui passa sa jeunesse

en Syrie, où il remplit les fonctions d'imâm dans le village de Raboué, aux environs de Damas, et professa l'état de Sofi. Les Chrétiens, ayant occupé la plupart des places fortes de la Syrie et s'étant alliés avec les Mogols, furent bientôt repoussés par Beibars qui, par une suite de brillantes victoires, reprit la Syrie et détruisit l'église chrétienne de Nazareth. Cæsarée, Arsouf, Çafad[1]), la forteresse importante des Templiers, Jaffa et Antioche tombèrent, vers l'an 1266, au pouvoir des Mahométans, qui de même arrêtèrent les Mogols dans leur marche vers l'Ouest. Les Assassins, nommés aussi Ismaëlites et Bathiniens, qui étaient maîtres du château de Bânias, devinrent tributaires de Beibars et lui livrèrent leurs forteresses les plus importantes. A sa mort, en 1277, Beibars avait fondé un royaume dont les limites touchaient à Dongola, et s'étendaient le long de l'Euphrate jusqu'à Kirkésia. Il eut pour successeurs el-Mélik es-Sa'id et el-Mélik el-Mançour Seif ed-Dîn Qilâwoun; ce dernier, connu dans l'histoire des croisades par sa cruauté et sa perfidie, vit Tripolis tomber au pouvoir des Mahométans 1289[2]) et, sous le règne de son fils el-Ashraf Khalîl, ceux-ci, après la prise d''Akka et Tyr, s'emparèrent de presque toute la Palestine[3]). C'est sous le califat de son frère Nâçir ed-Dîn Moh. Ibn Qilâwoun († 1341) qui, après avoir succombé dans plusieurs révoltes, monta pour la troisième fois sur le trône, que Dimashqui mourut, en 1327, à Çafad, non loin du mont Thabor, âgé de 73 années lunaires, quatre ans environ avant son illustre contemporain Aboulféda († 1331). Le règne de ce dernier sultan est clairement indiqué par notre auteur p. 101, où il fait mention de divers tremble-

---

[1]) V. p. 286.
[2]) V. p. 282.
[3]) V. p. 291.

ments de terre, qui eurent lieu, en 719 et 723 de l'Hég., sous Mohammed b. Qilâwoun, en ajoutant après son nom la formule usitée «que Dieu prolonge son règne!».

Le nom que Dimashqui, d'après la coutume ordinaire des auteurs orientaux, donna à son ouvrage et que nous voyons sur le titre de cette traduction, «nokhbet ed-dahr etc.», signifie «ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps, en fait de merveilles de la terre et de la mer.» Cet ouvrage appartient pour la majeure partie à la géographie descriptive. Bien que l'auteur soit, à plusieurs égards, inférieur à Aboulféda, notamment comme ayant le plus souvent omis les indications de la géographie mathématique, il se distingue néanmoins par une plus grande abondance et variété de matières. L'histoire, la botanique, la zoologie, la minéralogie, les divers produits de l'industrie orientale ont fourni à l'auteur des sujets très variés et forment dans leur ensemble une mosaïque qui porte l'empreinte d'une érudition vaste et élégante, quelquefois animée par un souffle du spiritualisme qui caractérise l'école philosophique à laquelle il appartient. L'univers pour lui est une chaîne unie et continue des manifestations de l'omnipotence du créateur; au bout de cette chaîne, et occupant la place la plus sublime, se trouve l'homme, auquel tout est assujetti, et qui, en raison de sa perfectibilité, tend à s'élever au degré supérieur des anges et delà à l'union éternelle avec Dieu. En général, cet ouvrage a le caractère d'un résumé des connaissances cosmographiques de son temps, et l'auteur, tout en ayant bien souvent suivi presque littéralement ses prédécesseurs, tels que Mas'oûdi, al-Bekri, Ibn-H'auqal, Edrisi e. a.[1]), a spécialement choisi pour modèle le livre, intitulé «menâhidj el-fikr» («les voies

[1]) La liste entière des auteurs cités se trouve dans l'édit. ar., p. LXXXVII—VIII.

de la méditation») et composé par son contemporain Ah'med et-Thîni ou el-Miçri el-Warrâq, c. à d. le libraire (✝ 1318 de J. Chr.).

Cet ouvrage, dont nous avons eu sous les yeux une copie, appartenant à la bibliothèque de Berlin, est à peu près divisé comme celui de Dimashqui en 9 chapitres, et j'espère bientôt préciser, à une autre occasion, le rapport entre ces deux compositions. Notre auteur n'observe que partiellement la division en 7 climats; commençant par l'extrême Orient, il continue sa description, en avançant de l'Est vers l'Ouest, en 3 zones parallèles, A, B, C. La première (A) s'étend depuis la frontière la plus reculée des Indes et de la Chine jusqu'au golfe de Bengale et la côte de Coromandel; la deuxième (B) comprend la côte de Coromandel, l'Indostan, le Sédjestân, les deux ʿIrâqs, l'Ad'erbeidjân, l'Arménie, l'Aldjézira et la Syrie avec la Palestine jusqu'à la Péninsule arabique; la troisième (C) commence dans le Turkestan et traverse le Khowarezm, le Khorasân, le Thabéristân, le Mazandérân, le Ghilân, le Deilem, l'Asie-Mineure et la côte méridionale de la mer Noire. Dans un chapitre à part suit la description de la partie occidentale de la terre; commençant à l'Egypte, il décrit ensuite le littoral depuis Barqa jusqu'à l'Océan, puis le Maroc et les pays Berbères, situés le long du désert, enfin le Soudan et les pays des Nègres; la dernière section comprend l'Espagne.

Comme mon intention, en traduisant cet ouvrage, a été de donner au public un manuel de la cosmographie du moyen âge, j'ai évité de m'étendre même sur des questions, comme p. e. la situation des pays des Nègres, où une discussion critique n'eût pas été déplacée; «les longs ouvrages font peur», c'est pour cette raison que je me suis contenté presque partout de citations très succinctes ou de renvois susceptibles de fournir la matiére à des dissertations plus détaillées. Bien que la publication de ce livre ait été subventionnée par notre Académie des

Sciences, il m'a fallu, autant que possible, m'en tenir aux conditions qui ont paru convenables à mon honorable libraire-éditeur. Dans la transcription des lettres arabes qui expriment des sons particuliers, j'ai rendu dans les noms propres, qui n'ont pas reçu une forme fixe dans le français, la lettre ع par le signe ʿ, le غ par g ou gh, les autres lettres nuancées, telles que le ث, ج, ح, خ, ذ, ش, ص, ض, ط, ظ par t', dj, h', kh, d', sh, ç, dh, th et zh.

Pour de pareilles publications, on a employé auparavant le latin; mais cette langue n'exprimant que d'une manière imparfaite et factice les idées, appartenant à la littérature moderne, j'ai adopté cette fois la langue française, bien que j'aie pleine conscience des difficultés qu'elle offre, à l'impression d'un ouvrage hors du pays où elle est parlée. Pour cette raison, j'espère avoir quelque droit à l'indulgence du lecteur, si, malgré toutes les précautions possibles, la correction des épreuves n'a pas entièrement répondu à mes désirs.

Il me reste à exprimer mes remercîments à la bibliothèque Impériale de Berlin qui, par l'entremise de notre ministère des affaires étrangères, m'a prêté deux manuscrits, appartenant à la collection Sprenger: l'un, contenant l'ouvrage mentionné d'Ah'med et-Thîni, l'autre, une copie de l'ouvrage de Dimashqui. Quoique ce dernier, qui est une copie très défectueuse, faite en l'an 1225 de l'Hég., n'ait que fort peu de valeur, j'y ai pourtant trouvé quelquefois des leçons admissibles dans des passages qui ont été corrompus dans les autres manuscrits. Il contient ordinairement les mêmes additions que les manuscrits de St. Pétersbourg et de Leyde, mais semble néanmoins par ses fréquentes variantes dériver d'une autre source. Je dois à la bienveillance de S. Exc. M. Kunik de l'Académie de St. Pétersbourg d'avoir été informé de l'existence de ces deux manuscrits dans la bibliothèque de Berlin.

J'ai en outre à remercier mon savant confrère M. d'Arrest, qui a bien voulu m'éclaircir plusieurs questions astronomiques, de même que je dois l'amélioration de quelques passages du texte arabe à mon vénérable maître, M. Fleischer, qui vient de célébrer le 50ème anniversaire d'une carrière académique toute consacrée aux progrès de la science.

Copenhague le 1 Juillet 1874.

A. F. Mehren.

# PRÉFACE DE L'AUTEUR.

*Au nom du Dieu, clément et miséricordieux!*

---

Louange au Seigneur qui a créé les cieux et la terre, qui a institué les ténèbres et la lumière[1]), qui a indiqué à chaque ciel sa fonction, qui a fait tourner tout l'univers en cercle, qui a étendu la terre comme un tapis, et qui y a posé les montagnes et les fleuves; qui a créé toutes les productions en couples, et qui a fait que la nuit couvre le jour; qui a répandu sur la terre toutes espèces de bestiaux et qui l'a bénie; qui y a fixé la nourriture à l'homme et le repos à l'animal; qui y a rangé des portions différentes, l'une voisine de l'autre: des jardins de vignes, des champs pleins de semence, des palmiers isolés ou réunis![2]) — Que Dieu soit propice à Mahomet, notre prophète, qui a été envoyé pour tout le monde: aux rouges et aux noirs, aux Perses et aux Arabes; qui a répandu la domination de son peuple jusqu'aux termes, fixés par Dieu, dans l'Orient et dans l'Occident; qui a fait resplendir la nuit de son Ascension sur les cieux et la terre, sur ses royaumes et sur ses merveilles! — Que Dieu soit propice à sa progéniture, à la race généreuse et noble, pieuse et pure, et à ses compagnons, les guides bien dirigés, les conducteurs de la foi en secret et en public! que Dieu les bénisse tous ensemble!

---

[1]) V. *le Coran*, sour. VI, v. 1.

[2]) Ces passages sont empruntés au *Coran*, s. LXXVIII, v. 6; XIII, v. 3—4; II, v. 159; XLI, v. 9.

L'oeuvre, intitulée «l'Elu du temps, qui traite des merveilles de la terre et de la mer», comprend la science de la configuration de la terre, sa division en climats et les diverses opinions des anciens sur cet objet; les confins de ses climats, le système des mers combinées et isolées, les îles, les montagnes, les fleuves, les grands bassins d'eau; les royaumes de la terre et leurs voies de communication, leurs capitales et les divers districts, les anciens monuments, les édifices importants, les sources, les puits et les fontaines remarquables, la description des animaux d'une forme extraordinaire, des plantes rares, des minéraux fusibles et malléables, les pierres précieuses et autres espèces de pierres d'une valeur inférieure jusqu'aux matières pierreuses, qui diffèrent de la terre par certaines propriétés; la description de leurs couleurs, de leurs propriétés, de leur nature et de leurs mines; leur formation d'après l'opinion des anciens; l'étendue de la terre et sa division en heures, milles, stations, parasanges, degrés célestes, la dimension des mers en longueur et en largeur, la description des divers peuples, leurs relations mutuelles d'après leurs généalogies, la diversité des peuples les plus connus et la description de leurs caractères, la nature des divers pays, par laquelle l'un diffère de l'autre, les particularités du genre humain et sa prééminence sur toutes les créatures, la description des rites des deux religions, c. à d. de l'Islam et du Christianisme, les noms des mois et des fêtes, leurs usages, suivant les traditions historiques qui nous restent, et autres matières semblables. [J'ai joint à la fin de cet ouvrage, dit l'auteur, une carte géographique, coloriée et disposée d'après la longitude et la latitude des divers lieux du monde habité, afin qu'elle serve à éclaircir, d'une manière plus palpable, tout ce qui a été mentionné dans la description qui de même en prouvera l'exactitude. Tout ce qui est colorié en bleu, indique les parties de la mer, grandes ou petites, étroites ou larges; d'une nuance un peu différente, sont marquées les montagnes et les îles; en vert, les lacs et les fleuves, soit grands ou petits, soit étroits ou larges; en amarante, rouge ou jaune grisâtre ou blanc, les montagnes et les collines qui en outre sont mar-

pag.

quées à l'encre avec des lignes perpendiculaires. Toutes les lignes, tracées sur la carte d'Orient en Occident, indiquent les limites des 7 climats, de la partie la plus reculée vers le Nord et de celle, située au delà de l'Equateur. Tout ce qui imite sur la carte une construction ou un bâtiment en pierres, indique un mur, une tour, une ville ou un temple remarquable sur la terre.][1] Cet ouvrage comprend 9 chapitres, dont voici le contenu:



---

[1]) Le commencement de cette préface jusqu'aux mots «L'oeuvre, intitulée» ne se trouve pas dans le manuscrit de Paris; la traduction est faite d'après ceux des bibliothèques de Copenhague, de Leyde et de St. Pétersbourg. Le morceau, depuis les mots «J'ai joint» jusqu'à «Cet ouvrage comprend», ne se lit que dans le manuscrit de Copenhague, et la carte y mentionnée ne se trouve dans aucun manuscrit.

# MANUEL DE LA COSMOGRAPHIE DU MOYEN ÂGE.

# CHAPITRE PREMIER

## EN DIX SECTIONS.

Ire Section. — *De la matière de la Terre, de sa nature, de sa rotondité et de sa forme sphérique.*

Les savants en astronomie s'accordent à dire que la Terre est un élément simple, froid et sec de sa nature; elle se meut au centre de la sphère céleste; à cause de sa densité et de son épaisseur, elle est froide et sèche, puisque, supposé le cas contraire, la vie des animaux y serait impossible, comme aussi l'on ne trouverait ni plantes, ni minéraux. En général, elle est ronde, avec des inégalités partielles, causées par des montagnes qui s'élèvent à sa surface, et des bas-fonds qui la creusent, ce qui n'altère pas sa rotondité fondamentale. Elle est située au milieu de la sphère céleste, mais ne peut en aucune manière y être prise en considération, la moindre étoile fixe la surpassant de beaucoup en grandeur; la moitié de la sphère céleste est au-dessous d'elle, qui ressemble au centre d'un cercle ou au moyeu d'un œuf. Placée au milieu de la sphère, elle est entourée d'eau, excepté la portion qui s'en élève, et qui, par la grâce de Dieu, est devenue l'habitation des êtres vivants. Avec les inégalités et les aspérités de sa surface, elle ressemble à la noix de galle, qui, malgré ses rugosités, conserve sa rotondité originaire. Dieu a fait de la partie qui s'élève de l'eau l'habitation des animaux terrestres, comme

de ses bas-fonds couverts d'eau, la demeure des animaux aquatiques. Par la volonté de Dieu chaque élément entoure l'autre, à l'exception de l'eau, que la bonté de Dieu contient pour rendre la Terre habitable, en ayant donné des centres différents au soleil et à la Terre. Le soleil se meut autour de son propre centre, qui n'est pas le centre de la Terre, ainsi qu'à son périgée, il s'approche d'une partie de la Terre, la partie méridionale, en s'éloignant à son apogée de l'autre, la partie septentrionale, qui devient terre ferme et élevée, puisque les eaux sont attirées par le soleil vers la partie méridionale en se retirant de la partie septentrionale. Dieu a donné à la Terre une couleur cendrée et foncée, pour que la splendeur de la lumière y apparaisse, et que les yeux des êtres vivants puissent voir; c'est ainsi que la sagesse divine a préparé la création des animaux, des plantes et des minéraux. La preuve que la Terre a la forme d'une sphère et est ronde, c'est que sur tous les lieux de la Terre, le soleil, la lune et les étoiles n'ont pas au même temps leur lever et leur coucher; mais, au contraire, on les voit se lever plus-tôt aux contrées orientales, qu'aux occidentales, et se coucher plus-tôt aux lieux orientaux qu'aux occidentaux; de la même manière, si nous regardons l'éclipse de la lune, nous trouverons entre celle des contrées orientales et celle des occidentales une différence qui n'existerait pas, si le lever et le coucher avaient lieu en même temps sur les divers points de la Terre. De même, si un homme se dirige de la partie méridionale vers la partie septentrionale, il verra sur l'horizon du nord des groupes d'étoiles, qui auparavant se couchaient, ne jamais le quitter, et d'autres groupes, qui, auparavant, se levaient sur l'horizon du sud, restant toujours cachés dans la même proportion.

La mer entoure la Terre et la couvrirait tout entière, si elle n'avait pas des inégalités, mais la grâce divine fut clémente envers le genre humain et fit surgir du milieu des eaux une partie de la Terre, afin qu'elle devînt le centre de l'univers. L'eau entoure la Terre selon cette loi de la nature, que tout ce qui est léger est au-dessus de ce qui est lourd; l'eau étant plus légère que la Terre, elle l'entoure de tous côtés; de la même manière la Terre

est attirée également de tous côtés dans l'espace par l'air, comme le fer par l'aimant; par suite, elle occupe le milieu. D'autres disent que la Terre tient cette place étant pressée également de tous côtés par la sphère céleste comme des grains de poussière jetés dans un verre mis en rotation forte et perpétuelle; ces grains seront rejetés vers le milieu; de la même manière, des brins de paille jetés dans une tasse d'eau à laquelle on imprime une rotation, tournent avec l'eau et se rassemblent vers le centre. D'après une autre opinion, la Terre par sa nature est douée d'une force centripète pressée toujours également par la sphère qui l'entoure; c'est pourquoi, lorsqu'au dernier jour, les étoiles seront dispersées et que la sphère sera anéantie, pliée comme les feuillets du livre de Sidjil[1]), la cause de cette force centripète cessera, et la Terre étendue et dépliée sera aplatie jusqu'aux extrémités du nouveau ciel de l'éternité. La condition des habitants de la Terre est comparable à celle des grains d'orge plantés sur la surface d'une pomme; comme ces grains d'orge s'élèvent sans exception en directions opposées l'une à l'autre, ainsi les hommes dirigent leurs pieds vers la Terre et leurs têtes vers le ciel, et chacun d'eux voit la Terre comme une plaine étendue. On donne aussi cette preuve de la même assertion: Si les habitants d'une contrée de la Terre creusaient un puits et le continuaient jusqu'au centre, et de la même manière les habitants de l'autre côté, jusqu'à ce que les deux puits se rencontrassent, l'eau étant la même, les deux parties feraient descendre leurs seaux, et les fonds des seaux se rencontreraient; ainsi ils les retireraient persuadés qu'ils élèvent l'eau du fond des puits. On se sert aussi de cette démonstration: si on perçait la Terre en passant par le centre en ligne droite jusqu'au point opposé, on rencontrerait de l'autre côté des pieds humains; ainsi les habitants de la Chine et ceux de l'Espagne, qui occupent les points extrêmes du diamètre de la

---

[1]) Pour cette expression figurée v. le *Coran*, chap. XXI, v. 104: «Ce jour-là «nous plierons les cieux, de même que l'ange Sidjil plie les feuillets écrits; «comme nous avons produit la création, de même nous la ferons rentrer.» etc.

Terre, sont antipodes, et le lever du soleil et de la lune d'un côté correspond au coucher de l'autre, comme la nuit des uns au jour des autres, et réciproquement.

Les astronomes disent que le diamètre de la Terre est de 6,414 milles[1]) et sa circonférence de 20,400 milles, y compris la terre ferme et la mer. Déjà les anciens avaient obtenu ce résultat, ce qui a été confirmé du temps du calife ʿAbd-allah al-Mamûn. Ce calife, embarrassé par les divers récits des anciens sur la dimension de la Terre, envoya un certain nombre d'astronomes habiles, parmi eux ʿAli-ben-ʿIsâ, dans la plaine de Sindjar, d'où ils firent leur point de départ, les uns s'en allant vers le nord, les autres vers le sud. Chaque mission continua sa route de son côté, jusqu'à ce que la hauteur du soleil à midi varia de la hauteur de l'endroit d'où ils étaient partis, de la mesure d'un degré. Après avoir mesuré la route par coudées et planté des poteaux, ils retournèrent pour constater une seconde fois la mesure, et trouvèrent la dimension d'un degré céleste correspondant à $56^2/_3$ milles sur terre plane, le mille contenant 4,000 coudées, une coudée 8 poignets, un poignet 4 doigts, un doigt 6 grains d'orge placés l'un contre l'autre, un grain d'orge 6 crins de mulet; en multipliant ces milles avec le nombre des degrés de la sphère 360°, on obtient 20,400, ce qui fait la circonférence de la Terre. Abou-Zeid Ah'med b. Sahl el-Balkhi[2]) prétend que la longueur de la Terre, depuis la frontière la plus reculée de l'orient jusqu'à celle de l'occident, fait 300 journées[3]); et la largeur, depuis la frontière de la Terre habitée vers le nord par les Yagogs et Magogs jusqu'à celle vers le sud, où sont les nègres, 220 journées; ce qui se trouve au delà des Yagogs et Magogs vers le nord et au delà des Nègres vers le sud, est désert, et il n'y a pas d'habitations; on évalue la

---

[1]) Par une faute d'écriture, on lit dans les deux manuscrits 7,414 au lieu de 6,414.

[2]) Ah'med b. Sahl el-Balkhi, voyageur et écrivain géographe du xe siècle, [† 322 H.], v. Hammer Arab. litteraturgesch., t. V., p. 326; la citation se trouve dans Içtakhri Buch d. Länder, übers. von Mordtmann, p. 3—4.

[3]) D'après une autre leçon: 400 journées.



dimension de ces régions à 5,000 parasanges, mais sans doute il faut, dans cette indication, entendre des milles carrés. — L'opinion la plus vraisemblable sur cette Terre, est qu'elle comprend trois couches différentes: l'une, la pure poussière où les circonstances météorologiques ne pénètrent pas, ou au moins n'ont aucune influence, forme le centre; la seconde, mêlée d'eau, où l'on ne trouve plus la poussière pure, est formée d'une espèce d'argile et occupe la partie mitoyenne; la troisième, exposée aux rayons du soleil, est en partie sèche, en partie plongée dans l'eau; celle-là, divisée en terre habitée et déserte, est séparée de celle-ci par l'Équateur, ligne fictive qui divise le globe en deux hémisphères depuis l'orient le plus reculé jusqu'à l'occident. Dans la partie habitable sont des collines, séjour des animaux terrestres, qui vivent sur le sol et dans l'air, ou des bas-fonds remplis d'eau, demeure des animaux aquatiques.

IIème Section. — *De la mesure de la terre et des degrés du Zodiaque.*

Les astronomes et les mathématiciens disent que la mesure de la terre est de 360° correspondant aux degrés célestes du cercle divisé en stations, dans lesquelles le soleil fait son circuit complet d'un point en retournant au même. La mesure du degré céleste équivaut en parasanges à 392,542, dont la 60ème partie équivalant à une minute fait 6542 paras[1]). La distance entre la concavité de la sphère de la lune et la superficie de la terre est de 686,370 milles, tandis que celle de la sphère des étoiles fixes mesurée du point le plus proche de la sphère de Saturne est de 405,316,880 milles[2]).

La circonférence de la terre mesurée d'un point de sa superficie jusqu'au même point est de 6840 parasanges ou d'après

---

[1]) Il faut sans doute lire 392,520, le produit de 6542×60 étant = 392,520; Qazwînî (I p. 53) donne un nombre approximatif.

[2]) Nous n'avons pas réussi à trouver d'où ces chiffres exorbitants ont été tirés.

al-Khowarezmi 7000 parasanges[1]; elle comprend 14,744,242$\frac{1}{5}$ parasanges carrées[2]. Sa quatrième partie comprenant 90° mesure 1710 parasanges ou 5236$\frac{2}{3}$ milles. La mesure d'un degré terrestre est en coudées de 200,666$\frac{2}{3}$; la parasange équivaut à 3 milles, le mille à 4000 coudées ou 1884 brasses égyptiennes, la brasse ou la canne égyptienne comprenant 2$\frac{2}{3}$ coudées[3]. Un arpent (Feddân) égyptien est de 400 brasses carrées; la coudée est de 24 doigts du charpentier, dont chacun équivaut à l'articulation du milieu du medius, ou de 3 empans ou d'un pas d'homme ou de chameau, ou de 8 poignées ou de 192 grains d'orge rangés l'un à côté de l'autre, ou de 1152 crins de cheval, rangés de la même manière[4]. Un Barid fait 4 parasanges; la parasange indienne et sindienne est de 8 milles; la mesure d'un degré terrestre est de 18$\frac{5}{6}$ parasanges; la journée ordinaire, marh'alah, équivaut à 6$\frac{2}{3}$ parasanges. Enfin d'après Khowarezmi la distance la plus rapprochée entre les étoiles fixes et la terre est de 64,498,140 milles, tandis que la plus grande est de 64,530,213 milles[5]. La circonférence de Sirius ou d'une des 15 étoiles de la 1ère des six classes de grandeur est de 95,760 milles, dont le diamètre fait 30,467; pourtant je suppose qu'il faut sans doute comprendre parasanges.

---

1) V. Géogr. d'Ab. par Reinaud l'Introd. p. CCLXXII.

2) Al-Farghâni indique à peu-près le même chiffre, exprimé en 132,600,000 □ milles v. Elem. Astron. ed. Golius, p. 31, Comp. Moʿdjem el-buldan ed. Wüstenfeld t. I; dans la computation de 90° = 1710 paras. le degré est évalué à 19 parasanges, mais les chiffres suivants 5236$\frac{2}{3}$ milles et 200666$\frac{2}{3}$ coudées sont fautifs, 1710 parasanges équivalant à 5130 milles; nous aurons 228,000 coudées = 1° à 57 milles, le mille = 4000 coudées, et 226,666$\frac{2}{3}$ coudées = 1° à 56$\frac{2}{3}$ milles.

3) Ici de même le chiffre 1884 est évidemment fautif, le produit de 1884 $\times$ 2$\frac{2}{3}$ étant 5024 au lieu de 4000 coudées.

4) Sur les diverses évaluations de la coudée v. Ab. p. Reinaud l'Introd. p. CCLXV; le doigt est ici évalué à 8 grains d'orge, ou peut-être l'auteur évalue pour cette mesure la coudée à 32 doigts, ce qui nous donne la mesure ordinaire de 6 grains pour le doigt; le grain comptant 6 poils de cheval. v. l'o. c. p. CCLXIV.

5) Nous trouvons une indication pareille chez Al-Farghâni v. l'o. c. p. 82.

III[e] Section. — *De l'Equateur et des régions situées au delà vers le sud et vers le nord.*

Divisant la terre habitée et considérant ses régions, nous nous apercevons, au mouvement naturel par lequel la sphère céleste se meut avec toutes les étoiles et les deux lumières, le soleil et la lune, d'une rotation perpétuelle et phénoménale, dont le cercle, en égalisant les heures du jour et de la nuit aux signes du Bélier et de la Balance, divise la sphère céleste en deux moitiés. De même nous trouvons la partie de la terre qui s'est élevée de l'eau divisée par cette ligne, qu'on appelle Équateur, en deux parties, l'une septentrionale qui est habitée, l'autre méridionale, non habitée. Cette ligne, purement fictive, a son point de départ aux îles Fortunées et Éternelles, situées dans la mer occidentale ou mer Verte, en se continuant vers l'est, au nord des montagnes de la Lune et de la région appelée Sofala, de la terre des Zendjs et des côtes des îles situées aux environs[1]), passant les îles de Dîbadjat[2]) entre les côtes méridionales de l'île de Sérendip et l'île de Sérira[3]); après l'île de Zabedj, elle touche la côte méridionale de la Chine et aboutit à l'extrême frontière de l'Orient, où sont situées les îles de Sila et la terre Ouçthiqoun[4]). Ainsi elle sépare la terre habitée de la partie plongée dans la mer Ténébreuse, et sa circonférence fait la moitié de celle de la Terre ou 180° correspondant au même nombre de degrés célestes et à

---

1) Sur les montagnes de la Lune, où sont les sources du Nil, et sur les côtes orientales de l'Afrique, Sofala et le pays des Zendj, v. Reinaud, *Introduction à la Geographie d'Aboulféda*, p. CCCV suiv.

2) Sur les îles Dibadjât, c'est-à-dire les Laquedives et Maldives, v. le même, p. CCCLXXXVIII.

3) Serendip est l'île de Ceylan; Serîra, probablement le nom d'une partie de Sumatra ou d'une île située aux environs, v. le Mémoire de Dulaurier, *Journal Asiatique*, 1846, t. VIII, p. 212.

4) Zabedj, nom de l'île de Java. v. Aboulféda, *Introd.* par Reinaud, p. CCCXCI; les îles de Sila appartiennent sans doute à l'archipel de Java, v. Masoudi par Sprenger, p. 358.

l'étendue de 10,200 milles[1]). Cette dimension équivaut en temps à 12 heures; par suite une heure fait $\frac{180}{12} = 15^{\circ}$. Cette ligne, non pas à confondre avec une autre portant le nom de ligne équinoxiale partant de l'Est vers l'Ouest, est appelée Équateur, parce que les nuits et les jours sont égaux aux lieux qu'elle traverse. Elle est coupée par une autre ligne, qu'on trace du nord au sud, divisant le globe en deux moitiés égales, l'une orientale, l'autre occidentale; dans le point d'intersection se trouve le centre de la Terre. Ce lieu n'a aucune latitude, situé à distance égale, 90° des quatre points cardinaux de la Terre; c'est là que s'élève la coupole d'Azîn ou d'Arîn, château grand, élevé et d'un accès difficile. D'après l'opinion d'Ibn-el-ʿAraby, là est le trône d'Iblis et le séjour des démons. Les Persans et les Dualistes prétendent que c'est le centre des choses créées avec leurs constrastes; ils font aussi des récits fabuleux et impies sur les habitants de ce lieu, appelés Manichéens, qui croient à la lumière et aux ténèbres, au bien et au mal, designés dans la Parole de Dieu [Sourate VI, v. 1-3]: «Louange à Dieu, qui a créé les cieux et la terre, qui a établi les ténèbres et la lumière, etc.» Les Indiens aussi racontent sur ce lieu des choses semblables et débitent des fables à son sujet. C'est la réunion angulaire des quatre quadrans de la terre ressemblant au bouton de capuchon dont on enveloppe la tête[2]). De ces quatre quadrans, deux sont situés vers le sud et deux vers le nord; ceux-ci forment la partie habitée de la terre, ceux-là sont habités, d'après l'assertion de Ptolémée, jusqu'au $11\frac{5}{12}^{\circ}$ au delà de l'Équateur; d'après une autre opinion, jusqu'au 13 ou 16°, où un pays bas s'étend aux bords de la mer. Le reste est plongé dans l'eau et désert, à cause de la chaleur excessive du soleil. La partie habitable s'étend depuis l'Équateur vers le nord jusqu'au 63° ou $66^{\circ}\frac{1}{6}$, où la longueur du jour, pendant le solstice d'été, monte à 20 heures.

---

[1]) Nous avons ici le degré évalué à $56^2/_3$ milles.

[2]) Ce morceau sur la coupole d'Azîn a été cité par Reinaud *l'Introd. à la géogr. d'Ab.* p. CCXLIII.



IV[e] Section. — *De la longitude et de la latitude de la partie habitable de la terre, et des diverses opinions des anciens.*

La partie septentrionale de la terre commence à être habitée au $12^{\circ}\frac{3}{4}$ de latitude au nord de l'Équateur, tandis que les régions équatoriales sont peuplées de tribus de nègres ressemblant aux animaux sauvages ou aux bestiaux; leur teint est brûlé, leurs cheveux crépus, la taille et l'esprit contrefaits, les cerveaux saillants, bouillis par la chaleur excessive du soleil. Au delà de l'Équateur se trouvaient, au temps de Ptolémée, huit villes considérables dont voici les noms: El-Qomor, Aghna[1]), Loqmeraneh, Dahna, Lemleṃeh, Daghuta, Sefâqis, Kogha. Le soleil étant dans le 13[e] degré du scorpion, se trouve au zénith de cette dernière ville[2]); ce qui est au delà de ces régions, sont des contrées sablonneuses et désertes ou recouvertes par la mer; on y trouve des îles habitées par des peuples d'une stature extraordinaire, ou trop grande ou trop petite. D'après l'opinion d'Ah'med b. Sahl el-Balkhi, la stérilité de cette contrée est causée par la proximité du soleil qui, deux fois par an, atteint le zénith et répand ses rayons sur ces contrées, transformant l'air en vent effervescent, échauffant l'eau jusqu'à ébullition et desséchant les humidités naturelles et indispensables à la vie animale, et qui servent à tempérer la chaleur renfermée dans les corps. D'après une autre opinion contraire à cette assertion, «la partie traversée par l'Équateur est seule déserte; l'autre, située «au sud et appelée la partie méridionale, est habitable. La preuve «que l'Équateur divise la terre en deux hémisphères égaux, c'est «que la ligne équinoxiale est perpendiculaire à l'axe de l'horizon; «la proximité du soleil y empêche la semence et la récolte, comme «nous avons dit, jusqu'au $12^{\circ}\frac{3}{4}$; par suite il est possible que la

---

1) *Aghna*, nom d'une ville située sur l'île de Ceylan; *Lemlemeh* sur la côte occidentale de l'Afrique, *Daghuta* sur la côte orientale, v. *Géographie d'Aboulféda*, texte arabe, p. 375, 157, 152.

2) D'après cette indication, la ville de Kogha est située sur $15^{\circ}\,^{3}/_{4}$ latitude méridionale.

«partie méridionale soit habitée comme la partie septentrionale; «celle-ci étant seulement habitable jusqu'au 12°¾ par la déclinai-«son du zénith qui produit une température convenable à la vie «végétale; de la même manière, par la déclinaison méridionale du «soleil, l'autre partie[1]) peut être divisée en sept climats, être ha-«bitée et peuplée, mais l'impossibilité de toute communication «entre les habitants des deux parties est causée par la chaleur «excessive du soleil dont souffre l'intervalle s'étendant entre les «deux hémisphères au nord et au sud de l'Équateur sur un espace «de 24°. Ainsi les degrés et les constellations de la partie méri-«dionale correspondent à ceux de la partie septentrionale en ce «qui concerne l'effet du soleil, de la lune, des planètes et des «étoiles fixes sur la température et l'échauffement, qui est sem-«blable, en proportion de leur distance, pour l'une comme pour «l'autre.» A quoi les sectateurs de l'opinion opposée répondent: «L'hémisphère méridional est désert, et l'on n'y trouve aucune «plante, la partie habitable ne s'étendant au delà de l'équateur qu'à «11°¾ d'après l'opinion de Ptolémée; d'aprés une autre des géo-«graphes anciens, à 13° ou 16°. D'ailleurs la partie méridionale «de la grande île de Qomor, ainsi que les îles de Waqwaq et Qas-«mîn, s'étendent vers le sud, plongées dans la mer, comme aussi «une partie de Daghuta, située dans le pays des Zendjs sur les «bords de la mer PACIFIQUE, tout près de l'île de Qomor. L'accès «y étant possible, nous pourrions communiquer avec les habitants; «ceux de l'île de Qomor, de l'île de Loqmeraneh et de Dahnah «sont doués d'un teint plus pur, de cheveux plus longs et d'un «esprit plus facile que les nègres de Qaldjour et de Koukou[2]). «Le soleil au solstice méridional étant dans le signe du Capri-«corne à son périgée, et au solstice septentrional dans le signe «du Cancer à son apogée, il répand une chaleur plus intense et

---

[1]) Sur l'existence de ces pays appelés «terres australes», v. de Santarem, *Essai sur l'histoire de la Cosmographie,* I, p. 122, II, p. 277-79.

[2]) Sur ces deux tribus de nègres, v. *Géographie d'Aboulféda*, par Reinaud, trad., p. 221 et 225. Cf. *les Voyages d'Ibn-Batoutah,* publiés et traduits par C. Defrémery et le Dr. Sanguinetti; t. IV, p. 435.

«des feux plus ardents sur la partie méridionale, qui en est brûlée «tellement que la poussière s'y dissout en sable, le silex se fond «en hyacinthe et pierres précieuses, les minerais se changent en «or et émeraudes, et les eaux de bas-fonds en diverses espèces de «minéraux. La chaleur trop excessive aux plantes et aux animaux «ne permet à rien de naître, si ce n'est aux êtres doués d'une «nature assez patiente pour supporter le climat de cette partie «brûlée[1]), comme, par exemple, l'on dit de la salamandre et d'un «animal ressemblant au lézard qui éclôt au milieu du fourneau à «verre, si toutefois ces légendes sont fondées. L'homme des ré-«gions équatoriales, idiot, la peau noire et les cheveux crépus, la «figure desséchée, d'odeur puante et de mauvaise constitution, res-«semble plus aux animaux sauvages et aux bestiaux; il ne peut «en aucune manière se transférer dans le deuxième climat, encore «moins dans le troisième et dans le quatrième, pas plus que «l'homme du premier climat ne peut supporter le sixième, et ce-«lui du sixième le premier ou les régions équatoriales, à cause «de la différence de la température et de la chaleur du soleil.»

Ve Section. — *Des sept climats et de leur extension, des montagnes qui s'y trouvent, des grandes villes et des royaumes, de leurs dimensions en degrés et en heures, indication de leurs frontières.*

Bien que les anciens n'aient pas été d'accord dans leurs opinions sur la division de la terre, les astronomes et les géographes admettent généralement la division de la terre en climats, qui s'étendent du sud au nord, depuis le 12e degré de latitude septentrionale jusqu'au $60^{\circ}\frac{1}{2}$, et de l'ouest à l'est, depuis les îles Fortu-

[1]) Sur cette partie de la cosmographie du moyen âge, comp. la publication très-intéressante: «La compositione del mondo di Restora d'Arezzo, testo italiano del 1281, pubblicato da Enrico Narducci. Roma, 1859.» Nous y trouvons exactement les mêmes opinions sur la terre entourée des trois autres éléments, v. p. 18, 19, 70, 72; sur la partie habitable de la terre et l'autre appelée la zone Torride ou brûlée [«la zona Perusta»], v. p. 146; sur l'évaluation d'un degré à 56 milles, v. p. 38; sur la division en sept climats, v. p. 89 et suiv.



nées et Éternelles situées à une distance de dix degrés dans la mer occidentale ou l'Océan, jusqu'aux bords de la mer Ténébreuse ou orientale, où sont, à la côte orientale de Sin-es-Sin, les îles de Sila, les îles de Soubh', les îles d'Hyacinthe et les îles Alides. La dimension de cette longueur, qui fait la moitié de la sphère, est évaluée à 180°; on divise la Terre en supposant un homme placé sur l'Équateur et traçant une ligne de l'ouest à l'est, de la même manière un parallèle de l'ouest à l'est fait la frontière du premier climat au nord. Tout ce qui se trouve entre l'Équateur et ce parallèle, terre et mer, plaine et montagnes, habitable et stérile, est considéré hors des sept climats, et l'on donne à cette partie de la Terre le nom des régions équatoriales; sa largeur est de $12° \frac{3}{4}$, le jour le plus long pendant le solstice d'été durant $12\frac{1}{2}$ heures. Ainsi continuant la division entre des parallèles tracés de l'ouest à l'est, de manière que le plus long jour, dans chaque climat, augmente d'une demi-heure, on aboutit au dernier climat, où la durée du jour, pendant le solstice d'été, est de 16 heures. Tout ce qui est situé au délà du septième climat n'est pas compté parmi les climats, bien qu'il soit habité jusqu'au 63° ou, selon d'autres géographes, jusqu'au $66° \frac{5}{12}$; la durée du jour pendant le solstice d'été est de 20 heures. Le reste, couvert de marais, de montagnes et de pâturages, n'est pas habité, si ce n'est par des tribus sauvages de Slaves et de Tatares, qui ressemblent aux animaux, à peine doués de langage. Au delà de ces contrées, nous arrivons aux régions polaires enveloppées de ténèbres, où la durée du jour et de la nuit est pour chacun de 6 mois; pendant 6 mois le soleil ne paraît pas laissant tout plongé dans les plus profondes ténèbres. — On doit cette division de la terre aux plus célèbres rois de l'antiquité dont la puissance a égalé la sagesse et la prudence: Soleiman, fils de David; Asaph, fils de Berekhiah; D'oul-Qarnein, le premier croyant, Tobbah, roi de l'Yémen; Ardéshir, Ptolémée et le calife al-Mamûn. La figure de chaque climat est celle d'une plaine vaste, dont la longueur s'étend de l'orient à l'occident, et la largeur de l'Équateur vers le nord. Les climats varient entre eux de largeur et de longueur; le premier, le plus

long et le plus large, mesure 3,000 parasanges en longueur et 150 en largeur depuis le 12°½ jusqu'au 20°; la durée du plus long jour y est de 13 heures; la direction de l'ombre est vers le nord et vers le sud, et la température produit huit saisons: deux hivers, deux printemps, deux étés, et deux automnes. Ce climat comprend les royaumes ci-après nommés:

*Premier climat.* La partie orientale de la Chine avec les îles de Sila et le pays d'Ouçthiqoun situé au bord de la mer, la partie intérieure de la Chine vers l'est jusqu'aux fleuves, par lesquels montent les grands vaisseaux arrivant aux ports de KHANFOU, de KHALFOUR. de KHAMDÂN et de SINIA, situés sur le détroit dit «portes de la Chine», les îles de Çenf, de Serira, de Berekât, de Subh', de Qomâr, de Lendjebalus, de Fançur, de Serendip, la partie septentrionale de l'île de Qomor, les îles de Çindapoulât et de Dâmiât, l'archipel de Zendj, la partie septentrionale de la coupole d'Azîn, la mer de l'Yémen, de Berberah, l'île de Socotorah, le pays de Zeila', une partie de l'Yémen, savoir: H'adhramaut, Zhafar, Shih'r, Çan'aah, Aden; Dongolah, capitale de la Nubie, l'Habyssinie, le Sudan avec les pays de Djézel, Kenâwoul, Khoumid, Damaut, Hedjâmi, Kôuri, puis les districts de De'âmet, de Samgharah, de Sam-'ârah, de Zaghawah, Koûgah, Tekrour, Kânem, Zawîlah, Ghadâmis, Warham et les îles Fortunées, situées vers l'Ouest dans la mer Occidentale ou l'Océan. La partie septentrionale de la chaîne des montagnes de la Lune, les deux lacs, d'où sort le Nil et le lac du confluent, le pays de Demâdem et l'Habyssinie sont dans ce climat qui, après avoir traversé le pays de Kôukôu et de Ghana, aboutit, comme nous avons dit, à la mer Occidentale[1]).

---

[1]) Les portes de la Chine sont le détroit qu'il faut passer pour arriver aux ports de la Chine, entre le continent et les récifs, s'étendant à quelque distance des côtes. «*Khanfou*» est la ville de «*Hangtsheufou*» dont le port est appelé par Aboulféda *al-Chansa*, par Marco Polo *Quinsai*, situé sur le fleuve de Kamdàn, nom qu'on donnait aussi à la résidence «Singanfou», située sur le fleuve Wei, et corruption du Tchang-ngan «cour occidentale». «*Sinia*» que nomme Edrisi comme la ville la plus reculée vèrs l'est, est considérée par Lelewel [v. *Géographie du moyen âge*, t. IV, p. 16] comme identique avec Hang, proche de Khanfou. L'île de Çenf, nom probablement



Le *deuxième climat*, entre le 20° et le 27° latitude septentrionale, comprend la partie orientale de la Chine avec les pays de Tibra [Tippérah] et de Tâdjeh, les montagnes de Balharah, le pays de Qâmroun, c'est-à-dire d'Assam, Canodje, Bânamni ou Bâramni (?), Oudjein, le royaume de Maharadjah situé dans la mer du même nom, le grand pays du Ma'bar, c'est-à-dire la côte de Coromandel, une partie du pays de Hind, savoir Tâneh (aujourd'hui Bombay), Çeymour, Sindân, les îles de Seylan, Kermouh (?), de Jawah, une partie du pays de Sind, savoir Mançourah, Daybol, Moh'ammadiah, Moultân, Mehrân, le golfe Persique jusqu'a Omân et Nedjrân, Hadjar, Bah'rein, Baçrah, Yemâmah, Mahreh, Sabâ, Nobâ, Thayef, les villes saintes, la Mecque et Médine, la mer Rouge dite mer de Moïse, les îles de Dahlak, de Sawâkin, Aid'âb, Aswân, Koûç, le haut Said, la partie méridionale des Oasis, le Saharah, la partie septentrionale de Soudân, le pays des Molet't'emin, Sous-el-Aqçâ, et aboutit à l'Océan occidental. L'ombre de ce climat a la direction du nord et du sud; les saisons sont au nombre de huit, et le soleil passe le zénith deux fois par an; dans ses montagnes et dans ses déserts, on trouve des mines d'or et diverses espèces de pierres précieuses. La largeur s'etend, comme

dérivé de «Tsiampa», est la partie méridionale de la Cochinchine ou Annam. Les îles de *Serirah*, *Berekât* et *Subh'* ou *Subh'â* doivent faire partie de Soumatra ou être situées aux environs. L'île de Qomâr, aussi appelée Malai-Qomâr est la presqu'île de Malacca, les Arabes se servant du même mot «djézirah» pour signifier île et presqu'île; ce nom diffère de l'autre île nommée ci-après «Qomor», qui désigne l'île de Madagascar. Les îles de Lendjebalous sont les Nicobar (Cfr. Defrémery, *Annales des Voyages*, décembre 1846, p. 318, suiv.), Fanfour ou Fançour une partie de Sumatra. *Cindapoulât*, sans doute la même ville que Sindapoura, mentionnée par Aboulféda, est située à trois journées de Tanah ou Bombay; les îles de Zendj sont les îles éparses entre l'Asie el l'Afrique; de même on doit, d'après notre auteur, chercher la coupole de la Terre ou Arîn sur une de ces îles, d'où l'on arrive à la mer de l'Yémen ou Berberah, à l'île de Socotorah et au pays de Zeila'. V. *l'Introd. d'Aboulféda*, par Reinaud, p. CCCXCIII, CCCCIX, CCCCXIII, CCCCXV, CCXLV, et traduction, II, p. 208, not. 3. Les autres localités seront mentionnées ci-après, où nous renvoyons de même pour les éclaircissements des morceaux suivants.

nous avons dit, depuis la frontière du premier climat jusqu'au 27°12'[1]).

Le *troisième climat* commence vers l'orient à la partie septentrionale de la Chine, en s'étendant sur les montagnes de Poivre, le pays de Hyathilah[2]), Boûrân, Dehli, Tanis et Qandahar dans la Guzerate[3]), Kendoûra du pays de Sind, les montagnes d'Afânieh, Moultan, Sind, le pays de Sedjestân, Kermân, Mekrân, Thourân, Khuzistân, Ahwâz, Fars, Irâq, Ispahan, Coûfah, Babel, Hirah, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, Qolzoum, le désert Israélite, Saïd et la partie septentrionale de l'Égypte, Awdjelt, Barqah, Ifriquiah, Fez, Marocco, Sedjelmessah, Dar'ah, la montagne de Dâren, Tanger, et aboutit à l'Océan occidental. Les ombres de ce climat n'ont de direction que vers le nord; les saisons y sont au nombre de quatre, la largeur s'étendant depuis la frontière du deuxième climat jusqu'au 33° 49'. Les habitants y ont le teint rouge, qui varie entre le foncé et le clair.

Le *quatrième climat* commence à la frontière du pays de Tibra [Tippérah] et aux bords de la mer de Zerqaya et de Touli (?), traverse le Tibet et les montagnes de Cashmir et de Wadjân (?), comprenant le pays de Badakhshân, Ferghanah, Khodjend, Çeirem, Ghaznah, Kabul, Boumm, Ghoûr, Herât, Roud'ân, Merw, Balkh, Nisâbur, Dehistân, Rai, Hamad'ân, Zendjân, Koum, Qâshân, Thokharistân, Thaberistân, Djordjân, Mûghân, Mazenderân, Guilân,

---

[1]) On nommait la chaîne de Hindoûkoush et Himalayah «Montagnes de Balhara», traversant le milieu du continent asiatique. Balhara, nom probablement altéré de «Malva-Ray» ou «Radja du Malva», était un royaume célèbre dans la partie septentrionale de la presqu'île indienne; v. Reinaud, *l'Introd. à la Géogr. d'Aboulféda*, p. CCCXLIII. Sur les villes de Canodje, Oudjein et Tanah, v. *Voyages d'Ibn-Batoutah*, par Defrémery, t. IV, p. 25, 45; t. II, p. 177. Sur les Molet't'emin, tribus demi-sauvages de Berbers et domiciliées entre l'Atlantique et Tripoli, v. de Slane, *l'Hist. des Berbers*, trad., t. II, p. 64. «*Sous-el-Aqsâ*» correspond à la ville actuelle de Marocco ou au pays situé au sud de la Chaîne de Dâren, c'est-à-dire de l'Atlas.

[2]) Les *Hyathilah* sont les Indoscythes, qui peuplaient les pays entre les Indes et la Chine.

[3]) Sur la ville de Qandahar, v. *Voyages d'Ibn-Batoutah*, t. IV, p. 58.

Moçul, Ad'erbeidjan, Diâr-Békr, Diâr-Modhar, Manbidj, Bâlis[1]), Harrân, Halep, Roha ou Edesse, Tharsous, la frontière de la Syrie vers l'Arménie, Antioche. En passant par la Méditerranée il traverse les îles de Chypre, de Rhodes, de Malte, de Qoûçera (l'île de Pantellaria), la Sicile, les îles de Majorque et de Minorque, Mazemma et aboutit à l'Océan. Sa largeur s'étend depuis la frontière du troisième climat jusqu'au 38° 23′; le teint de ses habitants est un rouge clair; on y compte 130 villes, dont la longitude et la latitude sont indiquées dans «l'Al Mégiste» de Ptolémée.

Le *cinquième climat*, s'étendant depuis la frontière du quatrième climat jusqu'au 41°, ou plus exactement jusqu'au 43° 15′, commence au pays des Turcs et des peuples voisins de Yagog et Magog, comprenant Kâshghâr, Sâgh'oûn, Isfîdjâb, Shâsh, Ilâq, Ousroushent[2]), Bokhârah, Samarqand, Khowarezm, la mer Caspienne jusqu'à Bâb el-Abwâb ou Derbend, Barda'ah, Maiâfârkin, la frontière de l'empire Byzantin, le pays de Roum jusqu'à la ville de Rome, la Galicie, Constantinople, Gênes, Venise, la Sardaigne, Barcelone, la partie méridionale de l'Espagne; il aboutit à l'Océan occidental au 43° 18′, latit. septentrionale. Il y a dans ce climat une quantité de fleuves et d'arbres, et l'on y trouve soixante-dix-sept villes dont la longitude et la latitude sont inscrites dans l'al-Mégiste. La majeure partie de sa population a le teint clair, les yeux noirs ou bleus.

Le *sixième climat* s'étendant depuis le pays des Turcs de l'Orient, entre le 43° et le 50° ½ latitude, comprend le pays de Khirgiz, Qarqar, de Keimâks, de Téghazghaz[3]), le pays de Boulghars musulmans, les pays situés au nord de la mer Caspienne, les Allans, les Serirs, les Bordjâns, les Kurdjs[4]), la mer de Cri-

---

[1]) Manbidj et Bâlis sont deux villes situées dans la Syrie, v. ci-après et la *Géogr. d'Aboulféda*, texte arabe, p. 268, 270.

[2]) *Shâsh*, *Ilâq* et *Ousroushent* sont des provinces de la Transoxanie, v. *Géogr. d'Ab.*, p. 494-96.

[3]) Sur le peuple de «*Téghazghaz*», v. Reinaud, *l'Introduction*, p. CCCLXII—IV.

[4]) Les *Allans*, les *Serirs*, les *Bordjans* sont des peuples autour de la mer Caspienne; les *Kurdjs* aux environs de la mer d'Azow.

mée, Soudaq ou Azow; la partie septentrionale de l'Espagne, la province Ifrenkiah (la France), Tolède, et aboutit à l'Océan occidental. Le livre al-Mégiste de Ptolémée nous donne la longitude et la latitude de soixante-trois villes de ce climat. Il y tombe beaucoup de neige, sa population a le teint clair, des cheveux rouges, des yeux bleus, noirs ou verts.

Le *septième climat* est peu habité. La partie orientale est couverte de marais et de montagnes, qui servent de refuge à des tribus sauvages de Turcs. Il s'étend sur le pays des Petchenegs, des Boulghars, qui ne confessent pas l'Islamisme, des Slaves, des Russes, sur les pays des Iskherts, de Jurah, de Suwâr, de Wareng et de Norah[1]). La frontière la plus reculée vers le nord est au 60°, où le jour le plus long dure 16 heures. La partie habitable de la Terre s'étend encore jusqu'au $66^{\circ}\frac{5}{12}$; les contrées situées au delà jusqu'au 90° sont désertes et inhabitées; on n'y trouve pas d'animaux connus, à cause de la quantité de neige, de l'épaisseur des ténèbres et de la trop grande distance du soleil. Pourtant il est peut-être habité par des animaux qui, fixés à leurs demeures, nous restent inconnus; les habitants des autres climats ne pouvant ni habiter ces contrées ni y entrer sous peine de mourir; c'est, comme nous avons dit, le climat des ténèbres. La configuration des sept climats est représentée par des cercles parallèles qui distinguent les climats; au milieu se trouve la région des ténèbres, autour de laquelle la voûte céleste se meut comme la meule d'un moulin. Ptolémée dit, dans son al-Mégiste, que, dans les sept climats et les contrées situées au delà, on trouve jusqu'à deux cents chaînes de montagnes, les unes s'étendant sur une longueur d'un ou deux mois, les autres de 10 journées. Nous en mentionnerons ici: la chaîne dite Abwâb es-Sine [«Portes de la

---

1) Le pays de Jurah ou la Ougrie est situé à l'est de la ville de Perme, entre les fleuves de Petschora et d'Ob, dans la partie septentrionale de l'Oural. Les diverses manières d'expliquer les trois noms Suwâr, Wareng et Norah sont exposées par feu Frœhn, dans les extraits d'Ibn Fozzlân, v. p. 194; on y trouverait peut-être les trois peuples scandinaves Suad ou Suédois, Warèges, c'est-à-dire Danois et Norah (Norvégiens).

Chine»] qui commence par s'appeler montagnes de Balharah, puis montagnes de Tourân, de Tâdjé, de Khamdân, de Khirgiz, et qui aboutit à l'Océan oriental. Cette chaîne, armée de forteresses nombreuses et bien peuplée, est une des plus longues de la Terre; sa plus grande largeur varie entre deux et sept journées; elle s'étend depuis la Chine orientale jusqu'à la côte de Ma'bar, c. a. d. côte de Coromandel, se continuant vers le Sind et la Perse; là elle se dirige vers Ispahan et le Khorasan, se divisant en deux branches: l'une combinée avec les montagnes de Boumm et de Ghour; l'autre, en Ad'erbeidjân, se continue vers le Thaberistân et le Zindjân[1]).

La seconde en étendue est la chaîne d'Ousthiqoun, aussi appelée Qâfoûnia, qui, après avoir traversé la partie la plus reculée de la Chine, aboutit dans la mer Ténébreuse ou mer de Poix; dans ces montagnes on trouve la terre d'Hyacinthe et de ténèbres.

La troisième, la chaîne de Qamar, c. a. d. de la Lune, sépare la partie méridionale et déserte de la partie septentrionale et habitée de la terre; au milieu de son étendue sont les sources du Nil, le pays de Demâdem et de Ghâna. Suivent les montagnes de «Sherât», qui séparent la terre de Téhamah de celle de Nedjd; de la presqu'île arabe elles traversent la Syrie et l'Égypte, étendant leurs branches dans toutes les directions; ainsi les montagnes de Radhwâ près de Yambah [Médine], de Subh' près de Bozwâ, de Raijân près de Balqah en Syrie, d'Adjîz près de Semâwet en Mésopotamie, de Sanyr près de Damas, de Moqattem en Égypte, sortent de cette châîne qui traverse Aylah; en outre la montagne d'ʿAmilah en Canaan ou Palestine et le Liban, qui côtoie les bords de la Méditerranée, sont des branches de cette chaîne. Ce dernier porte, au commencement près des bords de la mer, le nom de «Thirâz al-Akhdhar», où l'on trouve une quantité de forteresses appartenant aux sectes Alides: Mélah'idats, Bathiniens et Carmaths, qui s'y refugièrent; les forteresses construites sur la frontière de

---

[1]) Cette chaîne est mentionnée par Aboulféda sous le nom générique de Djébel, c'est-à-dire montagne; v. Ab., trad., p. 89.



la Syrie se trouvent aussi dans cette chaîne. C'est encore de là que sortent les montagnes d'al-Aqra' s'étendant vers la mer et les régions de la Syrie, où elles portent le nom de montagnes de Lokâm; elles se dirigent vers l'occident jusqu'à la mer Noire ou mer de Trébizonde, de là elles s'étendent jusqu'à la terre de Mathrika vers le nord et vers l'est, où elles rencontrent les montagnes de Kurdj et de Derbend, en côtoyant la mer Caspienne vers le sud et vers l'ouest[1]).

La chaîne de «Daren» en Afrique depuis Bedjâya, passant par Fez, Marocco, Dar'ah, Sedjelmesse, Massa, le pays des Berbers el-Molat't'emins, va jusqu'à la mer occidentale[2]).

Les montagnes de Beshâret et de Fath' séparent la partie occidentale de la péninsule Ibérique de la partie orientale; une ramification de cette chaîne aborde la mer au nord, dite mer des Warengs, des Slaves et des Kélabiens[3]).

Selon Abou-l-Faradj b. Qodâmeh[4]), le nombre total des fleuves d'un cours rapide et navigable aux vaisseaux monte à 228, parmi lesquels 23 sont situés dans le premier climat, 29 dans le deux-

---

[1]) La montagne de «Sherât» correspond au mont Seir de la Bible; v. la *Géogr. d'Ab.*, texte arabe, p. 84 et 228. De toute cette description un peu vague, il résulte que l'auteur a regardé les montagnes de l'Arabie, la chaîne du Caucase, du Taurus et du Liban, comme formant un grand système. Cf. la *Géogr. d'Ab.* trad., p. 89, et le texte arabe, p. 228. La terre de «Mathrika», leçon que nous avons adoptée au lieu du nom erroné de notre manuscrit; «Mastikki» est la presqu'île de Taman avec la ville de Tmoutarakan sur le détroit de Jenikaleh. Les Kurdj sont les Géorgiens.

[2]) Dâren est la chaîne de l'Atlas, dont Pline, *Hist. nat.*, lib. V, ch. I, fait mention sous le même nom «Dyrin». Bedjâyah est la ville de Bugie; sur les villes de Sédjelmessé et Dar'ah, v. Ab., trad., p. 187-189.

[3]) Les montagnes de «Beshâret et de Fath'», c'est-à-dire de la Conquête et de la Victoire, sont les chaînes de Sierra en Espagne; le nom de «Sierra ou Sharat» en arabe, est changé en Beshâret (victoire), auquel on a ajouté le mot synonyme de Fath', c'est-à-dire Conquête, v. Ab., trad., p. 238. La mer de Warengs ou Warègues, de Slaves et de Kélabiens est le golfe de Bothnie, sur les bords duquel vivaient, d'après les géographes arabes, les peuples du même nom. Les Kélabiens sont les Cynoscéphales des anciens. V. Rasmussen, *De orientis Commercio cum Russia et Scandinavia*, p. 46.

[4]) Abou-l-Faradj b. Qodameh, géographe d'entre le IX[e] et le X[e] siècle, mourut l'an 948, après avoir donné une statistique détaillée des possessions de l'Islamisme.

ième, 26 dans le troisième, 24 dans le quatrième, 28 dans le cinquième, 18 dans le sixième, 14 dans le septième; au delà du septième climat il y en a 28 et au delà de l'Equateur 36; parmi ceux-ci nous en trouvons sur l'île de Qomor 4, appelés Aghbâb, 10 descendent des montagnes de la Lune, er-Rahûn sur l'île de Serendib, Djob, le grand et le petit, dans le pays de Maqdashou, 2 dans le pays de Daghoutah, 3 dans le pays d'Ousthiqoun, 3 sur l'île d'Anfoudjeh, le fleuve de Sefâqis, le fleuve de Temîm, le fleuve d'Alhou au delà des montagnes de la Lune, le fleuve de Loqmerâneh, le fleuve de Dahneh et les 2 fleuves de l'île de Serirah[1]).

D'après l'opinion de Zindjani, les villes des sept climats et des parties de la terre situées au delà, qui au temps du calife Mamûn, soumises aux Musulmans, confessaient l'Islamisme, sont au nombre de 4,536; on dit qu'au temps de Féridoun on en comptait dix mille et quelques cents; les royaumes les plus connus au temps dudit calife étaient 343; le plus grand avait une extension de trois mois, le plus petit de trois journées; parmi ces royaumes on nomme l'Irâq, la Syrie, la Grèce, l'Yémen, l'Égypte, les deux derniers divisés en parties.

## VI[e] Section. — *Autre division de la Terre d'après les opinions des anciens.*

Ardeshir-ben-Bâbek a divisé la Terre en quatre parties, l'une appartenant aux Turcs, l'autre aux Arabes, la troisième aux Perses, la quatrième aux Nègres. Le roi Feridoun s'est imaginé la division de la Terre sous forme d'un oiseau, dont la Chine serait la tête, l'Inde l'aile droite, le pays des Khozars et des Turcs l'aile gauche; le Hedjaz, l'Yémen, l'Irâq, la Syrie et l'Egypte la poitrine, et l'occident la queue, les pennes étendues vers le Soudan.

---

1) Sur le mot Aghbâb, v. *Relation des Voyages*, par Reinaud, discours préliminaire, p. LXVII et p. 128. L'île d'Anfoudjeh est située aux environs de Java ou Soumatra, v. la *Géogr. d'Edrisi*, t. I, p. 59. Sur le fleuve «Alhou», selon Reinaud, identique au fleuve «*Jeou*» qui se jette dans le lac de Tchad, v. Aboul., trad., p. 209.



Alexandre le Grand a divisé les peuples de la Terre: il appelait une partie Europe, comprenant l'Andalousie, le pays des Slaves, Ifrendje, Tanger et Roum; l'autre, Ifriquia (c'est-à-dire l'Afrique), comprenant l'Égypte, le golfe Arabique, Habesh, Zendj et l'océan méridional; la troisième «Esqamounia» [1]), comprenant l'Arménie, le pays des Khozars, des Turcs et le Khorasan; la quatrième partie Benoushia, comprenant Téhamah, l'Yémen, les Indes et la Chine. Hermès et ses premiers successeurs sur le trône de la Perse ont divisé la Terre en sept climats ou cercles, dont trois occupaient le milieu; deux le dessus, l'un à droite, l'autre à gauche; deux le dessous avec la même disposition. Le premier de ceux du milieu comprenait la Syrie et le Maghreb; le deuxième au centre, appelé Yrânshehr, le Khorasân, la Perse et l'Iraq; le troisième, à gauche, le Tibet et la Chine; de ceux situés au-dessus, le cercle de droite comprenait la presqu'île arabe et l'Yémen, celui de gauche les Indes et le Sind; de ceux situés au-dessous, le cercle de droite les pays des Roums, des Slaves et des nations vers le nord et vers l'ouest; celui de gauche le pays des Khozars, des Turcs avec leurs diverses tribus et les nations de Yagog et Magog vers l'est et le nord. Dans cette division on n'a pas tenu compte de l'Habessynie, du Soudan, des Berbers, ni de l'Égypte, soit que ces royaumes n'existassent pas à cette époque, soit qu'ils fussent compris dans ceux déjà nommés.

Noé avait aussi divisé la Terre entre ses trois fils: l'orient et le septentrion furent donnés à Japhet et à sa postérité; le midi et l'occident à Kham et à ses descendants; le milieu à Sem, comprenant les Arabes, les Persans et les Grecs, tandis que les descendants de Japhet furent les Turcs, les Slaves, Yagog et Magog, et ceux de Kham les Koptes, les Berbers et les Nègres. D'après l'opinion de Çâ'id el-Andalousi, les Nègres et les Berbers forment une race, au nord de laquelle sont situés les Koptes et les Yfrendj; les Indiens et les Zendjs, une race au nord de laquelle habitent

[1]) Le nom «Esqâmounia» est probablement une altération du mot «Scythia»; nous ignorons toute dérivation du nom «Benoushia».



les peuples de l'Arabie, de la Syrie, de l'Iraq et de la Perse; les Chinois, une race qui comprend vers le nord les peuples du Khathai, les Turcs, les Yagog et Magog; les Grecs et les Romains, une race à laquelle appartiennent les Russes, enfin les Slaves. Les Grecs et les Romains occupèrent le milieu de la terre; c'est pourquoi ils se distinguèrent par excellence dans les sciences, comme Hippocrate et Galien dans la médecine et dans l'histoire naturelle, Aristote et Platon dans la philosophie et dans la théologie, Euclide et Pythagore dans les Mathématiques et les siences exactes, Euclimon et Hylaus dans la physiognomie. — On dit, que 'Amr fils d''Amir prévoyant la rupture de la digue, appelée Seil al-Irem, c. a. d. l'inondation qui envahit le pays de Saba dans l'Yémen, rassembla ses descendants autour de lui et partagea entre eux les districts de la terre disant: «Je pressens la rupture de la digue qui enlevera les pierres, anéantira tous les vestiges humains et submergera les troupeaux et les hommes. Que celui qui possède des richesses en esclavés, en chameaux et en chevaux prenne demeure à la vallée de Bewwân, ce que fit Hamadân; qui a de la patience et de l'énergie dans les vicissitudes des temps, que celui-là réside à Bathn-Marr, ce que fit Khozâ'ah; qui voudra des immeubles dans les plaines fertiles et des vivres en abondance pendant les temps de disette, qu'il se fixe à Jathrib, riche en palmiers, ce que firent el-Aus et al-Khazradj; que celui qui voudra une place élevée, du vin et de la boisson fermentée, la puissance et la domination, de l'or et de la soie, se fixe en Syrie, ce que fit Ghassan; et qui voudra des vêtements somptueux, de nobles chevaux, de l'or et de l'argent, qu'il réside à l'Irâq, ce que fit la tribu de Lakhm [1]).»

---

[1]) Cette tradition est réitérée vers la fin de cet ouvrage dans le IX chap. VIème section. Sur la vallée de Bewwân, portant par son aménité le nom d'un des paradis terrestres, v. ci-après la descript. de la Perse, chap. VII, sect. IV, et Qazwînî t. II, p. 139; sur celle de *Bathn-Marr* aux environs de la Mecque v. lexic. géogr. I, p. 160 et Masoudi, les praieries d'or, t. III, p. 388.



VII^e Section. — *La différence des levers du soleil selon les latitudes et l'augmentation de la durée du jour jusqu'au point où toute l'année ne fait qu'un jour et une nuit.*

D'après l'opinion des savants, la diversité des saisons de l'année est causée pour les lieux de l'hémisphère boréale par la distance qui les sépare de l'Équateur du côté du nord, et pour les contrées équatoriales par celle du côté du nord et du sud. Quant aux contrées situées sous l'Équateur, elles ont deux printemps, deux étés, deux automnes et deux hivers. Les ombres s'y dirigent tantôt vers le nord, tantôt vers le sud, et le soleil à son entrée dans les signes du Bélier et de la Balance, en passant le méridien, n'y laisse pas d'ombre, ainsi qu'il éclaire le fond des puits durant son passage au zénith. Cette différence est seulement causée par le mouvement du soleil et par la diversité des horizons et des latitudes, c'est-à-dire des distances de l'Équateur calculées en degrés. Le Zodiaque se meut autour de l'Équateur comme les seaux d'un puits[1]; le jour y égale la nuit en durée, les ombres y sont dirigées vers le sud pendant six mois et vers le nord pendant six autres mois; la plus grande distance du soleil au zénith est à peu près de 24 degrés. Le point du milieu, où la déclinaison disparaît, est à la tête du Bélier et à la Balance; alors la distance des pôles au zénith est de 90°, les deux pôles du nord et du sud se trouvant aux deux extrémités de l'horizon comme les broches du banc du tourneur[2]). Selon que les pays s'éloignent de l'Équateur, le lever du Zodiaque et des étoiles y diffère; les saisons varient de températures, comme aussi la durée des jours et des nuits jusqu'au 90°, c'est-à-dire où le pôle

[1]) Il faut bien distinguer les deux expressions pour le mouvement des corps célestes; l'une, le mouvement comme «*la meule d'un moulin*» signifie celui où les corps célestes restent continuellement sur l'horizon; par l'autre, comme «*les seaux d'un puits*», il faut entendre celui où alternativement ils se couchent et se lèvent.

[2]) Comp. une semblable expression chez Masôudi I. p. 191.

est distant de l'Equateur de 90°, ou d'un quart de toute sa circonférence; c'est la plus grande distance, où peut s'élever le pôle à l'extrémité de la terre; là le Zodiaque tourne comme la meule d'un moulin autour du pôle qui est au zénith; le plus long jour arrive quand le soleil est entré dans le signe du Cancer, dans la moitié des Gémeaux et dans la moitié du Lion, et la plus longue nuit avec l'entrée du soleil au signe du Capricorne, dans la moitié du Sagittaire et du Verseau. Entre ces deux extrémités les jours varient, le soleil restant tantôt toujours à l'horizon, tantôt s'en éloignant tout à fait. D'abord on aperçoit une lueur du soleil semblable au lever de l'aurore, puis on voit pendant quelque temps une lueur blanche, puis pendant quelque temps une lueur rouge, puis un petit segment tournant à l'horizon, puis le disque entier s'élève peu à peu sur l'horizon de hauteur d'homme en y tournant sans se coucher. Après avoir parcouru la distance de la tête du Bélier à celle de l'Écrevisse, il retourne de la même manière jusqu'au signe de la Balance; là il disparaît et reste dans la partie méridionale du Zodiaque, tandis que les ténèbres couvrent les régions polaires, puis il revient au signe du Bélier pour recommencer sa course de la manière déjà indiquée. Ainsi l'année du pôle septentrional varie entre un jour durant six mois et une nuit de la même durée; c'est la plus grande latitude où l'on puisse arriver depuis l'Équateur.

VIIIe Section. — *La différence des climats et des températures selon les latitudes et les horizons; les climats qui sont généralement estimés convenables aux plantes, aux minéraux, aux animaux, à l'homme ou à tous ensemble.*

Quand le soleil, à son entrée dans les signes du Bélier et de la Balance, se trouve à l'Équateur, les heures du jour et de la nuit sont égales, à toutes les latitudes de la terre; en s'éloignant du zénith, les heures du jour égalent celles de la nuit dans les régions équatoriales, mais la diversité apparaît pour toute autre latitude et pour tout autre horizon. Ainsi, quand le soleil atteint

sa plus grande distance de l'Équateur, les heures du jour et de la nuit restent égales pour les régions équatoriales; mais la différence en est sensible pour tout autre lieu de la terre. Ainsi la chaleur augmente dans les régions équatoriales par l'approche du soleil au zénith, et l'air s'attiédit; pour les lieux dont la latitude surpasse la déclinaison du soleil de l'Équateur d'un degré, c'est-à-dire situés depuis une latitude de 25° où le soleil n'atteint jamais le zénith, jusqu'à 90°, ce qui est la plus grande distance de l'Équateur, la température de la terre et de l'air varie graduellement; l'air et l'eau y varient entre une température convenable et rafraîchissante jusqu'au point où le froid devient sensible et rigoureux; l'été est alors tempéré et l'hiver excessivement froid et humide; enfin nous arrivons aux contrées couvertes de neige, où les fleuves et les lacs gèlent, et qui sont enveloppées de ténèbres. On n'y voit ni la lune, ni le soleil, ni les étoiles, excepté quand le soleil est entré dans le signe de l'Écrevisse ou dans la dernière moitié des Gémeaux, ou dans la première moitié du Lion[1]). Parmi les constellations, dites mansions de la lune, onze sont visibles, qui, dans une rotation perpétuelle semblable à celle de la meule d'un moulin, ne se couchent jamais. Ces mansions sont Aldébaran et les suivantes jusqu'à la mansion dite al-Khart'ân et les étoiles autour du pôle septentrional appelées la petite Ourse et al-Markab qui tournent continuellement sur leur place fixe[2])

Les régions équatoriales et le premier climat ne conviennent qu'aux minéraux; les plantes, les animaux et l'homme ne sup-

---

[1]) Il faut nécessairement voir ici une description de l'épaisseur de l'atmosphère, qui ne permet pas l'apparition des corps célestes; comme expression astronomique, cette phrase n'aurait pas de sens.

[2]) Sur les constellations de la lune, au nombre de 28, dont 14 se trouvent sur l'hémisphère septentrional, v. Reinaud, *l'Introd. à la Géogr. d'Aboulféda*, p. 187; le nom «al-Khart'ân» signifie deux étoiles appartenant au signe du Lion et situées dans la crinière; on les appelle aussi «ez-Zubratu». Aldébaran appartient au signe du Taureau. Toutes ces constellations sont les plus septentrionales des mansions lunaires et ayant une déclinaison d'à peu près 16°, elles deviennent circumpolaires à une latitude de 74°, c'est-à-dire au nord du cap Nord.



portent pas la chaleur excessive, la sécheresse et l'inflammation de l'air causées par le feu du soleil.

Le deuxième climat convient généralement à l'homme et aux minéraux, mais non pas aux plantes et aux animaux, à quelques exceptions près qui y sont produites.

Le troisième climat ne convient pas généralement aux minéraux, mais bien à l'homme, aux animaux et aux plantes.

Le quatrième convient également à ces quatre à l'exception de quelques minéraux.

Le cinquième et le sixième conviennent aux plantes, aux animaux, mais peu à l'homme, et à quelques minéraux.

Le septième convient aux plantes, mais non pas aux trois autres espèces, si ce n'est à quelques minéraux.

L'or, l'hyacinthe, les pierres précieuses et les perles sont fréquents dans les régions équatoriales et dans les contrées situées au delà vers le sud, comme aussi dans le premier et dans le deuxième climat; l'argent et les autres minéraux, l'émeraude et une quantité de pierres précieuses, excepté l'hyacinthe, se trouvent fréquemment dans les troisième, quatrième et cinquième climats. Le type le plus parfait de l'homme en constitution, en développement du cerveau et des facultés mentales, en clarté du teint et de l'esprit, se trouve dans le troisième et le quatrième climats, dans une partie du deuxième et du cinquième; on y trouve, de préférence aux autres climats, des prophètes, des savants, des hommes de lettres et les monarques les plus célèbres.

IX[e] Section. — *Sur les anciens monuments et les restes remarquables d'édifices, de temples, et de sanctuaires dispersés sur la terre; remarques sur la religion Sabéenne.*

Selon les anciennes traditions et l'histoire, le premier monument qui ait été érigé sur la terre après le déluge, fut le palais appelé «Tour de Bâbel», bâti par Nimroud le grand b. Koush b. Khâm b. Noëh dans la ville de Kout'âja appartenant à Bâbel. On en trouve encore aujourd'hui des restes en forme de collines ressem-

blant à des montagnes d'une étendue de 5000 coudées. Il a été bâti de pierres, de chaux, de plomb, de bitume et de briques pour servir de refuge à Nimroud et à sa famille contre un nouveau déluge, mais Dieu le détruisit nuitamment par la même révolution, qui confondit les langues humaines et qui donna dès lors à cette contrée le nom de Bâbel [confusion].

Parmi les anciens monuments est aussi le palais »d'Irem d'at ul-Imâd, qui, d'après l'expression du Coran, n'a pas son pareil dans le monde[1]). Il a été bâti selon les traditions par Sheddâd b. ʿAd. entre H'adhramaut et Zhafrân dans le pays de l'Yémen, d'une longueur de 12 parasanges sur la même largeur; il était entouré d'un mur d'une hauteur de 200 coudées, et le nombre des pièces en dedans égalait celui des princes de son royaume. Le milieu était traversé par un canal, où il avait mené diverses rivières, dont le sable était composé de diverses pierres précieuses; ses bords étaient plantés de fleurs odoriférantes et d'arbres fruitiers; il avait rempli les palais de tableaux, de peintures, de ciselures en or et en argent et de toutes espèces de pierres précieuses; les parois étaient enduites en dedans de musc et d'ambre. Il y avait ajouté un jardin magnifique avec des arbres d'émeraude et d'hyacinthe et de toutes espèces de pierres précieuses, et il avait étendu un filet de soie sur la cime de tous les arbres, au dessous duquel séjournaient toutes espèces d'oiseaux chanteurs et de paons. Malgré les remontrances de Houd le prophète, qui le dissuadait et le décourageait, après avoir quitté H'adhramaut, il se dirigea vers cette place, et se moquant des paroles du prophète, il y construisit la ville et le jardin mentionnés, mais après avoir passé l'entrée, il fut saisi par un cri du ciel qui le perdit, lui et toute sa suite; après quoi Dieu déroba Irem d'ât ul-ʿImâd aux régards de tout le monde, ce qui arriva peu de temps avant l'anéantissement de ʿAd par la tempête violente. Selon une tradition, un homme y entra sous le Califat d'Omar b. el-Kat't'âb, qui, en ayant pris connaissance, ne nia pas le fait et s'entretint avec les assistants de cet édifice et

[1]) V. S. 89 v. 6-7 et Caussin de Perceval Essai I, p. 14.

de sa déstruction, prédisant qu'un homme de ce peuple y entrerait un jour dans l'avenir.

Parmi les édifices remarquables est la muraille de D'oul-Qarnein qu'il construisit contre les invasions de Yagog et de Magog. D'après la relation d'Ah'med b. Sahl el-Balkhi[1]), son fondement est une haute montagne, traversée par un ravin d'une largeur de 150 coudées; sur les deux côtés du ravin sont érigés deux poteaux de porte, chacun d'une largeur de 25 coudées, construits en briques de fer et de cuivre, qui portent un linteau d'une longueur de 120 coudées, sur lequel s'élève un maçonnage de fer et de cuivre à portée de vue jusqu'au sommet de la montagne, muni de créneaux en fer dont chacun se termine en deux cornes, l'une opposée à l'autre. A l'entrée se trouve une porte à deux battants, chacun de 50 coudées en longueur, sur une largeur de 5 coudées; elle est fermée au moyen d'un verrou cylindrique long de 7 coudées, épais d'une brasse en circonférence, et placé à 25 coudées au dessus du niveau du sol. Le seuil inférieur de la porte a une largeur de 10 coudées, sur une longueur de cent, sans compter le fondement des piliers. La longueur de chaque plaque de fer est d'une coudée et demie sur la même largeur, et sur une épaisseur d'une demi-coudée. Ces plaques, par suite de la rouille, sont devenues adhérentes les unes aux autres. Alexandre y plaça des gardiens et des figures en fer et en cuivre qui leur ressemblaient, et qui émettaient un mugissement qu'on pouvait entendre de loin; la garde changeait régulièrement d'après un certain ordre. Cette fortification entourait les peuples de Yagog et Magog, habitant 10 hautes montagnes d'un accès difficile à un chevreuil et encore davantage à un être humain. On n'y trouve ni habitation humaine ni aliment nécessaire, ce qui nous empèche l'entrée dans leur pays et la sortie de ces peuples chez nous jusqu'à l'accomplissement de la volonté de Dieu prédite dans la révélation: «*et le rempart sera reduit en poussière; la parole du Seigneur esf atniillible*[2]).»

---

[1]) Comp. une pareille description dans Edrisi trad. par Jaubert t. II, p. 418 suiv.
[2]) V. S. 18. v. 98.



Parmi les constructions remarquables est la barrière de Qobâd b. Firouz, élevée en briques excellentes et dures, qui s'étend de Shirwân jusqu'au pays des Allans sur une étendue de 100 Paras. Les points de départ sont les défilés du Caucase, montagne qui renferme une quantité de tribus et de peuples sur une étendue en toutes dimensions de deux mois, à une distance d'un mille d'une sinuosité de la mer Caspienne, et la digue traverse le pays jusqu'à la frontière du Thabéristan. Il érigea tous les 3 milles une porte de fer fortifiée et y plaça des gardiens. C'étaient les invasions des Khazars dans les pays des Perses envahissant jusqu'aux villes de Hamadan et de Mosul, et les dangers du pays, exposé aux pillages et au bouleversement, qui provoquérent la construction de ces remparts[1]).

Parmi les constructions remarquables est le château de Ghomdân à Çan'âa, élevé selon la tradition par Ja'rob b. Qah'than et fini par Wâil b. H'imjar b. Sabâ. Il avait une forme quadrangulaire, dont les ailes étaient en marbre de couleurs, contenant plusieurs étages séparés l'un de l'autre par une distance de 50 coudées; il avait une hauteur d'à peu près 300 coudées. A chaque angle se trouvait la figure creuse d'un lion, la gueule béante, ainsi que l'air passant par la perforation du derrière, sortait par la bouche et faisait entendre, agité par le vent, un rugissement comme d'un lion. D'après une autre tradition, ce château fut bâti par Bojourasp, qui en fit un temple de Vénus; il fut détruit par Ot'mân b. 'Affân au commencement de son califat se conformant à la parole d''Omar b. el-Khat't'ab, son prédécesseur[2]): «Les Arabes ne réussiront pas, tant que restera le château de Ghomdân.» On dit aussi que Dhah'h'âk' ou Aydahâk le dédia à Vénus, puis il fut la résidence de Sayf b. D'î Yazn, roi Himjarite, qui est la personne désignée dans le vers de Omaija b. Abi-Çalt[3]):

---

[1]) Comp. sur ces fortifications Ab. trad. par Reinaud p. 94.

[2]) V. Qazwini II, p. 33. Masoudi III, p. 171, IV, p. 49 sq.

[3]) Sur ce roi Himjarite v. Caussin de Perceval Essai I, p. 154, et sur le poète Omaija v. ibd. p. 155, et Ibn Hisham sirâth er-rasouli ed. Wüstenfeld p. 44.

«Bois en pleine santé, la tête couronnée, et assis sur le trône dans le château de Ghomdân, la résidence de ton choix.»

Parmi les anciens monuments sont les pyramides de l'Égypte [«que Dieu la protège et la surveille de ses yeux qui ne dorment jamais, et en fasse une demeure de l'Islam jusqu'au jour de la résurrection, Amen, ô Seigneur de l'univers!»]. Parmi les pyramides, monuments grands et considérables, les deux pyramides de Djîzeh en Égypte sont les plus grandes. D'après les historiens, elles ont été élevées avant le déluge par Sahlouq b. Shiryâq ou par Hermès Trismégistos qui est identique avec Edris, appelé en Hebreu Enokh. Hermès, après avoir prévu par les astres l'arrivée du déluge, ordonna de les élever et d'y renfermer les manuscrits et les trésors qu'on craignait de perdre à cette occasion. Chacune de ses pyramides a la base quadrangulaire avec la forme conique; elle est haute en ligne perpendiculaire de 317 coudées, formant quatre plans à côtés égaux dont chacun est de 460; mais, malgré cette hauteur elles ont une telle solidité, durabilité et une si juste proportion, qu'elles n'ont éprouvé aucune altération ni par les eaux pluviales ni par les tremblements de terre. Entre les pierres on ne trouve point de ciment, mais on croirait, qu'une toile blanche ait été étendue au dessus des pierres, et il n'y a pas la distance d'un crin qui les sépare. La longueur de chaque pierre est de 5 coudées sur une largeur de 2 coudées. On dit que l'architecte a construit des voûtes, l'une sur l'autre. Elles ont des portes bâties en pierre dans le même style que le reste; la longueur de chaque voûte est de 20 coudées. Chaque porte est d'une pierre qui tourne sur des gonds; quand elle est fermée, on ne voit pas qu'il y a une ouverture. Il y a une voûte vers le sud, une vers l'est, et une vers l'ouest, et chacune des portes mène à 7 chambres, dédiées aux 7 planètes et fermées par des verrous. Devant chacun de ces appartements, il y a une idole creuse d'or, tenant la main à la bouche; au front elle porte une inscription himjarite; quand on la lit, elle ouvre la bouche, et on y trouve la clé du verrou. Les Coptes prétendent, que ces deux pyramides et la petite sont des tombeaux; la pyramide orientale renferme le tombeau

du roi Soweid [Sourid], l'occidentale celui de son frère Herdjîb, et la pyramide de couleurs celui d'Afroûbîn b. Herdjîb[1]). D'après l'opinion des Sabéens, l'une de ces pyramides est le tombeau d'Agathodæmon, identique avec le prophète Seth, l'autre celui de Hermès ou Edrîs le prophète, dont nous avons fait mention précédemment; la pyramide de couleurs appartient à Çâb b. Hermès qui a donné le nom aux Sabéens. Ceux-ci y font des pélerinages et immolent un coq, par les convulsions duquel, au moment de l'immolation, ils prétendent savoir les choses cachées de l'avenir. Les intentions des rois de révéler le contenu de ces deux pyramides ont été vaines jusqu'au temps de Mamoûn le Calife qui, arrivant en Égypte, ordonna d'en ouvrir une, ce qui lui réussit après un grand effort[2]). Il eut le succès de faire la fouille à un point qui le mena immédiatement au but qu'il cherchait, la mine le conduisant à un appartement carré, au milieu duquel était un réservoir couvert en marbre. Après en avoir enlevé le couvercle, on n'y trouva rien, excepté des ossements pourris depuis bien de siècles passés. Alors Mamoûn donna l'ordre de cesser les fouilles. Plût à Dieu qu'il eût commandé d'ouvrir les deux pyramides ou les 3 autres petites, afin que le secret fût manifeste à lui et à tout le monde. Un savant, regardant les pyramides dit ces paroles:

«Pour chaque édifice, je crains le temps, mais, quant à ce «monument, je crains pour le temps.»[3]).

Parmi les monuments remarquables est la muraille de la vieille nommée Daloukâ[4]) qui régna sur l'Égypte; elle s'étend d'Arîsh jusqu'à Aswân, comprenant les districts orientaux de l'Egypte. D'après l'assertion des Coptes, elle a élevé ce rempart, craignant

---

[1]) Sur les dimensions des pyramides et tout ce qui appartient à leur description v. Relation de l'Egypte par Abdallathif publ. par Silv. de Sacy p. 172-79. Selon de Sacy nous avons traduit le mot «azedj» par «voûte» dans le même sens qu'il a donné à ce mot p. 249. Le dernier passage de cette description a été traduit par M. Chwolsohn t. II, p. 409 suiv., qui de même a émendé les noms propres des rois ci-mentionnés.

[2]) Sur cet essai de Mâmoun v. Abdallathif p. 176 et la note de de Sacy p. 219.

[3]) Ce vers a été mentionné de même par de Sacy dans *la rel. de l'Eg.* p. 215.

[4]) Cette reine sera mentionnée ci-après dans le VIIIème chap., 1ère sect.

une invasion étrangère en Egypte après l'anéantissement du Pharaon et de son peuple; de même elle maria les femmes à des esclaves pour multiplier la génération.

Parmi les monuments remarquables est la balustrade d'Ançinâ[1], un district en Egypte, où était un Nilomètre, dont on attribue la construction à Ashmoûn b. Qofthîm b. Çarîm. Sa base est ronde comme une piscine, et on y avait placé des piliers, à la distance d'un pas l'un de l'autre. Les eaux du Nil y pénétraient par un orifice au temps de la crue et, arrivées à la mesure qui produit l'inondation du pays, le roi prenait place sur un trône, et le peuple montait sur les sommets des piliers et s'y pressait se heurtant en montant et descendant, ainsi que celui dont les pieds glissaient, tombait dans l'étang. Un amphithéatre semblable se trouve dans deux villes détruites, à 'Ommân [Ammon] et à Djeresh [Gerasa][2]) en Syrie; de celle-ci il reste des décombres, des collines et des pierres; quelques ruines de ses portes s'élèvent à une hauteur de 50 coudées. Dans ces décombres il y a une place formée en demi-cercle, traversée d'une muraille, où est érigé un trône pour le roi; ce demi-cercle a des terrasses s'élargissant en haut, entre lesquelles il y a des portes et des passages; chacune était occupée par une certaine classe de la population selon leurs rangs après le roi. Le roi et le peuple se regardaient sur cette place mutuellement sans être dérobés l'un à l'autre comme en un jour d'audience générale. Près de cette place, il y en a une autre occupée par de nombreux piliers élevés, chacun portant sur la cime la statue d'une vierge et rangés en cercle; des amas de pierres qui ont porté des habitations humaines, semblent former une espèce d'architraves d'un pilier à l'autre. Les ruines sont encore présentes, et on n'en trouve nulle part en Syrie de semblables, si ce n'est à Ba'albek[3]) et à la porte de Bérîd à Damas[4]).

---

1) V. Qazwînî II, p. 100 et lex. géogr. I, p. 97.
2) Sur les villes d''Ommân [Ammon] et Djeresh [Gerasa] v. ci-après Ch. VII, 9ème sect.
3) Comp. la description de ces ruines ci-après Ch. VII, 9ème sect.
4) Sur le palais et sur la porte de Berîd à Damas v. Abdallathif relat. de l'Egypte par de Sacy p. 576.



Dans la forteresse de Ba'albek il y a une maison haute de 50 coudées, mesurant 30 coudées en toutes dimensions; son toit est de pierre, et au milieu il y a un aigle de pierre étendant ses ailes; aux quatre coins il y a 4 idoles appelées Wadd, Souwâ', Yaghoût' et Ja'oûq[1]. La porte qui ferme ce sanctuaire est de pierre; cette maison est une merveille.

Dans la même forteresse, il y a un puits contenant très peu d'eau et qu'on n'emploie qu'en cas de disette, mais à l'approche d'un ennemi l'eau augmente considérablement jusqu'à suffire à toute la garnison de la forteresse, et quand il s'éloigne, elle reprend sa hauteur ordinaire[2]. La même forteresse a deux tours et un rempart formé de 3 pierres.

Parmi les monuments merveilleux de l'Egypte sont les anciens temples, habitations des sages parmi les Coptes. On dit qu'il y avait dans chaque district de l'Egypte un temple, où séjournait le prêtre assis sur un trône pour enseigner le peuple. On en trouve jusqu'à présent à Aswân, Odfou, Shâmeh, Thâmeh, Esné, Qouç; à Dendèrah il y en a un très célèbre, et à Behnésah[3]; sur les bords du Nil, entre Aswân et le Mont des oiseaux, il y a des temples taillés dans le roc, servant de chapelles aux solitaires. Parmi les plus célèbres de tous ces temples est celui d'Ikhmîm, construit de pierre blanche et de marbre, chaque bloc mesurant 5 coudées de hauteur et 2 coudées de largeur; il comprend 7 salles chacune vouée à une des 7 planètes, et couverte de pierres taillées, enduites d'azur, d'une couleur si fraîche qu'on dirait que les ouvriers viennent de l'achever. Les parois de ces salles sont couvertes de toutes espèces de figures représentant des énigmes des sciences Coptes: magie, médecine, chimie, toutes les branches de l'astronomie et du culte des astres. Comme ce peuple a la coutume de représenter toutes espèces de figures, les parois sont enduites

---

1) Sur ces idoles v. Caussin de Perceval Essai I, p. 214; III, p. 241; I, p. 113.

2) Comp. ci-après Ch. VII, 9ème sect.

3) Sur ces villes v. la description de l'Eg. ci-après ch. VIII, sect. 1. Sur la description des Berbis ou temples anciens de l'Egypte comp. Abdallathîf Rel. de l'Egypte, p. 182.

d'azur, où sont peints des aigles aux ailes étendues; les murailles en dedans et en dehors ont des carreaux, comme un échiquier, chaque case contenant deux figures: l'une représentant un homme debout en diverses attitudes d'adoration, soit offrant de l'encens, soit s'humiliant devant Dieu et célébrant ses louanges, soit priant avec un geste de la main; l'autre un homme assis sur un trône à corps humain, à tête d'oiseau ou de poisson ou d'animal quadrupède ou de diable d'un aspect hideux, l'être adoré en parfaite harmonie avec la créature adorante. Au dessus de la tête de ces deux êtres se trouve une inscription en caractères ressemblant aux figures animales ou à celles de membres d'animaux; au dessus de la porte de chaque temple est représentée une écrevisse gigantesque, et sur les deux côtés de la porte, la figure d'un homme d'une taille robuste à cent têtes et 200 mains, tenant à chaque main une arme, soit un glaive, soit une massue, un couteau, un marteau ou un poignard. Les têtes sont coiffées d'un turban ou couronnées ou sont découvertes, les cheveux épars; les unes sont d'une figure agréable, d'autres sont affreuses. Tous les temples contiennent diverses autres figures, outre celles que nous avons mentionnées; en Syrie il y a des temples en forme de cloîtres comme à QÂIM EL-HARMEL, à EMESSE les deux Maghzil, et à TADMOR[1]).

Parmi les merveilles de la terre est le phare d'Alexandrie, bâti de pierres taillées et reliées par du plomb. Il contient 300 appartements, où peut monter, par une rampe en dedans du phare, une bête de somme chargée; sur ces appartements il y a des coupoles, d'où la vue s'étend sur la mer. On dit qu'il a été élevé par Alexandre le Grand ou, d'après une autre tradition, par la reine Dalouká qui régna sur l'Egypte. Le côté oriental portait une inscription dont une traduction donnait le sens, que ce phare a été érigé par ordre de la fille de MARBIOUSH LE GREC, l'an 1200[2]) après le déluge pour observer les étoiles. On dit, qu'il a été haut de

---

[1]) V. ci-après Ch. VII, 9ème sect.

[2]) Dans les mnscts. de St. Pétersb. et de Leyde 3200.



1000 coudées, et que le sommet portait des idoles de cuivre dont une montrait de l'index de la main droite le soleil, qu'elle suivait dans tous les mouvements sur le ciel; une autre tournait la figure vers la mer; quand un ennemi s'approchait à la distance d'un mille, on entendait un cri formidable avertissant toute la ville; une autre émettait un son agréable pour indiquer les heures passées de la nuit. On dit aussi, qu'il se trouvait sur le sommet du phare un miroir qui donnait sur la mer, réfléchissant les bâtiments qui s'approchaient à une distance de trois journées; de quelque côté qu'ils abordassent, on était instruit, s'ils étaient des bâtiments de commerce ou de guerre. Cet instrument exista jusqu'au temps du Calife Walîd b. ʿAbd el-Mélik. D'après Masoudi[1]), l'Empereur grec se servit d'une ruse envers le calife mentionné. Sous prétexte d'avoir l'intention d'embrasser l'Islam, il envoya vers les confins de la Syrie un de ses dignitaires, accompagné d'une ambassade; arrivé chez Walîd et se qualifiant Mahométan, il apportait des trésors et de l'argent, qu'il présenta au Calife. Après lui avoir fait accroire, qu'il y avait un grand trésor et un dépôt considérable d'armes cachés sous le phare, le calife persuadé de la vérité de cet avis, le dirigea avec une escorte de soldats vers Alexandrie, où, après avoir démoli le tiers du phare, il jeta le miroir dans la mer. Puis, lorsque le calife apprit, qu'il avait été trompé, l'envoyé, saisi de peur, s'enfuit en mer sur un bâtiment qui était prêt à le recevoir. La partie démolie du phare fut reconstruite en chaux et en briques. D'après Masoudi la hauteur du phare était à son temps, c. à. d. vers l'an 333 de l'Hégire [945 Jés. Ch.] de 230 coudées; auparavant il avait mesuré 400 coudées et dès l'origine 1000 coudées. Il contenait 3 formes de construction: la base, comptant un tiers de toute la dimension était carrée, le 2ème étage était octogone et l'étage supérieur d'une forme circulaire.

L'auteur du livre «le don des merveilles» énumère, parmi

---

[1]) Cette tradition a été racontée à peu-près de la même manière par Qazwînî II, p. 98; la citation de Masoudi, V. l'éd. de Barbier de Meynard t. II, p. 431-36.



les édifices merveilleux, sept villes construites selon les traditions persanes dans le district de Bâbel par le roi Oushhenk, dont chacune contenait une merveille à part. La première, résidence du roi, possédait des fleuves et des canaux enchantés. Quand un grand du royaume se rendait coupable d'une sédition ou d'une révolte, les eaux d'un de ces fleuves montaient; alors le roi n'avait qu'à nommer le révolté et indiquer son pays, et les eaux l'inondaient. La sédition apaisée, les eaux se retiraient et revenaient à leur niveau ordinaire.

La 2ème ville possédait un tambour; si la famille d'une personne absente voulait savoir, si elle était vivante ou morte, on battait ce tambour, qui, si la personne était vivante, résonnait, dans le cas contraire ne donnait aucun son.

La 3ème ville avait un bassin. Quand le roi et les dignitaires étaient présents, on y mêlait diverses espèces de boisson: du miel, du lait, du vin, de l'eau et toute autre espèce de breuvage, l'une sur l'autre; puis les échansons en puisaient à tout le monde ce qu'il plaisait à chacun d'eux, sans qu'une espèce se mêlât à l'autre.

La 4ème ville avait une oie de cuivre qui à l'approche d'un étranger piaulait pour en avertir la population.

Dans la 5ème ville il y avait deux statues assises sur le bord d'un fleuve, et couvertes de joyaux; elles représentaient deux juges à qui s'adressaient les parties en litige; celui qui était véridique, prenait place entre elles et s'y trouvait bien, tandis que le menteur ne supportait pas cette position.

La 6ème ville avait un arbre de fer à feuilles de cuivre, portant des fruits de cuivre semblables à des grenades; si une seule personne y cherchait de l'ombre, elle était à l'abri, tandis qu'il faisait du soleil tout autour d'elle, et il en était de même pour cent personnes, mais au fur et à mesure qu'une personne s'en allait, sa place restait exposée au soleil.

Dans la 7ème ville étaient exposés des miroirs; si quelqu'un était absent, et que sa famille voulût s'informer de lui, les parents regar-

daient le miroir, après avoir fait un sacrifice et brûlé de l'encens; puis ayant nommé son nom, ils voyaient dans le miroir la personne désirée dans les conditions où elle se trouvait au même instant. Ces 7 villes sont encore connues sous le nom de pays de Bâbel.

Parmi les édifices remarquables est le château fort appelé H'adhr, qui est bâti en marbre et habité par les rois Sabéens. Il a été élevé à Moçul par Shâthroun el-Djarmaqâni, et un de ces rois est connu dans l'histoire de Sâpour b. Ardeshîr b. Bâbek. Les ruines du château intérieur de cette forteresse existent encore aujourd'hui[1].

Parmi les édifices remarquables est le palais de Khosroës, bâti par Sâpor d'oul-Akhtâf et achevé par Iperwiz b. Hormouz; 20 ans s'écoulèrent jusqu'à son achèvement. Sa longueur était de 100 coudées, sur une largeur de 50 et une hauteur de 100 coudées; il était bâti en chaux et en briques, la hauteur de chaque tour était de 15 coudées. A l'occupation de Madâin par les Musulmans, ils démolirent ce palais et y pillèrent un million de Dinars en or; on en trouve encore des décombres[2].

Parmi les monuments remarquables est l'aquéduc de Touster, bâti par Sâpor d'oul-Akhtâf de pierres, de colonnes de fer et de ciment de plomb; il le plaça en travers du fleuve, et les eaux du petit Tigre [Dodjeil] passant l'inondent et entrent dans la ville; sa longueur est d'un mille[3].

Le château de Behrâmgour, près de Hamad'ân, bâti de pierres taillées de manière, qu'on ne voit ni la séparation ni la liaison des pierres, et qu'on le croirait d'une seule pierre. A chaque coin on trouve la figure d'une vierge taillée de la même masse.

La forteresse de Ba'albek en Syrie appartient aussi à ces édifices; à sa carrière on voit encore le quatrième de ces blocs, dont trois ont servi à la construction de la forteresse actuelle.

---

[1]) Ce passage a été traduit et commenté par M. Chwolsohn dans l'ouvr. «die Ssabier und der Ssabismus» t. II, p. 410, 692 suiv. Sur la ville de H'adhr comp. Ab. I, p. 284 et lexic. géogr. I, p. 307.

[2]) V. ci-après Ch. VII, 6ème sect., Ab. I, p. 303, et lex. géogr. III, p. 62.

[3]) Sur la ville de Touster et son aquéduc v. ci-après et Ab. I, p. 314.



On y trouve aussi des piliers dont la longueur dépasse chacun de 20 coudées, sans compter la partie mesurant 4 coudées qui est enfoncée dans le sol; la circonférence est de 2 coudées et plus, et il y en a soixante; leurs sommets sont unis par des architraves qui portent une bâtisse solide[1]).

Parmi les merveilles du monde est aussi la ville de TADMOR avec ses colonnes et ses murailles, ses décombres et ses ruines, dont on ne trouve pas de pareilles en longueur et en hauteur, en quantité et en qualité des carrières d'où elles ont été tirées. Il y a là une grande mosquée, dont le toit est formé de 5 pierres posées sur 4 murailles; elle a une largeur et une longueur de 12 coudées, sur une hauteur de 7.

Nous avons aussi à mentionner le sanctuaire d'Abraham, l'ami de Dieu [MAQÂM EL-KHALÎL], mesurant 80 coudées en longueur, sur une largeur de 50. La longueur est formée par 20 pierres posées en bloc l'une après l'autre; en dedans il y a un sarcophage avec une stèle, le tout d'une seule pierre, longue de 4 coudées, large de 2½, sur la même hauteur[2]).

Parmi les édifices remarquables construits dans les temps modernes, est le château d'ABLAQ à Damas, élevé par Mélik ez-Zhâhir; il porte le nom d'Ablaq, parce qu'il est bâti en pierres blanches et noires.

Le pont [al Qantharah] EZ-ZAHRÂ, près de Cordoue en Espagne, bâti sous ʿOmar b. ʿAbd-el-ʿAzîz par l'Emir ʿAbd-er-Rah'mân el-Ghâfiqi; il est long de 800 toises, sur une largeur de 20 toises et une hauteur de 60 coudées; le nombre de ses arcades est de 48 avec 19 tours[3]).

Le pont de SEIF près de MÉRIDA en Espagne, vers lequel est bâtie une ville du même nom. De même le pont de MAH'MOUD[4]).

---

[1]) Comp. ci-après ch. VII, 9ème sect.

[2]) L'auteur parle ici du sanctuaire célèbre qui se trouve à l'entrée du temple de la Mecque, v. el-Azraqi, description de la ville de la Mecque par Wüstenfeld, p. 272 suiv.

[3]) V. ci-après ch. VIII, 6ème sect., où les mêmes mesures de ce pont sont indiquées.

[4]) V. ci-après ibd.



X[e] Section. — *Description des temples Sabéens, les sanctuaires des adorateurs du feu, mémoire sur leur croyance*[1]).

Parmi les temples des Sabéens, qui enseignent l'enchaînement des causes jusqu'à la dernière, est le temple de la première cause, consistant d'une muraille en demi-cercle qui s'élève sur la terre, voûtée comme une tente. Au sommet il porte 48 fenêtres, de même vers l'Est et vers l'Ouest, ainsi que le soleil tous les jours en se levant jette ses rayons par une fenêtre, et en se couchant par la fenêtre opposée; celles du haut répandent la lumière du soleil à midi. Dans ces temples ils offrent des louanges et un culte mêlé de rites païens, surtout aux jours des fêtes particulières.

Le temple de la première raison consiste de même d'une muraille circulaire sans fenêtres;

Le temple du gouvernement du ciel est construit pareillement;

Le temple de la nécessité contient des représentations des dix sphères célestes;

Le temple de l'âme, de même circulaire, renferme la statue d'un homme à plusieurs têtes différentes et à plusieurs mains et pieds.

2) Le temple de Saturne est hexaèdre, bâti en pierres noires et couvert de tapis noirs. Saturne y est représenté en vieillard indien noir, tenant d'une main une hache, de même en homme tirant un seau d'un puits à l'aide d'une corde, ou en réfléchissant sur les sciences occultes des anciens, ou en charpentier ou en roi assis sur un éléphant et entouré de vaches et de buffles. Toutes ces figures sont représentées sur les parois. Au milieu du temple est un trône placé sur un piédestal et entouré de 9 gradins, l'un plus grand que l'autre; sur le trône est placée une idole de plomb noir ou de pierre noire, matières vouées à Saturne. D'après Masoudi, les Sabéens prétendent, que le temple de la Mecque

---

[1]) Toute cette section se trouve traduite et commentée p. M. Chwolsohn l'o. c. t. II, p. 380-409.



a été un temple de Saturne, où Edrîs a ordonné de faire des pélerinages; c'est pour cette raison que ce sanctuaire a existé si long temps. Mâshân l'Indien a construit à Saturne un temple à Sindân, où les Sabéens font leurs pélerinages. Selon leur rite, ils s'assemblaient le samedi vêtus de noir dans le temple de Saturne, tenant à la main des branches vertes d'olivier et portant des chapelets d'olives pour faire un sacrifice à l'idole représentant l'esprit de Saturne. On sacrifiait un vieux taureau édenté qu'ils mettaient dans un trou au dessus duquel était un gril. Après y avoir introduit les jambes de devant et de derrière, ils allumaient le feu, jusqu'à ce que l'animal fût consumé, récitant cette prière: «Sois loué ô Dieu, à la nature duquel le mal est propre, qui ne fais jamais le bien, mais à qui le malheur et le contraire du bonheur sont voués; qui, en contact avec le beau, l'enlaidis et qui, regardant l'heureux, le rends malheureux! Nous te faisons l'offrande qui te convient. Accepte-la de nous et délivre-nous de ton mal et du mal de tes esprits, les rusés et les trompeurs, qui pensent à faire du mal à tout le monde!» Ces paroles s'adressent à Saturne.

3) Le temple de Jupiter a la base triangulaire, mais sa partie supérieure se termine en pointe, comme aussi les angles de ses murailles forment une arête vive; il est bâti en pierres vertes, et les parois sont enduites de vert et couvertes de tapis de soie verts. Au milieu est un trône sur un piédestal entouré de 8 gradins; sur ce trône était assise une idole d'étain ou de pierres vouée à Jupiter. Elle était servie par des ministres qui ne cessaient jamais leur culte et leur adoration. On dit que la mosquée de Damas était dans l'origine un temple de Jupiter, bâti par Djîroun b. Sa'ad b. 'Ad. Ainsi il resta jusqu'au temps de Moïse b. 'Amrân, où il devint un lieu de prière pour les Juifs; puis les Chrétiens le changèrent en une église, et sous l'Islam les Mahométans en firent une mosquée; ainsi il a été sanctuaire à peu près 4000 ans. Le jeudi, au temps de la culmination de Jupiter, les Sabéens y venaient vêtus de vert, portant des branches de cyprès et décorés de festons de myrtes et de noix de cyprès. Ils menaient avec eux un enfant à la mamelle, accompagné de sa

mère, qu'ils avaient achetée vierge; violée par les prêtres du temple, après être devenue grosse, elle mettait au monde l'enfant, qu'ils emmenaient avec elle trois jours après, et qu'ils piquaient avec des aiguilles, jusqu'à ce qu'il mourût, tandis qu'ils récitaient cette prière: «O Toi, maître du bien, qui ne connais point le mal, toi, le bonheur et l'auteur de toute félicité! nous t'offrons en sacrifice un être qui ne connaît pas le mal, accepte notre offrande, et fais-nous du bien; qu'il nous vienne de toi ou de tes bons esprits!»

4) Le temple de Mars est quadrangulaire, de couleur rouge et couvert de tapis rouges; diverses armes y étaient suspendues; au milieu était un trône entouré de 7 gradins où était posée une idole de fer, tenant d'une main un glaive et de l'autre une tête par les cheveux; le glaive et la tête étaient sanglants. Ils visitaient ce temple le mardi, au temps de la culmination de Mars, vêtus de rouge et enduits de sang, portant des poignards et des glaives nus et emmenant un homme à cheveux rouges ou bruns, les joues rouges et la tête ardente par l'intensité de sa couleur; ils le mettaient dans un bassin rempli d'huile et de drogues qui servaient à accélerer la putréfaction des chairs et de la peau. Après l'avoir fixé par des cordes au fond du bassin, ils l'y laissaient un an plongé dans l'huile. La décomposition terminée, ils prenaient la tête plongée et la séparaient du tronc avec les veines et les tendons; après quoi, ils la portaient à l'idole de fer en récitant cette prière: «O Seigneur, mauvais et inconstant, âpre et igné, toi qui aimes la révolte, le massacre et la déstruction, l'incendie et l'effusion du sang, nous t'apportons un sacrifice qui te ressemble; accepte-le de nous et délivre-nous de ton mal et de celui de tes esprits!» Ils prétendaient, que cette tête leur décélait pendant une semaine les accidents bons ou mauvais pour l'année suivante. A Tyr il y avait près du rivage de la mer un temple de Mars et, d'après l'assertion des Sabéens, Jérusalem possédait, avant le temps de Salomon, un temple de Mars, où l'idole nommée Tammouz était placée.

5) Le temple du Soleil est quadrangulaire et doré, les pa-

rois enduites de couleurs jaunes et couvertes de tapis de soie, jaunes et or. Au milieu du temple était un trône entouré de 6 gradins, sur lequel était placée une idole d'or, ornée de perles et portant la couronne royale. Au dessous étaient placées sur les gradins des idoles faites de bois ou de pierre ou de métal ou de diverses compositions, représentant les rois défunts qui avaient laissé ces statues pour conserver leur mémoire. Le dimanche, à la culmination du soleil dans le signe du bélier, ils venaient dans ce temple en vêtements somptueux, ornés de bijoux, la tête couronnée et enveloppée de voiles, portant des encensoirs d'aloës et d'ambre, en récitant cette prière: «Sois loué, être resplendissant et suprême qui consumes le feu et tous les combustibles, Seigneur igné, doué de la vie toute-puissante, de l'âme universelle et du feu pur! nous t'amenons cette fille élue qui te ressemble; accepte-la de nous et soutiens-nous de tes grâces et délivre-nous de tes maux!» Cette fille est la mère de l'enfant offert à Jupiter. — En Egypte il y avait un temple du soleil bâti par Houshhenk; ses restes sont à peu-près anéantis, mais il en existe seulement une partie à ʿAin-Shems, ville qui porte le nom du temple, et qui jadis en possédait des ruines célèbres.

6) Le temple de Vénus[1]) a la forme d'un triangle allongé, de couleur bleue, les parois et les tapis étaient d'azur. Il y avait dans ce temple des instruments de musique, servant aux réjouissances. Les ministres du temple, pour la plupart de belles vierges, ne cessaient d'y jouer et chanter. Au milieu de ce temple était un trône à 5 gradins, sur lequel était une idole de cuivre rouge. A Manbedj il y avait un temple de Vénus et un autre très grand sur la montagne de Tolède en Espagne, bâti par Cléopatre. Le vendredi, au temps de la culmination de Vénus, ils venaient dans ce temple porter l'idole en procession, vêtus de blanc et portant des instruments et des branches; ils étaient accompagnés d'une vieille femme dissolue et à cheveux gris, qu'ils promenaient autour de l'idole, récitant cette prière: «Nous sommes venus à toi,

---

[1]) Comp. la trad. de Reinaud, Aboulf. p. 261, note 2.



ô reine de la joie, bienheureuse, dissolue et enjouée, épouse du Soleil et de la Lune, parente du Taureau et de la Balance! nous t'apportons une offrande qui te ressemble, blanche comme toi, comme toi dissolue et enjouée; accepte-la de nous.» Après avoir apporté du bois, ils érigeaient un bûcher, sur lequel ils plaçaient la vieille et la brûlaient; après quoi ils répandaient ses cendres sur l'idole. Parmi les monuments remarquables de l'antiquité est l'idole Abou-l-Houl [le sphinx] en Egypte, représentant Vénus qui regarde le pays d'Egypte. D'après l'assertion des Sabéens, c'est Vénus qui répand la gaieté et la joie sur les femmes et sur les hommes, sur les adolescents et sur les enfants; ce sphinx est une figure des plus merveilleuses et remarquables.

7) Le temple de Mercure est hexagone avec un carré inscrit; sur ses parois étaient représentés de jeunes hommes beaux et portant des branches vertes et des rouleaux qui contenaient des louanges. A Çaidah il y avait un temple consacré à Mercure, comme aussi à Ferghanah un autre, appelé Kâoushân-Shâh[1]), dédié à Mercure par un roi de Perse de la première dynastie; il fut démoli par le Càlife Mo'taçim. Au milieu de ce temple était un trône à 4 gradins circulaires, et le temple avait 4 portes. Le mercredi, au temps de la culmination de la planète, ils venaient dans ce temple apportant un jeune homme, brun et bien élevé, sachant écrire; ils lui ôtaient la raison en lui faisant boire une coupe de vin capiteux et le plaçaient devant l'idole, en récitant cette prière: «O Seigneur alerte, nous t'apportons un jeune homme, alerte comme toi et du même naturel: accepte-le de nous!» Après quoi ils fendaient le corps de ce jeune homme en long, puis ils le divisaient en quatre parties, mettant chaque partie sur un plateau de bois, sous lequel ils allumaient du feu. Après l'anéantissement du bois et de la chair, ils répandaient ses cendres sur la figure de l'idole. Cette idole était fabriquée de toutes espèces de métaux, comme aussi de porcelaine chinoise; elle était creuse, remplie de vif-argent.

8) Le temple de la Lune est pentagone, la partie supérieure

---

[1]) V. Masoudi t. IV, p. 51.

des murailles effilée en pointe, contenant une quantité d'inscriptions en lettres d'or et d'argent; sa tenture et sa peinture de même en or et en argent. Au milieu était placé un trône entouré de 3 gradins, sur lequel était assise l'idole d'argent pur. Parmi les temples de la Lune est celui de Balkh, appelé Koubéhâr[1]), bâti par Ménoudjehr et changé par les Perses, adorateurs du feu, en pyrée. Barmek, qui a donné son nom aux Barmékides et secrétaire d'ʿAbd-el-Mélik b. Merwân, était chef des ministres de ce temple. A H'arrân il y en avait un, appelé Modarek [al-Modawwar][2]), qui, dit-on, formait la citadelle de la ville; il resta en usage jusqu'à l'invasion des Tatars. La porte était surmontée de cette inscription Pehléwienne: Bojourasp a dit: «Les cours des rois ont besoin de 3 choses: prudence, patience et argent.» Au temps de l'occupation musulmane, un homme d'esprit écrivit au dessous: «Bojourasp a menti: il suffit à un homme brave d'avoir une de ces choses, pour que la porte du sultan ne soit envahie, et que sa cour soit tenue en honneur.» Au temps de la culmination de la lune, ils venaient à ce temple vêtus de blanc et portant des vases et des encensoirs d'argent, enveloppés de filets de chasse; ils menaient avec eux un jeune homme blanc et de figure pleine, en récitant cette prière: «O précurseur de Dieu, ô frère du Soleil resplendissant, ô toi qui marches plus rapidement que les 5 planètes, nous t'apportons ce qui te ressemble!» Puis dansant ils mettaient le jeune homme lié devant l'idole et lui décochaient des flèches, jusqu'à ce qu'il mourût; après quoi ils enduisaient l'idole de son sang. — Voilà ce que nous a raconté un homme de leurs plus proches; mais Dieu seul connaît la vérité.

9) Les Sabéens sont divisés en deux parties: ceux qui admettent le culte des mansions célestes, c. à. d. qui adorent les astres, et ceux qui croient aux idoles c. à. d. les idolâtres. Les premiers prétendent, qu'ils ont tiré cette doctrine d'Agathodæmon ou de Seth le prophète, fils d'Adam, celui-ci l'ayant reçu d'Enokh qui est

---

[1]) V. Masoudi, t. IV, p. 47, où on lit «Naubéhâr».
[2]) V. ci-après la description de H'arrân ch. VII, 8ème section.



Hermès Trismégiste ou Edrîs, mais ces assertions sont mensongères. Les autres prétendent, que les idoles sont les représentations des esprits des astres. Parmi les Sabéens il y en a qui croient à la nécessité des astres pour la formation des cycles; ce sont ceux qui admettent des cycles et des périodes infinies. Ils prétendent, que le Créateur est unique et multiple; il est unique par son être et sa nature éternelle; sa multiplicité vient de ce qu'il se manifeste aux hommes en diverses formes. Le poëte H'arîri, connu présentement sous le nom d'Ibn-Israïl, dit dans un poème: «Tu es l'essence de toute l'existence visible, et tout le reste n'est que de l'imagination.»

De même dans un autre poëme: «Tu n'es pas la force de l'existence, mais tu es l'existence même; tout homme d'esprit comprend ce mystère.» Il y a beaucoup de poësies en ce sens.

10) D'après la doctrine des Sabéens, les 7 planètes exercent leurs influences sur les éléments, qui conçoivent dans leurs seins et produisent les trois principes générateurs [l'idée, l'âme et la matière]; puis, après l'écoulement de 36000 ans, la nature universelle produit une paire de chaque espèce d'animaux, un mâle et une femelle, qui continuent la génération et la propagation à l'infini. On prétend encore, que le bien et le mal, les animaux utiles et nuisibles sont produits nécessairement par suite de la réunion des astres heureux et malheureux, de celle des éléments purs et impurs. Il y a des Sabéens qui admettent la création des étoiles par Dieu le tout-puissant, le créateur de toutes les choses mondaines et célestes, mais le peuple en général s'adonnait au culte des étoiles, négligeant le créateur, le gouverneur des sphères célestes, auteur de leurs mouvements et leur promoteur. Nous prions Dieu de nous pardonner et de nous délivrer de ces erreurs.

11) Parmi les partisans de la réligion Sabéenne sont les Indiens qui enseignaient, que le monde est éternel, et qu'il a son origine dans l'essence de la dernière cause; ils adoraient les étoiles et les représentaient sous forme de diverses figures, appelées «Boudd»; ils leur offraient des sacrifices pendant mille ans, et prirent ensuite une autre idole. Les idolâtres indiens continuent encore

ces rites. A Moultân, dans le pays de Sind, il y avait un temple, où, à l'occupation des Musulmans de l'Inde, l'an 89 de l'Hégire, ils trouvèrent une idole qui occupait tout le temple. La dimension de ce temple était de 10 coudées en longueur, sur 8 coudées en largeur et 12 en hauteur; on y jetait de l'or par une fenêtre qui était en dessus, et 7000 ministres étaient préposés au service de cette idole; c'est pourquoi on appelait cette ville «vulve d'or», bien que son nom ordinaire soit Moultân. On dit que Mah'moud b. Sebektekîn, s'emparant de la ville de Çouménât l'an 416 H., y trouva un Boudd d'une pierre carrée, dont il fit le seuil de la porte de la grande Mosquée à Ghaznah. Les Indiens adoraient cette idole et y faisaient toutes les nuits, au temps de l'occultation de la lune, des pélerinages; ils prétendaient que les âmes quittant leurs corps s'y assemblaient pour être résuscitées selon la doctrine sur la métempsycose. Le flux et le reflux étaient aussi, selon leur opinion, un acte de dévotion de la mer à cette idole; ils lui apportaient tous les jours de l'eau du Gange pour la laver, bien qu'elle fût à mille parasanges de ce fleuve. Le temple possédait des legs qui surpassaient 10,000 villages, dont les denrées étaient distribuées aux mille Brahmans, employés journellement pour la servir et lui apporter du bois; 300 ministres avaient l'ordre de raser les cheveux et la barbe à tous les visiteurs; 300 hommes et 500 femmes chantaient et dansaient à la porte du temple, et chaque individu avait un salaire fixe qu'on lui payait par jour; en outre des sommes étaient affectées aux sacrifices et aux étrangers. — Parmi les partisans du Sabéisme étaient aussi les Perses qui, dans les anciens temps, confessaient la religion de Noëh, jusqu'à ce que Bojourasp leur enseigna le Sabéisme, qu'ils adoptèrent pendant 1800 années; puis ils devinrent Mages et adorèrent le feu au temps de l'apparition de Zerdousht le Persan; ils restèrent ainsi jusqu'à l'anéantissement du royaume persan au temps du Calife ʻOt'mân b. ʻAffân l'an 32 de l'Hg. — Les anciens rois de l'ʻIrâq confessaient aussi le Sabéisme; ce sont les Chaldéens qui ont enseigné à l'Occident la doctrine sur les planètes, comment elles dirigent le monde, et sur les manières d'attirer les forces des étoiles, de

constater leurs diverses natures et de provoquer les influences de leurs rayons par diverses espèces de sacrifices et du culte propre aux étoiles. C'est à eux qu'on doit les inventions merveilleuses et les résultats surnaturels, comme les effets des talismans, de la sorcellerie, de la divination et de l'astrologie. — Les Grecs appartenaient aussi aux Sabéens; ils adoraient les étoiles comme les Byzantins, jusqu'au règne de Constantin, qui devenu Chrétien, abolit la religion sabéenne. Les Coptes professaient également cette doctrine; ils adoraient les idoles représentant les étoiles et les mansions célestes jusqu'au temps du Christianisme, quand ils devinrent Chrétiens.

De même les Arabes appartenaient à la religion sabéenne; les Himjarites adoraient le soleil, ce que prouve l'histoire de la reine Balqîs avec la huppe, après quoi ils se convertirent au Judaisme; la tribu de Kénânah adorait la Lune avant leur conversion au Judaisme; Lakhm et Djod'âm, la planète de Jupiter, Asd, la planète Mercure, Thasm l'étoile Aldébaran, Qais l'étoile Sirius el-'aboûr et Thai Sohail (Canopus). Puis ils adoraient les idoles, en proférant cette excuse de leur idolâtrie: qu'ils le faisaient, afin qu'elles les rapprochassent de Dieu; mais il ne croyaient pas, que ces idoles eussent créé ou gouvernassent le monde, non plus que les Sabéens qui de même les adoraient. Parmi les idoles les plus célèbres étaient Wadd, appartenant à la tribu Kalb de Doûmat-Djendal, Souwa' à Hod'eil, Jaghout' à Morâd et 'Athîf, Ja'ouq à Hamad'ân, Nasr à D'oul-Kalâ'[1]) dans le pays des Himjarites. Toutes ces idoles portent les noms des hommes jadis distingués par leur piété parmi leurs compatriotes; après leur décès, Satan leur suggéra d'élever sur les places qu'ils avaient jadis occupées, des idoles qu'ils appelaient par les noms de ces hommes, et qu'ils ne commençèrent d'adorer que bien longtemps après leur mort, quand on avait oublié leur mémoire.

12) Quant à l'exposition de la religion sabéenne, nous réfé-

---

[1]) Comp. Krehl dissertation sur la religion des Arabes avant l'Islamisme. Leipz. 1863, p. 56 et 85, et le Koran, S. 71, v. 22 suiv.

rons leurs opinions concernant l'adoration des mansions célestes. Après avoir compris que le créateur du monde est saint et exempt de toutes qualités accidentelles, il leur semblait impossible d'atteindre la connaissance de cet être sublime; c'est pour cette raison qu'ils s'approchaient de lui par des médiateurs qui sont les êtres spirituels ou les anges, afin qu'ils leur servissent d'intercesseurs et de médiateurs. Ils prétendaient que ces êtres gouvernaient les mouvements célestes des planètes qui leur servaient de mansions; ainsi chaque être avait sa mansion et chaque mansion sa sphère; le rapport d'un tel être à sa mansion était le même que celui de l'âme au corps. Puis ils continuent: «L'être suprême doit nécessaire-«ment être objet de la vue, afin qu'on lui adresse ses prières et «qu'on se réfugie en lui; c'est pourquoi qu'on recourt aux man-«sions ou aux planètes.» D'abord ils étudiaient leurs positions, leurs levers et leurs couchers, leurs conjonctions et leurs oppositions, la division des jours, des nuits et des heures, qui dépendent d'elles, enfin la distribution des figures, des statues et des climats. Ils appelaient les astres Seigneurs et Dieux, tandis que Dieu, [qu'il soit loué et glorifié] est nommé Seigneur des seigneurs et Dieu des dieux. Ils prétendaient que les planètes répandaient leur lumière sur tous les autres êtres, et qu'elles y manifestaient leurs effets. Ils s'adressaient aux mansions comme à des êtres spirituels, afin qu'elles les rapprochassent du créateur [qu'il soit loué et glorifié], croyant que les mansions étaient leurs corps, et persuadés, que, quiconque s'approchait d'une personne vivante, s'élevait aussi jusqu'à atteindre son esprit.

13) Quant à l'autre fraction des Sabéens ou les idolâtres, ils exposent ainsi leur doctrine concernant l'adoration des idoles: «Puis-«que il est nécessaire d'avoir un médiateur et un intercesseur, les «êtres spirituels ou les anges, chargés de cette fonction, étant in-«visibles, de sorte qu'il nous est impossible de nous adresser à eux «et de nous approcher d'eux, si ce n'est par le moyen des man-«sions ou des planètes, mais celles-ci étant de même tantôt vi-«sibles, tantôt invisibles, se levant et se couchant, apparaissant la «nuit et disparaissant le jour, ainsi qu'il nous est de même im-

«possible par leur médiation de nous approcher de l'être suprême «ou de nous adresser à elles: les figures et les statues, ayant une «véritable existence et placées devant nos yeux, nous sont néces-«saires. Nous les adorons, et par leur moyen nous nous adressons «aux mansions célestes, afin que celles-ci nous approchent des «anges, et ceux-ci de Dieu [qu'il soit glorifié].»

Ainsi ils ont fait des idoles, persuadés qu'elles représentaient les 7 planètes, comme nous avons dit précédemment.

---

# CHAPITRE DEUXIÈME

## EN ONZE SECTIONS.

---

I[re] Section. — *Des 7 minéraux fusibles ou non fusibles, malléables et ductiles, sur leurs propriétés et leurs natures, sur la cause vraisemblable de leur production.*

D'après les savants, les minéraux et les métaux appartiennent à celui des trois règnes de la nature, dont les espèces sont innombrables; nous en connaissons à peu près 700 qui varient par leurs couleurs, leurs goûts, leurs qualités et leurs propriétés, selon les substances qui les composent: la pierre, la poudre et l'eau. Les minéraux sont la première chose créée, dont la substance se distingue de la poussière terrestre; les atomes y sont comprimés l'un sur l'autre, privés de la faculté de végéter et de croître, par laquelle se distinguent les plantes et les animaux qui se nourrissent et se développent. Les corps, considérés comme tels croissent ou non; à ces derniers appartiennent les minéraux, aux premiers les plantes et les animaux. Parmi ceux qui croissent, il y en a qui se distinguent par la sensibilité et le mouvement, savoir les animaux; d'autres sont privés de ces qualités, savoir les plantes. Entre ces 3 divisions, il y en a d'intermédiaires, doués de deux natures: savoir de la nature minérale et de la nature végétale, tels que les coraux; de la nature animale et de la nature minérale, tels que les limaçons, les mollusques à coquilles et les

oeufs des oiseaux; de la nature animale et végétale, tels que les Wâqwâqs[1]), les palmiers, les cocotiers et autres semblables.

Parmi les produits qui se distinguent de la poussière terrestre par leurs propriétés particulières, sont les 7 minéraux: savoir l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le zinc, l'étain et le plomb; d'après d'autres, on nomme pour le 7ème le vif-argent; ces 7 minéraux ont les propriétés des 7 planètes, et d'après l'assertion des Sabéens ils ressemblent à celles-ci par la couleur, la nature et les qualités distinctives.

L'or est le plus précieux des 7 et le plus noble; il conserve le plus long temps son emploi et sa valeur. L'hyacinthe p. e. a une valeur proportionnée d'après son volume; si elle pèse un mit'qâl, elle vaut mille dinars; mais si on l'écrase et la réduit en poudre, elle ne vaut qu'un dinar, tandis que l'or, sous quelque forme qu'on le présente, même fondu, ne varie pas de valeur; soit limaille, soit lingot, son prix est invariable. L'or est d'une chaleur tempérée, semblable au sang par sa nature, son goût et sa couleur; il ressemble au soleil par sa couleur, son éclat, sa nature noble et élevée. Il se distingue par des propriétés essentielles et des qualités inhérentes qui constituent sa nature, savoir: la couleur, le goût, l'odeur, le toucher, le son, la tendreté, le poids, la cohérence, la splendeur, la résistance au feu, la conservation dans la terre, ses vertus d'agir et de recevoir des impressions, sa composition, en tout 14 qualités essentielles, par lesquelles il se distingue d'autres métaux qui participent, à differents degrés, des mêmes qualités.

1) Sa couleur est jaune, tournant au rouge orangé;

2) son odeur est exempte de toute espèce d'âcreté, d'amertume, de piquant et de puanteur;

3) son goût est doux;

4) au toucher, il est plus dur que l'argent et moins que le

---

[1]) Espèce d'arbre, dont les fruits se détachent avec le son répété de «wâq-wâq», v. ci-après ch. VI, 1ère sect.

cuivre, mais il diffère du plomb mou et adhérent, comme aussi il n'a pas la viscosité du fer.

5) Le son de l'or est plus clair que celui de l'argent, mais diffère de celui du cuivre et du fer, comme aussi du son lourd du plomb, de l'étain et du zinc.

6) Quant à la ductilité, l'or est plus ductil que l'argent, mais diffère de la mollesse du plomb; on peut le tirer en fils ou le battre en feuilles de la finesse des atomes ou le liquéfier à en faire une encre pour écrire et pour signer, au contraire des autres métaux plus durs ou plus mous.

7) Quant à son poids, c. à d. son poids spécifique, il diffère de l'argent et du cuivre qui sont plus légers, comme aussi de tous les autres métaux.

8) Quant à sa cohérence, il dépasse tous les autres métaux, même le plomb[1]).

9) Quant à son éclat, il surpasse en splendeur et en brillant les six autres métaux.

10) Quant à sa résistance au feu, il fond à un certain degré de chaleur produit par le soufflet, moins vite que le plomb, et plus facilement que le cuivre; il fond aussi plus lentement que l'argent.

11) Quant à sa conservation dans la terre, il ne s'altère pas et n'est pas gâté par la rouille comme les autres métaux, quelque ong temps qu'il reste sous la terre.

12) Par ses vertus d'action: il dissipe la mélancolie, quand on le contemple et qu'on en boit; il est bon contre les palpitations du coeur; quand on cautérise une plaie avec de l'or, elle ne s'envenime pas; quand on perce l'extrémité charnue de l'oreille avec de l'or, elle ne s'enflamme pas; il égaie l'âme et rend le coeur content.

13) Parmi les impressions dont il est susceptible, sa splendeur

---

[1]) Le texte semble ici fautif.

et sa couleur se relèvent par l'ammoniac; on facilite sa dissolution par le sel de Saturne et le vif-argent.

14) Sa composition est tempérée en juste proportion et se distingue de celle de tous les autres métaux qui participent des mêmes 14 qualités que nous venons d'attribuer à l'or. Ce sont ces qualités qui font que le métal est plomb, fer, argent, cuivre ou étain, mais leurs qualités distinctives sont différentes de celles qui leur sont communes, telles que la qualité d'avoir un corps, d'être un métal en général et autres qui constituent toute l'espèce. Toute la description que nous venons de donner, ne concerne que l'or pur et libre de tout mélange d'argent et de particules de vif-argent, avec lesquelles il se trouve combiné à l'état naturel dans les mines. Quelquefois la couleur de l'or tourne au vert ou au rouge; la couleur verte vient d'un mélange de particules d'argent, combinées dans la mine avec un peu de vif-argent, dont l'or ne se dégage pas, si ce n'est par fontes réitérées; quant à la fonte de l'or, elle est bien connue. La création de l'or vient de ce que le vif-argent, en état d'ébullition, est attiré par le soufre de la mine qui le recèle et l'empêche de se répandre comme un fluide; après s'être amalgamés et formés en un seul corps, ils sont recuits et mûris par la chaleur du feu. Cette combinaison donne naissance aux diverses espèces de métaux: savoir, si le vif-argent et le soufre sont purs, la chaleur tempérée, et que le sol ne soit assujéti à aucun accident de sécheresse, de refroidissement, de salure, d'amertume et d'aigreur, l'or se solidifie dans le cours du temps. Les mines d'or ne se trouvent que dans les déserts de sables et de pierres molles; parmi celles qu'on trouve dans les mines, sont le marbre, le bourâm [minerai de cuivre], les sables jaunes et étincelants comme de l'or. Puisque les pays de Ghânah, de Zaghawâ, de Samgharâ, de Tekroûr et de l'Abyssinie, à peu d'exceptions près, ne contiennent pas de sel, et qu'ils sont exempts de terre salée, les mines d'or y sont fréquentes, le métal étant à l'abri de toute saveur qui l'altère; la chaleur y domine continuellement sans refroidissement. C'est pourquoi on ne trouve pas de mines d'or dans le 4ème climat et au delà, si ce n'est que l'or est

enfoncé dans la terre, où règne une chaleur semblable à celle des pays du Soudan et des autres pays aurifères. Parmi les propriétés de l'or, outre celles déjà mentionnées, est aussi, que les aliments qu'on y fait cuir, prennent un goût doux, pur et excellent. L'aiguille d'or qu'on emploie pour enduire les paupières de collyre, fortifie la vue et la purifie; de même, si le vase de collyre est d'or, il n'est pas sujet aux inconvénients des autres métaux, ce métal étant pur de la rouille du fer, de sa noirceur et de l'âcreté de son goût, comme, aussi du vert-de-gris du cuivre, de son poison et de son âcreté; de l'oxydation qui se produit avec le temps sur l'argent et de l'amertume de son goût; de la crasse de l'étain, de sa saleté, de son goût sulfureux, de sa tendreté et du son aigre qui lui est propre; de la noirceur du plomb, de la tristesse de son aspect, de son peu de consistance et de sa combustibilité; de l'impureté du vif-argent et de sa conformation en vapeurs et en fluides bleuâtres et venimeux; de l'altération du zinc, de sa dureté, de sa noirceur et de sa nature sulfureuse. Une de ces propriétés est celle, que si l'on fait un mélange de 100 parties d'or pour 1/8 de cuivre rouge Sousien, de l'espèce appelée «Matn», toutes les fois qu'un habile ouvrier l'essaie sur la pierre de touche, la différence de couleur apparaît, et de même à la fonte, à l'état d'ébullition dans le creuset, où il ressemble au soleil qui brille.

2. Les mines d'argent, pur de tous mélanges de plomb, de vif-argent et de cuivre, se trouvent en grande abondance dans le 3ème climat et au delà jusqu'au 7ème; elles y semblent surpasser celles de tous les autres minéraux. D'après l'assertion des Sabéens, l'argent appartient à la Lune. D'après Ibn el-ʿArabi, l'or et l'argent sont «de grands noms» parmi les objets terrestres. Les connaisseurs des mines ont donné des règles pour distinguer le métal qui est mêlé avec un autre homogène, de celui qui contient des mélanges étrangers, et ils considèrent la composition des métaux assujétie aux mêmes influences que celle des âmes: le métal qui plaît, est composé de matières concordantes, tandis que celui qui éveille le dégoût, de matières discordantes; tous dépendent, selon leur opinion, des sept planètes, comme nous le montre la table

ci-jointe[1]) avec l'exposition de leurs conjonctions, de leurs compositions et des radiations du feu de leurs corps. Cette doctrine contient un secret d'une grande importance pour ceux qui veulent approfondir la science des minéraux et poursuivre leurs travaux d'après la théorie. L'argent se produit de la manière suivante: quand le vif-argent et le soufre se mêlent, la froideur et l'humidité du premier gagnent la prépondérance, ainsi que la chaleur s'enfuit et se renferme; alors la masse mise en ébullition, se solidifie en un corps, dont l'extérieur est blanc à cause de la prépondérance de la froideur et de l'humidité, l'intérieur rouge, parce qu'il renferme de la chaleur et de la sécheresse; ce corps est nommé argent. Si la coction augmente, la froideur s'en va, et il s'échauffe; alors la blancheur se cache et la chaleur de la mine, se combinant avec celle de son intérieur, apparaît sur sa surface qui se rougit: et il devient or. Les mines d'argent ne se forment que dans les terrains bas, dans un sol mou, humide et onctueux; l'un des signes du sol est que la terre est blanche, jaunâtre ou bleuâtre, contenant de la marcassite blanche d'argent ou de plomb à la surface; on en voit des pierres rondes et massives comme enduites d'une rouille jaune; quand on en brise, l'éclat de la marcassite apparaît à l'intérieur.

L'argent s'use caché dans la terre jusqu'à ce qu'il se réduise en poudre; le soufre le fond plus vite que l'or. En le bouillant avec des grains de grenades acides, il est purifié, de même avec la balle de riz et toute matière acide et saline, comme le vinaigre et la lie de vin. Il a les mêmes propriétés que l'or, dont nous avons fait mention plus haut.

3. Le plomb, appelé aussi plomb-noir, al-abbâr et d'eheb al-nâi [or cru] appartient d'après Galien à l'espèce, dite argent, et a sa nature; mais trois propriétés nuisibles ont concouru à l'altérer dans la mine: la première, la puanteur de sa masse, provenant du soufre; la deuxième, son peu de consistance et de

---

[1]) V. la figure p. 52 du texte Arabe; le terme «de grands noms» appartient à l'alchimie.



résistance contre l'action du feu, provenant de la mauvaise qualité du sol, impuissant à lui donner une composition plus noble, puisque il est soumis aux effets nuisibles du soleil, de l'air et de la terre; la troisième, sa noirceur, provenant de la prépondérance du soufre dans sa composition. D'après l'assertion des Sabéens, il appartient à Saturne; quant à sa masse, elle est sombre, tandis que son âme est luisante; il gâte tous les métaux, avec lesquels il entre en contact, et produit du froid et de la sécheresse; il contribue à l'augmentation de la chair. Il coule de sa masse un fluide, semblable au vert-de-gris, qui, dissous dans l'huile, sert à enduire le fer pour le préserver de la rouille; le plomb, enduit du vert-de-gris, est préservé contre les influences de l'humidité. Qui porte une bague de plomb, son corps diminue. Il y a dans le plomb une matière qui prend au feu la couleur de l'or, ou devient rouge, blanche, jaune, couleur de poussière ou noire. On en mêle au verre fondu, et le mélange devient transparent comme celui-ci. Sa formation s'opère ainsi: le vif-argent ayant gagné la prépondérance sur le soufre et l'ayant absorbé, l'extérieur de cette matière se sèche, en même temps que, la chaleur s'en allant, la masse se refroidit; ainsi l'extérieur devient sec et froid, tandis que l'intérieur ou l'âme reste chaud et mou, n'arrivant pas au même degré de perfection que l'extérieur; il acquiert aussi un son. Il communique à toutes les couleurs de la sécheresse et du froid, et absorbe tout ce qui se trouve mêlé à l'argent, de cuivre et de scorie; il s'empare aussi du vif-argent de la même manière. Parmi ses propriétés, on dit qu'il diminue l'ébullition du creuset sur le feu, et qu'attaché au grenadier, il contribue à en augmenter les fruits, comme l'or produit le même effet sur le jujubier. Quand on mange continuellement dans des vases de plomb, cela produit une faiblesse de foie, et la figure jaunit; de même, si on boit dans des coupes de plomb, on deviendra hydropique. Des lames de plomb, jetées dans des réservoirs d'eau, en augmentent la fraîcheur; de même la distillation d'eau de roses et d'autres eaux odoriférantes dans les vases de plomb les impregne d'un parfum et contribue à leur conservation. Cet instrument de distillation est construit

ainsi qu'il suit: d'abord on forme une cornue d'une profondeur d'un empan et demi, sur la même largeur, avec un couvercle voûté et fermant bien, d'où sort en dedans un tuyau, où se rassemblent les vapeurs qui montent dans l'alambic; cette cornue est posée dans du plâtre, mêlé de sel, et le feu brûle au dessous du tout[1]).

4. L'étain, appelé Onok, Kalʿi, argent lépreux, Maqʿad et plomb blanc, appartient à Jupiter d'après l'assertion des Sabéens. Il est formé de cette manière: quand le vif-argent abonde dans la mine, le métal entre en coction; puis la chaleur adoucie, la sécheresse, renfermée dans l'intérieur de la masse, se communique à la surface, et l'étain est formé, surpassant le plomb en finesse; il est aussi plus blanc, plus pur, plus léger et d'une nature plus noble; il ressemble en couleur à l'argent, mais en diffère par son odeur, par sa mollesse et par le son. Sa mollesse vient de l'abondance du vif-argent, et le son, qui lui est propre, du manque de soufre. Mêlé à l'argent, il le gâte, comme le plomb gâte l'or.

5. Le cuivre comprend trois espèces: le grec rouge qui tourne au blanc, le Chyprien, rouge et sec, le Sousien, d'un rouge foncé et couleur de sang; il appartient à Vénus d'après l'assertion des Sabéens et s'appelle aussi Qithr c. à d. airain. Il a les 14 qualités que nous avons énumérées précédemment. Il se forme de cette manière: quand le vif-argent de la mine a attiré le soufre et l'a absorbé, la chaleur de la mine fait que le soufre domine le vif-argent; lorsqu'il a gagné la prépondérance par sa chaleur, la masse se forme en pierre rouge d'un goût âpre; son extérieur est chaud, tandis que son intérieur est froid et sec, conservant les deux qualités de son origine. Quelquefois il devient schisteux par l'action du feu ou par un long séjour dans la terre; il s'oxyde par les acides; quelquefois il a reçu dans la mine un surplus de soufre, et il devient antimoine, qu'on pulvérise pour servir de collyre. Plongé plusieurs fois dans une coction de miel, il ressemble en couleur à l'or, et cette espèce de cuivre est tou-

---

1) La figure de cet instrument se trouve p. 53, 197-98 du texte arabe.



jours teinte de cette manière. Une aiguille, un couteau ou un glaive de cuivre et une faux, trempés dans du sang de bouc, rendent incurable la plaie qu'ils ont faite, et la dernière empèche de repousser l'herbe, coupée par elle.

6. Le fer appartient à Mars d'après l'assertion des Sabéens; c'est le plus dur et le plus durable de tous les métaux, et qui offre le plus de résistance au feu, mais qui se réduit le plus facilement en poussière. Sa dureté et sa force varient d'après les diverses mines; le meilleur est le fer de la Chine. Les acides exercent une grande influence sur ce métal, surtout l'écorce acide du grenadier, qui le dissout en eau noire, tandis que le vinaigre le dissout en eau rouge, couleur d'or, et les sels en eau jaune, couleur de safran et d'or; l'antimoine noir le brûle, et l'arsenic l'amollit et le blanchit. Ce métal se forme ainsi: quand le vif-argent a été atteint dans la mine par la chaleur qui se trouve entre lui et le soufre, et que celle-ci est arrivée à une certaine intensité, la sécheresse de la masse apparaît, et l'humidité se cache; alors une pierre se forme, dont l'extérieur est sec, à cause de la prépondérance de la chaleur, mais l'intérieur humide. Il ne fond pas au feu à cause de sa sécheresse; aussi ses pores sont serrés et imperméables, ne laissant pas entrer le feu.

7. Le zinc est un métal de la Chine, remarquable par la couleur, le son et la dureté, ressemblant au Séfîd-roû [à l'airain]; la couleur jaune de ce métal est mêlée de noir et de blanc. Les miroirs, tirés de la Chine et connus sous le nom de miroirs de «liqwet» c. à d. «contre les mouvements convulsifs du visage», sont faits de ce métal. Il ne se trouve qu'en Chine, et on le tire des mines comme les autres minéraux. Djâber b. H'aijân en parle ainsi dans ses écrits, mais je n'ai trouvé aucun autre auteur faisant mention de la manière de sa formation. Il n'y a pas de métal, qui ait un son semblable, et qui soit plus propre à en faire des cloches, grandes ou petites.

II[e] Section. — *Sur la formation de ces minéraux par le vif-argent et le soufre; sur la formation du soufre par l'eau et sur celle du vif-argent par le soufre et par l'eau.*

Les savants disent, que le vif-argent est le principe fondamental des 7 minéraux, appelés aussi Filizzât. Le vif-argent est formé par les eaux du ciel et par le soufre, comme il suit: Les eaux du ciel, tombant sur les mines de soufre qui ont la propriété de coaguler l'eau en vif-argent, y pénètrent et s'échauffent par la chaleur souterraine, renfermée dans la mine de soufre; rendues volatiles, elles montent en vapeurs, jusqu'à ce qu'elles atteignent la surface de la terre et les parties froides et humides, exposées à l'air et à une température abaissée; après quoi, ces vapeurs montant se refroidissent et se condensent; puis, rassemblées et refroidies, elles retombent en pluie, dont les eaux pénètrent, comme auparavant, jusqu'au fond de la mine et remontent échauffées, comme nous venons de le décrire. Ainsi les eaux continuent de tomber et de monter, dissolvant chaque fois des parties sulfureuses, jusqu'à ce que celles-ci se coagulent en une matière qui tient le milieu entre le minéral et l'eau, et qu'on appelle vif-argent. Cette matière est pour les métaux, ce qu'est le sperme pour les animaux et le grain pour les plantes; elle est luisante à cause des parties sulfureuses qui y sont contenues, enveloppée d'une écorce, comme d'un fourreau, nécessaire à sa nature, et qu'on éloigne par le feu; elle se dissout par une forte chaleur en vapeurs fines, bleuâtres et pénétrantes qui s'échappent tout d'un coup ou au fur et à mesure par la plus grande ou plus petite intensité de la chaleur, qui la dissout. Ibn-Wah'shiah, auteur de l'ouvrage d'alchimie, intitulé: «Secrets du soleil et de la lune», décrit ainsi la formation du vif-argent: Lorsque les vapeurs se sont accumulées, rassemblées et condensées, elles se forment en eaux qui pénètrent jusqu'aux fonds des cavernes, où elles se réunissent, avec les exhalaisons renfermées au sein de la terre, dans l'intérieur de la mine; elles restent là sans trouver d'écoulement et, réunies aux parties humides et froides de la mine, elles se condensent, puis assujéties à la chaleur de la mine,

elles subissent une faible coction, qui les blanchit et les transforme en un corps peu consistant, appelé vif-argent. Son extérieur est blanc à cause de la froideur renfermée, tandis que son intérieur est rouge à cause de la chaleur; la coction n'est, d'après l'opinion des savants, terminée qu'au bout d'un an. Le vif-argent est le principe de tous les métaux et leur mère, comme le soufre leur père, à cause de sa sécheresse, sa vertu mâle et son activité, comparée avec l'humidité, la vertu féminine et la passiveté du vif-argent. Une des propriétés du vif-argent est qu'appliqué sur la tête ou une partie du corps, il y tue toute espèce de vermine, comme aussi son odeur est mortifère à tous les reptiles et insectes; sa fumée, renfermée dans un petit espace, est mortelle comme celle du charbon, ou au moins elle affecte le cerveau et produit un tremblement; elle attaque d'une certaine manière les hommes, doués d'une constitution froide et sèche, et d'une autre, ceux doués d'une constitution humide. Vaporisé avec de l'arsenic, il produit un fort poison, connu sous le nom de poison de rats ou Dîk ber Dîk, qui est employé comme remède très efficace en médecine et en chirurgie. Les vapeurs du cuivre, saturées de vif-argent, se condensent en cuivre, comme celles de l'étain en une matière blanche et sèche, et celles du plomb en plomb noir; il produit le même effet sur l'argent et sur l'or.

Le soufre est une matière légère, semblable par sa couleur à l'or et combustible par le feu; il est produit dans un sol humide de cette manière: Lorsque l'eau, rassemblée dans la mine, a été assujétie à la chaleur, sa froideur se change en vapeurs, et les parties huileuses, réunies à la surface, prennent consistance et se forment en une pierre sèche et chaude, qui attaquée par le feu fond et se dissout. Il y en a de deux espèces, le soufre rouge et le soufre jaune, dont la différence vient de la quantité de chaleur qui les a produites; il y a encore une espèce blanche contenant beaucoup de particules terreuses. L'excellence du soufre rouge [le cinabre] a donné lieu à un proverbe[1]); selon une opinion

[1]) V. Arabum proverbia ed. Freytag, t. II, p. 149.



très répandue le soufre rouge est le même que l'or pur; sa coction exige plus d'un an. Les savants prétendent que le soufre rouge est identique avec ce qu'on appelle dans les ouvrages de Chimie crête de coq, oiseau de mer, grains de grenades, hyacinthe soluble et sel du soleil. Les supranaturalistes disent, que la cause productive de tous les métaux est la rotation de l'univers avec le mouvement des étoiles, et que le but de leur création est de les rendre utiles, en diverses manières, aux hommes et aux animaux. D'après l'opinion d'Ibn-Wah'shiah, le principe créateur de toutes les pierres et de tous les corps qui sont produits dans l'intérieur de la terre, est l'humidité qui s'y trouve à cause de sa froideur, et qui est mise en coction par la chaleur des couches de la terre; puis ces parties aqueuses prennent consistance et se condensent en divers corps, soit en métaux, qui se fondent, soit en arsenics, en soufres, en vitriols, en sels, en nitres, et en toutes espèces de pierres et de métaux.

Les savants naturalistes prétendent que l'eau est, comme nous l'avons dit précédemment, le principe du vif-argent et du soufre; relativement à la formation de ces deux minéraux, ils disent, que toute la terre contient une quantité de fentes, de profondeurs, de cavernes et de creux, remplis de vapeurs, qui s'y forment des particules humides, dissoutes par la chaleur du soleil à l'intérieur de la terre, comme le flux et le reflux sont les effets de la lune. Si les vapeurs pénètrent en grande quantité dans ces cavités, elles s'agitent dans l'espace intérieur, qui les tient renfermées; souvent on entend un bruit sourd et affreux, combiné avec un tremblement de la terre, qui est produit par l'agitation de ces vapeurs renfermées. Les tremblements de terre arrivent le plus souvent dans les contrées montagneuses et ont une telle force, qu'ils fendent les montagnes, dérangent les lits des fleuves, détruisent les forteresses et renversent leurs murs, amenant la ruine aux populations voisines et ne laissant rien intact. Si le sol est lourd, ne donnant lieu à aucun passage, les vapeurs s'y agitent cherchant à sortir; alors les parties profondes se fendent, et si elles sont assez proches de la surface, les vapeurs la déchirent et l'ouvrent; c'est ce

qu'on appelle une crevasse; si au contraire les couches supérieures de la terre sont épaisses, les vapeurs restent bouillonnant dans la terre; alors si le sol est sulfureux, toute la masse se change en feu brûlant, qui apparaît, combiné avec un vomissement d'étincelles, jour et nuit. Une telle montagne est appelée Borcan c. à d. volcan; on en trouve beaucoup sur la terre.

Le soufre et le vif-argent sont les deux principes de tous les métaux fusibles et malléables, et leur différence vient de la plus ou moins grande quantité de soufre, des particules salines, amères, âpres et poudreuses qui sont mêlées à la mine, comme aussi de la plus ou moins parfaite coction, produite par la quantité variable de chaleur.

### IIIe Section. — *Réfutation des Alchimistes et la preuve rationnelle que ce qu'ils produisent, n'est que fraude et tromperie.*

Les philosophes font cette objection aux alchimistes: «Alchimistes! vous dites de votre profession, que vous êtes des teinturiers, non des créateurs, c. à. d. vous n'avez pas le pouvoir de transmuer les 14 qualités inhérentes de l'or et de les communiquer à l'argent, ni de changer ces qualités d'un métal quelconque, ainsi qu'il devienne de l'or; seulement il vous est possible de changer une, deux ou trois qualités d'un metal, mais non toutes ensemble. C'est une chose, sur laquelle il ne faut pas disputer; par conséquent, l'or que vous teignez, n'est que de l'argent teint, mollifié et augmenté en poids par un mélange d'or ou d'autre métal, qui fait accroître son poids et la cohérence de ses atomes; ce n'est pas de véritable or, mais seulement une imitation. De même, si vous voulez donner à l'argent ou à tout autre métal la couleur de l'or, c'est comme si vous vouliez teindre la soie, la laine, le coton et le lin d'une même couleur, soit rouge, soit jaune; il dépend de votre volonté de donner la couleur que bon vous semble; mais les propriétés essentielles de ces quatre substances sont différentes; ainsi le lin conservera sa propriété, qui diffère de celle de la soie, de même le coton gardera ses qualités, qui diffèrent de celles de la laine, bien que toutes ces matières soient sem-

blables par l'extérieur et par la couleur, mais qu'elles diffèrent par toutes les autres qualités. Il en est de même de l'argent et de tous les métaux, qu'on teint de couleur d'or; bien que la couleur soit celle de l'or, les autres qualités restent différentes.»

A quoi l'Alchimiste répond: «Puisque il est possible de changer une qualité en une autre, ce qu'il faut nous conçéder, il est aussi possible de changer toutes les qualités d'un objet, surtout celles des métaux, ayant pour principe générateur deux matières: le vif-argent et le soufre. Les métaux ont dans leur développement un commencement et une fin; celui-là est le vif-argent; celle-ci l'or, qui réunit les qualités les plus parfaites de tous les métaux et tient parmi eux la même place, que l'homme parmi les animaux, tandis que les autres métaux occupent les places intermédiaires, changeant une qualité en une autre, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux qualités de l'or, ce qui a lieu, parce qu'ils sont assujétis aux influences nuisibles des mines, qui les arrêtent sur un point limité de développement. La preuve, que tous les métaux ne sont en vérité qu'une seule et même chose, ayant obtenu divers degrés de développement et de propriétés, c'est que fondus par le feu, ils sont tous réduits en vif-argent, tant que la chaleur du feu domine; refroidis, ils reprennent leur consistance primitive suivant leurs diverses espèces. Qu'il nous soit permis d'éclairer cela par une comparaison: L'or ressemble à la pêche, parvenue à sa maturité, tandis que le vif-argent est la fleur au moment, où l'arbre l'a fait éclore. Tous les métaux intermédiaires entre l'or et le vif-argent représentent les divers degrés de développement depuis le moment, où la fleur bourgeonne de la grosseur d'un pois, que le fruit augmente après la chûte de la fleur, atteignant la grosseur d'une balle, jusqu'à ce qu'il se forme à l'intérieur un noyau qui peu à peu durcit, que la couleur verte devienne rouge, et que le fruit, appelé «mélouh'et», après avoir jauni et mûri, soit arrivé peu à peu à sa parfaite maturité, bien que tous ces changements ne représentent qu'un même fruit, se développant par degrés jusqu'à son but final. Cette comparaison est exactement conforme à notre assertion et par conséquent le savant,

considérant les influences nuisibles qui empêchent le métal d'atteindre dans son développement le degré de l'or, le soumet à un traitement artificiel, par lequel il imite l'opération de la nature, afin d'éviter ces influences nuisibles, en totalité ou en partie, et de faire parvenir le métal au degré de l'or et de l'argent; c'est pourquoi les savants de notre partie prétendent, que le plus bel art est l'imitation de la nature en peu de temps, et d'une manière convenable.»

A quoi les philosophes répondent: «Nous concédons la pos«sibilité de changer les qualités, mais néanmoins elle est fort «éloignée; il est impossible de produire les qualités actives de l'or «et les qualités, par lesquelles il reçoit des impressions, puisque «elles sont essentielles sans avoir aucune cause, et que les qua«lités accidentelles seules peuvent être assujéties au changement «des hommes, mais non celles-ci. Si vous objectez: «qu'il est «possible de reproduire les qualités essentielles comme dans un «médicament, où le préparateur les fait apparaître, bien qu'elles «n'aient existé auparavant, ni dans le remède, ni dans aucune «de ses substances, la composition seule en étant la cause; nous «pourrons donc aussi reproduire la qualité essentielle de l'or» — «nous répondons: «la qualité, produite par la préparation d'un «remède, n'est pas sa qualité essentielle; le préparateur d'un re«mède réunit les vertus médicinales, qui se trouvent dans les sub«stances simples, ainsi qu'elles deviennent une, dont il connaît la «vertu et la force, parce qu'il sait apprécier les substances simples «et leur nature; mais il ne vous est pas possible de prouver la vertu «de l'or, qui fait, qu'il guérit la mélancolie, ou qu'une plaie cau«térisée par un instrument d'or, ne s'envenime pas, ni d'en indi«quer la cause; cela dépasse votre science et vos forces.» Si vous «dites: «la noirceur de l'encre provient du mélange du vitriol avec de «la noix de galle et de l'eau, bien qu'aucune de ces trois substances «ne soit noire; de même le mélange du sable et du silex, fondu «avec du sel alcalin et de la magnésie se change en verre trans«parent, et comme on ne peut jamais faire reparaître les deux «substances, le sable et le silex, ainsi le mélange que nous pro-

«duisons, par teinture ou d'une autre manière, ne se décompose «jamais, non plus que l'encre ne peut redevenir de l'eau pure —» «nous répondons: «ce que vous dites, ne prouve rien, attendu «que le verre ne cesse d'être pierre, ayant acquis la pureté «et la transparence, deux qualités que lui a données le feu en «l'amollissant jusqu'à liquéfaction; après être refroidi, il reste pierre «et, assujéti à un feu plus violent, il eût été brûlé et réduit en «pierre blanche, non transparente, semblable au marbre blanc; de «même, la qualité accidentelle de l'encre n'est que la noirceur, «tandis que le goût de la noix de galle et du vitriol, avec leurs «autres qualités, lui restent, mais il n'en est pas ainsi de l'argent, «teint d'une couleur d'or, ni du cuivre, teint d'une couleur d'ar-«gent. Quant à l'assertion, que les métaux se développent par «degrés depuis le vif-argent jusqu'à l'or, elle n'est pas vraie, puis-«que chaque métal est parfait et d'une composition finie avec des «qualités spéciales, actives et passives; c'est pourquoi on les a «attribués aux 7 planètes. En général il est évident, que la tein-«ture est une tromperie et celui qui trompe n'appartient pas aux «croyants.»

A quoi l'alchimiste répond: «Je tâcherai de vous prouver «l'irréprochabilité de la teinture des métaux, soit en or, soit en «argent. Quand un savant a formé de ces deux métaux imités ou «d'un seul un dirhem ou un dinar ou une parure, même en les «employant pendant mille ans, ils ne changent ni de couleur ni «de valeur; c'est un point incontestable; supposons l'usage intro-«duit parmi les hommes d'employer ces deux pièces comme «monnaie d'une certaine valeur, tant qu'elles resteront sans au-«cune altération, elles conserveront leur valeur; si au contraire, on «altère leurs figures par la fonte ou la rognure en leur donnant «un autre aloi, celui qui les a produites d'abord, n'en est pas «responsable, ni aucun autre, si ce n'est celui qui les a altérées; «c'est précisement comme si une personne possédait pour 1000 «dirhems un cheval, et qu'une autre l'achetât à un certain prix, «puis le tuât et en vendît la chair. N'en est-il pas ainsi de celui

«qui l'a tué et détruit sa forme primitive? c'est le seul redevable, «et non tous ceux qui l'ont précédemment revendu.»

A quoi les philosophes répondent: «Ton application de l'ad«missibilité de ces faits sur la légalité de l'imitateur est vaine; la «preuve en est, que le cheval est un animal vivant et sensible, et «que l'achat et la vente concernent le corps et l'âme du cheval; donc «celui qui les détruit, est le seul redevable; mais l'imitateur et le «contrefacteur commettent une fraude envers son confrère croyant, «en lui cachant des qualités, qui lui feraient renoncer à l'achat, «s'il en avait la connaissance; en outre l'acheteur achète la valeur «intrinsèque du métal, non la monnaie frappée ou la parure comme «telle; c'est pourquoi, s'il fond cette monnaie ou parure, il ne «commet aucune adultération, puisque c'est la forme seule, qui «change en une autre, comme le chandelier fait avec un morceau «de cire, fondant des bougies de toutes formes, grandes ou petites, «la cire conservant ses propriétés et ses qualités sans aucune «altération.»

IV^e Section. — *Sur les pierres précieuses et leurs vertus, leurs propriétés et leurs qualités, leurs mines et leurs couleurs.*

1. Les savants disent, que l'hyacinthe [le corindon ou le saphir], parmi les pierres, égale l'homme entre les animaux, et qu'elle est la plus noble des pierres qui ne fondent pas. Elle a 4 couleurs fondamentales et originales: savoir a) rouge, b) azur, c) jaune et d) blanc luisant. Ces quatre couleurs forment quatre espèces différentes, qui combinées l'une avec l'autre produisent une somme totale de 54 variétés et nuances.

a) La plus noble en couleur et la plus précieuse est la rouge, luisante et pure, dite Behrmâni [escarboucle]; sa couleur ressemble à celle du fruit de la grenade; elle est d'une couleur rouge pure et luisante qui ne tourne ni au foncé ni au clair, ni au jaune ni au roux; elle est la plus précieuse de toutes les espèces, et on en trouve des morceaux d'un poids de 12 mit'qals jusqu'à 20, ce qui est pourtant bien rare. Toute pierre d'hyacinthe,

soit petite, soit grosse, s'appelle montagne; ainsi une pierre d'un poids d'un ½ mit'qal s'appelle «montagne», de même qu'une pierre de 20 mit'qals. Après cette espèce vient la couleur pure, semblable au fruit de la grenade, luisante, mêlée un peu de blanc; vient la couleur luisante qui tourne au blanc, puis le rose luisant, puis le rose tournant au blanc; suivent toutes les nuances de rouge jusqu'au blanc luisant et pur, qui est la plus vulgaire parmi les hyacinthes; elle s'appelle hyacinthe blanche et ne vaut qu'un oeuf.

b) L'hyacinthe bleue azurée [le saphir oriental] dont la couleur ressemble à celle du lis bleu; le mot «azémandjôuni» [azurée] signifie la couleur bleue, mêlée de rouge, comme on la trouve sur la gorge de quelques pigeons bleus, dans le tissu de Merw, appelé «Merwezi», dont la chaine est bleue, la traîne rouge, et à peu près aussi à quelques parties de plumes de paon; cette couleur apparaît aussi sur le fer poli au moment, qu'il est échauffé par le feu, ce qui est bien connu des armuriers. Suit l'hyacinthe bleue pure qui tourne au blanc, puis l'espèce dont la couleur bleue, mêlée de rouge, tourne au blanc pur, ressemblant à la pierre de Méhâ, ce qui a lieu aussi avec l'escarboucle.

c) L'hyacinthe jaune [la topaze orientale], couleur d'or, ressemblant aux yeux d'hibou, luisante et transparente, tient le 3ème degré; elle est dure et résiste au feu. Suivent les espèces d'une couleur de plus en plus claire, jusqu'à ce qu'elle arrive à celle d'un limon tournant au blanc et à un blanc intense ressemblant à la pierre de Méhâ [quartz hyalin]. Entre la rouge ou l'escarboucle et la jaune, il y a des espèces, qui surpassent en qualité la jaune: savoir l'hyacinthe orangée, puis celle de couleur rouge plus distinguée, puis couleur du balaustier [grenadier sauvage], puis couleur de safran, puis la rouge mêlée de jaune, enfin la rouge pure ou escarboucle. De même entre l'hyacinthe rouge et la bleue, il y a plusieurs espèces intermédiaires, couleur de vin, où domine, soit le bleu, soit le rouge, selon l'échelle de couleurs que nous avons donnée; elles sont toutes inférieures en valeur à la rouge et à la bleue.

d) L'hyacinthe blanche est là plus brillante, qui donne l'éclat le plus pur et de la plus belle eau. Parmi les espèces inférieures de l'hyacinthe, nous nommerons le rubis, le Balkhash [le rubis balais], le Bedjâdi [le grenat], la couleur d'Indigo [le neili], la couleur d'antimoine, la couleur d'huile, qui est la plus vile et la plus inférieure en prix.

Toutes les espèces d'hyacinthe ayant plus de dureté que les pierres, les raient; mais ni l'acier, ni l'émeri, ni aucune autre pierre n'y font impression, si ce n'est le diamant qui taille l'hyacinthe, comme on le veut. L'hyacinthe ne se dissout pas au feu comme d'autres pierres; elle s'échauffe, comme on dit, et se refroidit; puis, après l'extinction de son effervescence, elle reste comme auparavant. Elle ne peut être polie que par l'onyx de l'Yémen calciné; on met l'hyacinthe sur une lame de cuivre, enduite de cette chaux délayée avec de l'eau, jusqu'à ce qu'elle soit devenue une colle; en frottant la pierre contre cette lame, elle se polit et reçoit un éclat, qui dépasse celui de toutes les autres pierres. On trouve l'hyacinthe dans la mine d'une couleur foncée, qui tourne souvent au noir ou à la couleur de pourpre; son intérieur recèle quelquefois une matière argileuse ou quelque chose de semblable, qui n'est pas assez cuite à la mine et n'a pas atteint la dureté des parties environnantes. On traite une telle pierre de la manière suivante: tirée de la mine, on l'enduit d'argile et on la sèche, après l'avoir percée à l'aide d'un diamant; puis on la met dans un feu de bois sec, où on la laisse un certain temps, jusqu'à ce qu'elle soit purifiée; après quoi on la laisse refroidir. Quelquefois aussi on tire de la mine des hyacinthes rouges, qu'on assujétit à une recuite. Mais si la pierre est azurée ou jaune, elle n'est pas soumise au feu, à moins que la couleur bleue ne tourne au jaune; alors on la met au feu peu de temps, afin de l'en dépouiller; si on l'y laisse plus long temps, sa couleur disparaitra et elle deviendra blanche comme du cristal ou la pierre de Méhâ [quartz hyalin]. Parmi les propriétés de l'hyacinthe, nous dirons: que portée sur la poitrine, elle donne à l'homme un air noble, vénérable et grave, qui lui facilite ses affaires; il en est

surtout ainsi de la rouge, dite escarboucle; elle coupe la soif produisant de la salive à la bouche; elle rend la vue pénétrante, fortifie le coeur, dissipe les soucis et anéantit les effets du poison. La diversité de ses couleurs dépend des mines, dont elle provient. Lorsque les eaux pluviales tombées ont pénétré jusqu'aux profondeurs de la mine et y restent, elles s'amalgament, à cause de la chaleur du soleil et de la sécheresse de la terre échauffée, avec les particules du sol de la mine en une matière, qui s'y forme en qualité et en couleur, et qui varie d'après le degré de chaleur. Si la chaleur est très intense, la couleur noire apparaît, et la rouge, produite par la chaleur tempérée, se recèle dans l'intérieur. Si la chaleur est tempérée, la pierre rouge, nommée escarboucle, est produite; une moindre chaleur donne l'hyacinthe jaune, et si l'humidité domine, la pierre blanchit. — L'hyacinthe blanche égaie l'âme, fortifie la vue et améliore le caractère; toutes les espèces d'hyacinthe sont utiles contre l'épilepsie. On en trouve aussi dans les cavités des montagnes et dans les sables; il faut 10 ans à sa formation. On dit, que les couleurs de l'hyacinthe varient d'après celles des étoiles, qui, selon les opinions des Sabéens, dominent leurs gisements; ainsi la couleur noire appartient à Saturne, la rouge à Mars, la verte à Jupiter, la jaune au Soleil, la bleue à Vénus, la diaprée à Mercure, la blanche à la Lune. L'hyacinthe jaune et l'azurée, mises au feu, se blanchissent et ne reprennent jamais leur couleur primitive. On trouve de l'hyacinthe jaune du poids de 30 à 40 mit'qals, mais très rarement; l'hyacinthe, couleur d'antimoine, est la même que celle couleur d'huile; on en trouve du poids de 50 mit'qals; la plus vile espèce d'hyacinthe s'appelle aussi «d'akar» [c. a. d. le mâle][1]).

2. La pierre Balkhash [c. à d. le balais] suit en valeur l'hyacinthe et n'est pas si noble; l'une de ses propriétés c'est qu'elle

---

[1]) Comp. la description de l'hyacinthe dans la dissertation de Seb. Ravius, intitulée: «Specimen Arab. continens descriptionem et excerpta libri Achmedis Teifaschii de gemmis et lapidibus pretiosis», Traj. ad Rhenum 1784 p. 89 sqq., et «Essai sur la minéralogie Arabe» par F. Clément-Mullet, Journ. Asiat. 1868, Janvier et Février-Mars.



déprime l'humeur, rend le caractère difficile et amène des chagrins; il en est de même du bénefsh, c. à d. couleur de violette. D'après Pline le Grec, le Balkhash, le Saili, le Bénefsh, le Mâd'anbi, le Bédjâdi [le grenat], le rubis, le Djemmez sont tous arrêtés dans leur développement, un excés d'humidité ou de sécheresse, ou un défaut de ces mêmes conditions les ayant empêché de devenir hyacinthe; ils ne fondent pas au feu, non plus que cette dernière; mais le fer fait impression sur ces pierres, qui portent divers noms. Il y a 3 couleurs de Balkhash: le rouge, appelé el-mu'akreb, c. à d. couleur de scorpion, le vert ou couleur de beryl, et le jaune ou alwersi, c. à d. couleur jaunissante; la rouge est la plus précieuse de ces espèces.

3. Al-Benefsh [l'Hyacinthe ou Zircon] contient 4 espèces: a) le rouge, appelé Mâd'anbi, c. à d. «quelle est ma faute?», d'une couleur claire et très pure, ressemblant à l'hyacinthe en couleur et en pureté. Il exprime par son nom: «quelle est ma faute, pour qu'on m'ait mis au dessous de l'hyacinthe?», b) le rouge foncé appelé humide, c) le violet qui est noir tournant au rouge, chatoyant en léger bleu, d) le jaune clair appelé «aspadesht». De ces 4 espèces, le violet est le plus inférieur[1]).

4. Le Bedjâdi [le grenat] est une pierre précieuse, qu'on trouve avec l'hyacinthe dans la montagne de Râhoun sur l'île de Serendib; sa couleur est rouge, mêlée d'un peu de noir; il est transparent sans éclat à de rares exceptions près. L'espèce qui a de l'éclat, ressemble à l'hyacinthe, si ce n'est qu'elle est moins chaude et moins sèche. Sortant de la mine, il est sombre et opaque, mais quand il est brisé, sa beauté et son éclat apparaissent. On en trouve aussi des mines dans le district de Bédakhshân, appartenant à la terre de Balkh; cette espèce est d'un rouge foncé. Il y a une espèce qui est plus noble que celle de Ceylan, une autre qui tourne au jaune à cause de l'excès de son humidité,

[1]) Comp. la dissertation de Ravius p. 102 et «Essai sur la minéral.», p. 117 suiv.; Mullet a lu le nom «aspadesht» d'une manière différente, bien que nous n'osions affirmer laquelle de ces leçons est la plus juste.



une autre d'un jaune intense, une autre sombre et sans eau, dont la couleur tourne au jaune. On traite toutes ces espèces de la même manière, en creusant la partie inférieure pour les rendre transparentes et pures en couleur; si on ne les soumet pas à ce procédé, elles ne deviennent pas lucides, si ce n'est celles d'une humidité excessive. On en trouve des morceaux jusqu'à un poids d'un Rathl de Baghdad.

5. Al-Madîdj est une pierre qui ressemble au Bedjâdi; sa couleur est d'un rouge foncé, mêlé de noir; il est plus mou que le Bedjâdi et plus sombre; de même, le Bedjâdi en diffère par son humidité. On le traite par le percement et l'excavation; la meilleure espèce est celle qui est luîsante et pure. On en trouve des mines dans l'Inde; un morceau pèse quelquefois plus de 2 Rathls de Baghdadh[1]).

6. Le Bedjâdiq est une espèce de Bedjâdi; il y en a des mines dans le pays des Zendj, et on en trouve des morceaux jusqu'à un poids d'un Rathl de Baghdad.

7. Al-Djémest, espèce d'améthyste, est une pierre de couleur violette et transparente; sa mine est dans la vallée de Safrâ[2]) dans l'Hidjâz, où on en trouve des morceaux jusqu'à un poids de deux rathls; il est enveloppé d'une écorce blanche, qu'il faut briser pour faire apparaître sa couleur. Il y en a 4 espèces: la couleur de rose très intense, l'azurée, qui est la plus précieuse, la couleur de rose moins forte et la bleue foncée. L'écorce, qui l'enveloppe, ressemble à du sel; on le polit comme la cornaline par l'émeri et l'eau; on en trouve une mine à Merw-er-roud dans le Khorasân.

8. Saili [gravier des gisements] est le nom d'une pierre, charriée par les torrents de la montagne de Râhoun à Ceylan et par ceux des îles de Saili, situées dans la mer de la Chine. Il est bien rare, qu'on en trouve des pierres pures. Selon un voyageur,

---

[1]) Comp. la dissertation de Ravius p. 103; Mullet p. 125 lit ce nom «madzinabadj», et pense à la «mélanite», rangée par les minéralogistes parmi les grenats.

[2]) Sur la vallée de Safrâ, à trois journées de Médine, v. lex. géogr. II, p. 160.

qui y est venu et qui a ramassé des pierres, il y a au fond de la vallée de vastes lacs, appartenant aux rois de ces districts, les rois des Indes, des Zendj, de Qâmroûn et aux plus hauts dignitaires de leurs royaumes, des cavités et des bassins, où les eaux au temps du flux se rassemblent s'écoulant peu à peu. Au temps du flux, ces réservoirs sont remplis d'argile, de pierres, et de résidus, amenés par les eaux; quand le temps du flux a passé, tout le peuple vient à un de ces lacs ou de ces bassins recueillir de l'argile et d'autres objets et les expose, en lieu sûr, à la pluie, au soleil et à l'air; au temps du flux suivant, ils réitèrent le même procédé, et quand l'argile et les autres substances ont séché, ils en tirent ce qu'ils trouvent d'hyacinthe, de diamant, d'oeils de chat, de Balkhash, de Zircons et d'autres espèces; ainsi ils continuent pendant tout le temps du flux.

9. L'oeil de chat se forme dans les mines d'hyacinthe; ordinairement il est d'un blanc intense avec un éclat excessif, mais peu transparent; il s'appelle «oeil de chat», parce qu'il y a au dédans un globule aqueux ressemblant à la prunelle du chat. En mouvant la pierre, ce globule se tourne toujours dans la direction opposée; ainsi, si l'on meut la pierre à droite, il tourne à gauche, et au contraire, si l'on donne à la pierre un mouvement à gauche, il tourne à droite. Parmi les couleurs de cette pierre, il y a une espèce, dont le blanc est mêlé légèrement de jaune; la bulle renfermée dans son intérieur ressemble à une mouche, elle est d'une couleur pure et apparaît dans l'intérieur de la pierre, comme une goutte d'eau se mouvant à droite et à gauche; il y en a une autre espèce, dont le point donne un éclat chatoyant comme l'oeil du chat; sa valeur dépasse celle de toutes les autres espèces, et on n'en trouve que rarement des morceaux du poids de deux mit'qals; il a une moindre valeur que l'hyacinthe rouge, à laquelle il ressemble en couleur.

10. Le Diamant est blanc, un peu transparent comme la cornaline blanche, ressemblant par sa couleur cendrée au sel andarien[1];

---

[1]) Chez Ibn-Bathouta, éd. de Defrémery, t. II, p. 231, nous trouvons cette espèce de sel nommée Dârânî.



il n'y a pas de pierre qui le brise, ou qui le gâte, si ce n'est la pierre de plomb; elle le brise et l'écrase. Le diamant a la même origine que l'or: lorsque l'eau, renfermée dans la mine et séchée par la chaleur, a perdu sa liquidité, elle devient épaisse et cohérente comme le vif-argent, puis elle se forme en pierre par l'excès de la sécheresse et de sa qualité saline; c'est pourquoi le diamant se brise par la pierre de plomb[1]; si, au contraire, il s'était solidifié, flexible et mou, la masse serait devenue de l'or. Il raie toutes les pierres à cause de sa grande dureté et de sa qualité saline; c'est la pierre de plomb seule, qui, à cause de sa qualité sulfureuse, l'écrase; contenant des particules salines et sentant l'odeur du soufre, le diamant se brise. Cette pierre se trouve avec l'hyacinthe charriée de la mine par les torrents et les vents. Sa forme est triangulaire renfermant des plans triangulaires en angles aigus; posé sur l'enclume et frappé avec un marteau, il ne se brise pas, mais pénètre dans la surface de l'enclume ou du marteau. Quand on le veut briser, on l'enferme dans un roseau, puis, en le frappant d'un instrument quelconque, il se brise; de même si, renfermé dans une bougie ou dans une bouteille, ou enduit de sang de bouc, on l'approche du feu, il fond. Il y en a deux espèces: l'huileuse, couleur d'huile d'olive, ainsi appelée, parce que sa blancheur est mêlée de jaune, et la cristalline d'une couleur de cristal; il y en a une espèce qui communique un éclat intense à tous les objets voisins, soit une muraille, soit un habit, soit une figure d'homme, produisant une lueur coloriée, qui ressemble à l'arc-en-ciel. Les rois se servent de cette espèce pour parer leurs habits; l'espèce qui ne brille pas, est employée pour la coupe de l'hyacinthe et forme un objet de commerce. Parmi les couleurs du diamant, il y en a une, qui ressemble au fer; il se brise seulement par les angles en cristaux triangulaires; la moindre parcelle, ne dépassant pas la grosseur d'un grain de sésame, produit la mort, brûlant les entrailles, quand on l'avale.

[1]) V. Dieterici, die Naturanschauung der Araber, p. 119.

Une de ses propriétés exquises est celle, qu'il suinte, si celui qui le porte, s'approche de quelque chose empoisonnée.

11. Sabrout, pierre précieuse, ressemble à la corne ou à l'ongle; elle croît comme une corne sur le cou d'une espèce de serpent, qui se trouve dans une vallée de l'île de Ceylan; puis elle durcit charriée par les torrents et devient pierre rouge, tournant au noir brillant. Elle est polie comme un glaive, et quelquefois on la trouve attachée à l'animal. Parmi ses propriétés on dit qu'elle suinte, quand celui, qui la porte, s'approche d'un poison; ce suintement est une thériaque: On en trouve de la grosseur d'une fève, et son poids est d'un ½ Mit'qâl et au dessous. Jeté au feu, il émet une vapeur mortifère à tout être vivant, soit homme, soit animal, qui en respire la fumée.

12. L'émeraude [en Arabe Zomourroud, Zébardjad ou Zébardj sont les différents noms d'une seule pierre, bien qu'on dise, que ces noms signifient deux pierres différentes] commence à se former comme l'hyacinthe ayant la couleur rouge, mais l'intensité de cette couleur la rend noire et azurée, puis, par sa sécheresse intense et sa rudesse, l'azuré se retire, et le rouge apparaît à son extérieur; puis, par l'excès de la chaleur pendant sa coction, les deux couleurs s'entremêlent et forment le vert; ainsi sa couleur devient verte. — Le Zébardjad, pierre d'or, [le Beryl] a, par origine, la même formation que l'émeraude, mais, par la faiblesse et le défaut de la mine, sa couleur s'affaiblit. Dans les mines d'émeraudes on trouve aussi la pierre, dite al-Mâst [la tourmaline noire], qui réunit les qualités de l'émeraude: savoir sa mollesse, sa couleur et sa légèreté; il n'y a presque aucune différence entre les deux pierres, si ce n'est aux yeux du connaisseur. Il y a 4 espèces d'émeraudes précieuses: a) l'émeraude couleur de mouche, la plus noble et de la plus haute valeur, qui possède les propriétés les plus efficaces; sa couleur est vert-pur, de la plus belle eau; elle brille et donne un éclat magnifique. Elle s'appelle couleur de mouche, parce qu'elle ressemble à la mouche verte, c'est à peu près la couleur verte des plumes du paon. [La mouche nommée a la grosseur du Zîretgoun (?).]

b) couleur du basilic, parce qu'elle ressemble à cette herbe;

c) couleur de la poirée, ressemblant en couleur à la poirée;

d) couleur de dattes, à peine mûres [rayée], où la couleur verte est mêlée; ensuite la transparente et[1])

couleur de savon, parce qu'elle ressemble à la pâte du savon égyptien, sans éclat; c'est l'espèce la plus vile, de valeur nulle. L'émeraude la plus noble est la transparente, que le regard traverse; elle se calcine au feu à cause de sa mollesse. On en trouve des mines dans le pays de Khâybar, dans la vallée des villes [Wâdî-l-Qorâ], dans le pays de Bâdjeh et de Wadhah' en Nubie; ses mines sont des montagnes vertes, et le sol ressemble à la poussière de la plante de H'ennâ; le vert de ses pierres est mêlé de noir et de blanc, ou rayé. Il y en a une mine dans le district de Hadiah dans l'H'idjâz. On polit l'émeraude comme l'hyacinthe par l'onyx calciné, pulverisé et délayé dans l'eau, jusqu'à ce qu'elle devienne une pâte. L'émeraude est frictionnée dans cette matière sur une table de bois de tamarisc, dont on se sert aussi pour toutes les autres pierres. On en trouve des morceaux d'un carat et moindre jusqu'à 5 mit'qâls; un morceau est appelé «Caçabet» [c. à d. tuyau], comme on nomme un morceau d'hyacinthe montagne. On dit que, lorsque Alexandre arma une flotte pour une expédition dans l'Océan occidental, un bâtiment revint rapportant une émeraude d'une grosseur inconnue, qui était portée par les rois, jusqu'à ce qu'elle disparut par hazard de leurs trésors. Une «Caçabet» peut avoir 2 empans de longueur sur un bras d'homme d'épaisseur.

Parmi les propriétés de l'émeraude on dit, qu'elle repousse le mauvais oeil, les démons et la peur; elle anéantit les effets des spectres sur les enfants et ceux du poison; elle égaie le coeur, fortifie la vue, vivifie l'âme et la rend communicative. On dit, que la couleur de mouche, approchée des serpents, les aveugle et fond leurs yeux par sa corrosion[2]). On dit que le chercheur d'éme-

[1]) Comp. la dissertation de Ravius p. 96 suiv. et Essai sur la minéral. par Mullet, p. 64—81.

[2]) V. la dissertation de Ravius p. 97, où ce phénomène a été décrit.

raudes atteint quelquefois une roche ou une masse compacte qu'il détache par morceaux, tandis qu'une espèce de gemmes se trouve à part, enveloppée d'une poudre ressemblant à l'antimoine d'un noir intense; elle est la plus verte et de la plus belle eau; on en trouve une espèce, couverte d'une écorce ressemblant au sel blanc; elle est moins verte et d'une belle eau. La couleur de poirée et celle de savon sont trouvées pures, sans poussière et sans écorce. On dit, que l'émeraude fait cesser la soif, produisant de la salive, quand elle est portée à la bouche, comme le fait l'hyacinthe.

### Ve Section. — *Sur les pierres qui suivent en valeur et en estime celles, dont nons avons fait mention précédemment.*

1. Parmi les pierres secondaires en valeur est la Turquoise, pierre de cuivre qui est formée par les vapeurs du cuivre, montant de la mine; il y en a deux espèces: la Besh'âqi, la meilleure; la couleur bleue, pure, brillante, d'une pureté intense, a la préférence; puis la Khalendji[1] [bicolore?]. Ces deux espèces ont une couleur et un feu pur et vif, lorsque le temps est clair, mais deviennent sombres, quand il fait obscur. L'huile les gâte et en altère la couleur; de même leur feu s'éteint, quand elles sont exposées à la transpiration ou à la vapeur du musc. Parmi les propriétés de la turquoise on dit, qu'elle rend la vue claire et la fortifie, et qu'elle égaie l'âme. Qui porte une bague de turquoise, ne risquera ni d'être assassiné, ni de se noyer. Quand on en boit une dissolution, elle est vénéneuse comme le vert de gris; vingt ou dix ans après sa sortie de la mine, elle commence à perdre sa couleur, jusqu'à ce qu'elle ait entièrement disparu; cela s'appelle «mout» [«sa mort»]. Les mines de turquoises se trouvent dans les environs du Khorasan et dans les mines de cuivre.

2. La cornaline se trouve dans le Çan'âa de l'Yémen, enveloppée d'une écorce fine, qu'il faut détacher pour faire apparaître

---

[1]) Nous ignorons complètement la dérivation des noms Besh'âqi et Khalendji; ce dernier, lu par Mullet «Fadjanadji», v. l'ouvr. c. p. 151, semble dérivé du nom d'un arbre, v. ci-après p. 87, nr. 16.

sa couleur; elle comprend 5 espèces: la **bleue**, la **blanche**, la **noire**, la **rouge** et la couleur de **dattes**. Entre ces espèces, il y a des intermédiaires voisines, telle que la couleur de vin, la couleur de dattes à peine mûres, couleur du miel d'abeilles, couleur du miel de dattes, du safran et la bigarrée. On en trouve rarement des morceaux d'un poids de 20 Rathls. Tirée de la mine, on l'expose au soleil; dégourdie, elle est jetée dans un four échauffé à la fiente de chameau, où on la laisse refroidir; après quoi on la taille et en fabrique divers objets grands et petits, telles que des bagues, des amulettes, des gemmes annulaires. On la polit par l'émeri délayé dans la gemme liquéfiée. Il y en a des mines à Belloudj [ou «Berroudj», forme du nom moins juste] dans l'Inde; elle y est ramassée sur la surface de la terre, ou tirée de dessous terre; celle-ci vaut mieux que celle de l'Yémen. La meilleure espèce est la couleur d'hyacinthe, puis la sanguinolente, puis la couleur de chair pure, puis la couleur de dattes, de safran, la rouge pure, et celle mêlée de points blancs d'une couleur intense, ressemblant aux lentilles du visage. Elle donne à celui qui la porte en bague ou d'une autre manière, patience et résignation; elle fortifie la vue et égaie l'âme; elle donne un air vénérable et grave et un bon caractère. On a sur cette pierre une tradition dérivée du prophète: «La cornaline est à nous, et l'onyx à nos ennemis», cela parce que cette pierre rend l'humeur difficile et farouche, l'âme opiniâtre, et éveille la tristesse et l'anxiété.

3. Le **Béryl** [Zébardjad en Arabe] appartient aux émeraudes et se trouve dans les mines d'or; le plus précieux est le pur transparent, dont la couleur ressemble à celle de l'onyx, mais très transparente; il y en a, dont le vert tourne au jaune ou au blanc; une de ses propriétés est celle, qu'elle égaie l'humeur et rend l'âme communicative, surtout quand elle est combinée avec l'or.

4. L'**Onyx** comprend plusieurs espèces, parmi lesquelles nous nommerons le **baqarânien**[1]), l'**'arwien**, le **persien**, l'**abyssi-**

---

[1]) La dérivation des deux premiers noms nous étant parfaitement inconnue, nous n'osons avancer aucune hypothèse; v. à cet égard l'essai sur la min., p. 165.

nien, la couleur de cire, de miel, d'huile. Le premier est composé de trois couches superposées: une rouge, une blanche et une cristalline. La rouge n'est pas transparente; suit la blanche, enfin la cristalline. La meilleure espèce a des veines égales, soit en grosseur, soit en finesse; elle n'offre aucune aspérité ni excroissance, ni ouverture des veines, ni tâches. L'Abyssinien contient deux couches noires comme du jais, la supérieure et l'inférieure, tandis que le milieu est d'un blanc intense. La meilleure espèce est celle qui peut recevoir le poli le plus parfait, et dont les veines sont symmétriques; il n'y a aucune de ces pierres qui surpasse l'onyx en dureté. D'après ʿAthârid l'arithméticien, la blancheur de l'onyx augmente avec la lune et diminue, quand elle décroît; il devient plus fin, et son éclat augmente, quand on le soumet à une coction dans l'huile. On en trouve en grande quantité dans le pays de Zhafâr de l'Yémen, comme la cornaline dans le Çanʿâa; on en tire aussi de la Chine. Les Chinois n'aiment pas s'approcher de ces mines à cause de ses mauvaises influences; ce sont les infirmes, qui l'extraient et l'exportent hors de la Chine. Il a en outre la vertu de guérir les escarres de la tête et d'aider à la secrétion de la bave et de la salive chez les enfants qui le portent sur eux; on polit par cette pierre l'or et les broderies dorées et autres choses.

5. Le Jaspe et le Jasme [Jade oriental] sont deux pierres semblables, qu'on trouve dans les mines d'argent; elles sont produites par une coction imparfaite de la mine qui les empêche de devenir de l'argent; leur origine provient des vapeurs, qui rassemblées se coagulent en Jasme [Jade oriental], avec une chaleur et une sécheresse intenses, et en Jaspe, avec une chaleur plus modérée. Le meilleur Jasme est celui d'un jaune semblable au vieil ivoire, tournant un peu au bleu; on l'appelle huileux, parce qu'il ressemble à l'huile stagnante. Il y en a qui tourne au blanc d'une pureté imparfaite; il est dur et résistant comme la cornaline et l'onyx. Quant au Jaspe, il y en a une espèce blanche, mêlée de bleu, et une autre bleue, mêlée de blanc; il est plus léger et moins consistant que le Jasme, ressemblant à une espèce de bé-

zoard par sa mollesse; il se raie sous le couteau et sous la dent. De ces deux pierres on produit le Jaspe et le Jasme factices, qu'on exporte de la Chine; la couleur du Jasme factice est plus belle et la masse plus pure. Parmi les propriétés du Jasme minéral, on prétend qu'il fait couler le lait restant dans les tétines de la chamelle; elle dissipe les douleurs et les palpitations du coeur, retarde le sperme et diminue les pollutions; celui qui la porte, n'est, par la volonté de Dieu, assujéti à aucun accident et qui en ceint son corps, parvient au but de ses voeux. [Les deux pierres, le Jaçme et le Jaçpe, se trouvent dans les mines de fer et de cuivre; l'une, le Jaçme, est mâle, l'autre, le Jaçpe, femelle. La couleur du mâle est composée de 8 nuances, l'une tournant à l'autre; poli il est brillant et transparent; en le regardant, on prendrait les diverses couleurs pour des couches de verre colorié qui l'enveloppent; le Jaçme est dur et résistant comme le Jade et la cornaline. Le Jaçpe n'a pas autant de couleurs, le rouge ayant la prépondérance; il est moins dur et moins brillant que le Jaçme. On en trouve des mines aux îles de la Méditerranée; il a les propriétés de faire oublier l'amant, d'endurcir le coeur, de rassurer la raison et de calmer l'esprit.][1])

6. Le Cristal de roche et le Méhâ [le quartz hyalin] sont deux pierres qui se ressemblent, blanches et transparentes comme l'eau pure et calme; le cristal est plus pur et plus brillant que le méhâ. Le cristal est une pierre nitrique, qui se fend par le feu; quelquefois il se dissout et fond comme du verre. La cause de sa production est, que l'humidité de la mine est mêlée de la sécheresse; attaquée par la chaleur de la coction, celle-là domine et gagne la prépondérance; puis, par l'effet de la chaleur du soleil, la masse s'échauffe, et, la sécheresse se dissolvant, après un long cours de temps, elle gagne l'éclat de l'eau pure. C'est l'humidité

[1]) Bien que ce dernier morceau se trouve dans tous nos manuscrits, c'est évidemment une interpolation contenant une variation de la description antécédente du Jasme et du Jaspe, écrits ici en Arabe avec une nuance insignifiante de la lettre «s».

de la mine qui l'empêche de devenir rouge; le cristal se brise par le feu à cause de sa qualité salineuse, qui lui vient du défaut d'huile, ce défaut étant causé par l'humidité prépondérante. Il devient pur, ses particules ne subissant qu'une légère pression, combinée avec une sécheresse modérée et une action tempérée par le feu pendant sa coction. Bien que sa nature soit humide, il est dur et raie une quantité d'espèces de pierres. Le cristal se trouve dans les mines enveloppé d'une écorce fine, qui enlevée fait apparaître la couleur d'eau distillante et pure. On en trouve des morceaux d'un poids de 100 mans et au dessus; la meilleure qualité vient du MAGHREB, de la VÉNÉTIE, du pays de KASHGARD et de TOURKESTÂN. On taille les pierres la nuit, les rayons empêchant les ouvriers d'y travailler le jour; on en fabrique des vases à eau contenant une ou deux cruches. D'après Aristote, le cristal appartient au verre minéral, dont il est une espèce. — Le méha est une espèce de cristal; il peut recevoir la teinture; le meilleur est celui d'ARABIE et d'ANDALOUSIE, dont la pureté imite les couleurs de l'arc en-ciel. On en trouve des mines excellentes sur l'île de CEYLON et à BEDLÎS dans l'Arménie. On raconte comme une merveille, qu'un marchand franc offrit pour présent à un roi une coupe de cristal, composée de deux parties, où quatre personnes pouvaient prendre place. Une de ses propriétés est celle, qu'il égaie l'âme, mais fatigue la vue et trouble la force des nerfs des yeux.

7. L'émeri, pierre ferrugineuse, âpre et dure, a la propriété de tailler toutes les pierres et les minéraux à l'exception de l'hyacinthe et de la perle, qu'on taille avec le diamant rayant toutes les pierres[1]. Sa couleur est jaune ou noire, un peu mêlée de jaune; il y en a des mines en CHINE, aux INDES, sur l'île de CEYLON, et dans le ZENDJ; le meilleur est le Noubien des environs d'ASWÂN. Bien pulvérisé et délayé dans la gomme laque, fondue au feu, ainsi que l'émeri en soit saturé, on en prépare des pains ronds, dont se servent tous les polisseurs et joailliers pour polir et façonner toutes espèces de pierres et de gemmes.

[1]) Comp. Fr. Dieterici die Naturanschauung der Araber im X^ten Jahrh., p. 119.



8. Le corail est une pierre végétale ou un végétal minéral, tenant le milieu dans sa formation entre la plante et le minéral; il se trouve au dernier degré de l'échelle des minéraux et au premier de celle des plantes, comme le dattier et le Wâqwâq tiennent le milieu entre les plantes et les animaux; le singe, l'abeille, le perroquet[1]), le vieux de mer[2]) entre l'animal et l'homme, appartenant aux derniers animaux et aux premières créatures humaines, comme le ghoul, placé entre l'homme et le génie, comme les nuages entre l'eau et l'air, comme le vif-argent entre l'eau et le minéral, comme la fumée entre le feu et l'air, comme l'atome athmosphérique entre la poussière et l'air, comme le colimaçon et l'huitre entre le minéral et l'animal, comme l'homme entre l'ange et l'animal. Le corail croît au fond de la Méditerranée sur trois endroits: aux environs de l'île de Sicile, de Marsâ-Kharz [c. à d. Alger] et Ceuta. Il se forme de cette manière: Les eaux pluviales ayant pénétré dans les profondeurs des côtes de la mer, y rencontrent les eaux, qui en couvrent le fond et se mêlent avec elles; après un assez long séjour, elles ont la force de dissoudre la sécheresse de la terre contenant la mine des coraux, qui, par sa dureté latente se combinant avec elles, gagne la prépondérance; les eaux recélant dans leur intérieur ce germe, tendent à pénétrer à travers la matière qui les enveloppe et font pousser au fond de la mer diverses branches, ayant la forme intérieure de plantes, mais conservant la nature de minéraux en dureté. Celles-ci, venant en contact avec le froid de l'eau, se congèlent et deviennent des plantes blanches avec des racines et des branches; mais tirées de l'eau et exposées à l'air, elles se durcissent et rougissent; tant qu'elles restent à leurs places, elles ne cessent pas d'être fraîches et flexibles. Le corail se dissout dans le vinaigre; l'huile d'olives et de noix, ou des liquides semblables font apparaître sa couleur et son éclat. Au regardant il égaie l'humeur, rend l'âme communicative et réjouit le coeur; il enlève le sang extravasé dans

---

1) V. ibid. p. 181—82.

2) Sur ce monstre marin v. ch. V, 4ème sect.

l'oeil par suite d'un coup ou d'un soufflet; suspendu sur l'oeil chassieux et sanguinolent, il enlève la douleur et fait disparaître la chassie; pulvérisé, il enlève le tartre des dents, fortifie la gencive et saupoudré sur une plaie, il la cicatrice et l'empêche de s'envenimer, la défendant contre les influences de l'eau et de l'air.

9. Le Boussad ou racine du corail est la partie fondamentale dont on fait de grosses amulettes. Si l'on en porte une, elle arrête l'impétuosité du sang et enlève les immondices de l'oeil et la rougeur de ses veines. Les branches du Boussad sont ce qu'on appelle le corail; il y en a du bleu et du blanc, mais pas d'autres couleurs; ces deux espèces se trouvent dans toutes les mers. Au fond de la mer, il y a des plantes pétrifiées, blanches, à feuilles épaisses et à branches, qui ne sont pas des coraux; on en trouve beaucoup d'espèces. Quelquefois naissent, dans l'intérieur de ces arbres, des vers qui les anéantissent, semblables à ceux, qui détruisent les bois.

10. Le lapis lazuli est une pierre bleue, nommée avant sa lotion et l'extinction des immondices qu'il renferme «Ghashîm», c. à d. «cru». La meilleure espèce est la bleue, mêlée d'un peu de rouge d'une substance pure; il y en a des mines en Khorasan et en Andalousie; parmi ses propriétés on dit, qu'il égaie l'âme, fortifie la vue, et s'emploie contre la mélancholie et l'épilepsie; il n'y a rien, qui fasse apparaître sa couleur comme l'or; de même, rien qui fasse apparaître la couleur de l'or, comme le lapis lazuli. On le lave à cause de diverses immondices, qui s'y trouvent entremêlées, quand il est cru et tiré de la mine, de la manière suivante: Brisé et pulvérisé, on le met dans une dissolution de résine purifiée et délayée dans l'huile; puis on le plonge dans l'eau bouillante, qui extrait la couleur bleue et pure; on réitère le lavage, jusqu'à ce que l'eau ne se colore plus; puis, le laissant reposer, le bleu forme un résidu, qu'on sépare de l'eau à l'aide d'un tamis; puis on le sèche et obtient le lapis lazuli pur.

VIe SECTION. — *Sur les pierres d'aimant, leurs propriétés, leurs vertus, leurs couleurs et leurs mines.*

1. L'hématite se trouve dans la mer des Indes, aux environs de la mer Rouge, en Andalousie, dans une partie de Djordjân; elle appartient aux pierres ferrugineuses. Elle a la propriété particulière, que sa force d'attraction augmente, quand, plongée dans le sang d'un bouc récemment tué, on l'y laisse pendant une nuit; au contraire elle perd cette propriété, si on la frotte d'ail. La meilleure espèce est celle qui est veinée en rouge, ressemblant au fer; elle a la plus grande force d'attraction, ainsi qu'un demi-mit'qâl attire un mit'qâl de fer et le porte. Parmi ses propriétés on dit que, placée sur une fourmilière, elle en chasse les fourmis; enduite de salive à jeun, elle perd sa faculté d'attraction; pulvérisée en collyre, elle facilite les connaissances et les relations amoureuses; pulvérisée et saturée d'eau, elle fait apparaître un feu plus haut que taille d'homme. Ses fragments s'attachent l'un à l'autre comme au fer, et approchés du fer, ils s'y réunissent; si une femme grosse en porte, son accouchement sera facile; il en est de même d'un animal; enfin, si on en porte en bague, les affaires réussiront. D'après Aristote, l'hématite commence dans la mine à devenir fer; affectée par la chaleur et la sécheresse, elle devient pierre et reçoit une dureté intense par le défaut de l'humidité de la mine et par l'excès de la sécheresse qui s'y concentre; elle attire principalement le fer. D'après ʿAthârid l'arithméticien, elle en comprend 3 espèces: l'une attirant, l'autre repoussant, de la troisième un côté attire, l'autre repousse.

2. Le Diamant est l'aimant de l'or; quand on l'approche de l'or, il s'y attache.

3. L'or est l'aimant du vif-argent; l'or s'y attache et s'amalgame avec lui. Si des rognures d'or, de plomb, de cuivre, de fer, d'étain sont mêlées entre elles, et qu'on y jette au milieu du vif-argent, les rognures d'or s'en emparent, à l'exception de toutes

les autres espèces de métaux, à cause de l'affinité magnétique entre ces deux matières[1]).

4. La pierre de l'argent appelée par Aristote «l'aimant de l'argent», est une pierre blanche, mêlée de rouge; si on la touche, elle donne un son comme l'étain, bien qu'elle n'ait rien de commun avec ce métal. Elle attire l'argent à une distance de 5 coudées, si même il est fixé en un endroit.

5. La pierre de laiton, appelée par Aristote «l'aimant du cuivre», jaune ou rouge, est une pierre jaune, mêlée de poussière et d'immondices; le cuivre, qu'on en approche, est attiré par cette pierre.

6. La pierre de plomb, appelée par Aristote «l'aimant du plomb», est une pierre affreuse et puante; quand on en jette un grain dans dix drachmes de plomb, il les change en argent; elle est fusible et malléable; tout cela d'après Aristote.

7. A ces pierres appartient aussi l'aimant de la viande; d après Aristote il y en a deux espèces: l'une animale, l'autre minérale. L'animale, connue sous le nom de »lièvre de mer», est un coquillage; quand on y jette un animal quelconque, non pelu, il s'y attache, et on ne peut l'en arracher, bien qu'on ne voie pas de sang couler de la plaie; l'autre, la minérale, approchée d'un animal vivant, attire sa chair avec plus de force que celle d'un cadavre.

8. Il y a une pierre, qui attire des os; cette pierre est, d'après Aristote, jaune, âpre au toucher et vient du pays de Balkh; approchée d'un os, elle l'attire.

9. Une autre pierre attire le poil. Cette pierre ressemble, d'après Aristote, de prime abord à une touffe de cheveux, et ce n'est qu'après l'avoir touchée, qu'on s'aperçoit, que c'est une pierre. Elle est mal lisée, et il n'y a aucune pierre plus légère; elle enlève le poil comme la chaux, quand on la fait passer sur les

[1]) Comp. la dissertation de M. Dieterici «die Naturanschauung der Araber», p. 118.



corps des animaux, et si on en répand sur la terre, elle les rassemble[1]).

10. La pierre des ongles est, d'après Aristote, mêlée de poussière et molle au toucher; quand on la fait passer sur une ongle, elle l'arrache, et elle attire les rognures d'ongles. Cette pierre ne se raie pas, malgré sa mollesse, ni par le fer, ni par le diamant; mais si l'on y verse du sang de menstrues, elle se fend.

11. La pierre de coton est, d'après Aristote, produite sur les côtes de la mer de substances salines; elle est blanche, et si l'on y approche du coton, il s'y attache; il en est de même des étoffes mêlées de lin.

12. La pierre de laine est, d'après Aristote, une pierre ronde, verte, avec des veines jaunes; elle est importée des îles de la mer de la Chine; elle est bien légère. Posée sur une couche de laine, elle s'y enfonce.

13. La pierre d'eau est, d'après Aristote, une pierre blanche; attachée la nuit sur le nombril de l'hydropique et laissée là jusqu'au matin, elle distille des gouttes d'eau, si après on l'expose au soleil; ce procédé réitéré plusieurs fois, le malade guérit.

14. La pierre d'huile est, d'après Aristote, rouge d'un éclat bleuâtre; approchée de l'huile, elle s'altère, l'huile pénétrant jusqu'au milieu. Elle vient de Sofalah-ez-Zendj. Quand on la fait passer sur un habit, taché d'huile, elle en enlève parfaitement toute trace.

15. La pierre de vinaigre, appelée Kezik, est blanche; placée dans un vase de vinaigre, elle attire le liquide, jusqu'à ce qu'elle en soit saturée; aussi long temps que le vinaigre y est renfermé, il bout sans chaleur et sans feu.

16. La pierre de Kiahroubah [ambre jaune] attire les brains de paille; c'est la résine de l'arbre el Khalendj, mais on en trouve aussi sur la terre comme du gravier; la meilleure s'appelle «cire», parce qu'elle est mêlée de blanc et opaque. Elle attire de petits objets. Son odeur ressemble à celle du limon,

[1]) V. la dissertation de M. Dieterici, p. 118.

et on l'apelle «flambeau grec»; on la trouve en Andalousie, enfouie sur les côtes de la mer, en morceaux ramassés par les laboureurs. On dit qu'elle est la résine coagulée du Lotus, ressemblant au miel; on trouve, renfermées dans son intérieur, des mouches et d'autres petits corps; on dit aussi, qu'elle est la résine du noyer romain.

17. L'aimant de scorpion est une plante, ressemblant à la moutarde et portant des fleurs; on en trouve dans le pays de Sowâd au Sud de Damas. Quand on l'approche des fentes des scorpions, ils sortent ensemble; même si une personne la tenait à la main, et que les scorpions s'enfuîssent, ils reviendraient s'y coller de leurs pinces avec engouement.

18. L'aimant d'hommes est, d'après Aristote, la pierre de Bâhit, qui se trouve à l'issue du fleuve al-Hou, derrière les sources du Nil en Egypte, au delà des montagnes de la Lune. Sa couleur est blanche, brillante comme de l'argent, mais d'une blancheur plus intense. C'est une petite roche, consistant d'une seule pierre; celui qui s'en approche, se sent attiré par une force d'amour et d'enchantement; en s'approchant de plus en plus, il s'attache à la pierre, et il ne cesse pas d'être gai et joyeux, jusqu'à ce qu'il meurt. C'est ce que nous raconte Ptolémée; les voyageurs et les traditions nous rapportent, qu'une société, ayant pour but d'explorer les sources du Nil, suivit le cours de ce fleuve, jusqu'à ce qu'elle arriva à une vallée dans les montagnes de la Lune, qu'on ne put traverser à cause de la difficulté du passage et de l'épaisseur des forêts. Alors une personne, ayant remonté la vallée jusqu'au sommet de la montagne, pour regarder le cours du fleuve qui la traversait, resta immobile, et, poussant un cri, elle disparut aux yeux de ses compagnons; puis, il en fut de même d'une autre; enfin, ils attachèrent une corde bien ferme à une personne de leur compagnie, qui, ayant atteint la même hauteur que la précédente, tomba évanouie poussant un cri. Ramené à l'aide de la corde, l'homme leur raconta, dès qu'il eut repris ses sens, ce qu'il avait vu, et ce qu'il avait éprouvé d'enchantement et d'angoisses. Ils rebroussèrent chemin et n'osèrent pas franchir cette vallée.

19. Parmi les aimants, nous avons aussi l'aimant d'animal, qui est une espèce de serpent séjournant dans la vallée de Ceylon; il attire tout être vivant, soit animal, soit homme, pour le dévorer, s'il a faim, ou l'anéantir et l'empoisonner par la puissance seule de ses yeux. Il y a aussi une race d'hommes, appelée «fils de la mère de Jésus» qui, sentant une hyène, à une distance d'un quart de mille ou 1000 pas, éprouve par cette odeur un désir de s'en approcher; allant s'offrir lui même, l'animal le déchire et le dévore, ce qui est bien connu de tout le monde.

VII^e Section. — *Description des perles grosses et fines, de leur naissance dans les coquilles, et des êtres vivants qui s'y trouvent.*

La perle est, d'après l'ouvrage d'Aristote sur les pierres, une pierre précieuse et un joyau exquis, appartenant aux règnes des animaux et des minéraux; elle mérite seule le nom de joyau [gawher], les autres pierres ayant reçu le même nom par un abus de classification; elle appartient aux plus précieuses pierres par sa valeur, son utilité et sa propriété de servir pour ornements des vêtements. Sa formation diffère de celle de toutes les autres pierres transparentes, celles-ci provenant de poussière, tandis que la perle est animale. Quand il tombe de la pluie sur la côte de la mer Persique au printemps, un petit animal sort du fond de la mer, ouvrant ses oreilles et engloutissant par elles les gouttes de pluie, comme pour étancher sa soif. Après l'avoir apaisée, il les ferme, de peur que l'eau de la mer ne s'y mêle, en regagnant le fond, où il reste, jusqu'à ce que l'eau soit mûrie et coagulée en une perle, soit grosse, soit petite, selon la pureté et la forme de la goutte renfermée. D'après Aristote, auteur d'un ouvrage sur les pierres[1]): quand l'Océan au temps de l'hiver est agité, et que ses vagues sont turbulentes, il tombe une quantité de pluie; alors la coquille de perle monte de la mer voisine, renfermant dans son

[1]) V. la même description dans la dissertation de Ravius «Specimen Arab. continens descriptionem et excerpta libri Teifaschii etc.», p. 50 sqq.



intérieur un animal de la même forme, qui avale la pluie comme la vulve le sperme; puis s'éloignant en un lieu sûr de la côte, il ouvre sa bouche, exposant au soleil et à l'air les gouttes qu'il a englouties, jusqu'à ce qu'il sache que cette eau est coagulée. Alors il ferme sa bouche et revient plonger au fond de la mer, où il fixe ses racines, et poussant des branches, il devient d'animal plante. Cette plante est ramassée à une certaine époque par les plongeurs comme un fruit mûr; cette description d'Aristote ne contient, selon l'avis du savant naturaliste, qu'une enigme et des phrases obscures. D'après Mas'oûdi, on pèche des perles en 4 endroits: savoir vers l'île Khârek[1]), appartenant à la Perse, sur la côte de l''Omân, à Kothour[2]) et vers l'île de Ceylon. Il y en a deux espèces: la grosse, appelée «eddourr» et la petite, appelée «elloûloû»; la meilleure de la première espèce est ronde, blanche et transparente, grande, solide et pure, différant en poids depuis ½ mit'qâl jusqu'à 1½ mit'qâls; la meilleure «loûloû» est pure et ronde; il y en a plusieurs espèces: la jaune et ronde, la rouge, la verte et la bleue; ces couleurs proviennent du voisinage de diverses parties de l'animal; ainsi la perle, qui a été voisine de la rate, est rouge, près du fiel elle est verte et couleur d'eau de mer. Parmi ses propriétés on dit, qu'elle égaie le coeur, vivifie l'âme, est un contrepoison, embellit la figure, et en fait apparaître la beauté. Il n'y a rien, qui fasse apparaître la couleur de l'émeraude, si ce n'est la perle, ni la couleur de la perle comme l'émeraude. On retire de diverses couches de la coquille des tablettes, ressemblant à des perles et appelées racines de perle ou nacre. On dit, que chaque coquille contient cent diverses couches bicolores, ce qui a fourni de nombreuses images aux poëtes, aux théosophes et aux philosophes.

---

[1]) V. la dissertation de Ravius, p. 72 et lex. géogr. I, p. 334; dict. de la Perse p. 193.

[2]) V. lex. géogr. II, p. 430 et géogr. d'Edrisi I, p. 62; Mas'oûdi l'éd. fr. I, p. 239.

VIII^e Section. — *Sur les diverses pierres qui se distinguent de la poussière par leur qualité minérale, et description de leur formation.*

D'après Ibn Wah'shiah, auteur du livre d'alchimie, intitulé «secrets du soleil et de la lune», l'origine de toutes les pierres et des substances minérales est l'humidité de l'intérieur de la terre provenant du froid; soumise à une coction par la chaleur des couches de la terre, ces humidités prennent consistance et se coagulent, soit en corps élémentaires, soit en diverses espèces de soufre, d'arsenic, de vitriols, de sels, de nitres, de pierres et d'autres substances minérales, qui se distinguent de la poussière. — Puis, en parlant des plantes, il dit: elles proviennent de la semence renfermée au sein de la terre; humectée et échauffée par le soleil, elle fermente au sein de la terre, qui la renferme et change sa condition vile, jusqu'à ce qu'elle devienne grand arbre, portant des fruits et produisant une nouvelle semence, de laquelle recommence de nouveau le développement. — Puis il décrit la formation de l'embryon dans la matrice, comme il suit: Le sperme traduit de l'homme à la femme, est une liqueur, échauffée par la chaleur des entrailles qui est celle du coeur; ce sperme renfermé fermente et se change en sang qui devient corps, prenant forme et vie, ce qui est la condition nécessaire du mouvement et de la sensation; ainsi l'embryon parvient à sa perfection.

1. Parmi les substances minérales est l'arsenic, jaune et rouge, apparenté au soufre, dont nous avons parlé précédemment. L'arsenic est plus sec, mais moins huileux et moins inflammable.

2. Aux pierres sulfureuses appartient aussi la pierre de vin [l'hématite][1]), dont on donne à boire une dissolution aux ivrognes pris de vin; on en trouve une mine à Wâdi-Mousa.

3. La pierre Maghret [argile rouge] est trouvée de même à Wâdi-Mousa.

---

[1]) V. Essai sur la minéral. ar. Journ. as. 1868, I, p. 218.

4. Les pierres de l'air ou les aërolithes sont formées dans les nuages, ressemblant aux éclairs qui ont pris un corps.

5. De même les pierres de Hedât [Pyrites]; toutes ces pierres sont dures, fragiles, sulfureuses, puantes, contenant de la marcassite. Quant aux substances qui sont solubles dans l'eau, elles appartiennent aux résines, dont une partie provient de dessous terre, une autre se trouve sur sa surface; à cette dernière espèce appartiennent les sels, les aluns et les nitres, dont la nature est poudreuse et argileuse, mais qui mûrissent dans l'espace de moins d'un an. La cause de leur formation est que, quand les eaux, restant dans les réservoirs et mêlées de poussière, s'évaporent par la chaleur de la mine et montent dans les airs, il reste un résidu imprégné de particules terreuses; si la masse de cette terre est salineuse, elle s'épaissit et se coagule par la coction produite par la chaleur; alors se forment les diverses espèces de sels, d'aluns et de nitres; si la terre est pleine d'astringents, elle produit les divers vitriols; si elle est sablonneuse ou mêlée de poudre et de sable, se produisent les diverses espèces de gypse et de céruses; enfin si elle est argileuse et molle, elle fait nâitre les diverses espèces d'herbes, de graminées et de champignons; cette dernière est produite d'une terre sablonneuse et humide, et semble avoir une place intermédiaire entre les plantes et les minéraux[1]). Quant aux substances qui proviennent de dessous terre, èt dont la formation est éloignée de sa surface, il y en a plusieurs espèces, appelées par les médecins résines, telles que l'ambre, la momie, le bitume, la poix, le naphte et la sandaraque.

6. Le sel appartient à ces matières qui se distinguent de la poussière; il y en a diverses espèces, parmi lesquelles nous nommerons:

a) l'Andéranien, qui est le plus pur et le plus fin; on en trouve une mine dans le district de Sodome près de la mer Morte. De quelque manière qu'on en brise les pierres, ellés ne se fendent

[1]) V. la dissertation de M. Dieterici, p. 179.



qu'en parties quadrangulaires. Le meilleur sel, dont on se sert pour les aliments, est le blanc, d'une odeur agréable, ressemblant à la violette.

b) Le sel indien est blanc et dur; il possède des qualités médicinales, mentionnées dans les oeuvres de médecine.

c) Le sel gemme comprend plusieurs espèces: le blanc intense, le rouge sanguinolent et brillant, le jaune, couleur du safran[1]), le vert, couleur de vert-de-gris. Les mines de ces trois espèces sont dans les environs d'Ispahan, en Khorasan et en Sédjestan.

d) Le sel amère se trouve dans les montagnes et sous la terre.

e) Le natron comprend deux espèces: le blanc et le rouge; on en trouve une mine à Therrâneh en Egypte[2]); tous les objets qu'on y jette, soit animal, soit plante, soit minéral, sont changés en natron par l'efficacité de cette mine.

f) Le sel ammoniac ressemble à l'ammoniac artificiel en âcreté et en corrosion; on en trouve des mines à Bédakhshân, et dans les montagnes d'ammoniac dans la Chine et dans le pays de Ferghânah. L'ammoniac volatil provient de la combustion de la fiente de chameau et d'autres quadrupèdes dans les chaudières de bains, surtout en Egypte et en Said; il a des qualités merveilleuses. Il ressemble par sa couleur à l'or et fond comme la cire à la moindre chaleur; il a une odeur agréable ressemblant au musc animal; c'est aussi un remède très efficace contre le poison, quand on en méle 3 mit'qâls dans de l'eau ou dans du lait; le dernier est préférable. L'ammoniac pénètre par les pores de la chaudière et du vase, où il est renfermé; c'est pourquoi on l'emploie pour vernir des vases d'argile, ce qui leur donne la couleur et l'éclat de l'or et du miel; cet art est estimé, comme un des plus industrieux, appartenant à Hermès Trismégiste.

---

[1]) En Arabe «warsi», couleur de «wars», nom d'une plante jaunissante, pareille au sésame [memecylon tinctorium, suiv. Sprengel, hist. rei. herb. I, p. 258].

[2]) V. sur la ville de Therrâneh ci-après ch. VIII, 1ère sect., et Brugsch Wanderung nach den Natronklöst, Berlin 1855, p. 19.



Un poëte, regardant des vases vernis à l'ammoniac, adressa ce vers à l'ouvrier:

«Si cela provient de l'homme, béni soit-il, s'il n'en est pas ainsi, maudite soit la méprise!»[1]).

7. Quant aux vitriols, il y en a plusieurs espèces: le meilleur est le Chyprien, jaune comme le moyeu de l'oeuf cuit, et qui a la nature de pierre, sans mélange de poussière; puis le jaune mêlé de vert, puis le vert couleur de Henna, puis le blanc tournant au jaune.

8. Quant aux aluns, le meilleur est celui de l'Yémen, qui est blanc, rougeâtre et transparent; il a un goût composé: doux, acide et âcre. On en trouve des mines dans le district de Shih'r dans l'Yémen, dans les oases de l'Egypte et en Grèce. L'alun, appelé D'ifer, se trouve en Grèce et en Khorasan; l'alun blanc et fin vient de l'Egypte, où l'on en trouve une mine à Said. Une des propriétés de l'alun est celle, que jeté dans l'eau ou dans le vin trouble, il les clarifie et les purifie.

9. Parmi les matières intermédiaires entre les aluns et les vitriols, sont le Qalqand [calcanthum], la Shakhîrat [espèce de potasse] et le Colcotar, employé en cire à cacheter, qu'on ne trouve plus à présent [toutes ces substances sont noires; parmi celles qui se discernent de la poussière par leurs qualités et leurs propriétés, sont l'argile rouge, l'argile arménienne et le bolus], l'andjebâr[2]), dont on trouve des mines autour de Djarmaq dans le pays de Shaqîf, le gypse et le plâtre, dont il y a plusieurs espèces: le blanc, celui d'Ispahan et celui de Thabéristan de couleur foncée; le nitre naturel et artificiel, produit de potasse; le borax naturel et artificiel [tinchal]; on se sert des deux dernières substances pour la fusion des métaux et pour les purifier; enfin la magnésie et l'alcali, dont on se sert pour la fusion et la purification du sable danc la fabrication du ver. La

---

[1]) Allusion au verset 158 de la Bordah, éd. de 1824.

[2]) Nous ignorons quelle substance signifie le mot «andjebâr».



fonte s'opère ainsi très vite, et la masse devient liquide comme de l'eau et revient à sa dureté par le froid de l'air.

Abou ʿAbdallah [Abou ʿObeid al-Bekri] mentionne dans son livre, intitulé «les voyages et les royaumes», une pierre merveilleuse, qu'on trouve à Darʿah dans le pays des Berbers; posée dans un lieu chaud, elle s'amollit en une pâte ductile en fils comme du lin; on en tisse des vêtements et des essuie-mains, qui quand ils sont sales, sont jetés au feu pour être nettoyés; le feu consumant la saleté, ne les brûle pas. A Bédakshân dans le pays des Turcs, on trouve une pierre blanche ductile, qu'on emploie de la même manière en tissus et en tresses; ainsi on en fabrique des mèches de lampes; l'huile y pénètre, mais elles ne se consument pas par le feu[1]).

10. Parmi les substances qui se discernent de la poussière, sont les pierres huileuses et résineuses, telle que la Sandaraque, pierre résineuse et transparente comme l'ambre; il y en a une qui est mâle et l'autre femelle. Elle provient de sources des îles de la Méditerranée, et ayant atteint l'eau de la mer, elle durcit; elle se forme aussi en morceaux dans les crevasses de ces pays.

Parmi les pierres huileuses végétales est le Kjahrouba, que nous avons mentionné sous les pierres magnétiques;

la pierre de Moïse ou la pierre du tombeau de Moïse, qu'on trouve à l'Est de Jérusalem; brisée et mise dans la cornue, comme on fait en distillant l'eau de rose, on en tire du naphte; allumée elle brûle comme du bois.

11. L'Euphorbe est un arbuste, qui ressemble par sa forme au concombre, contenant un suc très âcre et de couleur foncée, qu'on en tire comme il suit: on prend des peaux d'agneaux, qu'on étend bien nettoyées autour de la racine de l'arbre; puis s'éloignant à une certaine distance, on jette contre l'arbre de courtes lances, qui font couler en abondance la résine. On le trouve le plus souvent dans les pays des Berbers, surtout dans les

---

[1]) Aboulfède a déjà remarqué cet emploi de la pierre «amiante» sous l'article «Bedakhshân»; comp. Essai sur la min., p. 152.



environs de la montagne Déren; ses rejetons sont blancs comme ceux de la laitue et larges, et les branches sont pleines de lait; aucun autre arbre ne croît dans son voisinage; on en trouve une autre espèce dans le Soudan[1]).

L'aloës est la gomme d'une plante, dont les feuilles ressemblent à celles du lis, si ce n'est qu'elles sont plus longues et plus épaisses, revêtues sur les extrémités de petits piquants et couvertes d'une humidité qui s'attache à la main; chaque feuille a une veine. Cet arbre se trouve dans les Indes et dans l'Occident, nommé d'après ces lieux: le socothorien, l'occidental et celui de H'adhramaut, dont le premier est le meilleur. Socothora est le nom d'une île tout près de l'Yémen. Le socothorien est rouge, tandis que le persien, venant du côté de l'Oman, est noir, luisant; on en trouve une semblable espèce dans le H'adhramaut et dans le district d'Ah'qâf.

Le sang de dragon vient de l'île de Socothora et aussi des Indes; il y en a aussi une espèce minérale, qu'on trouve dans le golfe Arabique.

La myrrhe vient d'un arbre ressemblant au cognassier et au pommier, et portant un fruit de la grosseur d'une noix, semblable à la pèche blanche; on en mange la partie extérieure, qui est un peu amère, tandis que le noyau contient une gomme, appelée «myrrhe sèche»; on en tire aussi la myrrhe liquide.

Le bdellium bleu est la gomme de grands arbres, croissant dans les districts entre Shih'r et 'Omân; de même le styrax-benjoin se trouve dans ces environs et dans l'Yémen.

Le soufre est une substance humide et huileuse qui se coagule; affecté par la chaleur du feu, il fond et s'attache aux matières minérales, avec lesquelles il se mêle. Le feu en le consumant, anéantit aussi tous les corps qu'il contient, voire même l'or et l'hyacinthe.

L'asphalte ou bitume de Judée vient de la mer Morte ou

---

[1]) Sur la famille des Euphorbiacées comp. Clément Mullet «Sur les noms Arabes de diverses familles de végétaux» dans le Journ. as. 1870, I, p. 54—90.



mer de Loth; il se détache du fond de la mer en morceaux, appelés «vaches» de la grosseur d'un navire, qui sont jetés vers les rivages. L'année est dite fertile et bénie, si les morceaux sont gros et se suivent les uns les autres, mais au contraire inféconde, s'ils sont petits. Le vent de l'ouest les emmène vers l'est et réciproquement; on l'emploie à divers usages[1]).

La poix noire, ressemblant à la poix ordinaire, vient de sources dans le pays de Moçul et de Hît et coule avec l'eau de la terre, d'où on la ramasse en grande quantité; la source, appelée «source de poix», est dans un bouillonnement continuel, et le peuple de l'ʿIrâq s'en sert pour paver ses bains.

La momie ou pissasphalte comprend 3 espèces: la minérale, la végétale et l'animale; la dernière vient d'un village près de Shirâz en Perse et ne se trouve pas ailleurs; c'est une eau huileuse, distillant pendant l'automne du haut d'une caverne dans un réservoir. La quantité ramassée par an est d'un Rathl. Il y a en cet endroit des surveillants désignés par le sultan, comme pour l'huile de baume en Egypte. Une espèce est importée de l'Occident, où, comme l'ambre, elle est jetée pendant l'hiver aux rivages, surtout dans le district de Ketânah[2]).

La végétale découle d'un certain arbre comme la gomme noire, distillant de la même manière.

La momie animale provient des cendres des ossements humains décomposés.

### IX[e] Section. — *Sur quelques pierres, qui suivent les pierres précieuses; de leur formation et leurs propriétés.*

1. D'après l'opinion des savants, le Déhénedj [espèce de Malachite] appartient aux pierres de cuivre; il y en a des mines en

[1]) Sur le bitume de Judée v. Abdallatif, Rel. de l'Eg. par de Sacy, p. 275.

[2]) Ketânah est le nom d'une petite ville près de Gâbes, v. Journ. As. 1852, Août et Sept., p. 166; sur l'huile de baume d'Eg., v. Relation de l'Eg. par Abdallatif éd. de de Sacy, p. 89, et sur la momie ibd. p. 201, 273, et dict. géogr. de la Perse par Barbier de Meynard, l'art. Erradjan, p. 20.

Syrie, dans les Indes, en Grèce, en Espagne et en Khorasân. Le meilleur est celui, qui ressemble à l'émeraude, de même que celui de la couleur de mouche; puis le vert et la couleur de poirée, puis celui qui tourne au jaune, puis la couleur mêlée de noir et de jaune, qui est la plus vile espèce. La cause de sa formation est, que le cuivre, cuit à la mine et pétrifié, émet une vapeur sulfureuse ressemblant au vert de gris; ramassé en un lieu et comprimé, il se coagule en pierre, appelèe Déhenedj. Une de ses propriétés est celle, que, si on le lave dans l'huile, sa couleur verte devient plus intense, et sa beauté augmente. Si on l'y laisse long temps, il devient noir, surtout l'espèce couleur des plumes de paon. Quand le temps est clair, il est limpide, mais s'il fait obscur, il perd son éclat.

2. Le Sébedj [Jayet, obsidienne] est une pierre noire, molle, légère et d'une faible composition; il y en a deux mines dans le pays de H'urrin[1]) et dans les Indes; le meilleur est l'indien. Il n'est pas transparent, mais reçoit un poli, tel qu'on peut s'y mirer comme dans un miroir. Une de ses propriétés est celle, qu'il empêche la crampe, quand on l'attache au cou des enfants pleureurs; taillé en miroir, il concentre les rayons lumineux, et il défend son porteur contre les effets du mauvais oeil.

3. Le Djemmez [l'Améthyste][2]) est une pierre couleur de vin, bleuâtre et transparente; on en trouve des mines en Chine et aux Indes.

4. La pierre de H'umma ou pierre de Syrf est, d'après l'opinion de quelques minéralogistes, le cinabre minéral, parce qu'elle lui ressemble en couleur, en propriétés et en dureté; la couleur de cette pierre est rouge, mêlée de noir, comme la couleur du bois de Sandel rouge. Son extérieur est noir, son intérieur rouge, mêlée d'un peu de noir; sa surface est polie et molle. Parmi ses propriétés, on dit que, délayée, elle calme l'effervescence du sang;

---

[1]) H'urrin est le nom d'un district près d'Amid, v. Meraç t. V, p. 194; sur la traduction erronée des dictionnaires par «concula nigra», v. Essai sur la min. Ar., p. 205.

[2]) C'est sans doute la même pierre que l'auteur a nommée ci-dessus p. 73 «djémest».



elle rafraîchit la chaleur du corps et celle des tumeurs enflammées. Quand on en boit une petite quantité, elle dissipe l'ivresse et les effets du vin. Qui en porte cachée sur soi, brouille deux amants, s'il vient à se placer entre eux. Elle appartient aux pierres ferrugineuses[1]).

5. La pierre d'azur [l'aigue-marine] est d'une couleur bleue, foncée, transparente comme le verre; la meilleure est pure comme l'hyacinthe bleue et a sa dureté.

6. La pierre 'Arwienne[2]) comprend plusieurs espèces: la meilleure est la rouge ressemblant en couleur à l'argile rouge de l'Irâq ou couleur d'Indigo; elle a la dureté de l'hyacinthe, moins la couleur jaune, mêlée de rouge.

7. La pierre de Solwah ressemble à la cornaline blanche ou à l'onyx blanc, mêlé d'un bleu léger; sa blancheur ressemble à la cornée de l'oeil tournant au bleu; en la frottant entre les doigts, sa couleur bleue devient plus intense. Cette pierre est claire, quand le temps est clair; mais elle s'obscurcit, quand il fait sombre; ainsi elle donne, pendant les jours d'hiver, un avis à son porteur du temps nuageux et pluvial qui s'approche.

8. L'antimoine noir ou Ithmid, appartenant aux pierres de plomb, est poudreux et très sulfureux; il y en a 4 espèces, dont 3 à Ispahan et une en Espagne, près de la ville de Wâdijâsh [Guadix][3]). C'est là qu'est située une petite montagne, d'où coule de l'eau impregnée de plomb, que personne ne boit; une semaine par an, il en coule une fontaine de plomb fondu et de vif-argent noir, qui descend en canaux, où la masse se coagule en antimoine noir, une partie s'attachant à l'autre. Ce temps passé et le réservoir vidé, l'eau recommence à couler comme auparavant; après quoi on recueille le métal coagulé. Une propriété de l'antimoine ispahanien est celle de purifier et de fortifier la vue.

---

1) Probablement le nom «h'umma» fièvre, n'est qu'une altération du nom persan «Khamâhan» par equel on désigne l'hématite, comp. ci-devant p. 85.

2) Cette pierre a été mentionnée ci-devant p. 79, parmi les espèces de l'onyx.

3) Sur cette ville d'Espagne v. ci-après.

9. La pierre de Marqéshisha [Marcassite-Pyrites] comprend 7 espèces selon les 7 minéraux; la meilleure est la marcassite d'or, puis d'argent, puis de cuivre, et la plus vile celle de fer et de vif-argent. Parmi les mines de Marcassite d'argent, il y en a une près du village de Ja'four, appartenant à Damas, dans le district de H'adat' dans le mont Liban[1]), et dans le district de Djousiá au dessus de Kerki Noëh[2]); on y ramasse des pierres, dont on extrait la Marcassite. Chaque mine a une couleur correspondante aux espèces indiquées. Une de ses propriétés est, selon l'auteur du «Minhadj», que celui qui en porte, spécialement de la marcassite d'or, reçoit des biens et des honneurs en abondance parmi les hommes. Un auteur de confiance nous en donne cette description: La Marcassite est une pierre dure, schisteuse, âpre, ressemblant à la canne à sucre par sa rudesse et la cohérence de ses schistes. Le feu la calcine et le marteau la fend; après en avoir éloigné les parties sulfureuses par des huiles et des sels, on en tire les différentes espèces de métaux, desquelles elle est composée.

Xe Section. — *Sur la formation des montagnes, des collines et des sables; sur les causes de leur naissance.*

D'après l'assertion des savants, les petites montagnes et les collines naissent de tremblements de terre, produits par les vents, renfermés dans son intérieur et assujétis à une ondulation perpétuelle qui en élève une partie et abaisse l'autre. L'an 723, comme il était tombé très peu de pluie en Syrie, et que les sources étaient taries, Dieu envoya un tremblement de terre pendant les jours d'été, ainsi que les sources et les fleuves augmentèrent de 3 ou 4 fois leur volume ordinaire[3]); quelquefois des vents violents sévissent sur une partie de la terre, creusant et emportant la poussière et formant un ravin. L'an 719, il y avait sur la montagne

---

[1]) V. la description de Palestine, ch. VII, 9ème sect.
[2]) Sur le district de Djousia v. Meraç t. V, p. 116.
[3]) Comp. la dissertation de M. Dieterici, p. 105.



d'Aqra[1]) 300 oliviers, que le vent déracina et transplanta à un lieu éloigné, de telle façon qu'on eût dit, qu'ils n'eussent jamais poussé ailleurs. La même année, le vent emporta un couvent, nommé couvent de St. Siméon, situé tout près du même lieu, les édifices et tout ce qu'ils contenaient: moines, récolte, trésors, bestiaux, ustensiles, ainsi qu'on n'en trouva jamais plus de trace. Le rapport officiel de cet évènement fut présenté au sultan Mohammed b. Qélawoun (que Dieu prolonge son règne, et qu'il soit propice à tous les rois Musulmans!).

L'an 700, une haute montagne s'effondra de toute sa hauteur à Jérusalem près de la source Ferroudj; la ravine, égalant en profondeur la hauteur de la montagne, existe encore. [Quelquefois les changements de la surface de la terre sont produits par les submersions d'eau, qui, creusant la partie de la terre qu'ils envahissent, laissent l'autre élevée; les rivières de même s'enfoncent par l'impétuosité des eaux dans la terre jusqu'à former des bassins, tandis que les environs restent élevés.] Parmi les merveilles, nous nommerons une caverne en Syrie, d'où sort un torrent d'eau, qui atteint la cheville du pied de celui qui le traverse; en entrant, on trouve la caverne longue et large, s'étendant à peu près 4000 pas sous terre, et l'eau suintant de ses parois; elle ressemble à une halle ou à une coupole, élevée par l'art, bien qu'elle soit une caverne naturelle; de la voûte pendent des pierres cristallisées d'eau distillante, de diverses couleurs et figures, telles que des fruits couleur de miel, des membres de corps humain, des morceaux de chair, des baies et des confitures et beaucoup d'autres formations provenant de pierres, dont les gouttes d'eau se sont cristallisées tournant au rouge et au noir et à d'autres couleurs. On appelle cette caverne «caverne des prodiges».

---

[1]) V. ma description de Palestine, p. 25.



XI^e Section. — *De quelques pierres précieuses, offertes en cadeaux mutuels par les rois, et de leur valeur.*

Parmi les pierres précieuses, trouvées dans les trésors des califs et des vizirs, est la perle appelée «unique», parce qu'elle n'a pas sa pareille; elle a été apportée par Moslim b. ʿAbdallah el Irâqi à Râshîd, qui l'acheta au prix de 90,000 dinars;

Le morceau de l'hyacinthe rouge, appelé montagne, d'un poids de 14½ mit'qâls, et acheté par Rashîd pour 80,000 dinars;

Motavakkal posséda un morceau d'hyacinthe rouge d'un poids de 6 Carats, qu'il avait acheté pour 6000 dinars; il eut aussi un rosaire comprenant 100 perles, chacune du poids d'un mit'qâl et achetée 1000 dinars.

Un roi des Indes apporta à Rashîd un bâton d'émeraude dépassant une aune en longueur, au bout duquel était la figure d'un oiseau en hyacinthe rouge d'une valeur inappréciable: l'oiseau était valué à 100,000 dinars.

Mouçʿab b. Zobeir, sentant l'approche de la mort, donna à son esclave Zeijâd une gemme d'hyacinthe rouge, en lui disant: que ceci te sauve! elle avait une valeur d'un million de dinars. — Rashîd, étant à la chasse, perdit une gemme qu'il regretta beaucoup; ayant entendu dire que Çâlih', intendant d'un oratoire, en avait acheté une pareille pour 20,000 dinars, il se la fit présenter, mais ne la trouva pas comparable.

Mamoun donna à H'asan b. Sahl un collier d'une valeur d'un million et 116,000 dirhems.

Un roi Indien fit présent à Cosroës d'un bocal d'hyacinthe rouge, dont l'ouverture mesurait un empan en diamètre, rempli de perles, chacune d'une valeur de 1500 mit'qâls.

Mah'moûd, roi de Ghaznah, posséda une hyacinthe de la grosseur de la poignée d'un miroir; monté à cheval, il la prenait à la main pour la faire briller de tous côtés, afin que tout le monde le regardât.

Lorsque Abou-l-Fawâris b. Behâ ed-Dawlah fut chassé par

son frère Sultan ed-Dawlah Ibn Boujah, il vendit deux pierres, attachées au front de son cheval, à Zein ed-Dawlah pour le prix de 20,000 dinars; celui-ci lui dit: quelle est ton erreur de mettre des pierres d'une telle valeur sur le front de ton cheval?[1])

Dans le trésor du Merwân b. Moh'ammed, on a trouvé une table d'onyx, dont la surface était blanche, rayée de noir et de rouge, 3 empans en largeur avec des pieds d'or. On dit, qu'elle était faite d'après la figure de la planète Jupiter; celui qui mangeait à cette table, ne se rassasiait pas, et ne souffrait pas d'indigestion. On trouva de même dans son trésor un bocal de verre solide, dit «Faraonien», d'une épaisseur d'un pouce, avec une ouverture d'un empan; au milieu était un lion étendu, devant lequel un homme à genoux bandait son arc pour tirer sur l'animal; l'usage de ce vase est inconnu.

Anoushirwân a possédé un tapis, appelé tapis d'hiver, orné de pierres bleues, rouges, jaunes, blanches et vertes; la couleur verte imitait les branches d'arbres, tandis que les autres diverses couleurs représentaient des fleurs. Quand on en fit butin, au temps d'ʿOmar b. al-Khaththâb, à la bataille de Qâdésia, on le lui apporta. ʿOmar, l'ayant vu, dit: un peuple qui donne cela à son Emir, est fidèle; puis, l'ayant déchiré, il en échut à ʿAli b. Abi Thâlib un morceau d'un empan carré qu'il vendit pour 15000 dinars.

Lorsque Mélik ez-Zhâhir Rokn ed-dîn Bibars s'empara de la ville de Sîs, un esclave, entrant dans la demeure du gouverneur de la ville, y trouva un jeu de trictrac, dont les dés étaient d'hyacinthe rouge et jaune, le cornet de diamant, et le tablier de fils d'or. L'esclave le saisissant, en laissa tomber deux morceaux que, dans son étourderie, il oublia; par hasard Mélik ez-Zhâhir les trouva. Après les avoir regardés et en avoir admiré la parfaite beauté, il fit venir le chef du marché des changeurs, auquel il dit, après les lui avoir montrés: «si tu trouves chez quelqu'un un morceau pareil, je te donnerai une grande récompense». Lorsque peu après l'esclave se présenta pour vendre le jeu de trictrac, il fut arrêté et

---

[1]) Comp. Weil., t. III p. 53.



emmené à Mélik ez-Zhâhir qui, après avoir trouvé le reste du jeu, s'en empara et donna à l'esclave 10,000 dirhems.

Lorque le roi Mélik el-Mançour Qélawoun séjournait à Damas l'an 682, on lui apporta une table d'or, appartenant à l'école Djawhâria[1]) de la ville, d'un poids de 8¼ rathls damasciens, sur laquelle était placée une poule d'or, entourée de poussins d'or, chacun tenant en son bec une perle de la grosseur d'un pois, tandis que la poule en portait une pareille de la grosseur d'une noisette; au milieu de la table était un vase d'émeraude, de la grosseur d'un plateau de balance à dirhems, rempli de perles. On dit, que Mélik en-Nâçir, roi de H'alep, l'avait confiée à Nedjm-ed-dîn Djawhari, qui la plaça dans le vestibule de l'école; après quoi Mélik el-Mançour en fut informé par une servante de Djawhari. Autour de la table était un bord en filigrane, et elle avait 8 pieds.

Le prieur du couvent à 'Acca donna au roi Mélik el-Mançour une palette d'or, au milieu de laquelle était un carré avec quatre fentes au fond, par lesquelles le sang, quand on saignait, coulait dans l'intérieur. Là, était cachée une figure d'homme, dont la tête et le cou apparaissaient au dessus; aussitôt que le sang coulant avait atteint le poids de 10 dirhems, cette figure se levait jusqu'à la poitrine et montrait l'écriteau de 10 dirhems, montant toujours, au fur et à mesure que le poids du sang augmentait; enfin, celui-ci ayant atteint le poids de 3 onces damasciennes, la figure restait debout, et de son intérieur on entendait un mot grec qui signifie: «cela suffit, cela suffit».

---

[1]) Sur cette école v. Cultur-Statistik von Damascus par M. Fleischer, Z. d. d. m. Gesellsch., t. VIII, p. 362.



# CHAPITRE TROISIÈME

## EN SIX SECTIONS.

---

I[re] Section. — *Sur les quatre fleuves qui, d'après les traditions anciennes, sont nommés fleuves du Paradis.*

Le mot «djennet» signifie proprement un jardin, qui, par la densité de ses arbres, abrite les habitants et les protège de leur ombrage épais; rien n'empêche qu'il n'y ait sur la terre des jardins semblables à ceux du ciel, dont Dieu gratifie ses élus. Ces fleuves sont au nombre de quatre, traversant des contrées pareilles.

D'après l'opinion des savants, le fleuve de l'Égypte, appelé le Nil ou fleuve de la Nubie, sort des montagnes de la Lune, qui séparent la terre habitée au Sud de l'Equateur et au delà vers le Nord de la partie méridionale ou brûlée, dont nous n'avons aucune connaissance; ses sources sont dix fleuves qui courent continuellement parmi des montagnes escarpées et des terrains sablonneux; la distance qui sépare le plus oriental de ces affluents du plus occidental, est de 15 journées; tous se jettent dans deux vastes lacs, séparés l'un de l'autre par une distance de 4 journées. La circonférence du lac oriental, avec ses îles et ses montagnes, est de 3 journées et celle du lac occidental est à peu près de 5. Les contrées, aux environs de ces lacs et de ces fleuves, sont peuplées de tribus sauvages de nègres, dont les mœurs ressemblent à celles des animaux féroces; elles mangent ceux qui tom-

bent en leur pouvoir; quand elles ont fait un prisonnier d'une autre tribu, elles le tuent et s'en repaissent comme de venaison. Ces deux lacs[1]) avec leurs fleuves, sont situés entre le 50° et 56° de longitude et entre le 6° et 7° de latitude au delà de l'Equateur; le lac oriental se nomme lac de Koûkoû ou Tamîm du Soudan, celui vers l'occident, lac de Démâdem[2]), de Qaldjoûr et de Hedjâmi. De chacun de ces lacs sortent quatre fleuves qui, après avoir parcouru des contrées habitées par des tribus de Nègres, se réunissent au 7° de latitude méridionale dans un troisième lac d'une grandeur considérable, nommé lac de Djaus, lac du confluent ou lac de Kourâ du Soudan, d'une circonférence de 6 journées en suivant les sinuosités de ses bords, peuplés de tribus de nègres, de Djaous et de Kourâ. De là sortent trois grands fleuves, dont l'un court vers l'occident, nommé fleuve de Ghânah, l'autre vers l'orient en déclinant vers le sud, appelé fleuve de Démâdem ou de Maqdashou; le troisième, nommé fleuve de la Nubie ou Nil, se dirige vers le nord jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée, comme le fleuve de Démâdem se jette dans la mer Méridionale et le fleuve de Ghânah dans l'Atlantique. D'après Qodamah, l'un des dix fleuves déjà mentionnés, à savoir le plus oc-

---

[1]) Voir, sur ces deux lacs, Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, trad. II, p. 45 et 56.

[2]) Sur les Démâdems, tribu nègre, qui habitent près de l'Équateur entre le Nil Blanc et le lac Tchad, et sur les Qaldjour, appelés par Edrisi Caldjoun, v. Reinaud, *Géogr. d'Ab.*, t. II. p. 225; le lac de Djaus est probablement le lac Tchad, ou peut-être identique avec le lac Alhâweres, [v. Ab., p. 226], nom qui, dans l'écriture arabe, ressemble beaucoup à celui de Djaus. D'ailleurs, notre auteur a identifié les lacs de Kourâ et de Djaus ou d'Alhaweres, tandis que Aboulféda les estime deux lacs séparés. Les Arabes ont regardé le lac Tchad, dans l'Afrique centrale, comme le point de départ de trois rivières principales: le Nil, par lequel il faut toujours entendre la branche appelée Bah'r-al-Abjadh ou Nil Blanc; le fleuve de Démâdem ou Maqdashou, souvent nommé fleuve d'Abyssinie, qui semble signifier l'affluent du Nil, Bah'r-al-Azraq [v. Proleg. d'Ibn Khaldoun, t. I, p. 118 et ci-après], mais qui souvent a été confondu avec la petite rivière Zabée, dont l'embouchure est près de Magadoxo, dans l'Océan indien; enfin le fleuve de Ghâna, probablement le Tchadda ou un des affluents de Djoliba qui, réuni a ce fleuve, se jette dans le golfe de Benin. — Le fleuve al-Hou doit être le Yéou qui, traversant le Haoussa et le Bornou, se jette dans le Tchad, v. ci-devant p. 88.

cidental, se nomme al-Hou, dont les eaux sortent de dessous des pierres d'aimant. L'auteur du livre connu sous le nom: «Délices de celui qui désire traverser les pays[1])» dit que le Nil se dirige du sud vers le nord, traversant le désert sur une étendue de 4 mois, la haute et la basse Abyssinie sur celle d'un mois et demi, la haute Égypte jusqu'à la Méditerranée, 15 journées. Le premier lieu, où le Nil disparaît, est dans la Nubie; il est invisible sous 3 journées de chemin, après quoi il continue son cours en sinuosités vers le nord jusqu'à Dongalah; de là il passe à Aswân, puis au Caire. Depuis Aswân jusqu'à Damiette, Rosette et Alexandrie, il devient utile aux divers peuples qui habitent ses rives et ses îles; on y trouve des pays couverts de villes et de villages jusqu'à son entrée dans le désert, où il se précipite en cataractes; là s'arrêtent tous les navires de la Nubie et de la haute Égypte, empêchés par les pierres et les récifs cachés sous ses eaux. Après avoir traversé ces contrées et être entré dans la haute Ègypte, il est bordé de villes et de villages, de jardins, d'édifices et de canaux. D'épaisses forêts, des fruits exquis et des fleurs odoriférantes environnent des édifices admirables et exhalent leur parfum entre deux chaînes de montagnes jusqu'à son arrivée à la ville de Fosthâth[2]), construite par 'Amrou ben-el-'As (que Dieu la garde et la protège); à une journée du Caire, il se divise en deux branches, dont l'une, appelée mer Orientale, se jette dans la Méditerranée près de la ville de Damiette; l'autre, la rivière principale, a son embouchure près de Rosette. La longueur de son cours, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, est de 3,000 parasanges avec tous ses détours et ses méandres. Au temps où tous les autres fleuves décroissent, il augmente; cette crue dure six mois, tandis qu'il diminue pendant le même temps. Quand il est monté jusqu'à

---

[1]) L'auteur ici mentionné est Edrisi, dont l'œuvre indiquée a été traduite par M. Am. Jaubert; la longueur du Nil, donnée ici, ne correspond pas à celle indiquée par Edrisi; v. trad., t. I, p. 29 et 301 et description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrisi, texte Ar. avec trad. par Dozy et de Goeje, p. 172.

[2]) Fosthâth, proprement tente, est un lieu où fut construite la ville de Miçr ou du vieux Caire; v. description de l'Afr. par Dozy et de Goeje, p. 169.

une hauteur de 16 coudées, l'inondation commence pour les environs du Caire, et chaque coudée de surplus a une valeur de 100,000 dinars pour les pays lointains et haut situés, qu'il arrose, arrivé à une hauteur de 18 coudées. La hauteur des crues[1]) est observée au Caire, et quand le fleuve y a atteint 16 coudées, il est monté dans le haut Said jusqu'à 22 coudées, les contrées qu'il a traversées étant plus élevées. Quand la crue du fleuve est arrêtée, on ouvre les canaux et les écluses, par lesquels les eaux se répandent à droite et à gauche sur les terrains les plus éloignés. Les canaux sont au nombre de sept[2]). Au temps de la crue du Nil, les eaux sont sales, d'un goût doux et d'une couleur rougeâtre, à cause du limon qu'il détache pendant son cours rapide. La crue d'un pouce couvre 10,000 charrues de limon fertile et leur donne une irrigation complète. On a dans le Nil une mesure d'une construction admirable, où les variations de sa hauteur sont indiquées par pouces et par coudées, au fur à mesure que les eaux couvrent le pays. Le poëte Abu-l-'Hasan, fils du vizir, en parle ainsi:

«Je vois toujours le grand naître du petit, comme la pleine lune du premier quartier;

«Pourquoi s'étonner, puisque chaque canal en Égypte ramène une rivière de richesse;

«Un pouce d'eau par jour fait des coudées d'abondance.»

El-Khowarezmi dit: Les sources du Nil sortent des montagnes de la Lune; aux environs du haut Nil, dans le désert, et à la frontière de l'Abyssinie, on trouve un animal nommé Hippopotame; il est noir et semblable au buffle; seulement son volume est plus grand; il a la crinière du cou fluctuante, ainsi que la queue, et les sabots comme ceux du buffle. Quelquefois il saillit des juments

---

[1]) Sur la crue et l'abaissement du Nil, v. Ritter *Africa*, p. 837, 842, 849; *Voyages d'Ibn-Batoutah*, édit. Defrémery et Sanguinetti, t. I, p. 77 et suiv.; *Mémoire sur le Méqyas de l'île de Raudhah*, par Marcel; *Description de l'Égypte*, t. XV, p. 387 et suiv.

[2]) Il faut sans doute comprendre par ces sept canaux les sept branches de l'embouchure du Nil, qui sont indiquées par l'auteur ci-après parmi les rivières variables.



ordinaires, qui produisent un cheval de la meilleure race; quelquefois aussi il couvre des vaches, et le fruit de cet accouplement est un poulain ressemblant au bufflle sauvage et qui ne s'apprivoise jamais. La plupart des buffles abyssiniens ont pareille origine. On trouve souvent cet animal dans les fleuves de Mehran, c'est-à-dire le Sind, et de Démàdem, comme aussi dans les fleuves de Ghânah, de Sédjelmesséh et dans Sous-el-Aqça, c'est-à-dire le Maroc[1]).

Le crocodile est fréquent dans le Nil, comme dans les fleuves de Khamdân, dans la partie orientale de la Chine; dans le premier fleuve, on trouve un animal appelé Quidor ou Quondor, c'est-à-dire le castor, qui ressemble à l'homme, doué de mains, de pieds et de raison; il y a parmi eux des serviteurs et des maîtres; tantôt il plonge dans l'eau comme un poisson, tantôt il se réfugie sur terre comme un animal terrestre, quand on lui fait la chasse; mais il n'est pas agressif. Il se construit, sur les bords du Nil, une hutte dont le toit est composé de branches entrelacées et enduites de limon, et y fait trois étages de bancs: un supérieur, un au milieu et un inférieur. Le supérieur est destiné au maître, celui du milieu à la femelle et aux petits, l'inférieur aux serviteurs. Les chasseurs reconnaissent ceux-ci à leur maigreur et à la grossièreté du pelage, comme, au contraire, les maîtres à leur embonpoint, à la finesse de la peau à et leur bonne constitution[2]).

Aux environs du Nil, on trouve aussi l'animal amphibie appelé Seqonqour, c. à d. le Scinque; on le nomme vipère du Nil, et il appartient à l'espèce des crocodiles. Quand la femelle du crocodile a pondu ses œufs et les a fait éclore, les petits, qui descendent dans l'eau, deviennent des crocodiles, et ceux qui restent sur

[1]) Il est bien intéressant de voir que, déjà au XIV[e] siècle, on a cherché l'origine de cet animal dans la partie occidentale de l'Afrique; dans les contrées qu'arrose l'Indus, il ne se trouve plus à présent.

[2]) On ne trouve pas de castors sur les bords du Nil, et il est bien douteux si cela a jamais été le cas; c'est pourquoi cette notice de Dimishqui a besoin d'être appuyée par d'autres témoignages. Qazwini parle de cet animal, mais il lui donne pour patrie la terre de Aisou, c'est-à-dire de Wes, partie de la Russie septentrionale; v. l'édit. d'*Adjâib-el-Makhlouqât*, par Wüstenfeld, p. 141.



terre, des scinques. D'après une autre opinion, cet animal forme une espèce à part; il a deux verges comme la vipère, ou, d'après d'autres auteurs, la verge est bifurquée[1]). On raconte, comme une curiosité de cet animal, que, quand il a mordu un homme, et que celui-ci lave la morsure avec de la salive ou de l'eau, avant que l'animal ne soit rentré dans la rivière, l'animal meurt; mais, au contraire, s'il devance l'homme, celui-ci mourra. Le crocodile, animal dangereux et d'une force extraordinaire, séjourne sur les bords de l'eau; il est invulnérable, excepté sous l'aisselle où l'on trouve une peau molle; tout le reste du corps est couvert d'écailles comme d'une carapace; il grandit jusqu'à atteindre une longueur de 20 coudées, sur une largeur de 2 coudées; il déchire l'homme, le cheval et le chameau. Quand il veut s'apparier, il monte avec la femelle sur une île ou sur terre, et il la renverse sur le dos; l'appariage consommé, il la remet à sa position ordinaire, puisqu'il lui serait impossible de la reprendre elle même, à cause de ses pieds courts de devant et de derrière avec la roideur de son dos; s'il l'abandonnait sur le dos, elle mourrait; puis elle pond ses œufs sur la terre; ceux qui tombent dans l'eau, deviennent de petits crocodiles, et le reste se perd ou devient l'animal mentionné sous le nom de Seqonqour. On observe, comme une singularité de cet animal, qu'il meut la mâchoire supérieure à laquelle la langue est attachée, mais non pas la mâchoire inférieure; on prétend aussi qu'il n'a pas d'anus. Quand la panse est remplie et dépasse la dimension convenable, il vomit; puis, des vers se produisent dans sa gueule, ce que sentant, il monte à terre et alors un oiseau grisâtre, nommé «el-Qâtqât», plus petit qu'une colombe, la tête et les ailes hérissées de pointes, entre dans sa gueule pour

[1]) Sur la description du scinque, v. el-Qazwini, *Adjâib-el-Makhloûqât*, édit de Wüstenfeld, t. I, p. 136, et sur celle du crocodile, p. 131. D'ailleurs l'animal ici mentionné n'est pas proprement le scinque ordinaire des naturalistes, mais le varan, dont il y a deux formes bien distinctes: l'une, le monitor terrestris; l'autre, le monitor niloticus. Ce dernier ressemble beaucoup au crocodile; c'est pourquoi les Arabes ont souvent confondu ces deux familles. — La notice sur la morsure du scinque contient une opinion très-répandue, dans les pays du nord, sur celle des vipères en général.



la nettoyer des vers. Lorsque le crocodile s'aperçoit qu'il est délivré, il ferme la gueule pour dévorer le volatile, mais les pointes dont celui-ci est armé, le forcent bientôt à la rouvrir, et ainsi l'oiseau s'envole[1]. C'est ce qui a donné lieu à l'expression proverbiale de la rémunération du crocodile[2]. Le nombre des dents du crocodile est de 60, et la femelle pond 60 œufs 60 fois dans sa vie, qui même a une durée de 60 ans. Sous la gorge on trouve une tumeur comme un œuf, remplie de liqueur sanguine et ressemblant au musc, avec la différence que cette matière perd son odeur après quelques mois. — Le scinque se nourrit dans l'eau de petits poissons, et sur la terre, de reptiles; la femelle pond 20 œufs et les couvre de sable, comme le crocodile et la tortue de mer. Entre le scinque et le serpent il y a une hostilité perpétuelle, et quand l'un s'est emparé de l'autre, il le tue; ainsi, quand même il y aurait une vingtaine de scinques rassemblés sur un lieu, où il se trouverait seulement un serpent, ils se réuniraient pour le tuer; la même chose aurait lieu avec les serpents. — L'auteur du livre «le Don des Merveilles» dit qu'une partie des compagnons d'Alexandre le Grand, arrivés aux sources du Nil et après y avoir séjourné pour faire des découvertes, ont fait à leur retour la description qui suit: Ils ont trouvé sur une montagne de la chaîne de la Lune des génies, et entre autres, une espèce appelée «es-Sorou'», c. à d. Ghouls. Le ghoul participe de la forme du génie, de l'homme et de l'animal, et il apparaît sous la forme de quelque animal qui lui convient; il a le langage de l'homme et en a l'apparence, mais déchire, comme une bête féroce, tout ce qu'il approche. Ibn Wah'shiah nous raconte, dans le livre sur

---

[1]) Hérodote fait mention de l'oiseau appelé «trochilos», qui mange les insectes et les vers formés dans la gueule du crocodile; v. liv. II., ch. LXVIII—IX. Cet oiseau est, d'après Geoffroi Saint-Hilaire, une espèce du petit pluvier à collier; v. *Description de l'Égypte*, éd. de Panckoucke, t. XXIV, p. 490. On trouve dans le même article un développement sur l'opinion que le crocodile est le seul animal qui n'ait pas de langue, et dont la mâchoire inférieure ne soit pas mobile; v. p. 419 et 421.

[2]) Sur ce proverbe v. MI nuits «le pêcheur et le génie» par Cambarel, p. 47 et trad. de Lane, London 1859, t. I, p. 81.

l'agriculture nabathéenne, dans la description de l'arbre appelé «el-Abhal» ou, dans l'Afrique, «arbre des Ghouls», que cette créature exhale une odeur sensible à une distance d'une demi-lieue; par suite les animaux s'en tiennent éloignés, mais l'abhal, répandant une odeur encore plus forte, absorbe celle du ghoul, à qui il sert d'abri. Aussitôt qu'un être vivant, homme ou animal, s'approche, le ghoul, se précipitant sur lui, en fait sa proie. C'est, d'après le même auteur, un animal qui craint la lumière du jour, ne souffrant ni le feu ni l'éclat du soleil, mais ne sortant que la nuit pour chercher sa nourriture; si le soleil le frappe, il meurt. Il habite une caverne; l'un de ses pieds est formé comme celui de l'homme, tandis que l'autre comme celui de l'âne, à sabot rond et creux; quand il s'est emparé d'une proie, il en dévore d'abord les intestins et abandonne la chair, excepté celle de l'homme; ayant pris un homme, il joue avec lui jusqu'à ce qu'il expire. Après avoir mangé les intestins, il laisse le cadavre quelques jours intact dans sa caverne; puis, quand il est putréfié au point que les vers qui le rongent, sont près de mourir, c'est alors qu'il songe à s'en repaître, la chair putrifiée lui étant plus agréable que la chair fraîche.

D'après la même relation, on y trouve un animal cornu et d'une grande force, dont la figure ressemble à celle de l'homme; en outre, l'animal Béber semblable à la panthère, mais moindre et plus léger dans ses mouvements; par ses sauts il grimpe aux arbres et en atteint les cimes; il vit en bonne intelligence avec tous les animaux, à l'exception de l'éléphant, qu'il tue, malgré la différence considérable entre les statures de ces deux animaux. Il s'élance sur la croupe de l'éléphant et l'entame jusqu'au ventre, puis des griffes et de la tête, il entre dans la panse de l'animal qu'il tue, celui-ci ne pouvant ni l'éloigner, ni s'en défendre. On fait, sur la rapacité et l'adresse de cet animal, des récits fabuleux, par exemple, qu'il prend des oiseaux en grimpant sur les arbres comme le chat prend le moineau[1]).

---

[1]) Cette description semble indiquer «le felis lynx» qui se trouve en Égypte, ou peut-être la panthère même.



L'Euphrate est le deuxième fleuve, appelé «l'un des deux confluents»[1], dont le Tigre est l'autre; ces deux fleuves dépassent la ville de Bagdad, le Tigre vers l'Orient, l'Euphrate vers l'Occident. Des bâtiments, partis de la Chine, de Yémamat, de Hind, de Zendj et d'autres pays, remontent jusqu'à cette ville sur le Tigre; des barques arrivent aussi à Bagdad par l'Euphrate, venant de l'Arménie, et d'Adherbeidjân, des pays grecs, de la Syrie et de l'Occident, de l'Égypte et d'autres pays. L'Euphrate commence à Qaliqala, près d'Akhlâth, et doit sa source à une petite rivière en Arménie, appelée Awdeh'ash (?); après avoir parcouru une distance de 450 milles vers l'Occident, il atteint le territoire entre les villes de Malathia et de Samosate; puis il tourne vers le Sud, continuant son cours près des villes de Samosate et de Djisr-Manbedj, arrosant les villes de Bâlis, de Niçîbîn, Raqqa, Rah'aba, ʿAna, H'adit'a, et après avoir traversé le district d'ʿAnât, il passe Hyt et Anbâr; là, il se divise en deux branches, l'une se dirigeant un peu vers le Sud, appelée ʿAlqam, et traversant le pays de Soûrâ, passe devant le château d'Ibn Hobeirah et devant les villes de Coufah et de Hillah; elle aboutit au bas pays entre Bassora et Wâsith; l'autre, nommée fleuve d'ʿIsa, c. à d. d'ʿIsa ben ʿAli ben ʿAbdallah ben ʿAbbâs, baigne Bagdad, continuant son cours jusqu'à son embouchure dans le Tigre. D'après Masʿoûdi[2], la majeure partie des eaux de l'Euphrate se répandait sur le pays de ʿHîrat, après quoi elles se jetaient dans le golfe Persique, où était situé le château de Nomân b. Mound'ir. Les bâtiments des Indes et de la Chine remontaient le fleuve jusqu'à Almadâin et jusqu'au village nommé ʿAtîq, célèbre par la bataille de Qâdésia, située à peu de distance. La longueur de l'Euphrate, depuis sa sortie près de Malathia jusqu'à son arrivée à Bagdad, est de six cent vingt-trois parasanges. On dit que les eaux du Nil sont plus douces, ce qui est bien vrai;

---

[1]) V. H'arîri éd. de de Sacy, p. 142.

[2]) V. *Meadows of gold*, transl. by Sprenger, I, p. 246 et l'éd. de M. Barbier de Meynard, t. I, p. 215; cet ancien lit de l'Euphrate est le Pallacopas des anciens, mentionné sous le nom de Djaerri-Zaadé par le célèbre Niebuhr; v. *Description de voyage en Orient*, éd. allem. 1778, t. II, p. 223.

parmi les poissons qui peuplent l'Euphrate, une espèce fort grande de poissons blancs y atteint le poids d'un kanthar damasquin. Pendant l'hiver, les eaux de l'Euphrate gèlent depuis Raqqah et au delà vers le Nord, ce qui n'a pas lieu pour son cours inférieur vers le Sud.

Le troisième fleuve est celui de Djîh'oûn (c. à d. l'Oxus des anciens, aujourd'hui Amou-Deria), appelé en persan Roud, ou fleuve de Balkh. Il sort d'un lac[1]) du Thibet, dont la longueur est de 40 milles, sur une largeur égale, formé par la réunion des fleuves des pays de Khotl et de Wakhsh; après sa sortie de ce lac, il traverse le Bédakhshân sous le nom de fleuve Djerbâb (?), se dirigeant d'Orient en Occident, depuis la frontière de Bédakhshân jusqu'à celle de Balkh; puis, tournant vers le Nord, il arrose les villes de Termed', de Zamm, d'Amol, dans le pays de Khorasan. Après avoir atteint le pays de Khowarezm, il y forme des branches et des canaux à droite et à gauche, qui se réunissent en une rivière, et après un cours de vingt parasanges, il se jette dans la mer de Khowarezm ou d'Aral. La longueur de ce fleuve, depuis sa source jusqu'à son embouchure, est de trois cent soixante parasanges; ses bords s'appellent en persan «Roudbâr». On dit par erreur qu'une de ses branches se dirige vers l'Occident jusqu'au pays de Kirmân; puis, elle se jette dans le golfe Persique; la longueur de celle-ci est évaluée à 400 milles.

Le quatrième fleuve est le Sîh'oûn, ou fleuve de Shâsh (maintenant Sir-Deria), qui sépare le pays de Hayathilah ou des Scythes, appelé Toûlân ou Transoxanie, du Turkestân ou Farghânah. D'après Ibn-H'auqal[2]), il est formé par un confluent de rivières dans le pays des Turcs; il traverse les environs d'Ouzkend,

---

[1]) Ce lac est probablement le lac de Sirikoul dans la chaîne du Bolor; comp. cette description avec celle de Kiatib Tchélebi, géogr. du XVII^e siècle, trad. de Amédée Jaubert, dans le *Nouv. Journ. As*, t. XII, p. 495. Sur l'ancienne embouchure du Djîh'oûn dans la mer Caspienne, mentionnée par Mas'oûdi au X^e siècle, et par le géographe persan H'amdallah au XIV^e siècle; v. *Asie centrale* de A. de Humboldt, t. II, p. 228 suiv., 294 suiv., et *Nouv. Annales des voyages* par M. Malte-Brun, 1852, t. I, p. 100 suiv.

[2]) V. l'éd. de de Goeje, p 392, l. 7.



dans le Ferghânah; là, il reçoit d'autres fleuves, et considérablement accru, il continue son cours jusqu'à Farâb. Après avoir traversé le pays de Ghozz, tribu turque, il se jette dans le fleuve de Djîh'oûn; entre le confluent et le lac d'Aral, il y a une distance de dix journées; réuni avec le Djîh'oûn, il parcourt à peu près deux milles, et seul, à peu près vingt journées[1]).

Parmi les autres fleuves qui se jettent dans le Djîh'oûn, dans le pays de Ferghânah, est le Qâmor, le fleuve de Thokhâristan et le Bérâshet; les sources de ces fleuves sont dans le pays des Kirghiz. La rivière du Sîh'oûn est très rapide, et à cause de nombreux récifs, la navigation y est impossible; ses bords escarpés sont très dangereux et réunis par un pont; à leur entrée dans le Sogd de Samarqande et dans le pays de Bokharah, les eaux du Sîh'oûn se répandent et inondent tous les environs, puis se réunissent et arrivent avec celles du Djîhoûn au lac d'Aral ou lac de Khowarezm.

D'après la relation d'Ah'med et-Thînî, les environs de Sogd étaient, avant leur culture, des pâturages arrosés par les eaux débordées du fleuve Sîh'oûn; puis elles se réunissaient en un grand fleuve, nommé fleuve de H'arâmgâm, qui, après avoir traversé la ville de Bokharah, se jetait à l'Orient dans le lac d'Aral. A l'embouchure du H'arâmgâm dans le lac d'Aral, est un village appelé Djâshkhôun, près du fleuve Djîh'oûn, et là le delta forme un lac, dont la longueur est de vingt parasanges, et dont la largeur varie jusqu'à

[1]) Le fleuve de Sîh'oûn ou Sir Deriah a son embouchure dans la partie septentrionale du lac d'Aral, éloignée, d'après Içthakhri, de celle du Djîh'oûn vers le sud, par une distance de 10 (4) journées, tandis qu'Edrisi (t. II, p. 338, comp. Mas'oûdi, I, p. 212) l'indique égale à 10 milles, à peu près la dixième partie. Outre l'embouchure actuelle de Sir, il y avait une branche plus australe, appelée «Djan-Deria», depuis 1816 complétement desséchée; c'est probablement de celle-ci que parle Edrisi. Aboulféda fait aussi mention de deux embouchures de ce fleuve, l'une sur le 47° lat., l'autre sur le 41° lat. Nous n'avons trouvé l'opinion donnée par Dimishqui sur le confluent des deux fleuves, Amou et Sir-Deriah, dans aucun autre écrivain arabe; mais il semble très probable que les embranchements de l'Amou, du Kizil et du Sir n'ont formé qu'un seul et immense delta. Du reste, le texte nous semble très incertain; comp. Ibn H'auqal, p. 354, l. 5, p. 360; et Içthakhri, p. 304 (l'éd. de de Goeje).

8*

cinq. Une partie de ce lac est mêlée avec le Djîh'oûn. On prétend que dans le pays de Sogd, un nombre de douze mille rivières, égalant celui des généraux de l'armée d'Alexandre, est dérivé du fleuve Sîh'oûn, dont nous parlerons ci-après, sous la description des districts.

IIe Section. — *Description des autres grands fleuves connus et des territoires qu'ils arrosent.*

Le Tigre, nommé «l'un des confluents» ou «la Paix» (c'est d'après ce dernier nom que la ville de Bagdad est nommée Dâr-es-Selâm, c. à d. l'habitation de la paix), sépare l'Irâq de l'Aldjézîrah ou de la Mésopotamie; il sort des montagnes d'Amid, où deux fleuves, venant d'Erzéroum et de Maiafâreqein, contribuent à sa formation, et de sources des montagnes de Salsélet (chaîne du Caucase). D'abord il coule entre deux montagnes jusqu'à Shéherzoûr; puis, il passe devant Maiafâreqein, Béled et Mouçoul; là, les deux rivières de Khabor et de Khalâdj, cette dernière sortant de l'Arménie, se jettent dans le Tigre, qui continue son cours entre Soûrâ et Qabri Sapor, c. à d. la tombe de Sapor, où il reçoit le grand Zâb, à une distance d'une parasange de la ville de Hadit'a; celui-ci vient du pays d'Adherbeidjân et est nommé Madjnoûn[1]. Le Tigre continue son cours entre Mouçoul et Arbèle, passant devant la ville de Sermenrai, où le Zâb moyen, sortant de l'Euphrate, a son embouchure; puis, passant entre Arbèle et Daqoûqâ, il reçoit tout près de Wâsith le petit Zâb, sortant aussi de l'Euphrate. Toutes ces rivières, dérivées de l'Euphrate, doivent leur existence à Zâb ben Thahmâsp, ancien roi de Perse. Après avoir passé Sermenrâi, il reçoit la rivière d''Isâ; puis, continuant son cours, il divise la ville de Bagdad en deux parties, et là douze rivières sortent de son lit; après avoir dépassé cette ville, il reçoit la

[1]) Sur le cours du Tigre, comp. Mas'oûdi, *Meadows of gold*, by Sprenger, t. I, p. 256 et suiv. La rivière de Khabor ici mentionnée est bien différente de celle du même nom, qui, près de Circésiah, se jette dans l'Euphrate; v. Meraç., I, p. 333 et Mas'oûdi, éd. de Meynard, I, p. 227.

rivière de Nahrawân, qui sort de l'Arménie traversant Bâsloûi, et baigne les villes de Djerdjérayah, de No'manyah et de Wâsith; puis, courant vers le territoire de ʿHolwân et vers celui des Étangs, il se divise en diverses branches, l'une se dirigeant vers Bassorah, l'autre vers le territoire de Madâr, une troisième vers Ahwâz, qui toutes se jettent dans le golfe Persique.

Un poëte a fait ces vers à propos du Tigre:

«Qu'il est beau, le Tigre, enveloppé de tenèbres, tandis que la lune se couche à l'horizon! il ressemble à un tapis bleu, brodé d'or par les reflets de la lune.»

Un autre poëte, monté sur une félouque, s'exprime en ces vers:

«Souvent, dans l'hippodrome, j'ai vu des chevaux s'emportant sous leur cavalier et refusant de lui obéir; mais moi, j'ai chevauché avec plaisir, en pleine carrière, sur un hippodrome qui semblait avoir lui-même un corps, mais manquer de coeur; il courrait, et je croyais la terre sa figure, et le Tigre des larmes coulantes, tandis que lui-même était enveloppé de tenèbres.» [Souwâd-tenèbres est aussi le nom d'un district autour de Bassorah.]

D'après Masʿoûdi[1]), le territoire des Étangs était cultivé et abondait en pâturages; les bâtiments, venant des Indes, entraient par le golfe Persique dans le Tigre, jusqu'à la ville d'Almadâin, et le Tigre traversait ces contrées, passant devant le terrain où depuis s'éleva la ville de Wâsith; puis, ces environs se couvrirent d'étangs. Ce cours du Tigre s'appelait al-ʿAwrâ, à cause de la diminution de ses eaux[2]). Entre le cours actuel du Tigre et celui d'al-ʿAwrâ, s'étend une contrée appelée Djawkhâ, depuis les frontières de la Perse près du district de Wâsith jusqu'à la ville de Sous, dans le Khousistân. Le Tigre a une longueur de trois cents parasanges jusqu'à son embouchure, et la dimension des Etangs est de trente parasanges carrées. Ce fleuve déborde souvent, ainsi

[1]) *The Meadows of gold*, ed. by Sprenger, t. I, p. 253 et l'édit. fr., t. I, p. 223 suivt.; l'auteur a fait ci-dessus la même observation sur le cours de l'Euphrate, p. 113.

[2]) Le mot «el-ʿawrâ» signifie aveugle et sert à désigner un désert qui manque d'eau, v. Masʿoûdi, I, p. 223 (l'éd. fr.).



Bagdad est exposée à ses inondations. D'après Ah'med et-Thîni, aux environs du territoire d'Obollah-Bassorah est située une ville appelée Mathâret où le Tigre et l'Euphrate maintenant se réunissent, après s'être séparés aux Étangs et à Sîb; là, une grande rivière est formée, appelée Shaththel-'Arab, d'où se dérivent de grandes et de petites rivières navigables pour les vaisseaux de tout bord, et des canaux arrosant les environs. Dans ce réseau de rivières sont situés des jardins, des forêts et des pâturages, entourés d'eaux et animés par le passage des bâtiments de commerce et des barques. La rive occidentale, la mieux cultivée, est aussi plus considérable que la rive orientale; de celle-là sortent de grands canaux, tels que le canal de Deir, c. à d. du Couvent, le canal de Mashân et autres. Depuis la ville de Mathâret, des bâtiments, des villages et des forêts s'étendent sur une longueur de quarante parasanges jusqu'à 'Abbadân, la dernière ville située sur la mer. La largeur la plus grande de ce terrain est, depuis la fin du canal de Djawwît' jusqu'à celui de Sabakhat, à peu près de quinze parasanges. Après avoir passé devant la ville de Mashân, il donne naissance au Ma'qal, canal considérable, qui porte de grands bâtiments, et se dirige vers l'Ouest; puis il décrit un demi-cercle jusqu'à son arrivée à Bassorah, d'où se détache une autre grande rivière, appelée Nahralobollah; Obollah est le nom d'un terrain élevé et couvert de maisons et de châteaux. Ce canal tourne aussi en demi-cercle, ressemblant à un arc, dont le Tigre est la corde; sa longueur est de huit parasanges. La terre, inscrite dans ces limites s'appelle l'Ile Grande, d'une dimension de soixante parasanges carrées, arrosée d'une grande quantité de rivières entrelacées et navigables pour les vaisseaux[1]. Toute cette île est couverte de villes et de jardins, qui, formés en terrasses, présentent tantôt des palmiers et des bois d'autre espèce, tantôt des pâturages et des plantations donnant un riche ombrage; on n'y trouve pas de terre inculte. Au-dessous de Bassorah, les ri-

[1]) Sur la description de ce terrain, v. Edrisi, *Géogr.*, trad. par Am. Jaubert, t. I, p. 369.



vières déjà nommées sortent du Tigre, qui, après avoir traversé, sous le nom de Shathth-el-ʿArab, l'Obollah, donne naissance au canal de Mah'erziah, ville où abordent les vaisseaux venant de l'Océan; puis, près d'ʿAbbadân, il se jette dans la mer d'ʿOmân, près de la chapelle de Khidhr. Sur la rive orientale, les canaux de Djézîrah, de Touster et d'Ahwâz, se jettent dans le Tigre, qui forme aussi ceux de Çaçaʿat, de Djawwit' et autres. Toutes ces rivières sont sujettes au flux et au reflux, deux fois par jour et par nuit; au temps du flux, l'eau de la mer monte sur le rivage vers le Nord, et s'élève jusqu'à remplir toutes les rivières et les canaux; alors, ceux qui veulent arroser leurs jardins et leurs terres, ouvrent les écluses. Après six heures, le flux s'arrêtant, les eaux décroissent et reprennent leurs cours vers le Sud, ce qui dure un peu plus de six heures, puis recommence le flux, de la même manière, mais le temps du reflux est un peu plus long que celui du flux; c'est la cause pourquoi le temps du flux et du reflux varie, commençant p. e. le dimanche à la 1ère heure du jour, puis le lendemain à la 2ème. Ainsi les hommes se rendent en bateaux à leurs jardins et à leurs occupations. Dans ces contrées la volaille est en abondance, à cause de l'éloignement des montagnes, où séjournent les oiseaux de proie. La crue et l'abaissement des eaux du Tigre à Bassora et aux environs se font aussi régulièremeut que dans le Nil en Egypte; la longueur du canal d'Obollah est de 4 parasanges.

Le fleuve d'Ispahan, appelé Zenderoud, sort d'une montagne située aux environs de cette ville; il traverse la contrée qu'il abreuve et qu'il couvre de ses eaux, s'écoulant dans les sables après un cours de 70 parasanges; puis, il reparaît à une distance de 60 parasanges dans le Kirmân qu'il arrose, et se jette dans le golfe Persique. La Perse compte dix fleuves qui tous sont navigables.

Le fleuve de Sédjestân ou Hindmend (c. à d. le Hilmend) qu'on dit avoir été creusé par Ménoushehr-ben-Iradj-ben-Ifridoun (ancien roi de Perse de la première dynastie), a ses sources dans l'Inde; il traverse le Ghour et le Rokhadj (l'Arachosia des anciens), puis il passe à Bost et à Zarendj dans le Sédjestan. Après

avoir donné naissance à plusieurs rivières ou canaux, la branche principale continue son cours jusqu'au lac de Zareh. La longueur de ce fleuve, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, est de 100 parasanges, et il est navigable pour les bâtiments qui apportent des denrées. D'après une opinion, il sort du Gange[1]).

Le fleuve de Sind, appelé Mihran, ressemble au Nil pour ses crues et ses abaissements, ses animaux et la quantité de canaux qui en dérivent; c'est pourquoi des ignorants disent[2]) qu'il doit sa naissance aux eaux de ce fleuve, bien que celui-ci, coulant du sud au nord, soit séparé du fleuve de Sind par une distance de plusieurs mois sur terre et sur mer. Le Sind se jette dans la mer Indienne. Il ne peut aucunement couler vers le nord, à l'exception de quelques-uns de ses méandres et de ses détours, qui parfois prennent cette direction sur un parcours d'une ou deux journées pour retourner vers le sud. Ce fleuve a quatre affluents grands et rapides, dont chacun est égal à l'Euphrate; deux viennent du Sind, le troisième du côte de Kâboul et le quatrième de Qashmir. Ces quatre fleuves se réunissent et forment une grande rivière qui, après avoir dépassé la ville de Doûrah[3]), est nommée fleuve de Mihran; il baigne ensuite les villes de Moultân, de Mançourah et de Daybol; à une distance de 6 milles de cette dernière, il se jette dans la mer Indienne. Sa longueur, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, y compris tous ses détours et ses méandres, est de 1000 parasanges. Dans ce fleuve on trouve des crocodiles depuis Mançourah jusqu'à son embouchure; on y trouve aussi depuis Daybol jusqu'à son embouchure un poisson, nommé «ber-

---

1) Sur le cours des deux fleuves de Zenderoud et de Helmend, v. la *Géogr. d'Aboulféda*, trad. par Reinaud, t. II. 1ère partie, p. 75. Le cours du dernier a été représenté sur une carte accompagnant l'ouvrage «liber climatum auct. Isstachri» par I. H. Møller, p. 104, tab. XVII, et de même dans la monographie «Il Segistan ovvero il corso del fiume Hindmend di Madini», Milano 1842.

2) Sur cette opinion voir *Fragm. Ar.* et *Pers.* relatifs à l'Inde, par Reinaud, p. 111, et un mémoire de Letronne, *Journ. des Savants*, 1831, p. 476 et suiv.

3) Cette ville est appelée «Roûr» par Mas'oudi, v. l'éd. de Paris, t. I, p. 378.



dousakh» [pointe de l'enfer] ou «sensabîn», qui, venant de la mer, remonte le fleuve; sa couleur est d'un rouge foncé, sa queue a une pointe recourbée avec laquelle il pique, et celui qui en est atteint, pisse du sang jusqu'à ce qu'il meurt. Il a une coudée de longueur[1]). Dans le fleuve de Mihran, on trouve, comme dans le Nil la torpille, dont les secousses donnent la mort; quand elle tombe dans le filet du pêcheur, celui-ci sent sa main trembler en le saisissant[2]). On trouve aussi dans ce fleuve, près de Daybol, un animal, appelé porc-épic de mer ou échinos; quand l'homme boit son fiel, il meurt en perdant la liqueur séminale[3]). Dans ces eaux, il y a aussi une grande quantité de scorpions aquatiques, de l'espèce qui se trouve dans la plupart des eaux stagnantes du premier climat et au delà vers le sud; mais ceux-ci sont encore plus nombreux et plus gros. Une espèce n'a que quatre pattes, sa queue est poilue sans nœuds; elle est d'un jaune rougeâtre et pique avec son dard comme le scorpion terrestre, mais n'est pas si venimeuse[4]). Aux bords de ce fleuve, tout près du rivage de la mer, croît le poivrier, mais il n'est pas très fréquent. Cet arbre est originaire de l'Inde; ses fruits sont d'abord longs et semblables aux légumineux et à ceux de la plante seisabân, c. à d. «dolichos sesban»; c'est ce qu'on appelle «poivre long» qui contient de petits grains semblables au millet; arrivés à maturité, ils donnent le poivre noir, et, cueillis frais, le poivre blanc[5]).

Le Gange, en grande vénération chez les Hindous, sort des montagnes de Qashmir et, traversant les hautes contrées de l'Inde,

---

[1]) Le poisson appelé «sensabin» appartient à l'espèce «acanthurus», ordinairement appelé en français «chirurgien», à cause de la lancette recourbée qu'il porte au bout de sa queue.

[2]) La torpille est une espèce de raie électrique qui se trouve dans la mer Indienne; elle diffère du silure électrique du Nil dont parle de Sacy. V. *Relation de l'Égypte*, par Abdallatif, p. 167.

[3]) Les porcs-épics de mer appartiennent à l'espèce de «Diodon» et sont très venimeux.

[4]) Les animaux ici mentionnés semblent être de diverses formes d'écrevisses ou d'insectes.

[5]) La plante, dite Seisabân, est mentionnée par Forskål. V. *Flora Ægyptiaco-Arab.*, p. LXX.

il se dirige vers le sud jusqu'à son embouchure dans la mer Indienne. Les Indiens prétendent qu'il vient du paradis, et à cause de ses crues et de ses abaissements, qui selon leurs opinions sont des actes d'adoration de la mer, ils lui vouent un culte, et le révèrent comme une divinité. Ils brûlent leurs morts et en jettent les cendres dans ce fleuve, afin que le défunt, après avoir été purifié de toute souillure mondaine, arrive à la source de l'éternité dans le ciel. Beaucoup de dévots s'y jettent eux-mêmes et s'y noient; d'autres y font des ablutions; puis, sortant du fleuve sans lui tourner le dos, ils se lient par les cheveux à la cime d'un arbre élancé et souple qui croît sur ses bords, semblable au bambou; puis, ils commandent à leurs compagnons de leur couper la tête avec un couteau. Cela fait, l'arbre, tenu fléchi, enlève la tête, et le corps reste sur la terre, après quoi le compagnon le brûle et en jette les cendres dans le fleuve. Il y en a qui se coupent eux-mêmes le cou, et le tronc devient la proie des animaux féroces[1]). Il y a dans ce fleuve un tourbillon qui tournoie et jaillit perpétuellement, nommé «Cœur-du-Gange». Une des merveilles de ce lieu, c'est que, si l'on y jette des immondices, l'eau bouillonne et s'agite, et l'air s'obscurcit, jusqu'à ce que l'objet soit rejeté avec l'eau qui jaillit du tourbillon. C'est là que sont établis les prêtres du Boudd, qui ont des armes prêtes pour ceux qui ont fait vœu de s'offrir en sacrifice au fleuve, et qui sont immolés de la manière qu'ils choisissent eux mêmes. Ces prêtres et autres zélateurs qui veulent s'adonner à la prière et à la dévotion, s'avancent dans le fleuve jusqu'au nombril, nus et les parties naturelles seules couvertes; le dévot prend dans la main une poignée de basilic coupé en petits morceaux, qu'il sème peu à peu dans l'eau, jusqu'à ce que rien n'en reste; puis, en murmurant sa prière, il boit en humectant et s'aspergeant la figure et la tête; après quoi il sort du fleuve à reculons, et arrivé sur le rivage, il y fait ses dévotions.

---

[1]) Comp. un pareil récit dans l'ouvrage intitulé: *Relation des Voyages*, publié par Reinaud, p. 124; et sur l'adoration du Gange, v. *Voyages d'Ibn-Batoutah*, publiés et traduits par MM. Defrémery et Sanguinetti, vol. III, p. 141.



Les Hindous portent de cette eau à toutes leurs idoles pour leur laver la figure et la tête, en fussent-elles éloignées, à une distance d'une année, sur une île lointaine. On trouve dans ce fleuve l'animal appelé araignée aquatique, de l'espèce de celles de mer qui sont dans l'Océan. Si un homme est atteint du dard de cet animal, son corps enfle, puis sa force mâle s'engourdit, et il est pris de vomissements. Cette araignée est d'un noir luisant; elle a six longues pattes, mais sortie de l'eau, sa forme n'est pas distincte à cause de la finesse de ses pattes. Parmi les plantes qui croissent sur les rives du Gange, est l'arbre de zend, espèce de Rapontic, très-grand, originaire de la Chine; son fruit, ressemblant aux pistaches ou au ricin, est tacheté de points noirs; il se trouve aussi dans l'Inde; sa moelle gris-jaune diminue avec le temps jusqu'à disparition complète. Un quart de drachme de cette substance produit l'effet d'un violent purgatif. Sur les bords de ce fleuve, on rencontre un grand oiseau aquatique, appelé «anqérânia», qui habite les îles. Une corne rouge surgit de la cavité de l'occiput; il donne la chasse aux poissons et aux petits animaux. Le fiel de cet oiseau est fort venimeux et donne immédiatement la mort; on en dit autant de sa chair. Un autre oiseau noir, nommé «el kerîm», ressemblant à l'aigle, habite ces rivages; il a un collier blanc et prend de grands poissons, dont il ne mange que les yeux, laissant le reste aux hommes[1]). On trouve en Said sur le Nil un oiseau semblable, nommé «aboû-thôuq», c. à d. orné d'un collier, dont on raconte la même particularité.

Le fleuve Madjrour-Khansh (?) (peut-être le Bhramapoutre), rivière rapide, sort des montagnes de Balhara, à la frontière du Tâdjeh (partie du Tibet), et du pays de Khaizéran ou des bambous; à son embouchure dans l'Océan qui baigne la côte de Coromandel, il se divise en quarante branches, toutes navigables, en conservant son lit principal. A son embouchure dans l'Océan, vit le lièvre de mer, animal qui varie de couleurs, n'ayant pieds ni de devant

---

[1]) C'est une particularité de tous les oiseaux de proie d'arracher les yeux seuls de leur proie, laissant le reste du corps intact.



de derrière. Son corps ressemble à celui du poisson, et sa tête à celle du lièvre; son corps est écailleux et dur comme la pierre; on trouve, parmi les poils de la tête, des particules très-venimeuses, ressemblant aux feuilles de l'alcali[1]). Parmi les plantes qui croissent sur les bords de cette rivière, il y a le noyer «Mâṭ'il», arbre très grand, originaire de l'Inde, et qui se trouve aussi dans le pays de Djelâḥiqat (?)[2]); son fruit ressemble à la noix, mais moindre; l'arbre est couvert d'épines épaisses et fines; les graines de ce fruit, ressemblant à celles du citron, sont soporifères, et il y en a de venimeuses. Dans ce fleuve est un monstre marin de l'espèce qu'on trouve dans l'Océan; il a la forme d'un serpent, excepté la tête qui a trois oreilles; le bout de la queue est pourvu d'un dard, dont la piqûre est mortelle[3]). La longueur de ce fleuve, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, est de 400 parasanges.

Le fleuve de Tibrâ ou Tippérah (peut-être Irawaddy) dans la partie de la Chine appelée Shine et Mâshine, sort du lac de Tibra le grand, d'où viennent aussi les deux fleuves de Khamdân, le grand et le petit. La longueur de ce fleuve, depuis le lac jusqu'à son embouchure dans la mer de Senf (partie de l'Océan chinois), est de 160 parasanges. Parmi les merveilles de ces contrées est un animal qui sort de la mer et ressemble à une bête féroce; son corps est entouré d'une ceinture rouge; c'est pourquoi on l'appelle Abou-Qouthâs[4]); il est de la taille d'un

---

[1]) Le lièvre de mer est un mollusque, appelé par Linné «Aplysia»; deux excroissances sur la partie supérieure de sa coquille, qui la font ressembler à la tête d'un lièvre, lui ont fait donner ce nom. Dimishqui en a fait mention plus haut p. 86 et l'a rangé parmi les créatures intermédiaires entre le règne minéral et l'animal; il l'appelle aussi «aimant de la chair», parce que la viande tombée dans la mer s'y attache si fortement qu'on ne peut l'en arracher.

[2]) Nous ne savons où chercher le pays de Djelâhiqat qui semble ici limitrophe de l'Inde.

[3]) Le monstre marin ci-mentionné pourrait appartenir à une espèce de raie, dont la queue pourvue d'un dard aurait quelque analogie avec la forme d'un serpent; alors l'étendue du reste du corps ressemblerait à trois oreilles.

[4]) Qouthâs signifie nœud avec des franges, formé des crins du bœuf marin que l'on suspend au cou des chevaux; ce bœuf marin est le même que le



chien. Un demi-mit'qâl des calculs de sa vessie, séchés et pulvérisés, est un remède efficace contre la piqûre de tous les reptiles venimeux et surtout contre celle de la vipère femelle; celle-ci est beaucoup plus venimeuse que le mâle, et sa morsure tue plus rapidement, attendu qu'elle a quatre dents, tandis que le mâle n'en a que deux. Aux bords de ce fleuve croît l'arbre de Bélador, qui ressemble au palmier indien et au lotus; les fruits, connus sous le même nom, sont très-succulents, mais dangereux, et causent la mort ou l'insanité, si les hommes sont doués d'un tempérament chaud, tandis qu'ils produisent un effet stimulant sur ceux d'un tempérament froid[1]).

Le fleuve de Khamdân[2]) le petit, sortant du lac de Tibrâ, est une rivière rapide et navigable; il traverse les contrées de Sinessin et les parties inférieures des montagnes de Balharah jusqu'à son arrivée aux portes de la Chine. Coulant du nord au sud, il traverse le pays de Tâdjeh et le lac du même nom; après en être sorti, il débouche, après un cours de 3 parasanges, dans la mer de Maharadja, partie de la mer de la Chine[3]). Les montagnes qui le bordent, sont peuplées d'une grande quantité de singes de l'espèce qui se trouve aussi dans le pays de Wâdhah'[4]), de Maharadja et sur les rivages de la mer de la Chine. Mas'oûdi dit, dans l'œuvre intitulée «Prés d'or», que l'on trouve des singes en

---

Yak ou bos grunniens, habitant les montagnes entre le Khatha et l'Indostan. C'est peut-être à la couleur de son poil qu'il doit le nom de «marin» v. Quatremère *hist. des sult. Maml. de l'Eg.*, t. I, 1ère partie, p. 228, Nr. 101.

1) Forskâl fait mention de cette plante dans la «materia medica Cahirensis». V. l'ouvrage *Descriptiones animalium*, p. 151.

2) Khamdân est le nom donné par les écrivains arabes et syriens à la ville appelée actuellement «Si-ngan-fou», jadis capitale de l'empire, et située sur les bords du Wei, l'un des affluents du fleuve Jaune.

3) La mer du Maharadja est la mer voisine du grand empire des peuples malayens, dont le centre était formé par les îles de Jawa et de Sumatra. V. Rel. des voyages, faits par les Arabes et les Persans, par Reinaud, p. LXXIV.

4) Wâdhah est le nom d'une contrée de l'Égypte méridionale, entre Aydab et Aswân. V. Aboulféda, trad. par Reinaud, p. 144, 167. Le passage cité de Mas'oûdi, se trouve t. II, p. 49—55.

plusieurs endroits de la terre, entre autres dans la vallée des Palmiers [Wâdi-nakhlat], dans la montagne d'ʿArafât près de la Mecque et dans le district de Zabîd dans l'Yémen. Cette vallée est bien cultivée, et l'on y trouve une quantité de maisons, de prairies et de palmiers; sur chaque montagne il y a une espèce différente de singes, conduite par un chef appelé «Hazar», singe grand et honoré. Ils tiennent des réunions, où ils se rassemblent en grand nombre et s'entretiennent en se racontant des histoires; les femelles sont séparées des mâles, et le chef de ses subordonnés. Dans l'Yémen, les singes sont en grande quantité dans divers districts montagneux; souvent attaquant un homme isolé, ils le renversent sur le visage, et s'accroupissant sur lui, l'un après l'autre, ils le tourmentent jusqu'à ce qu'il meurt. Ils traitent les femmes de même, n'ayant peur de rien, excepté le sifflement de la fronde. Les singes habitent aussi la Nubie, la haute Abyssinie, les contrées montagneuses autour de la plaine de Bezwâ[1]), les montagnes de la Chine, du Wâdhah et du Maharadjah. Vers le nord, le pays des Slaves est couvert de marais et d'étangs; on y trouve des singes chevelus, d'une taille élevée, figures rondes, ayant l'extérieur de l'homme. On en prend quelquefois par la ruse, et ils montrent une grande intelligence; seulement ils ne savent pas dire leurs pensées, mais se font comprendre par gestes. Ils jouent aux échecs et au trictrac, et, vainqueurs de la partie, ils montrent une grande joie; vaincus, ils s'affligent. Sur la montagne de Mousa, qui domine la ville de Ceuta, il y a une espèce affreuse de singes d'une grande taille; leur tête ressemble à celle du chien, ils ont un museau, mais point de queue[2]); ils sont de nature farouche et peu accessibles à l'éducation. Les singes abyssiniens, d'une sta-

---

[1]) Sur la plaine de Bezwâ, district dans les environs de la Mecque, v. *Voyages d'Ibn-Batoutah*, édit. de Paris, t. I, p. 296.

[2]) Les singes mentionnés ici sont des cynocéphales, originaires de la Nubie, de l'Abyssinie et de l'Arabie. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que les singes dont parle l'auteur dans les pays du Nord, ne sont que des populations sauvages, vêtues de peaux d'animaux et appartenant aux races des Esquimaux et peuplades semblables.



ture égale à celle de l'homme, s'emparent des champs des Abyssiniens; trouvant un cultivateur isolé ou même accompagné, ils l'attaquent à coups de pierres et de bâtons et le frappent jusqu'à ce qu'il meurt; de même, quand ils rencontrent un voyageur pendant la nuit.

Le fleuve de Khamdân le grand (le fl. Jaune), fleuve considérable et un des plus grands, des plus larges et des plus profonds du monde entier, sort du lac de Tippéra après avoir reçu beaucoup de fleuves qui s'y jettent, venant des montagnes d'ammoniaque et de camphre, et des pays de Khanfoû, de Khalfoûr et de la Sine; il est navigable pour les vaisseaux qui remontent le fleuve par le vent et le descendent par le courant du nord au sud; sa longueur est de 700 parasanges et plus. A son embouchure, il y a une pêcherie de perles précieuses; on en trouve les plus grandes à une distance de 40 milles de son embouchure dans la mer méridionale. Ses bords sont couronnés d'arbres de camphre mâle[1]). Selon la relation d'Ah'med, le libraire d'Egypte, le camphre est une résine d'un arbre aquatique qui croît sur les bords des rivières, d'une grande circonférence, et peut abriter une centaine d'hommes; il y en a dans quelques contrées de la Chine et des Indes. D'après l'opinion des navigateurs, il y a diverses espèces de camphre dans un seul arbre, et l'on sépare ces espèces. Parmi les lieux où l'on trouve le camphre, est Fançour; celui-ci est d'une qualité supérieure à cause de sa substance, sa blancheur, sa finesse, sa douceur et la suavité de son odeur. L'île de Fançoûr, dont nous parlerons ci-après, est située dans la mer de la Chine[2]). D'autres lieux, tels que les îles d'Arshîr (?) et de Ribâh', ne produisent que des qualités inférieures. Abou-l-Qâsim es-Seyrafi nous donne cette description de la récolte du camphre: à un certain temps de l'année, on se rend à un arbre qu'on entoure d'une fosse, où l'on pose un grand réservoir; puis un homme, voilé et les narines

---

[1]) Sur le camphre, v. *Relation des Voyages*, t. I, p. 7 et t. II, p. 9—10, et *Géogr. d'Edrisi*, trad. par Jaubert, t. I, p. 80.

[2]) Sur l'île de Fançoûr, v. ci-devant p. 16.

bourrées, s'approche, une hache tranchante à la main; après avoir mis le réservoir tout près de la racine, il entaille l'arbre avec la hache, afin que la sève du camphre en coule; puis jetant la hache, il s'éloigne en grande hâte, de peur que le camphre coulant ne jaillisse sur sa figure et ne le tue. Lorsque la sève recueillie est refroidie, ils en emplissent des vases, puis ils abattent l'arbre dont ils ont enlevé la sève, et le laissent sécher. Après l'avoir coupé et fendu en morceaux, ils extraient ce qui reste de résine entre l'écorce et le bois. D'après d'autres, le camphre se trouve renfermé dans l'intérieur de l'arbre d'aloës, comme du sel; cet arbre est creux comme le bois de Brésil; d'après une autre opinion, le camphre distille d'une espèce d'arbres qui croît dans les marais, aux environs de contrées montagneuses, à une distance de quelques journées de la mer; ces lieux peuplés de serpents sont inabordables pour les hommes, et personne n'ose y entrer pour recueillir le camphre. Cependant pendant un mois, à une certaine époque de l'année, au temps de l'accouplement, les serpents mâles et femelles cherchent la mer pour s'y désaltérer et apaiser leur ardeur; alors les glaneurs du camphre profitent de leur absence; s'il n'en était ainsi, le camphre serait très rare. Le meilleur camphre est le ribâh'i et le fançoûri, qu'on ne trouve que dans les cimes des arbres et dans les branches; sa couleur est d'un rouge luisant; le premier est appelé ainsi du nom d'un roi «Ribâh'» qui découvrit cette espèce. Parmi les autres sortes, le Mahinshâr est blanc, rayonnant, friable et d'une odeur suave; le Mordjâni a des grains plus gros que le Mahinshâr; sa couleur tourne un peu au noir, et il est aussi facile à pulvériser; le Boûtnân est tendre, tournant au rouge; le Mahbâber est rouge à l'extérieur, blanc dedans et très-pur; le Kondardj a la couleur de la sciure du bois de teck, il est mou et gras; en le brisant, l'intérieur est noir, mais broyé, il devient blanc. De toutes ces espèces, le Ribâh'i est la seule qu'on exporte de la terre de Fançoûr et qu'on emploie comme remède.

Le fleuve des Hayathilah [des Scythes], grande rivière formée de sources situées dans le pays de Zerqayâ, reçoit une autre

grande rivière près de la montagne de H'erra. Après avoir traversé le Tibet, il prend la direction vers l'orient, arrosant les limites du pays de Zerqayâ et débouche dans la mer Orientale. Sur ses bords croît l'arbre appelé Semlâqiç, qui ressemble au saule et porte des fruits semblables à ceux du térébinthe; il est quelquefois visité par un petit oiseau blanc qui noircit après avoir mangé de ses graines. Cet arbre est très vénéneux et croît aussi dans l'Abyssinie et la Nubie; ses feuilles ressemblent à celles du laurier, seulement elles sont plus grises et ternes. Il est dangereux de s'abriter à l'ombre de cet arbre, dont l'odeur, l'ombrage et la saveur sont également malfaisantes et causent des diarrhées mortelles. Parmi les animaux de ces contrées est le musc[1]), animal de l'espèce des chevreuils, avec des pieds et des griffes comme ceux du loup; d'après une autre opinion, il a des sabots comme la gazelle; comme de celle-ci, sa couleur est noire, et il a les cornes droites, deux dents blanches sortent de la mâchoire inférieure, la longueur de chacune est à peu près d'un empan. Il se nourrit de menus reptiles et d'herbe; on le trouve aussi dans l'Inde. Le musc, provenant de l'animal indien, est de mauvaise qualité, tandis que le musc tibétain ou chinois est le meilleur. On dit que les deux espèces de musc viennent d'un seul animal; quand il paît dans le pays des Scythes et du Tibet, le musc qu'il produit, est mauvais, mais les bons pâturages de l'Inde donnent un musc excellent que l'animal rapporte au Tibet. Le musc est un résidu sanguin, qui s'accumule à un certain temps de l'année aux environs du nombril. Comme l'arbre donne ses fruits, ainsi, à une certaine époque, la vésicule du nombril se remplit régulièrement de sang. L'accroissement de volume rend cette tumeur gênante à l'animal et lui cause des douleurs qui font qu'il se gratte et s'en va, la comprimant contre la terre et les plantes; c'est alors qu'en tombent sur les pâturages, dans les déserts ou

[1]) V. une pareille description du musc dans l'ouvrage *Relation des Voyages*, par Reinaud, p. 115—118, et notes, p. 71—75; Mas'oûdi, éd. fr., t. I, p. 353; Tavernier, *Voyages*, éd. de Paris, 1682, t. II, p. 316, avec une planche représentant l'animal.

sur les bords des fleuves, des particules que les glaneurs recueillent. On trouve aussi le musc chez le crocodile, comme nous l'avons dit précédemment[1]), et dans une espèce de serpents, bien qu'on ne sache pas quelle utilité en retirent ces animaux.

Le Bâliq, rivière grande, profonde et rapide, sort des montagnes de Khathâ (la Chine septentrionale), puis traversant les pays des Khirgiz et de Kâshgar, il débouche dans le fleuve d'Itil; ce fleuve gèle pendant l'hiver[2]).

L'Itil[3]) (le Volga) dans les pays des Turcs, fleuve grand, profond et rapide, sort des déserts du Qipdjaq et de ses montagnes; après s'être accru de sources et de fleuves, venant des pays au delà des Bulghars, il se jette dans la mer Caspienne; depuis ses sources jusqu'à son embouchure il a 700 parasanges; il traverse le pays des Bulghars musulmans. La surface de ses eaux est couverte, pendant l'hiver, d'une plaine de glace qui atteint une épaisseur de 10 empans; alors on creuse sur les bords du fleuve des puits dans la glace jusqu'à atteindre l'eau courante pour en faire des abreuvoirs. Souvent la température est si froide que la surface de la glace se fend, et l'eau qui en jaillit et gèle immédiatement, forme des collines et des coteaux; le bruit de la glace, quand elle se fend, est plus fort que celui du tonnerre. Il reste couvert de glace jusqu'à cent jours. L'auteur du livre intitulé «le Don des merveilles», dit qu'il y a dans ce fleuve un animal noir de la taille d'un homme, gros et élancé; sortant de l'eau jusqu'au nombril, il regarde à droite et à gauche. Quand il aperçoit un homme sur la terre, il plonge dans les eaux. On ne sait rien de certain sur sa nature, et l'on n'est jamais parvenu à le capturer. Dans ces contrées, il y a une quantité de martres zibelines, et sur le bord du fleuve vivent les castors.

---

[1]) V. ci-dessus p. 111.

[2]) Nous ne saurions déterminer ce que l'auteur entend par le fleuve de Bâliq qui, par la direction indiquée, ne peut être identifié avec le Kama, affluent du Volga.

[3]) Le mot «itil» signifie «fleuve» en turc. V. l'ouvrage de M. d'Ohsson: *Des peuples du Caucase*, Paris, 1828, p. 30, et la *Géogr. d'Ab.*, par Reinaud, t. II, 1ère partie, p. 81.



Le grand fleuve des Slaves et des Russes sort des montagnes de Saqsîn et Kélâbiah; il reçoit une grande quantité de rivières venant du pays des Bashkirs, des Madjars (c. à d. des Hongrois) et de Soudâq, et il gèle pendant l'hiver plus fort que le Volga[1]).

Le Kourr et le Rass sont deux fleuves rapides et abondants en eau. Le fleuve du Rass, à cause de sa rapidité, n'est pas navigable. On dit que le peuple russe, mentionné dans l'Alcoran[2]), habitait ses bords et qu'il en a reçu le nom; leurs vestiges y sont encore visibles. Le fleuve du Rass (l'Araxe) sort, d'après Mas'oûdi, des pays les plus éloignés du Roum; d'après une autre opinion, il vient de Trébisonde, puis il passe à une distance de 2 parasanges de la ville de Qâliqalâ, et, après avoir arrosé les villes d'Ardébîl et de Thoûrân (probablement Ouartan), il se jette dans le fleuve du Kourr près de la ville de Berdidj. Le fleuve du Kourr, qui traverse l'Arménie, sort du pays des Allâns et continue son cours à travers le pays des Abkhâz, jusqu'à ce qu'il rencontre le territoire de Tiflis; après l'avoir traversé, il entre dans le pays de Berda'ah; puis, près de Berdidj, une branche reçoit le fleuve du Rass, avec lequel elle forme une grande rivière et débouche dans la mer Caspienne.

Le fleuve de Syh'ân sort des contrées de Malathiah, d'un point où est érigée une église qui contient un tableau, représentant le paradis et ses habitants; la longueur de ce fleuve jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée est de 730 milles.

Le fleuve de Djyh'ân sort, aux environs de Zibathrah, d'un rocher dur, où aussi est située une église; il égale à peu près en longueur le précédent[3]).

---

1) L'auteur désigne sans doute le «Danube» par le nom «le grand fleuve des Slaves et des Russes».

2) V. Sur. XXV, v. 40 «les gens d'Alrass et leurs nombreuses générations»; comp., sur le cours de ces deux fleuves, la description d'Aboulféde, t. II, 1ère partie, p. 76 et Mas'oûdi, t. II, p. 75.

3) Les noms de Syh'ân et Djyh'ân sont des altérations du Syh'oun et du Djyh'oûn (l'Yaxarte et l'Oxus); ces deux dénominations sont dues aux Arabes eux-mêmes, donnant, dès leurs premières conquêtes, de pareils noms aux

Le fleuve de Merdân, de même, a son embouchure dans la Méditerranée sur la côte de l'Arménie.

Le fleuve d'ʿAçî (le Rebelle), aussi appelé Oronte, sort du village Râs appartenant à Baʿalbek; on dit que sa source est près de la ville de Lebouat ou de la forteresse Shaqîf, connue sous le nom de Qâyim-el-Hermel; après avoir formé un petit lac, il passe devant les villes d'Emesse, de ʿHémât, de Shayzar, d'ʿAmoûriah, puis, il traverse des contrées montagneuses jusqu'à son arrivée à Soweidiah, et, après avoir formé un lac plus grand que celui d'Emesse, il débouche dans la Méditerranée[1]).

Le fleuve de Lythâ (Lythany) sort du pays de Kerek-Noëh; après s'être accru de sources et de rivières, il se dirige vers le mont Liban et traverse la chaîne de Mashgéra, où il reçoit beaucoup de rivières; puis il passe à Djarmaq et à une forteresse grande et considérable, appelée Shaqîf. Formé en une grande rivière, il continue son cours et débouche dans la Méditerranée, près de Tyr[2]).

Le fleuve d'Ibrahim, petite rivière dont les eaux viennent des montagnes du Liban et du Kesrawân[3]), débouche dans la Méditerranée.

Le Jourdain, aussi appelé «esh-Sharʿiʿat»[4]), très abondant en eau, sort de Panéas et se dirige vers ʿHoulah, où il forme un petit lac, appelé lac de Qadas, d'après le nom d'une ville hébraïque, dont on trouve encore des vestiges, près de la montagne

---

deux fleuves qui leur servirent longtemps de barrière contre les Grecs, de même que le Djih'oûn et le Syh'oûn servaient de limites à leur empire du côté du pays des Turcs. Voyez l'annotation de Reinaud dans la *Géogr. d'Aboulf.*, t. II, 1ère partie, p. 63.

1) Sur le cours de l'Oronte, v. la *Géogr. d'Aboulféde*, t. II, 1ère partie, p. 61.

2) Sur le village nommé Kerek de Noë, où le vulgaire croit que le prophète Noë a été enterré, et le fleuve Lythany, qui vient du pied du Liban, v. l'annotation de Reinaud, *Géogr.* d'Aboulf., t. II, 1ère partie, p. 49. — Djarmak est, d'après Dimishqui, le nom d'une ancienne ville canaanite appartenant au district de Çafad.

3) Kesrawân est le nom d'une chaîne du Liban tout près de Baʿalbek.

4) Sur ce nom qui signifie en arabe «la loi» et «l'abreuvoir», v. l'annotation de Reinaud, dans l'édition de la *Géogr.* d'Ab., t. II, 1ère partie, p. 60. Le mot «Gaur» signifie en arabe un lieu creux et désigne un grand nombre de localités; souvent il s'applique à la vallée du Jourdain.

du même nom, qui lui était donné d'après un ancien roi hébreu dans ces contrées; ce lac reçoit une quantité de rivières et de sources. Puis le fleuve s'étend, dans le district al-Khaythath, vers le Château de Jacob sous le pont de Jacob, jusqu'à ce qu'il tombe dans le lac de Thibériade, après quoi il traverse le pays de Gaur. Près des thermes de Thibériade sort, d'une manière merveilleuse, une quantité d'eaux salées et chaudes; dans le lac de Thibériade se jette un fleuve qui, sortant près de la ville de Djader [Gadera], où il y a des sources médicinales très efficaces, se réunit avec le Jourdain, après sa sortie dudit lac, près d'un endroit, nommé al-Medjâmi', dans le pays de Gaur; tous les deux forment une grande rivière qui, enrichie d'une quantité de ruisseaux sortant de Beysân, continue son cours jusqu'au lac salé de Zogar, appelé aussi lac de Loth ou lac Fétide, où elle débouche. Le niveau de ce lac ne s'élève pas pendant l'hiver, bien qu'il reçoive une quantité d'eaux qui y descendent, ni ne s'abaisse pendant l'été. Le Jourdain y décharge ses eaux nuit et jour. On a plusieurs opinions sur l'absorption des eaux de ce lac: il y en a qui disent qu'il communique avec une terre, dont il est éloigné par une distance de deux mois; que ses eaux y descendent et servent à l'agriculture et comme boisson; selon d'autres, le sol est très chaud, et sa composition sulfureuse et volcanique fait continuellement évaporer les eaux qui y pénètrent; d'autres encore disent que les eaux se perdent dans la terre et sont combinées avec la mer Rouge; enfin, selon une autre opinion, ce lac n'a pas de fond, mais s'étend jusqu'au poisson Béhémout, qui porte le monde. De ce lac vient le bitume; il n'y a pas d'animal qui y vive, ni de plante qui y croisse.

Parmi les merveilles de ces contrées, on compte le puits de Çour (c. à d. Tyr), situé à un trait de flèche du bord de la mer; son orifice est quadrangulaire, mais l'intérieur octogone; sa profondeur est de 43 grandes coudées. Il a été mesuré par Ibn-Sé'âdet, intendant du château de Çafad[1]), au temps où Kathloûbeg

[1]) Çafad est le nom d'une province appartenant à la Syrie.

en était gouverneur; on y est descendu et en a retiré un glaive de fer qui y avait séjourné longtemps. Il donne une quantité d'eau qui coule à une distance de 2 parasanges dans la direction de M'ashouqa, arrosant les près et les champs. On dit que les Djinns ont creusé ce puits pour Salomon, et que ses eaux sont en liaison avec celles de l'Euphrate, puisque leur crue et leur abaissement sont simultanés; de même que ses eaux se troublent et rougissent au temps de la crue de l'Euphrate. Dans les environs, on trouve des puits moindres qui déversent leurs eaux dans la Méditerranée.

Le Jourdain ou fleuve de Shari'at est remarquable en ce qu'il forme une courbe, dont le point de départ est le lac de Qadas dans le Gaur, le milieu, le lac de Thibériade, et qui finit à la mer Morte.

Parmi les rivières variables, on compte les 7 branches de l'embouchure du Nil, dont chacune mérite le nom de mer, savoir: la branche d'Alexandrie, celles de Damiette, de Faijoûm, de Doûs, de Menhâ, de Sekhâ et celles du Caire et de Bilbeis[1]). Le tribut du pays, fertilisé par ces canaux, rendait, sous le gouvernement de Kaiqâwous, un des plus anciens rois du monde, 100 Mill. et 30,000 Dinars, tandis qu'au temps de Mo'âwiah, sous le gouverneur 'Amrou b. el-'Açî, il ne montait qu'à 12 Mill.; au temps d''Abdallah b. Abi Sarh', gouverneur d''Ot'man, à 14 Mill.; et sous le général Djewhar, affranchi des califes Obeidiens ou Fathimites, à 3 Mill. et 200,000 Dinars. La cause du décroissement des revenus du pays était, selon l'opinion des savants, que les rois négligeaient l'entretien des canaux et des ponts et le réglement du cours du Nil; auparavant 120,000 hommes étaient, d'après l'autorité d'Ibn-Lohai'ah, distribués sur l'Egypte, dont 70,000 dans la haute Egypte et 50,000 dans la basse Egypte.

On dit que les rois Coptes divisaient les revenus du pays en

[1]) V. Meraç, el-iththilah, t. III, p. 261 et Mas'oûdi II, p. 367; probablement il faut lire «Serdous» au lieu de «Dous», comp. la description du Nil dans Qazwînî, 'Adj. el Makhl., p. 186.



4 parties: une pour les besoins du roi, une 2ème pour l'entretien de l'armée, une 3ème pour le développement de l'agriculture, une 4ème pour les dépenses accidentelles. Au temps de Hishâm b. ʿAbd-el-Mélik b. Merwân, on mesura l'Egypte, et 100 Millions de feddân [d'âcres] étaient arrosés par les inondations du Nil; le gouverneur Ah'med b. al-Moudabbar [au commencement du 3ème siècle de l'Hég.] évaluait la terre, propre à la culture, à 24 millions d'âcres; le reste était sans valeur et gâté. Le temps nécessaire aux semailles et au labourage de la terre étant de 60 jours, il estimait un laboureur suffisant pour 50 feddân ou âcres; partant, on avait besoin de 440,000 agriculteurs[1]).

D'après la méme relation, ʿOmar b. el-Khaththâb écrivit une lettre à ʿAmrou b. el-ʿAsî, gouverneur de l'Egypte, et lui donna l'ordre de faire une description de la contrée et du Nil, laquelle le dispenserait de visiter le pays. Alors celui-ci fit la reponse, suivante: Louange au Seigneur: cette terre est un sol végétal et une plaine verte, s'étendant entre deux montagnes dont l'une sablonneuse, l'autre, ressemblant à un ventre creux ou à un dos de chameau non bossu, la borne des deux côtés. Le terrain fertile s'étend depuis Aswân, jusqu'à Menshâ, traversé par un fleuve qui y répand ses bénédictions du matin jusqu'au soir, tantôt croissant, tantôt décroissant, comme le cours du soleil et de la lune. A une certaine époque, les sources de la terre et ses réservoirs lui sont assujétis et lui obéissent; c'est alors que ses eaux deviennent turbulentes, ses ondes grandissent, et son cours devient impétueux, jusqu'à ce qu'il ne laisse personne s'enfuir ou s'échapper de village à village, si ce n'est en montant sur des collines de sable ou dans de petits bateaux ballotés par ses ondes comme des feuilles sèches et dispersées[2]). Puis, après un certain laps de

---

[1]) V. une pareille évaluation des revenus de l'Egypte dans le tome VIII des Not. et Extr. p. 35 dans l'extrait de la cosmographie d'Ibn Ayâs par Langlès; sans doute il faut lire 480,000 agriculteurs au lieu de 440,000. — Sur Ah'med b. el-Mudabbar, v. d. kngl. d. Vid. Selsk. Forhandl. 1872, p. 45.

[2]) Nous avons traduit le mot du texte «el-abâbil, par un à peu-près; peut-être faut-il lire «al-ayâyil»; la traduction serait alors: «bateaux ressemblant aux gazelles de couleur foncée, plongées dans ces eaux.»



temps, il retourne sur ses pas, comme au moment où pour la première fois il a formé son lit et traversé sa vallée; c'est alors qu'apparaissent ses trésors et ses richesses cachées; un peuple que Dieu protège et récompense de son zèle et de ses travaux, faits pour la postérité, creuse des sillons et des canaux et y répand la semence, attendant la récolte du Seigneur; ainsi, les rigoles dispersées et menées en toutes directions, Dieu humecte la terre de la rosée d'en haut et la fertilise du limon d'en bas. Tantôt le ciel est obscurci de nuages, tantôt clair; maintenant, ô Prince des croyants! les mouches tourbillonnent, et la laitière tire en abondance; le sol est un humus fertile, qui tantôt devient la mer bleue, tantôt la soie ou la robe brodée, changeant et vert, tantôt la perle blanche, tantôt le manteau noir[1]). Que Dieu, le suprême créateur, soit béni! Voici trois préceptes utiles au bien de ce peuple: le 1er, de n'écouter jamais le témoignage de l'opulent au préjudice du pauvre; le 2ème, d'employer les revenus à l'entretien des canaux et des ponts; le 3ème de ne jamais lever d'impôts quelconques, si ce n'est au temps de la nouvelle lune[2]). — Salut.»

III<sup></sup>e SECTION. — *Sur les deux fleuves de Démâdem et de Ghânah, les fleuves de l'Andalousie et ceux du pays placé à l'opposite, c'est-à-dire la Mauritanie, depuis Barqa jusqu'à Aséfi, ville située aux bords de l'Océan.*

Le fleuve de Ghâna (le Niger), aussi appelé fleuve de l'Abyssinie ou des Nègres, sort, d'après ce que nous avons dit précédemment, du lac des Djâous[3]); il coule entre les montagnes de l'est à l'ouest, et ressemble au Nil par ses crues et ses effets sur l'agriculture; il traverse la ville de GHÂNA, nom sous lequel on comprend aussi tout un pays, tel que le Khorasan et la Syrie, et

1) V. la même comparaison des quatre saisons de l'Egypte, Mas'oûdi t. II, p. 356 suiv.

2) Une espèce d'impôts s'appelait en Egypte «Hilali» d'après la nouvelle lune [hilâl], v. Overs. over d. k. d. Vidensk. Selsk. Forh, 1872, p. 45.

3) V. ci-dessus p. 106.

passe devant la ville de DJADJÉ[1]). Sur ses bords vivent les paons, les perroquets, les pintades, et l'on y trouve de l'ébène. Les environs sont riches en pâturages, et il y a là un chantier où l'on bâtit des vaisseaux de guerre, propres à la navigation sur le lac de Kourâ. Les Djâous appartiennent aux nègres idolâtres. Ce fleuve traverse les villes de TEKROUR, de DJYMY[2]), d'OUKÂN, de SIGHÂNAH et de SAMGHARAH[3]), dont les habitants sont des chasseurs très renommés. Dans les environs de Samgharah croît un arbre d'une belle verdure, qui ressemble à l'arbre de l'Arâk et porte un fruit de la grosseur d'un melon, dont l'intérieur a un goût sucré et un peu acide. Les villes de GHAYARAH[4]), de BERYSA et de SAMGHARAH la basse[5]) appartenant aux nègres, sont situées sur les bords du même fleuve; aux environs de cette dernière ville, croît le Sill, arbre vénéneux, dont l'écorce et l'aubier contiennent un des plus forts poisons. Il y croît aussi une espèce d'épi noir (simbuleta) dont les piquants ressemblent à des épingles, et dont la blessure est mortelle; on trouve la même plante en Sicile, dans la contrée de Gaur, appelée le Khayth[6]) et dans l'Yémen; elle ressemble à une espèce de blé (ʿalas)[7]). Selon Masʿoûdi, ce fleuve traverse le pays d'Amdjarah[8]) et de Koukou pendant deux mois;

---

[1]) Le pays de Djâdjé répond probablement au pays de Bornou; v. Aboulféda, t. II, p. 222.

[2]) Sur les districts de Tekrour et de Djymy, v. Ab., par Reinaud, t. II, p. 208, 220 et 223.

[3]) Sur les districts d'Oukân, de Sighânah et de Sâmgharah, v. *Descript. de l'Afrique septentrionale*, par al-Bekri, publiée par M. de Slane, p. 172, 174, 180, 181, où la première est nommée «Oukâr». Al-Bekri (p.177) ayant la même description de l'arbre ci-nommé sous l'article de Sâmakanda, il faut probablement lire ici Sâmakanda au lieu de Samgharah, comp. Ab. t. II, 1, p. 210.

[4]) Sur la ville de Ghayarah, v. al-Bekri, p. 177, et Edrisi, I, p. 20.

[5]) Sur celle de Berysa, v. Ab., t. II, p. 220, et *Descript. de l'Afrique* et *de l'Esp.* par Edrisi, publiée par Dozy et de Goeje, p. 1, not. 1; au lieu de Samgharah la basse, on lit, dans le manuscrit de St. Pét., «Samgharah la grande».

[6]) Khayth est le nom de la côte occidentale du lac ʿHouleh en Palestine.

[7]) Sur cette espèce de blé, v. Ibn Batoutah, éd. de Paris, t. II, p. 197.

[8]) La peuplade d'Amdjarah est probablement identique avec les Wangharah d'Edrisi, v. t. I, p. 18, et d'Ibn-Khaldoun, t. I, p. 96, t. Ar., édit. de Quatremère. La plupart des noms des diverses tribus de nègres qui suivent, ont été mentionnées précédemment.

les pays de Ghânah et de Zaghawah, trois mois; les pays de Kânem et de Tekroûr, deux mois; le pays de Tekroûr-el-'Abd, deux mois et demi; le pays de Kogha, un mois, et le pays de Warham de même un mois et demi; puis il se jette dans l'Océan occidental, appelé la mer Verte. Ce fleuve forme par ses embranchements des îles considérables, peuplées de nègres, parmi lesquelles l'île de Tibr ou d'or dans le pays de Ghânah. Il donne naissance à quatre grandes rivières qui se perdent dans le pays des nègres sans arriver à l'Océan; la rivière principale seule s'y jette après avoir reçu un fleuve venant des montagnes de Témîm. Ses eaux ont une température élevée, semblable à celle des eaux thermales, à cause de la chaleur des pays qu'il traverse.

Le fleuve de Sédjelmessé, grande rivière et abondante en eau, croît et décroît comme le Nil et arrose les contrées adjacentes de la Mauritanie (Sous-ël-aqçâ), après avoir reçu la rivière de Dar'ah et une autre venant de la montagne de Deren (c. à d. Atlas)[1].

Le fleuve de Démâdem, grand et abondant en eau, sort du lac de Kourah[2] et traverse les pays des Nègres, des Demdems, des Lemlems, des Qaldjours, des Hédjâmis, tribus d'Abyssinie, coulant jusqu'à une distance d'un mois entre des montagnes escarpées qui ne retirent aucun profit de ses eaux; puis, il se dirige vers l'Orient sur un parcours de dix journées et traverse les pays de la haute Khassé[3], de Ablîn (?), d'Akâky[4] et de Kenawer pendant un mois et demi vers le nord-est; puis il retourne vers le sud par le pays de Hâwiah[5] jusqu'à Maqdashou le Rouge,

1) Comp. sur le cours du fleuve de Sédjelmessé le *Diction. géogr.* par Juynboll, II, p. 14, et sur la situation de la ville de Sédjelmessé, qui probablement répond à la ville actuelle de Tefilelt ou Teflé, Ab., trad. par Reinaud, t. II, 1, p. 189.

2) V. ci-dessus p. 106, et Ab., t. II, p. 223.

3) Khâssé est le nom d'une tribu abyssinienne, domiciliée aux environs de la mer Rouge, v. Ab., I, p. 210.

4) Les noms d'Ablîn et d'Akâky nous sont inconnus.

5) Le pays de Hâwiah répond probablement au Hhawi de M. d'Abbadie; v. Reinaud Ab., t. II, 1, p. 232, note 5.



où il forme un bras appelé fleuve de **Wabi**, qui arrose les pays de **Zeyla'**[1]), de **Bâdhi'**[2]), de **Zendjebâr** et de **Berbérah**[3]); près de la terre de Maqdashou, il se divise en trois branches dont l'une s'appelle le **grand Djobb**, l'autre le **petit Djobb**, et la troisième **mer de Demdem**. Les bords de ces trois branches sont peuplés de tribus de Zendj et de nègres sauvages, et parmi les villes qu'on y trouve, sont SOFALAH[4]) et KILYATAH. Toutes les trois se jettent dans les parties méridionales de la mer de Zendj, 2° ou 3° au delà de l'équateur.

Parmi les fleuves de l'Espagne, le fleuve de **Cordoue** et de **Séville** (c. à d. Guadalkivir), sortant de la chaîne de la Sierra, est navigable pour les grands vaisseaux; un pont de 800 coudées, construit par al-Ghâfiqi[5]), le traverse comme nous avons dit précédemment. Il sort de la montagne de Sierra près d'un lieu appelé Kîlah, (?), et son cours est de 310 milles[6]).

Le fleuve de **Rabâh'** (le Guadalaviar) sort du château de SHÉMIRAN[7]) sous la montagne d'Ouklîsh et entre dans une vaste grotte où il parcourt 4 milles sous la terre; puis il en sort au pied d'une

---

[1]) Le pays de Zeyla'est indiqué sur les cartes, v. Ab., t. II, 1, p. 231.

[2]) Bâdhi' est le nom d'une place située sur la côte de la mer de l'Yémen, v. le *Dict. géogr.* par Juynboll, t. IV, p. 242.

[3]) Sur Berbérah, qui a donné son nom à la mer, v. Ab., II, 1, p. 232.

[4]) Sur la ville de Sofalah, comp. la description d'Ab., II, 1, p. 222, et sur celle de Kilyatah, le *Dict. géogr.*, t. II, p. 510, où le même nom semble être écrit «Kilwah, ville du pays de Zendj». Cette dernière est le Coulouah d'Ibn-Batoutah (trad. Defrémery et Sanguinetti, t. II, p. 192 et suiv.) et la Quiloa de la géographie actuelle, comp. Cooley, «Inner Africa laid open», London 1852, p. 145—46.

[5]) V. p. 40.

[6]) Le lieu nommé Kîlah nous est inconnu; les manuscrits de Saint-Pétersbourg et de Leyde omettent ce mot.

[7]) Le fleuve de Rabâh signifie le Guadalaviar qui, sortant de la Sierra d'Albarracin, arrose Valence et finit dans la Méditerranée; je ne doute pas que «Rabâh'» ne soit une leçon dépravée, comme il en est le cas de Shémiran, altéré de Santa Maria, nom par lequel on désignait la ville actuelle d'Albarracin, située sur le ledit fleuve. Sur la montagne d'Ouklish, v. le *Dict. géogr.* par M. Juynboll, I, p. 84, et Conde, *Description de Espagna*, p. 197. Le fleuve d'Ouklish semble répondre à l'Alhambra, qui débouche dans le Guadalaviar.

petite montagne, et, après avoir reçu le fleuve d'Ouklish qui jaillit de la montagne du même nom, il forme avec celui-ci une grande rivière qui se jette dans la Méditerranée.

Le fleuve de Grenade (le Xenil) divise la ville de Grenade en deux parties, qui sont reliées entre elles par des ponts d'une merveilleuse construction. Le fleuve de Séville ou fleuve de Cordoue a le flux et le reflux jour et nuit.

Le fleuve de Bâdjeh est une grande rivière, sur laquelle sont bâtis les meilleurs ponts connus[1]).

Le fleuve de Mourcia (Murcie), aussi appelé fleuve Blanc (le Segura), sort des mêmes sources que le fleuve de Cordoue; après un cours de 310 milles, il se jette dans la Méditerranée.

Le fleuve d'Ebro sort de la montagne de Sierra, dans la Castille, et, après avoir reçu des rivières qui l'agrandissent, il se jette dans la Méditerranée; son cours est de 410 milles.

Le fleuve d'Anah (le Guadiana) sort, dans les environs de Tortose, de la montagne de Sierra, et après un petit cours, tantôt il disparaît sous le sol, tantôt il reparaît; le dernier endroit où il disparaît, est le château de Rabâh (Calatrava); puis, après une course de 320 milles, il se jette dans l'Océan près de la ville d'Oshkounah[2]).

Le fleuve d'Oshbounah (de Lisbonne ou le Tage) s'accroît des eaux de plusieurs fleuves et de ruisseaux; après avoir parcouru 580 milles, il se jette dans l'Océan. La chaîne de la Beshârat (de la Sierra) s'étend depuis Lisbonne jusqu'à la ville de Narbonne, située aux bords de la Méditerranée, et divise la Péninsule en deux parties.

---

[1]) Bâdjeh étant une altération très ordinaire de Tâdjeh (le Tage), mais signifiant aussi la ville de Béja en Portugal, il est incertain si l'auteur a voulu désigner le Tage ou le Sadao, dont un affluent sort des environs de Béja, v. pareille confusion, Ab., II, 1, p. 238, note 7.

[2]) Sur le château de Rabah (Calatrava), v. Ab., II, 1, p. 239. La description du Guadiana ne se trouve que dans le manuscrit de Paris. Le nom Oshkounah se trouve aussi écrit Okhshounia et quelquefois Okhshounbah, v. le *Dict. géogr.*, t. I, p. 85, et Yacubii Kitâb el-Boldân, par M. Juynboll, p. 144; on y trouve beaucoup d'ambre. C'est probablement une altération du nom Ossonoba, près du village actuel d'Estoy, par laquelle on a signifié le district de Silves, comp. Maqqari, An., t. I, p. 113.



Le fleuve de Duero sort de la montagne de la Sierra et, après avoir parcouru 780 milles, il se jette près de la ville de Portugal (Oporto) dans l'Océan. Les fleuves qui sortent de la montagne de la Sierra, sont au nombre de douze, dont six se jettent dans la Méditerranée, six dans l'Atlantique.

Le fleuve de Sheqar (la Sègre) traverse la ville de Lérida; on trouve dans son limon de la poudre d'or et des paillettes, semblables à celles contenues dans le limon du Nil de l'Egypte; il ressemble au Nil par sa crue et son décroissement, et par l'irrigation des terres adjacentes[1]).

Le fleuve des Pierres (Guadilaxara) ou fleuve d'Oqshounba se jette dans la Méditerranée après un cours de 400 milles[2]).

Parmi les fleuves de la Mauritanie, nous nommerons ici:

Le fleuve de Sfax, célèbre par la beauté de ses rives; il se jette dans la Méditerranée après un cours de 200 milles[3]);

Le fleuve de Qâbès, formé de deux rivières qui se réunissent, se jette dans la Méditerranée[4]);

Le fleuve de Thebarqa (c. à d. Wadi-l-Kabir), grande rivière venant de l'Occident, s'y jette aussi[5]);

De même la rivière de Bedjayah (Bougie), belle et navigable pour les vaisseaux[6]);

De même les deux fleuves d'Arishqoul et d'Arslân, d'une

---

[1]) Au lieu de la description du cours de la Sègre, les manuscrits de Saint-Pétersbourg et de Leyde mentionnent les fleuves de Santa-Maria et de Todmir (Murcie): «Le fleuve de Santa-Maria, sortant des environs de Tîrân (?), «se jette dans la Méditerranée après un cours de 700 milles; le fleuve de «Todmîr ou Todmîri-Miçr ressemble au Nil par ses crues et l'irrigation des «environs.»

[2]) Le mot Wadhy-l-H'idjâret (le fleuve des pierres), suivi dans le texte arabe de l'épithète fleuve d'Oqshounba, est ordinairement le nom arabe de Guadilaxara; mais alors l'auteur s'est rendu coupable d'une grave méprise.

[3]) Sur la ville de Sfax, v. Ab., II, 1, p. 200.

[4]) Sur Qabès et les deux rivières de ses environs, v. ibd., p. 198.

[5]) Sur Thebarqa, située à l'ouest de Bizerta, v. al-Bekri par M. de Slane, p. 57.

[6]) Sur Bedjàjah et sa rivière, v. Ab., II, 1, p. 191.

égale longueur, ont leurs embouchures à peu de distance l'un de l'autre[1]);

De même le fleuve de Mqhaddat'a, rivière bénie, vient du Sud; cette ville est située près de Céuta[2]);

De même le fleuve de Seboû, traversant la ville d'el-'Arâish (Larache), vient de la ville de Fez[3]);

Le fleuve d'Ighlî, dans le Sous, vient de l'Atlas et se jette dans l'Océan[4]);

Le fleuve de Darcah, sortant de l'Atlas et se dirigeant de l'est à l'ouest, se jette dans l'Océan près de la ville de Fayoumîn[5]);

Le fleuve de Maroc vient de l'Atlas[6]);

Le fleuve de Fez vient de Mardj à une distance d'une demi-journée[7]);

Le fleuve d'Afâdir vient de la montagne de Noûl et débouche dans un grand lac, puis, après en être sorti, il se jette dans le lac d'Arishqoûl[8]);

Les trois rivières de Constantine, navigables pour les vaisseaux, se jettent dans une gorge profonde dont nous donnerons la description[9]);

---

[1]) Le fleuve d'Arishqoul s'appelle Tafnâ, v. al-Bekri, p. 77; la ville d'Arishqoul est située au nord de Telemsan, à l'embouchure du fleuve.

[2]) La ville de Mohaddat'a, c. à d. Ville neuve, m'est inconnue.

[3]) Ce n'est pas la rivière de Sébou qui traverse Larache, mais celle d'Aulcos ou Olcos. L'embouchure du Sébou est à Mamora vers le sud, v. Barth, *Wanderungen durch die Kustenländer des Mittelmeers*, I, p. 19, et Edrisi, I, p. 225.

[4]) Sur la ville d'Ighlî, v. al-Bekri, p. 162.

[5]) Darcah est, d'après al-Bekri, p. 106, le nom d'une montagne au sud de Ceuta, probablement identique avec la chaîne de Sarka sur la carte de M. Barth, v. l'o. c. p. 42; la ville de Fayoumin m'est inconnue; ce dernier nom ne se trouve que dans le manuscrit de Paris.

[6]) La rivière près de Maroc s'appelle Tânsîft, v. Edrisi, I, p. 215.

[7]) Sur Fez et la rivière de Sebou qui coule tout près, v. Bekri, p. 141, et la carte de M. Barth.

[8]) Au lieu d'Afâdir, il faut peut-être lire Aghâdir, ville située au bord de l'Atlantique.

[9]) Sur la ville de Constantine, en arabe Qosanthina, v. al-Bekri, p. 63, et Ab., II, 1, p. 193.

Le fleuve de Téhoûdah, près de Teifâsh (Tifech), venant de la montagne d'Awrâs, se jette dans la Méditerranée[1];

Le fleuve de Mesîlah, près de la ville de Mohammédiah[2];

Le fleuve de Lamtha, grande rivière, passe par la ville de Noûl-Lamtha et se jette dans l'Océan[3];

Le fleuve de Sédjelmessé est déjà mentionné;

Le Zîr, grande rivière et formée de divers courants d'eau, sort de l'Atlas et débouche dans la rivière de Dar'ah[4].

Parmi les fleuves de l'Orient, nous avons, dans le chapitre précédent, omis les suivants:

La rivière ou le canal de Çarçar, sur lequel est bâti le château d'Ibn-Hobeirah;

La rivière de Nîl, creusée par Hedjdjâdj et sortant du Tâmarra, a reçu ce nom, parce que la population sur ses bords souffre de la soif, quand ses eaux s'abaissent, et est inondée, lorsqu'elles débordent, ce qui a lieu avec le Nil[5];

Le Fom-es-Çilh' dans le Souwâd et le Dodjeil (le petit Tigre) sont dérivés du Tigre[6];

---

[1]) Sur les villes de Téhouda et Tifech, v. de Slane, *Histoire des Berbères, table géogr.*, p. CIX et CXI.

[2]) Sur Mesîlah qui s'appelle aussi Mohammédiah, v. al-Bekri, p. 59, et de Slane, *Table geogr.*, p. XCVI.

[3]) Sur la rivière de Noûl-Lamtha, v. *Table géogr.*, p. XCVII. et al-Bekri, p. 161.

[4]) Sur la rivière de Dar'ah, v. *Table géogr.*, p. LXXX, et la carte dc M. Barth, où l'on trouve de même la rivière de Zir.

[5]) Le canal de Çarçar, au-dessous de Baghdad, relie sur la carte de d'Anville le Tigre avec l'Euphrate; le château d'Ibn-Hobeirah est, d'après la même autorité, situé sur le canal de Nîl qui combine le Tigre evec le lac de Rahémah. D'après notre géographe, le canal de Nîl est dérivé de la rivière de Tâmarra qui, sortant des montagnes de Sheherzour, se jette dans le Tigre au dessous de Bagdad. Sur la carte de d'Anville, cette rivière est indiquée par le nom de Dialah, v. *Chrest. Arabe*, par de Sacy, I, p. 328, et alors, le canal de Nil semble identique avec celui de Nahréwân, v. le *Dict. géogr.* par Juynboll, III, p. 253.

[6]) Fom es-Çilh, au-dessus de Wâsith, est le nom d'un canal qui porte les eaux superflues de la rivière de Gyndes dans le Tigre, v. d'Anville. Le Dodjeil dérive les eaux du Tigre dans un arc de cercle, depuis Serramenrai jusqu'au-dessous de Baghdad, et renferme l'île appelée Mesène.

Le Nahr-el-Mélik, creusé par un des rois de Perse ou par Alexandre le Grand[1]);

Le Hermâs, sortant de Thour ʿAbdîn, se jette dans le Khâboûr; la longueur de celui-ci est de 7 parasanges[2]);

Le Qoweiq, près d'Alep, sort à une distance de 6 milles de Dâbiq et, après avoir traversé 18 milles, il passe à Alep; puis, après 20 milles, à Qennesrin; puis, après 12 milles, à Mardj-el-Ah'mar, après quoi il se jette dans le lac de Mathkh[3]);

Le Sâdjoûr, grande rivière près du territoire d'Alep, d'où l'on a mené un canal à Qoweiq près de Bâb et de Bozâʿah[4]);

Le fleuve d'Abter, riche en eau, sort du pied de la montagne de Sinn-ed-Darb, branche de la chaîne d'el-Marqab et débouche dans la Méditerranée[5]);

Le fleuve Blanc, sortant de la montagne el-Aqra', traverse le district de Sahjoûn et débouche, près de Laodicée, dans la Méditerranée.

La rivière de Damas, dont nous donnerons ci-après une description plus détaillée, sort du Mardj-ez-Zabdâni[6]); ses sources

---

[1]) Le Nahr el-Mélik est le canal entre le Tigre et l'Euphrate, au-dessous de celui de Çarçar.

[2]) Sur le Hermâs et le Khâbôur qui se décharge à Kirkésia dans l'Euphrate, v. Ab., II, 1, p. 66; Thour ʿAbdîn est une montagne près de Nisibe, v. *Lex. géogr.*, t. II, p. 215, et la carte de d'Anville.

[3]) Le cours du Qoweiq, vulgairement Koïk ou Goïk, est indiqué sur la carte de Berghaus et correspond exactement à la description du *Dict. géogr.*, t. II, p. 462.

[4]) Le cours du Sâdjoûr est indiqué de même sur la carte avec le canal près des villes de Bâb et de Bozâ'ah, sur lesquelles on peut voir un passage d'Ibn-Djobair, traduit par Defrémery, *Nouvelles recherches sur les Ismaéliens de Syrie*, p. 53.

[5]) «Abter», en arabe, signifiant «le tronqué», est le nom d'une petite rivière sur la côte; la montagne Marqab, avec la forteresse du même nom, est indiquée sur la carte de Berghaus.

[6]) La rivière principale de Damas, le Barada (le Chrysorrhoas), se divise en sept ou huit branches, qui se réunissent et se déchargent dans le lac, appelé Bah'r el-Mardj, à l'est de Damas; les localités ci-nommées ont été décrites par Seetzen, *Reisen durch Syrien* etc., I, p. 135 suiv., et Quatremère, *Hist. des Sultans Maml*, I, 2, p. 261.

sont la Delleh, située au-dessus de Zabdâni, la Fîdjeh et d'autres de cette vallée et de celle de Barada. La source principale est au-dessous de la montagne de Mardj ez-Zabdâni, près d'une ville appelée Safîrah. Dans cette montagne il y a un abîme immense dont on ne connaît pas la profondeur; une grande pierre, à peine transportable par deux ou trois hommes, ne rend aucun son, quand on l'y jette. Parmi les merveilles de ce lieu est aussi celle-ci, que les vapeurs qui montent de ce précipice, même pendant l'été, produisent des nuages qui retombent en pluie, ce qui a été constaté et prouvé souvent.

La grande rivière de Merwi-Shâhidjân, sortant des montagnes de Bâmiân, se jette dans le lac de Zéreh, après avoir passé à Merw-el-Roûd[1];

La rivière de Djordjân, venant des montagnes de Deilem, traverse cette ville[2];

Le Nahr el-abjadh ou le fleuve Blanc (c. à d. Sifyd-Roud) sortant des montagnes de Thabéristân, débouche dans la mer Caspienne[3];

Le fleuve de Fâkanoûr (Baccanore), grande rivière de l'Inde où remontent de la mer les vaisseaux chargés de marchandises et de blé[4];

Le fleuve de Seymoûr est aussi considérable[5];

Le fleuve de Biroûn sort du pays de Kaboulistan, et après l'avoir arrosé, il débouche dans la mer des Indes[6];

---

[1]) La rivière de Merwi-Shâhidjân, qui passe à Merw-el-Roud, s'appelle Murgâb; mais c'est par erreur que l'auteur fait décharger cette rivière dans le lac de Zéreh; elle se perd dans un autre lac situé au nord.

[2]) La rivière de Djordjân est mentionnée dans le *Dict. géogr. de la Perse*, par M. Barbier de Meynard, p. 155, et Ab., II, 1, p. 77; elle débouche dans la mer Caspienne.

[3]) Sur le Sifyd-Roud, v. *Géographie de Malte-Brun*, édit. de Lavallée, V, p. 119.

[4]) Baccanore, sur la côte de Malabar, entre Barcelore et Mangalore, est mentionnée par Ibn-Batoutah, t. IV, p. 78.

[5]) Seymour était situé au nord de Bombay, un peu éloigné de la côte.

[6]) Biroûn, au sud de Daybol, entre cette ville et Mansoura.

La rivière de Rahboût [?], sortant du fleuve du Mihrân (l'Indus), y débouche de même après un cours de 300 milles[1]);

La rivière de Rishîr traverse le désert entre le Kirmân et le Sédjestân et est très rapide[2]);

Le fleuve de Thâb sort des montagnes d'Ispahân et, après avoir passé à Bâb-el-Arradjân, il se décharge dans le golfe Persique; un pont qui le traverse, appartient aux merveilles du monde[3]);

En Perse, il y a une innombrable quantité de fleuves dont les dix principaux sont navigables.

Les fleuves de Tirâ et de Masroqân coulent dans le Khouzistan et débouchent dans le golfe Persique. Dans les montagnes des Kourdes sont quatre fleuves qui sortent des montagnes d'Ispahân et, après avoir traversé le district de Souqi-Ahwâz, ils se jettent dans le golfe Persique.

Le fleuve de Djondi-Sapor sort des montagnes d'Ispahân; il est traversé par un pont dont la longueur est de 553 pas et la largeur de 15 pas; après s'être réuni avec le Dodjeil, ils forment ensemble une grande rivière.

Le fleuve de Soûs sort de Dinawer et, réuni avec le Dodjeïl, il passe à Shadrewâni-Touster (c. à d. l'écluse de Touster) et débouche dans la mer[4]);

Le fleuve d'Angora, dans le Roum, se jette dans l'Euphrate[5]).

---

[1]) L'affluent de l'Indus, Rahboût ou Zahboût, m'est inconnu.

[2]) Sur le district de Rishîr, v. le Dict. *Géogr. de la Perse*, p. 374; la rivière qui le traverse, s'appelle Messen, v. Ab., II, 1, p. 74.

[3]) Sur le Thâb, v. ibid., p. 74, et Defrémery, *Mémoires d'hist. orientale*, I, 128.

[4]) Sur les rivières de Tirâ, de Masroqân, de Djondi-Sapor et de Soûs, v. le *Dict. géogr. de la Perse*, p. 576, et Defrémery, ibid., p. 136, 137, note; ce sont des canaux ou des rivières du pays d'Ahwâz, nom identique à Khouzistan; parmi les cantons de l'Ahwâz on compte Souqi l-Ahwâz, Touster, Djondi-Sapor, Nahr-Tirâ et Soûs, comp. *Dict. géogr.*, p. 59, et Ab., II, 1, p. 73. Le Dodjeil, aussi nommé petit Tigre ou le Tigre d'Ahwâz, est bien différent du canal portant le même nom entre le Tigre et l'Euphrate; sur le Shadrewâni-Touster, v. le *Dict. géogr. de la Perse*, p. 59, et ci-dessus p. 39.

[5]) Le fleuve d'Angore (le Sangarius) ne se jette pas, comme dit l'auteur, dans l'Euphrate, mais dans la mer Noire, v. Ab., II, 1, p. 64.

Parmi les fleuves de la Syrie, le Yarmouk sort de la montagne de Rayjân et se jette dans le lac de Thibériade[1];

Le Nahr Zarqâ (le Jabbok) sort du pays de 'Hesbân et se jette dans le Jourdain[2].

Parmi les fleuves de l'Yémen, le fleuve de Zabîd traverse le Zabîd[3];

La rivière de Qah'met vient de la montagne Qar'a[4];

La rivière de Kadrâ sort de la vallée des Ruisseaux[5];

La rivière de Mahdjem sort de la montagne de Noûn sous le nom de Sordad[6];

La rivière de Moudjâlikh vient des montagnes de Houroudh et du pays de Khawlân[7];

La rivière de Râh'at sort du Nedjd et du Nohâ[8];

La rivière de Faladj sort des montagnes de Djoullafâr et se jette dans la mer[9].

Les anciens ont tâché de déterminer le nombre des grands

---

[1]) Ce que dit Dimishqui, que le Yarmouk (Hiéromax) se jette dans le lac de Thibériade, est inexact; il débouche dans le Jourdain après la sortie de ce fleuve dudit lac.

[2]) Sur le Zarqâ, sortant du pays des Amorites, dont la capitale était Hezbon, v. Robinson, *Palestine*, t. II, p. 505, et Munk, *Pal.*, p. 11.

[3]) Le Wadi-Zabîd, une des rivières les plus considérables de l'Yémen, se trouve sur la carte de Berghaus.

[4]) Wâdi-Qah'met est à une distance d'une journée de Zabîd, v. le *Dict. géogr.* de Juynboll, t. II, p. 390.

[5]) Sur Wadi-Kadrâ, v. ibid., p. 481; cette rivière s'appelle aussi Wadhi Sehâm ou Sehân et se trouve sur la carte.

[6]) Sur Wadi-Sordad, v. ibid., p. 24, et t. III, p. 177, Niebuhr, Beschreibung von Ar., p. 229, et Ab., II, 1, p. 120; cette rivière est indiquée sur la carte.

[7]) Les districts de Houroudh et Khawlân sont mentionnés par Niebuhr, p. 268—270; nous avons corrigé la leçon du manuscrit Moudjâl en Moudjâlikh, mentionné comme le nom d'une rivière du Téhamah dans le *Lex. geogr.*, III, p. 42.

[8]) Râhat (dans le manuscrit de Paris, Râdjet), mentionné par Johannsen *Historia Jemanæ*, p. 289, et dans le *Lex. geogr.*, t. I, p. 452, est situé dans le Yémen; Nohâ, nom d'un district du Yemâmah, v. *Lex. geogr.*, t. III, p. 255.

[9]) La rivière de Faladj (dans le manuscrit de Paris, Khaladj), mentionnée dans le *Lex. geogr.*, t. II, p. 360, se trouve dans le pays du Yémâmah. Le nom de la chaîne Djoullafâr est incertain, comp. le *Lex. geogr.*, t. I, p. 249; peut-être faut-il lire Halfâr ou Khalfâr.

fleuves et d'en indiquer le cours; le nombre total, dans tout le monde habité, monte à 228 fleuves, distribués dans les climats et les parties habitées au nord et au sud; nous en avons mentionné ici 145.

Louange à celui qui les a mis sur la terre par sa miséricorde envers ses créatures, et qui a fait de l'eau l'élément principal de toute la création; où il y a de l'eau, nous trouvons l'accroissement du bien-être, la propreté, la culture et la perfection de la vie. J'ai compté les petits canaux de Bassorah au temps de Belâl ben Abi-Berdah, et leur nombre montait à 120,000 cours d'eau sur une surface de quelque 50 parasanges; des palmiers et des champs s'étendaient depuis ʿAbdasi jusqu'à ʿAbbâdân[1]).

IVe Section, *traitant des puits et des fontaines remarquables, de leurs places, leurs propriétés et des merveilles qui s'y rattachent.*

Parmi les fleuves, les sources et les puits du monde habité, il y a, selon les traditions qu'en ont laissées les auteurs des descriptions des merveilles du monde, dans la terre de Bâmiân[2]) appartenant au Khorasan, un puits, appelé Debwâs, qui jaillit de la terre comme l'eau bouillante d'un pot; quand on y crache, ou qu'on y jette des ordures, le bouillonnement augmente, et l'effervescence continue jusqu'à ce que l'eau, en débordant, ait repoussé l'objet qu'on y a jeté. Je l'ai souvent vu moi-même en présence de personnes qui visitaient ce puits.

A coté de Bâmiân, il y a une source venant de temps en temps d'une montagne; l'eau, en sortant, se transforme en pierre blanche. — Tout près dans les environs, sur le territoire de la

---

1) ʿAbdasi est le nom d'un village près de Bassorah, v. le *Lex. geogr.*, t. II, p. 497, et ʿAbbadân, à une distance de deux journées de Bassorah, près de l'embouchure du Tigre, v. Edrisi, par Jaubert, t, I. p. 370; et Ibn-Batoutah, par Defrémery, t. II, p. 18.

Nous avons traduit le mot arabe «nahr» par fleuve, bien que souvent il eût été plus correct de dire rivière pour les courants d'eau de peu d'importance.

2) Comp. ʿAdj. el-makhlouqât de Qazwînî p. 190.



Perse, on trouve une grotte entre des montagnes élevées, contenant un trou de la dimension d'une assiette, où l'eau tombe en gouttes du haut de la grotte; si une seule personne en boit, rien n'en reste; mais la même quantité d'eau pourrait aussi bien désaltérer un nombre de mille personnes.

A coté de Djord[1]) il y a une fontaine d'eau douce, qu'on emploie pour purger et rincer le corps; qui en prend un seul verre, a un relâchement de ventre, et au fur et à mesure qu'on en boit davantage, le nombre des évacuations augmente de même.

Près de Dârein[2]) dans la Perse, il y a un fleuve d'eau potable, mais quand on y plonge des vêtements, il les teint en vert.

Près de Tiflis,* il y a une fontaine, dont l'eau, en se corrompant, produit des serpents.

Dans l'Arménie, il y a une vallée que personne n'ose ni regarder ni examiner à cause du bouillonnement et de l'agitation de ses eaux et de la vapeur qui s'en échappe. Si l'on y fixe un morceau de viande au bout d'une lance et qu'on le tienne en l'air sur le bord, la viande s'attendrit à cause de la chaleur montant des eaux. Tant en hiver qu'en été, ce fleuve ne cesse d'envelopper ses bords d'une vapeur épaisse et de profondes ténèbres. Dans les environs coule une rivière sur laquelle sont situés des moulins et des jardins; ses eaux sont amères, mais laissées dans un vase, elles deviennent douces et potables.

Près de Méragah, il y a des sources dont les eaux, peu après leur sortie, pétrifient le sol environnant; on s'en sert pour paver les planchers des maisons; près d'Erzéroum, il y a aussi un puits d'eau potable; mais, gardées dans un vase, elles deviennent amères; de même, presque toutes les eaux de l'Yémen s'altèrent facilement en alun.

Dans la province d'Afrique est le lac salé de Benzert[3]), long de 16 milles et large de 8; tout près coule un fleuve qui, pen-

---

[1]) Djord est le nom d'un district du Liban.

[2]) Sur ce fleuve v. Edrisi, I, p. 410 et Isztachri, éd. de de Goje, p. 152.

[3]) V. *Lex. geogr.*, I, p. 176.

dant 6 mois, s'y décharge, sans que les eaux du lac s'adoucissent; par contre, pendant 6 autres mois, le lac se décharge dans le fleuve, sans que les eaux de celui-ci deviennent amères. Pendant toute l'année, on pêche dans le lac diverses espèces de poissons qu'on ne trouve pas ailleurs.

D'après l'auteur du livre des merveilles, il y a dans l'Arménie un lac, peuplé pendant 6 mois de poissons et d'oiseaux aquatiques; puis il tarit, et tous les animaux disparaissent, ce qui dure 7 ans; dans la 8ème année, il reprend sa condition antécédente pendant 6 mois, et il continue toujours ainsi.

Près de Khilâth[1]) [en Arménie], un autre lac lui ressemble, n'ayant pendant 10 mois ni poissons, ni grenouilles, ni écrevisses, qui n'apparaissent que pendant 2 mois de l'année; ce phénomène se répète perpétuellement.

Près d'un village appartenant à Bedjizzah[2]) dans le Khorasan, il y a un lac où tout ce qu'on y plonge, fond, soit le fer, soit l'or, le bois et le cuivre; de même, le lac de Natron dans l'Egypte change en natron tout ce qu'on y jette, jusqu'aux os et aux pierres.

A Siâh-Senk dans le Djordjân, il y a une source, où l'on trouve des vers qui pullulent comme des fourmis. L'eau qu'on y puise, devient amère, si, par hasard, on a écrasé avec les pieds un de ces vers; mais si l'on a eu soin de les laisser vivants, le goût de l'eau ne s'altère pas[3]).

Près d'Ispahan est une fontaine, nommée fontaine de Somairem[4]) ou de Shirâz, d'où l'on porte de l'eau en bouteilles dans des pays envahis par les grenouilles; seulement on a soin de ne pas les déposer à terre. Une quantité d'oiseaux noirs, connus sous le nom de zourzour c. à d. étourneau, très friants de cette eau, accompagnent les porteurs jusqu'au pays, où ils anéantissent et dévorent les grenouilles.

---

1) V. *Lex. geogr.*, I, p. 360.
2) V. Dict. géogr. de la Perse, p. 82.
3) V. 'Adj. el-makhl. de Qazwînî, p. 192.
4) V. ibid., p. 192 et *Lex. geogr.*, t. II, p. 54.

Aux environs d'une montagne dans le Kambâyat[1]), il y a une source appelée source de l'aigle; celui qui en boit, perd les cheveux, qui sont remplacés par une chevelure belle et noire, qui ne grissonne jamais; mais il devient impuissant et ne peut plus satisfaire les femmes.

Près d'une ville du pays Shaqîf[2]) dans le Cana'an, est une fontaine appelée T'oul-'Ain, dont les eaux produisent des poissons ressemblant à de petits vers, de la taille d'un ver à soie ou un peu plus gros; au temps de leur accouplement, dans le mois de Shebâth, celui qui, les trois premiers jours de ce mois, boit de cette eau, avec l'écume sortant de leurs bouches et nageant à la surface, ressent un désir charnel très violent qui ne cesse qu'après qu'il a été aspergé d'eau froide. Le même effet se produit, quand on a mangé de ces poissons, les femelles étant efficaces aux femmes et les mâles aux hommes.

L'auteur du livre «le don des merveilles» dit, qu'il y a entre Khilâth et Arzen une source, connue sous le nom de Djamrat[3]), dont l'eau bouillonne continuellement, et dont on entend le bruit à une distance considérable; puis, après avoir parcouru un petit espace, elle disparaît sous terre. Celui qui en boit, meurt immédiatement. Autour de cette source, on trouve des carcasses d'oiseaux et de bêtes, et on a placé des surveillants pour empêcher les voyageurs de s'y désaltérer. Autour de la source, qui tantôt jaillit de la terre, tantôt disparaît, il n'y a pas de plantes.

Près de la montagne de Zaboûd dans le pays de Çafad, est située la ville de Meiroûn avec une grotte, contenant des réservoirs et des citernes qui sont toujours à sec; on n'y trouve pas trace d'eau, ni de rosée ni d'humidité. A un certain jour de l'année, les juifs, agriculteurs et autres, se ressemblent de tous pays; ils y entrent et en sortent, pendant que la grotte reste sèche. Subitement les eaux, jaillissant de ces réservoirs et citernes, se répandent

---

1) V. 'Adj. el-Makhl., p. 193.
2) V. Ab. *Géogr.*, t. Ar., I, p. 144.
3) V. 'Adj. el-Makhl., I, p. 196, où cette source est nommée Yâsi-Djemen.

dans la grotte pendant une heure ou deux, puis elles tarissent. C'est un jour de fête parmi les Juifs qui portent de ces eaux, appelées eaux de Meiroûn, jusqu'à des pays lointains et proches, sur mer et sur terre.

Entre Meiroûn et Çafad, il y a une vallée, nommée Délîbah avec une fontaine jaillissant du sol, autour de laquelle on se rassemble pour s'y désaltérer et s'y laver; subitement la source tarit, comme si elle n'eût jamais donné de l'eau. L'assemblée entonne alors une prière: «ô Vieux béni! nous avons soif»; après quoi les eaux se répandent dans la vallée et mettent en mouvement des moulins. Dès qu'elles ont disparu de nouveau, on réitère la prière pour les faire couler, et ainsi on continue dans le courant des années.

Aux environs de Màghoûça [Famagusta][1]) dans l'île de Chypre, il y a un rocher avec un creux, contenant dix rathls damasciens; tout près, il y a un puits, d'où l'on puise la quantité d'eau suffisante pour remplir ce creux, après quoi on le couvre pendant quelques jours, et les eaux se transforment en vitriol de la meilleure qualité, qu'on appelle vitriol chyprien. Ce creux est la propriété d'une famille dans laquelle elle passe par héritage de père en fils.

Près de Marqab, une des forteresses de la frontière entre la Syrie et l'Irâq, appelées ʿAwâçim, il y a une ville nommée Qoûr (?) avec un puits chaud, dont le fond contient une argile noire; un vêtement qu'on y plonge, s'y teint en noir foncé qui ne s'en va, ni par le lavage, ni par l'effet des années.

Dans un village, appartenant à Shîrâz dans la Perse, il y a une grotte avec un fossé, où il tombe, du haut de la grotte, pendant l'automne des gouttes de momie minérale; la quantité recuillie par an fait un rathl ou un peu davantage. Il y a des surveillants qui gardent la place, comme on le fait pour l'huile de baume en Egypte; on n'en trouve pas ailleurs.

Sur les bords de l'Océan occidental, il y a une ville, appelée

[1]) V. sur cette ville et l'origine de son nom Alfraganus, elem. Astr., ed. Golius, p. 303.



KETÂNAH qui produit de la momie; quelquefois il suinte une matière noire des racines des chênes et des térébinthes; devenue compacte, on l'appelle «momie»; on retire aussi une espèce de momie, appelée «momie animale», des os de cadavres putrifiés[1]).

Aux environs de HÎT sur l'Euphrate, il y a une source, appelée source d'asphalte, parce que l'eau en jaillissant produit une résine que le peuple de l'Irâq emploie pour leurs bains au lieu de marbre et de pierre[2]).

A la ville de RÂMHOR[3]) dans le Khouzistân, il y a un rocher avec une source qui produit du naphte blanc, limpide comme eau et très volatil, ainsi qu'on ne peut pas le conserver dans un vase; on n'en trouve pas ailleurs. Le naphte noir vient d'une source près de la ville de ʿASKER-MOKRAM dans le Khouzistân; quand le naphte noir est distillé, il blanchit.

Dans une montagne de l'île de SIÂHKOÛH[4]) dans la mer Caspienne, il y a une fente, d'où l'eau suinte; cette eau contient des particules granuleuses d'airain, plus ou moins grosses.

Sur le rivage du lac de THIBERIADE, près de la ville du même nom, il y a des sources, l'une près de l'autre, avec des eaux chaudes et amères. Dans la source la plus méridionale, on cuit des oeufs et fait attendrir la viande. Les eaux produisent du souffre et du sel[5]).

La source de Solwân[6]) (Siloëh) à Jérusalem coule jusqu'à une certaine distance; après 3 heures ou un peu davantage, ses eaux s'élèvent par le flux jusqu'à 3 toises au dessus du reflux, qui a lieu au bout de 6 heures; ainsi le flux et le reflux continuent toujours.

Près de T'IDJÂN, sur la route de GAZZA à AYLAH, il y a une vallée avec une grande quantité de sources, dont le flux est peu

---

1) V. ci-dessus p. 97.
2) V. Qazwînî, ʿAdj. el-makhl., p. 194, et ci-dessus p. 97.
3) V. *Lex. geogr.*, t. I, p. 456 et Ab. *Géogr.*, t. I, p. 319. [t. Ar.]
4) V. Reinaud, *Géogr. d'Ab.*, t. II, p. 326, et ʿAdj. el-Makhl., p.128.
5) Comp. ci-dessus p. 133
6) V. ʿAdj. el-Makhl., p. 191.



important pendant l'été, mais considérable pendant l'hiver. Dans cette vallée, il y a une source de la grandeur d'un abreuvoir de cuivre pour les chevaux, entourée d'un pavé de 6 coudées carrées; un reservoir reçoit cette eau qui ne peut échapper. Si l'on en puise un seau de la grandeur du réservoir, on trouvera ce dernier, comme si l'on n'y eût rien pris; la même chose aurait lieu, si tous les habitants de la terre y prenaient de l'eau. Telle a été l'abondance de cette source pendant des années. [Le copiste de ce livre dit: «je l'ai vu de mes propres yeux, ayant puisé de l'eau de ce puits avec des voyageurs de Gazzah et autres.» Aussi quelques Arabes, dignes de foi, m'ont dit: «Nous et nos pères et nos grands-pères ont tiré de l'eau de ce puits, et nous avons toujours observé la même chose.»][1])

Sur l'île de Selâmith, dans la mer qui baigne les côtes des Indes, est une source d'eau bouillonnante qui disparaît tout près de sa sortie. De cette eau monte une vapeur qui se solidifie, se transformant pendant la nuit en pierre noire et pendant le jour en pierre blanche. C'est d'après le livre «le don des merveilles» que nous rapportons ceci[2]).

Dans l'île de Dhoudhâ, près de la côte de Maqdashoû, à une distance d'une journée de l'île de Habesh, il y a une source qui donne naissance à un fleuve, dont les eaux ont une odeur et un goût de camphre[3]).

Dans l'île de ʿAql [d'intelligence] dans la mer des Indes, il y a une source dont les eaux, au dire des habitants, augmentent l'intelligence; l'épreuve a souvent confirmé cette assertion.

Dans le pays de H'içn, une des forteresses [el-ʿAwâçim] sur la frontière, est une vallée avec un cours d'eau souterrain, appelé al-Fawwâr; une ou deux fois par semaine, cette eau jaillit en formant une rivière considérable qui remplit tous les ruisseaux des

---

[1]) Le morceau en parenthèses ne se trouve pas dans les mnscrts. de St. Pét. et de Leyde.

[2]) V. ʿAdj. el-Makhl. de Qazwînî, 191, 112.

[3]) V. ʿAdj. el-Makhl., p. 121.



environs et disparaît sans laisser de trace, puis reparaît de la même manière.

Aux environs de Tripolis en Syrie, est une source au fond de la Méditerranée, dont les eaux douces l'emportent sur les eaux salées de la mer et empêchent par leur bouillonnement l'approche des petits bâteaux; au milieu de la mer, l'eau se conserve douce.

Le puits de Baume arrose la plante de Baume qui donne l'huile connue, dont nous ferons mention parmi les propriétés des divers pays[1]).

Aux environs de H'emç et de Salamia, est une grotte dans une montagne, d'où s'échappe une vapeur plus épaisse que de profondes ténèbres; quand une personne y entre, elle est comme dans un bain chaud à cause de la chaleur et de la quantité des eaux qui montent en vapeur du puits au milieu de la grotte. Au fond de ce puits, on entend le bouillonnement de l'eau, mais il est impossible d'en voir le fond à cause de la chaleur des vapeurs qui s'en échappent, et si l'on y expose sa figure, elle sera brûlée.

A la colline de l'aigle[2]), aux environs de Damas, est une caverne, employée à un certain culte; on y trouve un trou, de la dimension d'une grande tasse, qui ne cesse jamais d'être plein. Il pourrait fournir de l'eau à mille hommes, et si on le laisse intact, la hauteur de l'eau reste invariable sans augmenter ni décroître; le trou est toujours plein, bien qu'il n'ait ni profondeur, ni fente.

### V^e^ Section, *traitant des lacs salés et doux; leurs situations et leurs dimensions.*

Parmi les lacs salés est le lac de Zogar ou lac putride c. à d. la mer Morte, situé dans le Gaur en Syrie; on n'y trouve

---

[1]) Sur ce puits, appelé «Matharia», v. Qazwînî, Adj. el-Makhl., p. 201, Abdallatif, *relation de l'Egypte* par de Sacy, p. 20 suiv., 86 suiv., et ci-dessus p. 97.

[2]) Sur cette colline, v. *Lex. geogr.*, t. I, p. 230.



pas d'animaux. Sa longueur est de 7 parasanges, et sa plus grande largeur à peu près de 3 parasanges, dont nous avons fait mention précédemment; de là, on tire une espèce d'argile, appelée bitume de Judée. On dit que sa longueur est de 60 milles, sur une largeur de 12, ce qui est le plus vraisemblable. Autour de ce lac étaient situées autrefois 5 villes, dont voici les noms: Ça'dah, Sa'bah, Gomorrah, Dôumâ, Sodome; cette dernière était la principale, qui, par son impiété, causa l'anéantissement des autres[1]).

Le lac salé d'Ardjîsh en Arménie a une longueur de 4 journées, sur une largeur d'une; de ses bords on tire du nitre arménien, et pendant 2 mois on y pêche des poissons, qui s'y trouvent en telle abondance, qu'on en prend à la main, et qu'on exporte en tous pays. Après ces deux mois, on n'en trouve plus de trace, le reste de l'année[2]).

Le lac de Kéboudân en Adherbeidjân, long et large de 3 journées, contient des îles; il y en a une sur laquelle est bâtie une forteresse, appelée Talâ; on n'y trouve aucun animal, parce que ses eaux sont salées, putrides et d'une mauvaise nature[3]).

Le lac de Hadjar dans le Bah'rein (c. à d. les deux mers) donne son nom à la province proprement dite Hadjar, parce qu'elle est située entre ce lac et la mer; d'après une autre opinion, cette terre avance dans la mer comme une île; c'est pourquoi on nomme cette terre «Bah'rein»[4]).

Le lac de Tinnîs a une longueur d'une journée de navigation, sur une demie en largeur; ses eaux, tantôt amères, tantôt douces, sont amères la majeure partie de l'année. On dit qu'auparavant, l'emplacement de ce lac a été habité, mais dans une nuit il a été couvert par la mer. Au milieu, il y a une île nommée Sendjâr[5]).

---

1) V. Ab., *Géogr.*, t. II, p. 48, Mas'oûdi, t. I, p. 85, éd. de Meynard, et plus haut p. 133.
2) V. *Lex. geogr.*, I, p. 130, et Ab., *Géogr.*, t. II, p. 52.
3) V. *Lex. geogr.*, t. II. p. 206, et Mas'oûdi, t. I, p. 97.
4) V. Ab., *Géogr.*, t. II, p. 137.
5) Ce lac est situé près de Damiette, v. *Lex. geogr.*, t. I, p. 217.



Le lac d'Atkôu[1]) est situé près d'Alexandrie et d'un canal du Nil, appelé H'âfir, long d'une demi-journée; le lac a une longueur d'une journée de navigation, sur la même largeur; on y pêche le poisson nommé «Bouri» qu'on exporte en tous pays.

Le lac de Benzert a déjà été mentionné.

Le lac de Khowarezm[2]) [d'Aral], d'une circonférence de 100 parasanges, reçoit les fleuves du Djih'oûn, Sih'oûn et autres venant du pays des Turcs. Il n'augmente, ni ne s'adoucit, et, d'après une ancienne opinion, il est combiné avec la mer Caspienne, dont il est séparé par une distance de 20 journées. L'auteur du livre: «Délice de celui qui désire parcourir les terres» dit que, dans le lac de Khowarezm, il y a un animal avec des traits humains qui apparaît sur la surface, dit 3 ou 4 mots dans une langue inconnue, puis disparaît. Son apparition est un présage de mort pour un des rois de ces parages. D'après Ibn H'auqal, il y a au delà des pays des Zendjs des lacs salés et des rivières; ainsi, au delà des pays des Roums et au delà des 7 climats, on trouve des lacs formés de diverses manières, en forme de voile «thailesân», de trompette, de cercle.

Le lac salé de Faijoum reçoit les eaux superflues des rivières qui arrosent les pays adjacents; nous en ferons mention sous la ville de Faijoûm[3]).

Le lac de Thoûlân, très petit, est entouré de rochers durs; ses eaux n'ont pas d'écoulement; de même, il n'en reçoit pas d'autres; il n'est pas potable et qui y voudrait nager, s'y noierait. Tout ce qu'on y jette de bois, plonge comme la pierre[4]). Thoulân est une montagne au sommet de laquelle se trouve ledit lac; c'est pourquoi il n'a pas de fond. [Il en est de même du lac

---

[1]) V. *Lex. geogr.*, t. I, p. 20, et sur le poisson «Bouri», le mulet [mugil cephalus] v. *relat. d'Abdallatif* par de Sacy, p. 281, 287.

[2]) V. *Lex. geogr.*, t. I, p. 131 et Ab. *Géogr.*, t. II, p. 55. Le passage cité, d'après Edrisi, se trouve t. II, p. 338, celui d'Ibn H'auqal, p. 13, l. 6, t. II de la *Bibl. geogr. Arab.*, éd. de de Goeje.

[3]) V. Ab. Géogr., t. II, p. 47.

[4]) Comp. une pareille description Edrisi, t. II, p. 348.

Motah'arriq dans la partie de Diâr Rébiah appelée Djézîrah, tout près de Barqʿaïd. Celui-ci reçoit continuellement des rivières sans augmenter de niveau.

A Djindâres [Gindarus] près de Tizîn à Djoumat[1]), il y a des thermes, bien qu'on ne sache pas d'où les eaux sont dérivées, ni où elles s'écoulent.

Le lac de Fâmia [d'Apamée] est traversé par le fleuve de 'Açi [c. à d. l'Oronte], sans que les eaux de l'un l'emportent sur celles de l'autre; on y pêche diverses espèces d'anguilles, qu'on ne trouve pas ailleurs[2]).

Dans le pays de Kouwâr[3]) des Nègres, à l'Occident de la ville d'Abzen (?), il y a un lac salé, long de 12 milles, où l'on pêche le poisson, nommé «Bouri» qui est des plus gros et des meilleurs poissons. Au delà des 7 climats, près de l'extrême frontière du Nord, est située la terre creuse[4]); personne n'ose ni y entrer ni en sortir à cause de la profondeur de son sol, de son isolement et de la difficulté des voies de communication. Elle est habitée par un peuple inconnu, dont on suppose l'existence par la fumée qui le jour monte de ses demeures, et par l'éclat des feux pendant la nuit; il y a aussi un lac, sur lequel on aperçoit le reflet du soleil. On dit que la partie septentrionale est habitée par des tribus sauvages, ressemblant aux bestiaux par leur nature et leurs moeurs.

La mer Glaciale, au delà des déserts de Qipdjaq[5]), sur une latitude de 63°, a une longueur de 8 journées, sur une largeur variable jusqu'à 3. Dans cette mer est située une grande île, peuplée d'hommes d'une grande taille, d'un teint et de cheveux clairs, aux yeux bleus, et qui ne comprennent aucune langue. On l'appelle mer Glaciale, parce qu'elle gèle pendant l'hiver sur toute sa surface, et qu'elle est entourée de montagnes de glace.

---

[1]) V. Ab. Géogr., I. p. 233, 267.
[2]) V. ibid., t. II, p. 50.
[3]) V. sur ce pays Ab. Géogr., t. II, p. 180, et Ibn. Kh. Prol., I, p. 102.
[4]) V. Ab. Géogr., t. II, p. 293, Masʿoûdi II, p. 48, Ibn Kh., I, p. 147.
[5]) V. Ab. Géogr., t. II, p. 293.



Celles-ci sont formées, quand le vent, pendant l'hiver, brise les ondes contre les rives; en se congélant, elles sont jetées vers les bords glacés, qui croissent par couches peu à peu, jusqu'à ce qu'ils forment des collines, des sommets séparés et des murailles qui l'entourent. Dans les déserts de Qîptdjaq, vers le Nord-Est à une latitude qui dépasse 60°, est situé le lac des Diables, près des sources du Volga. Ses bords gèlent pendant l'hiver, et les déserts environnants sont peuplés d'êtres de ressemblance humaine, qui attirent les voyageurs, et les invitent; après quoi, ils les saisissent et les gardent chez eux. Parmi les voyageurs, qui s'y sont rendus, sont les compagnons d'Alexandre le Grand et de Dedjdjâl, qui y ont trouvé des êtres difformes, nageant sur la surface de l'eau.

Tout près de la mer Glaciale, à une distance de 20 journées vers l'Ouest, et au Nord du pays des Kélabiens, il y a un grand lac, appelé «lac Luisant», dont les bords sont peuplés d'une race de Slaves; on y voit pendant la nuit des éclairs, bien que cet effet ne soit produit ni par les étoiles ni par le feu.][1]

Au Sud des Yâgogs et Mâgogs, on trouve une race sans cou apparent, dont la tête est immédiatement attachée au corps; ils se nourrissent de venaison et de plantes et ressemblent aux bêtes fauves par leur force, leur stupidité et leur férocité. Dans les environs, est situé un lac amer, long de 30 parasanges sur 20 parasanges, avec une île, où ils se réfugient de peur de leurs ennemis; cette île s'appelle Refâʿah.

A l'Orient de ce pays, est un grand lac, appelé Thoulé[2]), où se décharge la mer Orientale; il contient des îles, peuplées d'une race de Qirqiz et d'autres, qu'on dit être produite d'un mélange d'hommes avec des bêtes aquatiques. Il y en a qui ont les yeux petits et des cornes, et vont nus; ils se nourrissent de poissons de mer et de plantes, et boivent de l'eau amère et de l'eau douce.

---

[1]) Le dernier morceau, depuis les mots «Il en est de même du lac Motah'arriq» jusqu'à «Au Sud de Yagogs», ne se trouve pas dans les mnscrts. de St. Pétersb. et de Leyde.

[2]) V. sur le lac de Thoulé Ab. Géogr. t. II, p. 267, et. *lex. geogr.*, t. I, p. 128.

Entre Bokharah et Samarqand, il y a un petit lac d'eau douce, long de 20 paras. et large jusqu'à 5 paras.; nous en donnerons ci-après la description.

Dans le pays de Wabâr de l'Yémen[1]), est un lac entre deux montagnes, alimenté par les pluies seules, sans que d'autres eaux y entrent, long de 6 paras. et nommé lac de Nisnâs. La terre environnante est fertile, couverte de vignes et de palmiers et arrosée par des sources. Quand on y veut entrer, la figure est saupoudrée de poussière, et si l'on persiste, on est suffoqué et tué. On dit que cette terre est habitée par des démons ou, selon d'autres, par des Nisnâs, reste des ʿAdites, que Dieu a fait périr dans une tempête violente[2]). Ces êtres n'ont que la moitié du corps de forme humaine; ils participent de l'homme et de l'animal et parlent la langue arabe. On dit qu'ils tirent leur origine de Nisnâs b. Amîn b. Laûd. Lorsque les Nisnâs s'approchent des champs cultivés, ils en ravagent les récoltes; c'est pourquoi on les poursuit, et leur fait la chasse. Un Arabe a raconté l'histoire suivante[3]): J'entrai chez un habitant de Shih'r, à qui j'adressai des questions concernant les histoires merveilleuses sur les Nisnâs; l'homme ordonna à deux de ses esclaves d'aller à la chasse des Nisnâs et d'en apporter un vivant; je m'associai à leur compagnie. Arrivés au désert, nous passâmes la nuit à l'entrée d'une vallée, à l'abri sous les arbres; à l'heure matinale, j'entendis, du creux d'un arbre, une voix qui dit: «ô compagnon! voilà le matin qui paraît, et la nuit s'est écoulée; la chasse nous menace; prends garde du malheur qui nous approche!» Les deux esclaves m'informèrent que c'était la voix des Nisnâs. Au point du jour, nous lachâmes les chiens et, arrivés à l'arbre, nous y trouvâmes deux Nisnâs, l'un à coté de l'autre. Alors, l'un d'eux nous dit: «Grâce

---

[1]) V. sur ce pays fabuleux et ses habitants *lex. geogr.*, t. III, p. 274 et Qazw. At'âr. el bel., p. 41, Masʿoûdi, t. III, p. 325, Edrisi, Géogr. par Jaubert, t. I, p. 61, 102.

[2]) V. Coran Sur. 89, v. 6, et *Hist. des Arabes* par Caussin de Perceval, I, p. 71.

[3]) L'auteur s'est complu à répéter la même histoire ci-après dans la description de l'Arabie, ch. VII, 10ème sect.



épargne-nous!» et je demandai qu'on les laissât. Profitant de notre insouciance, ils prirent la fuite, poursuivis par les chiens et par nous, jusqu'à ce que l'un deux, attrapé par un chien alerte, nous dit: «Quel malheur m'arrive; quels chagrins et quelles dou-«leurs le temps a amenés sur moi!» Arrêtez un moment, ô chiens! «à quoi bon vous acharner sur moi?» Je lui répondis: «ne crains rien!», mais le chien l'ayant abattu, nous l'emportâmes, et le lendemain, je le vis rôti sur la table.»

Entre les deux montagnes de «Dhal'ai de Thaij», il y a un lac salé, long de 10 milles et large jusqu'à 4. L'une de ces montagnes de Dhal'â, la plus méridionale, n'est habitée que par des génies et par des Gouls; on dit que leurs bestiaux ont la forme de fourmis de la taille d'un agneau, et qu'ils les emploient comme chevaux. Quand un voyageur pénètre entre ces deux montagnes, il entend une voix qui lui dit: «cette terre n'est pas la terre des hommes, n'y entrez pas, sous peine de mourir.»[1])

Le lac de Tippérah le Grand, d'eau douce dans la partie reculée de la Chine, est le plus grand des lacs connus; sur ses bords sont situées 7 villes de la Chine, dont Tippérah est la capitale. Sa population est un mélange de Chinois, de Turcs, de Khathais et d'Indiens. Ils ressemblent aux Indiens par les cheveux et les yeux, aux Turcs par le teint de la peau et la dimension de la bouche, aux Khathais par la finesse de la peau et la taille élevée, aux Chinois par la faiblesse de la voix et leur grande pudeur. Ils ont la taille la plus belle parmi les hommes.

[Les lacs de Tâdjeh et de Khamdân en Chine seront mentionnés ci-après.

Dans l'île de Qomor, il y a 4 grands lacs et 4 rivières rapides, appelées Agbâb.

En Perse on trouve 6 grands lacs, dont deux ont les eaux amères; le lac de Zéreh en Khorasan.

Dans le Khorasan, il y a 7 lacs d'eau douce hors ceux déjà

[1]) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 184, Qazwînî, 'Adj. el-Makhl., t. I, p. 167 et Mas'oûdi t. III, p. 314—322.

mentionnés, dont nous donnerons ci-après la description, en parlant des pays.

En Syrie, nous avons mentionné 4 lacs, et nous en décrirons trois. — Dans l'Andalousie, nous mentionnerons ci-après 10 lacs; dans le pays al-ʿAdwat c. à d. la Mauritanie et dans la province d'Afrique, on trouve 9 lacs, dont nous ajouterons plus-bas la description; de même 4 lacs dans le Soudan hors ceux dejà mentionnés. — Dans la grande Terre c. à d. l'empire Romain, vers l'est et le nord de l'Andalousie, il y a 7 lacs; le nombre total de tous les lacs ici mentionnés, y compris 9 lacs situés sur les côtes de l'Inde, monte à 93.][1])

VI<sup>e</sup> Section. — *Sur les cours d'eau et les rivières, comment elles doivent leur origine à la mer ou à la terre, et leur retour à celle-là; les diverses opinions des savants.*

Les savants ont diverses opinions sur l'origine de l'eau et sur son apparition. D'après l'opinion des uns, quand la pluie est tombée, les quantités d'eau formées qui, selon leur nature, descendent et coulent en bas, cherchent des issues qui forment des rivières et des courants; si, par hasard, elles sont entourées de hauteurs escarpées qui ne leur laissent aucune sortie, elles s'y arrêtent entravées. Alors, si le terrain est mou, les eaux le traversent jusqu'à ce qu'elles arrivent à un sol en dessous plus dur et imperméable; là, elles s'accumulent et en mouvement perpétuel, elles cherchent à traverser l'obstacle. L'issue qui donne passage à l'eau, est appelée source; si elle coule en petite quantité, on l'appelle ruisseau, en grande quantité, fleuve; s'il s'y rassemblent plusieurs cours d'eau pluviale qui coulent abondamment, une rivière est produite, dont les eaux s'accroissent par l'abondance des pluies.

---

[1]) Le dernier morceau, d'un contenu assez insipide, depuis les mots «le lac de Tâdjeh» jusqu'à la fin de la section, ne se trouve pas dans les mnscrts. de St. Pétersb. et de Leyde, et n'est probablement qu'une interpolation d'un copiste.



D'après l'opinion des autres, la formation des eaux et de leur abondance est causée par les vapeurs, renfermées dans la terre, et par les réservoirs, où sont rassemblées les eaux pluviales et les humidités volatiles, appelées brouillards. Quand ces humidités et ces vapeurs sont mises en mouvement par la chaleur du soleil et la température élevée de l'intérieur de la terre, elles s'élèvent, volatilisées en vapeurs humides et chaudes. Alors ces vapeurs, en montant et exposées à l'influence de la température de l'air, augmentent en humidité, deviennent froides et prennent consistance, se formant en particules aquatiques comme les bulles liquides qu'un homme pousserait de sa bouche remplie d'eau; puis rassemblées par le vent, elles tombent en pluie, dont la terre reçoit la part qui lui est nécessaire, et la recèle dans son sein; le reste se répand sur la surface en ruisseaux et en rivières. Une partie de ces eaux est aussi absorbée par les cavités et les artères de la terre et se forme dans les terrains creux en étangs et en bassins; le superflu, se jetant dans la mer, s'y mêle à l'eau salée. La chaleur du soleil et la température des entrailles de la terre réitèrent le même effet, et ces particules de vapeurs et d'eaux mêlées d'eau salée, mises en mouvement, montent de nouveau pour former la pluie, les ruisseaux et les réservoirs que renferme la terre. Ainsi, cela se continuera jusqu'à la fin des jours, déterminée par la toute-puissance de Dieu. D'après cette opinion, les premières transformations des éléments sont les vapeurs et les bulles. Les vapeurs sont formées de l'eau qui s'élève de particules salines de divers corps, des fleuves, des marais échauffés par la chaleur du soleil; les bulles sont des eaux pluviales, distillées dans l'intérieur de la terre, comme l'eau s'égoutte du coton, de la laine, de diverses espèces de tissus, de tapis et de vêtements, mouillés et suspendus en l'air. L'eau découle continuellement de ces lambeaux qui pendent l'un sur l'autre, comme d'un réservoir, et les gouttes ne cessent de tomber, l'une provoquant l'autre.

D'après une autre opinion, la cause pourquoi les sources, les eaux et les fleuves sont plus fréquents dans les contrées montagneuses que dans les plaines, c'est que la terre, après la formation

des montagnes, contient des vapeurs renfermées qui s'y sont condensées et transformées en eau. Cette eau, poussée vers une sortie pour s'en échapper, a rencontré les montagnes, semblables à des alambics de verre ou de fer, tandis que la terre en dessous forme les cornues; les sources le col et les orifices de l'alambic, comme dans la distillation de médicaments; enfin, dans cette comparaison, les vases ou les réservoirs de la matière distillée sont les mers salées, les lacs et les étangs. Ainsi, la majeure partie des sources jaillit de montagnes, de contrées montagneuses et de terrains durs. En général, l'eau est l'aliment nécessaire aux plantes et aux animaux, comme nous l'avons dit précédemment.

# CHAPITRE QUATRIÈME

EN SIX SECTIONS.

---

I^re^ SECTION. — *Sur l'eau, sa nature, sa formation, sa configuration dans ses fluctuations.*

D'après la définition des savants[1]), l'eau est un corps simple et transparent, par sa nature froid et humide, qui cherche dans son mouvement une place au dessous de la sphère de l'air et au dessus de la sphère de la terre. De cette eau, nommée Océan, qui entoure la terre, et dont les bornes sont inconnues, proviennent toutes les autres mers; elle a porté, dès le temps des Grecs et des autres nations anciennes, divers noms. Vers l'Occident elle est appelée Océan ou mer Verte, vers le Sud-Est mer Ténébreuse ou mer de Poix ou mer Pacifique, vers le Sud mer Rouge, vers le Nord-Ouest mer des Ténèbres, mer des Varengs, mer Environnante Septentrionale; au nord de l'Espagne, mer de Leblâbé[2]) ou Leblayé ou mer de Câdes. Toute cette mer est unie et cohérente, environnant le globe, et ses eaux sont salées. Toutes les autres mers de la terre sont des sinuo-

---

[1]) Comp. ce chap. avec la dissertation de Qazwînî sur le même objet 'Adj. el-Makhl., p. 101 suiv.

[2]) Ce mot n'est probablement qu'une corruption de *πελαγία*, précédé de l'article néo-latin *la*, comp. Proleg. d'Ibn Khaldoun par de Slane, I, p. 91, note 2.

sités, combinées avec elle et dérivées d'elle. Les manières d'envisager les mers, dont la liaison avec la mer environnante n'apparaît pas, sont bien différentes parmi les savants qui ont voué leurs efforts à ces investigations; ainsi, les uns prétendent p. e., que la mer de Khazar ou Càspienne, qui n'est combinée avec aucune autre mer, est dérivée de la mer Noire [mer des Russes] ou de la mer de Trébizonde, comme ils s'imaginent que la mer de Khowarizm ou d'Aral est combinée avec la mer Caspienne; ainsi que la mer de Zogar ou la mer Morte est dérivée du Golfe Arabique, et que la mer de Hadjer[1]) provient du Golfe Persique, quoique toutes ces opinions soient contraires à la vérité. Toutes les mers, salées ou douces, combinées avec la mer Environnante ou séparées, sont recourbées ou renfermées dans les cavités ou les parties creuses de la surface de la terre, qui est couverte de ses eaux. Les eaux ont, par elles mêmes, une forme globeuse pour qualité essentielle et participent avec la terre dans la convexité sphérique; ainsi, chaque partie a la forme d'un demi-sextant, dont les côtés sont comprimés. La forme générale de la mer est ronde comme celle de la terre avec laquelle elle correspond, soit en condition de mouvement, soit en condition de stagnation. Ainsi, quand on navigue sur la mer, la terre disparaît, et quand on s'approche des rivages, d'abord les cimes des hautes montagnes apparaissent, puis, peu à peu les objets se présentent jusqu'à ce qu'on arrive au rivage, où la terre a la forme d'une plaine, aux yeux de celui qui y est placé. Ce qui prouve, que l'eau a par sa nature spéciale, comme en totalité générale, une forme globeuse, c'est que, quand on en jette en l'air, elle prend la forme ronde d'oeuf, plus ou moins gros, et elle conserve cette forme en tombant des nuages, soit en pluie, soit congélée en neige. Quant à la forme générale de l'eau, à sa surface, elle est une sphère, contiguë à la sphère de l'air; ainsi, quiconque navigue, se trouve toujours au sommet d'une voûte, et les autres parties de la mer qui l'environnent, descendent sur tous les côtés, et les

---

[1]) V. ci-dessus p. 156.

extrémités disparaissent en s'abaissant. Toutes les fois que le navigateur s'arrête sur un point, ce point est de même un sommet, et la mer ressemble à la terre par les degrés de longitude, de latitude, de l'élévation et de l'abaissement du pôle septentrional, de l'apparition et de la disparition des étoiles. Ainsi, en regardant une sphère de bois, dont la surface est supposée être la partie supérieure, et la cavité la partie inférieure, tous les points, où l'on peut mettre les doigts, forment la partie supérieure, et ces points sont les sommets de la moitié de cette sphère; [de la même manière sur le globe de la terre, tous les sommets et tous les points imaginables forment alternativement la plus grande élévation et le centre de tous les autres. Ainsi, supposant une fourmi marchant en dedans d'une maison, sur la surface de la terre, en regardant en haut, le toit lui devient son ciel; quand elle monte la paroi méridionale de la maison, la paroi septentrionale devient ciel à son tour; arrivée au toit, c'est la surface de la terre, et ainsi alternativement tous les côtés. Par cette comparaison, on peut très bien s'imaginer la position du globe de la terre, entouré du ciel; et on comprend facilement que chaque place, occupée par l'homme, soit sur la terre, soit sur la mer, est relativement le point le plus élevé de la terre et de la mer.] [1])

## IIe Section. — *Sur la cause du goût doux ou salé de l'eau et sur l'origine de l'eau.*

L'eau de la mer est salée et amère pour la conservation du monde. Dieu l'a créée pour être le bassin des fleuves, le réservoir des ruisseaux et des pluies, l'arène des marins, le moyen de salut des villes et des pays; d'elle viennent les perles et les coraux, et l'eau turbulente et salée produit l'eau douce et agréable, dont on se réjouit en mangeant de la viande fraîche: elle donne aux hommes des perles et des ornements, et on ne trouve guère de

[1]) Ce dernier morceau, renfermé en parenthèse, jusqu'à la fin de la sect., ne se trouve pas dans les manuscrits de St. Pétersb. et de Leyde.



ville considérable, d'un doux climat et bien peuplée, qui en soit éloignée de plus de 3 semaines[1]). Les savants ont diverses opinions sur l'origine de l'eau: les uns disent que l'eau s'altère au contact du sol et en tire son goût; d'autres prétendent, que l'eau de la mer est le reste d'une humidité, dont la majeure partie s'est évaporée par la chaleur du feu et que, par cette évaporation, le reste s'est changé en eau salée. D'autres disent que les eaux sont la sueur de la terre, produite, pendant sa rotation, par la chaleur du soleil; c'est pourquoi, d'après cette opinion, il n'y aurait pas d'eau salée dans les pays des Slaves, à cause de la distance du soleil de leur zénith. D'après une autre opinion, l'eau est à son origine douce et agréable, mais, dans le cours des temps, la terre a changé sa douceur en amertume, et la chaleur du soleil en a tiré les parties liquides, ainsi qu'elle est devenue amère et épaisse; c'est pourquoi, d'après l'opinion d'Aristote, l'eau salée pèse davantage que l'eau douce, puisque celle-là est bourbeuse et épaisse, et l'eau douce transparente et légère. Si la sagesse divine n'eût pas produit cette évaporation de l'eau par la chaleur de la terre, tout ce qu'elle contient d'animaux, serait putrifié et corrompu; mais Dieu a créé l'eau salée et amère, comme il dit dans son livre divin: «celle-ci sera salée et amère etc....»[2]), où il décrit les propriétés de l'eau. Ainsi, l'eau produit un air salubre et favorable à la constitution des corps des animaux et à leur vie. Au contraire, si elle eut été douce, elle se serait corrompue et gâtée dans le cours des ans, et aurait causé l'infection de l'air et l'anéantissement des êtres vivants. On ne trouve guère d'eau salée vers le Nord et vers le Sud, dont les rives ne soient entourées et bordées de montagnes, couronnées d'arbres et fertilisées par des brouillards et des pluies abondantes; tout cela est l'effet du sol, dont les éléments ont tiré de la mer une propriété bienfaisante. Aussi la substance du sel a-t-elle la force de préserver les cho-

[1]) V. une remarque semblable de Qazwînî 'Adj. el-Makh., p. 94, l. 10 au bas de la page.

[2]) V. Coran chap. XXV, v. 55.

ses humides de toute altération, le sel étant combiné avec une huile, qui, en couvrant les eaux de la mer, les défend de putréfaction, de stagnation et d'évaporation trop rapide, tandis que l'eau douce est sujette aux altérations, à cause de sa légèreté et de l'attraction de la chaleur du soleil.

IIIe SECTION. — *Description du golfe, formé par la mer Pacifique ou mer de Poix ou des Ténèbres.*

Ce golfe est situé à l'extrémité orientale de la Chine. D'après l'assertion des savants, les bords de la mer Orientale ou de la mer de Poix, portant ce nom à cause de ses ténèbres et de sa noirceur, sont vers la partie la plus reculée de l'Orient; au delà on ne connaît rien. Ici commence un grand golfe, dépassant la frontière la plus reculée du côté du Sud, lequel s'étend de la terre Tippérah, du grand lac d'eau douce et des montagnes de Balharah, jusqu'à ce qu'il se combine avec la mer Méridionale des Indes et celle de la Sine qui porte divers noms d'après les terres baignées par ses eaux. La dimension de ce golfe s'étend au delà de l'Equateur vers le Sud jusqu'au 13ème°, un degré égalant 56²/₃ milles; c'est là, en deçà de l'Equateur, qu'est l'extrémité du pays de Khamdân et de Sîn-es-Sîn avec l'embouchure du grand Khamdân qui, large de 28 milles, se jette dans l'Océan. Le courant de ses eaux se conserve, après son embouchure, jusqu'à une distance de 2 journées, et elles ne se mêlent pas avec les eaux salées de la mer à cause de leur impétuosité; on ne trouve non plus dans ce fleuve le flux et le reflux, correspondant à celui de la mer, comme dans d'autres fleuves. La longueur de ce golfe s'étend du Nord au Sud; sur ses bords sont dix montagnes, sillonnées de dix cours d'eau douce et salée, qui portent le nom de «ports de la Chine» [Akhwâr es-Çîn]. Ces montagnes sont aussi nommées chaîne d'Ammoniac, parce qu'on y trouve de ce minérai en quantité, comme aussi du soufre rouge. Sur ces montagnes croît en abondance l'arbre de camphre, le brésil et l'ébène; [celui-ci est une espèce de saule hédjâzien, excepté qu'il est noir

et très dur, il ressemble aussi à l'acaçia.][1]) Les navires de la Chine n'entrent dans la mer de Poix qu'après avoir traversé ces ports, et il n'y a pas de navigation plus périlleuse par la quantité des détroits et la véhémence des vents. La longueur des côtes de ce golfe, depuis le lac de Tippérah jusqu'à l'extrémité méridionale, est de 750 parasanges. D'après Ptolémée et d'autres, il y a dans cette mer 6 îles, nommées îles de Sayli, parce que leur gisement est riche en diverses espèces d'hyacinthe et de joyaux; elles sont bien peuplées, et ceux qui y abordent, souhaitent y rester à cause de la température agréable, de la douceur de l'eau, de la beauté des femmes et de l'abondance de tous les biens. On trouve, sur les bords de cette mer vers le Nord, 3 statues en pierre, taillées dans le rocher, de figure effrayante; la main étendue vers la mer, elles indiquent, par leur air menaçant, qu'il n'y a pas de passage au delà. Il y a de même à Cadix et sur les îles Fortunées, à l'entrée de la mer de Leblâbeh, de semblables figures qui avertissent le navigateur de ne pas se hasarder plus loin dans l'Océan vert ou l'Atlantique. Après avoir traversé ce golfe, dont les côtes s'étendent vers le Nord jusqu'aux montagnes de Balharah, le navigateur arrive aux rivages de Kirghiz, à l'extrémité du nord-est de la terre; là s'avance un autre golfe, dont la longueur est de $1^1/_2$ mois, sur une largeur de 20 journées. Il y a dans ce golfe des îles, peuplées d'une race d'hommes, dont nous avons donné précédemment[2])] la description, en mentionnant les îles de Thoûlè et de Refâ'ah. Ce golfe s'étend vers le nord, derrière les montagnes de Yâgog et Mâgog; cette chaîne l'entoure vers le Nord, l'Est et le Sud. Un dernier golfe s'étend vers le nord du pays de Yâgog et Mâgog, qui lui donne son nom; après avoir bordé la chaîne de Qâfoûniah, près d'un lac d'eau douce et salée, qui est combiné avec la mer, ses rivages entrent dans le pays des Ténèbres sous le pôle septentrional, où il n'y a

---

[1]) Les mnscrts. de St. Pét. et de Leyde omettent le morceau renfermé en parenthèse.

[2]) V. plus haut p. 159.

pas de passage. Le flux de la mer Orientale est considérable et monte jusqu'à 4 toises malgré la grande étendue. Les eaux sont poussées vers les rivages jusqu'au temps du reflux, quand elles reprennent leur hauteur ordinaire; ainsi, cela se continue 4 fois, en un jour et une nuit, pendant le cours des siècles.

### IVe Section. — *Description des îles de la mer de Poix*[1]*, de ses merveilles et de ses divers animaux.*

Les savants disent qu'il y a dans la mer Orientale ou mer de Poix, derrière la chaîne d'Ammoniac et les ports de la Chine près du rivage, 6 grandes îles, nommées îles de Sayli[2]), parce qu'on y trouve de l'hyacinthe et des pierres précieuses dans les mines, dans les cavernes et dans le lit des fleuves. Des Alides y ont été jetés dans leur fuite des Omayades, après quoi ils s'y domicilièrent, en prirent possession et y moururent. Il n'y a guère d'habitants de l'Occident qui, après avoir abordé ces îles, souhaitent d'en sortir, quand même ils y seraient assujétis à une vie dure; elles sont situées du côté du Nord dans cette mer.

Près des montagnes du lac Tippérah, est située l'île du Château luisant[3]), dont la population est belle et composée d'habiles ouvriers. Le château de cette île est blanc, bâti en cristal de roche ou en pierre encore plus éclatante et luisante, ainsi qu'on le suppose ordinairement construit d'argent, mais il n'en est rien. On dit qu'il appartient aux constructions des génies. Elle est située sous l'Equateur, à l'autre extrémité duquel se trouvent les îles Eternelles, dont l'une s'appelle île Fortunée; parmi ces îles est encore l'île de Djâburqâ avec un château d'or. [L'île du Château luisant en Orient et l'île Fortunée en Occident sont comme les broches du banc du tourneur qui porte le bois à

[1]) Sur ce nom comp. Ab. Géogr. par Reinaud, t. II, p. 25.
[2]) V. ʿAdj. el-Makhl., I, p. 109 et Edrisi Géogr. par Jaubert, I, p. 93.; Ab. Géogr., I, p. 366; sur les pierres précieuses dites «Saili», v. ci-devant, p. 73 suiv., et Masʿoûdi, meadows of gold by Sprenger, p. 358.
[3]) V. At'âr-oul-Belâd, p. 55; Ibn-al Wardi, Géogr., éd Tornberg, p. 49, t. Ar.

leurs deux extrémités.][1]. Au delà de cette île, dans un éloignement de 100 milles, est située l'île de Subh', connue sous le nom d'île 'Alide; on y trouve des mines d'hyacinthe comme nulle part ailleurs. 20 milles au delà, se trouve le pays d'Ouçthiqoûn, peuplé d'une race d'hommes d'origine chinoise, païens qui adorent le soleil. Les mines d'or et d'hyacinthe y sont nombreuses, et cette terre est contiguë à la chaîne d'Ouçthiqoûn qui sépare ce golfe de l'Océan vers le Sud-Est ou de la mer des Ténèbres; elle produit les mêmes espèces d'arbres que la Chine et les Indes. C'est l'extrémité de la terre en longitude, depuis la frontière la plus reculée vers l'Ouest jusqu'à la frontière la plus orientale; le sommet de cet arc est au milieu, où la longitude est de 90°; [c'est là qu'est situé le château d'Arîn. Voilà la figure de cet arc traversant le centre du cercle, depuis la mer Environnante jusqu'à l'autre extrémité du globe.][2] D'après l'opinion des savants, il y a parmi les îles de Sayli 3 îles, nommées Selâ, parce que quiconque y aborde, est enchanté par le séjour et oublie tous les autres pays. [«Selâ» en Arabe signifie «oublier».]

### V^e Section. — *Description des rivages de l'Océan Atlantique, des golfes qui en sont dérivés, de l'ambre cru et cuit.*

D'après l'opinion des savants, l'Océan environne toutes les côtes de la terre; la mer Occidentale[3] s'appelle vers le Nord mer des Ténèbres ou mer Noire Septentrionale, parce que les vapeurs qui s'élèvent, ne sont jamais dissoutes par le soleil, n'apparaissant pas sur ces parages; ainsi, ses eaux sont épaisses,

---

[1]) Les morceaux renfermés entre les parenthèses ne se trouvent pas dans les manuscrits de St. Pétersbourg et de Leyde.

[2]) Dans l'édition de St. Pétersbourg nous avons reproduit la figure accompagnant le texte. Sur la coupole d'Arîn et les îles de Sayli ou Selâ, v. ci-dessus, p. 9—10.

[3]) Comp. la description d'Aboulfède, trad. par Reinaud, t. II, p. 31—42; le nom «mer Ténébreuse» correspond à celui des «ténèbres Cimmériennes» donné par les anciens aux pays septentrionaux.

enveloppées de ténèbres, impénétrables à la vue[1]). Par l'impétuosité de ses ondes, l'épaisseur des ténèbres, la violence des vents et la quantité des périls, on ne connaît qu'une partie de ses rivages et les îles situées près de la terre habitée. Ses rivages s'étendent depuis le golfe au delà de l'Equateur, appelé mer de Séfâqis ou Tamîm de Soudan; la longueur de ce golfe est d'un mois, et sa largeur de 10 journées. Là, sont 3 grandes îles dont nous donnerons la description ci-après; puis, les côtes de l'Océan occidental s'étendent de ce golfe jusqu'à un autre plus petit, nommé mer de Koûgah ou de Warham; c'est là qu'est l'embouchure du fleuve de Gânah ou fleuve des Abyssiniens du Soudan. La longueur de ce golfe est de 15 journées et sa largeur de 10; on y trouve 2 îles; puis on arrive à un grand golfe, appelé en langue Espagnole mer de Leblâbeh. De ce golfe se dérive le détroit du Sac [c. à d. le détroit de Gibraltar] ou l'entrée de la Méditerranée; sa longueur est depuis les frontières de Sous el-aqçâ, c. à d. la Mauritanie, jusqu'à Tortose dans l'Andalousie; il s'étend en largeur dans l'inconnu, et on connaît seulement les îles Eternelles, au nombre de 6, dont nous donnerons la description ci-après. Puis vient un autre golfe encore moindre, appelé mer de Cadix près de l'Andalousie vers le Nord; sa longueur est d'un mois, et sa largeur de 4 à 6 journées. Il contient une île, nommée Cadix, où il y a une statue de cuivre jaune et dorée, dont nous donnerons la description plus bas[2]). Les côtes de l'Océan s'étendent de la mer de Cadix à un petit golfe d'une forme oblongue, dont la plus grande largeur est de 3 journées, mais sa longueur inconnue. Ce golfe est la mer d'Angleterre. Puis, en suivant les côtes de l'Océan, on tourne vers le Nord-Ouest, où est le grand golfe, appelé mer de Varengs. Varengs est le nom d'une race brutale qui ne sait parler et appartient à la race Slave. Ce golfe est la mer des Ténèbres ou mer

---

[1]) V. les mêmes expressions employées par Ibn Khaldoun, l'édit. de M. de Slane, I, p. 95, t. Ar.

[2]) V. chap. VIII, 6ème sect., sous la description de l'Espagne.

Septentrionale, et près de ses rivages sont 5 îles que nous décrirons ci-après; alors les côtes tournent vers le Nord-Ouest jusqu'à l'entrée dans la région des Ténèbres, où tout est inconnu. Cet océan a le flux et le reflux comme l'Océan oriental. Sur la plupart de ses bords, et surtout dans les sinuosités, on trouve de l'ambre cru. L'ambre[1]) surgit de puits de montagnes sous les eaux du golfe Persique, de la mer d'Abyssinie, de la mer des Indes, de la mer Occidentale, de la mer de Chine et de la mer de Moïse, c. à d. le golfe Arabique. Il est formé de morceaux réunis; au moment de sortir, il est en ébullition et en très grande effervescence; dès qu'il atteint le froid de la mer, il se congèle en pierre et se forme en morceaux petits ou grands. La coagulation s'opère comme celle de la cire, quand, en fondant, elle rencontre l'eau froide, et il reste attaché aux rochers jusqu'au temps, où la mer, troublée par les vents de l'hiver, enlève ces fragments du fond et les fait nager sur la surface, d'où ils sont jetés sur le rivage par les vagues. La meilleure espèce d'ambre se trouve sur les côtes de Shih'r dans le pays de Mahrâh [dans l'Arabie méridionale], où les glaneurs le ramassent. Quelquefois une espèce de poisson, appelé «Wâl», c. à d. le cachalot, dévore de l'ambre qui par sa chaleur fait rompre le ventre de l'animal; jeté sur le rivage, on en fait la récolte. Il a une senteur de graisse et est appelé «ambre cuit», tandis que l'autre espèce est nommée «ambre cru». Il n'y a pas d'animal qui, ayant mangé de l'ambre, jeté au rivage, n'en meure; quand un oiseau en pique, le bec se brise, et quand il y pose ses pattes, elles s'y attachent, et s'il en mange, il meurt. Voici une tradition vraie sur le poisson de l'ambre: Le prophète, que Dieu lui soit propice! avait envoyé 300 chevaliers sous le commandement d'Abou 'Obeidah b. el-Djarrâh'[2]). Après avoir été tourmentés par la famine, jusqu'au point qu'une

---

[1]) V. sur l'ambre, c. à d. l'ambre gris, Reinaud, *Relation des voyages*, p. 4, 144; Edrisi, Géogr. par Jaubert, I, p. 64.

[2]) Sur ce général, célèbre par ses conquêtes sous les successeurs de Mahomet, v. Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes*, I, p. 389.

seule datte devait suffire à la nourriture d'un homme pendant un jour et une nuit, se promenant aux bords de la mer, ils trouvèrent une baleine morte pleine d'ambre, pareille à une grosse colline de sable; elle leur servit de nourriture pendant un mois, et ils s'en graissèrent. Après avoir puisé de l'huile des cavités des yeux, Abou 'Obeidah y fit descendre et se placer 13 hommes; puis, prenant une de ses côtes, il l'érigea, et ayant fait monter un homme de la plus haute stature sur un des plus grands chameaux, il lui donna l'ordre de passer au dessous de la côte, mais la tête du chevalier ne dépassa pas la partie concave de la côte. A leur retour, ils se nourrirent de la chair de ce poisson, dont ils portèrent les os à Médine, et, y arrivés, ils racontèrent tout cela au prophète qui leur répondit: «C'est la nourriture que Dieu même vous a portée; vous reste-il encore quelque chose de sa chair que vous puissiez me donner?» Après quoi, ils lui en offrirent et il en mangea. — D'après une autre opinion, l'ambre est l'excrément de cet animal.

VI^e^ Section. — *Sur les îles de la mer Verte, situées près du rivage, parmi lesquelles sont les îles Fortunées; récit merveilleux de Samarqandi.*

D'après l'opinion des savants, les plus grandes mers du monde sont les 3 suivantes: l'Océan Environnant, la Méditerranée [Nithos] avec la mer Noire [Manithos] et la mer Caspienne. L'Océan environne toutes les parties de la terre; parmi les îles connues, il y en a 6, situées vers l'Ouest et nommées îles Fortunées ou Eternelles[1]). D'après Abou 'Obeidah el-Bekri, auteur de l'ouvrage intitulé: «livre des voyages et des royaumes», les îles Fortunées sont situées vis à vis de Tanger et s'appel-

---

[1]) V. Ab. Géogr. par Reinaud, t. II, p. 23 et 263; le nom «Qarthiânis» semble une altération du Grec *μακάρων νῆσοι*. L'auteur appelle dans le chap. suivant, 2ème sect. la Méditerranée «bah'r Manithos»; le nom «Nithos», altération erronée de Pontus, signifiant ailleurs la mer Noire.



lent en grec «Qarthiânis». Elles sont submergées à l'exception d'une, appelée île Fortunée, parce que l'on trouve dans ses vallées et ses forêts toute espèce d'excellents fruits qui sont produits sans plantation ni culture de la terre; ainsi, toute espèce d'herbes odoriférantes couvre la terre au lieu de ronces et de plantes inutiles qu'on trouve ailleurs. Les autres îles sont dispersées à diverse distance de la côte occidentale de la Berbérie. Quelques navigateurs, ne pouvant résister à un vent contraire et impétueux, furent jetés sur une de ces îles et, après y avoir abordé et pris séjour, ils explorèrent les autres îles et en rapportèrent comme cargaison une quantité de choses merveilleuses et excellentes. La population de cette île, bien étonnée de leur présence, leur dit: «nous n'avons jamais vu personne avant vous, qui nous soit venu de l'Orient, et nous avons supposé qu'il n'y avait rien que la mer Environnante». Le vaisseau, après avoir plusieurs fois échappé au péril de faire naufrage, rentra en Espagne, et à la demande, d'où il venait, et quelle cargaison il portait, les navigateurs racontèrent leur histoire. Après quoi, on équippa des bâtiments qu'on fit sortir, mais ils ne trouvèrent aucune île, et la majeure partie des vaisseaux fit naufrage par suite de l'impétuosité de la mer et de la violence des vents[1]). Les navigateurs déjà mentionnés mesurèrent la distance entre la côte de l'Espagne et une de ces îles, et ils la trouvèrent de 10°. — Dans cette mer, près du pays des Slaves, il y a deux grandes îles, dont l'une s'appelle Irmiânus des hommes et l'autre Irmiânus des femmes[2]); celle-là n'est habitée que par des hommes, celle-ci que par des femmes. Au printemps, ils se réunissent, et, après avoir cohabité pendant 2 mois, ils se séparent. Ces deux îles sont à peine visibles à quiconque y veut aborder, à cause de la quantité de nuages, de brumes de la mer

[1]) Comp. ce récit avec celui des «Magrourin», raconté par Edrisi Géogr., t. II, p. 27.

[2]) Sur ces deux îles comp. Edrisi Géogr., t. II, p. 433, Qazwîni, At'âr-ul-belâd, p. 408, et Bakouwi, Not. et extr., t. II, p. 539: Adam de Brême du XIème siècle mentionne un pays semblable sous le nom «terra feminarum et amazonum patria», v. Suhm, l'hist du Danemarc, t. IV, p. 506, 510, 514.



et de l'impétuosité de ses vagues. C'est le hasard seul qui fait rencontrer ces merveilles du monde.

A l'ouest de ses îles sont deux autres îles, avec des montagnes très élevées, couvertes de grands bois et d'arbres fruitiers; la plupart des oiseaux qu'on y trouve, sont des faucons blancs et gris[1]).

On lit dans le livre de Samarqandi[2]), qu'Alexandre le Grand, après avoir conquis tous les pays, les mers, les fleuves, les montagnes et toutes les contrées de l'univers, et en avoir reconnu les configurations, voulut explorer les côtes les plus reculées de la mer. Alors, ayant armé une quantité de vaisseaux très forts qui ne risquaient pas de faire naufrage, et les ayant chargés d'eau et de provisions, il leur donna l'ordre de naviguer sans relâche pendant un an, pour lui rapporter des nouvelles. Ils se dispersèrent sur les diverses mers, tenant la même course jusqu'à la fin de l'année, mais ils ne virent guère autre chose que la surface de la mer, et ce qu'elle produit d'animaux monstrueux, tels que la phare[3]), le tounn et autres espèces de cétacés, après quoi ils revinrent sur leurs pas, à l'exception d'un seul vaisseau. Quelques uns des navigateurs dirent: «Naviguons encore un mois; peut-être ferons-nous une découverte qui nous procurera la grâce de notre roi; amoindrissons donc nos rations de provisions et d'eau jusqu'au retour!» Ils n'avaient pas navigué un mois, qu'ils rencontrèrent un vaisseau, monté par des hommes. A la rencontre des deux vaisseaux, les équipages ne se comprenant pas, les compagnons d'Alexandre donnèrent aux autres une femme et reçurent de ceux-ci en échange un homme qu'ils menèrent à Alexandre. Ils le marièrent à une femme qui était avec eux sur le vaisseau, et qui mit au monde un enfant qui comprenait les langues de ses parents. La femme ayant appris la langue du mari, et celui-ci

---

[1]) V. Edrisi, Géogr., I, p. 201.

[2]) La même tradition se lit verbalement dans l'oeuvre de Qazwînî, 'Adj. el-makhl., p. 105.

[3]) Probablement ce mot désigne une espèce de baleine, comp. *Relation des voyages*, par Reinaud, t. I, p. 2; le mot «sitân» du texte m'est inconnu.

sachant un peu de la langue de sa femme, ils dirent à la femme: «Demandez à votre époux, d'où il est venu!» alors celui-ci repondit: «de ce côté-là.» «Dans quel but êtes-vous parti?» il répondit: «notre roi m'a envoyé pour explorer ce côté.» A la demande, s'il y avait chez ce peuple des rois et des royaumes, il donna une réponse affirmative, en ajoutant: «un royaume encore plus vaste et plus étendu que celui ci»; et pourtant nous n'y avions jamais supposé autre chose que la mer. Que Dieu discerne la vérité de cette histoire!

# CHAPITRE CINQUIÈME

EN SIX SECTIONS.

---

I<sup>re</sup> Section. — *Sur le détroit du sac, comment il a été attribué à Alexandre le Grand; son étendue.*

D'après l'assertion des historiens, Alexandre le Grand a percé le détroit, nommé «du sac», qu'il a creusé pour se défendre contre les pays et les royaumes, à présent submergés par les eaux[1]. — D'après une autre opinion, il l'a percé pour séparer le peuple de l'Andalousie des Berbères et des autres nations du continent africain [le pays d'el-ʿAdwat], qui se plaignaient des invasions continuelles, par lesquelles leur repos mutuel était troublé. — D'après une autre opinion, il n'a pas lui même ouvert ce détroit, mais ayant l'intention de bâtir un pont, les grandes eaux s'élevèrent et couvrirent toutes les constructions en passant dessus; ainsi que les navigateurs voient encore au fond de la mer, au temps du reflux, quand les eaux sont tranquilles et qu'il ne fait pas de vent, les ruines monumentales qui restent de cette entreprise. La largeur du sac est présentement de 18 milles, et le pont devait être

[1]) Sur ce récit fabuleux, auquel probablement les colonnes d'Hercule ont donné lieu, comp. Edrisi, t. II, p. 2—3; Qazwînì, ʿAdj. el-makhl., p. 123, en fait mention de même en reculant l'époque à des temps encore plus fabuleux; le nom «Nitos», altération du Pontus, signifie ordinairement la mer Noire; sur la largeur du détroit, v. Ab., II, p. 33.

jeté sur la partie la plus étroite, d'une largeur de 4000 pas ou d'un mille. Il l'avait divisé en 70 arches avec 72 tours, séparées l'une de l'autre par une distance de 50 coudées, et il avait commencé sur les deux rivages pour réunir la construction au milieu. D'après la relation des mathématiciens, il opéra de cette manière: d'abord il construisit des deux rivages un môle dans les eaux jusqu'aux profondeurs de la mer, où les eaux sont agitées par les vents; puis, prenant des vaisseaux, il les lia par des cordes les uns aux autres; puis, il réunit des chaînes de fer qu'il attacha aux vaisseaux, jusqu'à ce qu'elles formassent une chaîne continue d'un rivage à l'autre, où on les fixa. Ainsi, ayant conduit 3 autres lignes de chaînes, il fit deux rangées de vaisseaux qui formaient un pont solide. La distance entre ces deux files de pontons était de 40 coudées, comme nous l'avons representé sur le plan. Puis, il couvrit l'espace, occupé par les eaux, de planches de bois, réunies les unes aux autres, en ayant soin de boucher les fentes et de les bien calfater; ainsi qu'elles ressemblaient à un matelas étendu sur la surface des eaux et occupant la distance entre ces chaînes. De la même manière, il posa le fondement des piles dont nous avons dit le nombre, servant à porter les voûtes du pont; puis, il les entoura de parois de bois en hauteur d'une brasse, bien calfatées et revêtues de fer, et construisit dedans un massif de pierre et de chaux; ainsi, il continua à élever des enceintes de bois qu'il remplit de maçonnerie, jusqu'à ce qu'il atteignit le fond des eaux, et les piles étaient toutes solides, bâties en pierre et entourées comme d'une caisse de parois de bois bien calfatées. Après avoir achevé tous les massifs et les avoir construits en piles, tenues par les chaînes, il les garnit de travées, inaccessibles aux vagues de la mer et à la crue du flux. Ayant laissé la construction dans cet état une année, il la visita pour la compléter; puis, après avoir posé les cintres, il commença sur les extrémités de ces piles les arches qu'il acheva l'année suivante. Enfin, dans le cours de la 3ème année, il avait construit un pont, dont la longueur était de 4000 à 4200 coudées. Lorsque cette oeuvre fut arrivée à son terme, la mer renversa toutes les constructions, en faisant irrup-

tion et inondant toutes les contrées, ainsi que, quand il ne fait pas de vent, et que la mer est calme, les navigateurs, comme nous l'avons dit, voient encore, sous les eaux, des murailles et des vestiges de cet édifice. Le passage du détroit est très difficile à cause de la violence de la mer, et les marins y redoutent le voisinage de l'Océan. L'entrée de ce détroit est sur le 36° de latitude dans le 4ème climat. [Voici une représentation d'une de ces piles, qui s'élève du fond de la mer jusqu'au dessus de la surface.][1])

## IIe Section. — *Sur l'étendue de la Méditerranée, sa configuration et ses côtes.*

D'après les savants, la mer de Tanger et de Ceuta, ou mer de Roum ou mer Mânithos[2]), s'étend, depuis le détroit entre deux montagnes, vers l'Orient sur une longueur de 58° équivalant à 1026 parasanges ou 3076 milles. Sa largeur est du 30° jusqu'au 43°, equivalant à 237 parasanges ou 711 milles, entre el-ʿAlâjah[3]) jusqu'à Alexandrie, sur un espace de 37 journées. Le caractère général du climat de cette mer est chaud et humide en comparaison avec celui de la mer Méridionale qui est sec et chaud, et avec celui de la mer Septentrionale, dont le climat est froid et humide. Le climat de la mer Méridionale est sec à cause de ses eaux salées et chaudes. La plus grande profondeur de la Méditerranée est de 300 toises. Elle s'étend, depuis le Détroit qui baigne la Berbérie au dessous de Ceuta et du château de Djawâz [c. à d. du passage], appelé château d'ʿAbd-el-Kérim[4]), jusqu'à Mazemmah[5]); là elle prend la forme d'une trompe courbée et s'appelle mer de Mazemmah, dont voici la figure; puis elle

---

[1]) Le texte arabe nous donne ici une figure.

[2]) V. sur ce nom l'annotation ci-dessus p. 175. La réduction des degrés en parasanges n'est faite qu'à peu près, le degré équivalant à $18^{8}/_{9}$ paras. ou $56^{2}/_{3}$ milles, et la parasange à 3 milles.

[3]) Sur la ville et les montagnesd'ʿAlaya, v. Reinaud, Ab., t. II, 1, p. 64.

[4]) Sur ces deux noms, v. Ab. Géogr. t. II, 1, p. 185.

[5]) Sur le port d'al-Mazemmah, v. ibid., t. II, 1, p. 174.

baigne les côtes de l'Afrique jusqu'à BARCA et ALEXANDRIE, et là elle forme par ses courbures deux cercles contigus, l'un près de l'autre; puis, longeant le Nord du désert [al-tîh] et nommée mer de Syrie, elle baigne les côtes de la Palestine, jusqu'à ce qu'elle rencontre une branche du Liban occidental, Tripolis de Syrie, Laodicée, Antioche, une branche de la montagne el-Aqra'[1]), jusqu'à SUWEIDIAH et AD'ANA[2]); puis, tournant à la frontière du pays de Sîs [c. à d. la petite Arménie] vers l'Occident, elle borde le pays de Roum, c. à d. l'Asie-Mineure, avec les villes d'ALÂJAH et d'ANTHÂLIA[3]), jusqu'au pays d'el-Ashkari[4]) [les états de Lascaris], le pays des Djelâliqet [Ciliciens], le pays des Kharaytes[5]), de Maçthiqah[6]), jusqu'au détroit, appelé détroit de Constantinople; puis, tournant vers l'Ouest, elle passe près de la ville de GÈNES, de la VENISE et du PISÂN et baigne les côtes de la Sardaigne, Barcelone, Valence et la côte de l'Espagne. Passant l'île de Majorque et l'île Verte [Algeciras][7]), elle aboutit au détroit, où nous avons commencé notre description. Cette mer est sujette, au temps de la pleine lune, aux hautes marées, qui se retirent à celui de la lune décroissante; en outre, elle a le flux et le reflux qui se réitèrent jour et nuit comme dans l'Océan. Les opinions sont différentes sur le détroit de Constantinople; les uns disent, qu'il sort de la mer de Nithos ou de la mer Noire, appelée aussi mer des Russes, qui serait combinée avec la mer des Varengs et des Slaves; d'autres disent que la Méditerranée entre dans la mer des Russes, et que celle-ci n'a aucune liaison avec la mer des Varengs, à cause de la grande étendue de l'empire romain, depuis l'Andalousie jusqu'à la Transoxanie et aux déserts de Qipdjaq, qui n'est traversé par aucune eau, si ce n'est par quelques fleuves d'eau douce.

---

[1]) V. ci-dessus p. 21, 144.

[2]) Sur ces deux villes, v. Ab. Géogr., t. I, p. 233, 248.

[3]) V. ibid., t. I, p. 380.

[4]) V. ibid., t. I, p. 206.

[5]) Sur ce peuple, habitant les contrées du Bosphore, v. ibid., t. II, p. 313, 316.

[6]) L'île de Maçthiqah ou Chio, ainsi appelée d'après une résine qu'on y trouve, v. Ab. Géogr., t. II, p. 268 et Edrisi, Géogr., t. II, p. 127; comp. ci-après p. 188, n. 3.

[7]) V. Ab. Géogr., t. II, p. 246.



On dit que la plus grande étendue, depuis le détroit, sur la Sicile, l'île de Rhôdes, le Chypre jusqu'à Antioche, est de 5000 milles, et qu'on y trouve plus de 170 îles, peuplées par diverses tribus de Francs, dont la majeure partie a été dévastée au commencement de l'Islam par les invasions des Mahométans. Une partie est restée désolée, d'autres ont été reprises par les Chrétiens.

Voici le plan de la configuration de la Méditerranée.

### III[e] Section. — *Sur les îles de la Méditerranée, son étendue, et les merveilles qu'elle contient.*

Parmi les îles de la Méditerranée, est la Sicile, située en face de l'Afrique. Sous la domination des Musulmans, elle excellait comme l'Espagne dans les sciences par ses savants, ses littérateurs, et ses hommes illustres; elle a une forme triangulaire, environnée de la mer, et une circonférence de 500 milles. Elle est montagneuse et riche en forêts, en arbres fruitiers, en fleuves, en villes et forteresses, situées sur le rivage, parmi lesquelles nous nommerons [1]):

Palerme, résidence royale avec un faubourg; au temps de la domination des Musulmans, elle était la capitale de l'île, puis, la résidence fut transférée à Khâliçah [2]), ville nouvelle, bâtie sous le Calif Qâim Abou-l-Qâsim el Mahdi l'a. de l'H. 325 = Ch. 937;

Catania, ville auparavant considérable, a été détruite par une éruption de l'Etna; c'est pourquoi la ville de Gostharah [Agosta] a été construite à sa place [3]);

Messine, située à l'un des angles de l'île;

Syracuse, à l'angle opposé vers le Sud, est entourée de la mer

---

[1]) Sur la description de la Sicile, comp. *Carte comp. de la Sicile moderne* par Dufour et Amari, Ab. Géogr., t. II, 1, p. 273, et Edrisi Géogr., t. II, p. 74 suiv.

[2]) V. Edrisi Géogr., t. II, p. 77. Le calife ci-mentionné est le 2[ème] calife Fathémite Qâim biamr Allah Aboul-Qâsim b. al-Mahdi 'Obeid-allah [933—95].

[3]) Sur les diverses destructions de la ville de Catania, v. Malte-Brun *Géogr. univ.* par Lavallée, t. III, p. 292; la ville Agosta a été bâtie au XIII[e] siècle par l'empéreur Fréderic II.

sur trois côtés; un pont mène dans la ville. Dans l'intérieur de l'île sont situées les villes de SHÂQEH [Sciacca][1]), MAZZARA[2]), KIRKENT [Agrigente][3]), NOUTHOS [Noto][4]), SHIKLÉ[5]), THABERMÎN [Taormina][6]), QAÇRJÂNEH [Castro Giovanni][7]), RAGUSE[8]), RAMTHAH [Rametta], GUNTHA (?), AMÎSH (?), YERTIAH (?) et autres moins considérables. L'île est divisée en 14 grands districts.

Tout près de la Sicile est située une autre île, nommée île de Borkân [c. à d. Volcano], qui lance continuellement des fragments de feu de grandeur d'homme, retombant sur la surface de la mer. On trouve dans cette île la pierre ponce. Vis à vis de cette montagne est située celle de Lokâm, qui s'élève de la mer au dessus de la précédente; au pied de cette montagne, on trouve des noisetiers, des cèdres et des châtaigniers. Au sommet de la montagne est le cratère, d'où s'élève le feu, visible sur la mer pendant la nuit à une distance très grande, comme on voit la fumée pendant le jour. Les environs sont couverts d'une quantité de cendres, inaccessibles à cause de leur peu de consistance et de leur chaleur, couvrant le feu. Ce cratère lance aussi des pierres, mais moindres que celles du volcan précédent; quelquefois en tombant, elles dévient et enflamment tout ce qu'elles rencontrent sur leur route en le couvrant de scories de fer[9]). Les navigateurs prétendent que les feux de ces deux volcans sont hostiles entre eux, et que cette guerre mutuelle continue toujours. Les Grecs appellent ce volcan «montagne d'or», à cause des mines d'or, de soufre et de vif-argent qu'il renferme.

---

[1]) V. Edrisi Géogr., t. II. p. 86.
[2]) V. ibid., p. 87.
[3]) V. ibid., p. 86.
[4]) V. ibid., p. 84.
[5]) Au lieu de Shamakeh des manuscrits, nous avons adopté la leçon Shiklé [Scicli], v. Edrisi, p. 85.
[6]) V. ibid., p. 82.
[7]) V. ibid., p. 98.
[8]) V. ibid., p. 85; la leçon des trois dernières est incertaine.
[9]) Comp. une pareille description dans Qazwini, At'ar el-bel., p. 144 et Edrisi, t. II, p. 71; Ab. Géogr. par Reinaud, t. II, 1, p. 281.

L'île de Yâbisa [Iviça][1], située vis à vis de l'Espagne, 2 journées de longueur sur une journée de largeur, a une ville bien munie.

L'île de Valencia, 3 journées de longueur sur 2 de largeur, contient 2 villes bien peuplées;

L'île de Majorque, 2 journées de largeur sur la même longueur[2];

L'île de Mânoûka [Minorque][3], 2 journées de longueur sur $^1/_2$ journée de largeur, contient une ville peuplée. — Toutes ces îles appartiennent à la Catalogne.

Lîle de Rhodes, d'une circonférence de 300 milles, est située en face de l'Europe. Elle contient deux forteresses[4].

L'île de Sardaigne, d'une longueur de 280 milles et d'une largeur de 180, comprend 3 villes; elle possède des mines d'argent. Les habitants sont de race romaine, très sauvages et doués de corps vigoureux et capables de soutenir des fatigues et des privations; ils confessent une autre religion que les Francs[5].

La presqu'île du Péloponèse, d'une circonférence de 1000 milles, est liée à la terre ferme par un isthme, large de 6 milles; elle comprend plus de 50 villes, dont 15 sont très considérables et en possession des Francs[6].

L'île de Malte, d'une longueur de 70 milles sur une largeur de 30 milles, avec une ville du même nom[7].

L'île de Qouçera [Corcyre ou Pantellaria], grande, comprend des terrains incultes et non peuplés; on prétend que des génies, appelés Satans, y apparaissent aux habitants[8].

L'île de Djâlitha, connue sous le nom d'île des brebis, parce qu'une quantité de bétail y paît librement et s'y reproduit;

---

[1]) V. Ab. Géogr., t. II, 1, p. 270.
[2-3]) V. ibd., p. 271—72.
[4]) V. ibd., p. 277.
[5]) V. ibd., p. 272.
[6]) V. ibd., p. 275 et Edrisi, t. II, p. 123.
[7]) V. Edrisi, t. II, p. 73.
[8]) V. Ab. Géogr., t. II, 1, p. 267.

il arrive rarement qu'on en tue, et ces brebis sont à l'état sauvage. Sur cette île est situé un couvent, nommé «couvent des brebis» [1]).

L'île de Crète, située vis à vis de Barca, a une longueur de 330 milles et comprend deux villes, dont l'une s'appelle el-Khandaq [Candie], c. à d. «le fossé», l'autre «bourg du fromage». Elle a des mines d'or, et on en tire le bendj [hyoscyamus] comme aussi la meilleure espèce d'Aftimoun [2]) [espèce d'herbe médicinale].

L'île de Qobros [Chypre], ainsi nommée parce qu'elle contient des mines de cuivre, qui s'appelle «κύπρος», est d'une circonférence de 1500 milles et comprend des villes très considérables, parmi lesquelles nous nommerons ici: al-Nimasoun [Limasol], Fâf [Baffa ou Baffo], Magoûçah [Famagusta] et el-Afqasiah [Nicosia]; la dernière est la résidence du roi, située au milieu de l'île, tandis que les autres sont baignées par les eaux de la mer. Les plaines de cette île ressemblent à celles de l'Egypte, son limon contenant de l'Ibliz [limon du Nil], ses montagnes à celles de la Syrie et de l'Asie-Mineure. Elle a une montagne habitée par un génie, et tout près est un couvent avec un crucifix, nommé Çalîb eç-Çalbout», en bois, les côtés revêtus de fer doré, et suspendu à une pierre d'aimant entre deux colonnes d'aimant, oeuvre de la stupidité des maudits Chrétiens [3]).

L'île d'Arwâd [4]), près de la côte d'Antharsus [Tartous], d'une longueur de 6 milles sur la même largeur, a été conquise par Moʿâwiah b. Abi Sofian, à sa première expédition sur la Méditerranée; alors il bâtit la forteresse Antharsous sur les ruines d'une ancienne ville.

---

[1]) V. sur cette île Qazwîni, ʿAdj. el-Makhl., p. 124 et Ibn-el-Wardi, «*margarita mirabilium*», ed. Tornberg, p. 88 texte arabe.

[2]) V. Ab. Géogr., t. II, 1, p. 276, et Edrisi, t. II, p. 126.

[3]) Sur l'île de Chypre, v. Ab. Géogr., t. II, 1, p. 277, Edrisi, t. II, p. 130 et Golius, Alfraganus, p. 302, comp. *la Géogr. univers.* de Malte-Brun, t. V, p. 54, éd. de Lavallée. «Ibliz» est le nom donné au limon noir et gras du Nil, v. Abdallatif, *Rel. d'Eg.*, par de Sacy, p. 3 et 8.

[4]) C'est l'île de Ruad où se trouvait anciennement la ville d'Aradus.



L'île des palmiers, vis à vis de Tripolis de Syrie, est une petite île voisine de 3 autres, situées entre celle-ci et le rivage.

L'île de la mort, petite île inhabitée, parce qu'elle produit des herbes et des arbres, dont l'odeur et l'ombre sont mortifères, de même si l'on en mange la moindre partie, on est exposé à la mort. Les feuilles de ces arbres ressemblent à celles des pois et de la rue.

L'île du corbeau, près de la côte de Sardaigne, avec une église au sommet d'une montagne, est ainsi nommée, parce qu'un corbeau vole continuellement autour de la coupole de cette église. En montant, on n'aperçoit pas l'oiseau perché dans une lucarne, mais si-tôt que des étrangers s'approchent, il indique par ses croassements leur nombre aux habitants[1]).

L'île du couvent, dans le détroit de Constantinople sur un point exposé à la violence de la mer, a une longueur de 2 milles sur $^1/_2$ mille de largeur. Le couvent, dont elle tire son nom, est toute l'année couvert par la mer, excepté un seul jour, savoir le 24 H'azîrân ou Juillet. Quand les eaux se sont retirées, on y entreprend des pélerinages pour faire des voeux, et le couvent reste découvert jusqu'à l'après-midi, où les eaux recommencent peu à peu à couvrir l'île, jusqu'au temps du coucher du soleil. Alors elle disparaît submergée dans les eaux et reste dans cet état jusqu'au même jour de l'année suivante[2]).

[L'île de Lazqah, petite île avec une ville du même nom[3]).]

IVe Section. — *Sur les golfes de Venise et de Constantinople; les animaux remarquables y contenus.*

D'après l'opinion des savants, deux golfes s'étendent de la Méditerranée, l'un appelé golfe de Venise, l'autre golfe de Con-

---

1) V. la même tradition dans l'Adj. el-Makhl. par Qazwîni, I, p. 124 et Ibn-el-Wardi, p. 88 t. Ar.; d'ailleurs l'église du corbeau est située selon Ab. [t. II, 1, p. 242] et Edrisi [t. II, p. 22] au Cap St. Vincent.

2) V. 'Adj. el-Makhl., p. 125 et Ibn-el-Wardi, p. 88 t. Ar.

3) Cette dernière ligne est omise dans les mnscrts. de St. Pétersb. et de Leyde.



stantinople. Quant au golfe de Venise[1]), il n'a pas d'embouchure, mais une entrée, large de 70 milles; il baigne des villes considérables, appartenant à une race de Francs, appelée Vénitiens, avec des ports de relâche et de départ et des forteresses. Dans ce golfe sont situées 6 îles, 3 d'un côté, 3 de l'autre avec des villes bien peuplées; trois autres près des bords sont abandonnées. — Le détroit ou golfe de Stamboul ou de Constantinople[2]) [nommé en grec Manithos], d'une largeur d'un jet d'arc, est une branche qui s'étend près de Stamboul; son embouchure est vis à vis de l'île de Chypre vers le Nord. On dit qu'une chaîne tendue entre deux tours empêchait les navigateurs d'y entrer, si non après avoir obtenu la permission des intendants. Ce golfe s'étend sur une longueur de 250 milles vers la mer Noire ou mer de Trébisonde ou mer des Russes, où Constantinople est situé au bord occidental; vers l'Orient est le pays de Maçthikâ, très montagneux et couvert d'arbres[3]). La largeur du golfe en cet endroit est de 3 milles; puis, il s'étend une trentaine de parasanges jusqu'à son embouchure dans la mer de Manithos; là, elle a une largeur de 6 milles. D'après Ibn H'auqal[4]), un troisième golfe sortirait au nord des Slaves, s'étendant à l'Orient vers les Bulgars musulmans; entre les bords de cette mer et la frontière des pays des Turcs, il y aurait des terres et des pays inconnus et désolés; mais nous avons déjà précédemment indiqué les causes, pourquoi on nie la présence d'eau salée dans les pays des Slaves[5]).

D'après les naturalistes, il y a dans la Méditerranée un poisson de grandeur d'homme, de couleur rouge et d'un volume con-

[1]) Sur le golfe de Venise, comp. Edrisi Géogr., t. II, p. 120 et Ab. Géogr., t. II, 1, p. 37.

[2]) Sur le détroit de Constantinople, v. Edrisi, t. II, p. 301 et Ab. Géogr., t. II, 1, p. 38—41, 282.

[3]) Maçthikâ signifiant ordinairement l'île de Chios, nous avons pensé à la correcture Mathrika, qui répondrait à la ville de Tmoutarakan ou à la presqu'île de Taman, v. Ab. Géogr, t. II, 1, p. 286, 289, Edrisi, t. II, p. 395, et ci-dessus, p. 21; probablement la leçon vraie serait: «du domestique», v. Ab., II, p. 283.

[4]) V. l'éd. de M. de Goeje, t. I, p. 13, lin. 7 et p. 276, l. 17.

[5]) V. ci-dessus p. 168, 182.



sidérable; sa tête ressemble à une courge, mais elle est blanche comme la tête d'un homme rasé; sa figure est longue, la bouche arrondie comme celle d'un singe; depuis le menton jusqu'à la partie inférieure de la nuque deux veines apparaissent comme des agraffes. Il n'a pas de pieds, mais deux petites pattes de devant. La partie inférieure de son corps est comme celle d'un poisson à queue aplatie, mais il ne montre que la partie supérieure de son corps au dessus de la surface de la mer, mouvant la tête à droite et à gauche; ses yeux sont gros et ronds comme ceux d'un boeuf; il plonge de la tête dans la mer, comme s'il faisait une culbute. On trouve cet animal près des côtes, où il y a des cavités et des récifs, [surtout à un endroit, appelé Wadj-el-H'adjar [«Face de pierre»] près de Tripolis en Syrie][1]).

Un autre poisson s'y trouve, à figure humaine, la barbe blanche, de la dimension d'un veau; la couleur de son corps ressemble à celle de la grenouille, et on l'appelle «Vieux Juif». Il sort de la mer le soir du sabbat avant le coucher du soleil et reste sur terre jusqu'au coucher du dimanche, où il rentre dans la mer[2]).

Un poisson, ressemblant à un homme de guerre, un petit sabre à l'une de ses mains et un bouclier à l'autre, un casque avec des franges pendantes sur la tête, s'appelle «espadon de mer»; toutes ces armes sont formées par le corps seul de l'animal vivant, le sabre étant un des membres de ce poisson, de même le bouclier et le casque. Il se trouve souvent dans la mer de Sardaigne et de Barcelone.

Un poisson à figure d'homme ou de femme, tandis qu'il a le corps de poisson, se trouve en quantité dans le détroit de Gibraltar et dans l'Atlantique. La mer, au temps du flux, en jette au rivage, où il est arrêté et saisi au temps du reflux, avant le retour de la marée.

---

[1]) L'auteur semble par cette description indiquer une espèce de phoque; sur l'endroit appelé Wadj-el-H'adjar, v. *lex. geogr.*, t. III, p. 278.

[2]) V. la même description ʿAdj. el-Makhl., p. 126 et Ibn-oul-Wardi, éd. de M. Tornberg, p. 89 t. Ar.



Un poisson, d'une longueur de 2 empans ou moins, a sur le dos l'inscription arabe: «Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu», et derrière ses ouies: «Mahomet, le prophète de Dieu». Ce poisson vit dans les eaux aux environs de Constantinople, où l'on trouve aussi le poisson, appelé «Seqonqour», et dans le détroit. C'est une espèce de squale [squalus Carcharias]; les navigateurs estiment comme un augure favorable, quand ils en trouvent dans leur filets, et le mettent immédiatement en liberté[1].

Le poisson, appelé «mulet», vit sur la terre et dans la mer; il brait comme un âne, quand il est terrifié, ou qu'il lui arrive un accident[2].

Le poisson, appelé poisson de Moïse, d'une longueur dépassant une coudée, est très charnu d'un côté, mais de l'autre dépourvu de chair, la peau sur les os. Les pêcheurs le considèrent aussi comme un bon augure, et ils n'en mangent pas, disant qu'il appartient à la race du poisson de Moïse et de Josuë[3].

[Le poisson «bonnet» a le corps transparent comme du verre; il ressemble à un casque. Le milieu de son corps a quatre couleurs qui répandent une lumière pendant la nuit comme la lune, quand elle est couverte de nuages très fins. On voit cette splendeur autour de lui dans la mer, et quand il aperçoit qu'on s'approche dans l'intention de le prendre, son dard jette une liqueur qui brûle comme des étincelles de feu. Sa couleur est d'azur, et on l'appelle «bougie de la mer»; la mer en jette une grande quantité sur les rivages[4].]

Le poisson, appelé «phare», en a la forme; sortant de la mer, il se pose où le hasard le jette. Souvent il rencontre un vaisseau qui échoue, percé par les os de son corps[5].

Dans cette mer, il y a aussi un oiseau blanc qu'on ne trouve

[1]) V. 'Adj. el-Makhl., p. 125 et Ibn oul-Wardi, p. 90 t. Ar.
[2]) V. 'Adj. el-Makhl., p. 126 et Ibn oul-Wardi, p. 90.
[3]) V. 'Adj. el-Makhl,, p. 126—27 et Ibn oul-Wardi p. 91. C'est le passage du Coran, S. XVIII, v. 59 suiv. qui a donné lieu à la dénomination de ce poisson.
[4]) V. 'Adj. el-Makhl., p. 127 et Ibn oul-Wardi, p. 91.
[5]) V. 'Adj. el-Makhl., p. 127 et Ibn oul-Wardi, p. 92.



guère sur le continent; c'est une propriété de cet oiseau qu'il avertit les navigateurs de toutes espèces de périls, et quand ils le voient, ils savent qu'un ennemi s'approche[1]).

Un poisson ailé vole à la surface de la mer; son bec a une longueur de ½ empan[2]).

On y trouve de même le poisson, appelé Sinbâç ou Sîfiâç, c. à d. «la seiche», dont le dos est employé par les tourneurs qui en font des bagues et des plaques de ceintures de femmes; on appelle cette matière «écume de mer». Quand les autres poissons l'attaquent pour le dévorer, il émet une liqueur noire, qui le sépare de ses persécuteurs; ainsi il se sauve[3]).

Louange à Dieu dont la Toute-puissance et l'Omniscience a créé toutes ces choses!

V° Section. — *Sur la mer de Trébisonde ou mer des Russes, appelée Nithos ou mer Noire*[4]), *et sur une espèce de baleine dont l'horizon du ciel sur cette mer porte témoignage.*

D'après l'opinion des géographes, la mer des Russes et la mer de Soudâq est une mer ténébreuse, où les vents sont impétueux et variables, les vagues violentes; elle est bien redoutée des vaisseaux qui risquent d'y faire naufrage. Ses bords ne produisent rien d'utile aux hommes, si ce n'est des zibelines et des castors, et ce qu'on importe sur cette mer d'esclaves des pays des Turcs. Elle comprend 7 îles, appartenant aux Russes et à des brigands, qui s'abritent sur la côte occidentale. Cette mer s'é-

---

[1]) V. ʿAdj. el-Makhl., p. 126.

[2]) V. ʿAdj. el-Makhl., p. 127.

[3]) Ce poisson semble être identique avec celui mentionné ci-devant sous le nom de «poisson bonnet», dont la description est omise dans les mnscrts. de St. Pétersb. et de Leyde. Le mot ar. *h'iâçat*, au plur. *h'awâiç*, signifie, selon Bohtor *Dict. fr. etc.*, une ceinture de soie avec deux plaques en argent ou en or, qui se ferme par le moyen d'un crochet, garni quelquefois de pierreries, à l'usage des dames en Orient.

[4]) Comp. la description de la mer Noire avec celle d'Aboulfède, v. Geogr., t. II, 1, p. 38—42.

tend de l'embouchure du canal de Constantinople vers l'Est sur une espace de $30^1/_2$° depuis le 40° jusqu'au $70^1/_2$° ce qui equivaut à 580 parasanges ou 1740 milles = 90 journées[1]). La largeur de cette mer s'étend depuis le 44° jusqu'au $47^1/_2$° sur $3^1/_2$°, ce qui équivaut à $65^1/_2$ paras. ou à peu près 200 milles. Ses îles et ses rivages, peuplés d'une race d'hommes, appelée Russes chrétiens, sont bien cultivés et couverts de villes, de villages, de vignes et de prairies; on y trouve des ports, des montagnes, des champs et des plaines cultivables. On dit que cette mer subsiste par elle même; et que le détroit de Constantinople qui en dérive, décharge ses eaux dans la Méditerranee; d'après une autre opinion, elle est combinée avec l'Océan par un canal[2]) au delà des pays des Slaves, de Balthamié[3]), de l'Allemagne, de l'Azkéshié[4]), de la Terkéshié[5]), du Bordjân[6]) et du Allân[7]); tous ces peuples confessent la religion chrétienne. Les Musulmans ont dans cette mer 2 ports, d'où ils entrent dans les pays chrétiens: l'un, Trébisonde, qui était au commencement de l'Islam très peuplé et possédait de très riches magasins de denrées, étant un lieu de réunion pour les marchands chrétiens et mahométans; puis, il fut détruit, remplacé par l'autre, Sinope; le port de Samsoûn a été récemment construit avec une rade[8]). On voit souvent dans cette mer une espèce de

---

1) Sur la réduction des degrés en paras. v. la note p. 181.

2) Sur ce canal, v. ci-dessus p. 182, 188 et *the meadows of gold* by Sprenger, p. 374.

3) Ce nom dérivé du latin «Baltia», indique probablement la péninsule Scandinave avec la Finlande que les anciens croyaient de grandes îles, habitées par des races allemandes.

4) Arkéshyé ou Azkéshyé est probablement le pays des Zikhes, habitant au Nord de la presqu'île de Taman, v. Reinaud, Ab., t. II, 1, p. 286, 321 et Neumann «die Völker des südl. Rusland», p. 125.

5) Peuplade turque habitant les contrées au Nord du Caucase, v. Edrisi, t. II, p. 350, 416 et d'Obsson, *Des peuples du Caucase*, p. 145.

6) Les Bordjân, habitant selon Édrisi les contrées de l'embouchure du Dnieper, sont probablement les Boulgares du Danube, v. d'Ohsson, p. 262 et Ab., t. II, 1, p. 313.

7) Les Alains, se confondant avec les Ossêtes, habitaient les contrées entre la mer Noire et le Caucase; v. d'Ohsson l'o. c., p. 23.

8) Sur ces trois ports, v. Ab. Géogr., t. I, p. 392 t. Ar.

cétacé que l'ignorance prétend avoir été transporté encore vivant, par les anges, aux enfers, où il est renfermé, à cause de sa voracité et de sa violence contre les habitants de la mer, parmi les animaux monstrueux qui servent à diverses espèces de punitions. D'après une autre opinion, ce cétacé séjourne au fond de la mer, où il se nourrit de poissons; alors Dieu lui envoie un nuage et des anges qui, l'enlevant de la mer, le jettent sur le rivage pour servir à la nourriture des Yagogs et des Magogs[1]). Les cétacés sont très grands dans la Méditerranée, dans la mer Caspienne, et dans la mer de Varengs, comme aussi vers les côtes de l'Espagne dans l'Atlantique.

Un golfe, en forme de canal, semblable à celui de Constantinople, sort de la partie septentrionale de cette mer, d'une largeur de 10 milles, et d'une longueur de 30 milles, et débouche dans la mer de Soudâq et de Saqsyn ou de Qipdjaq [c. à d. la mer d'Azof][2]). Cette mer est ronde, d'une largeur de 200 milles sur la même longueur; ses eaux baignent les villes de Soudâq, de Kaffa, de Qirym, et ses bords sont peuplés de diverses tribus de Turcs, d'Azkesh, d'Allans, de Berthâs et de Kélabiens[3]). D'après l'auteur du livre «le don des merveilles», il y a dans le pays des Allans, au nord de cette mer, une mine d'argent qui n'a pas de pareille au monde. C'est une espèce de plaine, longue et large, d'à peu-près 100 coudées, humide et d'une couleur bleuâtre. Les habitants labourent le sol et le remuent; puis, après avoir ramassé la terre, ils la dessèchent et la forment en buttes; ayant placé une quantité de bois fendu au dessus, ils creusent des rigoles dans la terre et allument du feu; après quoi, quand le feu a fondu la masse entassée, l'argent découle dans les canaux, mêlé de calamine;

---

[1]) V. la même tradition dans Qazwîni, ʿAdj. el-Makhl., p. 132—33.

[2]) Sur la description de la mer d'Azof, v. Ab. Géogr., t. II, 1, p. 40. Saqsyn est ainsi appelé d'après les Saxons ou Goths, habitants de la Tauride, v. Ab. Géogr., t. II, 1, p. 286; les Kipdjak ou Captchak étaient domiciliés au nord de la mer Noire; sur les villes de Soudaq [Soldaïa], de Kaffa et de Qirym ou Solgat, v. ibd., p. 320.

[3]) Les Berthâs, tribu turque, habitaient les contrées à l'ouest du Volga, v. d'Ohsson, *Peuples du Caucase*, p. 72.

enfin ils le purifient par les moyens ordinaires, et l'on obtient ainsi de l'argent pur.

VIe Section. — *Sur la mer Caspienne et la mer d'Aral; sur le flux et le reflux de ces mers.*

D'après l'opinion des géographes, la mer Caspienne n'est combinée avec aucune autre mer; elle est oblongue; sa longueur est du Sud au Nord, et sa largeur de l'Est à l'Ouest. Quand un voyageur veut faire le tour de ses rivages, il n'y trouve rien qui l'en empêche, si ce n'est les embouchures des fleuves; ainsi, il peut revenir à son point de départ. C'est une vaste mer, difficile à la navigation et pleine de dangers. Elle ne reçoit aucune augmentation, si ce n'est par les fleuves d'eau douce qui s'y jettent; ils sont au nombre de 20. La circonférence de cette mer est de 1500 paras. à peu-près; sa longueur est de 280, sur une largeur 200 paras. Elle renferme 4 îles:

L'île de Siâkoûh, vis à vis de Abeskoûn, port de la Géorgie; elle est habitée par des Turcs qui y font la chasse aux diverses espèces de faucons[1];

L'île de Borkân avec un grand volcan, dont les feux apparaissent jusqu'à une distance de 200 parasanges, comme les sommets des plus hautes montagnes;

L'île de Sahîlân, complètement inculte;

et l'île d'Alfouweh [c. à d. l'île de garance], vis à vis de Bâb-el-abwâb [Derbend], qui est riche en pâturages, en fleuves et en prairies; elle exporte de la garance aux villes environnantes[2].

On tire de cette mer, appelée mer de Djordjân, mer de Khozar, mer de Thabéristân et de Mougân, par les Turcs mer de Qorzoum, la peau du castor, animal de la taille d'un petit chien qui vit indifféremment sur la terre et dans la mer, et de l'hermine; celle-ci appartient au genre des belettes et a une

[1]) Comp. Ab. Géogr., t. II, 1, p. 43—44.
[2]) V. ibd. p. 44.



couleur blanche luisante; ordinairement on la prend dans les montagnes de Kourdj [Géorgie], aux environs de la mer Caspienne. — On trouve dans la mer Caspienne et sur ses rivages le castor[1]), qui a la forme d'un chien marin et s'appelle aussi «semmour». Le castor ressemble au renard par sa couleur rouge; il n'a pas de pattes de devant, mais deux pattes de derrière, la queue longue, la tête formée comme celle de l'homme, la figure ronde; sa marche est lente, appuyée sur la poitrine, comme s'il rampait sur quatre pattes. Il a deux testicules apparentes et deux latentes, et quand on le persécute, il arrache deux de ses testicules et les jette à ses persécuteurs. S'ils n'observent pas cette mutilation et continuent leur chasse, bientôt ils le trouveront étendu sur le dos et étalant sa blessure, ce que voyant, ils s'éloigneront déçus dans leur attente. L'animal ayant coupé ses deux testicules apparentes, les remplace par les deux latentes. Les testicules renferment une matière sanguinolente, grasse et mielleuse, dont l'odeur ressemble à celle du scarabée. D'après Galien, le castor est amphibie; il bâtit sa demeure sur la terre, s'y propage et y prend sa nourriture, mais quand il veut, il s'enfuit dans l'eau et y reste long temps.

Vers l'est de cette mer, à une distance de 20 journées, est le lac de Khowârezm ou d'Aral, d'une circonférence de 100 parasanges, comme nous l'avons dit précédemment[2]). Toutes les mers ont le flux et le reflux, excepté la mer Caspienne seule. Nous avons déjà antérieurement donné une exposition des causes qui produisent le flux et le reflux; [ce qui nous semble le plus vraisemblable, c'est que l'Océan, seul, par sa nature, produit cet effet. Dans l'Océan les eaux croissent et diminuent comme le ventre s'agrandit et revient à sa proportion ordinaire, tant que l'être est vivant; de même la pupille du chat croît et diminue; elle se dilate depuis midi jusqu'à minuit; puis, elle se rétrécit

[1]) Comp. plus haut, p. 109 avec la note.
[2]) V. ci-dessus p. 157 et Ab. Géogr., t. II, 1, p. 55.

depuis minuit jusqu'à midi. De même, quand l'animal est terrifié et chassé, l'oeil total devient noir, mais si-tôt que la peur a cessé et qu'il est tranquille, la prunelle reprend la dimension ordinaire d'un grain d'orge.] [1])

---

[1]) Le morceau, entre parenthèse, ne se trouve pas dans les mnscrts. de St. Pétersb. et de Leyde.

# CHAPITRE SIXIÈME

EN HUIT SECTIONS.

---

I^re^ Section. — *Sur la mer Méridionale et sa nature, son flux et son reflux, la dimension du grand golfe méridional qui en dérive, l'île de Qomor etc.*

D'après les géographes, la mer Méridionale avec le grand golfe qui en dérive, appelé mer Pacifique ou mer Ténébreuse ou mer d'Ouçthiqoûn, est la plus grande des 3 mers du monde[1]) et la plus dangereuse pour les navigateurs qui y entrent. Ses bords sont inconnus, excepté ceux qui baignent les extrémités de la partie habitée de la terre. Parmi ses bords orientaux, nous nommons la côte de Sine-es-Sine, où est l'embouchure du fleuve Khamdân sur le 174° de longitude et le 13° de latitude au delà de l'Equateur[2]); vers le Sud, nous connaissons la côte de l'île de Qomor le grand. La longueur de cette île est de 4 mois, mais la partie méridionale est inhabitée, comme aussi la partie de la terre, située au delà. Il n'y a qu'une seule entrée dans cette mer, savoir par le détroit, formé par les montagnes d'Ouçthiqoûn; ces montagnes sont une chaîne continue, s'étendant dans la mer jusqu'à une distance de 200 milles; elle comprend des montagnes

---

[1]) V. ci-dessus p. 175.
[2]) V. ci-dessus p. 127.

très élevées et s'étend de l'Est jusqu'au commencement de la chaîne de Qomor et du pays de Dagouta, traversant le milieu de la terre où est la coupole d'Arîn[1]). On dit que Khidhr entra dans cette chaîne avec l'armée de d'ou-l-Qarnein[2]). Dans le détroit, entre ces montagnes, il y a un courant véhément, produit par le mouvement de la mer, par le flux et le reflux et par l'impétuosité des eaux continuellement agitées du Sud au Nord, de telle sorte que le passage est impossible à toute espèce de navire, soit grand, soit petit; sa largeur est de 100 milles, et le flux est si fort, que les eaux couvrent les hauteurs jusqu'à une élévation de 6 toises et se répandent sur les plaines jusqu'à une journée. Cela se réitère 4 fois le jour et la nuit. Après avoir traversé ce détroit, les eaux se répandent en pleine mer jusqu'à la chaîne de Qomor et de Dagoûtah, où est formé le golfe de Dagoûtah; la mer donne naissance à deux grands canaux, sur le côté occidental et oriental de l'île de Qomor, et à un troisième qui sépare les îles d'Anfoûdjeh et de Sérîrah[3]) de l'île de Qomor. Ces trois canaux débouchent dans la mer des Indes, qui porte divers noms, d'après les côtes qu'elle baigne. Au delà de l'Equateur, sont situées l'île de l'Antichrist, l'île de Qashmîr, les îles des nuages, des tempêtes et des pluies, enfin les îles de Wâqwâq[4]) au delà de la chaîne d'Ouçthiqoun. L'île de Qâmroun[5]), près de l'île de Sérîrah, est ainsi appelée d'après le nom du roi, comme on appelle le roi de la Chine Bagbour, le roi de Çenf Maharadj, le roi des Indes Qandahâr, le roi de Perse Khosroës, le roi de l'Yémen Tobbah, le roi de Roum Cæsar, le roi de l'Egypte Pharaon,

[1]) V. p. 10. Comp. sur l'île de Qomor l'extrait d'Ibn Sa'îd dans l'introduction à la *Géogr. d'Ab.* par Reinaud, p. CCCXVI suiv.

[2]) V. Coran, s. XVIII, v. 82 suiv.

[3]) L'île de Sérirah, probablement une partie de Sumatra, est mentionnée par Aboulf., v. la trad. de Reinaud, p. 26 et le texte Ar., p. 368; l'île d'Anfoudjeh appartient, selon Edrisi, Géogr., t. I, p. 59 suiv, à l'archipel de Zâbedj.

[4]) V. l'introduction de la Géogr. d'Ab., p. CCCXV, Edrisi, t. I, p. 79, 92.

[5]) V. Ab, Géogr., t. I, p. 360 et l'introd., p. CCCLXXXVII; l'observation suivante sur les noms des rois est tirée d'Edrisi, v. t. 1, p. 173; Maha-Raya est sanscrit et signifie «grand roi»; sur le titre chinois Baghbour ou Baghboun, v. Reinaud, *Rel. des voyages*, I, p. 45.



celui de l'Abyssinie Nedjâshi, celui de Syrie Hérakl, celui des Francs Pape, celui de la côte de l'Afrique Berber, celui des Turcs Ilkhân. — Sur l'île de Qomor, il y a quatre grandes rivières, appelées «agbâb», et à peu-près 20 villes y sont situées. La plus grande s'appelle Dahmâ; Loqmerâneh est la résidence du roi, et la ville principale porte le nom de Agnâ[1]).

Sérîrah, d'une circonférence de 1200 milles, contient beaucoup de villes, parmi lesquelles Sérîrah est la plus célèbre; on y trouve la meilleure espèce de camphre.

L'île d'Anfoûdjeh, d'une forme oblongue et d'une circonférence de 2000 milles, contient des terrains incultes et des déserts; ses habitants occupent une montagne vers la partie septentrionale, d'où l'on peut voir les deux côtes opposées de la mer.

Les îles de Wâqwâq sont situées dans l'Océan, au delà de la chaîne d'Ouçthiqoun, tout près de la côte; on y arrive par la mer de Chine. Elles portent ce nom d'après un arbre chinois qui ressemble au noyer ou au Khîar Shember [Cassia fistula] et porte des fruits, pareils à la tête de l'homme. Quand un fruit se détache de l'arbre, on entend le son «wâq, wâq»; répété plusieurs fois, puis il tombe. Les habitants de ces îles et ceux de la Chine en tirent des augures[2]).

Quant à l'île de l'Antichrist, les porteurs de traditions prétendent que l'Antichrist y est emprisonné[3]). On dit que Tamîm ed-Dâri, enlevé par les génies, y serait venu et aurait démandé à l'Antichrist des éclairsissements sur le jour du jugement et sa venue.

Quant aux trois îles: îles des nuages, îles des tempêtes et des pluies, elles sont peuplées, d'après la relation des habitants de Qashmîr, d'une race turque, qui, après une défaite, s'y est réfugiée sur la mer et y a pris domicile; dès lors elles ont été con-

[1]) La ville d'Agnâ est située, selon Edrisi, sur l'île de Sérendîb [Ceylon], v. t. I, p. 72; sur le nom d'agbâb et les 3 villes, v. ci-dessus p. 11, 12, 22.

[2]) V. la même description dans Qazwîni, 'Adj. el-Makhl., p. 108.

[3]) V. une tradition pareille, 'Adj. el-Makhl., p. 111, dans la description de l'île Berthâil, et sur Tamîm ed-Dâri, v. d'Herbelot, *Bibl. Or.*, art. Deddjâl et Tamîm.

nues. L'une est enveloppée d'une pluie continuelle, l'autre, située vers le Sud, couverte de nuages et de ténèbres; la troisième, située tout près, est toujours illuminée d'éclairs, bien qu'on n'y observe ni pluie, ni nuages[1]). A l'extrémité de la chaîne d'Ouçthiqoun, tout près du détroit qui dérive de l'Océan, est situé un grand volcan, nommé «lampe des ténèbres», qui lance ses feux à plusieurs parasanges vers le ciel, visibles à une distance de plusieurs journées. — L'île de Qomor sera mentionnée ci-après.

Quand la mer a passé l'île de Qomor, elle s'élargit et porte des noms divers, d'après les côtes et les contrées qu'elle baigne; mais toutes ces diverses mers n'en forment qu'une seule, dont la plus grande longueur s'étend de l'Ouest depuis Maqdashou, Sofâlah et la Berbérie du Soudan, jusqu'à la Sine-es-Sine, au pays de Çenf, aux côtes de Maharadjah et au point le plus reculé vers l'Est qui a la plus grande longitude, et qui est situé, au Sud de Sine-es-Sine, à l'embouchure du fleuve Khamdân le grand. La dimension de cet espace est de 104° depuis le 76° jusqu'au 180°, sur lequel est situé le pays de Khamdân et Sine-es-Sine, baigné par la mer au delà de l'Equateur; elle équivaut à 1976 paras. ou 5931 milles, ou, d'après une autre indication, 8000 milles[2]). Sa plus grande largeur est de 900 paras., dont 600 font la distance, depuis l'embouchure du Khamdân jusqu'au 15ème° vers le Nord. Sa largeur entière, depuis les golfes qui en dérivent, comme le golfe Persique, la mer Rouge, le golfe de Ma'bar [c. à d. le golfe de Bengale] e. a., varie considérablement entre la plus grande de 2700 milles et la plus petite de 2000 milles. Dans notre description de ses côtes, nous commençons au point le plus méridional, puis nous arrivons à l'Equateur, traversant la partie inférieure de l'île de Qâmroun et la partie supérieure de l'île de Sérendîb avec la montagne Râhoun et le pays d'Arîn, où est la coupole d'Arîn. Puis, la mer baigne les côtes de Dagouta[3]),

---

[1]) Sur ces 3 îles, v. Qazwîni, 'Adj. el-Makhl., p. 112.

[2]) La réduction des degrés en parasanges et milles n'est, comme à l'ordinaire, pas exacte.

[3]) V. Ab. Géogr., t. II, 1, p. 208.



et celles du pays de Zendj-ez-Zendj, de Maqdashou le rouge[1]) et le pays de Kalbeh[2]), habité par les Zendj musulmans; ayant atteint sa plus grande longitude le long de l'Equateur, elle prend une direction en formes circulaires, tantôt vers le Nord-Ouest, tantôt vers le Nord-Est; ici on l'appelle mer de Berbérie ou mer Rouge, à cause des dangers qui y menacent les navigateurs. Cette mer s'étend vers le Nord, jusqu'à une montagne noire, plongée dans la mer et appelée Khâfouny[3]), que ne dépasse aucun bâtiment sous peine d'échouer; c'est pourquoi, en approchant, on fait des voeux et s'humilie devant le Tout-puissant; ce n'est que par la grâce de Dieu qu'on y est sauvé. Puis, elle passe les côtes du pays de Hawya[4]), ainsi appelé, parce qu'il ressemble à l'enfer par sa chaleur et par l'intensité des feux du soleil, puis celles de Berbérah, une partie de Demdem[5]) et la basse Abyssinie, le pays de Djebra[6]), de Bâdhi'[7]) (?), le Zendjebar, Zeila'[8]) et Outil (?), où elle forme un golfe, appelé mer de Qolzoum, mer de Moïse ou mer de Mandeb ou mer d'ʿAden. L'origine de ce golfe est entre les villes d'Outil et d'ʿAden, où le détroit est dominé sur les deux côtés par deux montagnes, puis il s'étend vers le Nord, baignant les côtes Barbares, tandis que l'Arabie est vers l'Est. Il passe le pays de Khâssé[9]), la partie inférieure de Tâké ou Tâkelah[10]), la partie inférieure du pays Khâssé, le pays de Bédjeh[11]), où est située l'île de Dah-

---

1) V. Ab., Géogr., t. II, 1, p. 233.
2) Kalbeh, ville de l'Oman, v. Ibn-Batoutah par Defrémery, t. II, p. 229, 455 et IV, p. 311.
3) Sur le promontoire de Khafouny, probablement un peu au midi du Cap Guardafui, v. Ab., t. II, 1, p. 206.
4) V. ibd. p. 232.
5) V. ibd. p. 225.
6) V. ibd. p. 229.
7) Le *lex. geogr. Merâçid*, t. IV, p. 242, indique la ville de Bâdhi', située sur la côte de l'Hidjâz.
8) Sur la ville de Zeyla', v. Ab., t. II, 1, p. 231.
9) Sur ce peuple, v. ibd. p. 210, 227.
10) Sur la peuplade de Tâkela, v. *lex. geogr.*, t. IV, p. 450.
11) Sur les Bédjeh, v. Ab. Géogr., t. II, 1, p. 167.

lak[1]), avec une ville du même nom, appartenant au roi de Bédjeh; puis, nous arrivons à l'île de Sawâkin, située près de la côte et résidence d'un autre roi[2]); puis, il passe la ville d''Ayd'âb[3]) avec un port pour les marchands de l'Yémen, le pays de Wadhah'[4]), les villes de Marris[5]), Qoçeyr[6]) et Souez, Elah, Qolzoum et Madyan[7]); à la dernière ville il tourne vers la Syrie; puis, il baigne les côtes de l'Arabie, ainsi que les villes de Yambo, Djâr, Râbidh, Djiddah, al-Serrayn, Mahdjem, Zabîd et 'Aden[8]), où est notre point de départ. Puis, la mer s'étend depuis 'Aden vers Abyan ou Ibyân[9]), Shih'r, Zhafâr, H'adhrahmaut, Ah'qâf[10]), Qalhât, le pays de Mahreh[11]), d'Hadjer[12]), Bah'rein et 'Omân, où elle rencontre une montagne noire, très élevée d'une forme ronde, appelée Djomh'et[13]) [Râselgate], qui est située à la frontière du golfe Persique. Celui-ci prend sa direction vers Bassorah, baignant les côtes de Selmabâdân, du Khouzistân et de Perse et s'étendant jusqu'à Kermân, Mikrân et Thourân, où ce golfe finit. Puis, la mer continue sa course depuis Thourân, longeant la ville de Sîrâf et le territoire du Mend[14]), le Sind, le Mehrân, la côte de Manîbâr [c. à d. Malabar], Cambâya, Çoumenât[15]), Ma'bar [c. a d. Coromandel], Sindân, Çindapoulât[16]), Çouliân[17]), Bellouç[18])

---

1) Sur cette île, v. Ab., t. II, 1, p. 212 et le texte ar., p. 370.
2) V. ibd. p. 370.
3) V. sur la ville d''Aydab, Ab., t. II, 1, p. 167.
4) V. ibd. p. 167.
5) Sur la ville de Marris, v. *lex. geogr.*, t. III, p. 87.
6) V. Ab., t. II, 1, p. 152.
7) Sur ces trois villes, v. ibd. p. 116 et 161.
8) Sur ces villes, v. ibd. p. 119, 109, 124, 125, 120, 126.
9) V. ibd. p. 126.
10) Sur les territoires des villes Zhafâr, Shih'r et al-Ah'qâf, v. ibd. p. 124 suiv.
11) V. ibd. p. 138.
12) V. ibd. p. 137.
13) V. Mas'oûdi, *the meadows of gold*, by Sprenger, p. 267; l'éd. fr., I, p. 239.
14) Sur le peuple de Mend ou Meyd, v. Reinaud, *Mém. sur l'Inde*, p. 43, 50, 233 suiv.
15) Sur les villes de Cambâya et Çoumenât, v. Reinaud, la Géogr. d'Ab., t. I, p. 356.
16) V. ibd. p. 358.
17) V. ibd. p. 361.
18) V. ibd. p. 334.

[c. à d. le pays des Beloudsh] et Guzérate; puis elle arrive aux portes de la Chine, baignant le pays de Tâdjeh, de Khâniqou[1]) et de Khâlfour, où elle tourne vers le pays de Çenf, situé vis à vis le pays de Sine-es-Sine et le fleuve de Khamdân[2]), où nous avons commencé notre description. Les anciens navigateurs ont divisé cette mer en diverses parties, appelées d'après les côtes qu'elle baigne, pour faciliter la connaissance de son étendue.

1) La partie, qui longe la Chine, porte le nom de mer d'Herkend ou mer de Gaidh ou mer de Çenf, d'après la ville de Çenf, située sur la côte de la Chine. C'est une mer agitée par des vagues violentes, et très périlleuse.

2) La mer de Çendji, contiguë à cette partie, comprend le royaume de Maharadja. Les bâtiments y entrent par 6 passages entre les 7 montagnes de Camphre, ainsi nommées parce qu'elles produisent une grande quantité de camphre. Les vaisseaux sont obligés de traverser ces détroits, bien qu'ils soient extrêmement périlleux. Çendji est une ville située sur l'île qui donne le même nom à la mer adjacente.

3) Vient ensuite la mer de Kalah, appelée ainsi d'après l'île de Kalah avec une ville du même nom, la plus grande des quatre villes qui y sont situées.

4) La 4ème, appelée mer de Çindapoulât, la première des îles de l'Inde, est extrêmement profonde.

La 5ème, mer de Hind, est la moins dangereuse de toutes ces mers.

6) La 6ème, appelée mer Lârewi;

7) la 7ème, mer de Zâbedj, située à côté, avec les îles de Zâbedj, ainsi appelées d'après le cocotier qui y croît.

8) La 8ème s'appelle mer de Ma'bar ou de Ceylon. Ceylon est le nom d'une ville située sur cette île.

9) Au Sud de la mer de Hind, nous avons la mer de Sé-

---

1) V. Ab. Géogr., t. I, p. 364.

2) V. ci-dessus p. 15, 127; il faut observer que l'auteur a fort embrouillé l'ordre des contrées, baignées par cette mer.

rendîb ou mer de Râhoûn, appelée d'après la montagne de Râhoûn, où est tombé Adam, chassé du paradis. Sur cette île sont situées les villes de Agnâ et Beldjérâ.

10) Vers l'Est est la mer de Qomor ou Qòmâr ou Loqmerâneh.

11) Au Nord nous avons la mer de Cambayah, appelée d'après la ville du même nom, qui est située sur le rivage septentrional.

12) Vient ensuite la mer de Manîbâr avec la côte de poivre et de bambou vers le Nord;

13) suit, vers le Nord, la mer de Sind ou de Mend ou de Sindmend;

14) puis la mer Persique, combinée d'un côté avec l'Océan, mais de 3 autres entourée de divers pays;

15) puis la mer de l'Yémen, qui dérive du promontoire de Djomh'et dans le pays de Mahrah, jusqu'à ʿAden.

16) Vers le Sud, nous arrivons à la mer de Zendj ou de Berbérah, dont les côtes s'appellent Zendjbâr. — Toutes ces mers n'en font qu'une seule, mais elles se distinguent par la variété des vents, des climats, de la profondeur; des animaux qu'on y trouve, et des îles. On dit que le nombre des îles connues qui y sont situées, monte à 4000.[1])

IIe Section. — *Sur les îles principales, situées dans la mer de la Chine et sur les choses remarquables qu'on y trouve.*

L'île de Sérîrah, d'une circonférence de 1200 milles, contient beaucoup de villes, dont la plus considérable porte le même nom; on en tire la meilleure espèce de camphre[2]).

L'île d'Anfoudjah, d'une circonférence de 2200 milles, n'est

[1]) Comp. cette description des parties de la mer méridionale avec celle de Masʿoûdi, *Meadows of gold,* by Sprenger, p. 346—58, l'éd. fr., t. I, p. 330 suiv. et Reinaud, *l'Introduction à la géogr. d'Ab.,* p. CDX—XVII.

[2]) V. Ab., t. I, p. 368, 374.



pas entièrement habitée; dans sa partie méridionale on trouve des déserts et des terrains incultes[1]).

L'île de Senf, d'une longueur de 1600 milles sur à peu-près la même largeur. On y trouve la meilleure espèce d'aloès et diverses épices; l'arbre de casse, le cocotier et le cannellier y croissent aussi; les fruits du cassier ressemblent à ceux du palmier, mais l'arbre n'a pas la même durée que celui-ci. Quand il fleurit, on coupe les fleurs, avant qu'elles s'épanouissent, et on les met dans l'huile, jusqu'à ce qu'elle en prenne l'odeur; c'est cette huile qu'on appelle l'huile de Casse. Si les fleurs sont épanouies, elles sèchent et tombent, et l'odeur s'en va. L'odeur de Casse n'a pas sa pareille, et l'huile a la propriété de rafraîchir et de calmer le sang, quand il est agité. La liqueur de Casse est aussi très répandue[2]).

L'île de Selâmith[3]), d'une circonférence de 300 milles, est couverte de montagnes et de forêts. Elle produit des cocotiers en abondance; on y trouve une espèce d'animaux qui ressemblent à l'homme, parlant une langue inconnue. Leurs corps sont velus et le poil couvre les parties sexuelles. Ils habitent sur des arbres comme les oiseaux et se nourrissent de fruits; leur longueur varie de 3 à 4 empans. Leur poil est rouge, et leurs pattes ressemblent à celles d'un oiseau; en apercevant des hommes, ils s'enfuient et s'élèvent sur les sommets des arbres. De pareils animaux se trouvent sur les autres îles de la mer de la Chine.

L'île de Râmni, d'une circonférence de 500 milles, produit surtout le brésil; cet arbre ressemble au carroubier syrien, portant des fruits semblables, mais très amèrs. On y trouve aussi l'arbre de camphre, le poivrier, la caryophyllée et le cannellier. Il y a aussi sur cette île une quantité de perroquets rouges, verts, blancs et gris. Le perroquet vit dans les Indes, dans l'Abyssinie,

---

[1]) V. Edrisi Géogr., t. I, p. 59; l'auteur nous a donné plus haut la description de ces deux îles.
[2]) V. Ab., t. I, p. 369.
[3]) V. Edrisi, t. I, p. 82, et Qazwîni, 'Adj. el-Makhl., p. 111.



la Nubie, le Gânah et la Chine; il y en a dont la couleur est grise, ressemblant à celle d'un pigeon à collet, noire ou jaune ou blanche; il a une huppe, couleur vert de mer, sur la tête; le bec et les pieds sont noirs; il prend sa nourriture à la main comme un homme, et il a de l'intelligence, imite la voix humaine, et il est très docile. Avec son bec courbé, il casse et perce toutes espèces d'objets durs, et il est abstinent en nourriture, boisson et en amour, semblable à une personne noble et douée d'un esprit fin. Cette île est aussi habitée par un animal, ressemblant au buffle, de couleur grise, d'un fort volume sans queue[1]).

L'île de Çendji appartient au royaume de Maharadja[2]), qui comprend une quantité d'îles contiguës, grandes et petites; on y trouve plusieurs espèces d'épices et d'aromates, l'arbre de camphre et le cocotier d'une grandeur extrême. Cet arbre ressemble au palmier, mais son tronc est plus fort, et il produit plus de fleurs et de fruits que le palmier[3]). Il porte continuellement, et, en tout temps, on y trouve des fruits. Le coco contient d'abord une eau douce et rafraîchissante, qui devient une liqueur laiteuse et douce, puis un lait pur et blanc d'un goût agréable, mais enivrant, quand on en boit; il n'est pas acide comme le lait coagulé. La noix est grasse et savoureuse; on en tire de l'huile, du moût, du vin et du vinaigre, tout d'une qualité supérieure. Sur ces îles croissent diverses espèces de muscadiers [le Besbâzeh (macis), Djouz-bewa et Djouz-et-thaijib], le giroflier, le cannellier et le Shâhsîni, dont les feuilles sont connues sous le nom de bétel, et dont la résine donne du storax benjoin. On y trouve aussi du bois d'Aloès et de Sandal. Le navigateur qui entre parmi ces îles, n'en peut faire le tour en une année.

L'île de Maharadja est la plus considérable; sa longueur est de 12 journées sur une largeur de 5; à son extrémité est

---

[1]) Sur cette île comp. Edrisi, t. I, p. 75, Qazwînî, ʿAdj. el-Makhl., p. 107, et Masʿoûdi, *meadows of gold*, by Sprenger, p. 356.

[2]) V. Ab., t. I, p. 375.

[3]) V. la même observation, faite par Masʿoûdi, *meadows of gold*, by Sprenger, p. 351; sur le muscadier, v. Ibn Batouta par Defrémery, t. IV, p. 243.



situé un grand volcan qui lance des étincelles comme des pierres, avec un bruit de tonnerre et des éclairs; à cause du feu, il n'y a ni lieu d'habitation, ni passage jusqu'à une distance d'une parasange. Ce volcan est le plus grand du monde, et il n'y en a pas de pareil; la place qu'il occupe, s'appelle île de volcan, et, comparée avec le reste de l'île, elle ressemble au pied en proportion de la jambe[1]). Quand les vaisseaux abordent cette île, au commencement d'une tempête, de petits personnages noirs, longs de 5 empans ou moins, et ressemblant à des nègres, apparaissent et y grimpent sans faire de mal à personne. Quand les navigateurs les observent, ils sont convaincus qu'ils périront, ou qu'ils feront naufrage; mais si Dieu veut les sauver et donner du secours dans ce péril, il leur montre au sommet du mât un oiseau ardent comme le feu, dont ils annoncent l'arrivée avec une joie mutuelle. Le danger passé, l'oiseau s'envole sans qu'on observe ce qu'il est devenu[2]).

L'île de Qomâr, d'après laquelle le bois el-Qomâri porte son nom[3]), a une circonférence d'un mois; elle contient beaucoup de villes, peuplées de dévots de la Chine et des Indes, et de savants. Un roi, nommé Qâmeroûn, y règne. On y trouve une quantité de Boudds et d'idoles comme nulle part ailleurs; les peintres distinguent parmi les représentations des Boudds, le Boudd à regard miséricordieux, ou louchant, ou pleurant, ou riant, ou escamotant, comme nous l'avons dit précédemment en parlant de la race qui peuple le pays de Tippéra[4]). On y trouve une mine d'or, de l'ébène et des paons. L'éléphant y est importé, et le rhinocéros y vit aussi; nous en donnerons la description ci-après.

L'île de Lankâwous [les Nicobars], grande et étendue, peuplée d'une race dont la couleur tourne au blanc, est située

---

[1]) Comp. Mas'oûdi, ibd. p. 356; Edrisi, t. I, p. 89; *Relation des voyages* par Reinaud, p. LXXIV et p. 94 suiv.

[2]) V. la même description de feu St. Elme dans Mas'oûdi, *meadows of gold*, p. 357.

[3]) V. Ab. Géogr, t. I, p. 369 et *Rel. des voyages* par Reinaud, I, p. 97.

[4]) V. plus haut p. 171.

près de l'Equateur[1]). On y trouve des mines de fer, ressemblant en couleur à l'argent, et l'arbre de camphre, dont le tronc est mince et succulent. Quand on en perce la partie supérieure, l'eau de camphre en coule, qui est recueillie en cruches; puis, en perçant le milieu et la partie inférieure de l'arbre, la liqueur coule en parties coagulées; après quoi, l'arbre sèche et meurt comme le bananier, privé de ses branches[2]). Sur la côte orientale du Qomâr est le château royal, traversé par un fleuve, sur lequel est un vaisseau enchanté, construit de minéraux et attaché par une corde devant le château. Un homme, mordu par un serpent ou attaqué par une maladie subite, est transporté à bord et laissé sur le vaisseau; si celui-ci traverse le château avec le malade et sort de l'autre côté, le malade guérit; au cas contraire, il mourra, ou il ne guérira jamais de sa maladie.

L'île de Zâilâ et les îles environnantes sont, d'après l'assertion générale, au nombre de 900, grandes et petites y comprises. Zâilâ est la principale de ces îles, contenant une mine d'or très riche, bien que les trésors, malgré la quantité d'or, soient remplis de cauris[3]); l'or chez eux n'a que la valeur du fer.

L'île de Kalah, d'après laquelle la mer porte ce nom, est bien périlleuse à aborder; sa longueur est de 800 milles sur une largeur de 350. Elle contient les villes de Fançour, de Djawah, Helâbir, Lâwezi et Kalah[4]). Il y a des éléphants, introduits du continent, qu'on élève et dresse pour les rois du pays. Il y a deux espèces d'éléphants: le petit, appelé «Zend», et le grand, offrant la distinction entre le rat et la souris, la vache et le buffle, la grande et la petite fourmi, entre le cheval coursier et la bête de somme. Quand la femelle est pleine, le mâle ne l'approche

[1]) Comp. Edrisi Géogr., t. I, p. 76.

[2]) Comp. une pareille description dans Edrisi Géogr., t. I, p. 80, et Qazwînî, ʿAdj. el-Makhl., p. 107.

[3]) V. *Relation des voyages* par Reinaud, p. 28 et Masʿoûdi, *mead. of gold*, p. 352.

[4]) Par le nom de Kalah, l'auteur semble ici désigner les îles de Sumatra et Jawa; sur les éléphants de Sumatra, v. Reinaud, *Introduction à la Géogr. d'Ab.*, p. CDIX et *Rel. des voyages*, p. 7 et II, p. 63; sur l'île de Kalah, v. Masʿoûdi, p. 354, et *Rel. des voyages*, t. I, p. 93.



pas de 3 ans, et elle porte deux années. Le mâle est très jaloux de sa femelle, et le faible succombe au plus fort et lui est assujéti, comme parmi les hommes. Lorsque la femelle veut mettre bas, elle descend dans une eau profonde et y met au monde le petit, de peur que, tombant sur la terre dure, il ne périsse; elle ne dort jamais couchée sur le flanc, ses jambes étant inflexibles sans genoux et sans articulations. Les testicules de l'éléphant son renfermés dans le corps près des reins, et le sperme génital, tiré des environs du coeur, s'échauffe facilement; c'est pour cette raison que l'action de l'accouplement s'accomplit très vite comme chez les oiseaux. L'éléphant est méchant comme le chameau et garde le souvenir des offenses de son conducteur jusqu'à lui tendre un piège et le tuer, quand il en trouve l'occasion. Quant à la chasse à l'éléphant, on dit que les chasseurs creusent un large fossé, qu'ils cavent peu à peu sous la surface de la terre, jusqu'à ce qu'il ait atteint une profondeur d'une toise; sa largeur n'est pas plus grande que l'éléphant, y étant entré, ne peut ni en sortir, ni s'y retourner; après quoi ils mettent du riz et d'autres aliments propres à l'animal autour de l'entrée de ce fossé, en ajoutent toujours davantage jusqu'au bout, et s'en vont. Le petit éléphant, s'approchant, mange ce qu'il trouve, et continue sa route, jusqu'à ce qu'il arrive au milieu du fossé, où il se repaît, attiré par la quantité de nourriture et s'avançant jusqu'à ce qu'il ait atteint le bout du fossé. Quand il s'y arrête stupéfié, un des chasseurs s'approche, vêtu de rouge, de jaune ou de bleu, et lui donne un coup de bâton, ainsi qu'il s'évanouit et ne peut plus se mouvoir, après quoi ses compagnons, vêtus des mêmes couleurs, le rappent encore plus violemment. Tandis qu'ils sont ainsi occupés, un autre arrive, vêtu de blanc qui apporte de l'eau et de la nourriture et écarte les premiers de l'éléphant, après quoi il lui donne à manger et à boire et lui fait des caresses en s'approchant. Au temps du second affouragement, il s'éloigne de l'éléphant, et les premiers viennent et le frappent, jusqu'à ce qu'il soit près de mourir; alors cet autre arrive, et, les ayant chassés, il lui donne, en caressant, à manger et à boire une seconde fois. Ainsi, ils continuent ce procédé, jusqu'à ce qu'il

puisse approcher avec la main, et l'ayant apprivoisé, il monte sur son dos, l'éléphant s'étant familiarisé avec cette personne; alors, il lui ouvre une autre sortie et l'éléphant sort de sa prison, apprivoisé et dompté[1]). Dieu a créé à l'éléphant un ennemi dangereux qui cherche à le tuer; c'est un animal, plus grand que le buffle, d'une forme plus arrondie, les pieds plus forts et la tête plus grosse, la peau plus épaisse et d'un naturel plus intelligent. Il a deux cornes sur le front, dont l'une ressemble à la pique d'une lance, l'autre surgit des environs du nez comme un support de la première; avec celle-ci il perce le flanc de l'éléphant et le tue; alors il arrive souvent que portant l'élephant percé sur sa corne à un pays éloigné, il meurt par la putréfaction de son corps et par l'écoulement du sang corrompu, surtout quand l'éléphant est petit[2]).

L'île de Beldjérâ[3]), située à une distance de 40 paras. derrière l'île de Sérendîb, a une longueur de 60 paras. sur à peuprès la même largeur; elle contient diverses espèces d'hyacinthe très précieuses. Là se trouve le pied d'Adam [pic d'Adam], trace qu'il y laissa, chassé du paradis. Les voyageurs racontent que sa longueur est de 12 empans, sur une largeur de 3 et une profondeur d'un empan; et qu'il est oint de diverses espèces d'huile odoriférante et rempli de pierres précieuses, dont les visiteurs lui ont fait présent[4]).

L'île de Malâi, à l'Est de l'île de Qomor, est d'une circonférence de 700 milles; elle est peuplée de pirates qui exercent leur métier sur la mer et se sont révoltés contre leur roi; à présent ils sont nommés Béhâriah. Sur cette île croît l'arbre de Teack, qui devient grand et fort; en le cavant, on en construit des vais-

---

[1]) Comp. cette description de la chasse à l'éléphant avec celle d'Edrisi, t. I, p. 185—86.

[2]) L'auteur semble indiquer par cette description le Rhinocéros [Kerkedenn en ar.], v. ʿAdj. el-Makhl., p. 402 et *Relation des voyages*, t. II, p. 28.

[3]) Par ce nom l'auteur a désigné plus haut p. 204 une ville, située sur l'île de Sérendîb ou Ceylon.

[4]) V. la description de la montagne «Pic d'Adam» dans *les voyages d'Ibn-Batoutah*, t. IV, p. 170, 181 suiv.

seaux, formés d'une seule planche de bois; la longueur de cette planche est de 40 coudées, sur une largeur de 7 [1]).

IIIe Section. — *Sur les îles de la mer des Indes, contiguë à la mer de la Chine; sur les merveilles qu'on y trouve.*

L'île d'Açrâr [2]), située vers le Sud au delà de l'Equateur, est d'une circonférence de mille milles; une ville y est située, d'après laquelle l'île est nommée. Sur une extrémité de cette île est située une haute montagne, donnant vers la mer et peuplée d'une espèce de grands singes de la taille d'une vache ou d'un âne. Ils sont doués d'une chevelure qui pend de la nuque jusqu'aux épaules, longue, molle et ressemblant à une crinière; elle est chattoyante de diverses couleurs, comme la queue du paon. Ils n'ont pas de queue, et leur derrière est d'un rouge foncé avec des testicules bleus; ils ne font pas de mal, quand on les saisit, et ils nagent comme l'homme, quand ils font la chasse aux poissons. Sur cette île est la vallée de la Terreur, contenant une mine d'hyacinthe rouge [Behrmâni ou escarboucle], qui est très précieuse; on y trouve un animal, dont le corps ressemble à l'homme, mais il a la tête d'une bête féroce. On voit ces animaux à distance, mais quand on s'en approche, ils ont disparu; ils ne font point de mal et n'empêchent pas d'entrer dans la mine; [on les croit des génies. Dans cette mer, se trouve l'oiseau de lumière, vivant dans la mer et sur la terre; quelquefois il s'approche des vaisseaux et s'y repose [3]). — Sur cette île et d'autres encore, on trouve deux oiseaux, dont l'un précède toujours, comme maître, l'autre qui suit, comme domestique. Celui qui suit, s'appelle Kerker, l'autre qui précède, Kharshéné; celui-là n'a d'autre nourriture que

---

1) Sur l'île de Malâi, v. Edrisi, t. I, p. 92, qui de même mentionne le peuple de Béhâriah.

2) C'est probablement la même île, dont Qazwini fait la description 'Adj. el-Makhl., p. 108, sous le nom «Athwârân».

3) Cette description semble indiquer le feu Saint-Elme, v. Qazw. ibd. p. 109, et Ibn el-Wardi, *margarita mirabil*, ed. Tornberg, I, p. 79.

les excréments que le premier laisse tomber en volant[1]). Dans cette mer, sur les côtes de Sérendîb, de Loqméraneh et] au sud de cette île, vit un monstre amphibie ailé, à quatre têtes sur un cou, et à dents courbées; il s'appelle «monstre de ruine», le nom correspondant à son existence. Il se nourrit de ce qu'il trouve d'animaux aquatiques et terrestres, et il dévore avec la même tête, avec laquelle il déchire[2]). Dans cette mer, se trouve aussi le poisson, appelé «latham»[3]), à tête de pourceau; il a le corps d'un homme, les parties sexuelles d'une femme, et son corps est couvert de poils; les Indiens et les Chinois prétendent que, quand on oint un corps de sa graisse, l'eau le porte comme du bois. Cet animal nage toujours à la surface de l'eau. L'auteur du livre «don des merveilles» dit que, vers le sud de la mer des Indes et de la Chine, on pêche un poisson, appelé Sheilân; il vit 6 ou 7 jours, étendu sur la terre sans mourir. Quand on le met tout frais dans une chaudière pour le faire cuire, il faut la tenir couverte, de peur que les parties dépécées n'en échappent; sinon, les morceaux sautent de la chaudière[4]). Selon les navigateurs, sa chair est bonne et très utile. Cette mer contient une espèce d'écrevisses, appelées écrevisses de mer, d'une grandeur d'un empan ou davantage. Elles sortent très vite de la mer et, arrivées sur la terre, elles se pétrifient et cessent d'être animaux. Elles sont bien connues sous le nom d'écrevisses de mer, et on les emploie comme onguent pour les yeux[5]). Toutes ces merveilles se trouvent dans la mer de la Chine et dans la mer contiguë. La mer des Indes est tantôt agitée, tantôt calme; elle est agitée depuis l'entrée du soleil dans les Poissons [m. de Février] jusqu'à son entrée dans la Vierge [m. d'Août], et ne cesse d'être turbulente et troublée pendant ce temps; elle est le plus tranquille, quand le soleil est entré dans le signe du Sagittaire [m. de Novembre].

---

[1]) V. Ibn-el-Wardi, p. 79.
[2]) V. ibd. p. 79.
[3]) V. Qazwînî, 'Adj. el-Makhl., p. 109.
[4]) V. la même description ibd. p. 109.
[5]) V. ibd. p. 110 et Mas'oûdi, *meadows of gold*, by Sprenger, p. 358.

Parmi les îles qui y sont situées, l'île de Berthâîl[1]) est voisine de l'île de Rânedj; elle est peuplée d'une race, ressemblant aux Turcs, à cheveux longs comme des crins de cheval. Là, est située une montagne, où la nuit on entend le son du tambour, des instruments de cordes, des cymbales et des cris inconnus. Les navigateurs prétendent que cette alarme vient de l'Antichrist ou, d'après d'autres, d'un démon maudit; on dit que l'Antichrist sort d'une île[2]) pour se rendre à cette montagne et y retourne.

L'île du château, bâti en cristal de roche, apparaît à distance sur la mer comme une étoile; elle s'appelle aussi «île du château du sommeil» et est peuplée de Brahmans. Les navigateurs racontent que tout étranger qui s'y abrite, est accablé de sommeil, ainsi qu'il ne se réveille jamais, ce qui n'arrive pas aux habitans de l'île. On dit que ce château est occupé par un démon, chargé de garder, contre toute espèce de dangers, la population qui s'y est réfugiée; c'est pourquoi quiconque en approche, tombe dans un sommeil profond, et il est livré à la merci des habitants[3]).

[L'île de Kendoûlâi, d'une longueur de 6 paras. sur une largeur de 4, a un volcan vomissant du feu avec un grand bruit; on y trouve une quantité d'épices et d'aromates; elle est peuplée d'une race qui adore le feu. La mer jette beaucoup d'ambre gris sur ses rivages.]

L'île de Seylân, d'une longueur de 600 milles sur une largeur de 200, contient des mines de Benefsh, Mâd'anbi et Balkhash outre plusieurs autres espèces de pierres précieuses comme le Bedjâdi; elle produit aussi le bois d'aloès, qui prend son nom de l'île «Seylâni»[4]).

[L'île de Malay porte ce nom d'après une ville, située sur le rivage; elle produit une quantité de poivre, d'épices et d'aromates, dont on charge les vaisseaux de com . erce, qui y abordent seulement pour un jour[5]).]

---

1) V. Qazwîni, 'Adj. el-Makhl., p. 111.
2) Comp. p. 199 ci-dessus.
3) V. Qazwîni ibd. p. 112, et plus haut p. 171.
4) Comp. Qazwîni ibd. p. 112, et sur ces pierres précieuses, p. 72 ci-dessus.
5) V. Edrisi, Géogr., t. I, p. 172.

L'île de Karamoûh[1]), d'une circonférence de 300 milles, contient 3 grandes villes; on y trouve du sucre qui tombe sur un arbre très grand, appelé «'Ousher» [espèce d'arbre épineux]. Les fleurs de cet arbre produisent une espèce de soie luisante qu'on emploie en tricotages ou tissus pour divers vêtements.

L'île de Çendâpoulât[2]), d'une longueur de 300 milles, produit principalement l'arbre de Teack et le manguier. Les fruits de ce dernier sont gros, avec des noyaux, d'un goût doux-acide, et ont une forme triangulaire; ils ont trois noyaux. L'arbre ressemble au cèdre par sa hauteur, mais il est d'une autre couleur.

Le Foûfel [le bétel], ressemblant au palmier ou au bananier, y est aussi fréquent; on en tire le fruit de foûfel, qui ne se trouve qu'aux Indes. De ses branches les plus minces, on fait des sarbacanes avec lesquelles, chargées de petites boules de la grosseur d'un pois, les habitants chassent aux moineaux. Sur cette île, on trouve l'oiseau, appelé Qâwend.

Les îles d'Andamiân [les Andamans], contiguës l'une à l'autre, sont au nombre de 700, peuplées d'une race indienne et de nègres, d'une figure affreuse et de corps chétif; il n'ont pas de vaisseaux, et ils dévorent les naufragés jetés sur le rivage.

L'île de Mend, d'une circonférence de 700 milles, contient trois villes; on en tire des produits excellents[3]).

L'île de la baleine, bien peuplée et étendue, contient des montagnes riches en minéraux, arbres fruitiers, aromates et épices; on y trouve le chat «zibeth», comme dans l'Abyssinie, mais l'abyssinien est meilleur. Sur cette île sont situés plusieurs châteaux et une ville, appelée «baleine». D'après l'assertion de la population, on dit qu'Alexandre la bâtit et lui donna ce nom[4]) à cause d'une grande baleine. Pour prévenir ses dévastations, Alexandre

---

[1]) Comp. Edrisi, Géogr., t. I, p. 60, où le nom est écrit d'une manière un peu différente.

[2]) V. Edrisi ibd. p. 90. Sur le manguier, comp. Ibn Batoutah par Defrémery, t. III, p. 126.

[3]) V. Edrisi ibd. p. 171.

[4]) V. Qazwîni, 'Adj. el-Makhl., p. 112—13.



fit remplir de chaux vive et de soufre des peaux sanglantes d'agneaux et de chevreuils et les fit placer pendant la nuit sur la route de la baleine parmi les pâturages du bétail. La baleine, s'approchant le lendemain selon sa coutume, en dévora une partie, après quoi le ventre lui brûla; pour apaiser sa soif, elle descendit dans l'eau; mais, la chaux faisant explosion dévora ses intestins et son corps. La ville fut bâtie pour conserver le souvenir de l'anéantissement de ce monstre.

Les îles de Dîba[1]) [les Laquedives et les Maledives] forment un groupe cohérent, peuplé d'Arabes; la plus grande, appelée Dîba ou Diâb, est d'une circonférence de 400 milles; on y trouve le bananier, la canne à sucre, le cocotier et le cassier. Elle est un lieu d'étape pour les vaisseaux, allant à Kîsh, à Hormouz, aux Indes, à l'Yémen, à Magadoxo sur le Zanguébar et en Abyssinie.

L'île de Sérendîb, dans la partie méridionale de cette mer, d'une circonférence de 1100 milles, est traversée par la montagne de Râhoûn, où est tombé Adam, chassé du paradis, (que la paix soit avec lui!). Elle est combinée sous la mer avec l'île de Beldjeram ou Beldjérâ[2]), dans les vallées de laquelle on trouve de l'hyacinthe, du diamant et de l'émeri. L'étendue de cette montagne est de 200 milles; la plus grande ville de cette île est peuplée, outre de Musulmans, de Juifs, de Mages, de Chrétiens et de païens, qui ne suivent aucune religion. Chaque race a son juge, et l'une n'offense pas l'autre, tous recourent à la décision du roi musulman qui les gouverne et reçoit leurs plaintes. Cette île contient un lac d'eau douce, d'une circonférence de 70 milles, où débouchent 4 rivières, nommées «agbâb» d'après le nom donné à celles de l'île de Qomor. On y trouve la girafe, animal d'une forme remarquable; elle a le cou du chameau, la peau du léopard et du cerf, les cornes de l'antilope, les dents de la vache, la tête du chameau et le dos du coq. Les jambes de devant sont très longues comme aussi le cou, ainsi qu'elle mesure 10 coudées et

---

[1]) V. Reinaud, *Relation des Voyages*, discours prélim., p. LV suiv.
[2]) V. ci-dessus p. 204, 210.



davantage en hauteur, mais elle a les jambes de derrière très courtes et sans articulation. Les jambes de devant seules ont des genoux comme chez les autres animaux, parce que le cou est trop court en proportion de ses jambes de devant, quand elle broute à la terre. En marchant, elle avance le pied droit de devant et le pied gauche de derrière, au contraire des autres quadrupèdes; elle a le naturel doux et sociable envers ses compagnes; elle appartient aux ruminants, et ses excréments sont comme ceux du chameau. [Le mot «zerâfet» signifie proprement, d'après le dictionnaire, une réunion de personnes.] — Sur cette île croît le giroflier, ressemblant au jasmin; il porte des fleurs noires et épaisses, divisées en mâles et femelles, qui forment les grappes de la giroflée; des fleurs mâles viennent les fruits, ressemblant à des noyaux d'olives, mais un peu plus longs. La résine est comme celle du térébinthe, et ce qu'on appelle la cannelle giroflée, est l'écorce de cet arbre. On y trouve aussi «le calamus» [1]), qui a un goût amer et astringent, quand on en mâche.

IV^e Section. — *L'île de Qomor et ses merveilles.*

L'île de Qomor ou l'île de Malâi [2]), d'une longueur de 4 mois sur une largeur d'un mois, est située vis à vis de l'île de Sérendîb vers le Sud, tandis que celle-ci est vers le Nord. Elle comprend plusieurs villes, parmi lesquelles Loqméraneh, Malâi, Dahma, Khafoûr, Balîk, Daglah, Qoumariah sont les plus connues; d'après la dernière, une espèce de pigeons porte le nom «Qoumari». Cette île est très riche en forêts qui produisent un bois dur et sec; la longueur d'un tel arbre atteint jusqu'à 200 coudées, et la circonférence de la racine est de 120 coudées. Les côtes méridionales, vers la mer des ténèbres, sont couvertes de déserts et

---

1) Sur ce roseau, nommé Qaçab ed-D'arîrah, v. *Dict. géogr. de la Perse*, par M. B de Meynard, p. 147 et 575.

2) Sur cette île, qui semble embrasser l'île de Madagascar avec une partie de Sumatra et de Jawa, v. Reinaud, *l'Introd. à la Géogr. d'Ab.*, p. CCCXVI suivt.



de terrains incultes, peuplés d'une race de nègres qui vont nus, seulement vêtus d'une espèce de feuilles, appelées feuilles à écrire. Ces feuilles ressemblent à celles du bananier, mais elles sont plus larges, épaisses, douces, molles et durables; on en fait un cahier pour y écrire ses recettes et ses dépenses, comme dans un livre de compte. Lorsque cette île devient trop étroite pour sa population, on bâtit sur le rivage des maisons au pied d'une montagne, qui porte le nom de ces habitants, s'étendant en ligne contiguë jusqu'au Soudân et aux sources du Nil. Cette île contient, aux environs de la montagne de Zendj, des mines d'or et d'hyacinthe. Les éléphants blancs et gris y vivent aussi, et sur les côtes de l'Océan, il y a une quantité de bêtes sauvages cornues, qu'on ne peut dompter à cause de leur impétuosité; il y a de même des bêtes à figures rondes, ressemblant à la figure humaine, les oreilles minces et longues, la peau rayée en bandes rouges et blanches, semblables au tissu, appelé 'Outâbi; elles sont aussi indomptables.

On dit aussi que l'oiseau Rokh y vit; il apparaît volant très haut, et on trouve sur la partie orientale des pennes qu'il a perdues, et qu'on emploie pour y garder de l'eau; la largeur du tuyau est d'un empan et demi, la longueur dépasse une toise; elle a la couleur noire et une épaisseur de plusieurs doigts. On exporte ces pennes jusqu'à 'Aden, où les marchands les appellent pennes de Rokh. D'après l'assertion des voyageurs qui y sont venus, on trouve des oeufs de cet oiseau, semblables à une coupole. Quelques navigateurs dignes de foi racontent qu'ayant abordé cette île pour y prendre de l'eau, ils y trouvèrent une coupole, dont ils s'approchèrent; alors un des marchands leur dit: «c'est l'oeuf de l'oiseau Rokh», après quoi ils le percèrent et l'ouvrirent comme une coupole édifiée. Après avoir satisfait leur faim et leur soif du contenu de cet oeuf, ils le laissèrent et prirent la fuite sur le navire. Peu de temps après, le Rokh, arrivé et ayant trouvé son oeuf cassé, enleva un très grand rocher et cherchant le navire, il vola au dessus de leurs têtes, puis, il lança la pierre qu'il portait dans ses griffes, vers le vaisseau. Les navigateurs, faisant

force de rames et aidés par le vent, évitèrent la chute, mais les vagues agitées faillirent renverser le bâtiment, et l'oiseau continua ses persécutions, jusqu'à ce que la nuit tombée les sauva[1]).

V^e Section. — *Sur les îles de la mer de Zendj et les merveilles de cette mer, appelée aussi mer de Berbéra ou mer de Maqdashou le Rouge.*

D'après les géographes, la mer de Zendj porte ce nom, parce qu'elle baigne le pays de Zendj; de même elle est appelée mer de Berbéra, parce que ses côtes sont peuplées d'une race de nègres, parlant la langue Berbère, dont la prononciation est très rapide, comme celle d'un homme emporté, et mer Rouge à cause de l'impétuosité de ses vagues, des chaleurs de la température et du feu qui y apparaît la nuit. Le pays de Zendj est situé vers le Sud sous la Canope, et la mer qui en dérive, combinée avec la mer Pacifique, est comme celle-ci enveloppée de ténèbres. Quand on avance du côté du Sud sur cette mer, on voit les deux pôles, le pôle septentrional et le pôle méridional ensemble; en pénétrant vers le Sud, l'étoile polaire disparaît avec le charriot, et une quantité d'étoiles inconnues apparaissent sur l'horizon.

Parmi les îles de cette mer, Qambalou appartient aux îles des Zendjs; elle est peuplée, et on y trouve de l'ébène, des épices et des mines d'or[2]);

L'île de Thaisân, avec un volcan grand et violent, qui jette du feu avec un bruit terrible, ainsi que personne ne peut habiter ses environs à cause de la chaleur insupportable, qui y règne;

L'île de Berbéra est habitée de nègres musulmans, qui appartiennent à la secte Zeïdite[3]) et Shâfiite;

---

1) Sur cet oiseau fabuleux, v. Reinaud, *l'Introd.*, p. CCCLXXIX; *Voyages d'Ibn Batoutah*, t. IV, p. 305; Lane the Arab. night entertainments, t. III, p. 51 sv., éd. 1859.

2) V. *Meadows of gold* by Sprenger, t. I, p. 261 et Ab. Géogr., t. II, 1, p. 31.

3) Les Zeïdis, tirant leur nom de Zeid, fils d'Ali, reconnaissent celui-ci pour imâm sans pourtant rejéter Abou Bekr et 'Omar, v. de Sacy, *Expos. de la religion des Druzes*, II, p. 590.



[L'île de Qothroubia[1]), d'une circonférence de 300 milles, contient deux villes, appartenant aux Zendjs, et une montagne très élevée, habitée par des Gouls, appelés Qothroub, à cause de leur férocité.]

Le grand groupe des îles de Zendjâ, situé, d'après Ptolémée, sur une longitude de 95° et une latitude de 2°, comprend 700 îles, l'une près de l'autre; elles sont habitées de Zendjs, qui se nourissent de pois chiches et d'une espèce de millet. Sur une de ces îles, on pêche des perles très précieuses. Un jour que des navigateurs y abordèrent, un marchand d'entre eux, qui avait avec lui un demi boisseau de pois chiches, les offrit à vendre; il les échangea à raison d'une perle pour chaque pois, ce que voyant, ses compagnons y apportèrent leur provision qu'ils vendirent au même prix, et ils s'en retirèrent, emportant un gain considérable. Ils y revinrent une seconde fois, apportant des pois plein leur navire, mais les habitants refusèrent d'en acheter, ayant semé ce qu'ils avaient, dès la première visite. Cette plante réussit à merveille et y est très fréquente; sa couleur est noire.

L'île Brûlée est située vers le Sud; on n'y aborde que rarement. Elle est ainsi appelée, parce que, tous les 30 ans, une étoile à queue [c. à d. une comète], paraissant sur l'horizon et montant jusqu'au zénith pendant le cours de 6 mois, laisse tomber du feu qui brûle tout ce qui se trouve sur l'île. A son apparition, les habitants s'enfuient pour un temps, après quoi ils reviennent[2]).

L'île de Djânâ est bien peuplée et cultivée. Il y a là une espèce de serpents venimeux, dont les peaux ont la propriété de guérir la fièvre étique et la phtisie, quand on se repose sur des tapis, faits de ces peaux[3]). On s'empare de ces animaux au moyen de la fumée du storax benjoin. Les chasseurs, après avoir entassé une

[1]) V. Edrisi Géogr., t. I, p. 62. Sur la signification du nom Qothroub, v. Ab., *Annales Islamismi*, ed. Reiske, t. II, p. 140.
[2]) V. Qazwînî, 'Adj. el-Makhl., p. 120.
[3]) V. ibd. p. 121.

quantité de cette matière, qui leur est apportée par des marchands, enfument les environs des cavernes de ces serpents, quand il fait un vent violent du Nord ou du Sud-Est. Le vent, portant la fumée vers les serpents, les enivre, après quoi les chasseurs continuent à en tuer, jusqu'à ce que la fumée ait cessé, ou que le vent soit calmé. L'auteur Ah'med, le libraire, nous donne cette relation dans son ouvrage, intitulé «al-Mebâhidj».

L'île de 'Oûr [c. à d. des borgnes] est peuplée d'une race de nègres de petite taille. Au temps de la semence vient une espèce d'oiseau, appelé «gornouk», c. à d. «grue», qui dévaste tout, et attaquant les laboureurs, leur arrache les yeux. D'après le livre d'Aristote sur les animaux, les grues viennent du Khorasan sur les rivages du Nil en Egypte, où elles attaquent de même les habitants; la hauteur de cette peuplade est d'uné coudée[1]).

VI^e Section. — *Sur la mer de l'Yémen, ses bords, ses îles et ses merveilles.*

D'après l'assertion des géographes, le commencement de la mer de l'Yémen vers l'Est est le promontoire d'el-Djomh'et [Ras el-Gate], qui s'étend dans le pays de Mehrah vers la mer, formant la frontière de la mer de Perse, dont nous avons donné précédemment la description. Les îles de Dîbadjat[2]), grandes et petites, l'une près de l'autre, sont situées dans cette mer. L'île de Dîbadjat est au milieu de ce groupe; elle est la plus merveilleuse de toutes ces îles, parce que ses habitants sont d'un noir foncé, et tout ce qu'on trouve chez eux: la poussière, les pierres, les animaux, jusqu'à la canne à sucre, est de la même couleur; les plantes sont d'un vert très foncé, de même le millet et le camphre.

Dans la mer de l'Yémen, on trouve le squale, appelé «bête

[1]) Comp. Qazwînî, 'Adj. el-Makhl., p. 121 et Ibn-el-Wardî, *margar. mirab.*, ed. Tornberg, t I, p. 114.
[2]) Comp. Edrisi Géogr., t. I, p. 67 suiv. et *Relat. des voyages* par Reinaud, p LV suiv.



de mer», d'une couleur verte, tournant au bleu, et la peau très rêche, ainsi que son cou et son dos ressemblent à une rape; on s'en sert pour recouvrir des poignées de glaives; il a une grande trompe en forme de scie, longue un peu moins d'une coudée, tandis que son corps n'a guère qu'une longueur de 4 coudées au plus; avec ses défenses, il frappe à droite et à gauche[1]).

Il y a dans cette mer un animal de forme ronde comme le melon vert; sa couleur est jaune, tachetée de noir et de vert comme la grenouille; on ne voit ni la tête, ni la queue de cet animal. Quand, tombé dans le filet du pêcheur, il est porté à la terre, il se renfle, avec l'air contenu dans ses flancs, jusqu'à la double dimension de son volume ordinaire; puis il se rétrécit, et cela se réitère, jusqu'à ce qu'il meure ou revienne dans l'eau. On ne mange pas la chair de cet animal, parce qu'elle est venimeuse.

Il y a un autre animal de la forme d'une assiette ou d'un bouclier ou ressemblant à une galette ou à une nappe de cuir étendue; sa couleur est bleue, tournant au vert et tachetée de rouge; sa queue, d'une longueur entre 1 et 2 empans, est blanche et noire, armée d'un dard, avec lequel il pique. L'homme, atteint par ce poisson, se couvre d'ulcères, et la peau prend une couleur de cendre. Cet état dure jusqu'à la mort. Cet animal n'a ni nageoires comme les autres poissons, ni pattes, soit de devant soit de derrière, mais ressemble à une nappe étendue. Il meut sa queue bifurquée, nageant tantôt vite, tantôt lentement; sa gueule est au dessous du ventre, à peu près au milieu, et l'anus près de la bouche; le ventre mesure un empan en longueur et en largeur, et la largeur de son crâne est d'une à deux coudées[2]).

Un autre poisson, d'une longueur d'une coudée, est couvert, comme le porc-épic, de grands piquants qu'il peut, selon sa volonté, plier contre son corps ou hérisser. Son ventre ressemble à celui d'un poisson, et sa tête à celle d'un hibou. L'homme, pi-

---

[1]) Comp. cette description avec celle de Qazwîni, 'Adj. el-Makhl., p. 117.
[2]) Comp. ibd. p. 117.



qué par ce poisson, meurt; sa couleur est bleue, tournant au vert, et les nageoires de sa queue blanches et noires[1]).

Le poisson, appelé «al-Bésé» [la tortue], d'une longueur de 20 coudées, a le dos large, noir et orné de très jolis dessins en jaune; il lui sert de cuirasse. C'est de cette matière, qu'on fait des peignes, des manches de poignard, des bagues-cachets etc. La chair de cet animal est bonne, grasse, huileuse, douce et agréable; elle ne contient rien de rance. Les pêcheurs prétendent que les tortues mettent au monde leurs petits, tandis que chaque animal, n'ayant pas d'oreilles apparentes, pond ses oeufs et fait éclore les petits[2]).

Dans ladite mer, il y a un poisson, long et mince, appelé «coton de mer»; on le pêche pour en sécher la chair, qui devient comme du coton; puis on en fait des fils, dont on fabrique des tissus de couleur grise, connus sous le nom de «Semkîn»[3]).

### VII^e Section. — *Sur le golfe Arabique, dit mer de Moïse ou mer de Zeila'.*

Cette mer est un golfe étroit, ayant la forme d'une langue; elle dérive de la mer de l'Yémen, d'où elle sort jusqu'à la montagne, appelée Bâb-el-Mandam [c. à d. porte du repentir»] qui s'étend de l'Est à l'Ouest sur une distance de 12 milles. Ce détroit est si resserré qu'on peut voir la terre des deux côtés. Après avoir passé ce détroit, qui s'appelle aussi Bâb-el-Mandeb [c. à d. porte de douleur], la mer prend une largeur de 60 milles près de la ville de Aouân[4]), appartenant à l'Abyssinie, puis, il s'étend vers le Nord-Ouest, tantôt s'élargissant, tantôt se rétrécissant, jusqu'aux villes de Ailah et de Qolzoum, aujourd'hui détruites. Sa longueur est de 1500 milles et sa largeur depuis 200 milles jusqu'à 400.

---

[1]) Comp. Qazwîni, 'Adj. el-Makhl., p. 120.
[2]) Comp. ibd. p. 120.
[3]) Comp. ibd. p. 120 et Ibn el-Wardi, *margar. mirab.*, ed. Tornberg, t. I, p. 111.
[4]) V. sur la ville d'Aouân Reinaud, *Géogr. d'Ab.*, t. II, 1, p. 212.



Dans cette mer, Dieu a submergé Pharaon et toute son armée. C'est une mer très difficile à naviguer et offrant très peu de ressources aux pauvres habitans de ses rivages. Le navigateur y trouve des dangers et des périls comme nulle part ailleurs; il y a dans cette mer des coraux, dont l'intérieur et l'extérieur sont blancs, des tortues, dont la dimension, en longueur et largeur, est de 6 et 10 empans, ou encore moindre; une espèce de coquille et de colimaçon, Srombâq [strombus gallus], d'une longueur d'un empan et plus [et un animal, dont on tire un parfum]. On trouve aussi dans cette mer du sang de dragon, et d'autres choses merveilleuses, dont nous omettons l'énumération.

### VIIIe Section. — *Sur le golfe Persique, ses bords, ses îles et ses merveilles*[1].

Le golfe Persique est une mer bénie et sure, riche en bons produits; il est toujours navigable, et l'agitation et la véhémence de ses eaux sont moindres que dans les autres mers. Il est parmi les plus grands golfes, dérivés de la mer des Indes, mais bien qu'il soit combiné avec cette mer, il en diffère en impétuosité des vents. Il a une profondeur de 70 toises jusqu'à 80 et contient des pêcheries de perles, grosses et petites; sur ses bords on trouve aussi des mines de cornaline, de Bedjâdi [le grénat], de Mâd'anbi, d'or et d'argent et de fer; diverses espèces d'aromates et d'épices. Le flux et le reflux dépendent du lever et du coucher de la lune et de son passage au méridien[2]. Il a une longueur de 460 paras., sur une largeur de 180; sa forme est triangulaire comme la voile d'un vaisseau; un côté s'étendant de Bassorah jusqu'au promontoire Djomh'et, appartenant au pays de Mehrah, l'autre, depuis Bassorah jusqu'à Tîz-Mekrân, le troisième, commençant au promontoire Djomh'et et traversant la mer sur une

---

[1]) Comp. cette description avec celle de Qazwînî, 'Adj. el-Makhl., p. 114, dont Dimishqui semble ici nous donner un extrait.

[2]) V. la même observation dans *Relation des voyages* par Reinaud, t. I, p. 20.

longueur de 500 milles, tandis que la longueur de deux autres côtés depuis Tîz-Mekrân jusqu'aux villes de l'AH'SÂ et de QATHÎF, passant près de la ville de Bassorah et s'inclinant vers le promontoire de Djomh'et, est de 900 milles; [il y a un tourbillon près de 'ABBÂDÂN[1]).]

Dans cette mer il y a, d'après l'assertion des navigateurs, 9 îles, dont 4 sont peuplées: savoir l'île de Khârak, d'une circonférence de 20 milles, sur laquelle est bâtie une ville avec une belle mosquée;

L'île de Kâs ou Qîs, appartenant au gouverneur de l''Omân, d'une circonférence de 12 milles, est bien peuplée et cultivée; on y trouve beaucoup de jardins, et elle possède des bâtiments de guerre, avec lesquels on fait des excursions aux îles des Indes; là et sur l'île de Khârak, on a des pêcheries de perles;

[L'île d'Awâl, vis à vis de la côte de Bahrein, dont elle est éloignée d'une journée, contient une ville avec une mosquée;

L'île de Jâfet [Lâft, selon Aboulfède], connue sous le nom d'île de Bné-Kâfân, d'une longueur de 12 milles, sur une largeur de 9, est peuplée et cultivée. Le mot «Wal» est le nom d'un cétacé, dont la longueur varie jusqu'à 100 coudées, plus ou moins, et qui se trouve souvent sur les côtes[2]).]

L'île de Fâris, située vis à vis de Khouzistân, est peuplée d'une race de pirates, habiles nageurs et livrant des batailles sur la mer. D'après l'assertion des habitans de l'île de Qîs, ils appartiennent à la race des génies. Un roi indien, voulant envoyer au roi de Perse un présent de belles filles, le vaisseau aborda à cette île qui n'était pas habitée, et les navigateurs descendirent sur les rivages avec les filles; alors les génies s'en emparèrent, et, après les avoir faites captives, ils cohabitèrent avec elles. Elles mirent au monde cette progéniture qui peupla l'île[3]). Cette île

---

1) Sur les villes de l'Ah'sâ et d'el-Qathîf, v. Ab. Géogr., t. II, 1, p. 112, et sur le tournant d'eau, dont la situation est faussement indiquée, v. ibd. p. 28.

2) Sur les îles de Khârak, Qîs et Lâft ou l'île de Bné Kâfan, v. ibd., t. I, p. 373 et Mas'oûdi, *meadows of gold*, p. 268; l'édit. de Paris, I, p. 240.

3) V. la même tradition dans Qazwîni, 'Adj. el-Makhl., p. 116.



produit des palmiers comme nulle part ailleurs, car ils y croissent d'eux-mêmes. — De la côte de Ma'bar ou du Coromandel, on fait le trajet, jusqu'aux îles de Wâqwâq, dont la population estime le fer, comme les autres peuples l'or, ainsi que les colliers des chiens et les chaînes des bestiaux sont faits de ce métal à cause de son abondance et du manque de fer[1]; de même, la population de Gânah emploie l'étain et le préfère à l'or, et les habîtans de la haute Abyssinie estiment le laiton plus que l'argent, et en font des ornements, regardant l'argent et l'or comme de moindre valeur.

[1]) V. Qazwînî, 'Adj. el-Makhl., p. 108.

# CHAPITRE SEPTIÈME

## EN TREIZE SECTIONS.

---

Ire Section. — *Sur les côtes les plus reculées de la Sine, sur celles des Indes, abordées par les navigateurs et nommées „les îles“ [al-djezîrât] de l'extrème Orient, situées sous l'Equateur et au delà vers le Sud, et baignées par la mer Ténébreuse, jusqu'au commencement du premier climat.*

A.

Notre intention est de commencer cette description par les pays les plus reculés de la Sine vers l'Orient, en avançant vers l'Ouest selon les latitudes de chaque climat, jusqu'aux côtes de l'Océan occidental; puis, nous recommencerons par les pays les plus reculés vers l'Orient, qui sont contigus vers le Nord à ceux déjà mentionnés, pour avancer sur la même latitude vers l'Ouest, en continuant de cette manière, jusqu'à ce que nous arrivions aux régions des ténèbres, situées au delà des 7 climats, comme nous avons dit précédemment, au commencement de cet ouvrage.

Parmi les pays que nous commencerons à mentionner, et dont nous décrirons les villes principales et les provinces, sont: Sine es-Sine, Khamdân, Tâdjeh, Tippéra, tout ce qui est situé en deçà des portes de la Sine es-Sine, des montagnes de Balharâ jusqu'aux frontières de Ma'bar el-Kabîr [c. à d. le Coromandel], situées aux bords de la mer Indienne, et jusqu'aux montagnes de Djâkhet dans les Indes et au pays de Khayzerân.

1. A la frontière la plus reculée vers l'Orient, est le pays de Sine es-Sine, situé au delà de l'Equateur aux bords de la mer. Là est située SINIA[1]), ville principale et fortifiée aux bords de la mer de Çenf et de l'Océan, résidence du roi de Khamdân; elle est peuplée d'idolâtres, qui adorent et glorifient une idole d'or, appelée «Tammouz». On dit que Tammouz est l'époux spirituel du Soleil, et qu'il possède un temple au milieu de la terre, par lequel ils désignent le temple de Jérusalem. Autour de ce temple furent construites 7 murailles: une de feu, une d'or, une de marbre, une de pierre, une d'argent, une de fer et une de cuivre. Cette île est, d'après leur opinion, mentionnée dans la Bible, mais ils se rendent coupables d'un mensonge, que Dieu les maudisse pour leur grande imposture! D'après les relations judaïques, le nom de cette idole est tiré du mois Tammouz[2]). Près de Sînia, il y a une pêcherie de perles, et de cette ville on entre dans l'Océan en venant des îles de Sayli, au delà de la montagne d'Ouçthiqoûn, pour aller aux îles de Wâqwâq, situées dans l'Océan ténébreux. A l'embouchure du fleuve Khamdân, sont situées les villes de KHAMDÂN, TOÛTHIA (?), BERKOÛH (?), ʿARMEDH (?) et TEGHARGHAUH; toutes ces villes ont des territoires et des faubourgs, et elles sont situées au delà de l'Equateur jusqu'au 5° de latitude vers le Nord, sur une longitude entre le 160° et le 166°.

2. Au nord de Sînia, est situé le royaume de Khamdân le grand[3]), appartenant à Sine es-Sine, avec la capitale du même nom, traversée par le fleuve de Khamdân, qui donne ici naissance à une île, large de 3 journées, sur la même longueur; sur ce fleuve, il y a des ponts qui mènent à la ville de Khamdân, située sur la rive gauche. Sur les bords de ce fleuve, jusqu'à la mer de Poix et la mer de Çenf, sont situées les villes de KHÂN, KHÂNOÛ,

[1]) V. la Géogr. d'Edrisi, t. I, p. 194.

[2]) M. Chwolsohn a cité ce morceau sur le temple de Jérusalem dans son ouvrage «*Die Ssabier und der Ssabismus*», II, p. 680.

[3]) Comp. Edrisi Géogr., t. I, p. 193 suiv. et *Relat. des Voyages* par Reinaud, p. CIX suiv. et t. I, p. 88 suiv.; Masʿoûdi, *meadows of gold*, p. 333. La ville de Khamdân correspond actuellement à Singanfou, jadis capitale; les deux fleuves de Khamdân sont le Kiang et le Hoangho.

Khalfàr, Dàràb, Koûlàh, Ra'loû, Çanthà, Çamqoû et Çîrmah, peuplées d'idolâtres, qui adorent d'affreuses idoles sabéennes. On trouve des mines d'or en abondance dans leur pays; ils ont un extérieur affreux et ressemblent en naturel aux singes, mais sont doués d'une imagination très vive et de diverses capacités d'artiste plus que d'autres peuples de Sine es-Sine.

3. Au Nord est situé le pays de Çenf, avec la ville principale du même nom, située aux bords de la mer; elle est peuplée de musulmans, de chrétiens et d'idolâtres. La religion mahométane y est venue au temps de 'Ot'mân [que Dieu lui soit propice!] et les Alides, expulsés par les Omayades et H'edjdjâdj, s'y sont réfugiés, après avoir traversé la mer de Poix et séjourné sur l'île, à laquelle ils ont laissé leur nom, sur l'île de Soubh' et l'île du château luisant[1]). Parmi les villes de Çenf est Khalbà, T'oubà, Kerwà, Sah'oûtà, Samthàr et Khalifât; ces régions produisent une quantité d'opiums et d'aromates.

4. Au Nord est situé le pays de Khâlfoûr, qui est le plus grand des pays, appartenant à la Sine; il s'étend en longueur depuis la mer de Çenf jusqu'aux sources du fleuve de Khamdân et vers les montagnes d'Ammoniac dans la partie la plus reculée de la Sine. Parmi ses villes, il y en a 6 considérables: Fouràb, 'Abàb, Samqathar, Thâliq, Balqân et Salfàr; la population consiste de musulmans, de chrétiens et d'idolâtres, mais les musulmans, quoique inférieurs en nombre, sont supérieurs par leur influence, et le gouvernement leur appartient. Le pays ressemble aux Indes par le tempérament, la couleur et les moeurs des habitants; leur principale nourriture consiste en riz et une espèce de légumes [mâsh[2])] dont on prépare un mélange, nommé Kashlâ, et qu'on mange avec du moût.

5. Au nord de ce pays, est situé le pays de Khaniqou[3]),

[1]) V. ci-dessus p. 171 suiv.

[2]) Sur cette espèce de grains, v. Ibn Batoutah par Defrémery, t. III, p. 131.

[3]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 364 et *l'Introduction*, p. CCCXCIV, où cette ville est nommée Khanfou; elle est probablement identique avec la ville «Hangtscheoufou».



qui s'étend depuis les côtes de la mer de Maharâdja et de Çenf jusqu'aux bords occidentaux du fleuve Khamdân. Parmi ses villes, nous en nommerons 4 principales: Gabou, Ginou, Malkân et Qoçyân; la ville de Khâniqou est située sur le rivage occidental du fleuve de Khamdân; elle est peuplée de musulmans, d'idolâtres, de chrétiens et de mages. On trouve une mine d'hyacinthe jaune dans une montagne qui domine la ville sur le rivage oriental du fleuve; là, est situé le château, résidence du roi; il est fortifié et contient les trésors du royaume. Les éléphants sont fréquents dans ce pays.

6. Au nord-est de ce pays est situé celui de Tippéra, peuplé d'une race, ressemblant aux Khatais, aux Turcs et aux Chinois par la taille et le naturel; ils sont doués de force, de courage et d'habileté artistique, mais idolâtres et ignorants. Ils possèdent 4 grandes villés: Qarméza, H'orméza, 'Alfoûr et Téberma. L'extrémité de la chaîne de Balharâ forme la frontière vers le Nord et l'Océan oriental vers l'Est. Ce pays est le dernier du 1er climat.

Vers l'ouest du pays de Tippéra est situé celui de Khamdân le petit, riche en fleuves, en forêts, volaille et mines. Khamdân est la ville principale, située près d'un lac du même nom et peuplée d'un mélange de musulmans, de chrétiens, de juifs et d'idolâtres; les derniers sont plus nombreux, bien que les musulmans leur soient supérieurs en influence et en estime. Parmi les villes, nous en nommerons 3: Djoudjou, Djoumâqâ et Khamîroû.

7. Vers l'Ouest, nous arrivons au dernier pays de Sine es-Sine, appelé en persan Shîne et Mâshîne; sa ville principale se nomme Tâdjeh[1]), traversée par le fleuve de Tâdjeh, résidence du roi du pays Shîne et Mâshîne et lieu de réunion des marchands musulmans. Parmi les villes, situées aux bords de la mer de Maharâdja et vers le Nord, nous en citerons 4: Kalah[2]), Laréwi (?), Maharadj et Balhoûr[3]). Ce pays est combiné avec les

[1]) V. Edrisi Géogr., t. I, p. 195, où cette ville s'appelle Bâdjah.

[2]) V. Ab., *l'Introd.* par Reinaud, p. CDXIV.

[3]) Balhoûr, probablement une altération de Balharâ, s'étendait depuis Cambaya jusqu'à Saimour, mais, par une confusion des géographes de cette époque,

portes de la Chine, chaîne de montagnes très escarpée et presque infranchissable, si ce n'est pour un homme seul; il y a un passage, fermé par une porte et gardé par des huissiers qui se relèvent, comme cela a lieu maintenant à la porte de fer entre les Tatares et le pays de Berkeh[1]). [Ce pays est voisin de la Guzurate des Indes et le dernier pays de la Chine; il confine au pays de Balharâ, situé sur la même longitude vers le Nord.]

8. Le pays de Guzurate des Indes, vers l'Ouest, est baigné par les mers de Ma'bar et de Maharâdja; parmi les villes, situées près du rivage et possédant des territoires, des districts et de grands édifices, est la ville de Qoçç, très considérable, avec un port, un grand commerce et un territoire étendu; elle est environnée de petites villes et à peu près de 10,000 villages, peuplés d'Hindous, ignorants et idolâtres; tout près, est située la ville de Kir, très considérable aux bords de la mer. Suit la ville de Bézâneh[2]), environnée d'à peu près 1000 villages, aux bords de la mer, avec un port, où il y a flux et reflux.

La ville de Rakleh, près de la mer; Mandjerourseh [Mangalore][3]), environnée d'à peu près 1500 villages et de 70 forteresses, situées dans la chaîne de Balharâ, qui s'étend des Portes de la Chine vers le pays de Guzurate.

9. Après les côtes de Guzurate, nous arrivons aux côtes du pays de Lâr avec le royaume de Souménât[4]). La ville principale du pays de Lâr s'appelle Souménât, aux bords de la mer et abordée par des vaisseaux, qui viennent d''Aden. Elle est peuplée de savants Indiens et de dévots qui adorent une idole très célèbre.

---

ses confins sont élargis jusqu'à l'Inde Transgangétique; comp. Gildemeister, *scriptorum Arab. de rebus Indicis*, p. 42.

1) Sur la porte de fer, détroit du Caucase, aussi appelé Derbend, v. Ab. Géogr., t. II, 1, p. 94, 284, 287.

2) Sur la ville de Bézâneh, capitale du Guzurate, v. *fragm. Ar. et Pers. relatifs à l'Inde* par Reinaud, p. 107.

3) V. Ibn Batoutah par Defrémery, t. IV, p. 79.

4) V. Ab. Géogr., t. I, p. 356. — En parlant de la Sine et de l'Inde, Dimishqui s'est rendu coupable d'une complète confusion, surtout en plaçant les pays de Guzurate et de Lâr à l'Est des côtes de Malabar et de Coromandel, qu'il décrit dans le chap. suivant.

Le nom «Bouddh» signifie une idole de pierre, que les Indes adorent; elle représente les parties sexuelles de l'homme et de la femme en pierre, en or ou en fer, et on l'appelle cause la plus immédiate de l'unité du genre humain. L'idole est placée sur un trône d'or, ointe de musc de la tête jusqu'au siège et ornée de colliers d'hyacinthe et de diamants; des vases d'or, remplis de pierres précieuses, sont rangés par devant, et le trône repose sur un socle rond, assez grand pour 10 hommes; il est entouré d'un gradin circulaire, haut d'une coudée et large de 2, au dessous duquel il y en a un 2ème et un 3ème jusqu'à 9, tous remplis d'idoles à figure humaine. Ces gradins sont réunis par de petits escaliers, où les prêtres montent et descendent, et en plusieurs endroits, il y a des portes de pierre ou de bois verni, qui mènent dans l'intérieur. Ces idoles représentent des rois ou des hommes illustres. On offre à cette idole 1000 portions de nourriture, qu'on prépare de Kashlâ, et qu'on sert tout chaudes sur une nappe; tandis qu'on ôte les couvercles, de jeunes vierges, ministres de l'idole, battent des tambours et des cymbales, touchent des instruments de cordes, et font retentir des cornets, faits de corne, de coquilles et de cuivre; de peur que la vapeur, montant des mets tout chauds, ne s'échappe, on ferme les petites portes. On prétend que cette vapeur est la nourriture des âmes des défunts, réfugiées et séjournant autour du Boudd, et des idoles qui, de nature spirituelle, participent de la même jouissance; puis, on ouvre les portes et partage la nourriture entre les ministres des deux sexes, les pauvres et les infirmes, qui se rangent autour de la nappe.

Parmi les dévots et les savants, il y a une classe, appelée Djoukia, qui s'adonne à toutes espèces de tours d'adresse, de jonglerie et de fantaisie; une autre, appelée Boukiah, qui mène une vie austère et pleine de privation. Ils enlèvent tous les poils de leur corps avec un onguent de chaux, et l'on n'en voit jamais que deux ensemble, dont l'un est le maître, l'autre le compagnon; ils s'adonnent mutuellement à la volupté[1]. . . . Le premier porte

[1]) La traduction verbale de ces lignes n'étant pas convenable, nous l'avons omise.

autour de son cou une clochette; quand il a faim, il sonne d'une certaine manière dans la rue, sur le marché ou à la porte du Boudd, après quoi les passants, qui l'ont entendu, lui offrent du Kashlâ; après en avoir obtenu, il retourne à son compagnon et, l'ayant placé devant lui, il s'en éloigne, tandis que l'autre en mange ce qu'il veut; ensuite, celui-là retourne et mange sa portion, laissant le reste au donneur, qui l'estime comme une bénédiction pour lui et sa famille. Parmi les divers actes de dévotion, il y a aussi celui-ci: ils brûlent le corps et les os de leurs rois défunts, conservant les cendres en un lieu sûr. Quand le roi actuel monte à cheval, il a toujours à sa suite deux dévots, portant des vases d'or, remplis de ces cendres; ils en répandent de temps en temps sur leurs figures et leurs corps et indiquent par cet acte le sort commun des rois en lui donnant une admonition de se souvenir de ne commettre aucune injustice et de ne faire que du bien. Parmi les classes des Indiens, il y a aussi les Brahmans, adorateurs du feu. Ils prétendent qu'Abraham, l'ami de Dieu, fut leur apôtre, de même Adam, le premier homme; tous deux auraient recommandé le feu comme objet de prière, auquel on doit un culte. Les Brahmans sont les savants parmi les Indiens, ils ne changent rien de ce que la nature a donné à leurs corps, laissant pousser leurs ongles et leurs cheveux, ainsi qu'ils ressemblent aux bêtes sauvages. — [Samarqandi nous raconte, que le roi Borouç [Porus], ayant visité une idole et voyant sur son cou un collier d'une grande valeur, l'enleva et s'en orna lui-même. Aux ministres qui faisaient objection, il répondit: «c'est un présent de l'idole; si vous ne concédez pas, je la renverserai; mais, si vous êtes véridiques, elle me l'a donné;» alors, ils feignirent d'ajouter foi à sa parole.

La ville de Cambaya[1]), grande et considérable, possède une belle mosquée musulmane, une vieille église chrétienne, un grand Boudd pour les Indiens et un temple du feu pour les mages.

---

[1]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 356.



La ville de Berouç[1]), avec un territoire, comprenant 4000 villages, est située près d'une baie d'une longueur de 2 journées, où il y a flux et reflux; les vaisseaux y abordent; on y trouve du poivre et des bamboux en abondance.]

IIe Section. — *Sur les côtes des Indes depuis la frontière de Guzurate à l'Est jusqu'au pays de Çoulîan et de Kérourâ à l'Ouest.*

a. Le premier pays sur la côte indienne après la ville de Berouç est Kanok [Canoge] et Kanounât, entourés de montagnes et situés sur la rive orientale du Gange. Nous avons déjà précédemment décrit le Gange et les diverses espèces de dévotion, dont il est l'objet sur ses bords.

La ville de Beraqlâ est située à l'embouchure du Gange près de l'Océan.

La ville de Naufoul, avec un grand territoire; il y a là des pêcheries de petites perles.

La ville de Khoûrnoul, lieu d'étape pour les navires indiens;

La ville de Thousâri, près d'une grande baie, où abordent les navires au long cours;

La ville de Dhouq, située aux bords de la mer;

La ville d'Akânthi, de même; Soubâreh, Sâhi, Tâneh, de même;

Thânesh, située non loin de la mer, avec une grande mosquée, est un lieu d'étape pour les marchands et contient beaucoup de richesses;

Hebâr, située près de la mer et entourée de montagnes; à ce pays appartiennent à peu près 20,000 villages et 30 forteresses.

A l'Ouest est situé aux bords de la mer:

b. Le pays de Belouân avec les villes de Dhabouh', Qartâleh, Sakbîs et Sindapoure[2]), situées près de la mer; la dernière, qui est la capitale, a une mosquée et un Boudd, appartenant aux Hindous;

---

[1]) V. Mas'oûdi, *meadows of gold*, p. 267, où le nom est écrit Boroudh; sur les villes de Seymour, Cambaie, Sindân, Soubâreh et Tâneh, v. Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 220.

[2]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 359.

La ville de HANNAWR [Onore], sur la côte, avec de beaux environs; cette province possède à peu près 10,000 villages, bien cultivés[1]);

c. Le pays de Manîbâr[2]) [c. à d. le Malabar], appelé pays du Poivre, comprend les villes suivantes: FÂKANOUR [Bakkanore], très grande, avec une population d'Indiens, de Persans et d'Arabes musulmans;

La ville de ÇEYMOUR[3]), près d'une baie plus grande que la baie de Fâkanour, où entrent les vaisseaux; dans les deux baies, il y a flux et reflux;

La ville de MANDJÉROUR [Mangalore], située sur le fleuve du même nom, qui débouche dans la mer; il y a là flux et reflux et un grand commerce de poivre;

La ville de HÉRAQLÉA, sur la côte, environnée à peu près de 2000 villages, situés dans les montagnes et sur les côtes;

Les villes de HAYLY [le promontoire d'Illi][4]) et de DJERABATTÂN[5]) ou Djor-Fattân, sur la côte, avec une population païenne.

Les villes de DEH-FATTÂN, BODDFATTÂN et FANDARAINAH[6]), situées sur la côte; la population de cette dernière consiste principalement de juifs, d'Indiens et de musulmans; les chrétiens y sont peu nombreux.

La ville de SHINKLI[7]), dont la majeure partie de la population est composée de juifs;

KAULAM[8]) est la dernière ville de la côte du Poivre.

d. Suit le pays de Çoûlîan avec la côte, appelée le grand et le petit Ma'bar[9]) [le Coromandel], où les vaisseaux, venant de la Berbérie, déchargent leurs cargaisons. Le petit Ma'bar est le

---

[1]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 354.
[2]) V. ibd. p. 354.
[3]) V. Qazwînî, At'âr el-belâdi, p. 64.
[4]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 354.
[5]) V. Edrîsî Géogr., t. I, p. 179 et Ibn-Batoutah par Defrémery, t. IV, p. 83.
[6]) V. Ibn- Batoutah, ibd. p. 87, 88.
[7]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 355.
[8]) V. ibd. p. 361. [9]) V. ibd. p. 361.



port de la ville de KANKÂR; MANGALAH, ALLIBNOÛN [Allipoûr?], résidence royale, avec un Boudd, qui n'est guère fréquenté.

Suit le grand Ma'bar avec les villes de KOUBRA [Kat'ir?], KAIBAR, belle ville avec une population mixte; QÎRAH, grande ville, QÎN, ABÂMOU (?), DHAFTEN, TENDÂ; la capitale Fâmni [Fâtni?] est à présent détruite. La montagne, située aux environs, appelée Kâwerd, contient un grand volcan, qui lance du feu jour et nuit.

Le pays de Kéroura[1]), voisin de ce pays et la dernière étape des marchands, comprend la capitale de KÉROURÂ et DJERÂM D'OR; à cette dernière ville, il y a un Boudd très célèbre qu'on vient visiter de contrées éloignées, jusqu'à une distance d'une année de voyage; il est l'objet d'une quantité de cérémonies; il y a des personnes qui font toute la route jusqu'au Boudd, rampant sur les genoux; d'autres se prosternent sur la terre et se relèvent, réitérant cet acte de dévotion, jusqu'à ce qu'ils y arrivent ou meurent sur la route; un autre tresse ses cheveux en cornes, entrelacés de fils et de coton, en les trempant d'huile et de graisse et tenant un poignard tranchant à la main droite; ainsi, il visite le temple du feu avec la foule de ses gens et de ses amis, tandis que les ministres l'accompagnent à l'autel. En s'en approchant, il allume les tresses de ses cheveux avec le feu qu'il a saisi d'une main, tandis que de l'autre, armée du poignard, il se fait six incisions dans le ventre, par lesquelles introduisant la main dans ses entrailles, il s'arrache le foie. Après en avoir donné un morceau à un de ses plus proches parents, il se jette dans le feu qui le réduit en cendres. On en répand une partie dans le Gange, et une autre est mêlée à l'eau de ce fleuve pour servir à une espèce d'onguent bénit, dont on s'enduit le corps.

Tous les Indiens croient à la transmigration des âmes, comme

---

[1]) V. Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 80. Il n'y a qu'un très petit nombre de villes en Chine et dans les Indes, desquelles nous avons réussi à fixer l'ortographe d'une manière certaine; pour la plus grande partie, nous avons choisi la forme, sur laquelle les manuscrits semblaient être d'accord; les variantes ont été indiquées dans l'édition du texte.



les Ismaélites, les Ilhâdiens, les Qaramathes et les Noçairiens[1]); ils prétendent que l'homme, durant sa vie, est dans une prison étroite, mais qu'après la mort, l'âme va habiter un autre corps, différent de l'ancien et qu'elle s'y développera, comme auparavant, pour atteindre un plus grand degré de bonheur. Ainsi ils envisagent la mort comme le commencement d'une autre vie, et ils estiment, comme chose très facile, de se tuer.

### IIIe Section. — *Sur les pays de Sind, Thourân, Kirmân, Mekrân, Mend jusqu'à la frontière de la Perse.*

Les côtes du pays de Sind sont à l'Est voisines du pays de Kérourâ, qui comprend les territoires de Mâlwah et de Nehâwer [Anhalwârah]. La population de Sind a une langue différente de celle des Indes. Parmi les villes, situées sur la côte du Sind, nous nommerons: Daibol[2]), près d'une baie dont les eaux entrent de la mer Persique, et où abordent les navires;

Biroûn, port que forme une baie combinée avec un fleuve, venant de l'est du pays de Kâboulistan et débouchant dans la mer. — Dans l'intérieur du pays de Sind, est située la ville de Moultân[3]), appelée «fossé d'or» [Faradj] ou «maison d'or», à cause de la quantité de ce métal que remportèrent les musulmans lors de l'occupation de cette ville; il y avait là un boudd, servi par 7000 ministres et devenu l'objet de vénération parmi les Sindiens. On prétend, qu'il représentait Job [que la paix soit avec lui!]. D'après Mas'oûdi, le pays de Sind comprend 120,000 villages; parmi les villes nous nommerons:

Wazou ou Lahore, résidence du roi, à qui appartient le territoire de Ghouriah el-Mohammédiah;

Mançouriah, bâtie au commencement de l'Islam et appelée en

---

[1]) Noms de sectes mystiques, qui tiennent à l'explication allégorique du Coran.

[2]) Sur les villes de Daibol et Biroûn, v. Ab. Géogr., t. I, p. 348 et Reinaud, *mémoire sur l'Inde*, p. 239.

[3]) V. Reinaud ibd., p. 184 et 249 suiv. et Mas'oûdi, *meadows of gold*, p. 385; Edrisi, Géogr., t. I, p. 167; comp. ci-dessus p. 48.



indien Tâmirân; elle est située dans une vallée, entourée d'une branche du fleuve Mekran [de l'Indus]; aux environs sont situés à peu près 30,000 villages peuplés [1];

Les villes d'Annery [2], Menh'âtery [3]) sont situées sur le fleuve de Mekrân;

La ville de Basmid ou Basmad [4], près d'un fleuve, qui sort d'une montagne aux environs et débouche dans le Mekrân;

La ville de T'âlimân, bâtie par Alexandre;

La ville de Qandahâr [5], les districts de Djondroûz [6] et de Roûz [7], auxquels appartiennent un grand nombre de villages.

Le pays de Mend est voisin de ce territoire et occupe le désert entre le Sind et le Hind; sa population est riche en chameaux et brebis, avec lesquels elle cherche les pâturages comme les Arabes [8].

Thoûrân est voisin de ce pays; c'est une vallée entre deux montagnes, dont la longueur est de 3 journées, riche en fruits. Parmi les villes y situées sont: la ville de Koçdâr ou Kozdâr, la capitale [9]; les villes de Kyzkânân [10], Soûrdjân ou Sirdjân [11]) et Mostambih ou Mostanidj [12], où commence le désert, qui s'étend jusqu'à Moultân. Tous les pays maritimes des Indes appartiennent au 1er climat, tandis que toutes les contrées montagneuses et situées dans l'intérieur du pays appartiennent au 2ème; de même le Manibâr. Le Sind est situé dans le 1er et le 2ème climat et au com-

---

1) V. Ab. Géogr., t. I, p. 351, où l'ancien nom de la ville s'appelle «Yamanhou», comp. Edrisi, Géogr., t. I, p. 162.

2) V. Ab. ibd. p. 347.

3) V. Reinaud, *mémoire sur l'Inde*, p. 240.

4). Gildemeister, *de rebus Indicis*, p. 169.

5) V. Ab. Géogr., t. I, p. 356.

6) V. Gildemeister l. c., p. 180.

7) V. *Lex. geogr.*, t. I, p. 490.

8) Sur la peuplade de Mend, v. Reinaud, *mém. sur l'Inde*, p. 234.

9) V. Gildemeister l. c., p. 173.

10) V. ibd. p. 174.

11) V. Içtachri, *das Buch der Länder* von Mordtmann, p. 80.

12) V. Edrisi, Géogr., t. I, p. 167, où cette ville est appelée Mostah, dans l'Abrégé Masnih.

mencement du 3ème. Quant à Thourân, sa vallée appartient au 3ème climat, comme les parties intérieures du pays de Sind.

Le pays de Kirmân est voisin du précédent et comprend une partie du Mekrân; on dit que celui-ci a ce nom d'après Mekrân b. el-Mound'ir. Il est pour la majeure partie couvert de déserts. Parmi les villes, situées sur la côte, nous avons: Kânân (?), Tîz[1]), appelée Tîz-Mekrân, Kîz[2]), toutes avec des rades pour les navires. Parmi les villes, situées dans l'intérieur, nous nommerons: Qandâbîl[3]), la capitale des Indes, Kena-el-Bodhah[4]), la vallée des Bodhas, entourée d'un désert, Benh'oûr ou Betroûr[5]), Darak, Râshek[6]), Qambalâ, Qannazbour, [Kharinous ou ,Karembouz][7]), Mâsakân[8]). Dans toutes ces villes, on fabrique le fanyd[9]) [suc de la canne, passé sur le feu et épaissi], qui est exporté à Khorasân et à l'ʿIrâq. Dans le Sind, entre Mançouriah et la frontière du Mekrân, sont les étangs du fleuve Mekran, qui sont peuplés de Zouths [Djath]; ceux qui vivent près de la mer, se construisent, comme les Berbers, des cabanes de roseaux et se nourrissent de poissons et d'oiseaux aquatiques, tandis que les autres, qui en sont eloignés, se nourrissent, à la manière des Courdes, de lait et de fromage[10]).

A l'ouest du Mekrân, est la province, appelée «Bodhat», peuplée de païens qui habitent les marais et les étangs et se réunissent à la ville de Qandâbîl. Quant au nom de Kirmân, on

---

1) V. Ab. Géogr., t. I, p. 348.
2) V. Reinaud, *mém. sur l'Inde*, p. 240.
3) V. ibd. p. 57, 234.
4) Sur la peuplade des Bodhas ou, selon une autre orthographe, Nodhat, v. Reinaud, ibd. p. 234 et *Lex. geogr.*, t. II, p. 452 et t. III, p. 206, Qazwîni, At'ar ul-belâdi, p. 84.
5) Cette ville est appelée par Içtachri «Birur», v. *das Buch der Länder*, p. 82, 85.
6) Sur ces deux villes, v. *Lex. geogr.*, t. I, p. 399.
7) Sur les villes de Qambalâ et Qannazboûr, dont les noms sont bien alterés dans les mnscrts., v. Gildemeister l. c., p. 175, 177 et *Lex. geogr.*, t. II, p. 453, Edrisi, Géogr., t. I, p. 164, 165.
8) V. Ab. Géogr., t. I, p. 335 et *Lex. geogr.*, t. III, p. 31.
9) V. Gildemeister l. c., p. 177.
10) Sur les Zouths ou Djaths, v. Reinaud, *mém. sur l'Inde*, p. 233.



prétend qu'il est dérivé de Kirmân b. Fâris ou, d'après une autre opinion, Kirmân b. Féloudj b. Lathi b. Jâfeth b. Noé. Cette province s'étend sur 180 paras., mais la population y est très disséminée; elle contient 540 chaires d'où l'on entend des sermons musulmans, et elle a 4 villes: Kouâshyr ou Bardasyr[1]), la ville de Rishîr, au bord du désert et traversée par un fleuve rapide; ces villes sont situées dans le 3ème climat;

La ville de Bamm[2]), avec 3 mosquées au bord du désert, entre Kirmân et Sédjestân; Sîrdjân est la 4ème ville[3]).

Outre ces villes, nous avons dans le Kirmân celles de Welâshdjerd[4]), de Fahridj[5]), à la frontière entre la Perse et le Kirmân; Zérend[6]), Meimend[7]) ou Beimend, Roûd'ân[8]), toutes situées sur le bord du désert, entre le Kirmân et le Sédjestân. Ce pays est traversé par la chaîne de Kofç, 7 montagnes, et les montagnes de Bâriz[9]) [Bârzen ou Kâren], avec des mines de fer et d'argent, jadis peuplées d'innombrables hordes de Courdes, connus par leur férocité et qui tuaient tous ceux qui tombaient dans leurs mains. Ces contrées sont maintenant peuplées des Bellouç[10]) [les Béloudj], qui sont encore plus féroces et d'un caractère encore plus sauvage. Dans ce climat, il y a une contrée, appelée Ah'wâsh [H'owâs][11]), habitée par des Arabes qui possèdent des troupeaux de chameaux, de brebis et des pâturages; ils habitent des huttes de roseaux. Toute cette contrée est aussi peuplée de Courdes; à ce territoire appartient le port d'Hormouz[12]), situé près d'une baie de la mer Persique et abordé par des marchands. C'est la dernière ville du Kirmân.

---

1) V. Ab. Géogr., t. I. p. 336; dans Içtachri, *Buch der Länder*, p. 82, nous trouvons les noms de Termâshir et Berdashir.
2) V. Ab. Géogr., t. I, p. 336. 3) V. ibd.
4) V. *Lex. geogr.*, t. III, p. 296.
5) V. Içtachri l. c., p. 80. 6) V. Ab. Géogr., p. 336.
7) V. Edrisi Géogr., t. I, p. 422. 8) V. ibd. p. 419.
9) Sur les montagnes de Kâren et de Bârzen, v. Içtachri, p. 78, 79, éd. de de Goje, p. 164, Dozy, *recherches*, t. I, p. 301 et *Lex. geogr.*, t. II, p. 437 et t. IV, p. 237.
10) V. Ab. Géogr., t. I, p. 334. 11) V. Içtachri *d. B. d. L.*, p. 81.
12) V. Ab. Géogr., t. I, p. 338.

IV^e SECTION. — *Sur la Perse et le Khouzistân, la partie intérieure et celle, située vers la mer.*

La Perse est située à l'ouest du Kirmân et s'étend en longueur sur un espace de 150 paras., sur la même largeur; elle a un climat qui varie entre un froid très rigoureux et une chaleur très forte, ainsi qu'une personne, y ayant séjourné pendant l'hiver, me disait: «Je m'étonne, de ce que cette terre puisse produire des plantes», et une autre, y ayant passé l'été: «Ce pays ressemble à l'enfer par la violence de ses chaleurs, de sorte que les oiseaux y restent presque stériles»; quelquefois les rochers se fendent par l'effet de la chaleur comme par celui du feu. La Perse comprend 5 provinces:

1. Içthakhr qui, selon la tradition, a été bâtie par Behrasp; après avoir été dévastée, les habitants se réfugièrent à Baidhâ[1]), c. à d. la ville blanche, ainsi nommée à cause d'un château blanc; autrefois on l'appelait Nishânek [Sebâbak?]. Dans cette province est située la ville de KUTÂREK (?), au bord du désert.

2. Dans la province d'Ardeshîrdjerd [le mot «djerd» signifie propriété, ainsi que la signification du mot «Ardeshîrdjerd» est propriété d'Ardeshîr], sont situées: DJOÛR[2]), la capitale; on prétend qu'elle porte aussi le nom de FÎRÛZABÂD, qui lui fut donné par ʿAdhad ed-Daulah; SHIRÂZ, ville mahométane, bâtie par Mohammed b. Abi-l-Qâsim et-T'aqafi sur d'anciennes ruines; elle est capitale, station de l'armée et possède 3 mosquées[3]). Près de la mer sont situées les villes de SÎRÂF et TAWADJ ou TAWAZ [ou plutôt TOÛK][4]).

3. Dans la province Darâbdjerd [c. à d. propriété de Dârâ le grand] est la ville de DJAHRAM[5]).

4. La province de Sapor comprend BAID'AKHÂN[6]), capitale, bâtie par Sapor b. Ardeshîr, les villes de KÂZEROÛN[7]) et NOUBENDEDJÂN; le long de la mer sont situées les villes de DÂREIN, TOUSTER[8]) et DJANNÂBEH[9]).

---

[1]) V. Edrîsi Géogr., t. I, p. 420 et Ab. Géogr., t. I, p. 328.
[2]) V. Ab. ibd. p. 324 et 327. [3]) V. ibd. p. 328. [4]) V. ibd. p. 326.
[5]) V. ibd. p. 322 et *Lex. geogr.*, t. I, p. 276.
[6]) V. Ab., t. I, p. 322. [7]) V. ibd. p. 324. [8]) V. ibd. p. 314. [9]) V. ibd. p. 324.



5. La province d'Ardjân ou Arradjân est située en partie près de la mer, en partie dans l'intérieur du pays; une partie est montagneuse, l'autre plaine. La ville d'Ardjân est traversée par le fleuve de Thâb, sur lequel est construit un pont, une des merveilles du monde. Ce fleuve a ses sources dans les montagnes près d'Ispahan et débouche dans la mer Persique. La ville a été bâtie par Qobâd b. Firoûz; les habitans d'Amid sont venus s'y établir [et l'ont appelée Newbendedjân, c. à d. meilleure qu'Amid[1]).

La ville de Mâhir[2]) est baignée par la mer, où elle forme un golfe, de l'embouchure du Tigre jusqu'à 'Abbadân; dans son territoire est situé un village, nommé Asek[3]) avec un volcan, dont on voit les feux jusqu'à une distance de 20 parasanges.] On dit qu'il y a 4 contrées qui sont les plus belles de la terre: la vallée de Bawwân[4]), appartenant à la province de Sâpor, longue de 2 parasanges, est ombragée par des arbres et arrosée de fleuves rafraîchissants, portant ce nom d'après Bawwân b. Abradj b. Féridoun. Un poète décrit ainsi cette contrée:

«Les rayons du soleil levant, en jetant tous les matins leurs feux «sur la verdure des arbres, ressemblent à des dinars d'or dans la «main d'un paralytique, qui tantôt la ferme pour tenir l'or, tantôt «en laisse échapper par les interstices de ses doigts.»

Les trois autres sont le Sogd de Samarqand, la province d'Obollah et la Goutha de Damas. D'après Abou Bekr el-Khowârezmi, qui a visité ces contrées, la Goutha a la préférence sur les 3 autres, en même proportion que celles-ci se distinguent des autres pays du monde; elle ressemble à un paradis terrestre.

Le Sogd[5]) est une contrée, traversée par un fleuve, sur les bords duquel on remarque des palais, des jardins et des villages

---

[1]) V. Ab. I, p. 318, 326 et *Lex. geogr.*, t. II, p. 189; la ville de Darin ou Darein est nommée par Içtachri, v. la trad. de Mordtmann, p. 66 et ci-dessus p. 149.

[2]) Cette ville est nommée Mâhin par Içtachri, v. l. c., p. 76; dans l'édit. de de Goeje, p. 132 «Maîn».

[3]) V. ibd. p. 61.

[4]) V. Ab. Géogr., p. 321 et *Lex. geogr.*, t. I, p. 178.

[5]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 484.

bien peuplés jusqu'à une distance de 12 paras. des deux côtés; il est situé au milieu de la Transoxanie, voisin, vers l'Est, du pays de Khodjend[1]), vers le Nord, des pays de Djagâniân[2]), Kesh[3]) et Nesef[4]) ou Nakhsheb, vers le Sud, de la chaîne d'ʿArdjeh et du Thokhâristân, combiné avec le Bédakhshân; vers l'Ouest, il touche à Bokhârah. Le pays de Sogd, avant d'être cultivé, était une prairie, arrosée par les eaux descendant du fleuve Djih'oûn.

La province d'Obollah appartient au district de Bassorah, s'étendant sur une longueur de 4 paras.; elle est entourée de jardins continus et d'allées en ligne droite, comme si les palmiers y avaient été plantés tous dans un seul jour. — Le district de Bassorah confine, vers l'Est, au Khouzistân et Ah'wâz, vers l'Ouest, au pays voisin du Nedj et de l'Hidjâz, vers le Sud, à la mer Persique et à la mer d'ʿOmân, vers le Nord, aux marais et aux étangs de l'Irâq. Le premier lieu habité s'appelle Mathâreh[5]), où l'Euphrate et le Tigre se réunissent, après s'être divisés aux marais et aux étangs, et forment un seul fleuve.

Quant au Goutha de Damas, c'est un terrain, long de 30 milles et large de 15, parsemé de villages et de prairies. Le soleil a de la peine à atteindre le sol à cause de l'épaisseur du feuillage et de l'entrelacement des fleurs, comme nous avons dit dans un poème: «Des soleils et des lunes s'épanouissent de ses fleurs, et «ses environs sont pleins de délices; la rosée, tombée sur ses «feuilles, ressemble à des perles, mais ses gouttes sont encore «plus limpides; les tiges, comme enivrées, tantôt debout, tantôt «fléchies par les vents, s'entrelacent et reviennent à leur première «position.» Nous terminerons la description de ces contrées en son lieu dans les chapitres suivants. — Les Persans se servent des langues persane et arabe; le Pehléwi était usité par leurs rois. On dit qu'il y a dans cette province plus de 5000 forteresses,

---

[1]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 498. [2]) V. ibd. p. 504.
[3]) V. ibd., p. 490. [4]) V. ibd., p. 490.
[5]) V. ci-dessus p. 118 et *Lex. geogr.*, t. III, p. 114.



situées dans les montagnes, ce qui est confirmé par l'auteur du livre «al-mebâhidj», Ah'med, le libraire. On y trouvait aussi quatre hordes [remms[1])] de Courdes; chaque horde possédait des villes et des villages et était gouvernée par un chef, auquel on obéissait comme à un roi; une horde comprenait 100,000 tentes, divisées entre 32 tribus, dont chacune pouvait livrer de 100 jusqu'à 1000 cavaliers. Tous ces peuples ont été détruits par le glaive des Tatares, selon la volonté de Dieu Tout-puissant. Ce pays est traversé par dix fleuves, et on y trouve 5 lacs salés, dont nous avons déjà donné la description; il est riche en mines de divers minéraux et de pierres précieuses. Aux environs de Darâbdjerd, il y a des montagnes de sel de diverses couleurs et tellement dur, qu'on en forme des tables et autres objets. Vers l'ouest de cette province, nous avons le Khouzistân[2]), c. à d. pays de Khouz, appelé en arabe Ah'wâz. Ce pays comprend 7 provinces:

1) Soûq el-Ahwâz, bâtie par Ardéshîr;

2) Soûqi Dawraq ou Dawraq el-Fares[3]), fondée par Qobâd b. Fîroûz;

3) Shouster, fondée par Shouster b. Fâris et appelée en arabe Touster;

4) Soûs, fondée par Sâpor d'oû-l-Aktâf[4]);

5) Djondi-Sâpor[5]);

6) Râm-Hormouz[6]) ou Râmouz, fondée par Hormouz;

7) 'Asker-Mokram[7]) était auparavant un village, mais Mokram b. el-Farz el-Bâhili, y étant descendu, lors d'une excursion belliqueuse, l'éleva au rang de ville. On y trouve une espèce de scorpion vert, inflammatoire et mortifère. Outre les villes déjà men-

---

[1]) Cette expression de «remm» se trouve aussi dans le livre d'Içtachri, v. p. 62 de la traduction, l'édit. de de Goje, p. 113; dans notre édition de Dimishqui il faut lire «remm» au lieu de «zemm» qui a été imprimé par erreur.

[2]) Ce nom est tantôt écrit avec un «r», tantôt avec un «z», comme dans les manuscrits de la Géogr. d'Aboulféda, v. Reinaud édit., t. I, p. 311; la forme arabisée Ahwâz prouve que la leçon vraie est Khouzistân, comp. *Dict. géogr. de la Perse*, par M. Barbier de Meynard, p. 57.

[3]) V. ibd. p. 241. [4]) V. ibd. p. 327. [5]) V. ibd. p. 169.

[6]) V. ibd. p. 254. [7]) V. ibd. p. 402.

tionnées, nous avons encore à nommer dans ce district: Menâd'ir la grande[1]), Asmânâzâd, c. à d.. la maison du roi du feu, Menâd'ir la petite, Bâsiân[2]), Djoûkhân[3]), 'Abdidjân[4]) ou Ghoundidjân, Destewâ[5]), Eidedj[6]), Soleimânân[7]), Souqi-Sumbul[8]), Doulâb[9]), Djoubbâ[10]), Baçinnâ[11]), Qorqoub[12]), Thîb[13]), forteresse de Mahdi[14]), située près de la mer. — La province d'Ah'wâz est traversée par les fleuves de Tîrâ[15]) et Masroqân[16]), entre lesquels sont situées de nombreuses villes. C'est là qu'on trouve les Zouth, habitant une montagne; leur Khan est Mohammed b. Josef, frère de Hedjdjâdj du pays de Sind, qui les établit sur cette montagne. Les Louz [ou Lour][17]) habitent une montagne, contiguë à la chaîne d'Ispahan et s'étendant sur une distance de 7 journées; on y trouve aussi des hordes de Courdes. Dans ce pays, il y a quatre fleuves, dont nous avons dejà donné la description.

Le peuple de cette province a un dialecte à part, qui ressemble au Barbare, mais le Persan est la langue la plus répandue. — Revenons maintenant dans notre description aux pays les plus reculés vers l'Est qui confinent, vers le Nord, à ceux déjà mentionnés; ceux-ci sont divisés entre le 2ème, le commencement du 3ème et la dernière partie du 1er climat.

V^e Section. — *Sur les pays des Indes et de la Sine, vers l'Est, et les pays, situés vers le Nord.*

I.

Cette section comprend 3 pays: La Sine extérieure, Hindostan et Sédjestân. Le pays Sine extérieure s'étend du Nord de Balharâ et Tippéra et s'appelle Saboûr et 'Aboûr,

1) V. *Dict. géogr. de la Perse*, p. 541. 2) V. ibd. p. 77.
3) V. ibd p. 173. 4) V. Içtachri trad., p. 70.
5) V. *Dict. géogr.*, p. 232. 6) V. ibd. p. 62.
7) V. Içtachri trad., p. 56. 8) V. ibd. 9) V. *Dict. géogr.*, p. 243.
10) V. ibd. p. 150. 11) V. ibd. p. 108. 12) V. Ab. Géogr., t. I, p. 314.
13) V. ibd. p. 314 et *Dict. géogr.*, p. 399. 14) V. Ab., t. I, p. 316.
15) V. *Dict. géogr.*, p. 576. 16) V. Ab. Géogr., t. I, p. 58.
17) V. ibd. p. 312 et *Dict. géogr.*, p. 505.

d'après ʿAboûr b. Sharmîl b. Jâphet b. Noé qui, étant descendu avec ses fils et ses neveux dans ce pays, y bâtit des villes, cultiva la terre, exploita des mines, creusa des canaux et planta des arbres; les habitants appartiennent à diverses tribus et familles, mais chaque individu peut faire remonter sa généalogie jusqu'à ʿAboûr; ils excellent par leur habileté d'artistes[1]). Le pays confine vers l'Est à l'Océan oriental, vers le Sud aux montagnes de Balharâ et au pays de Tippéra, vers l'Ouest au pays de Tibet et Zarqiah, vers le Nord au pays des Kirghiz et à la partie orientale du Khathâ. D'après la relation d'Aboû ʿOmar b. ʿAbd-al-Birr, dans son ouvrage «recherches et essais sur la connaissance de l'origine des peuples», il y a, au delà de la Sine, un peuple qui se réfugie dans les cavernes, quand le soleil se lève, et n'en sort qu'au temps du coucher; un autre peuple, qui porte la chevelure couverte, un autre, borgne, n'a pas de cheveux; sa nourriture consiste principalement en poissons de mer et en herbes.

De ce pays, nous arrivons à la Sine extérieure, qui comprend 4 villes: THENÂDJ[2]) avec une idole taillée dans le rocher qui est cohérent à une montagne; sur ce rocher est bâtie une coupole élevée, d'une admirable construction. La ville de HERADJOU ou HARDJOU; la ville de ZA'ZER ou ZA'RER avec la résidence du roi. La population de la campagne est un mélange de Tatars, de Khathâ et de Sinois, appelés Zarqia, qui mènent leur troupeaux comme les Arabes et les Tatares. A l'Ouest sont situées les portes de la Sine extérieure; c'est une chaîne de montagnes contiguë et habitée par des Chinois, comprenant 100 forteresses, mais sans aucune ville considérable.

A l'Ouest est situé le pays de Hindostân, ce qui signifie en Arabe pays des Hindous; c'est un pays très étendu. D'après les relations qui nous sont parvenues, le roi sort, accompagné de 400 cavaliers, et 1000 éléphants précèdent son cortège. La capi-

---

1) Comp. à peu-près la même généalogie des Chinois dans Masʿoûdi, *meadows of gold* by Sprenger, p. 309—313.

2) C'est peut-être la même ville qu'Ibn-Saʿîd appelle Thamgâdj, v. la Géogr. d'Ab., t. I, p. 506.

tale de ce royaume s'appelle DELHI[1]) ou DEHLI, divisée en deux parties, l'une habitée par le roi et son armée, consistant de Turcs musulmans, l'autre par les Rayahs ou les Hindous idolâtres. Parmi les villes considérables, nous nommerons: BEITÂ, ARDJÂHI, BÉLÂHOUR, KÂBOUR, BERDÂN, AW, SEBSÂR et NAKBOULI. A ce royaume appartient aussi, parmi les provinces indiennes, situées dans l'intérieur du pays, le Qashmîr, fondé, d'après la tradition, par Kai Qâwous, roi, appartenant à la 2ème dynastie persane. Elle est divisée en deux parties, l'extérieure et l'intérieure. La partie extérieure comprend plus de 70,000 villages, et la partie intérieure plus de 100,000; la température y est froide, le pays s'étendant dans le 3ème climat. Parmi les villes indiennes, situées dans le Qashmîr intérieur, est la ville de QANODJ[2]), résidence du roi; d'après Mas'oûdi, son territoire s'étend sur 120 parasanges indiennes carrées, [une paras. indienne équivaut à 8 milles] et comprend 108,000 villages. Entre la partie extérieure et intérieure de la province de Qashmîr, s'étendent des montagnes élevées, parmi lesquelles nous avons les portes de la Chine. — De là, nous arrivons au pays de Zâboulistân[3]), grand et étendu, avec la capitale GAZNAH, située à la frontière de l'Indostan et résidence du roi Mah'moûd b. Séboktékin. Au territoire de Gaznah appartiennent les provinces de Boûrân (?), grand et étendu, Arzlân [Ardelân], les villes de KHOWÂSH[4]) et DJORWAS[5]), SÉKÂWEND[6]), DESEK, KÂBOUL[7]), appelée KÂBOULISTÂN; sur les montagnes croissent les myrobolans.

Ces pays sont voisins du Sédjestân, dont la partie méridionale se trouve dans le 2ème climat et au commencement du 1er, la partie septentrionale dans le 2ème et au commencement du 3ème. A l'ouest du Sédjestân est situé un pays, où les vents et le flux de sable sont très fréquents; c'est pourquoi les habitants emploient les vents pour faire tourner les meules et transporter le sable d'un lieu à un autre; de sorte que les vents leur sont assujétis, comme

---

1) V. Ab. Géogr.. t. I, p. 358. 2) V. ibd. p. 361.
3) Comp. la description d'Aboulfède, t. I, p. 464.
4) V. *Dict. géogr. de la Perse*, p. 213. 5) V. ibd. p. 160.
6) V. Ab. Géogr., t. I, p. 464. 7) V. ibd. p. 468.



auparavant à Salomon [que la paix éternelle soit avec lui!]. Ils construisent ces moulins de la manière suivante: Après avoir choisi le sommet d'une montagne, une colline ou le rempart d'une forteresse, ils y élèvent un édifice comme une tour, divisé en deux parties: la supérieure, où est la meule qui, en tournant, broie le blé, et l'inférieure, mise en mouvement par les vents et faisant tourner l'axe de la meule, de telle sorte que l'axe et la meule combinés tournent à tous les vents. Après avoir élevé les deux parties, on pratique à la partie inférieure quatre ouvertures, dont les orifices, larges à l'extérieur, vont en se rétrécissant vers l'intérieur, comme le soufflet d'un forgeron, pour mieux recevoir tous les vents qui mettent la meule en mouvement. Les vents, entrant par ces ouvertures, rencontrent les ailes d'un axe, semblables aux métiers de la tisserande, en nombre de 6 jusqu'à 12, et couvertes d'une espèce de coton, qu'on emploie pour couvrir les lanternes. Chaque aile, couverte de coton, reçoit le vent et entraîne la suivante; ainsi toutes les ailes, mises en mouvement, font tourner l'axe, qui, combiné avec la meule, imprime à celle-ci la rotation nécessaire pour broyer le blé. Ces moulins sont ordinaires dans les contrées, où l'on trouve des positions élevées et exposées aux vents, mais qui souffrent du manque d'eau. — Quand les habitants veulent employer les vents pour transporter le sable d'un lieu à un autre, ils érigent de hautes planches, auxquelles ils attachent des nattes ou choses semblables et les placent graduellement l'une plus haute que l'autre contre le vent; le Nord, le Nord-Est et le Nord-Ouest amènent une quantité de sable, qui en remplissent les nattes, après quoi, le vent tournant, on enlève ces digues, et l'on en place de semblables du côté, où l'on veut que le sable entassé se transporte; le vent l'emmène, de cette manière peu à peu, du côté, où on le souhaite, quand même ce serait une montagne de sable mouvant[1]).

Parmi les villes de Sédjestân est la ville de Zarendj, située

---

[1]) Comp. une pareille description de ces digues dans le *Dict. géogr. de la Perse*, p. 301, Içtachri trad., p. 110, Ab. Géogr., t. I, p. 340, et Mas'oûdi, éd. fr., t. II, p. 80.



dans un désert, qui est traversé par des canaux, dérivés du fleuve Hindmend. La forteresse Thâq[1]), entourée de 7 murailles, la ville de Zâliqân[2]), les districts de Rokhâdj[3]), d'Arq[4]), Dâwer[5]), Bâlish ou Bâlis[6]) sont des forteresses à la frontière, situées sur les lieux exposés et près des canaux. La population de ces districts occupe les montagnes de Hérât et possède une quantité de forteresses et de vastes prairies. On trouve dans le Sédjestan une innombrable quantité de serpents et de reptiles venimeux, mais Dieu a créé le porc-épic et l'ichneumon, appelé «'Azîrâ», pour les dévorer et les anéantir.

VI^e Section. — *Sur l'Irâq el-'Adjem et al-Djébâl avec le pays, situé vers l'Ouest jusqu'à la frontière de l'Irâq el-'Arabi; nous continuerons notre description de ces pays, situés dans le reste du 2ème climat, dans le 3ème et le 4ème, de l'Est vers l'Ouest.*

Le premier pays est le Djébâl, appelé Irâq el-'Adjem avec la capitale Ispahân[7]), divisée en deux parties: l'une, l'ancienne ville, est détruite; elle s'appelait auparavant «Djay», puis Sheheristâne [c. à d. ville], située près du fleuve Zenderoûd, l'autre, habitée, s'appelle Yâhoûdiah, parce que Neboucadnézar, après avoir chassé les Juifs de Jérusalem, les établit là. Son territoire comprend 19 districts, dont chacun possède plus de 300 villages d'une circonférence de 80 parasanges carrées; elle est de même située sur un fleuve. Dans ce pays est située la ville de Dinawer, appelée «mâhi el-Koufah», c. à d. «lune de Koufah», à cause de sa beauté et de son élégante construction. La ville de Nehâvend, appelée «lune de Bassorah» pour la même cause [mâh en persan signifie «lune»][8]).

---

1) V. *Dict. géogr. de la Perse*, p. 376. 2) V. ibd. p. 281.
3) V. ibd. p. 258 et Ab. Géogr., t. I, p. 342.
4) V. *Lex. geogr.*, t. I, p. 47 et *Dict. géogr.*, p. 25.
5) V. Reinaud, *mémoire sur l'Inde*, p. 173 et *Dict. géogr.*, p. 224.
6) V. Edrisi Géogr., t. I, p. 444 et Içtachri trad., p. 111.
7) Comp. la description détaillée de cette ville dans le *Dict. géogr.*, p. 40—48.
8) Sur ces deux dénominations, v. ibd. p. 574 et *Not. et extraits*, t. II, p. 373.

On dit que Noé l'a bâtie; elle comprend 24 districts, dont le plus grand est Roûd'-Derâwer[1]) avec la capitale Keredj[2]), dont l'origine remonte à Abou Dolaf el-ʿAdjeli.

Hamad'ân, d'après une tradition, bâtie par Djem b. Noudjehân, puis, détruite, a été rebâtie pendant l'Islam[3]);

Ardistân[4]) sur le bord du désert;

Méroudjird [Beroudjird ou Boroudjird[5]), Keredj Abi Dolaf, rebâtie sur d'anciennes ruines par Moʿtaçim, qui y ajouta quatre districts et lui donna le nom d'Abʿârein;

La ville de Qoum, peuplée de Shiites extravagants, doit son origine comme ville à Rashîd, qui y ajouta 22 districts; elle fut bâtie sous Hedjdjâdj l'an 83 de l'Hég. et comprenait 9 villages, qui furent réunis en une ville. Le nom d'un de ces villages était Komeidan ou Koumendân, dont on a formé le nom de Qoum, en coupant la dernière partie du mot et changeant la lettre «k» en «q»[6]).

Qash'ân ou Qâsân[7]), bâtie, d'après la tradition, par Qâshân b. Dhah'h'âk; on prononce le nom indifféremment par «s» et «sh».

Qazwîn, nom qui a reçu cette forme arabe de Kashwîn[8]);

Qarmisîn ou Qirmisîn, de même formée de Kirmânshâh[9]);

Sîrawân et Masabad'ân[10]), situées entre des montagnes qui ressemblent à celles de la Mecque, que Dieu la glorifie!

Sâweh et Aweh[11]) ou Ajeh, deux villes réunies, parce qu'elles sont situées l'une près de l'autre; Râwend, bâtie par Râwend b. Dhah'h'âk[12]), Çaimarah, appelée Mihredjân-Qad'aq[13]).

Kinkiwer[14]), appelé château des brigands.

Sheherzoûr[15]), près de Moçoul, bâtie, d'après la tradition, par Zoûr b. Dhah'h'âk; le mot Shéher signifie ville.

Abher ou Awhar et Zandjân[16]) à la frontière d'Ad'erbeidjân.

---

[1]) V. *Dict. géogr.*, p. 267. [2]) V. ibd. p. 478.
[3]) V. ibd. p. 597. [4]) V. ibd. p. 22. [5]) V. ibd. p. 96.
[6]) V. ibd. p. 457 et Ab. Géogr., t. I, p. 410.
[7]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 420.
[8]) V. *Dict. géogr.*, p. 441. [9]) V. ibd. p. 438 et Ab. Géogr., t. I, p. 412.
[10]) V. *Dict. géogr.*, p. 334, 510 et Ab. I, p. 415. [11]) V. *D. géogr.*, p. 298 et Ab., p. 418.
[12]) V. *Dict. géogr.*, p. 255. [13]) V. ibd. p. 373, 552.
[14]) V. ibd. p 495, 451. [15]) V. ibd. p. 356. [16]) V. ibd. p. 11, 287.

H'olwân[1]), comptée parmi les villes de l'Irâq el-'Arabi et jadis nommée, selon ce qu'on dit, Alwân, est située à la frontière du Djebâl.

Rei, résidence des Bouides; la signification du mot «Rei» est «beauté»; elle portait aussi le nom de Râm Fîroûz et Rei Ardeshîr, parce qu'elle a servi de résidence à ces deux rois, et de Mohammédiah, d'après Mohammed b. Mahdi b. Mançour, qui y séjourna pendant le règne de son père et y bâtit, l'an 158 de l'Hég., la grande mosquée[2]). A elle appartient le district [H'aiz] de Qoûmish[3]), mot arabisé; là sont situées les villes de Dâmegân, Samnân, Besthâm, Khowâr[4]), Biâr, les forteresses des sectaires hétérodoxes ou Ismaélites, dont nous avons parlé précédemment. La plus grande de leurs forteresses s'appelle Alamoût, qui fut la résidence de leur chef, inventeur de la machine de guerre, connue sous le nom de Senkdjîl. Elle avait la forme d'une cage avec des cordes de crin, et devant, on posait le projectile de fer, qu'on lançait contre l'ennemi, et dont le poids variait jusqu'à 3 rathls damasciens; les cordes, au nombre de dix, étaient attachées sur les deux côtés à deux anneaux solides. Quand une de ces cordes se rompait, l'instrument était gâté, et la réparation pouvait exiger deux jours. Ce chef préférait des anneaux ouverts, dont chacun avait la forme d'un croissant de deux tiers d'un cercle. Si une corde se cassait, on pouvait la remplacer en peu de temps par une autre; cet instrument était employé au siège des forteresses. Parmi les fourberies de ce prince, on cite la suivante: il avait fabriqué une caisse carrée, de forme oblongue, en papier, dont les côtés étaient formés en feuilles collées l'une sur l'autre, de manière que, l'intérieur étant protégé contre les courants d'air, une lumière y pouvait brûler pendant la nuit. Après l'avoir fermée de tous côtés, il avait taillé avec des ciseaux dans les couches des feuilles, à l'exception de l'extérieure, un écriteau; puis, après avoir enduit la feuille ex-

1) V. Ab. Géogr., t. I, p. 306.
2) Comp. la description détaillée de cette ville dans le *Dict. géogr.*, p. 273.
3) V. ibd. p 464. 4) V. ibd. p. 213.

térieure d'huile pour cacher la lampe allumée dans l'intérieur de la caisse, il faisait suspendre, pendant la nuit, la caisse au bout d'une lance ou sur un point élevé, et tout le monde, stupéfait par l'apparition des lettres de feu, s'imaginait y voir un écriteau céleste. Après quoi, il éteignait la lampe pendant le jour et cachait la machine.

Le district de Demâwend a été occupé par un Alide, qui y construisit des écoles hétérodoxes; on dit qu'il fut tué par ses amis, qui craignaient que la bénédiction de sa présence ne leur échappât par sa fuite de la province; ils l'ensevelirent sur le sommet d'une montagne de Demâwend et enduisirent le tombeau de son sang. Ce lieu, appelé encore «tombeau rouge», est visité comme un lieu saint. Le sommet de cette montagne contient une mine de soufre[1]; quand les laboureurs y montent, ils passent la nuit sur la pente de la montagne et continuent leur route le lendemain; de même, quand ils en descendent, après avoir chargé leurs chameaux. Cette montagne est luisante, l'été et l'hiver. — Ce pays confine, vers l'Ouest et le Sud, au Khouzistân et à l'ʿIrâq; le dernier porte ce nom à cause de son abaissement, comparé avec l'Arabie, les Arabes appelant le fond d'une outre ʿIrâq. L'ʿIrâq s'étend en longueur depuis Hadît'at-Moçoul jusqu'à ʿAbbadân sur la rive orientale du Tigre, distance de 120 parasanges, et en largeur depuis H'olwân jusqu'à Qâdésia et ʿOd'eib[2]), distance de 80 paras. Toute cette contrée, appelée Sowâd, était, au temps des Persans, divisée en 12 provinces, comprenant 60 districts avec un grand nombre de villages et de prairies. On dit que c'est là qu'était la ville de Thaisafoûn [Ctésiphon], puis nommée el-ʿAthîqah, fondée par Kai Qawoûs b. Kaiqobâd, le géant, avec un grand château. Vis à vis était, vers l'Ouest, la ville de Behourasir[3]), la partie occidentale de la ville actuelle d'Al-

---

[1]) Sur ce volcan célèbre et la mine de soufre y contenue, v. *Dict. géogr.*, p. 236 et Masʿoûdi, *meadows of gold*, by Sprenger, p. 211; Ab. Géogr., t. I, p. 420.

[2]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 79.

[3]) V. ibd., p. 302 et *Lex. geogr.*, ed. Juynboll, t. III, p. 61 et t. I, p. 182; au lieu de Nahrshîr, leçon adoptée dans l'édition d'Aboulfède, il faut probablement lire Behourasîr.

madâin; ces deux villes étaient reliées par un pont. On raconte que Sapor d'oul-Aktâf, à l'âge de 5 ans, gêné par le bruit du passage, en demanda la cause; on lui dit qu'il était produit par le tumulte des hommes passant sur ce pont, attendu que les allants et les venants se rencontraient sans pouvoir passer librement; alors, il donna l'ordre de construire un autre pont, ainsi que l'un fût destiné aux uns, l'autre aux autres. Au temps du gouvernement des Musulmans, 'Omar b. el-Khaththâb donna l'ordre de bâtir Koûfah, qui fut fondée par Sa'ad b. Abi Waqqâç [que la paix soit avec lui!][1]) l'an 12 sur d'anciennes ruines, que les historiens attribuent à Noé (que la paix soit avec lui!); elle porta aussi le nom de Koûfân[2]). La ville de Koûfah est en partie située sur le fleuve, en partie dans l'intérieur; une partie est située entre les montagnes, une autre sur la plaine, près d'un fleuve qui vient de Çarât[3]); puis, Bassorah fut fondée par 'Otbah b. Ghazwân, l'an 14 de l'Hég.; elle s'agrandit jusqu'à être nommée coupole de l'Islam[4]). Elle est entourée de palmiers, dont une forêt s'étend depuis 'Abdâs jusqu'à 'Abbâdân, sur une étendue de cinquante et quelques parasanges; après quoi, fut bâtie Wâsith par Hedjdjâdj b. Jousouf[5]), l'an 78 de l'Hég.; elle est divisée en deux parties, combinées par un pont sur le Tigre, d'une longueur de 680 coudées; sur les deux côtés sont deux mosquées. Sous le califat de Saffâh' Aboû-l-'Abbâs fut bâtie la ville de Hâshimia[6]) près de Koûfah, après quoi le calife fixa sa résidence à Ambâr, qui s'agrandit, et où il resta jusqu'à sa mort. Quand son frère Mançour lui succéda, il bâtit sur le Tigre la ville de Bagdâd[7]). On dit qu'au commencement, elle s'appelait Bagdâr, qui signifie en turc «habitation de justice», comme si l'on eût eu l'intention de dire que le juge qui y résidait, était juste; après être devenue résidence des califes, qui y recevaient leurs hommages, elle s'appelait Médinat-es-Selâm, nom que porte le Tigre

---

[1]) V. *Geschichte der Chalifen* von Weil, t. I, p. 76.
[2]) Sur ce nom, v. Ab. Géogr., t. I, p. 301.
[3]) Sur ce fleuve, v. *Lex. geogr.*, t. II, p. 151.
[4]) V. Weil, *Gesch. der Chalifen*, t. I, p. 72.
[5]) V. ibd. p. 466. [6]) V. ibd. t. II, p. 20. [7]) V. ibd. p. 77 suiv.

[Nahr es-Sélâm ou fleuve du salut], qui la traverse. Le nom de Bagdâd a aussi les formes de Bagdâd' et Bagd'âd. Le commencement de sa fondation date de l'an 145 de l'Hég., et elle fut achevée l'an 149; mais, trop étroite pour l'armée et la population, Mahdi, fils de Mançoûr, bâtit en face la ville de Roçâfat[1]), l'an 151. Bagdâd est maintenant divisée en 7 districts, indépendants l'un de l'autre; sur la rive orientale du Tigre est située la ville de Roçâfat, entourée de murailles, excepté la mosquée du sultan; sur la rive opposée est la ville de Mançourah, appelée Bâb-el-Bassorah; elle avait une étendue immense, et on y comptait 30,000 mosquées, 5000 bains, d'après la relation d'Ibn Wâdhih'[2]), confirmée par Mousa b. Dja'far. La partie orientale est traversée par un canal, la partie occidentale par un autre, nommé canal d''Isâ. A Bagdâd appartiennent les villes de Çarçar[3]), Qaçr-ibn-Hobeirah, fondée par Jazîd b. 'Omar b. Hobeirah[4]), Nahrowân, traversée par le fleuve de Nahrowân, Djerdjerâjeh, Kerbelah[5]), 'Okberah[6]), Baradân, No'amâniah, Deir el-'Aqoul[7]), Djabbol[8]), Fam oç-Çilh[9]). Le fleuve de Dodjeil traverse les villages de son territoire; sur le canal Nahr el-Mélik sont situés 300 villages peuplés. A l''Irâq appartient Serra-menraâ, sur la côte orientale du Tigre et bâtie par Mo'taçim[10]), l'an 228 de l'Hég.; puis, elle fut dévastée, après avoir été résidence de 8 califes; une partie de ses habitants allèrent à Bagdâd, et le dernier qui y résida, fut le calife Mo'tamid. H'illah, bâtie par Seif ed-Daulah Çadaqah b. Dobeis, l'an 445[11]), est appelée la petite Koûfah, à cause du grand nombre de Shiites, qui y habitaient.

---

[1]) V. Weil, *Gesch. der Chal.*, t. II, p. 79.
[2]) L'oeuvre d'Ibn Wâdhih' a été publiée tout récemment par M. Juynboll sous le titre «Kitâbo-l-Boldân, auctore Ahmed Ibn Abi-Ja'qub»; v. la citation de Dimashqui, p. 28.
[3]) V. Ab. Géogr, t. I, p. 302. [4]) V. ibd. p. 304. [5]) V. ibd.
[6]) V. ibd. p 300. [7]) V. ibd. p. 295. [8]) V. ibd. p. 294.
[9]) V. ibd. p. 304. [10]) V. Weil, *Gesch. der Chal.*, t. II, p. 302—3.
[11]) V. ibd. t. III, p. 68 et Ab. Géogr., t. I, p. 299.

VII^e SECTION. — *Sur le pays d'Ad'erbeidjân jusqu'à la frontière de l'Arménie, à l'Ouest de la Perse, et jusqu'aux montagnes de Demâwend, vers le Nord dans le 4ème climat.*

Le pays d'Ad'erbeidjân, appartenant au Djebâl, est situé dans le 3ème climat et au commencement du 4ème, au nord-ouest de l'Irâq el ʿAdjem et au nord, un peu vers l'est, de l'ʿIrâq el-ʿArabi. La ville principale de ce pays est TEBRÎZ ou TEWRÎZ avec une vallée d'une beauté pareille à celle de Damas[1]), connue sous le nom de «Goûtha». ARDEBÎL ou ARDEWÎL, élevée au rang de ville au temps de Rashîd, porte ce nom d'après Ardebîl b. Armîni[2]).

MÉRÂGAH, bâtie par Muhammed ibn-Merwân b. H'akim, porte ce nom, parce qu'elle servit de pâturage [Mérâgah en arabe] à ses chevaux[3]).

MEREND, bâtie par Afshîn sur d'anciennes ruines et agrandie par Morâd b. Dhah'h'âk, est bien fortifiée; elle a un moulin à eau, qui, mis en mouvement par un lac stagnant, appartient aux merveilles du monde. Il est construit de la manière suivante: le moulin contient deux meules avec deux roues, dont chacune est mise en mouvement par un jet particulier; c'est la meule supérieure qui, en tournant, broie le blé. Les deux roues sont posées aux deux côtés en dedans d'un réservoir, où l'eau est renfermée, d'une profondeur d'une toise et de 6 coudées en largeur et en longueur; au milieu, il y a une planche, traversant la largeur du réservoir et attachée aux deux parois, portant deux siphons de plomb bien compactes, l'un uni à l'autre, à cols ouverts et atteignant la surface de l'eau. Dans l'intérieur de ce double-siphon, il y a une machine hydraulique, par laquelle l'eau, élevée jusqu'à la hauteur d'une demi-coudée, coule avec force par le tuyau opposé, qui s'élève à une certaine distance au dessus de la surface

---

1) V Ab. Géogr., t. I, p. 400 et ci-dessus p. 131.
2) V. ibd. p. 398 et *Dict. géogr. de la Perse*, p. 21.
3) V. *Dict géogr. de la Perse*, p. 521.



de l'eau, et, tombant sur les palettes de la roue, met la meule en mouvement. Après quoi, l'eau refoule, tombant dans le réservoir, et est relevée de la même manière par l'autre tuyau de la même dimension, et dont le col est dirigé de l'autre côté. Ainsi, alternativement, chaque tuyau du siphon ramasse l'eau rejetée par l'autre, et la masse d'eau, tantôt montant, tantôt descendant, n'augmente ni ne diminue, ni n'est mise en mouvement, si ce n'est que les embouchures des deux tuyaux du siphon élèvent et émettent à leur tour l'eau, qui fait tourner les meules. [La figure ci jointe nous représente le réservoir, la planche transversale et les deux canaux du siphon.]

La ville d'Ourmia avec la muraille a été construite par Moïse et par 'Abd es-Çâlih', qui était parmi ses compagnons[1]).

La ville de Mouqân ou Mouǵân, où Moïse oublia le poisson, qu'on trouve maintenant dans la mer Caspienne. On dit que la ville a été bâtie par Mouqân b. Kâshih' b. Jâfeth b. Noé[2]).

Après cette province, nous arrivons à l'Arménie, ainsi appelée d'après Armîni b. Laithâ b. Jâfet', son fondateur; les Arméniens portent de même ce nom d'après Armîni. Elle est divisée en quatre parties: a) la première, située aux côtes de la mer Caspienne, appelée Arrân, contient les villes suivantes: Beileqân, construite par Qobâd b. Fîroûz[3]), Barda'ah, construite par Barda'ah b. Armîni et puis occupée par Qobâd[4]); Bâb el-Abwâb, appelée Derbend[5]), mot qui signifie passage difficile et étroit; elle est située sur la pente du Caucase qui s'élève sur la mer. Le mot «Abwâb» ou «portes» signifie des forteresses, bâties par Anoushirwân dans les vallées de cette montagne, au nombre de 12; par ces vallèes, on passe aux diverses tribus, habitant les côtes de la mer Noire. Les noms de ces tribus sont: Allâns, Azkesh[6]), Russes,

---

[1]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 396.
[2]) V. ibd. p. 400 et, sur le poisson de Moïse, ci-dessus p. 190.
[3]) V. Ab., ibd. p. 404.
[4]) V. ibd. p. 402.
[5]) V. ibd. p. 404 et Içtakhri, trad. par Mordtmann, p. 86.
[6]) Sur ces peuplades, v. la note 4 et 7 plus haut p. 192.

Hongars, Bâshqirds et Qipdjâq. Les Tatars, après avoir traversé ces vallées et pénétré parmi ces peuples, les ont détruits. Dans ces contrées, nous trouvons les villes de Khai [probablement Khowai][1], Shakâ[2], Shâbrân[3], avec un port, sur la côte de la mer Caspienne, construit par Anoushirwân.

Leks[4], ville, nommée d'après un peuple [les Lesguis], qui ont cultivé les environs et les ont changés en terre habitable. On dit que Qobâd et Anoushirwân ont bâti sur la plaine d'Arrân plus de 30 villes.

Arrân, ville de l'Arménie, construite par Arrân b. Kashloudjim b. Laithâ[5].

b) La 2ème Arménie, portant le nom de Djourzân (c. à d. la Géorgie)[6], qui, avec son frère Qâzân, étaient tous deux fils de Komâshikh b. Laithâ, comprend les villes de Tiflîs, traversée par le fleuve du Kourr;

Kendjah[7], Shamkoûr[8], ancienne ville, détruite par les Çénawerdieh, mais rebâtie par Bogha, l'an 240 de l'Hég., et appelée Motawakkéliah.

Ahr[9], Çogdébîl[10], sur la rive orientale du fleuve Kourr;

Bâbi-Fîroûz, bâtie par Anoushirwân.

c) La 3ème Arménie comprend les villes de Dabîl, capitale, bâtie par Dabîl b. Armîni et rebâtie par Anoushirwân[11]; Basfourdjân[12], Sérâdjthîr[13], Bagroûwend[14], Nashewâ, appelée aussi Naqdjewân[15].

d) La 4ème Arménie comprend les villes de Khilâth ou Akhlâth, résidence du roi[16], Bidlîs ou Badlîs[17], Ardjîsh[18], Arzen er-Roûm [Erzéroum] ou Qâlîqalâ, bâtie par Anoushirwân[19], Moûsh avec des

---

1) V. Ab. Géogr., t. I, p. 396. 2) V. Edrisi Géogr., t. II, p. 329.
3) V. ibd. et Içtachri, trad. par Mordtmann, p. 87.
4) V. Ab. Géogr., t. II, 2, p. 283. 5) V. ibd. t. I, p. 386 et *Dict. géogr.*, p. 17.
6) V. Ab., t. I, p. 387, la note. 7) V. *Dict. géogr.*, p. 494.
8) V. ibd. p. 353. 9) V. ibd. p. 57. 10) V. ibd. p. 372.
11) V. Ab. Géogr., t. I, p. 396. 12) V. *Lex. geogr.* par Juynboll, t. I, p. 153.
13) V. ibd. t. II, p. 20. 14) V. ibd. t. I, p. 164.
15) V. Ab. Géogr., t. I, p. 398. 16) V. ibd. p. 394. 17) V. ibd.
18) V. ibd. 19) V. ibd. p. 278.

prairies étendues[1]), SHIMSHATH [SAMOSATE], bâtie par Anoushirwân, MELÂZGIRD ou MELÂZKIRD[2]), SOURMÂRI[3]), ANI (?), WASTHÂN[4]), BARKERI ou BÂKERI[5]), DOWIN ou DAWIN[6]), la forteresse de ZIJÂD avec la province, appelée Kharta Birt[7]). Cette dernière est quelquefois comprise dans le Diâr Bekr, voisin et contigu de ce pays; les géographes même les plus exacts se permettent beaucoup de liberté en énumérant et classant les divers pays.

VIIIe SECTION. — *Sur le pays d'Aldjézirah jusqu'au fleuve de l'Euphrate, qui le sépare de la Syrie. Ce pays est divisé en 4 parties.*

La 1ère partie, Mosul, ainsi appelée, parce que ce pays réunit l''Irâq et Aldjézirâh, contenait, avant l'occupation des Mahométans, 2 forteresses: NINEVEH, située sur la rive orientale du Tigre et appartenant aux Perses, avec une caverne, où, selon la tradition, Jonas b. Amithaï serait enseveli[8]), et MOSUL, sur la rive occidentale, habitée par les Grecs, d'après une convention mutuelle. Après l'occupation mahométane, les Musulmans dirigèrent leur attention sur cette place, qui fut habitée et entourée d'une enceinte par Hart'amah b. 'Arfadjah; puis, elle fut élevée au rang de ville par Mohammed b. Merwân, qui du Tigre y conduisit un canal souterrain; le même y ajouta beaucoup de terrains de l'Irâq et de Djébâl[9]). Parmi les villes, nous nommerons: HADÎT'A, sur la rive orientale du Tigre, appelée aussi H'ADÎT'A MOSUL, bâtie par Hart'amah b. 'Arfadjah[10]);

TIKRÎT, sur une montagne qui s'élève sur la rive occidentale de l'Euphrate, est traversée par la rivière de T'art'âr, qui se sépare de la rivière Harmâs et débouche dans le Tigre[11]);

---

[1]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 392. [2]) V. ibd. p. 394. [3]) V. ibd. p. 403.
[4]) V. ibd. p. 396. [5]) V. ibd. p. 389. [6]) V. ibd. p. 398.
[7]) V. ibd. t. II, 1, p. 52 et *lex. geogr.*, t. I, p. 345.
[8]) La tradition juive indique plusieurs endroits en Palestine comme Tibériade, Kefr Kenna, Kefr 'Uza, Sepphoris, renfermant le tombeau de ce prophète, v. Carmoly, *itinéraires de la Terre Sainte*, Bruxelles 1847, p. 185, 211, 256.
[9]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 284. [10]) V. ibd. p. 286.
[11]) V. ibd. p. 288 et 52.

Bevazîdj ou Bevazîdj du roi[1]; sur la rive occidentale de l'Euphrate, est située Zâb la petite;

La ville de H'arrah, bâtie, selon la tradition, par Ardéshîr sur la rive orientale du Tigre;

Alsinn, sur la rive orientale du Zâb el-awsath, bâtie par Sapor d'oul-Aktâf[2]).

Les villes de Daqouqah et d'Arbélah, grande forteresse; celle-ci était auparavant comptée parmi les villes du pays de Sowâd, mais fut ajoutée à Mosul; puis, séparée de cette ville, elle forma un royaume à part, comprenant des forteresses et habité par des Courds; il était situé entre les deux Zâb[3]).

Djézirat Ibn-ʿOmar, qui porte ce nom d'après el-H'asan b. ʿOmar b. el-Khaththab et-T'a'libi, a été bâtie après l'an 200; le Tigre l'entoure comme une demi-lune[4]).

Parmi les districts, appartenant à Mosul, sont Bâdjel (?), Bâdjera[5]), Behedri[6]), Bâʿd'erah[7]), Merdj-Djohaina[8]), H'asaniah[9]), traversées par le fleuve Khâbor, sur lequel est bâti un pont, un des plus merveilleux du monde par son élevation et sa construction.

La 2ème partie de l'Aldjézirah s'appelle Diâr-Rébiʿah; parmi ses villes, nous nommerons: Béleth ou Béled, sur la rive occidentale du Tigre; c'est là que la baleine vomit Jonas b. Amithaï [que la paix soit avec lui!][10]);

La ville de Sindjâr, dans l'intérieur du pays, est traversée par une rivière qui débouche dans le T'art'ar; elle est située dans une plaine[11]);

Naçîbîn, capitale, traversée par la rivière de Harmâs, qui dérive de la montagne Thour ʿAbdîn et débouche dans le fleuve Khâbor[12]);

---

1) V. Ab. Géogr., t. I, p. 286. 2) V. ibd. p. 288. 3) V. ibd. p. 286.
4) V. ibd. p. 282; sur l'origine de ce nom, tout à fait incertaine, v. Quatremère, *Hist. des Mogols*, p. 329.
5) V. *lex. geogr.*, ed. Juynboll, t. I, p. 114. 6) V. ibd. t. IV, p. 410.
7) V. ibd. t. I, p. 120. 8) V. ibd. p. 276. 9) V. ibd. p. 303.
10) V. ibd. p. 171 et Ab. Géogr., t. I, p. 284.
11) V. Ab. ibd. p. 282.
12) V. ibd. et *lex. geogr.*, t. II, p. 215.



Ad'rama, bâtie par H'asan b. ʿOmar b. al-Khaththâb et-T'a'libi[1]);

Dârâ[2]), sur la pente d'une montagne, bâtie par Darius le petit, qui y fut tué par Alexandre le grand;

Barkaʿîd[3]), Tell-aʿfar[4]), Deir-ʿAbdoûn[5]), Râs-oul-ʿAin ou ʿAin oul-Wirdeh[6]); on dit qu'il y a plus de 300 fontaines, dont les eaux se jettent dans le lac, appelé «al-Motah'arriq»; on n'a pas trouvé le fond de ce lac[7]);

Doneisar, sur la pente de la montagne de Mâridîn[8]);

Le district de Khâbor tient son nom du fleuve Khâbor, qui dérive du Râs-oul-ʿain et, après un cours de 7 parasanges, débouche dans l'Euphrate; sur ses rives sont situées les villes de Çouwar[9]), Mâkisîn[10]), Shemsânia[11]), ʿArâbân[12]), Thâbân[13]), Madjdal[14]) et Sâʿah; la capitale y était Qarqîsiah[15]), maintenant détruite.

La 3ème partie Diar-Modhar, avec la capitale Raqqa, appelée aussi Beidhâah; c'est une ancienne ville grecque; tout près d'elle bâtit Mançour la ville de Râfiqah l'an 75 (?); lorsque la première fut détruite, les deux noms restèrent à la seconde[16]). Près des deux fleuves Hénâ et Mérâ sont situés un grand nombre de villages, bien construits et peuplés; ce terrain est un des plus sains du monde entier. La ville la plus considérable y est H'arrân, portant ce nom d'après la postérité de H'arrân b. Azer; Azer était le père d'Abraham [que la paix soit avec lui!]. H'arrân appartenait aux Sabéens; parmi leurs monuments resta «le Modawwer», aujourdhui château, mais auparavant temple de la lune. Les Sabéens y restèrent jusqu'à l'an 424 de l'Hég., où elle fut occupée par les Egyptiens, qui s'emparèrent de ce temple, le dernier

---

1) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 39. 2) V. Ab. Géogr., t. I, p. 280.
3) V. ibd. p. 274. 4) V. ibd. p. 284. 5) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 435.
6) V. Ab., p. 278. 7) V. ci-dessus p. 158.
8) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 412 et Ab. Géogr., t. I, p. 278.
9) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 171. 10) V. Ab., p. 282.
11) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 125. 12) V. ibd. p. 245. 13) V. ibd. p. 189.
14) V. Ab., p. 274. 15) V. ibd. p. 280 et *lex. geogr.*, t. I., p. 401.
16) V. Ab., p. 276 et Weil, *Gesch. der Chalifen*, t. II, p. 78; l'indication de l'année 75 ou, d'après le manuscrit de St. Pétersbourg, 175 est fautive; peut-être faut-il lire l'an 145; sur les deux fleuves Hénâ et Mérâ, v. *lex. geogr.*, t. III, p. 326.

qu'aient possédé les Sabéens. Une partie des habitants se convertirent à l'Islam. Près de H'arrân est une rivière, appelée Djéllâbi [c. à d. Gullâb][1]).

Rohâ, ancienne ville grecque, sur la rive orientale de l'Euphrate, comprend plus de 300 églises[2]).

La ville de Séroudj[3]) et le château Dja'bar, appelé Doûser[4]).

La 4ème partie, Diâr-Bekr, est pleine de forteresses et de montagnes; parmi les villes célèbres y situées et appartenant à des royaumes considérables, est Maiâfâreqîn, mot arabisé du Fârikin ou composé de Maiâ, son fondateur et de Fâriqîn[5]);

Amid, sur la rive orientale du Tigre[6]);

Mârdîn, résidence du roi et capitale, bâtie sur la pente d'une montagne, de sorte qu'une partie de la ville domine l'autre; la forteresse est située au sommet de la montagne[7]). A ses environs appartient Arzen, située sur le Tigre et fondée par al-Mançour; elle a d'anciens monuments[8]).

La forteresse de Keifâ est une des plus remarquables du monde[9]).

Zs'irt ou Si'irt[10]), belle ville, [Thibériah[11])], Ma'den (?), Salsalah (?); la montagne de Djoûdi [Ararat][12]), sur laquelle croissent, dit-on, 70 espèces de raisins.

Quant à la capitale de Mârdîn, elle contient maintenant un château, bâti dans l'eau; quand le roi y veut séjourner, il le fait submerger. Ce château a des fenêtres, des salons et des portes vitrées, transparentes, d'où l'on voit les poissons, sans que rien soit mouillé. On entre dans ce château en bateau, et l'on y reste pendant les chaleurs les plus fortes de l'été, après quoi on en détourne les eaux, et il reste inhabité.

---

1) V. Chwolsohn, *die Ssabier*, t. I, p. 306, II, p. 412; Ab., p. 277 et plus haut p. 46.
2) V. Ab., p. 276. 3) V. ibd. 4) V. ibd.
5) V. ibd. p. 278. 6) V. ibd. p. 286. 7) V. ibd. p. 278.
8) V. Içtachri trad., p. 47. 9) V. Ab., p. 280. 10) V. ibd. p. 288.
11) Une ville du même nom, située près de Wâsith, est nommée *lex. geogr.*, t. II, p. 195.
12) V. Ab., p. 69 suiv; trad. p. 91.

IXe SECTION. — *Sur la Palestine, le district d'Ourden, jusqu'à la côte de la Méditerranée, et la Syrie.*

On appelle la Syrie Shâm, à cause des différentes couches de terre de diverses couleurs, blanches ou noires, dont est composé son sol, ou parce qu'elle est située du côté gauche, c. à d. au nord de la péninsule Arabe, ou parce que Sem b. Noé y descendit; la lettre «s» est changée en «sh» pour éviter un augure défavorable [le nom «Sâm» signifiant «malheur»]. — Elle s'étend en longueur depuis Malathia jusqu'à 'Arîsh, sur un espace de 27 journées, et la plus grande largeur est depuis Manbidj jusqu'à Tharsoûs; elle était divisée, au temps des Romains, en 4 parties: la première, avec la capitale DAMAS, la deuxième, appelée Ourden, avec la capitale TIBÉRIADE, la troisième, avec la capitale EMESSE, la quatrième, avec la capitale ILIAH [Aelia Capitolina], est connue sous le nom de Palestine. Dans chaque partie, il y avait un patriarche qui la gouvernait. Quand, au temps de l'Islam, Abou-Bekr eut l'intention d'occuper la Syrie, il envoya contre chaque province une armée; ainsi, il expédia Aboû 'Obeidah Ibn al-Djarrah' contre Emesse, Jézid b. Abi Sofian contre Damas, contre Ourden Shorah'bil b. H'asaneh et en Palestine 'Amroû b. el-'As et 'Alqamah b. Mouh'riz, donnant l'ordre de laisser 'Alqamah en Palestine, tandis qu'il se dirigerait lui-même vers l'Egypte[1]. Maintenant ces provinces sont appelées Adjnâd, c. à d. les marches. Le Qinnesrîn fut ajouté à Emesse jusqu'au califat de Mo'awiah b. Abi Sofian, au temps, où le peuple de l''Irâq, abandonnant Ali, prit parti pour celui-là; alors il fit séjourner cette population à Qinnesrîn, 'Awâçim, T'ougoûr, dont il forma une province à part, séparée de l'Emesse. Ainsi resta l'affaire jusqu'au temps du calife Rashîd, qui sépara les districts de 'Awâçim et de T'ougoûr, en formant une province particulière, l'an 170 de l'Hég.

---

1) Comp. *Gesch. der Chalifen*, par M. Weil, t. I, p. 38 et Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes*, t. III, p. 425, 450 suiv. et 492 suiv.



La Syrie fut divisée en 6 provinces, puis, sous la domination des Turcs, en 9 provinces, dont l'une, occupée par les Tatars, les Arméniens et les Grecs, fut séparée de la Syrie sous le nom de Roûm.

I. Dans la 1ère partie des huit restantes, la capitale est maintenant Damas, appelée Djilliq[1]), el-Khadrâ, Gouthah et d'atu-l-'Imâd; c'est une ancienne ville du temps des 'Adites, située en partie sur la plaine, et en partie entre les montagnes, et appartenant aux plus saines, aux plus jolies et plus belles et aux plus élégantes villes du monde; il y a là une grande mosquée, qui par sa beauté, son élégance et sa perfection est comptée parmi les merveilles du monde. On y allume la nuit, au milieu du mois Sha'bân[2]), 12,000 lampes, consumant en huile d'olive 50 canthars damasciens, en outre de ce qui est brûlé dans les écoles, dans les mosquées, dans les chapelles, les couvents, les cloîtres et les hôpitaux. Les murailles de la mosquée sont admirablement polies; une partie est revêtue de marbre et la partie supérieure de divers ornements en verre fondu et doré, tandis que les parois intérieures sont incrustées de nacre; il y a aussi une quantité de sculptures, représentant des arbres, des villes, des forteresses, des mers et toutes espèces d'images, dont l'imitation n'est pas défendue. On raconte que le calife 'Omar b. 'Abd el-'Azîz a dit: «Si je savais que cette mosaïque rende ce qu'on y a dépensé, je la dépouillerais.» Sous le califat de Soleimân b. 'Abd el-Mélik b. Merwân, on a dépensé en ciselures 40 caisses d'or, outre le marbre et les anciens matériaux. Sa dimension en longueur, de l'Est à l'Ouest, est de 282 coudées et en largeur de 210 [220]; le toit est revêtu de plaques de plomb au lieu d'argile, dont chacune pèse jusqu'à un demi canthar. Parmi ses propriétés est celle, qu'il n'y a d'araignée ni au plafond, ni sur les parois; les moineaux, bien que très nom-

[1]) V. *lex. geogr*, t. I, p. 261.
[2]) Dans la nuit du milieu du mois Sha'bân, le sort de chacun est décidé pour l'année suivante; c'est pourquoi cette fête est célébrée partout avec une grande pompe.



breux à l'entour, n'y pondent pas et n'y bâtissent pas leurs nids; de même, on n'y trouve point de lézard. La célébrité de cet édifice rend toute autre description superflue. Damas consiste en 3 parties différentes: la première, bâtie dans le Gouthah; si elle était réunie, elle formerait une ville considérable, comprenant des palais, des châteaux, des maisons, des étables, des moulins, des bains, des marchés, des écoles, des chapelles, des mosquées grandes et petites, des sanctuaires, des villages et des prairies, comme on n'en trouve nulle part ailleurs;

La deuxième, située sous la terre, forme une ville à part de courants d'eau, de rigoles, de rivières, de sources, de réservoirs, de canaux souterrains; partout où l'on fouille, on trouve des courants d'eau entrelacés à droite et à gauche, une couche sur l'autre;

La troisième partie est formée par les édifices de la ville et de ses entours; elle ressemble à un oiseau blanc, se reposant dans une verte prairie et buvant les eaux qui lui viennent, les unes après les autres. Parmi ses propriétés, nous nommerons aussi celle-ci, que les serpents ne mordent jamais dans l'enceinte de ses murs; ils sont peu nombreux dans la ville, dans le Gouthah et dans les environs. Ses jardins montent au nombre de 111,000, arrosés par un seul courant d'eau, qui vient du pays de Zabadâni et de la rivière de Baradâ; la source de celle-ci descend de la vallée et de la fontaine de Fîdjah, formant une rivière, connue sous le nom de Baradâ[1]); puis, elle se divise en 7 branches, dont chacune porte un nom particulier: 1) la rivière de Jézîd, ouverte par Jézîd b. Mo'âwiah; 2) la rivière de T'oûrah[2]), creusée par un roi grec du même nom; 3) la rivière de Balniâs[3]), creusée par Balniâs, le savant Grec, et 4) la rivière de Qannawât; ces deux rivières se séparent au delà de Damas en petits cours d'eau, en

[1]) V. Ab. Géogr.; t. I, p. 230 et Içtachri, trad. par Mordtmann, p. 36.
[2]) V. Alfraganus, *Elem. Astron.*, p. 129, où les noms de ces rivières sont réunis dans un poème; Ibn Batoûtah, t. I, p. 234.
[3]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 123 et Edrisi, t. I, p. 350.

étangs et canaux souterrains, qui servent de bains et de lieux d'ablution[1]); 5) la rivière d'Almizzeh, appelée d'après la ville d'Almizzeh[2]), dont le nom était al-munazzah (la pure), à cause de la salubrité de l'air, de la pureté de son eau, de ses beaux palais, de la bonté de ses fruits, de l'abondance de ses fleurs, surtout de ses roses. De ces dernières on prépare l'eau de rose, et on en voit dans les rues et dans les impasses, entassées comme des tas de fumier, quand elles sont flétries ou desséchées; c'est pourquoi cette ville a une senteur sans pareille et plus douce que celle du musc, jusqu'aux temps de la défleuration des roses. Cette eau de senteur est préparée dans des appareils, appelés «karakât», et construits de la manière suivante: On creuse dans la terre une fosse de 2½ coudées en longueur et en largeur, de laquelle on élève une bâtisse en forme cylindrique, dont on revêt les parois de tuiles; d'un côté, il y a une porte, de l'autre une ventouse, et une ouverture en haut laisse échapper une partie des vapeurs. Sur ce fourneau, on pose un grand chaudron, sous lequel on allume du bois sec. Après avoir construit en dessus un édifice, semblable à l'étuve d'un bain, dont la hauteur est d'une demi-coudée, on étend sur le chaudron une natte fraîche et épaisse de joncs de Perse, sur laquelle on pose des cornues de verre, dont les cols et les orifices sont tournés en déhors. Après avoir terminé un premier rang, on en élève un nouveau d'une hauteur de 4 doigts, où l'on étend de même une natte de joncs, sur laquelle on pose des cornues, puis un troisième rang, jusqu'à ce qu'on atteigne une fois et demie la hauteur d'un homme, alternant avec une couche de cornues et une couche de nattes. Au milieu de l'édifice, on a érigé une colonne de bois, depuis la base du chaudron jusqu'au sommet de l'édifice, qui supporte la voûte du toit, comme le représente la figure ci-jointe. Puis, on attache de petits vases [qawâbil ou ridhâ'ât] qui reçoivent la liqueur émanant des cor-

---

1) V. Edrisi, trad. fr., t. I, p. 350.

2) V. *lex. geogr.*, t. III, p. 91 et Qazwini, *Âtar oul-belâdi*, p. 174; Ibn Batoutah, t. I, p. 236.

nues, remplies de roses ou d'autres fleurs; si-tôt que ces petits vases sont pleins, on vide la liqueur dans un grand réservoir de verre, appelé qirâbet, ou de cuivre, appelé qoumqoum.

Il y a aussi un autre appareil, où l'on n'emploie ni eau, ni chaudron, mais seulement du bois sec qu'on allume en dessous de cette «karakat», comme nous représente la figure ci-jointe. On allume seulement du bois sec après avoir rempli les cornues de roses, de buglosse, de fleurs du nénuphar ou du saule du musc [bân][1]), de l'oranger, d'anémones, de chicorée ou de feuilles du giroflier qu'on cultive aux environs de Damas. On construit cet appareil de la manière suivante: Après avoir bâti un fourneau solide de la forme d'un puits renversé, où la flamme et la fumée montent comme dans une cheminée, on l'entoure d'une muraille comme sur la figure ci-jointe; puis, on pose entre le fourneau et la muraille des cornues oblongues, mais non en verre, dont les parties inférieures tournent vers le fourneau, et les orifices sortent de la muraille; entre les cornues, on pratique dans la muraille intérieure du fourneau des trous qui emmènent la chaleur et la fumée sous ces cornues, qui s'échauffent suffisamment. On élève le fourneau et les rangs de cornues jusqu'à hauteur d'homme et même davantage; l'intervalle entre le fourneau et la muraille est fermé par un toit. Ordinairement on rétrécit la partie supérieure du fourneau et l'on n'emploie que du bois sec.

Quant à l'eau de Beitoûn, on la distille dans un semblable fourneau avec des cornues de plomb; il est construit comme une petite tour, divisée en deux parties: l'inférieure contient du charbon ou du bois sec ou de pareilles matières, la supérieure, percée de trous, est destinée à recevoir la fumée et la chaleur, qui échauffe les cornues dont le nombre est de 3 ou 4. Quant aux cornues de plomb, on en emploie disposées en couches et recouvertes d'argile, comme l'indique la figure ci-jointe[2]); on les appelle en

---

[1]) Sur l'arbre, appelé en Arabe «bân», v. Ch. Ar. I, p. 259 et Lane, *the Arab. Nights' Entert.*, t. I, p. 191, note 7.

[2]) La figure se trouve dans l'édition du texte arabe.



grec «at'âl». L'alambic en verre ou en plomb repose, lorsqu'on a besoin d'une chaleur plus intense, sur une base de sel et de tuile, sous laquelle on allume du feu. L'eau distillée est claire, d'une limpidité et d'une odeur parfaites.

Le verre H'akimi est une invention grecque, et la distillation est produite par les vapeurs de l'eau qui bout en dessous.

L'eau de rose, produite à Mizzeh, est exportée dans tous les pays du Sud, comme dans le Hidjâz, l'Yémen, en Abyssinie et ailleurs, jusqu'aux Indes, au Sind, en Chine; elle s'appelle «fleur». On raconte comme exemple d'une cherté extraordinaire des roses que le suprême cadi hanéfite et son frère H'arîri qui possédaient une terre, appelée Shoûr ez-Zahr, de 110 pas de long, sur 75 de large, en vendirent 20 canthars damasciens au prix de 22,000 dirhems; cela eut lieu l'an 665 de l'Hég., et après, on n'a pas entendu parler d'un cas pareil.

Dârajjâ, la 6ème rivière, est la plus élevée, et l'endroit, où elle se sépare du fleuve à qui elle doit son origine, est très éloigné. Dârajjâ[1]) est un grand village, dont les environs sont très fertiles; c'est là que se trouvent les tombeaux d'Aboû Moslim al-Khawlâni et d'Aboû Soleiman ed-Dârâni. On raconte qu'en 699 de l'Hég. des laboureurs semèrent dans un champ 2½ sacs de graines de melons jaunes, qui furent détruites par le froid, de sorte qu'ils furent obligés de répéter leur ensemencement. L'intendant de la Syrie sur le Liban, le Djokendâr[2]) et gouverneur de la forteresse de Çafad, y était présent; c'est d'après son autorité qu'on raconte cet évènement extraordinaire.

La 7ème rivière, la Baradâ, traverse la vallée, mais reçoit seulement dans son cours supérieur des affluents; elle donne naissance aux rivières déjà nommées, d'où se séparent des cours d'eau qui serpentent de tous côtés dans le Gouthah, de sorte qu'il ne

---

[1]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 385 et Quatremère, *Hist. des sult. mamlouks*, t. I, 2, p. 262 et Ibn Batoutah par Defrémery, I, p. 226.

[2]) Sur l'origine du nom de ce fonctionnaire, v. Quatremère, *Hist. des sult. maml.*, t. I, 1, p. 122 suiv.



reste aucun coin de terre que les eaux ne traversent et n'arrosent, montant et s'abaissant, jour et nuit aux temps fixes, sans souffrir aucune altération de volume. Le bras principal de la Baradâ se dirige vers l'Est, arrosant des villages et des prairies, des terrains fertiles et incultes, jusqu'à ce qu'il débouche dans un lac, situé à l'est de Damas, près d''Ad'râ[1]), terrain abondant en plantes aquatiques. Dans ce lac se jette une autre rivière, appelée 'Awadj[2]), c. à d. «la tortueuse» que la fonte des neiges et des cours d'eau transforment parfois en un grand fleuve. Parmi les terrains, les districts, les villages, appartenant à Damas, on en compte 90, dont les suivants appartiennent à Gouthah: Dârajjâ[3]), Baitlihjâ[4]), Mizzah[5]), Zenâr, Berzah[6]), Gouthah, Merdj[7]), al-Djebhé, Sanîr[8]), Loubnân[9]), Qerân, situé au milieu de la vallée de Taimâ[10]), Djobbeh 'Ossâil[11]), Qârâ[12]), Nabk[13]), Qothaifah[14]), Mahîn, Wâd'i Baradâ, Kafoûr, Çah'râ, Bait-Djennâ, 'Adjir, Djawlân[15]), 'Aqrabâ[16]), situé au milieu du district de Djaidour[17]); Nawâ[18]) et Sharâ, appartenant à Lédjât[19]), Semâweh, Bewârish, Beqâ'a el-'azîz et Beqâ'a-Ba'albek avec une fontaine près de Karki Noé, d'où l'eau sort en bouillonnant, appelée fourneau du déluge. Tout près se trouve un platane au tronc très élevé, dont les rameaux s'étendent de tous côtés; il est bien rare de trouver parmi les platanes un arbre de cette dimension. Près de Karki-Noé, il y a un tombeau d'une longueur de 51 pas, creusé dans le rocher, qui, selon la tradition, est le tombeau de Noé.

---

1) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 243.
2) Sur cette rivière, v. Ab. Géogr., t. I, p. 253.
3) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 385. 4) V. ibd. p. 187 et Ibn Batoutah, t. I, p. 237.
5) V. *lex. geogr.*, t. III, p. 92. 6) V. ibd. t. I, p. 143.
7) V. Quatremère, *Hist. des sult. Maml.*, t. I, 2, p. 261.
8) V. ci-dessus p. 20 et Ab. Géogr., t. I, p. 68; trad. p. 89.
9) V. *lex. geogr.*, t. III, p. 5. 10) V. ibd, t. I, p. 222.
11) V. ibd. p. 240. 12) V. ibd. t. II, p. 377 et Ab. Géogr., t. I, p. 229.
13) V. *lex. geogr.*, t. III, p. 195. 14) V. ibd., t. II, p. 435.
15) V. ibd. t. I, p. 273, 277. 16) V. ibd. t. II, p. 267.
17) V. ibd.. t. I, p. 273.
18) V. ibd. t. III, p. 233 et Ab. Géogr., t. I, p. 253.
19) V. *lex. geogr.*, t. III, p. 8.

Dans le district de Gartâ et Lébwéh[1]) est située la ville de Ba'albek, ancienne ville du temps des 'Adites avec des monuments d'Abraham, de Moïse, de Salomon et des Grecs; là, il y a des colonnes, l'une près de l'autre, dont chacune a une hauteur de 40 coudées, sans compter la partie enfoncée dans la terre; les sommets de ces colonnes, réunis par des pierres, forment une espèce d'architraves. La forteresse de cette ville contient deux tours dont le fondement est formé par trois grands rochers, chacun d'une longueur de 36 pas, sur une hauteur de 2 toises et de la même largeur que la muraille. En dedans de cette forteresse, il y a un puits, appelé puits de la miséricorde, où il n'y a guère d'eau, excepté en temps de siège et de dangers, quand il se remplit et reste ainsi pour servir aux besoins de la population; le danger passé, l'eau se retire et disparaît.

Au pied du Liban est située la ville de Kâmid[2]), appartenant au territoire de Ba'albek; de même Kisrowân[3]), Djourd, Béçeh, et la montagne de Zhannîn. Sur la montagne du Liban, surtout sur la pente et sur ses côtes, on trouve à peu près 90 espèces de racines et de plantes utiles qui croissent naturellement au profit de tout le monde, sans culture et sans dépense; mais elles sont précieuses et fournissent, pendant toute l'année, à l'entretien du glaneur et de sa famille. Parmi ces plantes, nous nommerons le gummi tragacanthe, espèce de lapathum acetosum [oseille], le berberis [l'épine vinette], la pæonia, c. à d. la pivoine, aussi appelée bois de la croix, l'abricot, le buis, le kaikab, espèce de bois, qu'on emploie à Ba'albek, à cause de sa légèreté et de sa bonté, et qu'on polit ou qu'on incruste d'or ou d'argent; on en fait des cuillers et autres ustensiles, qui sont inconnus ailleurs et sont exportés en d'autres pays, et il n'y a pas d'ouvrage plus joli et plus fin. Parmi les plantes, nous nommerons encore la scammonée, ushtuwan,

---

[1]) Le district de Lebwéh porte ce nom d'après la rivière Lebwéh, v. le voyage de Robinson en Palestine, *Zeitschr. der d. m. Gesellsch.*, t. VII, p. 73.

[2]) V. Ab. Géogr., t. I, p. 249.

[3]) Sur ce district du Liban, v. ibd. p. 229, not. 2, et sur le suivant Djourd, v. *Zeitschr. der d. m. Gesellsch*, t. V, p. 497 et Robinson, *Palestine*, t. III, p. 948.



espèce de plante amère, l'aristolochia, l'amome qui ne croît qu'aux environs de Damas dans des précipices, d'où on l'attire en y attachant des cordes du sommet d'un rocher, comme on tire un seau d'eau d'un puits; cette plante est recherchée, parce qu'on en prépare la meilleure espèce de thériaque; la rhubarbe, l'amande douce et amère, le myrte [abhal], le cerisier et le zirfoûn [espèce de Sisyphus]. Sur le Liban croissent aussi une quantité d'arbres fruitiers. A la province Damas appartiennent Shoûf[1]) el-Mejadinet, peuplé de sectaires Rafidhis, Shoûf el-'Adsi, Shoûf el-'Hinthi ou 'Haythi, Shoûf el-Kharroub, Shoûf esh-shoûmer, Iklîm et-toffah' [district de pommes], le district el-'Aishiet, la montagne de Zhounniah[2]), de 'Amilah[3]), de Baqî'ah[4]), appartenant à Çafed[5]). Toutes ces contrées sont habitées par des Hâkimites, des Amarites, des Druses, des Hélouliah, c.àd. matérialistes, des Tenâsoukhites, des Hafzhiah, sectes d'incrédules et de païens qui feignent de professer l'Islam. La forteresse de Çobaibet appartient à la province de Damas avec la ville de Bâniâs, située tout près[6]). C'est une ancienne ville dont les environs sont riches en plantes amères, qui servent de nourriture aux chameaux; son sol et son air sont insalubres, et il y a une quantité de sources abondantes; elle a des monuments grecs. On dit que Balniâs, le savant, l'a bâtie [ou, d'après d'autres, Abouna Nawâs; le mot Abouna signifie «maître» ou «docteur»; lui aussi était Grec].

La ville de Zor'a avec un grand territoire[7]);

---

1) Sur les divisions de la partie septentrionale du Liban, v. l'article de M. Fleischer, *Zeitsch. d. d. morg. Gesellsch.*, t. VI, p. 98.

2) V. Robinson, *Palestine*, t. III, p. 942.

3) V. Ab. Géogr., t. I, p. 228.

4) Cette montagne est probablement identique avec la montagne de Bikâ', v. l'article de M. Fleischer, p. 102.

5) Sur cette ville jadis très importante, v. Ab. Géogr., t. I, p. 242 et Robinson, *Palest.*, t. III, p. 574 suiv.

6) Sur la forteresse de Çobaibet avec la ville de Bâniâs, v. Ab. Géogr., t. I, p. 248 et Robinson, *Palest.*, t. III, p. 608, 628.

7) Sur la ville de Zor'a, située dans le Haurân, v. Ab., p. 259.

La ville de MAAD'RA'ÂT, appelée maintenant AD'RA'ÂT[1]);

Les villes de BOÇRÂ, 'HAWRÂN, ÇARKHAD[2]), forteresse dans les montagnes de Bnê-Hilâl, appelées aussi mont Raijân, à cause de l'abondance des sources;

BET'ENIAH appartient au district de Ad'ra'ât[3]);

'AMMÂN [l'ancien Ammon] avec le district de Balqâ[4]);

La ville de MIRD avec le district de Sowâd[5]);

La province de Djérash avec la ville du même nom;

'ADJELOUN, belle forteresse et ville très industrieuse avec des eaux et des fruits abondants; elle a une situation élevée, et on la voit à une distance de 4 jours[6]).

Les districts de Bait-râs[7]), Sousiâ[8]), Sâmirah [Samaria].

La ville de NÂBLOUS [Sichem], dans un terrain fertile et d'une belle situation entre deux montagnes, traversée par des eaux, et riche en bains; elle a une grande mosquée, où l'on célèbre le service divin, en y récitant le Coran jour et nuit. Elle ressemble à un château au milieu d'un jardin, auquel Dieu a donné la préférence, en y plantant l'olivier, dont les fruits sont exportés avec grand avantage par les Arabes en Egypte, dans plusieurs parties de Syrie, à l'Hidjâz et aux déserts. On en emploie pour la grande mosquée de Damas, par an, 1000 canthars damasciens; on y fabrique aussi du

---

1) V. Ab. Géogr., t. I, p. 252.

2) Les villes de Boçrâ et Çarkhad ou Çalkhat sont situées dans le 'Hawrân, v. Ab. ibd. p. 252 et 258.

3) Cette situation du district de Bet'eniah est indiquée d'après Edrisi; d'après les recherches de M. Wetzstein, voyageur intrépide de ces contrées, la Bet'eniah est située à l'Est de la rivière Louwâ, où un petit village a donné le nom à tout le district; v. *Reisebericht über 'Hawran und die Trachonen*, p. 83 suiv., avec une carte excellente du 'Hawrân.

4) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 171 et Ab., p. 246.

5) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 62.

6) Djerash, situé derrière la montagne d'Adjeloun, l'ancien Gerasa, a été tout récemment visité par les deux princes d'Orléans; v. *Revue des deux mondes*, 1 Mai 1861, p. 181 suiv.

7) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 186; Robinson, t. III, p. 211, mentionne une petite ville, nommée Beit-er-Rûsh, dont la situation convient ici.

8) V. ibd. p. 192.

savon fin[1]) qu'on exporte aux pays nommés et aux îles de la Méditerranée. Les environs de cette ville produisent une espèce de melon jaune, qui par sa douceur surpasse toutes les autres espèces. — Près de cette ville sont situées les deux montagnes Thour ez-Zeitâ ou montagnes des olives, où les Samaritains font leurs pèlerinages; ils y immolent des moutons et en brûlent la chair. On ne trouve nulle part ailleurs des Samaritains comme ici; on dit que leur nombre total, dans tout autre pays, ne surpasse pas mille; si un mahométan, un juif, un samaritain et un chrétien par hasard se rencontrent, le samaritain s'associe au musulman, quittant les autres[2]).

Les districts de Fah'l[3]), de Gaur el-aʿlâ, Qoçair[4]), Baisân[5]);

Le district de Gaur est divisé en 3 parties[6]):

La partie supérieure, celle située au milieu, comprenant le Gaur H'amqâ et Arikha [Jéricho], et la partie inférieure: le Gaur Zogar avec la ville de Zogar. Il a une longueur de 4 journées sur une largeur jusqu'à une journée; parmi les cours d'eau, le plus remarquable est le Jourdain, formé par le lac de Qadas. Il continue son cours, traversant le lac de Tibériade, au milieu du Gaur, puis, en sortant, il traverse le Gaur du milieu, jusqu'à ce qu'il débouche dans la mer Morte, située dans le Gaur inférieur, d'où il ne sort pas. Le Jourdain forme un demi-cercle, dont le point de départ est le lac de Qadas dans le Gaur supérieur; le milieu de l'arc est le lac de Tibériade, et son extrémité touche à la mer Morte. Ce fleuve contient des merveilles, dont nous donnerons la description parmi les propriétés des divers pays[7]).

---

1) «Savon raqi» en arabe; le dernier mot est une corruption de «ʿaraqi», c. à d. «savon distillé».
2) Sur la ville de Nâblous, v. Robinson, *Palest.*, t. III, p. 315.
3) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 336.
4) V. ibd. p. 426.
5) V. ibd., t. I, p. 189 et Robinson, *Palest.*, t. III, p. 407—12.
6) Sur le nom général de Gaur pour toute la vallée du Jourdain, v. ci-dessus p. 134 et Robinson, t. III, p. 158 suiv.
7) Comp. sur le cours du Jourdain ci-dessus p. 132—33.

A Damas appartiennent encore les districts de Bait-Djibraïl[1]), ʿAmawâs ou ʿImiwâs [Emmaus][2]), le district des Bné-ʿAthiah, et le pays de Khalîl [que la paix éternelle soit avec lui!] ou Hébron[3]); le Gaur de la ville de ʿAmatâ[4]), le Gaur de Dâmiah, situé au milieu; la ville de Salth[5]), avec un grand territoire, comme Zerqâ[6]), Çoweit, la montagne des Bné-ʿAuf, la montagne des Bné-Hilâl. Aux districts de Damas et à ses provinces appartient aussi la province de Beit ul-Moqaddas avec la ville de Qods [dont le nom en hébreu est Jérusalem, c. à d. «habitation de la paix», avec la ville de Salem[7])], située dans la Terre-Sainte. Ce pays s'étend en longueur de la pente de la montagne de Senîr [Hermon] ou montagne de neige, située dans le Mardj el-ʿojoûn[8]), jusqu'à la montagne de Khalîl [Hébron] et au commencement du désert; en largeur depuis le Jourdain jusqu'à la Méditerranée vers l'Ouest. Le fondateur de Jérusalem fut David [que la paix éternelle soit avec lui!], mais il ne l'a pas terminée, c'est son fils Salomon, qui acheva cette oeuvre. La célébrité de la ville de Jérusalem rend toute description superflue. Parmi les villes de la Terre-Sainte, est Ramlah, bâtie par Solimân b. ʿAbd-el-Mélik b. Merwân, qui l'érigea en capitale, puis, elle fut dévastée par des tremblements de terre, et les habitants se réfugièrent à Jérusalem, après quoi la ville de Lydda s'éleva sur d'anciens monuments[9]).

La ville de Sébastiah, où naquit Thalout [Saül][10]); la fontaine de Djâloût ou Djâloûd [c. à d. Goliath][11]). A Damas appartiennent

---

[1]) Robinson indique le nom Beit-Jibrin [Betogabra], t. II, p. 672; v. *lex. geogr.*, t. I, p. 185.

[2]) V. ibd., t. II, p. 281. et Robinson, t. II, p. 623.

[3]) V. Robinson, t. II, p. 704 suiv.

[4]) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 278.

[5]) V. Robinson, t. II, p. 499.

[6]) Wadi Zarqâh ou Zurqah, v. ibd, t. II, p. 554, III, p. 921.

[7]) C'est peut-être le village, situé à l'est de Nâblous, le Salem (Gen., ch. 33, 18) dans l'histoire du patriarche Jacob, selon l'explication de Robinson, t. III, p. 336; la leçon pourtant est bien incertaine.

[8]) V. Robinson, t. III, p. 611. [9]) V. ibd. p. 242 et 261 suiv. et Ab., p. 240.

[10]) V. Robinson, t. III, p. 374. Sébastiah est identique avec la ville de Samaria.

[11]) V. ibd. p. 400; cette place est située aux environs de la montagne de Gilboa.

aussi parmi les villes, situées près de la mer, Beirout et Çaida [Sidon]; la première a des terrains très vastes; les villes d'Ascalon, Césaréa, Jaffah, avec des terrains très étendus. Dans les environs de Jérusalem sont les villes de Bethléhem et Baithdjâla[1]) avec leurs territoires. Au sud de Damas est située la ville de H'ebrâç avec son territoire; là, est une caverne remarquable, dont nous donnerons la description ci-après.

Soweidâ[2]) et H'esbân [Hesbon][3]); vers l'Est est située Rah'abah al-Foratiah [c. à d. sur l'Euphrate], forteresse sur la frontière, avec des terrains considérables[4]).

'Ourdh, grande ville aux bords du désert[5]);

Tadmor, ancienne ville Adite, avec des monuments remarquables du temps de Salomon, dont nous donnerons la description ci-après.

Soukhnat, ville avec un territoire aux bords du désert[6]).

II. La 2ème province de la Syrie est l'Emesse, capitale et résidence du gouvernement, représenté par un vice-roi du sultan; c'est la plus petite des 8 provinces de la Syrie et la dernière en rang.

Himç [Emesse] est une ancienne ville, auparavant appelée Sourian, dont les eaux et l'air sont très sains; on n'y trouve pas de scorpions. Il y a dans cette ville un talisman contre les scorpions, sur lequel est bâtie une coupole sans porte; il consiste en une masse de terre argileuse des environs d'Emesse, de laquelle on frotte une partie contre la paroi de la coupole et que l'on fait sécher; puis, on la porte où l'on veut. Quand on en jette sur le scorpion, il meurt, et le scorpion ne s'approche pas d'une telle personne; les habillements, saupoudrés de la poussière d'Emesse, sont imperméables au vent. Parmi les propriétés de la construction d'Emesse est celle, qu'il n'y a pas de maison qui n'ait une ou deux cavernes creusées au dessous d'elle, d'où l'eau jaillit en abondance; ainsi une ville est

---

1) Village, situé au sud de Jérusalem, v. Robinson, t. II, p. 574.
2) Situé dans le Hawrân, v. ibd. t. III, p. 911.
3) V. ibd. t. II, p. 522.
4) V. Ab., t. ar., p. 280.
5) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 248. 6) V. ibd. p. 16.

construite au dessus d'une autre. Les habitants de la ville d'Emesse sont connus par leur peu de sagacité, et on raconte des histoires très drôles sur le bas peuple[1]. — A ses environs appartiennent Shemaimis, Shamsîn et la ville de SALAMIAH avec quatre districts[2].

III. Quant à la 3ème partie, c'est dans la province de H'aleb ou Alep, où est située H'ALEB, dévastée par l'occupation des Tatars; elle a une forteresse, appelée SHAHBÂ, à cause de la blancheur de ses pierres. H'aleb était en étendue pareille à Bagdad et à Mosul, et ses habitants étaient renommés pour le luxe de leurs vêtements, de leurs équipages et de leurs demeures. Elle est traversée par le fleuve Qoweiq[3], nommé par des libertins «Aboû-l-'Hasan»; il sort, à une distance de 6 milles, de DÂBIQ et, après un cours de 18 milles, il atteint H'aleb, puis, après un cours de 20 milles, QINNESRÎN et, au bout de 12 milles, MARDJ EL-AH'MAR, après quoi, il se jette dans le lac de Mathk.

A H'aleb appartiennent, outre le district 'Awâçim [forteresses][4], la ville de KHOUNÂÇIRAT aux bords du désert[5]; la montagne de Bnê-Qa'qâa, appelée Qaçr-ibn-T'âniet[6] (?), QINNESRÎN, capitale avant Alep et ville grecque, dont le nom était ÇOÛMA[7], enfin SERMÎN; elle est située sur la pente de la montagne de Semâq[8]. Cette montagne est peuplée d'une race, appelée Nosaïriens, sectaires extravagants d''Ali b. Abi Thâlib, et d'une autre secte, appelée Ismaëliens, de même sectaires d''Ali, de son fils et de son neveu. Ils prétendent que les prophètes, dignes de considération, étaient 7, et que le 7ème scella leur nombre; de même, que les Imams étaient 7, dont le 7ème s'appelait Ismaël, frère de Mousa b. Dja'far b. Mohammed[9]. La secte des Ismaëliens est mystique; ils ont inventé des interprétations et des explications sur les lettres

---

1) Comp. Ab, p. 260. 2) V. ibd. p. 264 et *lex. geogr.*, t. II, p. 46.
3) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 462 et Ab., t. ar., p. 267. 4) V. Ab., p. 233.
5) V. Ab., p. 232 et *lex. geogr.*, t. I, p. 367. 6) V. Ab., p. 232.
7) V. Ab., p. 267. 8) V. Ab., p. 264 et *lex. geogr.*, t II, p. 27.
9) Sur cette doctrine, comp. *Exposé de la religion des Druzes*, par de Sacy, l'introd. p. 84 suiv., 98 suiv., 106 suiv. La secte des Nosaïriens est identique avec celle des Ismaëliens, v. ibd. p. 183.

séparées qui se trouvent au commencement des surates et sur les versets du Coran. Ils en ont appliqué le sens et l'interprétation à certaines personnes et à certaines choses, qu'ils considèrent comme preuves de l'omnipotence de la révélation divine. La doctrine des Nosaïriens se divise en 3 parties:

La première, la partie philosophique, comprend les dogmes de diverses phases de la métempsycose[1]) «maskh, faskh, raskh». «Maskh» est la transformation de la figure humaine en divers animaux, comme en singes et en cochons; elle a lieu subitement, servant de châtiment et de punition; la mutation de la forme entraîne aussi l'altération de l'intérieur.

«Faskh» est en général la transformation de la forme extérieure seule; ils appellent les formes extérieures «chemises», et ils prétendent que l'homme, obtenant les degrés de la félicité par ses bonnes oeuvres, change peu à peu son enveloppe, en en revêtant successivement une plus heureuse que l'autre, jusqu'à ce que, après avoir passé le nombre de 70 chemises, il arrive à celle des anges; par contre, le pécheur ne cesse de descendre les degrés de la souffrance, passant par les 70 enveloppes des conditions humaines, l'une plus misérable et plus malheureuse que l'autre, jusqu'à ce qu'il atteigne la dernière, où il est transformé [«faskh»] en animal, comme en chameau, en cheval, en âne, en mulet, en boeuf, en bouc, en brebis, en chien, en cochon, en ours ou quelque autre animal. Alors, désespérant de son âme et de son salut, il appartient aux condamnés de l'enfer, qui sont assujétis à toutes espèces de punitions, comme à être égorgés, tués, enchaînés, chargés de fer, garrottés, à supporter une soif brûlante, à être privés des regards du Seigneur et être exclus du ciel; Dieu n'accepte pas leur prière, ni n'écoute leur plainte. Ils prétendent que l'âme condamnée, vêtue de l'enveloppe de la bête, après avoir atteint le dernier degré, n'entrera jamais dans le paradis, ni n'en sentira le parfum, ni ne sera jamais admise à passer les portes

---

[1]) Sur la doctrine de la transmigration des âmes, v. de Sacy, *Exposé*, t. II, sect. III, p. 429 suiv.

du ciel; elle restera dans une punition éternelle, jusqu'à ce que le chameau amaigri et affaibli soit assez déformé pour pouvoir passer par le trou d'une aiguille[1]). Alors, méprisable et chétif, son corps déformé deviendra vermisseau et passera par le trou de l'aiguille, et de cette phase de la métempsycose, il descendra à celle de «raskh», c. à d. à l'immobilité des plantes et des minéraux. Revêtu de l'enveloppe du minéral et immobile, il sera brûlé par le feu, fondu ou forgé comme le fer, assujéti à toutes espèces de tourments. Là, il restera jusqu'à l'éternité, sans jamais mourir. Voilà leur doctrine sur la vie éternelle qu'ils ont puisée des livres des Sabéens, et des idolâtres indiens et païens, qui ne confessent aucune religion, révélée par des prophètes[2]).

C'est une doctrine corrompue et contraire à la raison et à la loi; elle est sans aucun fondement, sans aucune tradition, et introduit de grandes perversités, commençant la création de l'univers avec celle de l'homme, admettant la naissance du Seigneur[3]) et son enfance parmi les hommes, et envisageant la condition du serpent et du scorpion comme une punition; sur tout cela, ils ne savent donner aucune raison suffisante.

La deuxième partie de leur doctrine comprend leurs opinions sur l'idée de Dieu immanent et sur leur incrédulité. Ils prétendent que la forme apparente est le but principal de tous les êtres; toute chose consiste d'une forme et d'une substance; l'extérieur de la créature est sa forme, son intérieur est le créateur même[4]). Ainsi, la création apparaît sous les diverses formes des créatures et se manifeste dans la forme humaine; dans l'espèce humaine, elle se révèle d'une manière particulière, comme dans Adam, Seth, Noé, Abraham, Aron, Josef, Messias et ʿAli b. Abi Thâlib. Ils prétendent que l'extérieur et l'idée de toutes les for-

---

1) V. Coran, s. VII, v. 38.

2) Sur le rapport de cette doctrine avec celle des Sabéens et des Mages, v. de Sacy l. c., p. 149 suiv. de l'introduction.

3) «Le seigneur» ou «le chef et le maître du siècle» est le 7ème prophète que tout le monde est obligé de suivre, v. de Sacy l. c., l'introd. p. 109.

4) V. le développement de cette doctrine dans l'ouvrage cité, p. 121 suiv.



mes sont identiques; les formes extérieures diffèrent par la croissance et l'apparition, mais l'intérieur est caché et impénétrable, exécutant spontanément tout ce qu'il veut et recevant des impressions selon sa volonté. Il n'est pas donné à la sagesse humaine, ni à la raison, ni à aucune connaissance, de comprendre la nature de l'idée, si ce n'est par elle-même; il n'y a aucun moyen de la voir, ni de la contempler, si ce n'est à travers un voile absolument nécessaire. Ils nomment MAHOMET «voile» d'ʿALI, et SALMÂN LE PERSAN[1]) «porte», par où l'on arrive à sa connaissance. Ainsi, ils ont inventé des histoires qu'un homme raisonnable ne doit écouter n'y prêter attention. Les réfuter serait déclarer leurs futilités par leur manque de discernement entre ce qui est éternel et ce qui est accidentel, entre l'existence, en général, et l'être absolu, entre la substance et les propriétés, entre ce qui est nécessaire, possible ou impossible; concernant toutes ces choses, ils sont ignorants comme des brutes ou encore plus égarés[2]). Ils ont puisé toutes ces opinions erronées à la même source, où les chrétiens ont pris leur trinité, c. à d. dans l'incrédulité philosophique. Ils s'en tiennent au monde seul, attribuant toutes les causes et les phénomènes produits, à la première cause, où ils subsistent et s'arrêtent. Selon eux, toute la création contient l'être raisonnable, la raison même et ce qui est compréhensible à la raison; ou, ce qui produit des effets, la cause même et les phénomènes causés; ou bien l'esprit, l'âme et le corps; ou, encore le père, le fils et le saint-esprit; ou, la porte, le voile et l'idée. Par ces indications, j'ai exposé les fondements de la trinité; que Dieu, le vrai et l'unique, soit élevé au dessus de ce que disent les injustes et les impies dans les excès de leurs égarements.

La troisième partie traite de l'observation des rites religieux, de leur culte, de leur rituel et de leur loi; ils ont tiré ces erreurs d'Abou Thâhir, le Carmathe, des rois Fathimites de l'Egypte, comme

---

1) Salmân, originaire de Perse, était un des premiers sectateurs de Mahomet et célèbre par ses oeuvres de piété; v. d'Herbelot, *Bibl. orient.*
2) V. Coran, s. XXV, v. 46.



Amr[1]), H'akim, Mo'izz, d'auteurs de traités apocryphes et d'oeuvres de logique, des opinions des Bathiniens ou commentateurs mystiques sur la signification de la prière, de l'aumône, du pèlerinage, du jeûne et de leurs explications arbitraires et contraires au vrai sens du Coran. Ils tiennent du sectaire [Râfidhi[2])], de l'hérétique, de l'incrédule, de l'hypocrite et du païen. L'essence de toute leur doctrine est de satisfaire à la nature, en mangeant, buvant et s'accouplant, et ne dépasse pas la vie sensuelle.

Après avoir dévié de notre but, revenons-y et continuons notre exposition :

Au delà d'Alep est située la ville de Ma'arret en-No'mân, connue sous le nom de D'ât el-Qaçrein; à elle appartient un des plus beaux territoires, couvert de divers arbres, tels que le figuier, le pistacier, l'amandier, l'abricotier, l'olivier, le grenadier, le pommier, et une quantité d'autres arbres fruitiers; ils sont arrosés par les eaux pluviales, sans que personne ne soucie de rien, excepté le labourage de la terre en dessous[3]).

La montagne de Simâq appartient aux plus fertiles territoires et aux mieux cultivés du monde; quiconque l'a vue et a été en Andalousie, ne fait aucune différence entre les cultures de ces deux pays.

Fou'ah, avec un beau territoire[4]);

Shougr et Bekâs[5]), Ma'arret Sermîn[6]) [l. Ma'arret-Meçrin] et Tîzîn[7]), la dernière située dans une belle contrée avec un territoire étendu;

H'ârim, de même, belle forteresse[8]);

Shaizer[9]), ville fortifiée et malsaine, arrosée par le fleuve 'Açi

[1]) L'auteur indique probablement ici les premiers califes Fathimiles Kâiembiamrallah [933—46], Mo'izz ledînallah [953—975] et H'akim [996—1020], célèbre par sa folie et son despotisme.

[2]) Sur la signification de ce nom, v. de Sacy, *Exposé de la religion des Druzes*, t. II, p. 588; les Bathiniens sont les disciples de la doctrine intérieure, mystique et spirituelle.

[3]) V. Ab., t. ar., p. 264. [4]) V. ibd. p. 231 et *lex. geogr.*, t. II, p. 368.

[5]) V. Ab., p. 260. [6]) V. *lex. geogr.*, t. III, p. 120. [7]) V. Ab., p. 233.

[8]) V. ibd. p. 258. [9]) V. ibd. p. 262 et *lex. geogr.*, t. II, p. 140.



[l'Oronte]; elle a un château, appelé «crête de coq», environné de 3 côtés par le fleuve ʿAçi; il apparaît à une grande distance.

Djindâres (Gindarus) avec la Djoûmet, nom d'un district bien peuplé et plein de sources, bien que personne ne sache d'où les eaux y viennent, ni où elles s'en vont[1]).

Doloûk[2]), Raʿbân[3]), Kisoûm[4]), Fawâris[5]), Kaferthâb[6]), Foûd (?).

Fâmiah[7]) et Borzaiah[8]), forteresse considérable qui a donné lieu à un proverbe; au dessous est situé le lac de Fâmiah [lac d'Apamée], très grand et traversé par le fleuve ʿAçi, fermé par une écluse; on y pêche une espèce de poisson, appelée Ankélis [des anguilles], ressemblant aux serpents; leur chair est semblable à la queue de mouton cuite; les chrétiens en sont très friands, et on leur en exporte annuellement sur ce lac pour une valeur de 30,000 dirhems.

ʿAmmoûriah[9]), bâtie par Rashîd sur d'anciens monuments romains. Au nord-est de H'aleb est située la ville de ʿAintâb avec une belle forteresse; sa population consiste en Turcomans; elle est arrosée par un fleuve, sur les bords duquel sont des jardins[10]).

Aʿzâz, forteresse[11]);

Bâb et Bozâʿah, deux villes, séparées par une vallée, connue sous le nom de Bothnân, et traversée par la rivière Sâdjour, qui sort de ʿAintâb[12]).

Bâlis, ancienne ville sur l'Euphrate; à elle appartiennent les villes de Çiffîn et Roçâfat, bâtie par Hishâm b. ʿAbd el-Mélik sur d'anciennes ruines grecques[13]).

Manbidj[14]), à une distance d'une journée de l'Euphrate, bâtie par Khosroës et appelée Manbih, c. à d. «qui est meilleur»; à elle appartient la forteresse de Nadjem, appelée aussi Pont de Manbidj [Djisr el-Manbidj][15]).

---

1) V. Ab., p. 267, *lex. geogr.*, t. I, p. 273 et ci-dessus p. 158.
2) V. Ab., p. 269 et *lex. geogr.*, t. I, p. 407.
3) V. *lex. geogr*, t. I, p. 474. 4) V. ibd. t II, p. 528. 5) V. ibd. p. 366.
6) V. Ab., p. 262. 7) V. ibd. 8) V. ibd. p. 40, 260 et *lex. geogr.*, t. I, p. 143.
9) V. Ab., p. 380. 10) V. ibd. p. 268. 11) V. ibd. p. 231.
12) V. ibd. p. 266 et *lex. geogr.*, t. I, p. 150 et t. II, p. 2.
13) V. Ab., p. 268 et 270. 14) V. ibd. p. 270. 15) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 443.

Tell-Bâshir, traversée par le fleuve Sâdjoûr, sortant de ʿAintâb[1]). A Alep appartiennent encore, parmi les districts, Qalʿat er-Roum, résidence du roi d'Arménie et d'un patriarche[2]);

Marʿash, située sur un grand lac qui offre des positions très fortes[3]);

Béhesna, belle forteresse[4]); Kakhtâ[5]), Karker[6]), Tell-H'amdoûn[7]), Qalʿat Nadjmat (?), Qalʿat H'amiç[8]), Râwendân[9]), toutes forteresses sur la frontière des Arméniens et des Tatares;

Bîreh, forteresse à l'est de l'Euphrate[10]).

Parmi les forteresses, situées près de la mer et dans les montagnes, nous nommerons: Derkoûsh[11]), Derbésâk[12]), Bagrâs[13]), H'adjr-Shoglân[14]), Iskendéroûneh[15]), Qoçair[16]), Anthâkia et Jagrâ sur le bord d'un lac d'eau douce, formé par le fleuve Noir et situé entre cette ville, Bagrâs et Anthâkiah[17]). Celle-ci est la capitale des villes, situées sur la côte, auparavant une des capitales grecques, appelée «ville de Dieu», [comme on appelle le pays «Terre-Sainte»]. C'est une ville ancienne et entourée d'une grande enceinte, qui renferme 4 montagnes et des forêts; elle a beaucoup de jardins. C'est la ville natale de H'abîb, le charpentier, mentionné dans la sur. XXXVI, v. 26 du Coran: «Ah, si mon peuple savait que le Seigneur m'a pardonné et qu'il m'a mis parmi ses élus.» Après avoir été envoyé à ce peuple, il y fut décapité comme imposteur; alors, il prit sa tête de la main gauche et, l'ayant fait passer dans la main droite, il continua à marcher parmi eux, la tête à la main, disant les mots mentionnés et traversant les rues et les places publiques pendant 3 jours. Elle a un port, appelé Soweidiah[18]) sur la côte, où l'ʿAçi se jette dans la mer. — Hârouniah[19]), ville, bâtie par Rashîd.

---

[1]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 210. [2]) V. Ab., p. 268 et *lex. geogr.*, t. III, p. 442.
[3]) V. Ab., p. 262. [4]) V. ibd., p. 264. [5]) V. ibd., p. 262.
[6]) V. ibd. p. 264. [7]) V. ibd. p. 250.
[8]) V. ibd. p. 251, où cette forteresse est appelée H'amoûç.
[9]) V. ibd. p. 266. [10]) V. ibd. p. 268.
[11]) V. ibd. p. 49 et *lex. geogr.*, t. I, p. 399. [12]) V. Ab., p. 260.
[13]) V. ibd. p. 258. [14]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 290. [15]) V. Ab., p. 254.
[16]) V. ibd. p. 69. [17]) V. *lex. geogr.*, t, I, p. 97.
[18]) V. Ab., p. 233. [19]) V. ibd. p. 235.



Parmi les districts de H'aleb, nous nommerons NIQDEH, HALAQ ES-SERMÉDÂ[1]), HALAQ ET-TÎZIN[2]), ARTÂH'[3]), DJABBOÛL[4]), DJEBRAIN[5]), RIH'Â[6]) et un grand nombre d'autres que nous omettons. Le nombre des districts déjà mentionnés est de 60; chaque district comprend des territoires, des champs peuplés et des villages, d'où l'on tire un tribut en nature.

IV. La 4ème partie est le royaume de H'émât [que Dieu la garde!]; là est la résidence du roi sultan, gouverneur indépendant; c'est une belle ville et très fertile, riche en produits et en ressources pour les habitants. Elle est entourée par le fleuve ʿAçi, dont le cours inférieur la divise en deux parties, combinées par un pont; sur ce fleuve, il y a une quantité de machines hydrauliques d'une construction qu'on ne voit nulle part ailleurs, servant à entretenir des courants d'eau considérables pour l'arrosement de jardins nombreux et riches en fruits excellents et beaux, tels que l'abricotier à goût de camphre et d'amande, qu'on ne trouve dans aucun autre pays[7]).

A cette ville appartient BA'RÎN ou BÂ'RÎN, grande forteresse[8]); SALAMIAH, aux bords du désert, bâtie par ʿAbdallah b. Çâlih' et ʿAli b. ʿAbdallah b. ʿAbbâs [que Dieu les bénisse!]; elle a un aqueduc conduisant les eaux de Hémât à Salamiah pour l'arrosement des jardins et de la terre. Le fleuve ʿAçi ou Oronthe[9]), entre Hémât et Rasten[10]), sort d'un village, appelé LÉBOUAH, appartenant à Baʿalbek [et d'un autre, appelé RÂS, appartenant aussi à cette dernière ville]; puis, passant à Emesse, il reçoit une source très abondante, appelée ʿAin-Hermel; c'est là qu'est l'observatoire sabéen [nommé maintenant Qâim el-Hermel, et ressemblant aux deux observa-

---

1) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 27. 2) V. ibd. t. I, p. 222.
3) V. ibd. p. 42. 4) V. ibd. p. 239.
5) Djebrain, situé au sud-est de Haleb, v. la mappe.
6) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 496; cette ville, portant le même nom que Jéricho, en est bien différente.
7) V. Ab., p 262. 8) V. ibd. p. 258 et *lex. geogr.*, t. I, p. 162.
9) Sur le cours de l'Oronthe, comp. Ab., p. 49 et ci-dessus p. 132; Roûdj est un district, situé à l'ouest de Alep, v. *lex. geogr.*, t. I, p. 487.
10) V. ibd. p. 470.

toires d'Emesse, appelés «Magzalân»]; puis, il continue son cours sous la forteresse des Courdes. Ses eaux sont limpides jusqu'au lac d'Emesse, [réservoir d'eau, entouré d'une enceinte, d'une construction solide, abondant en grands poissons, et qu'il traverse. A sa sortie, ses eaux sont troubles, comme celles du Nil et ne redeviennent limpides, qu'après avoir traversé le pays de Roûdj], il passe à Soweidiah et se jette dans la Méditerranée, comme nous l'avons dit précédemment.

V. La 5ème partie est la province de Therâblus (Tripolis), située sur la côte, avec la capitale du même nom[1]). Après l'occupation de l'ancienne ville par l'armée mahométane, sous le règne de Mélik el-Mançoûr Seif ed-Dîn Qilâwoun es-Çalihi, la nouvelle ville fût bâtie sur une des pentes du mont Liban, à 5 milles de celle-ci, aux bords d'un fleuve qui se jette dans la mer. Cette ville est située en partie dans une plaine, en partie sur des montagnes; elle s'étend sur les bords de la mer et dans l'intérieur du pays. Les sources abondent dans les environs, et un aqueduc y amène les eaux d'une rivière qui coule entre deux montagnes, et les porte de la source jusqu'à une hauteur de 70 coudées; la longueur de cet aqueduc est de 200 coudées. La rivière mentionnée, venant du mont Liban, continue son cours en dessous, arrosant les terres, et va se jeter dans la Méditerranée. Il n'y a presque pas de maisons, qui n'aient des arbres, par suite de l'arrosement de la terre. Les jardins de cette ville produisent en quantité des arbres fruitiers, comme on n'en trouve nulle part ailleurs; on y trouve de même la canne à sucre[2]), une espèce de figuier, des plantes amères en grande abondance et la colocassia; on peut aussi y avoir du poisson frais et un grand nombre d'oiseaux, particuliers à ce pays. — Parmi les districts, appartenant

---

[1]) V. Ab., p. 252; la prise de cette ville eut lieu 688 de l'Hég. = 1289, sous le sultan Mamlouk Seif ed-Dîn Qilâwoun, v. Weil, *Gesch. des Abbas Chalif.*, I, p. 162 suiv.

[2]) La canne à sucre a été répandue sur la côte de la Méditerranée, jusqu'à Tyr, et c'est depuis le temps des croisades, qu'elle a été connue en Europe; v. *l'hist. de Guillaume de Tyr*, liv. XIII, 3, p. 559 (*recueil d. hist. d. crois.*).



à cette ville et situés sur la côte, est Bat'roûn [Botrys], forteresse, prise par al-Mançoûr, avec un grand territoire;

Anafah, ville, située près de la mer et d'une construction solide. Les chrétiens y possèdent une grande église, et elle renferme un couvent qu'on dit être le premier couvent, dédié à la Vierge dans la Syrie; le second est à Antharse. Au temps de l'occupation mahométane, Mo'âwiah b. Abi Soflan l'a rebâtie sous le calife 'Ot'mân Ibn 'Affân, qui conquit Chypre, la Sicile et les îles de la Méditerranée; Dieu fit tomber ces îles en son pouvoir, après l'occupation d'Antharse et de l'île d'Arwâd[1]). Antharse était une forteresse grecque. Les forteresses d''Arqâ[2]) et d'H'albâ avec de grands territoires, divisés en districts et en arrondissements, auxquels appartiennent Djoûn et Rodjalia; ces deux forteresses sont maintenant détruites; Maraqyah[3]), ville grecque, située sur la côte avec un grand territoire.

Djoûmet 'Akkâr[4]) et Djoûmet Bashariah[5]), al-Kourâ et et-H'adat'[6]), sur la pente du Liban, du côté de la mer, avec des districts, où l'on trouve plus de mille villages; 'Akkâr, grande forteresse, bâtie par les Mahométans; une rivière, venant de la montagne qui domine la ville, lui donne l'eau nécessaire à sa consommation. La forteresse des Courdes[7]), dont le sommet domine les environs de Damas et la côte; de là, la vue s'étend sur Damas, Qârâ, Nebuk[8]), Ba'albek, jusqu'à la mer.

Aux districts de la nouvelle Tripolis appartiennent les forteresses de Da'wet que possedait Râshid ed-Dîn Mohammed, disciple d''Alâ ed-Dîn 'Ali, gouverneur de la forteresse Alamout en Perse, près de Qazwîn. Les habitants, connus sous le nom d'Ismaëliens, sont célèbres par leur incrédulité. Leurs forteresses sont les sui-

---

1) Sur l'occupation des îles de la Méditerranée par les Musulmans, v. Weil, *Gesch. der Chalif.*, t. I, p. 160; l'île d'Arwâd est située près de la côte d'Antharsous, v. ci-dessus p. 186.

2) Arqâ ou Erek est situé au nord de Tripolis.

3) V. Ab., p. 29 et *lex. geogr.*, t. III, p. 83. 4) V. Ab., p. 68.

5) C'est probablement la même place qu'Aboulfède nomme Tell-Bâsher, p. 233.

6) V. Ab., p. 263 et *lex. geogr.*, t. I, p. 291. 7) V. Ab., p. 258.

8) Sur ces deux villes, v. *lex. geogr.*, t. II, p. 377, t. III, p. 195 et Ab., p. 229.

vantes: Khéwâbî, Kahf[1]), avec une caverne, où se réfugia Râshid ed-Dîn, et où l'on dit qu'il est inhumé. D'autres prétendent qu'il s'y tient caché et qu'il en sortira un jour; la forteresse de Qadmoûs[2]), où apparaissent, dans les mois de Tammouz et d'Ab, une quantité de serpents, dont nous ferons mention ci-après en parlant des propriétés des divers pays. Les forteresses de 'Ollaiqet, Mainiqet[3]) et Roçâfat[4]), sur la pente de la montagne de Thirâz en Syrie; la forteresse d'Abou Qobeis[5]), et T'agr Miçjâf[6]); la dernière est la forteresse principale des Ismaëliens, qui de là envoyaient des assassins [Fedâwis[7])] dans tous les pays pour tuer les rois et les grands. La forteresse de Belâthounous[8]), bien fortifiée à onze portes, l'une située au dessus de l'autre; la forteresse triangulaire de Marqab [castrum Merghatum], bien fortifiée, sur le sommet d'une montagne, qui domine la mer; [elle a été bâtie par Râshid sur d'anciens monuments, puis rebâtie par les chrétiens; elle est aujourd'hui occupée par les musulmans, qui l'ont reconstruite[9]).

La forteresse de Sahjoûn, bien fortifiée, qui remonte aux Adites; on dit aussi qu'elle appartient au temps d'Auguste, l'empereur romain, connu sous le nom de César; ce n'est pas celui à qui l'on doit l'ère Julienne]. Cette forteresse, située au sommet d'une montagne, est d'un accès difficile; elle est entourée de 5 murailles et a un port, situé sur une langue de terre comme sur une île[10]).

Laodicée, entourée de 3 côtés par la mer; cette ville ressemble à Alexandrie par sa construction, mais elle n'a pas d'eau courante pour arroser son territoire; c'est pourquoi il n'y a guère d'arbres, et ses maisons sont anciennes. On y trouve une carrière de

---

[1]) V. Ab., p. 229.
[2]) V. Weil, *Gesch. der Chalif.*, t. III, p. 251, note 3.
[3]) Peut-être faut-il lire Moûnifet, nom général d'une forteresse, située sur une montagne.
[4]) V. Ab., p. 271. Thirâz est le nom d'une chaîne du Liban, v. ci-dessus p. 20.
[5]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 18. [6]) V. Ab. p. 229.
[7]) V., sur la signification de ce mot, Weil, *Gesch. der Chal.*, t. III, p. 207 et de Sacy, *Mém. sur la dynastie des Assassins, mém. de l'acad. des inscripts*, t. IV, p. 1—84.
[8]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 168. [9]) V. Ab., p. 255 et *lex. geogr.*, t. III, p. 82.
[10]) V. Ab., p. 257 et *lex. geogr.*, t. II, p. 173.



marbre blanc, vert et rayé; près de cette ville est situé le couvent Deir el-Fârous, d'une merveilleuse construction. Les chrétiens s'y rassemblent une fois par an. Le port de Laodicée est excellent et bien vaste, de sorte qu'il est continuellement fréquenté par de grands vaisseaux; il est fermé par une chaîne de fer, qui empêche les vaisseaux ennemis d'y entrer[1]).

Le port de Belâthounous[2]), bâti par Djébelet b. el-Aiham, le Gassanien, et rebâti sous le même nom au temps de l'Islam, est une ancienne ville, construite par les Sabéens; on y trouve des restes de la résidence royale du temps de Noé, d'Abraham et de Moïse; nous en avons déjà mentionné de pareils, en parlant des villes de Djérash, 'Ammân et Ba'albek. Il y a là une voie souterraine, par laquelle on peut aller à cheval jusqu'à un bâtiment, situé en pleine mer, et revenir sous la mer, en parfaite sûreté.

La ville de Balnyâs [Belinas][3]), du temps des Hébreux, des Grecs et des Romains, est riche en rivières, qui sortent près de la ville, et en jardins merveilleux le long de la côte; les enceintes de ces jardins sont baignées par les vagues de la mer et sont en outre arrosées par de l'eau douce. Lorsqu'on contemple la mer et les jardins, on dirait une grande plaine bleue, dont les bords verts et émaillés de fleurs, sont formés par les jardins. Un certain jour de l'année, les scorpions se rassemblent à Balnyâs dans un étang, près du rivage, aprés quoi on n'en voit plus aucun, jusqu'au même jour de l'année suivante. Nous en ferons mention ci-après à l'article des merveilles des divers pays. Entre Balnyâs et la ville de Djebelet[4]) se trouve une petite île, située dans une rivière très abondante, appelée Abtar, c. à d. «la mutilée», parce que, malgré son abondance et son impétuosité, elle ne coule que sur une petite étendue, et que les eaux en sont peu employées; elle ne forme aucune sinuosité, ni embranchement; cette île renferme les ruines d'une forteresse, appelée Boldet[5]), jadis admirable par sa beauté, mais détruite par la population elle-même, qui, à cause de

[1]) V. Ab., p. 256. [2]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 168. [3]) V. Ab, p. 29 et 254.
[4]) V. ibd. p. 254. [5]) V. ibd. p. 29 et *lex. geogr.*, t. I, p. 170.



ses discordes, se dispersa sur la mer.. Cette île est une des plus admirables par sa situation; d'un côté, elle est entourée par la mer, de l'autre, qui donne vers l'intérieur, par le fleuve, de sorte que l'eau salée et l'eau douce se réunissent et ne présentent au spectateur qu'une seule mer qui l'entoure de tous côtés. Parmi les districts, appartenant à Therâplus, on compte encore AL-BAQÎʿAT, NÂʿIM et les montagnes Nosairiennes, au nombre de 20 districts, situées entre Sahjoun et Laodicée, jusqu'à Bat'roûn et ʿAqoûrah[1]).

VI. La 6ème partie est le royaume de Çafad avec ses dépendances. ÇAFAD est une forteresse au sommet de la montagne de Canaʿan dans le pays de Djarmaq. D'abord simple village, on en fit ensuite une forteresse, appelée ÇAFAT, forme qu'on a changée en Çafad. Elle est bien fortifiée et était habitée auparavant par une congrégation de Francs, appelée Templiers; le roi ez-Zhâhir Rokn ed-Dîn Beibars es-Çâlih'i les y assiégea et s'en empara, après quoi, il tua tous les habitants au sommet d'une colline, située à côté, et, ayant détruit la ville, il y construisit, au milieu, une tour ronde, appelée «QOULLET», dont la hauteur est de 120 coudées et le diamètre de 70 coudées[2]). On monte au sommet de cette colline, par deux voies, et, par une rampe en limaçon sans degrés, 5 chevaux attelés de front peuvent passer dans l'intérieur de la tour. Elle contient 3 étages avec des chambres, des cours et des magasins et, sous l'édifice, il y a une citerne qui, pendant un siège, peut fournir à la garnison l'eau nécessaire pour un an; on en trouve une pareille sous le phare d'Alexandrie. Il y a aussi dans cette forteresse un puits, nommé SÂTOÛRAH, d'une profondeur de 110 coudées ordinaires de charpentier, sur une largeur de 6. Les barils ou betâti en bois, contenant une cruche d'eau, sont attachés à une corde, appelée Serbâq, de la grosseur du bras; lorsqu'un tel seau descend dans l'eau, l'autre monte à la surface du

---

[1]) Le district d'ʿAqoûrah est, selon la carte, accompagnant *la Palestine* de Robinson, situé au sud de Botrys.

[2]) C'était l'an 1266, où le sultan Beibars s'empara de la ville de Çafad et y fit le carnage ci-mentionné; v. Reinaud, *Extraits*, p. 494—98 et Robinson, *Palestine*, t. III, p. 578—602.



puits. Au bord du puits, il y a deux bras de fer avec des mains et des doigts; ceux-ci saisissent le bord du seau rempli, après quoi les deux mains le prennent pour verser l'eau qu'il contient, dans une cuve. Les deux barils sont mis en mouvement par une machine, qui est tournée par des mules, dressées à ce service, de sorte que la corde ne cesse de tourner sur la poulie, soit qu'elle monte ou qu'elle descende. Quand la mule, qui tourne la machine, entend le bruit de l'eau, tombant dans la cuve, et le traînage de la corde, elle retourne sur ses pas et donne à la machine le mouvement inverse, jusqu'à ce qu'elle l'entende une seconde fois; alors, elle change de nouveau de direction et ainsi de suite..

Quand on se penche sur la margelle du puits, en prononçant un mot au dessus de l'ouverture, on entend, un moment après, l'écho du mot qui, après être descendu jusqu'à la surface de l'eau, revient tout de suite, tel qu'on l'a dit. Si l'on crie, on entend un bruit et une résonnance de cri, semblable au tonnerre, à cause de la distance de l'eau et de la profondeur de ce puits.

Parmi les districts, appartenant à Çafad, est la forteresse de Shaqîf[1]), enlevée aux Francs par Mélik ez-Zhâhir; à elle appartient un grand district; le fleuve de Laitha [Lythâny] court sous la montagne;

Ma'alia[2]), belle forteresse, située dans les montagnes; dans le district, appartenant à Ma'alia, est la belle forteresse de Qorein [Montfort], située entre deux montagnes; elle appartenait autrefois aux Francs, mais elle fut ensuite occupée par Mélik ez-Zhâhir; elle possède un territoire, connu par sa beauté; là croît le melon musqué qui répand une odeur agréable et a une douce saveur, comme nul autre melon. On y trouve aussi des citrons, dont le poids va jusqu'à 6 rathls damasciens. La montagne d'Amilah[3]), riche en vignes, en olives, en siliques et en térébinthes, est peuplée de Rafidhites

---

[1]) V. Ab., p. 244 et Robinson, *Palestine*, t. III, p. 590 et 652.
[2] V. *lex. geogr.*, t. III, p. 123.
[3]) V. Ab., p. 228.



Imamiens. La montagne de Djéba' ou Gibea'[1]), de même peuplée de Rafidhites, est très haute, riche en courants d'eau, en vignes et en fruits.

La montagne de Djézîn, abondante en eaux et en fruits. La forteresse de Shaqîf Tîroûn, bien fortifiée sur une haute montagne, possède un district, gouverné par un naib; les machines de guerre sont impuissantes contre cette forteresse[2]). La montagne de Tibnîn, avec une forteresse et des districts, peuplés de Rafidhites Imamiens[3]).

La forteresse de Hounîn, sur un rocher, avec des districts[4]); Khaith[5]), appartenant à la haute Gaur, ressemble à la terre de l'Irâq par ses oiseaux, son riz, ses eaux chaudes et l'excellence de ses blés. Parmi les districts de Çafad, sont Mardj el-'Ojoûn[6]) et la terre de Djarmaq[7]), avec une ancienne ville Adite; une tribu d'Hébreux, les Djeramiqés, sont nommés d'après cette ville; les Cananéens habitent la vallée de Cana'an, ainsi nommée d'après Cana'an, fils de Noé. Nous citerons encore la montagne de Baqî'at, avec une ville du même nom, riche en eaux courantes, aux bords desquelles croît le cognassier; à elle appartiennent des districts, riches en oliviers, en arbres fruitiers et en vignes.

La montagne de Zâboûd, dominant la ville de Çafad, avec le village du même nom et un grand nombre d'autres. La population de cette montagne se compose de Druzes, de Hâkimites et d'Amariens. Ces peuples croient à l'éternité du monde et à l'incarnation de Dieu, mais rejettent les prophètes, refusent la loi révélée et admettent la transmigration des âmes; selon leur opinion, il n'y

---

1) Le nom Gibea' est très commun pour les chaînes de montagnes; celle-ci est peut-être identique avec celle, mentionnée par Robinson, t. III, p. 879.

2) Dans la géographie d'Ab., p. 245, nous trouvons deux forteresses, nommées Shaqîf: Shaqîf el-Arnoun et Shaqîf Tiroûn; un district Shaqîf est indiqué sur la carte de Robinson.

3) Sur cette forteresse, v. Robinson, *Palestine*, t. III, p. 647—52.

4) V. *The travels of Ibn Jubair* par M. Wright, p. 304; cette forteresse est indiquée sur la carte de Robinson.

5) De même indiqué sur la carte à l'ouest du lac el-Huléh.

6) V. Rob., *Pal.*, t. III, p. 607, 611 et ci-dessus p. 272. 7) V. ibd., t. II, p. 598 suiv.



a pas de résurrection; ils mangent la chair de pourceaux et d'animaux morts; ils n'observent pas le jeûne, la prière, le pélerinage, ni ne font l'aumône, et ils croient que H'âkim apparaîtra comme Dieu [qu'il soit sanctifié et élevé au dessus de leurs erreurs!].

A Çafad appartient encore Tibériade, autrefois capitale de l'Ourden; elle est construite en long sur les bords du lac de Tibériade; la longueur de ce lac est de 12 milles sur une largeur de 6 milles; il est bordé par des montagnes. De là sort le fleuve de Shari'at [le Jourdain], qui débouche dans la mer de Zogar [la mer Morte]. Aux bords du lac de Tibériade, il y a une quantité de sources chaudes, d'une température très élevée, appelées «h'amâmât», c. à d. thermes; l'eau de ces sources est saline et sulfureuse; on l'emploie contre les tumeurs de la peau, la gale, l'abondance du flegme et l'obésité excessive. On dit que dans ce lac est le tombeau de Soleimân b. David[1]).

H'itthîn, avec le tombeau de Sho'aib ou Jethro[2]); près de ce village, a eu lieu une grande bataille entre les Francs et les Mahométans, commandés par leur roi Çalah' ed-Dîn; ceux-là furent battus sur la montagne, une grande partie fut tuée, et leur roi fait prisonnier. Çalah' ed-Dîn éleva sur la montagne de H'itthîn une coupole, appelée coupole de la victoire[3]). A cette ville appartient Kaferkanna[4]), grand village, habité par des chefs de diverses tribus, connues par leurs révoltes et leurs brigandages et appelées Qais el-H'amrâ[5]).

Béthoûf [el-Buttauf], appelé Merdj el-Garq, terre, située entre des montagnes qui l'environnent de tous côtés. Les eaux pluviales y

---

1) V. Robinson, *Palestine*, t. III, p. 500 suiv., Ab., t. ar., p. 242, et Carmoly, *Itinér.*, p. 258. 385, 445.

2) V. Carmoly ibd., p. 185, 259.

3) Sur cette bataille, qui eut lieu 1187, où le roi Gui de Lusignan, le grand maître du Temple, fut fait prisonnier, v. Robinson, *Palest.*, t. III, p. 486 suiv.

4) V. Robinson ibd., p. 443.

5) Qais est le nom d'une tribu de Druzes, toujours en hostilité contre la tribu Jéméni, v. Niebuhr, t. II, p. 447 et Robinson, *Palestine*, t. II, p. 601; comme l'auteur nous informe ci-après, les deux tribus sont d'origine arabe.

forment un grand lac et arrosent la terre; si-tôt que le terrain se dessèche, les agriculteurs y sèment du blé comme les Egyptiens[1]).

A Çafad appartiennent encore:

La ville de NAZARETH, peuplée d'Hébreux et appelée SÂ'IR; de là sortit le Messie; le lieu, où l'ange annonça à Marie la naissance de Jésus, est connu et visité, tant par les chrétiens, que par les sectateurs d'autres religions. Le Pentateuche fait mention de cette ville et de la Mecque (que Dieu la glorifie!) pour annoncer les missions de Messie et de Mahomet; c'est ce qui résulte de l'explication du verset, Deut. XXXIII, v. 2: «Dieu vient de Sinaï», c. à d. Moïse b. Amrân avec le Pentateuche, «et il resplendit du mont Sâ'ir», c. à d. le Messie, le Nazaréen qui sortit de Nazareth, les montagnes de Sâ'ir signifiant les montagnes de Nazareth; «il s'élève sur Fârân et sur le territoire du Fârân», c. à d. la Mecque et l'Hidjâz, avec le prophète Mahomet et le Coran»[2]). La population de Nazareth fut le berceau du christianisme, son origine et son fondement; il se répandit au temps de Constantin, dont nous donnerons l'histoire ci-après;

EL-LADDJOUN [Legio-Megiddo][3]), unie à 'ASHÎR et HAWÂ; les habitants de l'Yémen peuplèrent Nazareth; de même, la population de Kaferkanna est issue de la tribu de Qais;

DJINÎN [Ginæa], petite ville avec un territoire[4]);

'ACCÂ, ÇOÛR, ÇAIDÂ, situées sur la côte; les deux dernières sont d'anciennes villes avec de grands territoires. On dit qu'Alexandre le grand, assiégeant la ville de Çoûr, ne l'atteignit ni de ses flèches, ni de ses pierres, lancées par ses machines de guerre[5]); [après avoir envoyé un détachement de ses guerriers qui, à l'insu de la garnison, entra dans la ville, il apprit que les assiégés avaient

---

[1]) V. Robinson, *Palestine,* t. III, p. 383 et la carte.

[2]) V. la même explication dans *lex. geogr.*, t. II, p. 328, et sur la ville de Sâ'ir ci-après, ch. IX, 3ème sect.

[3]) V. Robinson, *Palestine*, t. III, p. 412 suiv.

[4]) V. ibd. p. 386 suiv. et *lex. geogr.*, t. I, p. 279.

[5]) Le morceau en paranthèse ne se trouve pas dans les mnscrts. de St. Pét. et de Leyde.



tourné toute leur attention sur les moyens de s'abriter contre ses projectiles. Alors, selon le conseil des généraux d'Alexandre, on fit retentir les timbales de l'armée, à l'aube du jour, devant la ville; au même temps, on donna l'assaut, et on réussit à ouvrir les portes, pendant que la population restait surprise et consternée.]

La ville d''Accâ, bâtie par 'Abd el-Mélik b. Merwân et occupée par les chrétiens, fut reconquise par Çalâh' ed-Din Jousouf b. Eijoub ou Mélik en-Nâçir, le même qui, battu par les chrétiens, laissà également la ville de Çoûr en leur pouvoir[1]; mais elle fut reprise de nouveau et dévastée par Çalâh' ed-Dîn Khalîl b. el-Mélik el-Mançoûr, qui remporta une victoire complète et brillante et qui, en 47 jours, conquit les villes de 'At'lît'[2], H'aifâ, Iskandérouneh, Çoûr, Çaidâ, Beirouth, Djoubail, Anifa, Bat'roûn et Çarafand[3].

VII. La 7ème partie est la province de Kerak [Kerak Moab][4], avec une belle et grande forteresse du même nom, située au sommet d'une montagne; ses fossés sont formés par des vallées d'une grande profondeur. On dit qu'elle fut jadis un couvent grec, mais fut transformée en forteresse. A cette partie appartient Shaubek [Mont Royal][5], forteresse et ville riche; elle a des arbres fruitiers et des sources abondantes;

Ma'ân [Mâon], petite ville au bord du désert, peuplée d'une tribu de Bné-Omaija, qui depuis la quittèrent; à présent elle sert de station aux pélerins, à l'arrivée et au retour desquels on arrange une foire[6];

---

[1]) Cet échec devant Tyr arriva l'an 1187, avant la 3ème croisade sous Richard coeur de Lion et Philippe Auguste; cent ans plus tard, le roi d'Egypte Mélik el-Ashraf Çalah' ed-dîn Khalîl fut maître de Tyr, après la prise d'Accâ 1291, et presque toute la Palestine tomba au pouvoir des musulmans; v. Reinaud, *Extr.*, p. 573.

[2]) 'At'lît' (castrum Peregrinorum) est situé sur la côte au sud de H'aifâ et du promontoire Karmel.

[3]) Cette ville correspond probablement à l'ancien Zarepta, situé au sud de Çaida [Sidon], v. la carte de Robinson et *lex. geogr.*, t. II, p. 153.

[4]) V. Robinson, *Palestine*, t. III, p. 118—125.

[5]) Shaubek est situé au sud de Kerak, v. ibd. p. 120

[6]) V. ibd. p. 127 et Ab., p. 229

Le district de Djebâl (Gébalene) avec la ville de Sherât[1]); la ville de Qâb, à une distance de 12 milles de la dernière; le village de Moutah[2]). Au district de Kerak appartiennent encore: Ledjoûn[3]), H'esâ [Wâdi-l-Ahsy ou es-Safieh][4]), Azraq[5]), Salth [Philadelphia][6]), Wâdi-Moûsa [Petra][7]), Wâdi bnê-Namîr, Djébel Dhebâb, Djébel bnê-Mahdi, Sala'[8]), forteresse, le pays de Madyan[9]), celui de Qolzoum [Clysma] et le Rayân. Dans le Gaur inférieur sont situés: Zarqa[10]), Azraq, Djefâr[11]), Tîh (le désert), Zogar avec le district de Sâfiah[12]), où croît une espèce de dattier, semblable au berny et à l'azâd[13]) dans l'Irâq.

'Ammân [Rabbath-Ammon], dont les ruines seules subsistent, avec son district.

Le pays de Balqâ, avec la forteresse de Kerak [Kir-Moab], trésor des Turcs; c'est la résidence d'un Nâib.

VIII. La 8ème partie est le royaume de Gazza, auparavant connu sous le nom de Gazza-Hâshim, riche en arbres; elle fait l'effet d'une nappe étendue sur les collines de sable pour l'armée musulmane et pour tout voyageur qui va en Egypte et en Syrie[14]). Parmi les villes, situées sur la côte, est: 'Asqalon, grande ville, possédée auparavant par les Francs; les Musulmans l'ont depuis

---

1) V. Robinson, t. III, p. 103; Sherât est aussi le nom de tout un district, situé au sud du Djébâl.

2) V. Ab. Géogr., t. I, p. 247, où sa situation est indiquée à une journée de Kerak.

3) Cette ville, bien différente de l'autre récemment mentionnée [Mégiddo], est située, d'après le *lex. geogr.*, t. III, p. 9, près de Teimâ sur la route de la Mecque.

4) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 302 et Robinson, t. III, p. 31.

5) V. Ab., t. ar., p. 229, note 1; *lex. geogr.*, t. I, p. 54; Rob., t. III, p. 925.

6) V. ci-dessus p. 272. 7) V. Robinson, t. III, p. 135 suiv.

8) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 44. 9) V. ibd. t. III, p. 64.

10) Zarqâ est le nom de la rivière Jabbok, qui se jette dans le Jourdain.

11) Djéfâr est le nom du district entre l'Egypte et la Palestine, v. *lex. geogr.*, t. I, p. 258 et Ab., t. II, 1, p. 150.

12) Zogar est situé sur la côte orientale de la mer Morte et Gaur es-Sâfiah vers le Sud; v. Rob., t. III, p. 31.

13) Sur ces deux espèces de dattier, v. Ibn Batoutah, t. II, p. 252.

14) Comp. la description de Robinson, t. II, p. 638 suiv.

lors dévastée; Jaffa, Césaréa, Arsouf[1]), Dâroûm[2]) et el-ʿArysh[3]). Parmi les districts, situés dans l'intérieur, est le désert des Israëlites avec les villes israëlites de Qades, H'owairiq, Khalaçah [Elusa], Khalouç [Lyssa], Saba' [Beer-Saba][4]), Madourah; toutes ces villes sont situées dans le désert.

Parmi les districts, situés entre les montagnes et la mer, sont le Tell-Himâr, Tell-Çâfiah[5]), Qaratiâ[6]), Bait-Djebrail, la ville de Khalîl (d'Abraham), c. à d. Hebron, et Bait oul-Moqaddas [Jérusalem]. Toutes ces villes ont des nâibs, auxquels sont soumis un grand nombre de territoires. A Jaffa, il y a une pierre très remarquable, située dans la mer près du rivage; à une certaine époque de l'année, toutes espèces de poissons y font leur pélerinage, de sorte qu'il n'y a dans la mer aucun poisson qui n'y vienne. — Ici finit la description des huit provinces de la Syrie.

Auparavant la Syrie était divisée en 4 parties, appartenant à 4 rois, dont les résidences étaient Damas, Emesse, Tibériade et Iliah [Aelia-Augustina]. Qinnesrin, au temps de l'Islam, faisait partie de l'Emesse, mais elle en fut séparée par Moʿâwiah b. Abi Sofiân. Après que les habitants de l'Irâq, qui avaient pris son parti, eurent combattu ʿAli, Moʿawiah les établit à Qinnesrin, ʿAwaçim et T'ogour et en forma un district à part, séparé de l'Emesse. La Syrie resta dans cet état jusqu'au temps du calife Rashîd, qui sépara les districts d'ʿAwaçim et T'ogoûr et en forma une province particulière, l'an 170 de l'Hég. Alors la Syrie fût divisée en 6 parties (Djound). — Quant aux T'ogours ou forteresses de la frontière, elles sont divisées en deux parties: les T'ogours Djézériah et les T'ogour Shâmiah, divisées par la montagne de Lokâm. Les Djézériah comprennent les forteresses suivantes: Malathia, en grec

1) Arsouf, situé au nord de Jaffah, v. Rob., t. III, p. 258, note 5.
2) Dâroûm, au sud de Gazzah, v. ibd. p. 637, note 2.
3) el-ʿArysh correspond au nom grec de Rhinocoloura, située sur la frontière de l'Egypte, v. Ab. Géogr., t. II, 1, p. 150.
4) V. Rob., t. I, p. 337 et *lex. geogr.*, t. II, p. 10.
5) Tell-Çâfiah est située au nord de l'Eleutheropolis, v. Rob., t. II, p. 622.
6) Qaratiâ est située à l'ouest de Bêtdjibrin ou Eleutheropolis, v. *lex. geogr.*, t. II, p. 397 et Rob., t. II, p. 631.

Malathâjâ, à une distance d'un mille de l'Euphrate, Kamakh, à l'ouest de ce fleuve[1]), Shimshat [Samosate][2]) de même, Bîrah, sur la rive orientale de l'Euphrate; Hiçn-Mançour et Qala't-er-Roum, sur la rive occidentale; H'adat' el-H'amrâ[3]), rebâtie par Mahdi et appelée Mohammédiah; les Arméniens la nommaient Kîtoûk; Mar'ash, bâtie par Khâlid b. Walîd et reconstruite par Merwân b. el-H'akim et après lui par Mançoûr. Ces districts sont appelés T'ogours, parce que les peuples vaincus de H'aurat[4]) s'y établirent et firent des invasions dans les pays des Grecs.

Les T'ogoûr Shâmiah ou forteresses syriennes comprennent: Tharsous, bâtie et élevée au rang de ville sous Rashîd, l'an 172 de l'Hég.[5]); elle est traversée par le fleuve de Baradân, qui se jette dans la mer; Ad'anah, bâtie par Rashîd et située au bord du fleuve Sîh'ân, sur lequel est élevé un pont, dépassant en longueur 170 coudées[6]); Miçîçah, traversée par le fleuve de Djîh'ân qui la divise en deux parties, réunies par un pont; l'une de ces parties s'appelle Kaferbeta[7]) ou Kafertaia et est voisine de la première des T'ogoûrs, appelée Hârouniah, bâtie par Hâroun er-Rashîd, au commencement du califat de son père[8]); Sis, dont le nom originaire était Sîsa[9]). Lorsque les Arméniens se furent emparés de ces forteresses, ils firent de Sîsa la capitale de royaume. Ajâs, appelée Ajâd', port de Sîs, est située sur la côte[10]).

Le plus grand des districts de la Syrie est à présent Damas, puis H'aleb, Theraplus, H'émath, Çafad, Gazzah, Kerak et enfin Emesse.

---

[1]) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 339 et 511.
[2]) V. Ab. Géogr., t. ar., p. 276.
[3]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 291 et Ab. Géogr., t. I, p. 263.
[4]) H'aurat est située aux environs de Bâlis sur la frontière entre la Syrie et l'Irâq; v. *lex. geogr.*, t. I, p. 328.
[5]) V. ibd., t. II, p. 200. [6]) V. Ab., p. 249.
[7]) V. ibd. p. 250. [8]) V. ibd. p. 235.
[9]) V. ibd. p. 257. [10]) V. ibd. p. 248.

X^e Section. — *Sur la péninsule Arabique et sa division en 5 parties.*

Ce pays est appelé péninsule Arabique, parce que, entouré par la mer Indienne, la mer Rouge, l'Euphrate et le Tigre, il n'est habité que par des Arabes indigènes et des Arabes naturalisés. Sa longueur, depuis ʿAden Abyan[1]) jusqu'à la frontière de la Syrie, du Sud au Nord, est de 40 journées, et sa largeur, depuis Djiddah sur la côte de la mer Rouge jusqu'à ʿOd'aib[2]) et la frontière de l'Irâq, de l'Ouest à l'Est, est de 25 journées. Elle est divisée en 5 parties. Comme elle est située au sud de la Syrie et à l'ouest de l'ʿIrâq, nous la décrirons ici à la suite des pays, placés sur la frontière de la Syrie.

I. La 1ère des 5 parties est l'Hidjâz, avec deux villes, dont l'une est la Mecque [que Dieu la glorifie!], l'autre Médine, la ville du prophète. La Mecque, appelée aussi Becque, est entourée de montagnes, parmi lesquelles nous citerons Abou-Qobeys[3]), montagne très haute qui domine le temple, et deux grandes montagnes, appelées Qoʿayqiân[4]) ou Akhshebân. La hauteur de cette chaîne, depuis le point le plus élevé jusqu'à la partie la plus basse, est d'un mille, et sa largeur, depuis le pied du mont Adjiâd[5]) jusqu'à Qoʿayqiân, est de $^2/_3$ de mille. L'étendue du territoire saint est, du côté de Médine, de 3 milles, du côté de Djiddah 10 milles, du côté de Thâyef 11 milles, du côté de l'ʿIrâq 6 milles; sur chaque côté, on a érigé une borne, servant à en indiquer le commencement. On dit que ces bornes ont été érigées par ʿAdnân, de peur qu'on n'ignorât les frontières du saint territoire qui entoure la ville et qui renferme des plaines, des parties basses, des terrains montagneux, et des champs. La Mecque reçoit l'eau nécessaire par des aqueducs, construits par Zobeidah[6]),

---

1) Sur le nom d'ʿAbyan, v. Ab. Géogr., trad. par Reinaud, t. II, 1, p. 127.
2) Sur ce puits, situé aux environs de Qadésiah, v. Chr. Ar., t. III, p. 58.
3) V. Ab., trad., p. 100. 4) V. ibd. et *lex. geogr.*, t. I, p. 35.
5) Sur Adjiâd ou Djiâd, montagne près de la Mecque, v. *lex. geogr.*, t. I, p. 28.
6) Sur Zobeidah, l'épouse célèbre de Hâroun er-Rashîd, v. Weil, *Gesch. der Chalif*, t. II, p. 164.



lesquels partant de l'endroit, appelé Moshallash, sont alimentés par des puits et des rivières. A la Mecque appartiennent les districts [mikhlâfs] de NEDJ et de TÉHAMA. Le mot «mikhlâf» signifie territoire, arrondissement, champ, pays ou district.

Dans le mikhlâf de Nedj sont situés: THÂJEF, appelé ainsi, parce que, au temps du déluge de Noé, il fut détaché de la Syrie, et, après avoir été emporté par les eaux, il s'arrêta à la place, où il se trouve maintenant; c'est pourquoi il produit en abondance les mêmes fruits qu'on trouve en Syrie; son nom ancien était Wedjâ[1]); c'est dans le mikhlâf de Nedj que la Mecque s'approvisionne de fruits; QARAN[2]), NEDJRÂN[3]), MARR-ZHAHRÂN ou la vallée de Marr; le nom Marr est le nom d'un village et Zhahrân celui d'une vallée[4]); OKAZH[5]), MENDJEREH, KINDAH, DJORESH[6]), SERÂT, TÉHÂMAH[7]), NOU'M[8]), 'AK[9]), DHINKÂN ou DHANKÂN, BÎSH[10]), WÂDHI-NAKHLEH[11]), D'ÂT OUL-'YRQ[12]) et YALYAL[13]); toutes ces vallées sont très riches en eaux et en céréales, habitées par de nombreuses tribus. A la Mecque appartiennent les villes suivantes, situées sur la côte: DJIDDAH[14]), HALY, SIRRAIN[15]), MAHDJEM[16]), SHARDJEH[17]) et ABJÂT-H'OSEIN[18]).

MÉDINE [que la paix éternelle soit avec elle!], appelée aussi

---

[1]) Le texte étant parfaitement altéré dans tous les manuscrits par une lacune, nous avons traduit ce qui manque, d'après la note ajoutée dans l'édition du texte d'Aboulfède, p. 101, n. 14, dont Dimashqui semble avoir voulu rendre le contenu.

[2]) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 403.

[3]) V. ibd. t. III, p. 199 et Ab., t. II, 1, p. 125; cette ville est célèbre par le massacre, fait par Abou-Nowas parmi les chrétiens.

[4]) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 224 et III, p. 78.

[5]) Ville célèbre par sa foire, v. Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 296.

[6]) V. Ab., t. II, 1, p. 130.

[7]) Sur Téhamah, mot qui signifie un lieu bas et malsain, v. ibd. p. 101.

[8]) V. *lex. geogr.*, t. III, p. 220. [9]) V. ibd. t. II, p. 271.

[10]) V. ibd. t. I, p. 189. [11]) V. ibd. t. III, p. 204 et Ab., p. 128.

[12]) V. ibd. et t. II, p 250; cette place est située sur la frontière entre Téhamah et Nedjd.

[13]) Située aux environs de Médine, v. ibd. t. III, p. 346.

[14]) Sur Djiddah, le port de la Mecque, v. Ab. t. II, 1, p. 124.

[15]) V. ibd. p. 123, 125 sur les deux villes maritimes Haly et Serrain.

[16]) V. ibd. p. 120. [17]) V. ibd. p. 122.

[18]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 186 sous l'article Bait-H'osein.

THÂBEH, THAIBEH[1]), YAT'REB et MAH'BOUBEH, est située dans un terrain montagneux; près d'elle se trouvent deux montagnes, appelées les deux Akhschâb, l'une Ohoûd, l'autre 'Air[2]) et quatre rivières: Wâdi Qenât[3]), Wâdi Bothh'ân, Wâdi-l-'Aqîq, le grand et le petit, dont les eaux se rassemblent au temps des pluies, quand les torrents débordent, en un lieu, appelé H'ARRÉ BNÊ-SOLEIM[4]); puis, elles se répandent dans un courant d'eau, appelé Wâdhi-l-Gâbet[5]) et dans un autre, appelé Wâdhi-l-Idhem[6]); après quoi elles forment deux puits, dont l'un s'appelle Bîr-Roumat[7]), l'autre Bîr-'Arwet[8]). Les enceintes de Médine ont été construites par Qasim ed-Daulah Aq-Sonqor, gouverneur de H'aleb qui y rassembla des ouvriers de divers pays et les y domicilia. Le territoire saint, que Dieu a consacré, est situé entre les deux Lâbet[9]) ou montagnes déjà mentionnées. A Médine appartiennent le district EL-'AROUDH[10]), qui s'étend sur al-Kawr, et les villages: TAIMÂ[11]), DOÛMET EL-DJENDEL[12]), FOR'[13]), D'OÛ-L-ROUMMAH[14]), WÂDI-L-QOURÂ[15]), FEDEK[16]), KHAIBAR[17]), QOURÂ 'ORAINET[18]), JAMBO[19]), SEJÂLET[20]), ROHÂTH[21]), OKH'OL[22]), MADYAN[23]). Le port de Médine, appelé Djâr,

---

1) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 218. 2) V. Ab., t. II, 1, p. 115.
3) V. sur ces trois rivières *lex. geogr.*, t. I, p. 159, t. II, p. 451.
4) V. Ab., t. II, 1, p. 104 et *lex. geogr.*, t. I, p. 298.
5) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 299. 6) V. ibd. t. I, p. 73.
7) V. ibd. p. 492. 8) V. ibd. t. II, p. 253, note 3.
9) Le mot «lâbet», synonyme de «H'arré», signifie un lieu, couvert de pierres noircies et calcinées par le feu; v. *lex. geogr.*, t. III, p. 1 et t. I, p. 297 sous l'article «H'arré»; comp. la description de Médine dans Jacubi Kitab el-Boldân, p. 97 suiv.
10) Sur la signification de nom «el-'Aroudh», qui peut comprendre Médine, la Mecque et l'Yémen ou la Mecque et Thayef avec leur territoire, v. Ab., t. II, 1, p. 102 et *lex. geogr.*, t. II, p. 252.
11) V. Ab., t. II, 1, p. 117. 12) V. ibd. p. 130. 13) V. ibd. p. 129.
14) Une place, nommée Roumet, est mentionnée dans *lex. geogr.*, t. I, p. 484, aux environs de Médine.
15) Sur Wâdi-l-Qourâ, situé au nord de Médine, v. Ab., t. II, 1, p. 130 et Johansen, *Hist. Jemanæ*, p. 298.
16-17) V. Ab., t. II, 1, p. 130 et *lex. geogr.*, t. II, p. 337.
18) V. *lex geogr.*, t. II, p. 254 et Edrisi par Jaubert, t. I, p. 142.
19) V. Ab., t. II, 1, p. 119.
20) Sur Sejâlet, située sur la route de Médine à la Mecque, v. *lex. geogr.*, t. II, p. 75.
21) V. ibd. t. I, p. 493. 22) Nommé par Edrisi Akhel, v. t. I, p. 143.
23) V. Ab., t. II, 1, p. 116.

est situé sur la mer Arabique[1]), à trois journées de Médine, sur une presque-île, environnée de trois côtés par la mer. Aux environs de Nokheil[2]), près de Médine, on trouve une grande quantité de sauterelles, dont, d'après ce qu'on dit, le corps est composé de 13 membres, appartenant à d'autres grands animaux: savoir la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, le cou du taureau, les cornes du cerf, la poitrine du lion, le ventre du scorpion, les ailes de l'aigle, la cuisse du chameau, les pieds de l'autruche, la queue du serpent.

II. La 2ème partie de l'Arabie est l'Yémen, pays célèbre et jadis un grand royaume, comprenant 24 districts ou mikhlâfs. Au commencement de l'Islam, l'Yémen était divisé en trois parties, chacune gouvernée par un roi; la 1ère ayant pour capitale Çana'a[3]), la 2ème Djaned[4]), la 3ème Zhafar[5]). Par la nature, ce pays est divisé en deux parties: Téhamiah et Nedjdiah, c. à d. le bas et le haut Yémen. La capitale de la Téhamiah est Zabîd, résidence du sultan; elle renferme en outre les villes suivantes:

Djaned, entourée de murailles avec 7 fossés et traversée par un fleuve qui vient des montagnes; la côte, appelée 'Alâfiqat[6]), en fait partie.

Qah'mat, traversée par une rivière qui vient d'une montagne, appelée Four'[7]);

Kadrâ, près d'une rivière qui prend sa source dans la vallée des ruisseaux[8]);

Mahdjem, ville abondante en fruits, surtout en bananes, près d'une rivière, appelée Sourdad, sortant du Noub[9]).

Medjâl, située sur un fleuve, sortant des montagnes de H'ouwir (?)[10]).

---

[1]) V. Ab., t. II, 1, p. 109. [2]) V. *lex. geogr.*, t. III, p. 205.
[3]) V. Ab., t. II, 1, p. 127. [4]) V. ibd. p. 122. [5]) V. ibd. p. 124.
[6]) V. ibd. p. 121. [7]) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 390.
[8]) V. ibd. p. 481 et Johansen, *Hist. Jemanæ*, p. 279.
[9]) L'auteur a déjà nommé cette ville ci-dessus; sur la rivière Sourdad, v. ci-dessus p. 147; sur Noub, montagne de Çana'a, v. *lex. geogr.*, t. III, p. 234.
[10]) Ce nom est écrit dans nos manuscrits «Mahâl»; peut-être faut-il lire «Mahâlib», district situé dans l'Yémen, v. Johansen l. c., p. 281 et *lex. geogr.*, t. III, p. 46.

H'ARADH, située aux bords d'une rivière qui sort du pays de Khaulân[1]).

RÂH'ET[2]), traversée par une rivière qui vient du Nedjd ou de la contrée montagneuse. Quant au pays de Nedjd, le mot Nedjd signifiant désert, contrée inculte et montagne, la partie la plus élevée est la Téhamat et l'Yémen, et la partie la plus basse l'Irâq et la Syrie. Il s'étend depuis Mahret jusqu'à l'Hidjâz, sur une distance de 20 parasanges; sa capitale est 'ADEN, connue sous le nom d''ADEN ABYÂN et située sur la côte; on y entre par une porte, formée par la montagne, comme dans la ville de Kérak en Syrie. Elle a un port qui sert de relâche aux vaisseaux, destinés pour la Chine, l'Inde, le Kirmân, la Perse et l''Omân. Les habitants y sont réduits à recueillir les eaux de pluie; elle n'a pas de verdure, tout lui étant apporté à une distance d'une journée. - Tout près est située la ville d'ABYÂN avec un port, appelé MAHL[3]), dont les habitants demeurent dans des huttes de roseaux; à cette ville appartient un territoire, abondant en villages. — Parmi les villes, situées dans les montagnes, est ÇANA'Â, jadis capitale de la province de l'Yémen et malsaine à cause de l'abondance des fruits; elle est traversée par un fleuve, appelé Sirâr, qui se jette dans le Senwân, en formant un lac, dont les eaux débordent pendant les pluies de l'été[4]).

ZHAFÂR a appartenu jadis aux Tobbas[5]);

T'IZ ou TA'AZ[6]), bien fortifiée et maintenant résidence du sultan, est située entre deux villes, dont l'une s'appelle MA'ZIBET (?), l'autre 'ADANET[7]); elle est traversée par un fleuve qui sort de la montagne de Çabir[8]). Sur cette montagne sont situés un grand

---

[1]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 296 et Johansen l. c., p. 274. Le district de Khaulân est situé près de la mer, au sud de Téhamat, v. *lex. geogr.*, t. I, p. 375.

[2]) V. ibd. p. 452.

[3]) V. Ab., t. II, 1, p. 126 et Edrisi par Jaubert, t. I, p. 51 suiv.

[4]) Sur la rivière Sirâr, v. *lex. geogr.*, t. II, p. 20, où le lac ci-mentionné s'appelle Shafwân.

[5]) V. Ab., t. II, 1, p. 124. [6]) V. ibd. p. 121 et Niebuhr, *Reisebeschr.*, t. I, p. 349.

[7]) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 241 et Niebuhr, *Beschr. von Arab.*, p. 242.

[8]) V. *lex. geogr.*, p. 146 et Reinaud, trad. d'Ab., p. 127.

nombre de villages, dont le principal se nomme Lâ'ah; on y monte en une journée de marche, et la montagne s'étend sur un espace de 24 parasanges[1]);

La ville de Djaned, avec une grande mosquée, bâtie par Mo'âd b. Djébel[2]);

La ville de Djoubleh, appelée «ville des deux fleuves», parce qu'elle est située entre deux fleuves[3]);

La ville de Dhimloüéh, forteresse sur un sommet élevé[4]), remplie d'or et d'objets précieux, appartenant aux rois de l'Yémen et aux grandes familles du pays; la ville est comme un faubourg de la forteresse et porte aussi le nom de Djered.

Parmi les forteresses du sultan dans l'Yémen, nous citerons: Anwer; elle est située dans le district de Wâdi-s-Sojoûl, qui contient des villages bien bâtis[5]);

La forteresse de Mat'ouéh dans le district de Zabîd, riche en villages[6]);

La forteresse d''Arousein[7]) dans le district d''Alwan el-Kourdi, abondant en villages;

D'imâr ou D'amâr, appartenant au pays de l'Yémen, est une ville, entourée de murailles, riche en fontaines et en jardins[8]);

Les villes de Ça'deh et de Khaywân, bien peuplées, avec de grandes auberges et des bains[9]);

La ville de Mâreb avec des restes du trône de la reine Balqîs, consistant en colonnes de grande dimension[10]). Dans le district, entre Cana'â et H'adhramaut, il y a une montagne avec une caverne, fermée par un rempart, où les eaux de pluie et de fon-

---

1) V. Niebuhr l. c., p. 242 et *lex. geogr.*, t. III, p. 3.
2) V. Niebuhr, ibd. p. 242 et Ab. trad., p. 123. Sur Mo'âd b. Djébel, un des principaux compagnons du prophète, v Ab., *Ann. Islam.*, t. I, p. 244.
3) V. Ab. trad., p. 122 et Niebuhr, ibd. p. 238.
4) V. Ab. trad., p. 121 et Niebuhr, p. 243.
5) Dans *lex. geogr.*, t. I, p. 99 est nommée une forteresse Anouer.
6) V. ibd. t. III, p. 41. 7) V. ibd. t. II, p. 252.
8) V. Ab. trad., p. 123 et Niebuhr, p. 235. 9) V. Ab. trad., p. 128.
10) V. Ab., p. 130. Sur la reine Himyarite Balqîs et Mareb, v. Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 75 suiv. et *Journ. Asiat.*, Jan. 74, l'art. d'Arnaud.



taines se rassemblent. Quand on veut apprivisionner les villes d'eau, on ouvre une écluse, autant que cela est nécessaire; puis, on la referme par des machines[1]).

Aux pays, situés dans les montagnes, appartiennent encore les deux Serw[2]): le Serw du Loubn et le Serw de Mil; les deux districts sont réunis et abondent en forteresses, ressemblant à des villes; telles sont ʿAdjer (?), Beidhâ, Qaren, D'oû-Qiâm, D'oû-Djembil, Dounaq. Ces deux districts s'étendent du sud de l'Yémen jusqu'au nord de l'Hidjâz et sont peuplés d'Arabes qui parlent la langue la plus pure.

III. La 3ème partie de l'Arabie est le pays de H'adhramaut, riche en villes; on y trouve deux grandes capitales, l'une appelée Térym, l'autre Shibâm[3]), située sur le sommet d'une montagne. Sur la côte sont situés deux ports, dont l'un s'appelle Shéboumeh[4]), l'autre Shih'r[5]); celui-ci n'a pas de ville, les habitants demeurent dans des huttes de roseaux. El-Mélik el-Mozhaffer, roi de l'Yémen, y a construit de nos jours, vers l'an 670, une ville fortifiée, dans les environs de laquelle croît l'arbre qui fournit l'encens [olibanum thus][6]); puis, la côte s'étend jusqu'aux montagnes qui sont formées de sables mobiles et accumulés par les vents [el-Ah'qâf[7])], sur une distance de 350 parasanges.

Suit le district de Mahrah, dont la capitale Zhifâr, bâtie par Ah'med b. Mohammed, l'an 620, est aussi appelé Ahmédiah; la ville de Mirbâth, sur la côte, perdit de son importance après la fondation d'Ahmédiah[8]), qui resta résidence de la postérité de son fondateur.

IV. La 4ème partie est l'ʿOmân, appelée d'après ʿOmân b. Lauth, le prophète; elle a une circonférence de 300 parasanges. Les

---

1) Comp. la description de ce bassin, Niebuhr, *Beschr. von Arab.*, p. 277 et *Journ. As.*, l'art. c. 2) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 29.
3) Sur ces deux villes, v. Ab. trad., p. 132 et *lex. geogr.*, t. II, p. 90.
4) Ce nom est écrit, dans les manuscrits de St. Pétersb. et de Leyde, Shermeh.
5) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 97.
6) V. *Voyages d'Ibn-Batoutah*, par Defrémery, t. II, p. 214. 7) V. ibd. p. 203.
8) V. Ab., t. II, 1, p. 125 et 135; *lex. geogr.*, t. II, p. 222 et t. III, p. 72; *l'Arabie*, par Noel Desvergers, p. 24.

côtes consistent en plaines sablonneuses, mais au delà sont des pays hauts et montagneux; elle est fertile en palmiers, en bananiers et en grenadiers. La capitale en était auparavant ÇOH'ÂR, ainsi appelée, selon la tradition, d'après Çoh'âr b. Irem. Après sa destruction par les Caramathes, fût bâtie[1])

QALHÂT, située sur la côte, avec un port. Parmi les villes, situées aux environs de Qalhât, est ÇOÛR[2]), près de la mer; la ville de MASQATH, fréquentée, à un certain temps de l'année, par des plongeurs qui y pêchent des perles et habitent des huttes de roseaux[3]);

La ville d'ADEM, entourée de murs, dans l'intérieur du pays[4]);

La ville de MENAH', entourée de murailles, battues par les vagues de la mer;

KHARQÂN, RADMÂ[5]) et NAZWÂ[6]), la dernière située dans une vallée entre deux montagnes;

La forteresse de BAHLÂT sur le sommet d'une montagne d'un accès difficile[7]);

DJOULFAR et BERMÂL, deux districts, peuplés d'une espèce de singes dangereux pour les habitants, qui sont avec eux en guerre continuelle comme avec des hommes. Ces deux districts sont traversés par la rivière Faladj, sortant du Djoulfâr; après avoir arrosé les villes de MENÂH' et DJOULFÂR, elle se jette dans la mer[8]). Aux environs de Bermâl, il y a un animal de la forme d'une fourmi, mais de la grosseur d'un agneau; il tue les hommes, quand il en trouve. Tout près de ce fleuve, il y a un pays, nommé Wabâri[9]); lorsqu'on s'en approche, il paraît très fertile et riche en vignes,

---

[1]) V. Ab., t. II, 1, p. 136 suiv.

[2]) Sur les villes de Qalhat et Çour, v. Niebuhr, *Beschr. von Arab.*, p. 298.

[3]) V. ibd. p. 296.

[4]) Indiquée sur la carte de Niebuhr, qui de même appelle la ville suivante Menach.

[5]) V. *lex. geogr.*, t I, p. 468.

[6]) V. Niebuhr, *Beschr. von Arab.*, p. 296; *lex. geogr.*, t. III, p. 208 et Ibn-Batoutah, t. II, p. 227.

[7]) V. Niebuhr, p. 296 et *lex. geogr.*, t. I, p. 184.

[8]) V. Edrisi par Jaubert, t. I, p. 153 et ci-dessus p. 147.

[9]) V. *lex. geogr.*, t. III, p. 274.



en palmiers et en sources; mais, quand on veut y pénétrer, la figure se couvre d'une épaisse poussière, et si l'on persiste, on est renversé et suffoqué; on dit qu'une des montagnes du pays de Thay est contiguë à ce district, et qu'elle est aussi inabordable. On raconte que cette terre est peuplée d'une espèce de creatures, appelées Nisnâs[1]), qui tiennent le milieu entre les hommes et les génies. D'après une tradition, la postérité de 'Ad le premier était douée de corps gigantesques, mais Dieu les ayant atteints par sa vengeance, les punit et les dédoubla, de sorte que chaque individu ne consistait qu'en une moitié d'homme avec un oeil, la moitié de la tête, de la bouche et de la poitrine, une main et un pied; ce sont les Nisnâs; ils sont errants et dispersés dans les forêts et les marais jusqu'à la côte. D'après une autre opinion, cette forme serait naturelle chez eux, et ils descendraient de Nisnâs b. Amîm b. Lâoud. Ils infestent les champs, situés dans leur voisinage; c'est pourquoi on leur donne la chasse avec des chiens, et on les mange. Un voyageur nous a raconté cette histoire: Etant descendu chez un homme opulent de Shih'r, je parlai par hasard des Nisnâs et des moitiés d'homme, comme d'une chose merveilleuse. Il me répondit, que cette terre en était pleine, et il donna l'ordre à ses serviteurs de leur faire la chasse. Peu après, ils apportèrent un individu, ayant la moitié de la figure, du nez, de la bouche et du palais, avec une main et un pied, ressemblant à la moitié d'un homme; s'apercevant de l'étonnement que m'inspirait sa figure, il me conjura de lui donner la liberté. Après avoir donné l'ordre de le laisser libre et d'arrêter les chiens, je le vis sauter très vite en s'éloignant. A l'heure du repas, le propriétaire de la maison, demandant du gibier et informé de cette aventure, donna l'ordre d'en chasser en ma société un autre pour le dîner du lendemain. Après être sortis de grand matin, nous entendîmes, du creux d'un arbre, une voix disant: «O Abou-Moudjir! l'aube vient d'apparaître, et la nuit est passée; le chasseur s'approche; prenez y

---

[1]) Sur les Nisnâs v. Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 71, *Journ. As.*, 1850, Octbr., p. 270 et ci-dessus p. 160.



garde!» Sur quoi l'autre répondit: «Mange et n'aie point de crainte!» Nous lâchâmes les chiens, dispersés à droite et à gauche et entendîmes Abou-Moudjir, atteint par les chiens, dont un l'avait attaqué, se plaindre dans les vers suivants:

«Malheur à moi de ce que le temps m'a apporté de chagrins et de soucis; arrêtez, ô chiens! jusques à quand me persécuterez vous?»

Au dîner, le lendemain, je vis Abou-Moudjir rôti sur la table; mais j'en pris dégoût et n'en mangeai pas.[1]) —

Une histoire pareille a été racontée par Ahmed el-Kharoûf, juge du roi de Hémât Mélik el-Mançoûr. Dans un voyage en Yémen, il séjourna quelques années chez le roi qui, se rendant à la chasse, prit avec lui le pélerin Ah'med el-Kharoûf. Il raconte: Arrivé sur le lieu de la chasse, on me posta et me donna un chien, en disant: quand un Nisnâs arrivera, lâche contre lui ce chien. Peu après un individu, à barbe blanche, s'en approcha et chanta en sautant sur un pied:

«Autrefois j'étais fort et robuste, aujourd'hui débile; éloigne-toi, ô mon neveu, et tire profit du sort du vieux!»

Touché de son sort, je le laissai passer; mais peu après, les cavaliers l'ayant atteint, s'étonnèrent de ce que j'eusse été ému par ses paroles et par sa vieillesse et n'eusse pas lâché le chien contre lui. Le lendemain, ils apportèrent sur la table un pareil individu rôti; mais, informé de ce que c'était, j'en eus dégoût et n'en mangeai pas.

Quant aux singes et à leur lieu d'habitation, nous en avons parlé précédemment[2]). Les singes sont conduits par un hazer, c. à d. un grand singe qui les gouverne; ils ne craignent ni glaives, ni lances, ni flèches, mais ils prennent la fuite, lorsqu'ils entendent le claquement du fouet, avec lequel on conduit les boeufs sur les marchés et les champs en Egypte, ou le sifflement de la

---

[1]) V. les mêmes vers chez Mas'oûdi, édit. de Paris, t. IV, p. 13 et ci-dessus p. 161.

[2]) V. ci-dessus p. 126.



fronde, même s'ils sont au nombre de mille. Ils ont des demeures, où ils se rassemblent pour écouter des histoires et faire la conversation; les guenons sont séparées des mâles, et leur gouverneur occupe une place à part.

Selon l'autorité de Qodâmah Abou-l-Faradj b. Dja'far, auteur du livre Kharadj, il y a, au delà de l'Equateur ou dans le 1er climat, 9 chaînes de montagnes, dont 5 sont à peu près de la même étendue, de 4 à 500 milles; [une autre de 700 milles]; celle de la lune de 1000 milles; et enfin, il y en a une, située au delà de l'Equateur et en partie dans le 2ème climat. La chaîne la plus haute et la plus fertile de l'Yémen est celle de Sherât[1]) ou Hidjâz, ainsi appelée, parce qu'elle sépare la Téhamat du Nedjd, deux provinces, dont la première est située à l'Ouest le long de la côte, et la seconde à l'Est. Cette chaîne s'étend de l'intérieur d'ʿAden jusqu'à la frontière de la Syrie, où elle prend le nom de Libnân [Liban]; au delà de Laodicée et des forteresses de la frontière, elle s'appelle mont de Lokâm, et se continue dans le pays de Roum, longeant les côtes de la Méditerranée et de la mer Noire; puis, elle pénètre avec le Caucase dans les pays, environnant la mer Caspienne. Dans le Caucase est située Bâb el-Abwâb.

V. Vers l'ouest de l'ʿOman est situé le Bah'rein, appelé aussi Qaws ou Hadjer; le dernier nom comprend tout le pays [et ne s'emploie pas pour une seule ville, comme Shâm, ʿIrâq et Khorasân]. Parmi ses villes sont el-Ah'sâ [Lakhsa], capitale et connue sous le nom d'Ah'sâ bné-Saʿad, entourée d'une plantation de palmiers[2]);

Qhathîf sur la côte; la côte s'appelle aussi Khathth, d'après laquelle on a nommé les lances Khaththiennes, bien que les arbres, dont on fait ces lances, n'y croissent pas, mais parce que ce lieu est une étape pour les marchands[3]).

---

[1]) Comp. p. 20 de cet ouvrage et Caus. de Perceval, *Essai*, t. I, p. 203.

[2]) V. Niebuhr, l'ouv. c., p. 340 et Ab., trad., p. 135.

[3]) V. Niebuhr, p. 341 et Ab., trad., p. 136. Sur le district, nommé al-Khathth v. *lex. geogr.*, t I, p. 358.

H'AMDH sur la côte[1];

H'EBÂTÂ de même.

Le pays de Jémâmah, [appelé auparavant Djaw, a reçu ce nom d'après l'événement, qui causa la mort de Jémâmah aux yeux bleus, de la tribu Thasm; on nommait, dès l'origine, ce district Djaw ul-Jémâmat, mais, après l'omission du mot Djaw, il fut changé en Jémâmet[2])]. La capitale de ce pays est H'ADJAR, appelée aussi H'ADJAR EL-YÉMÂMET, comprenant divers districts de la grandeur de Koufah[3]). Parmi les villes de ce pays, nous citerons EL-KHIDHRIMET[4]), auparavant capitale; le fleuve d''Irdh[5]) traverse le Yémâmet depuis la partie élevée jusqu'à la partie basse et baigne les villes de MANFOÛH'AH[6]), GABRÂ[7]), NISÂN[8]), 'AMÉRIA[9]), BORQA[10]), DHAH'IK[11]), TOUDHIH'[12]) et MIQRÂT[13]). — La province de Jémâmah forme la dernière partie de l'Yémen; à l'Est commence la frontière du pays de l''Irâq.

XI<sup></sup>

XIe SECTION. — *Sur les pays situés à l'Est, qui viennent après les pays intérieurs des Indes vers le Nord. En continuant notre description des pays orientaux jusqu'à la frontière la plus reculée vers l'Occident, le premier pays est le Tourkestân et le dernier le Tirmid'.*

C.

Le Tourkestân, aussi appelé Fergânah, appartient au Khorasan, c. à d. pays du soleil et de son lever; selon une autre opinion, il a reçu ce nom d'après Khorasân b. Faris b. Thahmourt. Parmi les villes de Tourkestân, situées vers l'Est, sont KÂSHGAR[14]),

---

[1]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 320.
[2]) V. sur cette tradition, appartenant à l'ancienne histoire des Arabes, Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 101 et Ab., trad., p. 134.
[3]) V. Ab., trad., p. 133.
[4]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 357. [5]) V. ibd. t. II, p. 247.
[6]) Sur la ville de Manfouh'ah, où était le tombeau du poète al-A'shâ, v. *lex. geogr.*, t. III, p. 163.
[7]) V. ibd., t. II, p. 301. [8]) Nisân est nommé par Edrisi, t. I, p. 156.
[9]) V. *lex. geogr.* t. II, p. 228. [10]) V. ibd. t. I, p. 146.
[11]) V. ibd. t. II, p. 177. [12]) V. ibd. t. I, p. 218. [13]) V. ibd. t. III, p. 133.
[14]) V. Ab., t. ar., p. 504



Kerwân[1]), Awâl[2]), Thamâkhes[3]), Oush[4]), Khoten[5]), Qobâ[6]) et Khowâqend[7]), Djend[8]), Kâsân[9]), de même capitale, Marghînân[10]), Belâsâgoûn[11]), [Mînekân, Ardoûlâb, H'elâb]. A chacune de ces villes appartient un district, comprenant des villages, traversés par des fleuves et riches en forêts. A ce pays appartiennent deux districts, situés près de la frontière de Khatâ, dont l'un s'appelle la haute Bédakhshân, l'autre la basse Bédakhshân, sur la frontière de la Chine[12]). Dans le Fergânah sont situées vers l'Ouest Isfidjâb[13]) ou Khodjendeh, Fârâb[14]) et Tharâz[15]); à chacune de ces villes appartient un district. [Les Mahométans possèdent dans ce district une forteresse contre les Turcs Kharlokhs, appelée Tharâz, sur le bord du Sîh'oun.] Après ce district viennent les provinces de Shâsh[16]) et d'Ilâq[17]), qui ne forment qu'un seul district; d'après d'autres, ce sont deux districts différents, situés au milieu du désert. C'est un terrain fertile, appartenant aux plus belles et aux meilleures provinces. Suivent les villes de Binkat[18]), Tonkat[19]), capitale, Bâriskat[20]), Bodakhkat[21]), Noubekhakat[22]), [Joujah't, Biskat[23]), Sâdoûkt, Bodakhkat, Noubendjkat[24]), Salt et Târkest]; à cause de la forme étrangère de ces noms propres, on n'en dérive point d'adjectifs, si ce n'est des deux districts d'Ilâq et de Shâsh «Ilâqi et Shâshi».

Après vient le district Osroushaneh[25]), très grand et d'une vaste étendue, avec les villes de Zâmîn[26]), Sâbâth[27]), Kharqânah[28]);

---

1) V. Ab., t. ar., p. 464. 2) Sur Awâl, v. Edrisi, t. II, p. 211.
3) V. ibd. p. 211. 4) Sur Oush v. ibd. p. 211.
5) V. Ab., p. 504. 6) V. ibd. p. 502. 7) V. ibd. p. 499.
8) V. ibd. p. 488. 9) V. ibd. p. 500.
10) Sur ce district v. ibd. p. 486 et *Géogr. de Malte-Brun*, éd. par Lavallée, t. V, p. 178.
11) V. Ab., p. 500. 12) V. ibd. p. 474. 13) V. ibd. p. 484, 498.
14) V. ibd. p. 492. 15) V. ibd. p 496. 16) V. ibd. p. 494.
17) V. ibd, p. 494. 18) V. ibd. p. 494. 19) V. ibd. p. 498.
20) V. ibd. p. 487. 21) V. ibd. p. 487. 22) V. ibd. p. 495.
23) Dans les manuscrits on lit Tiskat, que nous avons corrigé d'après Ab., p. 487.
24) La leçon du mns. de Paris «Boubékkhat» ressemble beaucoup à celle de Noubendjkat», nommée par Ab., p. 496 et située dans le district d'Osroushâneh.
25) V. Ab., p. 496. 26) V. ibd. p. 492. 27) V. ibd. p. 496.
28) Dans les manuscrits on lit Djerfâneh ou Khoufâneh; dans *la géogr. d'Edrisi*, t. II, p. 203 nous lisons plusieurs fois Kharcanah; v. *lex. geogr.*, t. I, p. 348.

Berk, Zak[1]), Khodaiser[2]), auparavant forteresse, appartenant à Samarqande; Shiblah, d'où l'on forme l'adjectif shibli[3]). Dans ce district, il y a plus de 400 forteresses, et là se trouve la chaîne de Bottam[4]), comprenant 3 montagnes contiguës aux montagnes de Fergânah, avec des forteresses inaccessibles; elles contiennent des mines d'or, d'argent, de vitriol et d'ammoniac.

A ce district confine le pays de Çogd, ainsi appelé d'après une peuplade, portant ce nom, avec la capitale Samarqande; [on dit que Shammir-Yera'sh[5]), un des rois Himjarites, s'en empara et la détruisit; puis, elle fut rebâtie par Alexandre]. D'après la relation d'Ah'med eth-Thîni, D'ou-l-Qarnein ou Alexandre le Grand, ayant traversé la terre, arriva au territoire de Samarqande. Un de ses amis les plus chers, étant tombé malade, avait à son arrivée dans cette contrée recouvré la santé; lorsqu'on eut dit à Alexandre que l'air de cette ville était la seule cause de son rétablissement, Alexandre ordonna aux rois et aux grands de sa suite de construire, chacun, sa demeure et d'y conduire un courant d'eau. Leur nombre montant à 12,000 personnes, ils bâtirent 12,000 demeures et y conduisirent 12,000 canaux. D'après une autre relation, Shammar D'oûl-Djenâh' b. el-'Atthâf, un des rois de Qah'thân et de Himjar, l'a bâtie, mais le plus vraisemblable est qu'Alexandre en est le fondateur, parce que ledit Shammar fut général des troupes de Tobba' D'il-Karib[6]), mais non pas roi indépendant. Au temps de l'occupation des Musulmans, Qotaibah b. Moslim assiégea cette ville et s'en empara par la force; d'après une autre relation, il avait conclu un traité avec les habitants sous la condition de n'y

1) C'est peut-être la même ville qu'Ab., p. 497, sous l'art. «Sabâth», nomme D'erek.

2) V. Ab., p. 486. 3) V. Qazwînî, *At'âr oul-belâdi*, p. 363.

4) Dans les mnscrts. de St. Pétersb. et de Leyde on lit «al-Yamm» dans celui de Paris «al-Barr»; v. sur les montagnes Bottam *lex. geogr.*, t. I, p. 126.

5) Sur l'expédition de ce roi Hymjarite contre Samarqande, nom qui, selon la tradition, est dérivé de Shammir, v. Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 80 suiv. et Ab, p. 493; le surnom Yera'sh [il tremble] lui a été donné à cause d'un tremblement nerveux.

6) L'auteur veut dire probablement le Tobba Abou Carib, v. Caussin, *Essai*, t. I, p. 90; sur la canalisation de ce terrain due à Alexandre, comp. ci-dessus p. 116.

entrer que pour faire les provisions pour son armée et puis la quitter[1]; mais, après y être entré, il ne voulut pas en sortir, et les habitants ne purent l'en chasser. Après s'être emparé de cette ville, il la renouvela et l'environna d'un mur d'une circonférence de 70,000 coudées, équivalant à 17½ milles ou à peu près 6 parasanges. Son district appartient aux plus fertiles, et Qotaibah a comparé son sol au ciel, ses palais aux étoiles, son fleuve à la Voie lactée.

Parmi les villes environnantes, nous nommerons Dabousiah[2], Kesh[3], [Arbindjân[4], Ishtîkhân[5])], Nasef ou Nakhsheb[6], d'où l'on forme l'adjectif nasafi et nakhshabi. Sur les bords du fleuve de Çogd, il y a des palais, des jardins et des villages, dispersés sur une étendue de 12,000 paras. carrées. Quatre endroits de la terre ont donné lieu à un proverbe par leur beauté, leur élégance et leur parfaite salubrité, savoir: le Çogd de Samarqande, la vallée de Bewwân dans le district de Sapor de la Perse, Obollah de Bassorah et le Gouthah de Damas[7]. Après Samarqande, la ville la plus importante est Bokhârah, riche en palais, en jardins et en villages; son étendue est de 12 paras., comme nous l'avons dit précédemment, et elle est entourée d'une muraille; son faubourg est traversé par le fleuve de Çogd; ce fleuve égale l'Euphrate en grandeur, sortant de la montagne, située au milieu de la chaîne de Bottam[8], et continuant son cours, en passant à Samarqande et à Bokhârah; puis, il se divise, arrosant les jardins et les champs et servant aux bains; ce qui reste de ses eaux, débouche dans un réservoir, semblable à un petit lac, près de Beikend[9], une des villes, appartenant à Bokhârah. Ces villes sont: Kermînia[10], Beikend, Thawâwîs[11], bâtie par Qotaibah b. Moslim, Zemm[12] et Farabr[13], près du fleuve de Djîh'oun; à ces villes appartiennent

1) La prise de cette ville eut lieu l'an 93 sous le calife al-Walid, v. Weil, *Gesch. der Chal.*, t. I, p. 502.
2) V. Ab., p. 490. 3) V. ibd. 4) V. ibd. p. 492.
5) V. ibd. p. 490. 6) V. ibd. 7) V. ci-dessus p. 241.
8) V. *lex. geogr*, t. I, p. 126; dans les manuscrits on lit al-Yamm.
9) V. Ab., p. 488. 10) V. ibd. p. 490.
11) V. ibd. p. 488. 12) V. ibd. p. 460. 13) V. ibd. p. 480.

des districts. Au delà du fleuve sont situées la ville de TERMID'[1]) sur le Djih'oûn, [les districts de QOBÂD'IÂN[2]) et ÇAGÂNIÂN avec la capitale SHOUMÂN[3]), auparavant forteresse des Musulmans contre les Turcs.]

XII^e SECTION. — *Sur le pays de Khowârezm jusqu'aux frontières du pays de Naisâboûr.*

Le pays de Khowârezm est assez vaste, environné de déserts et peuplé d'une population qui parle une langue à part; la capitale y fut auparavant MANÇOURAH[4]), submergée par les eaux du Djih'oûn; après quoi le village KORKÂNEDJ s'éleva au rang de ville, appelée DJORDJÂNIA[5]), parce que les caravanes djordjaniennes y descendirent. Au temps de l'occupation des Tatars, ils ouvrirent une écluse du fleuve Djih'oûn, dont les eaux la submergèrent et la détruisirent totalement. Parmi ses districts sont OUH'ASHMIN[6]), KHÎWÂ[7]), DJOWAH, HÉZÂRESB[8]), KOURDAR[9]) et ZAMAKHSHAR, ville natale de Zamakhshari[10]), SHÂDEKÂN, DERGÂN[11]) et autres. On dit que le pays de Khowârezm comprend plus de 60,000 villages. Quant au Khorasân, il est divisé en 4 parties, dont chacune est traversée par un grand fleuve, savoir: BALKH, HERÂT, MERWI-SHAHIDJÂN et NAISÂBOUR.

I. BALKH, située aux bords du fleuve Djih'oûn, a été bâtie par la mère de Bohrasp; son nom originaire de BALAH a été changé en Balkh; c'est une ville, comprenant des villages et des jardins et entourée d'une muraille, dont la circonférence est de 12 paras.; hors de la ville, il n'y a ni village, ni bâtiment, tout étant occupé

1) V. Ab., p. 500. 2) V. ibd. p. 445. 3) V. ibd. p. 504.
4) V. ibd. p. 346. 5) V. ibd. p. 478.
6) Appelé par Edrisi, t. II, p. 189, Ardekhashemin.
7) Appelé ibd. Hanwah; v. Qazwîni, t. II, p. 355.
8) V. Ab., p. 478.
9) Nous avons corrigé d'après *lex. geogr.*, t. II, p. 487; dans le manuscrit de Paris on lit, comme dans Edrisi, Kerdan; v. la trad., t. II, p. 189 et Içtachri, éd. de de Goeje, p. 299.
10) V. Ab., p. 478.
11) Nous avons de même corrigé ce nom d'après Ab., p. 480 et *lex. geogr.*; bien qu'on lise dans Edrisi, p. 189, comme dans le mnscrt. de Paris, Derghâsh.

par les sables[1]). A Balkh appartiennent le haut et le bas Thokhâristan, deux districts qui comprennent des arrondissements; ils sont tous les deux très salubres à cause de l'abondance des arbres et des fleuves. Dans le haut Thokhâristan sont situés KHOTEL ou KHOTTOLÂN[2]) et BÉDAKHSHÂN[3]), deux districts, combinés entre eux; là sont situées les villes de WÂSHDJIRD[4]), capitale du Bédakhshân, MANKET', capitale du Khottolân[5]), HENK (?) et BÂMIAN, environnée de montagnes, d'où sortent une quantité de fleuves[6]). Cette ville est la capitale d'un royaume indépendant qui confine à Gaznah;

Les villes de HELÂWERD, LÂWEKEND et WAKHSH[7]); on dit que ce district comprend plus de 400 forteresses et est traversé par 4 fleuves qui sortent des montagnes de Bâmiân; là on trouve divers minéraux, tels que le Bedjâdi, le lapis lazuli, du cuivre, du vif-argent, du plomb, du cristal, du bézoard.

Dans le bas Thokhâristân sont situées les villes de SIMENDJÂN[8]), BA'LÂN[9]), KHOLM[10]), RÉDÂLIZ[11]), ISKELKEND[12]); parmi les districts, contigus à Balkh, sont DJOUZDJÂN[13]) ou SOURÂN, ZOUQÂN[14]), 'ANIQÂN, 'ATINÂN, ENDÉRÂB ou ENDERÂBEH[15]).

II. Quant à HÉRÂT, on dit, qu'elle a été bâtie par Alexandre; elle est traversée par un fleuve, qui lui vient des montagnes de Gaur, et sur lequel est bâti un grand pont. Ces montagnes, contiguës à Hérât, sont peuplées d'une tribu, portant le même nom et gouvernée par des rois qui possédaient Gaznah et Khorasan; là sont situées les villes de FIROUZKOÛH et autres forteresses[16]). Les montagnes de KHOUDJOUSTÂN[17]) et GOURISTÂN sont contiguës à celle-ci;

---

1) Comp. Ab., p. 461 et *Dict. géogr. de la Perse* par Barbier de Meynard, p. 112.
2) V. Ab., p. 502. 3) V. ibd. p. 474. 4) V. ibd. p 502.
5) Une ville, appelée Manket', est nommée dans *lex. geogr.*, t. III, p. 165.
6) V. Ab., p. 466. 7) V. ibd. p. 461. 8) V. ibd. p. 472.
9) V. ibd. p. 447. 10) V. ibd.
11) Ab. appelle cette ville Walwâlidj, p. 472; comp. diverses autres formes de ce nom dans le *Kitâb al-Boldan* de Jaqubi par Juynboll, p. 67, *lex. geogr.*, t. III, p. 297 et *Dict. géogr.*, p. 586.
12) V. Ab., p. 472. 13) V. ibd. p. 446.
14) On lit, dans les mnscrts. de St. Péterb. et de Leyde, Zourqân.
15) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 96 et *Dict. géogr.*, p. 54.
16) V. *Dict. géogr.*, p. 407. 17) V. ibd. p. 197.

ce sont deux grands districts avec des forteresses, dont chacun formait jadis un royaume indépendant. Le roi du Gouristân s'appelait Sâm[1]), nom propre, qui fut donné à tous les rois suivants, et d'après lequel le pays se nomma pays de Sâm. Dans ces deux districts sont situées les villes de Aubah[2]), Kéroukh[3]), Malân[4]) ou Malîn, Warâmin et Bouschendj[5]), traversé par un fleuve qui vient de Hérât. Parmi les pays, appartenant à ces districts, sont encore Kharkerd[6]) ou, par une altération de la lettre «k» en «dj», Khardjird, Farkard et autres; au Khorasan appartiennent encore des districts étendus et de grands arrondissements, tels que Saraks[7]), Bouzdjân[8]), Sâmân[9]), Biwerd ou Abîwerd[10]), Zouzen[11]), Koufen[12]), ville bâtie par ʿAbdallah b. Thâhir.

III. Quant à Merwi-Shâhidjân[13]), c'est une ancienne ville, bâtie, selon la tradition, par Thahomourt; les rois de Khorasan, prédécesseurs de Sapor, y descendirent, et elle avait une telle grandeur que les Tatars y tuèrent 700,000 hommes; elle est traversée par un fleuve, qui vient des montagnes de Bâmiân[14]) et continue son cours jusqu'à Merwi-Roûd; puis, il débouche dans le lac de Zéreh, lac d'eau douce, d'une longueur de 70 paras. et d'une largeur de 10; entre les deux Merw, il y a une distance de 6 journées. Parmi les villes qui y appartiennent, sont Rizeh[15]), divisée par le fleuve déjà mentionné en deux parties, qui sont réunies par un pont, Sobah (?), Koshmaihen[16]), Kourân[17]), el-Ambâr[18]), Ardesken (?), Bagshoûr (?), Amol du désert, parce qu'elle est située aux

---

[1]) Sur la dynastie des Gourides, v. la dissertation de M. Defrémery, *Histoire des sultans Gourides*, Paris 1844; le manuscrit de Paris a la leçon fautive «Shâr».

[2]) Dans les mnscrts. Auqah; v. *Dict. géogr.*, p. 55.

[3]) V. ibd. p. 487. [4]) V. ibd. p. 511.

[5]) V. ibd. p. 122; sur Warâmin, v. ibd. p. 587 et Ibn Batoutah, t. II, p. 124.

[6]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 346. [7]) V. *Dict. géogr.*, p. 307.

[8]) V. ibd. p. 121. [9]) V. ibd. p. 297 et *lex. geogr.*, t. II, p. 4.

[10]) V. *Dict. géogr.*, p. 13. [11]) V. ibd. p. 290. [12]) V. ibd. p. 497.

[13]) Sur les deux Merw, v, *Dict. géogr.*, p. 525—33.

[14]) Dans les manuscrits on lit Dâmiân au lieu de Bâmiân.

[15]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 469. [16]) V. ibd. t. II, p. 501.

[17]) V. ibd. p. 520. [18]) V. *Dict. géogr.*, p. 53.

bords du désert; Amol-esh-shatth, appelée ainsi, parce qu'elle est située aux bords du Djîh'oûn[1]); Zamm, située de même sur le Djîh'oûn[2]).

IV. Naisâboûr, parmi les villes les plus célèbres du Khorasan, est nommée ainsi d'après Sapor, son fondateur; sa place était occupée autrefois par un marécage[3]); à elle appartiennent Shahrestân, bâtie par Abdallah b. Thâhir[4]); Isfarâîn, appelée, à cause de sa beauté, Mihrédjân[5]).

Dans le district de Thous sont situées les villes de Thaberân, Nouqân[6]), Dâdkân[7]) et plus de mille villages; dans ses environs sont des mines d'or et d'argent, de cuivre, de fer, de turquoises, de biram (espèce de minerai) et de cristal;

le district de Qouhistân, c. à d. pays de montagnes, aux bords du désert entre Naisabour et Hérât; là sont situées les villes de Qâin, capitale, Djonâbid', Toûni-Kouhistân; les deux Thabes, l'une appelée Thabes aux dattes, l'autre Thabes aux jujubes, aux bords du désert, forment les deux entrées du Khorasan[8]).

Le district de Shâmât, avec plus de 700 villages[9]);

— Baihaq, le Khasroûdjird, bâtie par Kaikhosrou[10]):

— Khaboûshân ou Khoushân[11]);

— Oustawa avec la ville de Khoudjân[12]);

— Djouein, parsemé de villages et bien cultivé, s'étend sur 3 journées en longueur et 2 paras. de largeur, avec la ville d'Azâdwâr[13]).

Le district de Bosht, avec la capitale Kondor, dont les habitants sont appelés Arabes du Khorasân, à cause de leur éloquence[14]).

---

[1]) V. Ab., t. ar., p. 435 et *lex. geogr.*, t. I, p. 9.

[2]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 517.

[3]) V. *Dict. géogr.*, t. I, p. 577; le nom de Naisabour lui a été donné à cause de sa situation dans un marais, Naisabour signifiant «roseau de Sabour».

[4]) V. Ab., t. ar., p. 462 et *Dict. géogr.*, p. 359.

[5]) V. *Dict. géogr.*, p. 34 et Ab., p. 448.

[6]) V. *Dict. géogr.*, p. 396.

[7]) Peut-être faut-il lire ici Darekân, v. *lex. geogr.*, t. I, p. 384.

[8]) Sur ces villes, v. *Dict. géogr.*, p. 466 et *lex. geogr.*, t. II, p. 195 et 461.

[9]) V. *Dict. géogr.*, p. 343.

[10]) V. ibd. p. 130. [11]) V. ibd. p. 196. [12]) V. ibd. p. 33 et 214.

[13]) V. ibd. p. 180. [14]) V. ibd. p. 106.

Les districts d'ASHFEND[1]) et de KHAWS ou KHAWST[2]), le dernier parsemé de villages et bien cultivé;

Les districts de BÂKHERZ, BÂLIN (probablement identique avec MÂLIN)[3]), GHIÂN ou ARGHIÂN[4]), d'après l'orthographe de Sam'âni, sont très fertiles.

XIII<sup>e</sup> SECTION. — *Sur les parties basses du Khorasân, sur Thabéristân, Mazenderân, Ghilân, Deilem, jusqu'aux frontières du Roum et du Kharjath.*

Mazenderân [ou Nishâwer], dont la capitale est DJORDJÂN[5]), est situé en partie vers la mer Caspienne, en partie dans l'intérieur au bord du désert. La ville de Djordjân est divisée en deux parties, l'une appelée DJORDJÂN, l'autre BEKRÂBÂD, séparées par un grand fleuve, qui sort du pays de Deilem et se jette dans la mer Caspienne; [elle a été bâtie par Jézîd b. Mohalleb, l'an 98. Dans ce district, il n'y a pas d'autre ville, mais seulement des montagnes, des précipices et des forteresses.] Dans le Mazenderân sont situées ASTIRÂBÂD, c. à d. «demeure d'Astir»; Astir est le nom d'un homme et Abâd «demeure»[6]); DIHISTÂN, forteresse au bord du désert, bâtie par 'Abdallah b. Thâhir[7]); KESH, petite ville[8]); DJÂDJARM[9]) et FORAW'ET[10]), forteresse, bâtie par 'Abdallah b. Thâhir aux bords du désert; ABESKOUN, port sur la côte de la mer Caspienne, bâti par Qôbâd[11]).

Thabéristân est un district, riche en forteresses; il porte ce nom à cause de la valeur de ses habitants, le mot «Thaber» signifiant cognée; c'est comme si l'on disait pays des cognées[12]); là sont situées les villes d'AMOL[13]), NÂTIL[14]), KÉLÂR[15]), ROUYÂN[16]),

---

1) V. *Dict. géogr.*, p. 38. 2) V. ibd. p. 219.
3) V. ibd. p. 74, 511. 4) V. ibd. p. 25.
5) V. Ab., p. 438, *lex. geogr.*, t. I, p. 247, Içtachri, éd. de de Goeje, p. 213 et *Dict. géogr*, p. 154.
6) V. *Dict. géogr.*, p. 32. 7) V. ibd. p. 246. 8) V. ibd. p. 488.
9) V. ibd. p. 148. 10) V. ibd. p. 416 et Ab., p. 448. 11) V. *Dict. géogr.*, p. 1.
12) Comp. ibd., p. 381 suiv. 13) V. ibd. p. 5.
14) V. ibd. p. 558. 15) V. ibd. p. 490. 16) V. ibd. p. 268.

Sâriet[1]), Sâlous[2]) ou Shâloûs et ʿAin-oul-Houmm[3]), deux villes, situées sur la côte de la mer Caspienne et bâties par Qobâd.

Kilân ou Djilân est situé sous les montagnes de Deilem. A ce district appartient une quantité de villes, parsemées sur la côte de la mer, telles que Lâhidjân[4]), Koûtoum[5]), [Koûdjespân[6]), Hemâm[7])], Resht[8]), Toûlim[9]), Foûmen[10]), Benfesh (?), Djasker (?), Dîlmân, Sah'roud avec un port. Toutes ces villes forment des royaumes indépendants et libres de la domination des Tatars. Ils ont une langue à part; de nos jours, il y a là une tribu qui tient à l'assimilation de Dieu avec l'homme et ils prétendent, d'après les versets et les traditions, où les attributs divins sont mentionnés, que ceux-ci existent en réalité, se manifestant dans la forme extérieure, dans les membres, dans les mouvements et dans les qualités de l'homme; ils se figurent voir Dieu de leurs yeux, et croient qu'il les visite, au temps du midi, monté sur un âne gris. C'est pourquoi, quand ils rencontrent un tel animal, ils lui marquent une grande vénération, faisant des lustrations de son urine et de sa fiente et supposant qu'il appartient à l'être suprème qui apparaîtra aux yeux humains. Ils ont inventé de telles folies; que Dieu maudisse tout individu qui lui attribue un corps et des qualités humaines. Combien est grande leur ignorance du Seigneur, et qu'ils sont éloignés de la vérité!

Les montagnes de Deilem sont riches en villages et en vallées; ce sont les montagnes de Dernounedj [de Bâdouspân[11]) et de Qâren]. Jadis ces peuples ont été gouvernés par des chefs auxquels ils se confiaient, avant qu'ils reçussent des rois, dominateurs des califes, et que les cortèges des fiancées du monde fussent arrivés chez eux, et qu'on les congratulât de ce qu'ils avaient donné naissance à l'illustre dynastie des Bouides.

---

[1]) V. *Dict. géogr.*, p. 295. [2]) V. ibd. p. 343. [3]) V. Ab., p. 433.
[4]) V. *Dict. géogr.*, p. 503. [5]) V. ibd. p. 496, note, et Ab., p. 428.
[6]) Il faut peut-être lire Koudjeqân, v. *Dict. géogr.*, p. 496. [7]) V. ibd. p. 597.
[8]) V. ibd. p. 262. [9]) V. ibd. p. 144 et Dorn, *Auszüge aus muh. Schriftstellern*, p. 86.
[10]) V. Dorn, l. c., p. 86; le manuscrit de Leyde lit Koûmes, v. *Dict. géogr.*, p. 464.
[11]) Peut-être faut-il lire Qadousiân, peuplée par les anciens Cadousii, v. Dorn, *Mél. asiat.*, Févr. 73, p. 55 et Içtachri, éd. de de Goeje, p. 204 et 206.

Après avoir terminé la description de ces contrées, l'une après l'autre, et être arrivés au district de Khartabirt[1]), nous mentionnerons les districts Grecs qui en forment la suite, jusqu'au détroit de Constantinople.

Les pays grecs étaient soumis aux empereurs de Constantinople jusqu'à leur occupation par 'Adhad-ed-Dawlah Alp-Arslân le Selshoukide, l'an 463 de l'Hég. [1071 Ch.], dont les successeurs gouvernèrent ces contrées[2]). Sous les murs de CONSTANTINOPLE est le tombeau d'Abou Eijoub el-Ançâri, le compagnon du prophète, et dont le nom originaire fut Khâlid b. Zayd; [après sa mort les Musulmans l'ensevelirent, disant aux chrétiens: «C'est le tombeau d'un des grands compagnons du prophète, si vous le fouillez, on ne sonnera nulle part les cloches dans les pays de l'Occident.»[3])] A Constantinople est la mosquée, bâtie par Maslamah b. 'Abd el-Mélik[4]), avec le tombeau d'un membre de la postérité de H'osain; on y trouve des idoles de cuivre et de marbre, des colonnes, des talismans admirables, des chaires et des monuments comme nulle part ailleurs au monde. Là est aussi AJA-SOPHIA, la grande église chrétienne, où l'on dit qu'un ange réside; ce lieu est entouré d'une treille d'or; dans cette église est une immense nef, très élevée, avec de grandes portes de dimension considérable, et ornée de colonnes magnifiques; les merveilles de cette ville, ses qualités, sa situation, ses palais, la porte d'or, les tours de marbre, ses éléphants de cuivre sont très renommés; cette ville est encore plus grande que son nom; que Dieu la rende, par sa bonté et par sa grâce, l'habitation de l'Islam. — Parmi les villes nous nommerons:

SALONIK, fréquentée par les Grecs et les Francs qui la visitent souvent;

ROME la grande, où les apôtres de Jésus, St. Pierre [ou Siméon

---

1) V. ci-dessus p. 257.

2) Sur la bataille qui eut lieu, l'an 1071, entre Alp-Arslân et l'empereur grec, v. Weil, *Gesch. der Chalif.*, t. III, p. 115.

3) V. ibd. t. I, p. 293 et Qazwîni, *At'âr oul-belâdi*, p. 407.

4) Sur le siège de Constantinople par Maslamah, l'an 717—18, v. Weil, *Gesch. der Chalif.*, t. I, p. 569 suiv.



eç-Çafâ] et St. Paul, sont ensevelis dans des cercueils d'argent, suspendus par des chaînes dans la nef de la grande église. Dans cette église, il y a des colonnes, des monuments et des idoles comme dans nulle autre. Quant au bruit généralement répandu, qu'elle a 7 murailles, et, qu'après y être entré, on ne sait en sortir, il n'est pas avéré; au contraire, elle possède une prison, construite en forme de coquille d'escargot; quand on y est renfermé, on n'en peut sortir.

L'île de Louizil (?), à la frontière la plus reculée des pays des Francs, possède une église, où se rassemblent les prêtres et les moines, institués par le pape; il y a là 3 arbres avec des feuilles d'un rouge foncé, qui, semblables aux arbres de Wâq-wâq, produisent une quantité de beaux oiseaux qu'on offre en présents aux rois et aux grands.

Dans le pays d'al Rîd [Deir?], il y a des femmes, dont les mamelles pendent jusqu'aux pieds; [quand elles croisent les mains par derrière les épaules, les mamelles s'entrelacent par devant.

A l'est de Constantinople est la tour, bâtie par Maslamah et les compagnons de Mahomet.

La ville de Nicée appartient à Istamboul; c'est là, que l'on a tenu le concile de l'Orient, formé par les pères de l'église, au nombre de 318, qui y fixèrent le fondement de leur croyance[1]); on les a représentés placés sur des trônes d'or, et la figure du Christ est au milieu. Le symbole de Nicée porte son nom d'après cette ville; elle renferme en outre des martyrs, qui s'y sont sacrifiés.

Amouria [Amorium] renferme les tombeaux de nombreux martyrs, qui périrent sous le calife al-Mo'taçim[2]).

---

[1]) C'est à Nicée que se tint le premier concile général, où 318 évêques, représentant toute l'église, condamnèrent le prêtre Arius et dressèrent le symbole de la consubstantialité du père et du fils, l'an 325.

[2]) Amouriah ou Amorium fut conquise par le calife Mo'taçim qui, après avoir massacré une partie de la population et fait l'autre captive, la détruisit complètement et tira une vengeance terrible de la perfidie de l'empereur byzantin Théophile, l'an 838.

At'âr [probablement T'irah = Thyatira], ville admirable et nommée aussi en grec at-T'îrmâ ou en turc Ewkerm [«thermes»], est située sur la frontière du pays de Roum et des infidèles; on y trouve des voûtes fermées, sous lesquelles coulent des eaux qui, par leur pureté, leur température, leur douceur et leurs effets, sont fréquentées par des malades de tous les pays. Il y a là aussi des serpents mangeables, qui sont utiles contre les maladies causées par le froid[1]).

La ville de Qonia [Iconium], avec la tombe de Platon le savant dans une église près de la grande mosquée, possède le jardin des abricots, nommés «Qamar ed-Dîn», avec un trône de marbre blanc, sur lequel sont représentées les figures d'un homme et d'une femme, couchés ensemble sous une couverture. Tout cela a été taillé dans un seul bloc de marbre; là se trouve le palais royal, résidence du sultan de Roum[2]).

Siwâs[3]) et Césaréa[4]), la dernière bâtie par l'empereur grec.

Aqçara[5]), Arzindjân[6]), Qarshari (Karaisar), [Aqshâr ou Aqshehr[7]), Zîli (le bourg de Zileh), Qârqari (Kankarî ou Gangra), avec une mine de cuivre dans une montagne voisine], Borlou[8]), Nikdeh ou Nakdeh[9]), Niksâr (Néo-Cæsaréa), Qasthemoûnia[10]), Héracléa[11]), Larendah[12]), Angora, Amâsia[13]), Sherbaloun (?), Doukât (Toûkât)[14]) et Palestine; le dernier district confine à la Syrie.

Sur la côte sont situées: Anthâlia, où l'on bâtit des navires qui portent le nom de cette ville[15]) et 'Alâja[16]); sur la côte de la

---

1) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 232, note, t. IV, p. 543 et *Voyages d'Ibn-Batoutah*, t. II, p. 307.

2) V. Ab., t. ar., p. 382 et *Voyages d'Ibn-Batoutah*, t. II, p. 281.

3) V. ibd. p. 289 suiv. 4) V. ibd. p. 287.

5) V. ibd. p. 285. 6) V. ibd. p. 293.

7) V. Ab., p. 382, Ibn-Bat., t. II, p. 266 et *Géogr. universelle* de Malte-Brun, éd. de Lavallée, t. V, p. 46, où l'on trouve de même, p. 43 et 46, les deux places suivantes.

8) V. Ibn-Bat., t. II, p. 340. 9) V. ibd. p. 287.

10) V. ibd. p. 341 suiv. et *Géogr. univ.* de Malte-Brun, t. V, p. 44.

11) V. Ab., p. 382. 12) V. Ibn-Bat., t. II, p. 284. 13) V. ibd. p. 292.

14) V. Ab., p. 384 et *Géogr. univ.* de Malte-Brun, t. V, p. 43.

15-16) V. Ab., p. 380 et Ibn-Bat., t. II, p. 258.



mer d'Azof et de la mer Noire: SINOPE[1]), TRÉBISONDE[2]), SERDÂQ ou SOUDÂQ[3]), dont les habitants parlent 5 langues: l'arabe, le persan, l'arménien, le turc et une langue à part;

Alashkari, royaume, fondé par un roi qui lui a donné son nom; le sultan actuel s'appelle Qaramân[4]); ce pays est combiné par les deux mers avec l'île de Maçthikâ [c. à d. l'île de Chio] et la côte de Constantinople.

---

1) V. Ibn-Batoutah, t. II, p. 349. 2) V. Ab., p. 392.
3) V. Ibn-Batoutah, t. II, p. 415.
4) V. Ab., p. 378; le royaume d'al-Ashkari a été fondé par Théodore Lascaris, qui se fit proclamer empereur à Nicée, l'an 1206, et lui donna son nom en arabe.

# CHAPITRE HUITIÈME

EN SIX SECTIONS.

---

## Ire Section. — *Sur l'Egypte.*

Sa longueur, depuis Barca sur la côte de la Méditerranée jusqu'à Ailah, près de la mer Arabique, est de 40 journées, et sa largeur, depuis Aswân [Syène] jusqu'à la forteresse de Rosette, 30 journées. Ce pays est appelé d'après Miçraim b. Miçr b. Khâm b. Noé [ou, selon une autre relation, d'après Miçr b. al-Manthir b. Cana'ân b. Koush b. Khâm b. Noé; la première opinion est la plus répandue parmi les historiens.] On dit que la première ville qui y fut construite, a été Menf, située sur le bord occidental du Nil d'après le verset du Coran [s. 28, v. 15], «il entra dans la ville à l'insu de sa population»[1]). Les Pharaons possédèrent l'Egypte, 5 en nombre, dont le premier fut Walîd b. Dûma' b. Arshiah b. Fârân b. 'Amrou b. 'Amalek b. Lâoud' b. Sâm b. Noé; après lui régna son fils Barqân, contemporain de Joseph, après lui Dârem b. Raijân, qui se noya dans le Nil, après lui Kâsem b. Ma'dân, après lui le Pharaon, connu par l'histoire de Moïse et nommé Walîd b. Mas'ab b. 'Omar b. Mo'awiah b. Fârân. Les Coptes prétendent que ce Pharaon a bâti 'Ain-Shems et l'a préféré pour résidence à Menf;

---

[1]) V. *Relation de l'Egypte* par Abdallatif, éd. par de Sacy, p. 184; Ab., trad. par Reinaud, p. 159.

il sortit avec son armée à la poursuite de Moïse, mais Dieu le submergea dans les eaux. [Les Perses disent que cette ville a été bâtie par Houshenk; elle est située sur le bord oriental du Nil; les ruines de ces deux villes existent encore.][1]) Après que Dieu eut submergé Pharaon et son armée, la dynastie des Coptes s'étant affaiblie, une femme, nommée Daloukâ, régna sur l'Egypte; c'est elle qui, d'après quelques historiens, bâtit Alexandrie; après elle, le gouvernement fut transmis aux Coptes jusqu'au temps, où les Grecs, les ayant attaqués, s'emparèrent du pouvoir. Alexandre renouvela la ville d'Alexandrie, qui porte son nom et ne cessa d'être la résidence royale, jusqu'à ce que les Persans vainquirent les Grecs et bâtirent, sur le bord oriental du Nil, la ville de Bâb ellioun [Babylone d'Egypte], connue maintenant sous le nom de «château du flambeau»; c'est une grande forteresse, dont un édifice, nommé «pavillon de la fumée», jadis servant de temple du feu, a conservé les ruines qui datent du temps des Persans. [Puis, les Grecs, devenus vainqueurs des Persans, leur arrachèrent la ville de Bâb ellioun et y établirent les Coptes immédiatement avant la mission de Mahomet.][2]) Les historiens ne s'accordent pas, si les mahométans ont soumis ce pays par la force ou par des moyens pacifiques; il a été conquis par ʿAmr b. el-ʿAs, l'an 20, qui ordonna à ses compagnons de fixer leurs demeures autour de sa tente; les édifices s'étant élevés l'un après l'autre, on appelait toute la place Fosthâth, c. à d. tente, et cette ville resta résidence jusqu'au temps d'Ah'med b. Thoûloûn qui, l'ayant trouvée trop étroite pour son armée, bâtit du côté de l'Est la ville de Qathâʿi[3]) et y logea son armée; sa dimension était d'un mille carré; puis, elle fut démolie par Mo'tadhid qui voulut exterminer tous les

---

[1]) V. Ab., trad. par Reinaud, p. 165.

[2]) Sur l'ancien château ou fort Qaçr alshama', identifié, par quelques écrivains arabes, avec Bâbelyoun, v. Abdallatif p. 208, Alfraganus, *El. Astron.*, ed. Golius, p. 152 et Ab., trad., p. 163. Par les Persans, il faut sans doute entendre la dynastie des Lagides qui se nommèrent successeurs des rois de Perse.

[3]) V. Weil, *Gesch. der Chalifen*, t. II, p. 434 et 524; l'extinction de la dynastie des Toulounides n'eut pas lieu sous Mo'tadhid, mort l'an de l'Hég. 289, mais sous son successeur Moktafi-billah.

Thoulounides, l'an 292 de l'Hég. [905 de Jés. Ch.]. Sous le règne d'Obeid, Djewhar, général de Mo'izz, bâtit la ville, au dessus de Qathâ'i, appelée Qâhirat; alors la ville de Miçr commençant à décroître, Qâhirat s'augmenta de plus en plus et devint résidence des Obeidiens et de leur suite[1]). Ainsi, elle resta demeure de l'armée et résidence royale. Sous le règne de Çalâh' ed-Dîn Jousuf, on construisit une enceinte autour de Miçr [c. à d. Fosthath] et de Qâhirat, qui commença à Maqç sur le bord du Nil, se prolongeant jusqu'au château; éloignée de l'autre côte de celui-ci, elle passe à Kimân et revient au Nil. La longueur de cette enceinte est de 29,300 coudées hashémiennes; mais, Çalâh' ed-Dîn mourut sans l'avoir achevée. L'Egypte contient 60 districts, distribués parmi les habitants et renfermant jusqu'à 2395 villages, d'après la computation, faite sous le règne de Hakim; [ce que nous raconte el-Mosabbihi' dans son histoire.][2])

Qâhirat [le Caire] est une ville neuve, dont la construction a été commencée l'an 364 et qui s'est élargie peu à peu, jusqu'à ce qu'elle comprit dans son enceinte 10 grandes mosquées, où l'on faisait la prière; le nombre des habitants s'était élevé jusqu'à 1,000,000 et davantage, parce que les populations de diverses villes s'y réfugièrent lors de l'invasion des Tatars dans l'Irâq, la Mésopotamie et la Syrie, jusqu'à l'an 658 de l'Hég. D'après l'histoire de Mosabbihi', la partie la plus basse de l'Egypte s'appelle H'auf Oriental[3]) avec le district d'Aïn Shems, comprenant 63 villages, dont le principal est Qalyoub[4]), riche en jardins et traversé par un canal du Nil, qui, au temps de la crue, arrose les jardins et les champs cultivés. Du côté du Nord sont situés:

le district d'Atrîb[5]), comprenant 95 villages, parmi lesquels est Binha el-Asel, c. à d. Binha au miel;

---

[1]) L'an de l'Hég. 362 = 972 J. Ch., Djewhar établit la résidence au Caire.

[2]) Sur cette fortification du Caire sous Çalah' ed-Dîn, l'an de l'Hég. 572 = 1176 J. Ch., v. *lex. geogr.*, t. II, p. 355; Maqç qui signifie place de la douane, est situé hors du Caire vers le Nord, v. Abdallatif, p. 401.

[3]) Sur le district H'auf, v. ibd. p. 396 et Ab., trad., p. 141.

[4]) V. Abdallatif, p. 599. [5]) V. ibd. p. 603 et 609.



le district de Benâ[1]) avec 96 villages, dont le principal est Bilbeis[2]), appelé «porte de la Syrie»;

le district de Nomâ (?) avec 140 villages;

— [Baçthah[3]) avec 39 —;]

— Tharâbiah[4]) — 28 —;

— [Farsath — 24 —;]

— Çân — 40 —[5]);

— Bathn er-Rîf avec le district de Ménoûf, le haut et le bas, avec 89 villages[6]);

le district de Thoûa avec 60 villages, parmi lesquels est Abyâr, bien bâti[7]);

le district de Sakhâ avec 94 villages[8]);

— d'Afrah'oûn avec 22 —[9]);

— de Nebroûd — 22 — (?);

— de Basçrah — 12 — (?);

— Daqahlah avec la capitale Mah'allah, située sur un canal du Nil qui l'arrose au temps de la crue[10]);

le district de Nawasâ avec 19 villages;

le district de Tennîs et Damiette à la frontière; cette dernière ville fut désolée par les habitants qui, craignant les Francs, se bâtirent des huttes de roseaux; Tennis aussi fut dévastée par la mer[11]);

[le district le H'auf occidental est celui de Çâ avec 71 villages;

le district de Shebâs avec 17 villages[12]);]

— Bad'aqoûn avec 25 villages[13]);

— Barmoun — 37 —;

— Shirâk — 17 —[14]);

— Tarnoûth — 7 —[15]);

— Khirbita — 56 —[16]);

— Qarthasâ — 18 —[17]);

---

[1]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 174. [2]) V. Ab., trad., p. 166.
[3]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 153. [4]) V. ibd. t. II, p. 198. [5]) V. ibd. p. 145.
[6]) V. ibd. t. III, p. 165. [7]) V. ibd. t. II, p. 216 et t. I, p. 19.
[8]) V. ibd. t. II, p. 16. [9]) V. ibd. t. I, p. 80. [10]) Comp. Ab., trad., p. 160.
[11]) V. ibd. p. 162 et 160. [12]) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 90.
[13]) V. ibd., t. I, p. 135. [14]) V. Jaqubi, *Kit. al-boldân*, p. 127.
[15]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 203. [16]) V. ibd. p. 345. [17]) V. ibd. t. II, p. 399.

le district de Maçîl avec 31 villages;

le district d'Ah'yâ, portion de terre accordée pour être colonisée[1]);]

le district de Rosette avec 14 villages; Rosette, capitale, a été envahie plusieurs fois par le sable; c'est pourquoi les habitants se réfugièrent à Fouwa, située sur le Nil, avec des jardins; la plupart de ses arbres sont des bananiers[2]);

le district de Boh'airah avec la capitale Damanhour, arrosée par un canal du Nil qui vient d'Alexandrie[3]);

le district d'Alexandrie, arrosé par un canal du Nil qui déborde au temps de la crue, d'une longueur de 2 jours; sur ses bords sont des jardins florissants et des palais bien bâtis[4]).

Parmi les districts du Sud sont:

les districts de Thour et Fârân[5]);

le district de Râyeh[6]);

— Qolzoum[7]);

— Aylah[8]);

— H'aurâ[9]); quant à la ville de Fosthâth, elle est située sur le bord oriental du Nil; à l'Est est la montagne el-Moqaththam, sur la pente de laquelle est le cimetière. Après sa désolation, on y trouve encore 10 grandes mosquées; à elle appartiennent:

le district de Sa'id el-adnâ avec le district de Fayoum, comprenant 144 villages[10]);

le district de Menf avec 54 villages, dont le principal est Djîzah[11]);

le district d'Ausîm el-Khithath et Athfîh', sur le bord occidental du Nil, vis à vis de Fosthâth[12]);

---

[1]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 32. [2]) V. ibd. t. II, p. 368 et Abdallatif, p. 669.
[3]) V. Abdallatif, p. 659 et Ab., t. II, 1, p. 145.
[4]) V. Ab., t. II, 1, p. 145 et 155.
[5]) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 328. [6]) V. ibd. t. I, p. 458.
[7]) V. ibd. t. II, p. 440. [8]) V. ibd. t. I, p. 108.
[9]) V. ibd. p. 328. [10]) V. ibd. t. II, p. 374. [11]) V. ibd. t. I, p. 278.
[12]) V. Abdallatif, p. 673, 677.

le district de Sharqyah[1]) avec 17 villages, parmi lesquels sont Thari et H'olwân[2]);

les districts de Delâç[3]) et Bouçir[4]) avec 6 villages;

le district de Ahnâs avec 83 villages[5]);

— Behnéseh al-Wâh'ât avec 120 villages[6]);

— Thah'â avec 25 villages[7]);

— Shenoudeh[8]) avec 7 villages et Qâbes;

— Berîth)[9], portion de terre accordée pour être colonisée;

le district d'Oshmounein avec 120 villages, parmi lesquels sont Monyet Ibn Khaçîb sur le bord du Nil[10]);

le district d'Asfel-Ançina avec 10 villages[11]);

— de Shothna avec 8 villages[12]);

— de Qouç — 11 —[13]);

— d'Asjouth — 35 —; ce district est éloigné du Nil[14]);

le district de [Behwa (?) avec 37 villages;]

le district de Ikhmîm avec 63 villages; Ikhmîm est une ancienne ville avec un port très fréquenté, où sont des monuments des Coptes, sur le bord oriental du Nil[15]);

le district de Belnâ (?) avec 63 villages;

— Hour — 20 —[16]);

— Fâu — 28 —[17]);

— Qinâ (?) — 7 —[18]);

— Denderah — 10 —[19]);

— Qifth — 22 —[20]);

---

1) V. Abdallatif, p. 602. 2) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 314. 3) V. ibd. p. 406.
4) V. Ab., t. II, 1, p. 148. 5) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 105.
6) V. Abdallatif, p. 685. 7) V. Ab., trad., p. 142.
8) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 131.
9) Il faut peut-être lire Boruth, v. Abdallatif, p. 687.
10) V. ibd. p. 697. 11) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 97.
12) Il faut peut-être lire Shathafnyeh, v. Abdallatif, p. 703.
13) V. ibd. p. 702. 14) V. ibd. p. 698. 15) V. ibd. p. 700.
16) V. ibd. p. 697. 17) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 333. 18) V. Abdall., p. 704.
19) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 412. 20) V. ibd. t. II, p. 437.

le district de Aqçor [Lucsor] avec 4 villages[1]);
— Esné avec 5 villages[2]);
— Arment avec 7 villages[3]);
— Aswân ou Oswân[4]) avec 7 villages, parmi lesquels est Odfoû[5]).

La ville d'Aswân ressemble à Bassorah par ses palmiers; elle est située à peu près sur la même latitude que la Mecque.

Quant aux Oasis déjà mentionnées, elles constituaient un royaume à part et indépendant, mais furent depuis attachées aux divers districts. Elles forment des territoires, qui ne sont combinés avec aucun autre, mais entourés du désert, et s'étendent à égale distance entre Miçr [le Caire] et Alexandrie, le Magreb et le Sa'îd, la Nubie et l'Abyssinie. Le sol produit des bananiers, des palmiers, des vignes, des coings et du riz. Il y en a trois, dont la première s'appelle l'extérieure, avec la capitale Medinah; celle du milieu, avec les villes de Qaçr et Hondâd, et la troisième l'intérieure, avec les villes d'Ars et Menoûn. Il y a des sources d'eau acide, que les habitants boivent, et avec laquelle ils arrosent leurs terres; quand ils boivent d'autres eaux, ils se portent mal[6]). On dit que l'Egypte possède 950 mines et produit des plantes qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Dans la montagne de Moqaththam qui domine Miçr [le Caire], il y a des mines d'or, d'argent, d'hyacinthe, de joyaux. A Aswân, on pêche dans le Nil de l'émeri; dans un lieu, appelé Khirbet el-moloûk[7]), sur la côte de la mer Arabique, il y a des mines d'or et d'émeraudes, et dans les montagnes de Qolzoum, contiguës à la montagne d'el-Moqaththam, il y a des pierres d'hématite.

Dans mes voyages, j'ai observé 9 temples anciens [Birbas[8])] dans le Sa'îd: savoir à Ikhmim, à Bahnésa [on dit qu'à Ahnas étaient

---

[1]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 83. [2]) V. Ab., trad., p. 156. [3]) V. ibd. p. 154.
[4]) V. ibd. p. 155. [5]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 37.
[6]) Sur la description des Oasis comp. Ab., trad., p. 142—44 et *lex. geogr.*, t. III, p. 262.
[7]) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 345 et Jaqubi, *Kitab el-boldân*, p. 121.
[8]) Sur le mot Birba, d'origine egyptienne, v. Ab., trad. par Reinaud, p. 152.

le palmier et la colline, où se réfugia Jésus Christ avec sa mère[1])], à DENDÉRAH[2]), à QOUÇ, à ESNÉ, à SHÂMEH et THÂMEH[3]), à DIMAQRÂTH[4]), à ODFOÛ et à BOULÂQ. A Aswân, entouré de tous côtés par le Nil, on trouve des cercueils en marbre, d'un jaune clair; la dimension d'un tel cercueil est de 4 coudées de charpentier en longueur, sur une largeur de 3 coudées; il est fermé par un couvercle qu'a ouvert le calife al-Ma'moun, et il est posé sur des marches d'une solide construction[5]). Parmi les choses remarquables que j'ai observées dans les villes entre Aswân et Qâhirat, appartenant à Sa'îd, est un édifice avec une île, située dans le voisinage, appelée MONÂÇIRAT; elle apparaît au spectateur comme une montagne de palmiers, dont le milieu est occupé par des arbres très élevés que suivent, des deux côtés, des palmiers toujours moindres, jusqu'à ce qu'ils n'atteignent que la mesure d'une ½ toise. Elle est couverte de diverses plantes qui rampent autour des troncs de ces palmiers tellement qu'il est presque impossible d'y pénétrer à cause de leurs enlacements. C'est aussi de cette île qu'on tire la canne à sucre, appelée Qend, d'un bois très sec; quand on veut en manger, on la broie et la mêle aux aliments, où elle fond et devient comme du sucre ou du miel.

EL-OQÇOUR [Lucsor], petite ville, où l'on fabrique des vases d'argile très excellents, qui sont exportés à l'étranger, bien que ceux d'Emesse aient la préférence pour la beauté du travail et la qualité de la terre[6]).

DÉMÂMIL, petite ville[7]);

OÇFOÛN, bon district, peuplé d'Ismaëliens, de Rafidhites, d'Imamiens, de Druzes et de Hakimites[8]);

ARMENT et ISNÂ [Esné][9]), de même.

QINÂ, belle ville[10]);

---

1) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 105. 2) V. ibd. p. 412.
3) V. ibd. t. II, p. 88. 4) V. ibd. t. I, p. 409.
5) Comp. la description d'Abdallatif, p. 199. 6) V. Ab., trad., p. 154.
7) Dans le *lex. geogr.*, t. I, p. 407 cette ville est nommée Demâmîn.
8) V. *lex. geogr.*, t. I, p. 72. 9) V. Ab., trad., p. 154, 156.
10) V. *lex. geogr.*, t. II, p. 450.

Qifth, de même[1]);

Qamoûlah, petite ville[2]). Lorsque je visitai Sa'îd, il arriva qu'un homme, qui avait accepté l'hospitalité d'un habitant de la ville de Démâmil, lui parla de trésors et lui révéla son intention de faire des fouilles à Démâmil, où l'on trouverait de grandes richesses. L'autre, lui ayant donné le conseil de renoncer à ce projet, lui indiqua un endroit à Dendérah, ville située dans le voisinage, après quoi l'étranger, suivant cette indication, se rendit à Dendérah et, ayant trouvé le trésor, il en remplit 100 sacs à dattes, qu'il transporta au Caire. A son arrivée, la police entoura le vaisseau et, ayant saisi les sacs, ils en tirèrent les trésors qu'ils apportèrent au sultan; l'étranger, mis en prison, subit une punition corporelle. Quant à l'habitant de Démâmil, sa raison en fut altérée, et il resta fou.

Dans le temple ou Birbâ de Bouçir-Kourides [Dioscourides][3]), on trouve diverses figures, assez remarquables, qui témoignent d'un art avancé. [Il y a aussi un ancien temple dans le district de Qathia, situé dans les sables près de la mer; sous le règne de Mélik ez-Zhâhir Rokn ed-Dîn Bibars, le gouverneur de la ville, nommé Ibn et-Tourkemâni, l'ayant ouvert, y trouva un cadavre dans un cercueil de marbre; à son cou était attachée une chaîne d'or, d'où pendait une tablette d'or avec une inscription en caractères inconnus; à côté du mort était un bracelet d'or, sur lequel 11 lettres étaient inscrites. Quand celui qui mettait le bracelet, touchait du poison, le bracelet serrait sa main, jusqu'à ce que, malgré lui, elle lachât ce poison. On dit que les merveilles du monde sont au nombre de 165, dont 42 se trouvent en Egypte, telles que le puits de Belsem[4]), les lacs de Fayjoum[5]) et de Tharrâneh[6]), les anciens temples et les pyramides.]

---

[1]) V. Ab., trad., p. 151. [2]) V. ibd. p. 140.

[3]) Sur ce village, v. *lex. geogr.*, t. I, p. 180 et Abdallatif, *Rel. de l'Eg.*, p. 490.

[4]) Sur ce puits, situé dans le terrain de Matharia, près de 'Ain Shems, v. Abdallatif, p. 89 suiv. et ci-dessus p. 155.

[5]) Comp. la géogr. d'Edrisi par Jaubert, t. I, p. 310 et Ab., t. II, 1, p. 47.

[6]) Tharrâneh se trouve au nord-ouest du Caire, v. Niebuhr, *Reisebeschr.*, t. I, p. 89.



II^e Section. — *Description de la province d'Afrique, la partie située sur la côte et la partie qui y est contiguë, jusqu'à l'Atlantique.*

D'après Abou 'Obeidah el-Bekri, l'Afrique s'étend en longueur de Barqa vers l'Ouest jusqu'à la ville de Tanger, et en largeur depuis la Méditerranée jusqu'au commencement du sable dans le Soudan, où l'on chasse l'éléphant, la belette [fenek] et l'animal, appelé »lamath«[1]), espèce d'antilope.

Le nom «Afrique« a la même signification que «Ibriquiah», c. à d. exposé au soleil, [ou il est dérivé d'Afrîqash b. Abrahah el-H'omeiri, qui envahit la Grèce et les pays occidentaux jusqu'à Tanger[2]), ou de la tribu Afâriqeh, descendants de Fâriq b. Miçr b. Khâm b. Noé qui, le premier avec son fils, descendit dans ces contrées.] L'Afrique est divisée en deux parties: l'intérieure et celle, située sur la côte.

Barqa, nom qui signifie «l'excellente», est située sur la frontière et comprend 5 villes que Motavakkel a entourées d'une enceinte. Elle est traversée par deux montagnes, dont l'orientale est peuplée de Lakhmites, de Djod'amites et de Mouradites, l'occidentale de Léwât'eh, Mezâteh et Howâreh; le sable de son sol a la couleur d'un rouge-jaunâtre et s'attache aux vêtements[3]). A elle appartient:

Barnîq, situé sur la côte[4]);

Thoulmeit'a ou Tolométa[5]), château, habité par des Juifs; on y fait le trajet par le golfe Qaçîr [c. à d. la grande Syrte]. [Vers l'Ouest est située la ville de Sort, pour la plus grande partie en

---

[1]) Comp. al-Bekri, *Descript. de l'Afr. septentrion*, par de Slane, Alger 1857, p. 21; sur l'animal, appelé «fenek», v. Bruce, *Travels*, t. V, p. 128 et al-Bekri, p. 171; sur le lamath, v. *Not. et extr.*, t. XII, p. 634.

[2]) Sur ce roi Himyarite qui, selon les historiens arabes, déjà au temps de Josué, pénétra dans l'Afrique, v. Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 67 sv.

[3]) V. Jaqoubi, *Kit. al-boldân*, p. 132 et al-Bekri, p. 5; les Léwât'eh, Mezâteh et Howâreh sont des tribus berbères, v. Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berb.*, trad. par de Slane, t. I, p. 9.

[4]) V. ibd. table géogr., p. LXXIII et Jaqubi, p. 132.

[5]) V. Jaqubi, p. 132 et Ab., t. II, 1, p. 204; sur le nom al-Qaçîr, employé de la Syrte, comp. Edrisi par Dozy et de Goeje, gloss. p. 367.

ruines, sur la côte de la mer; ses habitants parlent une langue barbare à part][1]);

Théraplous, nom grec, qui signifie 3 villes, ressemble à Alexandrie par sa construction et par ses habitants[2]);

L'île de Djerbeh [Gerbi] avec une ville sur la côte, où l'on fait le trajet par la petite Syrte; on y trouve des palmiers, des arbres fruitiers et des pommiers, dont on sent l'odeur jusqu'à une distance de plusieurs milles[3]);

Séfaqs [Sfax], ville, entourée d'une enceinte au milieu d'une plantation d'oliviers, et située près d'un fleuve, connu par sa beauté, qui se jette dans la mer[4]);

Qâbès [Gabs], située dans une vallée et entourée d'une muraille; la plupart de ses arbres sont des noyers et des pistachiers, arrosés par deux fleuves[5]), qui viennent d'une montagne, située au Sud, et se réunissent en un seul fleuve, qui se jette dans la mer.

Mahdiah, bâtie par Mahdi el-ʿObeidi, l'an 306 de l'Hég. La mer l'environne de trois côtés, ainsi qu'elle ressemble à une main étendue dans la mer, dont le bras s'attache au continent; deux portes donnent vers l'intérieur du pays et une seule vers la mer[6]).

Sousa, autrefois appelée «Sous el-adnâ», est entourée d'une enceinte et environnée de trois côtés par la mer; elle a été bâtie en pierres solides[7]);

Tounis, autrefois appelée Tarsoûs, nom auquel on a fait subir ce changement, a été rebâtie sous l'Islam; là est maintenant la résidence du roi d'Ifriqia. Elle est située sur la pente d'une montagne et séparée de la mer par un lac, que les navires traversent pour y arriver[8]).

---

1) V. Ab., t. II, 1, p. 204 et al-Bekri, p. 6.
2) V. al-Bekri, p. 6 suiv. 3) V. ibd. p. 85 et Ab., t. II, 1, p. 273.
4) V. Ab., t. II, 1, p. 200. 5) V. ibd. p. 198.
6) V. al-Bekri, p. 30 et Ab., trad., p. 200.
7) V. al-Bekri, p. 34 et Ab., p. 199.
8) V. al-Bekri, p. 37 et Ab., p. 197.



QARTHADJEH, ancienne ville avec des monuments, qui prouvent la date ancienne de sa construction et le génie de ses habitants[1];

BENZERT [Bizerte], forteresse, où se réfugièrent les Marabouthes, est traversée par un fleuve, qui sort de l'Est et se jette dans la mer[2];

THÉBARQA, située près d'un fleuve, où entrent les vaisseaux, chargés de marchandises; elle a d'anciens monuments[3];

MARSÂ EL-KHARAZ, ainsi nommée parce qu'on y trouve des coraux, est entourée d'une enceinte; des sources fournissent l'eau nécessaire à ses habitants[4];

BOUNA [Bone], sur le sommet d'une montagne, a été bâtie après l'an 450; dans les environs se trouve un fleuve qui vient de l'Ouest et se jette dans la mer[5];

BEDJÂJEH [Bougie], belle ville dans un site très salubre[6], près d'un joli fleuve, navigable pour les vaisseaux qui y entrent de la grande mer; elle a été bâtie par Naçir b. ʿAlnâs[7], un des descendants des bné-H'ammâd, l'an 457 de l'Hég.; à côté est située la chaîne de Rah'mân, peuplée de tribus Kétâmeh; on y trouve des mines de cuivre et de lapis lazuli.

[Les îles des BNÊ-MAZGANNA [Alger], entourées d'une enceinte[8];]

TÉNÈS, à une distance de deux milles de la mer, peuplé de Berbères, contient dans son milieu une grande forteresse[9];

WAHRÂN[10], bâtie l'an 290, puis détruite, mais rebâtie plusieurs fois;

[TÂBAH'RÎT, ville peuplée d'une tribu de Berbères, appelée Mathgera[11];]

---

1) V. al-Bekri, p. 41 suiv. et Ab., p. 176.
2) V. al-Bekri, p. 57 et Ab., p. 196.
3) V. al-Bekri, p. 57 et Ab., p. 196.
4) V. al-Bekri, p. 55 et Ab., p. 195.
5) V. al-Bekri, p. 54 et Ab., p. 194.
6) V. al-Bekri, p. 82 et Ab., p. 191.
7) Dans les manuscrits ce nom est défiguré en Ka'nâç; nous avons corrigé d'après l'*Hist. des Berbères*, t. ar., t. I, p. 26 et trad., t. I, p. 45 suiv. et t. II, p. 51.
8) V. Ab., t. II, 1, p. 191; al-Bekri, p. 66 et la note de Quatremère, *Not. et extraits*, t. XII, p. 520.
9) V. al-Bekri, p. 61. 10) V. ibd. p. 70. 11) V. ibd. p. 87.

Arishqoûl[1]) et Arsân, entourées de murailles et situées sur deux fleuves qui se jettent dans la mer;

[Berishket[2]) et Nakôr[3]), la dernière à une distance de 5 milles de la mer, sont situées sur deux fleuves, qui se jettent dans la mer après un cours d'une journée et demie; à la dernière appartient le district maritime, appelé Mazemmah;]

la ville de Sebta [Ceuta], fréquentée par les vaisseaux et les marchands, est entourée par la mer comme une demi-lune; bien qu'elle soit située près de la mer, ils font porter l'eau nécessaire pour les bains[4]);

le château Denhâdjeh, nommé aussi château d'Abd el-Kerîm, nouvelle ville, située sur un fleuve qui se jette dans la mer. C'est la dernière ville de l'Afrique, située sur la côte de la Méditerranée; les suivantes sont baignées par l'Atlantique[5]):

Tanger[6]), ville grecque dans un district d'une étendue d'un mois avec les villes d'ʿArâsh [Larache][7]), Qashmîn (?) et Azyla[8]), situées sur la côte;

Sela [Salé], une des villes les plus célèbres, est traversée par le fleuve de Sébou[9]), sortant du Fez et divisant la ville en deux parties, dont l'une s'appelle Ribâth el-Fath', bâtie par ʿAbd el-Moumin, l'autre château de plaisance, bâti par Mançour de la postérité d'ʿAbd el-Moumin.

Azammour[10]) et Mârîfan[11]), deux villes, situées sur la côte;

---

1) V. al-Bekri, p. 77; Ab., t. II, p. 171.

2) Sur Berishket (Breshk), v. Edrisi par Jaubert, t. I, p. 235; *Descript. de l'Afr.* par Edrisi, trad. par Dozy, p. 103.

3) V. al-Bekri, p. 90 et Ab., t. II, 1, p. 174.

4) V. al-Bekri, p. 102 et Ab., p. 186.

5) V. al-Bekri, p. 110, Ab., t. II, 1, p. 184 et la note de Quatremère, *Not. et extr.*, t. XII, p. 565.

6) V. al-Bekri, p. 104 et Ab., ibd. p. 185.

7) Araïsh (Larache), v. l'*Hist. des Berb.*, trad., table géogr., p. LXX.

8) V. ibd. p. LXXI.

9) V. al-Bekri, p. 87 et Ab., t. II, 1, p. 183; al-Bekri nomme de même ce fleuve Sébou.

10) V. l'*Hist. des Berb.*, table géogr., t. I, p. LXX et Høst, *Beskr. af Marocco*, p. 76.

11) V. al-Bekri, p. 87; cette ville est probablement identique avec la ville, appelée par Høst, p. 76, Mazagan, située au sud d'Azammour.



[Tâmesna[1]) et Qoûz[2]), situés dans le disrict de Tîqîsâs; Amaqdoûl[3]) ou Sous; toutes ces villes, entourées d'une enceinte et peuplées de tribus Berbères, sont des ports du pays Magreb el-aqçâ; à elles appartiennent des districts, de même peuplés de tribus Berbères.]

IIIe Section. — *Sur les pays de l'intérieur, situés entre les côtes, dont nous venons de donner la description, et les déserts. Commençons à l'Atlantique, nous dirigeant vers l'Est jusqu'à la frontière de Barqa.*

Les pays de l'intérieur sont divisés en deux parties: celle qui suit immédiatement les pays déjà mentionnés, nommée Awsath, et celle, située au delà, vers le désert, nommée el-aqçâ, c. à d. l'éloignée. Dans la partie el-awsath, c. à d. du milieu, est située Sous el-aqça, d'une vaste étendue et riche en palmiers et en cannes à sucre. On dit qu'ʿAbd er-Rah'mân b. Merwân [b. Mohammed b. Merwân] b. el-H'akam fut le premier qui y colonisa et y mena des cours d'eau[4]). Dans ce pays, il y a une quantité de villes, dont la capitale est Tâmdoult, en partie située dans une plaine, en partie entre les montagnes. Elle est entourée d'une enceinte, élevée par ʿAbdallah b. Edrîs, et située près d'un fleuve, sortant d'une montagne à une distance de 10 milles, dont les bords sont environnés de jardins et de moulins. Dans cette montagne, il y a une mine d'argent[5]).

Au pays de Sous appartient aussi la ville d'Igli sur un fleuve, sortant du mont Déren, qui débouche dans l'Atlantique; ʿAbdallah b. Edrîs la construisit[6]);

---

[1-2]) V. al-Bekri, p. 86—87. [3]) V. ibd. p. 86.

[4]) ʿAbd er-Rah'mân était fils de Merwân, le dernier calife Omayade [† 132 de l'Hég.] surnommé al-Dja'di; dans la généalogie, nous avons suppléé les deux membres «Mohammed b. Merwân», qui manquaient dans les mnscrts. après le premier Merwân; v. Ab., *Annal.*, t. I, p. 490.

[5]) V. al-Bekri, p. 163 et Jaqubi, *Kit. al-boldân*, p. 150; ʿAbdallah ci-mentionné est petit-fils du fondateur de la dynastie Edrisienne, v. Ibn Khaldoun, l'*Hist. des Berb.*, t. II, p. 563. [6]) V. al-Bekri, p. 162.



[Wadi Másseh, station fréquentée sur la côte de l'Atlantique avec de belles constructions[1]).]

Après le district de Sous suit le pays de Naifis ou Nafis, contrée salubre à cause de ses fleuves et de l'abondance des arbres, ce qui lui a donné son nom[2]); là sont situées nombre de villes, dont la plus célèbre s'appelle Támroûrt sur un fleuve qui, sortant du mont Déren et coulant de l'Est à l'Ouest, débouche dans l'Océan[3]);

Les villes de T'ejoumtîn[4]), Werzázát[5]) et Heskourah; puis, les deux Agmát, [situées dans une plaine; l'une, Agmát Ilán, n'est pas habitée par des étrangers, mais ordinairement ils s'établissent dans l'autre, appelée Agmát Warîkah, eloignée de la première par une distance de 8 milles[6]).]

Maroc, bâtie par Josef b. Thashfyn es-Çinhâdji, l'an 490, est située sur un fleuve, sortant du mont Déren; sous le gouvernement d'ʿAbd el-Moumin, elle est devenue résidence des califes[7]).

Fez, deux villes réunies, dont l'une, ʿAdwet el-Andalous [quartier des Andalous], a été bâtie l'an 192 de l'Hég., l'autre, ʿAdwet et-Qaroujina [quartier des Cayrowanites], l'an 193, sous le gouvernement d'Edris b. Edris. Les deux parties de la ville sont divisées par une rivière, sortant d'un champ à la distance d'une 1/2 journée[8]).

Miknáset ez-Zeitoûn, deux petites villes sur une colline blanchâtre, près d'un fleuve[9]); [les districts voisins s'appellent Séla et Tesoul ou ʿAin [source] d'Isháq[10]) avec des marchés.

---

1) V. al-Bekri, p. 161 et l'*Hist. des Berb*, t. I, p. XCII.
2) V. al-Bekri, p. 160 et l'*Hist. des Berb.*, p. XCVII.
3) V. al-Bekri, p. 160.
4) V. ibd. p. 155; une ville Tiounîounîn est mentionnée dans la table géogr. de l'*Hist. des Berb.*, t. I., p. CXI.
5) V. al-Bekri, p. 152; Heskourah est le nom d'une tribu Berbère.
6) V. ibd. p. 153; table géogr., p. LXIX et Ab., t. II, 1, p. 188.
7) V. Ab., t. II, 1, p. 187; l'an 1146 Maroc fut prise par les Almohades sous le règne du calife ʿAbd el-Moumin.
8) V. al-Bekri, p. 115 et Ab., p. 186.
9) V. Ab., p. 171.
10) V. al-Bekri, p. 142.



ZENÂTEH[1]) et WADJDET, deux petites villes[2]);] TÉLEMSÂN[3]), comprenant TAFOÛRT (?) et AFÂDÎN (?), deux villes voisines, éloignées, l'une de l'autre, par la distance d'un jet de pierre et situées près d'une rivière, qui sort de la montagne Noûl et débouche, après avoir traversé un grand étang, dans le fleuve d'Arishqoul;

la forteresse HOWAREH ou TÂSHQÉDÂLET sur une montagne avec des mines de fer et de vif-argent[4]);

la forteresse MAGOÛLAH sur la montagne Daloûl[5]);

RIBÂTH TÂZEH, bien fortifiée, près de la rivière Atâoun (?);

TÂMDOULT[6]) et SOUQI H'AMZAH[7]), bâtie par l'Alide H'amza b. Soleimân;

TÂHART, l'ancienne et la nouvelle, deux villes, séparées par une distance de 5 milles[8]);]

MELÎLA[9]), DJERÂWAH[10]), [MAKHERTAH (?)], AFZROÛNEH[11]), COSANTHYNA EL-HAWÂ, ainsi nommée à cause de sa situation élevée; elle appartient aux villes les plus admirables du monde et est traversée par 3 rivières, navigables pour des vaisseaux, lesquelles débouchent dans un fossé profond, environnant comme un fleuve la ville de tous côtés; telle est sa hauteur qu'on voit l'eau du ravin comme l'éclat d'une étoile.

SHÉLIF, belle ville, peuplée de Bnê-Wâthîl[12]);

WÂRIFEN, appartenant aux Berbères[13]);

KHADRÂ sur une rivière rapide[14]);

---

1) V. *table géogr.*, p. CXIV.
2) V. al-Bekri, p. 87 et *table géogr.*, p. XCIX.
3) V. Ab., t. II, 1, p. 189 et *lex. geogr.*, t. I, p. 212, où ces deux villes sont appelées Bâfzert et Afâdir; comp. *Not. et extr.*, t. XII, p. 662.
4) V. al-Bekri, p. 69 et *table géogr.*, p. CVIII.
5) V. al-Bekri, p. 69.
6) Ribâth Tâzeh se trouve mentionnée dans la *table géogr.*, p. CXI; sur Tamdoult v. ci-dessus, p. 333.
7) V. al-Bekri, p. 65 et *table géogr.*, p. CV.
8) V. al-Bekri, p. 67 et *table géogr.*, p. CIX.
9) V. al-Bekri, p. 88. 10) V. ibd. p. 89 et *table géogr.*, p. LXXX.
11) V. al-Bekri, p. 65, 76.
12) Sur Cosanthyna (Constantine) v. Ab., t. II, 1, p. 193 et sur Shélif v. al-Bekri, p. 69 et *table géogr.*, p. LXXIX.
13) V. al-Bekri, p. 69. 14) V. ibd. p. 61.

Mazoûnah, bâtie sur un rocher;

Miljâneh, ville romaine, riche en fleurs[1]);

Ashîr, bâtie par Zîri[2]);

Masîlah, sur un grand fleuve, bâtie par Moh. b. ʻObeidallah el-Mahdi, connu sous le nom el-Qâim; la ville fut appelée Mohammédiah[3]);

Bâdjeh el-Qamah'[4]), c. à d. Bâdjeh au blé, et la forteresse des Bnê-H'ammâd, bâtie par H'ammâd b. Zîri sur le sommet d'une montagne, abondante en scorpions, dont les piqures sont mortifères.

Sathîf[5]), [Tîdjîs ou Tigis[6]), Tifâsh, appelé l'injuste[7]);] Gadîr[8]), Faw et Badîs, deux forteresses[9]);

Téhoûdah, qui porte son nom d'après une tribu Berbère, est traversée par un fleuve qui sort de la montagne d'Awrâs[10]);

Le pays de Zâb avec les villes de Biskara, où il y a une plantation de palmiers d'une étendue de 6 milles[11]);

Thoûlqa[12]), Djamouna[13]), Banthioûs[14]), Qâsâs sur un fleuve rapide[15]); Thubnah est la capitale de ce district[16]);

Medjânah des meules, ainsi nommée, parce qu'on extrait des meules d'une montagne voisine, où il y a des mines de fer et d'argent. Dans ce pays on sème du safran[17]);

Masînia, ancienne ville, située à une distance de... de Qayrowân[18]);

---

1) Sur Mazoûnah v. *table géogr.*, p. XCII, et sur Miljâneh v. al-Bekri, p. 61, 69 et *table géogr.*, p. XCV.

2) V. al-Bekri, p. 69 et *table géogr.*, p. LXVII.

3) V. al-Bekri, p. 59; le fils d'ʻObeidallah, premier calife Fathémite, monta sur le trône l'an 322 Hég. = 933 J. Ch.; v. Ab., *Annal. Islam*, t. II, p. 383.

4) V. al-Bekri, p. 56 et *table géogr.*, p. LXXII, LXXV.

5) V. Ab., t. II, 1, p. 193. 6) V. al-Bekri, p. 63 et *table géogr.*, p. CXI.

7) V. al-Bekri, p. 53 et *table géogr.*, p. CXI. 8) V. al-Bekri, p. 60.

9) V. al-Bekri, p. 74 et *table géogr.*, p. LXXI.

10) V. al-Bekri, p. 72 et *table géogr.*, p. CIX.

11) V. Ab., t. II, 1, p. 192 et al-Bekri, p. 52.

12-14) V. al-Bekri, p. 52. 15) V. ibd. p. 50.

16) V. ibd. p. 50 et Ab., t. II, 1, p. 192.

17) V. al-Bekri, p. 49, 145 et *table géogr.*, p. XCII.

18) Le nom de cette ville que je n'ai trouvé mentionnée ailleurs, me paraît incertain, bien que tous les manuscrits soient d'accord; d'après al-Bekri, p. 50, on pourrait être tenté de lire Meskiâneh, village, situé aux environs de Medjâna sur la route de Qayrowân.

Qayrowân, ville Africaine du temps de l'Islam, qui fut fondée par 'Okbeh b. Nâfi' b. 'Omar b. el-Khatthab; elle a été rebâtie plusieurs fois, dernièrement par Mo'izz b. Bâdîs, l'an 444. Auparavant Qayrowan comprenait 4 villes, savoir Raqqâdeh, Çabreh, Mançoûriah et Qaçr el-qadîm; de toutes ces villes, il n'existe que des ruines et des débris, habités par les Arabes[1]).

Le pays de Qasthîlia avec la ville de Qofçah, construite sur des colonnes de marbre, avec un forêt de palmiers et d'oliviers; elle est avoisinée par deux grands fleuves[2]);

Subaithalâ (Sufetula), grande ville dès le temps des Romains, appelée aussi Djirdjîr (Gregorius), nom du roi à qui les Musulmans enlevèrent la province d'Afrique[3]);

Le pays de Nafzâweh, avec des palmiers comme à Bassorah, est traversé par trois fleuves[4]);

[H'ammeh Behloûl avec une plantation de palmiers[5]);]

Nafthah, ville située sur un rocher; elle s'appelle aussi petite Koufah, parce que sa population comprend des Shiites[6]);

Ketoûmat et Miknat (?), appartenant au district de Soûs dans le pays de Qasthiliah;

['Azeb el-Beled,] Nathâus, Deqâs, [Shédâd, Kharsoûf, Çoûnah sont situées dans le désert[7]); au Sud, dans l'intérieur, sont situées les villes de Temâ[illegible]âut[8]), Shéroûs[9]), Mârâs, forteresses avec des plantations de palmiers.] Au delà du pays de Qasthiliah on ne connait ni habitation, ni être vivant, excepté le fének (la belette),

---

1) Sur Qayrowân, dont le nom est dérivé de «Caravane», bien différente de Cyrène qui en est éloignée de plus de 300 lieues, v. al-Bekri, p. 22 suiv., Jaqubi, *Kit. al-boldân*, p. 136 et Weil, *Gesch. der Chal.*, t. I, p. 283 suiv.; Mo'izz b. Bâdis était gouverneur de la province Ifriquiéh, v. Weil, t III, p. 120.

2) V. al-Bekri, p. 48 suiv. et Jaqubi, p. 139.

3) V. Jaqubi, p. 139, Weil, *Gesch*, t. I, p. 161 et l'*Hist. des Berb.*, par de Slane, t. I, p. 209; l'an 27 de l'Hég., les musulmans s'emparèrent de la province d'Afrique.

4) V. al-Bekri, p. 47. 5-6) V. ibd. p. 48.

7) L'orthographe de ces villes, que nous n'avons trouvées nulle part ailleurs, est bien incertaine.

8) C'est probablement la même ville qui est nommée dans al-Bekri, p. 165.

9) V. al-Bekri, p. 9; cette ville est située dans la chaîne de Nefousa, à 5 journées de Tripolis.

animal de la grandeur d'une gazelle; ce sont des sables impregnés de sel, où il n'y a pas de trace de pied humain[1]).

IV[e] SECTION. — *Sur les pays du désert, situés entre le Soudan avec le Saharah et les pays intérieurs de l'Afrique, dont nous venons de donner la description.*

En avançant de l'Ouest vers l'Est, la première ville du désert est NOUL-LAMTHA, située sur la côte de l'Atlantique, près d'un fleuve qui débouche dans l'Océan. Lamtha est le nom d'une tribu Berbère[2]); puis, nous trouvons:

AUDÉGAST[3]), ville située dans le sable, avec des plantations de palmiers; le pays est très malsain. Ses habitants se nourrissent de millet et de viande; dans le voisinage il y a une mine d'or excellent. Parmi les tribus Berbères, qui y séjournent, sont les LAMTOUNA, les TÂZKÂGET, les MESSOUFEH, les KAKDEM et les DJOUDDÂLET, compris sous le nom général de Molatthimoun[4]) et de Morâbithoun, parce qu'ils couvrent leurs figures d'un voile [lithâm], excepté les femmes. Le roi appartient à la tribu Lamtouna; de cette tribu sortit Josef b. Tâshfîn, fondateur de Maroc[5]), à qui Mohammed b. Toumert, nommé Mahdi, enleva le royaume qu'il laissa à son successeur 'Abd el-Moumin b. 'Ali[6]). La tribu des Messoufeh excelle parmi les Berbères par la beauté de leur taille, mais les Djouddâleh sont plus nombreux.

SÉDJELMESSÉ, située dans une plaine impregnée de sel avec des plantations de palmiers; elle est traversée par un fleuve, ressemblant au Nil par sa crue et appelé Zir; il est formé par des rivières qui, sortant de la montagne de Déren, se jettent dans la

---

1) Comp. al-Bekri, p. 49. 2) V. al-Bekri, p. 161 et *lex. geogr.*, t. III, p. 239.

3) V. al-Bekri, p. 158 suiv. et Ab., trad., p. 175 et 190.

4) Sur ces tribus Berbères, v. de Slane, *Hist des Berb.*, t. II, p, 64, 65; sur les Djouddâlet, v. al-Bekri, p. 164.

5) La ville de Maroc fut fondée l'an 454 = 1062 J. Ch. par Josef b. Tâshfîn, v. l'*Hist. des Berb.*, t. II, p. 73.

6) Ce fut en l'an 524 = 1130 que 'Abd al-Moumin prit le commandement des Almohades, v. Sedillot, *Hist. des Arabes*, p. 290.



rivière de Dar'ah. La ville est entourée d'une muraille, d'une circonférence de 12 parasanges; on ne connait, ni vers le Sud, ni vers l'Ouest, aucune habitation humaine[1]). De cette ville on entre dans le Soudan, qui s'étend sur un espace de 2 mois, occupant un terrain sablonneux et peuplé de tribus Berbères sauvages, qui ne connaissent que leurs déserts; ils confinent au pays de GADÂMIS[2]) et forment une population innombrable; Dieu seul sait leur nombre; leur richesse consiste en bétail, et ils se nourrissent de viande, de lait et de baies que la terre produit pendant le printemps; le millet leur est importé. Ils peuvent passer bien long temps sans voir de pain, excepté ce que les marchands étrangers apportent dans leur pays des contrées de l'Ouest. Ils errent pour chercher leurs pâturages sans avoir de domiciles fixes, et ils s'habillent de peaux, excepté un petit nombre d'entre eux qui se servent de coton, introduit du pays de KOUKOU, où ils vont chercher des pâturages. Parmi les pays du désert est TÂDEMEKKA, ville ainsi appelée à cause de sa ressemblance avec la Mecque, par son site entre les montagnes; ses habitants se nourrissent comme les peuples précédents, et tous sont voilés, ainsi que leurs yeux seuls apparaissent; les femmes, au contraire, portent leurs figures à découvert. C'est assez singulier que les hommes, couverts de voile, ne se connaissent pas quand ils l'ôtent[3]).

Parmi les pays du désert est aussi WÂRQELÂN, situé à une distance de 50 journées de Tâdemekka; ce district comprend 7 forteresses, peuplées de Berbères, qui sont Abâdhites et n'observent pas le culte du vendredi[4]). A ce pays appartient de même la ville de GADÂMIS, à 40 journées de Wârqelân; c'est une belle ville, riche en palmiers et peuplée d'Abâdhites. La montagne de Néfousa, qui s'étend de l'Est à l'Ouest sur un espace de 6 milles ou, d'après d'autres, 6 journées, en est éloignée de 7 journées[5]); cette montagne est riche en villages et habitations; sa

[1]) V. al-Bekri, p. 148 et Ab., trad., p. 189; Jaqubi, p. 150.
[2]) V. al-Bekri, p. 182, Ab. Géogr., trad., p. 201 et la description détaillée dans *la mission de Ghadamès*, Alger 1863, p. 97—117.
[3]) V. al-Bekri, p. 181. [4-5]) V. ibd. p. 182.

capitale est Shéroush, peuplée de même d'Abâdhites. Elle est en liaison avec la montagne Awrâs, dont la longueur est de 7 journées, contenant beaucoup de forteresses, habitées par des Howâréh, qui sont de même Abâdhites[1]); [avec la montagne Ouansherish (Weneshrish)[2]), dont la longueur est de 15 journées, peuplée de tribus Berbères, et avec la montagne de Déren (l'Atlas), dont la longueur est de 9 journées[3]).] De là sortent beaucoup de fleuves; elle est riche en pins et en chênes, habitée par diverses tribus, telles que les Çanhadjeh, Heskourah, Mazigeh, Dokkâleh, Warkâla[4]), et s'étend sur le Maroc, Aghmât, Dar'ah, Soûs, [contiguë à la montagne Azwer, qui, sortant de l'Océan, s'étend dans le pays des Guézoulah, sur un espace de 10 journées; on y trouve des particules de fer, inaltérables au feu.] Aux pays du désert, voisins du Gadâmis, appartiennent: le pays du Wadân avec deux villes, dont l'une s'appelle Toûm, l'autre Dilbâk, habitées par des Arabes de H'adhramaut et de Sahm[5]); Awdjéleh, riche en palmiers, avec une ville, nommée Azrâqia[6]); Adjdâbiah, avec un port sur l'Océan, à une distance de 18 milles[7]); la ville d'Anqlâ (peut-être d'Idjla) en est voisine, située dans une plaine[8]); le territoire entre cette ville et Zawîlah, ville du Soudan[9]), sert de demeure à la tribu des Lamtha qui, parmi les peuples du Soudan, ressemblent le plus aux Berbères, et est traversé par des fleuves, aux bords desquels sont des jardins nombreux.

---

1) V. al-Bekri, p. 144.
2) V. Edrisi, Géogr., t. I, p. 231 et *table géogr.*, p. XCIX et t. I, p. 248.
3) Comp. al-Bekri, p. 156, 160.
4) Sur ces diverses tribus Berbères v. *Hist. des Berb.*, t. I, p. 169 sv. et 194 sv.
5) V. al-Bekri, p. 11; dans les manuscrits, l'une de ces villes porte le nom de Toum, tandis que nous lisons dans al-Bekri Bouçâ.
6) V. ibd. p. 12. 7) V. ibd. p. 5 et 12.
8) Dans les manuscrits, cette ville est nommée Anqlâ, tandis que al-Bekri porte Idjla ou Idjli, v. p. 161—62 et *Not. et extr.*, t. XII, p. 620.
9) V. al-Bekri, p. 10 et Jaqubi, *Kit. al-boldân*, p. 134.

V[e] Section. — *Sur le Soudan et ses districts.*

La ville la plus proche des pays des Berbères est Koukou, située sur la pente d'une montagne et traversée par un fleuve du même nom, qui sort du grand lac Koûrah et se jette dans le fleuve de Gâna; son cours est très rapide, et, à une certaine époque de l'année, il déborde; sur ses bords croissent du froment, diverses espèces de baies et du coton qui devient un grand arbre, dont le transport exige 6 hommes, et sous l'ombre duquel 10 personnes peuvent s'abriter; autour de ses rivages s'étendent de vastes champs et des villes populeuses[1]).

Au Soudan appartient le pays de Gâneh avec la capitale Awkâr. [Gâneh est le nom qu'on donne aux rois de ce pays, comme Bagbour aux rois de la Chine et Qâqân aux rois des Turcs[2]);]

La ville de Çanghaneh, divisée en deux parties; la ville de Samaqandeh[3]); ses habitants sont les plus habiles tireurs d'arquebuse. Dans ce pays croît un arbre, ressemblant à l'arbre Arâk, qui porte des fruits de la grosseur d'un melon, dont la moëlle ressemble en douceur au sucre legèrement acidulé; de même un autre arbre, appelé Rikân [ou Zenkân] qu'on trouve aussi dans le Soûs el-aqça et dont les fruits ressemblent aux dattes; quand on enlève l'écorce, l'intérieur est très onctueux et luisant; c'est pourquoi on en extrait de l'huile qu'on consomme au lieu d'huile d'olives et de beurre, et on la prefère à toutes deux.

Les villes de Ghiâroua[4]), Jerisni[5]), Tîrqi[6]), Oulîl[7]), Qad'houm (?) sont situées près de la mer avec des districts.

Le pays de Kânem a une grande étendue sur les deux rives du fleuve Gânah, appelé mer d'Abyssinie; ce fleuve ressemble, par

---

[1]) V. al-Bekri, p. 183, Ab., t. II, 1, p. 222 et Ibn-Batoutah, t. IV, p. 435.
[2]) V. al-Bekri, p. 174 et Ab., t. II, 1, p. 220.
[3]) Nous avons préféré la leçon de l'édition d'al-Bekri, p. 177 Samâqandeh, à celle de nos manuscrits Sâmgara et à celle d'Ab., t. II, 1, p. 210, note 1.
[4]) V. al-Bekri, p. 176, 177. [5]) V. ibd. p. 177.
[6]) V. ibd. p. 180. [7]) V. ibd. p. 171 et Ab., trad., p. 213.

ses crues, son abaissement et la fertilisation de son sol, au Nil de l'Egypte, mais il est encore plus grand, plus abondant et plus vaste; il comprend plusieurs îles, peuplées de Nègres, et on y trouve beaucoup de crocodiles qui infestent la contrée[1]). La capitale s'appelle Kânem; Djymy, Tekroûr[2]), Samgârah[3]) sont toutes traversées par le fleuve de Gâna, qui en entoure des parties; Djâdjéh, riche en pâturages; on y trouve beaucoup de paons, de perroquets, de pintades abyssiniennes et de l'ébène[4]);

Les villes de Magzâ[5]), Mâtân[6]), Tâdjoûa[7]), dont la population excelle par la beauté et l'élégance, comme au contraire les habitants de Zaghaoua du Soudan surpassent tous les autres par leur laideur et leur air farouche. Le pays de Kânem est combiné avec l'Abyssinie par les villes de Çourat et de Kénâwer, situées dans la haute Abyssinie. Dans le pays de Kânem sont encore les villes: Koûlad, située dans une vallée, riche en palmiers, mais qui n'a pas d'eau courante;

[Ankélawous[8]), de même dans une vallée, ressemblant à la vallée de Kouwâr[9]);] une tribu, appelée Lemlemeh, habite ces contrées; Abzar ou Abzan, de même située dans la vallée mentionnée[10]). A l'Ouest est un lac, long de 12 milles, où l'on pêche le poisson Bouri [mugicephalus]; près de ce lac sont situées les villes de Fezzân, Djermah[11]), Zawîlah[12]), Nesâweh ou Tesâweh (?)[13]) et Waddân[14]). [Les districts des Lemlem[15]) sont situés au sud du fleuve Gânah, les districts de Kouga vers le Sud-Ouest, ceux des

---

[1]) V. Ab., trad., p. 224. [2]) V. al-Bekri, p. 172.

[3]) Cette ville est probablement identique avec la ville de Çangâneh, mentionnée par al-Bekri, p. 172.

[4]) V. Ab., trad., p. 222. [5]) V. ibd. p. 222.

[6]) V. ibd. p. 223. [7]) V. ibd. p. 224.

[8]) V. Edrisi Géogr., t. I, p. 117.

[9]) V. ibd. p. 117 et Jaqubi, *Kit. al-boldân*, p. 134; Ab., trad., p. 180 et *lex. geogr.*, t. II, p. 518.

[10]) V. Edrisi, t. I, p. 118. [11]) V. ibd. p. 113.

[12]) V. ci-dessus p. 340 et Ab., p. 202. [13]) V. Edrisi, t. I, p. 113.

[14]) Il faut probablement lire ici Waddân au lieu de Wân, v. Ab., trad., p. 177 et Edrisi, t. I, p. 115.

[15]) V. Ab., p. 210, Edrisi, t. I, p. 20.

Bedjât[1]), Tamîm et Demdem[2]) au delà vers le Sud, jusqu'à l'Equateur et au delà.] A l'ouest des districts des Tamîms sont ceux des Sefâqis; la plupart de ces peuples sont sauvages, ne confessent aucune religion, et ont à peine un language; ils ressemblent plus aux animaux qu'aux hommes. Jusque là a pénétré l'Islam, et ce sont les frontières les plus reculées qu'il ait franchies.

## VI[e] Section. — *Sur l'Espagne, jadis possédée par les Musulmans, [mais abandonnée depuis.]*

Nous terminerons notre description géographique par l'Espagne, parce qu'elle est isolée vers le nord de la Méditerranée; après avoir mentionné précédemment Constantinople ou Isthamboûl et son détroit, nous sommes maintenant arrivés jusqu'à l'extrémité de la Méditerranée. La partie de l'Espagne, occupée par les Mahométans, est à l'Ouest. Toute l'Andalousie est divisée en deux parties: l'occidentale, dont les rivières coulent vers l'Occident, et où les vents de l'Ouest amènent de la pluie, et l'orientale avec les mêmes propriétés en sens opposé; ces deux parties sont baignées par la Méditerranée vers le Sud, sur une étendue d'un mois, vers l'Ouest et vers le Nord par l'Atlantique. La dimension de la partie orientale est d'un mois, et celle de la partie occidentale de 20 journées. Vers l'Est sont les montagnes, dites Portes ou les Pyrénées, qui s'étendent du Grand-Empire (de la France)[3]) dans ce pays, sur un terrain de 3 journées. La première qui s'empara de ces portes, fut Cléopatre qui avait l'intention de peupler cette péninsule; les musulmans la conquirent l'an 92 = 710—11 J. Ch. Son premier nom était Andalush, dont la lettre «sh» a été changée en «s», d'après un peuple qui y descendit et la cul-

---

[1]) V. Ab., p. 167 et 209.

[2]) V. Edrisi, t. I, p 116.

[3]) Par le nom du «Grand-Empire» les Arabes désignaient l'empire de Charlemagne, v. Ab., t. II, 1, p. 42; les Pyrénées s'appellent en arabe Djebel alport, c. à d. «montagnes du passage», parce qu'elles servent de passage entre la presqu'île et le continent de l'Europe.

tiva[1]). Ses villes sont très nombreuses. La capitale est Cordoue. 'Abd-er-Rah'mân b. Mo'awiah b. Hishâm dépensa à la construction de la mosquée de cette ville 800,000 dinars sans l'achever, mais 'Abd-er-Rah'mân Nâçir ledin-allah (Abdérame III, calife de Cordoue dans la première moitié du Xème siècle) la termina, après encore y avoir dépensé plusieurs centaines de mille; il bâtit, vis à vis de Cordoue, la ville de Zahrâ (la Fleurie), séparée de la précédente par un grand fleuve que nous mentionnerons ci-après[2]). Les deux rivages sont réunnis par un pont, une des merveilles du monde, bâti, au temps d''Omar b. 'Abd el-'Azîz, par 'Abd er-Rah'mân b. 'Abdallah al-Gâfiqi; sa longueur est de 800 toises sur une largeur de 20, et sa hauteur de 60 coudées. Le nombre de ses arches est de 18, réunies par 19 piles[3]). Cordoue était la résidence du roi et du gouvernement, et la ville principale de tout le pays. Tolède fut d'abord la résidence, mais, sous le règne d'Eijoub b. H'abîb el-Lakhmi, gouverneur de l'Espagne[4]), Cordoue obtint ce rang, l'an 96 de l'Hég., qu'il conserva jusqu'au temps d''Abd er-Rah'mân b. Mo'awiah b. Hishâm b. 'Abd el-Mélik, qui éleva la grande mosquée et dépensa plusieurs milliers de dinars à la construction du château du gouvernement. Un de ses successeurs, 'Abd er-Rah'mân Nâçir ledin-allah b. Muh. b. 'Abdallah b. 'Abd er-Rah'mân b. al-H'akem b. Hishâm b. 'Abd. er-Rah'mân, le Conquérant, bâtit la ville de Zahrâ, vis à vis de Cordoue. A Cordoue appartiennent: la forteresse al-Modowar[5]) au bord de l'Océan, Mourad, Yalimah, H'içn oul-H'arb, Besthâseh[6]) avec une mine de vif-argent, Qala't-Ribâh' ou Calatrava avec la caverne, où l'on

---

[1]) Sur le nom Andalous, v. Ab., t. II, p. 234 et Dozy, *Recherches sur l'hist. de l'Esp.*, t. I, p. 310,

[2]) V. al-Maqqari, *Analectes sur l'hist. et la litt. des Ar. en Esp.*, t. I, p. 314, 320 et Ab., t. II, 1, p. 249.

[3]) Comp. ci-dessus p. 40.

[4]) Sur Eijoub b. H'abîb, gouverneur de l'Espagne sous le calife Omaijade Soleimân, v. al-Maqqari, *Anal.*, t. I, p. 144 et Weil, *Gesch. d. Chal.*, t. I, p. 571.

[5]) Sur al-Modowar et Mourad v. Ab., t. II, 1, p. 249; si la première est identique avec Almodovar del rio, l'indication de Dimashqui, d'après laquelle elle est située au bord de la mer, est fautive.

[6]) V. al-Maqqari, t. I, p. 297.

trouve une espèce de terre, appelée «rahadj el-gâr» ou «dik ber dik» ou poison de rats (arsenic); elle est située près d'un fleuve qui sort de la montagne d'Oqlîs ou Uclès[1]). Le territoire de Cordoue, appelé AL-FAHÇ[2]), d'une longueur de 9 journées, sur 5 de largeur, est peuplé de villages; MASHOÛR (?), ANDEBOUSAH (?), QAL'AT SEMIRAN (?), ASTIDJI (Esija)[3]), RONDAH, forteresse, élevée jusqu'aux nues et située près d'un fleuve, qui se perd sous la terre dans une gorge, puis, après avoir reparu, à une distance de plusieurs milles, il continue son cours[4]); les forteresses de BELLOUTH et GÂFIQ[5]), la dernière la plus renommée, qui a donné le jour à Gâfiqi, médecin distingué et auteur de l'ouvrage «remèdes simples»; [la forteresse LOUKK[6]).]

2. Vient le district AL-FAH'Ç[7]), d'une grande étendue, avec une mine de vif-argent, d'orpiment, de fer, et une carrière de marbre blanc.

3. Le district d'EL-BIRA (Elvira), appelé Damas[8]), au milieu de l'Andalousie, porte ce nom à cause de sa ressemblance avec Damas, par l'abondance de ses fleuves et de ses forêts; au commencement de l'Islam, elle était capitale de ce district, mais GRENADE s'éleva à ce rang, lorsque les Francs s'emparèrent de la majeure partie de la péninsule et que, par suite, la population

---

1) V. Ab., t. II, 1, p. 239; Edrisi parle de cette poudre, employée contre l'ophtalmie, comme appartenant à Talavéra, v. *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* par Dozy, p. 47; sur Oqlîs ou Uclès, appartenant au district de Huete. v. Conde, *Descripcion de Esp.*, p. 197.

2) C'est probablement le même territoire qui est appelé, par al-Maqqari, Fah'ç es-Serâdiq, v. t. I, p. 309.

3) V. Ab., t. II, 1, p. 250.

4) Rondah est divisée par le Guadiaro en deux parties.

5) Sur Bellouth et Gâfiq, v. *lex. geogr.*, t. I, p. 172 et II, p. 299; Ab. mentionne la dernière, v. trad., p. 250.

6) V. *lex. geogr.*, t. III, p. 17.

7) Le nom al-Fah'ç, étant commun à plusieurs districts de la Péninsule, celui-ci semble, d'après sa place, appartenir à Séville.

8) Elvira était située au nord-ouest de Grenade, au pied de la chaîne, appelée Sierra d'Elvira, v. Dozy, *Rech. sur l'hist. d'Esp.*, t. I, p. 328 et Maqqari, t. I, p. 95. Sholayr est le pic principal de la sierra Nevada, connue actuellement sous le nom de Mulahacen.

musulmane s'y réfugia. Cette dernière ville est traversée par un fleuve, sur lequel sont bâtis des ponts. Au Sud est la montagne Shoulair (Sierra Nevada), couverte de neige pendant l'été et l'hiver; on trouve aux environs des plantes originaires des Indes et de la Syrie. A elle appartiennent: Loûsha[1]), près d'un fleuve; [Alishâneh (Lucena)[2]), Bedjdjâneh (Péchina), capitale avant la ville d'Elvira, avec une mine de fer;] Alméria[3]), sur la côte de la Méditerranée. Après la désolation de Bedjdjâneh, la population s'y réfugia; elle était fréquentée par des marchands qui y achetaient de la soie et des tissus, qu'on y fabriquait; puis, les habitants se retirèrent à Grenade sous le règne de la dynastie des Bnê Menâd Çinhâdjiens, et la peuplèrent; celle-ci est maintenant la résidence des rois de l'Andalousie;

Les villes de Berdja (Berga) et les contrées montagneuses d'al-Bosharât (Alpujarras);

Les villes de Delâjah (Dalia)[4]), Wâdi-Ash (Guadix), Andarash (Andarax)[5]), Qasthallah[6]), Salbânia (Salobreña)[7]), où l'on trouve du marbre blanc et pur; Thouna[8]), Belîsh (Velez-Malaga) sur la côte de la Méditerranée; on y trouve des coraux[9]); la ville ***, située sur la mer; à toutes ces villes appartiennent des dépendances et des territoires.

4. Dans la partie orientale de l'Andalousie est situé le district de Djajjan (Jaen), nommé aussi Qinnesrîn, avec la capitale Medînat el-H'âdhira qui produit beaucoup de soie; l'intérieur de ce district

---

[1]) Loûsha est Loja d'aujourd'hui, baignée par le Génil.

[2]) Il faut sans doute lire ainsi le nom, défiguré dans les manuscrits en Alishât ou Alishârât, v. *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.*, par Dozy, p. 174 et 205 (t. ar.).

[3]) V. ibd. p. 197.

[4]) Les villes de Delâjah (Dalia) et Bęrdja ont conservé leurs noms, v. ibd. p. 198.

[5]) Sur Guadix v. ibd. p. 202 et sur Andarax v. Ab., t. II, 1, p. 254; le nom de cette dernière se trouve altéré dans les manuscrits en Andaqsh.

[6]) Qasthallah était probablement la citadelle d'Elvira, v. Dozy, *Rech.*, t. I, p. 332.

[7]) Nous avons supposé Salbânia de nos manuscrits identique avec Shaloubinia signifiant Salobreña de nos jours.

[8]) Au lieu de Thoûnah, forteresse, située au nord de Guadix et appelée aussi Higuera, on lit dans les manuscrits Thoûsah.

[9]) Sur Velez, v. Ab., t. II, 1, p 250.



est riche en sources abondantes[1]). Parmi ses dépendances, nous nommerons: Baijasa (Baëça), Ubéda, Santbîse (?), Qaydjathé (Quésada), Segura[2]), Shanth, la forteresse el-Qathif, Qâshroh[3]), Tâbâta, [Djeljâneh, Thalyâtha[4])]; à ce district appartient Bastha (Baza), ville célèbre, avec les dépendances Shargali, Ashkoubeb, Besher, grande forteresse, [Madrash], Shouser (Yodar)[5]) avec une mine d'antimoine qui augmente et diminue avec la lune.

La ville de Bekkârish avec une mine de marbre coloré[6]).

5. Parmi les districts de la partie occidentale est Séville, appelée Emesse[7]), une des plus belles villes du monde. Le libertinage et l'habileté de sa population à jouir du moment leur sont propres et ont donné lieu au proverbe: «Son fleuve est le plaisir et son crieur public la beauté.» Ce fleuve lui vient de Cordoue et a le flux et le reflux tous les jours. ʿAbd er-Rah'mân b. el-H'akam en Nâçir bâtit ses murs; tout près est située la montagne esh-Sheraf (Aljarafe), consistant d'une poussière rouge, dont la longueur du Nord au Sud est de 40 milles, et sa largeur de l'Est à l'Ouest de 12, comprenant 12,000 villages, couverts d'oliviers. Parmi ses dépendances est l'île de Tharîf sur la côte de la mer[8]); Djezîrat al-Khadhra (Algeciras) sur une colline qui donne sur la mer, devant laquelle est située une île qui a donné le nom à la ville[9]);

---

[1]) H'âdhira signifie en général capitale; le vrai nom de la capitale de la province Jaen était, selon *lex. geogr.*, t. I, p. 281 et IV, p. 193, Auraba.

[2]) Ab. mentionne les villes de Baëça, Ubéda, Quésada et Segura, v. trad., p 252 et Edrisi, *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.*, p. 203.

[3]) Sur Qâshroh, v. *lex. geogr.*, t. II, p. 379.

[4]) Sur Thalyatha v. Dozy, *Rech. sur l'hist. et la littérat. de l'Esp.*, t. I, p. 317; selon la critique de ce savant, Thalyatha serait située à une demi-lieue ouest de Séville, ce qui ne correspond pas bien à sa place ici dans l'énumeration des villes du Jaen. Sur Djelyâneh v. al-Maqqari, t. I, p. 94.

[5]) Sur Shouser (Yodar) v. *Descr. de l'Afr. et de l'Esp*, p. 203.

[6]) Nous trouvons la ville Bekkârish nommée dans ʿAbd el-Wâh'id al-Marrâkoshi, éd. Dozy, p. 264.

[7]) Sur cette dénomination v. Dozy, *Rech.*, t. I, p. 86; comp. *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.*, p. 178 et al-Maqqari, *Anal.*, t. I, p. 100.

[8]) Comp. Ab. trad., p. 267.

[9]) V. ibd. p. 246.

L'île de Cádis, située dans la Méditerranée et entourée d'une muraille. Cadis est le nom d'une idole ou d'une espèce de talisman qui empêchait les bâtiments d'entrer de la mer de Bretagne dans la Méditerranée; elle était de cuivre, incrustée d'or, afin que la mer n'en altérât pas la surface, et posée sur des pierres rondes, attachées l'une à l'autre par du fer et du plomb; chacun de ces piliers avait 15 coudées en diamètre et 10 en hauteur. La main de cette idole était étendue vers l'Océan. Elle fut détruite sous le règne de la dynastie d'ʿAbd el-moûmin, et dès lors, les bâtiments entrèrent dans la mer de l'Andalousie[1];

Esthepona sur les bords de la Méditerranée;

Medinat Ibn Salem (Grazaléma), appelée par les Espagnols «ni ville, ni peuple», comme on dit d'Algézirat al-Khadh'râ «ville, mais sans peuple»[2];

La forteresse de Soheil, [ainsi nommée parce que la population dit que la Canope y apparaît à un temps fixe de l'année[3]);

Les villes de Qabthal, Qabthour[4]), Raks (Arkos)[5]), Xerès avec beaucoup de marchés, d'hôtels, de bains et de mosquées[6]); à cette ville appartient le district Sidonia ou Palestine[7]); les villes de Shalthysh (Saltès), Shelib (Sylves), dont les habitants étaient célèbres par leur goût pour les belles-lettres, ce qui a donné lieu à un proverbe[8]);

Huelba, Lebleh (Niebla), la dernière avec une source, qui

---

¹) Comp. ci-dessus p. 173; Qazwîni nous donne cette légende sur l'idole de Cades, v. *At'ar ul-belâdi*, p. 369 suiv; comp. Dozy, *Recherches*, t. II, p. 329.

²) V. Edrisi, *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.*, par Dozy et de Goeje, p. 174.

³) Soheil appartient, selon Ab., t. II, 1, p. 250, aux dépendances de Malaga.

⁴) Qabthal et Qabthour sont deux îles, formées par le Guadalkivir et connues maintenant sous le nom d'Isla mayor et minor, v. Ab., p. 236, note.

⁵) V. Edrisi par Dozy et de Goeje, p. 174.

⁶) V. ibd. p. 206.

⁷) Sidonia est le nom d'une province avec la capitale Medina-Sidonia, v. *Descr. de l'Esp.*, p. 174; Shaltysh est le nom d'une île, située aux environs de l'embouchure de la Guadiana, v. ibd. p. 179, 181; comp. Conde, p. 183, qui essaie à l'identifier avec l'ancien Tartessus.

⁸) V. Ab., trad., p. 237.



produit de l'alun, et une autre du vitriol; il y en a une troisième d'eau douce[1]);

Les forteresses de Djâber, Thâliqa, Qarmoûna (Carmone), ville entourée de murailles[2]);

Marshena[3]), Zenâteh[4]) et la montagne de sources (Gibraléon) qui comprend un très grand nombre de villes et de villages[5]);

6. Parmi les provinces de l'Espagne est Tolède, située au milieu du pays; on y trouve la table de Salomon[6]); cette ville est située aux bords du Tage, sur lequel fut bâti un pont, un des plus admirables édifices du monde, détruit par Hishâm b. 'Abd er-Rah'mân. Parmi ses dépendances, nous nommerons: Talavéra aux bords du même fleuve[7]); Ourith (Oreto), Fah'ç el-Bellouth (Albolote), la montagne de Bérânis, dont la ville principale est Qarîsh avec des mines de vif-argent et d'orpiment[8]);

Les villes de Thalamanka[9]), Salâmanque; [Magâm, aux environs de laquelle on trouve une terre comestible qu'on exporte dans tout le monde[10]);

---

[1]) L'orthographe de ces deux noms Walbeh et Lebleh varie beaucoup dans les manuscrits; en comparant les diverses leçons avec la description d'Edrisi (v. l'éd. de Dozy, p. 178), il n'y a pas de doute que l'auteur a voulu signifier les deux villes de Huelba et Niebla; c'est pourquoi nous regardons les leçons de notre texte ar. comme fautives.

[2]) Thâliqa et Carmone appartiennent au district de Séville, v. al-Maqqari, *Anal.*, t. I, p. 99.

[3]) Marshena, à l'est de Séville, a conservé son nom.

[4]) Zenâteh, nom d'une tribu Berbère, est le nom commun de plusieurs forteresses en Espagne, v. *lex. geogr.*, t. I, p. 518.

[5]) Gibraélon est situé au nord de Huelba.

[6]) Sur cette légende comp. Conde, *Descr. de Esp.*, p. 166.

[7]) V. Edrisi, *Descr. de l'Esp.*, p. 187; = Talavera de la Reyna.

[8]) Djébel Berânis est la Sierra Morena avec le district de Fah'ç el-Bellouth (la plaine des chênes), comp. ibd. p. 175 et *lex. geogr.*, t. IV, p. 289 et I, p. 172.

[9]) La ville de Thalamanka se trouve, d'après *lex. geogr*, t. II, p. 208, située au nord-ouest de Guadalaxara.

[10]) Maghâm est située, d'après Edrisi (v. *Descr. de l'Esp.*, p. 188 et al-Maqqari, *Anal.*, t. I, p. 123) tout près de Tolède; cette espèce de terre comestible est très répandue en Orient sous le nom de Thofel, et on la trouve souvent mentionnée; v. Seetzen, *Reisen, herausg. von Kruse*, t. III, p. 236 et Moses Maimonides, porta Mosis, ed. Pococq, p. 193; comp. Cherbonneau, *Journ. as.*, 1849, Jan., p. 67.



Madjrith (Madrid), Heredj près de la rivière Guadalaxara[1];]
Oshfouniah[2]) et Shantâlia[3]);

7. La province de la Rijat ou Raija[4]), avec la capitale Malaga aux bords de la Méditerranée, produit une quantité de figues et d'amandes; nous nommerons encore: Ardjidounah (Archidona) et Montemayor[5]).

8. La province de Todmir[6]) s'appelle aussi Miçr, à cause de sa ressemblance avec ce pays, parce qu'elle est traversée par un fleuve qui, à un certain temps de l'année, déborde, et qu'alors les habitants sèment leurs champs, situés sur les rivages, comme le font aussi les Egyptiens sur les bords du Nil. Parmi ses dépendances est Murcie, bâtie par 'Abd er-Rah'mân b. el-H'akam et appelée Bostân, c. à d. jardin; elle est traversée par un fleuve qui vient du Sud du côté de Segura et se jette dans la Méditerranée, au temps de la crue;

Lorca, dans les environs de laquelle on trouve le lapis-lazuli;

Orihuela, selon d'autres la même ville que Todmir, nom d'un ancien roi qui régna au temps de l'occupation musulmane;

Qaloudja (Calaça)[7]); Lisant, la grande et la petite, (Alicante), situées toutes les deux au bord de la Méditerranée[8]); les villes de Bathrîr, Oula[9]), Moula[10]), [Mâget, Ebro,] Thouthela (Tudèle?)[11]);

---

[1]) D'après la position indiquée, Heredj pourrait être altérée de Alcala de Henares.

[2]) Le nom est très incertain; on pourrait peut-être penser à Ocaña, ville très ancienne, au sud d'Aranjuez.

[3]) Shantalia est probablement une altération de Santa-Eulalia, appartenant, d'après *lex. geogr.*, t. II, p. 128, au district de Tolède.

[4]) Le nom Raija ou Rijat semble dérivé du latin «regio», cette contrée étant appelée regio montana, v. Dozy, *Rech.*, t. I, p. 320.

[5]) Montemayor se trouve, d'après al-Maqqari, *Anal.*, t. I, p. 91, près de Malaga.

[6]) Todmir, altéré de Theodomir, est le nom d'un prince goth qui se maintint dans cette province et lui donna son nom; sur la dénomination de Miçr v. Dozy, *Rech.*, t. I, p. 86 et Ab., trad., p. 253, note 1.

[7]) V. Edrisi, *Descrpt. de l'Esp.*, p. 195.

[8]) Alicante est d'ailleurs écrite en arabe Liqant, v. *lex. geogr.*, t. III, p. 16 et Edrisi, *Descrpt. de l'Esp.*, p. 193—94.

[9]) Oula pourrait être Oliva, près de Denia.

[10]) Moula est notre correction au lieu de Houla des manuscrits, v. Ab., trad., p. 256; elle appartient aux dépendances de Murcie.

[11]) L'orthographe est incertaine; Aboulfède (v. trad., p. 259) écrit Tutheyla.

Calpe; Denia, port très fréquenté. [A cette province de Todmir appartient de même le district des Çinhadjiens[1]), où l'on trouve de l'hématite d'une excellente qualité; une pierre pesant un drachme attire le double de son poids de fer et l'enlève à hauteur d'homme et davantage.

9. Dans la partie orientale de l'Andalousie, nous avons Valence, située sur une hauteur près de la Méditerranée et traversée par un fleuve (le Guadalaviar) qui sort de Santamaria (Albarracin). Parmi ses dépendances sont Beirân[2]), Qalansawah, Marbathr (Murviedro)[3]), Menâr[4]); l'île de Shuqar (Xucar), environnée par un fleuve comme une demi-lune;

Xativa[5]), Castellon de la Plana, Abidja (Abixat), Peniscola[6]), 'Oqâb, Morella, Xerica, Djotballa (Cebolla)[7]), la forteresse de Zenatah[8]) avec un district, riche en villages;

Cartagène.

10. Voisin de ces districts, nous trouvons celui de Merida, un des plus célèbres de la Péninsule avec la capitale du même nom, datant du temps des Romains; elle est située près d'un fleuve qui sort de Qala't Ribâh' (Calatrava, c. à d. le Guadiana) et se jette dans la Méditerranée. Parmi ses dépendances, nous nommerons[9]):

Qantharet es-seif (Alcantara), ville, bâtie sur pilotis, comme Qantharet Mah'moud (le pont de Mah'moud)[10]);

---

1) Çinhadjé est le nom d'une tribu Berbère, qui a donné le nom à ce district.

2) Beirân est nommée par Ab., trad., p. 257, comme appartenant au district de Denia.

3) Sur Murviedro v. Edrisi, *Descrpt. de l'Esp.*, p. 191 et Conde, p. 192.

4) Un district, nommé Ménâret, est mentionné dans *lex. geogr.*, t. III, p. 151, comme appartenant à Saragosse.

5) Sur Shâbita (Xativa) v. Edrisi, *Descr. de l'Esp.*, p. 192.

6) Qashteljoun (Castellon de la Plana), Abixat et Peniscola se trouvent mentionnées par Edrisi, v. *Descr. de l'Esp.* par Dozy, p. 191.

7) Sur les quatre forteresses Oqâb, Morella, Xerica et Cebolla v. Dozy, *Rech.*, t. II, p. LXII.

8) On trouve sur la carte une place Zeneta, située vers l'est de Murcia.

9) Nous avons corrigé ici le texte de notre édition d'après le manuscrit de Berlin, appartenant à la collection de M. Sprenger, no. 13.

10) Sur Alcantara v. Reinaud, trad., p. 246, note 1, et sur Qantharet-Mah'moud v. Edrisi, *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.*, p. 189.

Bathaljous (Badajoz), bâtie par ʿAbd er-Rah'mân b. Merwân;

Bâdjeh (Beja), ancienne ville, connue sous le nom de Bâdjeh d'olives;

Santarem sur le Tage;

al-Oshbounah (Lisbonne) est située sur la côte de l'Océan; dans les environs de ces deux villes et dans ceux d'Okshoûnbah, on trouve de l'ambre excellent[1]; près de Lisbonne, il y a une montagne avec des mines de Bedjâdi (le grenat), qui brille la nuit comme un flambeau.

11. La province de Tortose dans la partie orientale de l'Espagne est traversée par l'Ebre; on y trouve des mines d'antimoine qui égale en qualité celui d'Ispahan. Elle comprend les villes de:

Tarragone, Bâmendola (?), Lârida sur la Sègre, qui charrie de la poudre d'or[2];

les forteresses de Monteshoûn, Santamaria, Barbathânia[3]), Iviza, avec une île dans la Méditerranée du même nom, Washqa (Huesca), [Ourâliah (?)[4]] avec des districts, couverts de villages, situés dans les vallées et riches en bananiers et cannes à sucre;

Tudela, sur l'Ebre, bâtie sous le règne de H'akam b. Hishâm; Arîth (Ariza)[5], Qalaʿt-Eijoub (Calatayud), Tharsoûna (Tarazona),

---

[1]) Okshounbah, souvent altérée en Okshoûnia, est, d'après Ibn H'auqal, v. l'éd. de de Goejé, p. 80, lin. 5, située à une distance de 6 journées de Sylves et correspond probablement à Estombar ou Faro de la province Algarve; la dénomination arabe semble dériver de Ossonoba; l'ambre, dont l'auteur parle ici, est l'ambre gris, produit du cachalot, non pas à confondre avec l'ambre jaune ou Kjâroûbah, v. ci-dessus p. 87 et Ab., trad., p. 242; sur la pierre Bedjâdi v. ci-dessus p. 72.

[2]) Sur les villes de Tortose, Tarragone, Lârida (Lérida) v. Ab., trad., p. 260; Bâmendola m'est inconnue, et la leçon tout à fait incertaine.

[3]) Monteshoûn m'est inconnue et la leçon incertaine; Santamaria correspond à Albarracin et a été nommée ci-dessus; Barbathânia se trouve souvent mentionnée par al-Maqqari et, selon *lex. geogr.*, t. I, p. 138 et Bayan al-Mogrib, t. II, p. 147, elle est située aux environs de Lérida et de Barbastro.

[4]) Ourâliah (Orihuela) n'est mentionnée que dans le manuscrit de Paris et paraît très peu convenable ici.

[5]) Arîth correspond à Ariza, près de Calatayud, s'il ne faut pas lire Arnîth (Arnedo), appartenant, selon *lex. geogr.*, t. I, p. 51, au district de Tudèle.

Medînat-Salim (Medina Celi)[1], Bermârida (?)[2], Ishbiliah (Séville?), Tholaithola (Tolède?) et Saragosse, appelée «ville blanche», parce que ses murs sont construits en marbre blanc.

12. Ce district est limitrophe de celui de Barcelone, située aux bords de la Méditerranée; on y trouve des perles d'une couleur durable; à ses environs appartiennent: Thamarîs[3]), Yaqa[4]), Sandjîli (St. Gilles)[5]), Argoûn (Arragone), Girantâlah (Gironde), Arboûnah (Narbonne) sur la Méditerranée[6]).

Toutes ces villes ont été occupées par les Musulmans, au commencement de l'Islam. Quant au pays des Francs, situé au delà, nous en avons déjà mentionné une partie dans notre description des îles et des mers septentrionales et occidentales.

Parmi les fleuves de l'Espagne les plus considérables sont: celui de Cordoue et de Séville (le Guadalkivir), sortant de la montagne de Abla (?); il reçoit un grand nombre de rivières, et beaucoup de sources y versent leurs eaux;

Le fleuve de Murcie, appelé «fleuve blanc», c. à d. la Segura, sortant de la même source que le fleuve de Cordoue;

L'Ebre, sortant de la Sierra au delà d'Arîth (Ariza) dans le district de Saragosse;

Le fleuve d'Ana (Guadiana), sortant des environs de Tortose de la Sierra au delà de la ville Dalâjah[7]), coule et disparaît alternativement dans les environs de Calatrava;

---

[1]) Sur Medinat-Salim v. Ab., trad., p. 256.

[2]) La leçon Bermârida est incertaine; les noms des deux villes, qui suivent, sont probablement interpolés par un copiste.

[3]) Thamarîs ou Tamarite fut la capitale du district de Huesca, v. Gayangos, t. I, p. 65.

[4]) Yaqa = Yaca au nord de Huesca; ses habitants sont mentionnés sous le nom de Djâqiah dans le *Kit. al-boldân* de Jaqubi, éd. de Juynboll, p. 145.

[5]) Sandjîli = St. Gilles du Gard, près du canal de Beaucaire, au sud-est de Nîmes.

[6]) Argoûn est mentionné par al-Maqqari, t. I, p. 88; Girontâlah, correspondant probablement à l'ancienne ville St. Girons du département l'Arriège, se trouve de même dans al-Maqqari, t. I, p. 223; sur Arbounah v. Ab., trad., p. 262.

[7]) La ville de Dalâya étant située dans les environs d'Almeria. nous ne savons quelle autre ville l'auteur a voulu indiquer.

Le Tage, sortant de la Sierra dans les environs de Tudèle, a son embouchure près de Lisbonne.

La chaîne Beshâret ou Sierra s'étend de Lisbonne et de l'Atlantique de l'Ouest, vers Arboûna (Narbonne) et la Méditerranée du côté de l'Est et divise la péninsule en deux parties, dont l'une fut occupée par les Musulmans, tandis que l'autre resta dans la possession des Francs, de sorte que cette chaîne sépare les deux nations. Les Arabes n'ont jamais franchi cette frontière, excepté 'Abd er-Rah'mân en-Naçir qui, après avoir réitéré ses invasions, a été repoussé par la ruse et non par la force.

Le Douro, sortant de la Sierra, débouche entre les villes de Porteqâl (Oporto) et Qalemrâneh (Coimbra).

Dans les montagnes de cette péninsule et dans son sol, il y a une quantité de minéraux, qui excellent par leur qualité et leur pureté. J'ai abrégé l'énumération de ses villes, ses provinces et ses districts jusqu'à en omettre à peu-près la moitié; la partie mentionnée suffira, s'il plaît à Dieu!

# CHAPITRE NEUVIÈME

## EN NEUF SECTIONS.

---

I[e] Section. — *Les fils de Sem b. Noé, comprenant les Arabes, les Perses, les Grecs, qui peuplèrent le milieu de la terre.*

Les Arabes se divisent en deux races: les ʿAdites et les Most'ariba, descendant ensemble de ʿAdnân et de Qah'than, les deux fils d'Ismaël b. Abraham[1]); à la race des Arabes appartiennent encore deux peuples, les Dilémites et les Curdes. Les Dilémites sont les descendants de Dilem b. Bâsil b. Modhar; les Curdes de Kourd b. ʿOmar b. Ça'çaʿah b. Rébiʿah, bien que les généalogistes ne soient pas d'accord à cet égard. D'après l'opinion unanime des historiens et des généalogistes, le nombre des individus, sauvés par Noé après le déluge, était de 80, hommes et femmes, parmi lesquels étaient ses 3 fils, Sem, Khâm et Japhet. Il descendit avec eux vers le pays de Mosul et y bâtit une ville, nommée Quatre-vingts, sur la pente du mont Djoûdi [Ararat], où l'arche s'est arrêtée[2]). Selon l'explication du verset [s. 37 v. 75] «nous

---

[1]) C'est une opinion ordinairement rejetée par les meilleurs auteurs que Qah'thân soit issu d'Ismaël, qui ainsi devient le père de toutes les tribus arabes. Qah'thân, identique avec le biblique Yoctan, fils d'Héber, représente les tribus plus anciennes, domiciliées dans l'Yémen avant l'invasion des Ismaëlites, comp. Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 40.

[2]) V. la même tradition dans Masʿoûdi, *Meadows of gold*, par Sprenger, t. I, p. 73—74 et l'édition de Barbier de Meynard, t. I, p. 75 sv.

laissâmes subsister sa postérité», Dieu anéantit les 80, et Noé seul resta avec sa progéniture. D'après la tradition, mentionnée par Abou-l-Faradj Qodâmeh, Noé pria Dieu, lorsque sa progéniture se multiplia, de partager la terre entre ses trois fils; alors, l'ange Gabriel descendu du ciel, présenta à Noé trois feuilles, chacune marquée d'un tiers de la terre, et lui ordonna de les jeter dans une urne et de les retirer au nom de ses fils; ce qui devait en sortir, serait dévolu à lui et à sa postérité. A Sem échut le milieu de la terre, depuis la frontière du Nil jusqu'à celle des Turcs; à Japhet la portion, depuis la frontière de Sem jusqu'à la zone, où la constellation de l'ourse devient circompolaire; à Khâm la partie, depuis la frontière de Sem jusqu'au point, où la Canope apparaît sur l'horizon. Après quoi, Noé rendit grâce à Dieu de ce qu'il avait préféré Sem, en lui assignant la partie de la terre, où il y avait trois mosquées, élevées à sa gloire; Dieu lui avait encore promis que son vicaire et tous les prophètes surgiraient de cette partie de la terre parmi sa postérité; à celle-ci appartiennent de même les Arabes. Mas'oûdi nous raconte que ce fut Fâleg b. 'Aber ou, d'après d'autres, 'Abîr b. Shâlikh b. Arfakhshad b. Sem, qui partagea la terre entre les fils de Noé[1]).

Les descendants de Japhet: les TURCS, les SLAVES, les JÂGOG et MÂGOG se dirigèrent vers l'Est et le Nord, et la postérité de Khâm ou les COPTES, les BERBÈRES et les NÈGRES vers le Sud et vers l'Ouest, tandis que la postérité de Sem: les ARABES, les PERSES et les GRECS gardèrent le terrain, où il furent engendrés, c. à d. le milieu de la terre. — D'après une autre tradition, le roi Féridoun, avant de mourir, partagea la terre entre ses trois fils: Salm, Thous ou Thounous et Iradj ou Irân: la postérité de Salm, à laquelle appartiennent les rois des Grecs et des Slaves, régna sur le Magreb; celle de Thous sur l'Orient, et les rois des Turcs et de la Sine furent parmi ses descendants; Iradj sur le centre de la terre ou sur l'Irâq; les Kosroës appartiennent à sa

[1]) V. *Meadows of gold*, t. I, p. 78 et l'éd. de Paris, t. I, p. 79 sv.



postérité[1]). — J'ai lu dans une collection de traditions, faite par un anonyme, que les hommes, après le déluge, se rassemblèrent en un lieu, appelé KOUT'À[2]), et que leur langue commune était l'hébreu; c'était au temps de Fâlegh b. ʿAber b. Shâlikh b. Arfakhshad b. Sem b. Noé. Ils furent entre eux d'accord de bâtir un édifice, dont les fondements poseraient sur la surface de la terre, et dont le sommet atteindrait les nues, pour se défendre contre l'arrivée d'un nouveau déluge; ainsi, ils construisirent un palais, élevé avec du plomb, des pierres, des briques, du ciment, dont la hauteur était de 5000 coudées et la largeur de 2500; à son massif ils n'appliquèrent ni fente, ni fenètre, excepté la porte; ils étaient au nombre de 72 familles. Cet édifice terminé, Dieu, au milieu de la nuit, leur fit entendre un cri, qui détruisit le bâtiment et les dispersa par un vent impétueux, de sorte que, l'un ne voyant l'autre, ils se ruèrent sur divers chemins, poussés par le vent. Les descendants de Japhet se dirigèrent vers le Nord, et Dieu leur inspira 37 langages, selon le nombre de leurs familles; les descendants de Khâm vers le Sud, avec 16 langages que Dieu leur inspira, selon le nombre de leurs tribus; enfin, les descendants de Sem restèrent sur leurs places sans bouger, enchaînés par la confusion et l'engourdissement, et Dieu leur inspira 19 langages, selon le nombre de leurs familles; ce terrain fut appelé Bâbel, à cause de la confusion des langues. On dit aussi que le fondateur de ce palais fut Nimrod b. Koûsh b. Kham, qui, d'après l'opinion des Khaldéens ou des Nabathéens, a été le premier roi du monde. — D'après une autre relation, les 80 personnes, qui se sauvèrent dans l'arche avec Noé, passèrent une nuit dans la ville, bâtie par Noé; ils parlaient le syriac, mais eveillés le lendemain matin, leurs langues étaient confuses, divisées en 80 divers langages, tellement que l'un ne comprenait l'autre sans l'entremise de Noé comme interprète. [A cette tradi-

---

[1]) V. Hamzæ Ispahanensis, *Annal.*, p. 33, texte ar.

[2]) Kout'à est le nom d'un village, situé, selon les géographes, près de Bâbel, v. Içtachri, *das Buch der Länder*, p. 54 et Ab., trad., p. 67.

tion j'ajouterai ce que j'ai vu de mes propres yeux: Ma mère avait atteint l'âge de 80 ans; un an avant sa mort, elle s'éveilla, après avoir dormi la nuit, un matin sans comprendre mot de la langue arabe; tantôt elle montrait l'objet qu'elle désirait, tantôt elle le nommait en une langue inintelligible, bien que les mots employés fussent arabes. Ainsi, par exemple, elle nomma un homme [Djedâr] «paroi», les enfants [H'anbal] «nains», la nourriture [Khaith] «fil», la nuit [ʿAbd] «servant», le jour [Çalât] «prière»; elle continua de cette manière jusqu'à ce que nous comprîmes ses désirs et sa terminologie. Elle ne s'en désista pas, et jamais elle ne substitua un mot à l'autre jusqu'à sa mort; que Dieu lui soit propice!

Elle avait pourtant appris notre langue, et elle nous reconnut jusqu'à son dernier moment; sa prière et son récit du Coran étaient chose bien merveilleuse et ridicule. La confusion des langues de Bâbel aura eu lieu d'une manière analogue.]

Revenons à notre description des Arabes et des Most'arabes, descendants de Sem. Tous allèrent habiter la péninsule, qui a reçu leur nom, une génération après l'autre. Voici, selon ce qu'on dit, pourquoi ils se dirigèrent vers l'Arabie: lorsque les descendants de Noé, après la tempête céleste, eurent été dispersés du pays de Babel, les Khamites se tournèrent vers le Sud, et les descendants de Japhet vers le Nord; puis, les descendants de Sem quittèrent leurs habitations pour se diriger vers les contrées entre l'Yémen et la Syrie, la mer Arabe et le golfe Persique. Ad b. ʿUz ou ʿOûdh b. Aram b. Sem descendit avec son fils vers Ah'qâf [les montagnes de sable], c. à d. vers le pays du Shih'r[1]);

T'émoûd b. Djât'ir b. Aram avec son fils peupla la contrée de H'idjer, entre la Syrie et le Hidjâz[2]);

Djadîs, son frère, le district de Djaw de Jémâmet[3]);

Thasm b. Loud b. Sem le pays d'ʿOmân;

ʿAmlâq ou Amâleq, frère de Thasm, se dirigea d'abord

---

1) V. Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 10 suiv.
2) V. ibd. p. 24. 3) V. ibd. p. 28.



avec son fils vers Çanâ'a, puis vers la Palestine, puis vers l'Egypte; les pharaons sont ses descendants[1]);

Ah'mîm ou Omaym, son frère, avec son fils et Armen se tournèrent vers la frontière des Bné Sogd[2]);

'Abîl b. 'Uz b. Aram vers Médine, d'où les Amalékites les expulsèrent, après quoi ils se fixèrent dans le Djoh'fat, district qui a recu ce nom, parce que l'inondation de la mer les y anéantit[3]).

Djorhom b. Qah'thân b. 'Aber b. Fâlig b. Shâlikh b. Arfakhshad b. Sem b. Noé descendit dans le Téhamat, après l'arrivée d'Abraham et de son fils Ismaël et de Hagar; les Ismaëlites se marièrent avec les Djorhomites, mais comme ceux-ci dépassèrent les Ismaëlites en force et en nombre, ils s'emparèrent de la Ka'ba et en prirent possession, profanant le saint territoire et attaquant ceux qui entraient dans la Mecque. Isâf et Nâilah, s'étant rendus coupables de fornication dans le temple, furent changés par Dieu en deux pierres, après quoi il punit les Djorhomites d'un flux de sang qui les anéantit. La tribu de Khozâ'a, se réunissant pour détruire les restants, leur livra plusieurs combats et les mit en fuite; enfin une partie se réfugia chez la tribu de Djohaynah, où une inondation les détruisit[4]). C'est à cette occasion que leur chef 'Omar b. H'ârit' récita ces deux vers:

«Helas! le pays entre H'adjoun et Çafâ semble être dépourvu d'habitants, de sorte qu'il ne reste à la Mecque personne, qui se livre aux doux entretiens de la nuit;»

«Certainement nous avions formé sa population, mais les vicissitudes des temps et les années qui viennent de s'écouler, nous ont anéantis[5]).» [Sur la généalogie de Qah'thân, il y a une autre tradition que nous mentionnerons ci-après, s'il plaît à Dieu.]

---

[1]) V. Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 19 et Ab., *Hist. Anteislam.*, éd. Fleischer, p. 178.

[2]) Quelques généalogistes regardent les Perses comme ses descendants, v. Mas'oûdi, *Meadows of gold*, by Sprenger, p. 77.

[3]) V. ibd. p. 77 et sur Djoh'fat, située à 5 journées de Djidda, v. Ab. Géogr., trad., p. 107.

[4]) V. Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 33, 199, 218, 223.

[5]) V. ibd. p. 223 et Ab., *Hist. Anteislam.*, p. 192, où le poète est appelé 'Amir b. H'ârit'.



Toutes ces tribus déjà mentionnées ayant été anéanties et détruites par le temps et le sort commun des choses humaines, à l'exception de Qah'thân, ce que le Coran nous a conservé de la mémoire d''Ad et de T'émoûd, nous suffit. 'Ad le premier était composé de 11 tribus; elles ont été affaiblies, parce qu'elles adoraient la lune et négligeaient le culte de Dieu, en traitant d'imposteur le prophète Houd que Dieu leur avait envoyé; après avoir été affligées par une sécheresse pendant 3 ans, elles invoquèrent Dieu pour qu'il leur donnât de la pluie; alors, il leur envoya 3 nuages: un blanc, un rouge et un noir, laissant le choix à leur volonté. Après qu'ils eurent choisi le noir, Dieu leur envoya 8 jours et 7 nuits de tempêtes violentes, dont la première commença un Mercredi, et par lesquelles ils furent abattus comme des troncs de palmiers creux. L'anéantissement du 1er 'Ad accompli, resta seul 'Ad le 2ème, comprenant 'Obeid, 'Omar, 'Amir, 'Omayr [fils de Qajim b. Hizâl], ce que nous raconte Ibn el-At'îr[1]).

Quant à T'émoûd, ils ont été connus sous le nom de compagnons du chameau. Lorsqu'ils furent devenus insolents par leurs richesses, oubliant les bienfaits du Ciel, Dieu leur envoya Çâlih', le prophète, pour les admonester et les effrayer. Dans leur perversité, ils lui demandèrent de faire sortir d'un rocher une chamelle noire, de 10 mois, à crinière, poils et crins, et il surgit de la montagne une chamelle, pleine, souffrante et sur le point de mettre bas; peu après, elle mit au monde un faon qui suivit sa mère. D'après l'arrangement de leur chef, on fut d'accord que l'eau de l'abreuvoir appartiendrait alternativement un jour à la chamelle, l'autre au peuple; mais un T'émoudite, nommé Qodâr el-Ah'mar [l'homme roux], lui coupa le nerf du pied. Le faon, voyant sa mère mutilée, gravit le rocher et poussa trois bêlements, après quoi Çâlih' leur dit: «Chaque bêlement sera un jour de punition; divertissez vous dans vos maisons!» Le premier jour, leurs figures devinrent jaunes, le 2ème rouges, le 3ème noires: le quatrième jour, un cri du ciel les ayant surpris, le coeur leur fut arraché de la

[1]) Comp. cette tradition dans *Essai sur l'hist. des Arabes*, t. I, p. 15.



poitrine, et ils tombérent la face contre terre. [D'après les exégètes du vieux testament, on n'y trouve aucune mention ni d'ʿAd, ni de T'émoud;] toutes ces contrées ont été peuplées après l'anéantissement de leur population, punie à cause de leur incrédulité, excepté le pays des Rass et celui des T'émoudites qui, après leur dévastation, furent habités par des génies[1]).

Quant aux Mostarabes, ils descendent d'ʿAdnân et de Qah'thân[2]); ʿAdnân est fils d'Ismaël b. Abraham. On n'est pas d'accord, si Ismaël a parlé l'arabe ou non; quelques-uns disent que Dieu le lui a inspiré, laissant le syriac à Ishaq. D'après une autre opinion, Ismaël était en bas âge, lorsqu'Abraham descendit avec lui vers la Mecque; une tribu de Djorhomites, rencontrant Abraham sur ses pâturages, séjourna quelque temps chez lui; c'est d'eux qu'Ismaël apprit l'arabe. Agé de 14 ans, ils le marièrent et parmi sa postérité est ʿAdnân, bien que, d'après les généalogistes, il y ait 30 générations entre Ismaël et ʿAdnân, et qu'ils diffèrent beaucoup dans leurs traditions. ʿAdnân engendra Nizâr, qui fut père de Modhar et de Rabîʿah, auxquels on attribue toute la tribu d'ʿAdnân. Modhar a la préference sur Rabîʿah, parce qu'à lui appartient Qoreish, et que Qoreish est la tribu par excellence parmi les Arabes, puisque le prophète en descend[3]). Les Qoreish ont reçu ce nom parce que, après avoir été dispersés dans le pays de la tribu de Kénânet, ils furent rassemblés par Qoçay b. Kilâb, qui leur fit habiter les vallons autour de la Mecque et la banlieue; c'est pourquoi ils se divisent en deux branches: les Qoreishites DES VALLONS, comprenant ʿAbd Menâf, fils de Qoçay, nommé Zeid b. Kilàb b. Morrah b. Loway b. Gâlib b. Fihr b. Mâlik b. Nadhr b. Kinânah b. Khozaymah b. Modrikah, nommé

---

[1]) Comp. Caussin de Perceval, t. I, p. 25; Rass est le nom d'un district de l'Yémen.

[2]) Il y a ici une confusion de généalogie, provenant de la part de l'auteur qui tantôt fait Qah'than fils d'ʿAber, tantôt, comme ici, fils d'Ismaël, v. ci-après la remarque de l'auteur.

[3]) Comp. sur cette généalogie Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, tabl. VIII et p. 230 suiv. Il y a plusieurs étymologies du nom Qoreish, dérivé de la racine arabe «qarash».

aussi ʿAmir b. ʿOmar; les fils de Zohrah b. Kilâb, les fils d"ʿAbd-ʿOzzâ b. Qoçay, les fils d"Abd ed-Dâr b. Qoçay, les fils de Taym b. Mourrah, les fils de Makhzoum b. Jaqzah b. Mourrah, les fils de Sahm et Djoumah', fils d'ʿAmir [d'Amr?] b. Mogîdh b. Kaʿab, les fils d"Adi b. Kaʿab, les fils de Hilâl b. Mâlik b. Dhobbet b. H'ârit' b. Fihr, les fils d"Amir b. Loway.

Les Qoreishites de LA BANLIEUE comprennent: les fils de Ma'mer b. Gâlib b. Fihr, les fils de Jagîdh b. ʿAmir b. Loway, les fils de Moh'ârib et de Hârit' b. Fihr; le reste des Qoreishites sont Sâmeh, Hârit', Saʿad et ʿAuf, fils de Loway, qui ne sont comptés, ni parmi les Qoreishites des vallons, ni parmi les habitants de la banlieue, parce que Sâmeh se fixa à ʿOman, Hârit' à Gazza, et Saʿad à D'ibân (Dhibon en Palestine)[1]. Au temps du paganisme, il y avait une distribution des fonctions de la Ka'ba parmi les chefs des 10 familles Qoreishites qui en héritèrent, l'un après l'autre, jusqu'à l'arrivée de l'Islam.

1ère famille, les BNOU HÂSHIM c. à d. ʿAmroû b. ʿAbd-Menâf b. Qoçay; à cette famille était confiée l'administration des eaux [le Siqâya] ou la distribution d'eaux aux pélerins; au temps de l'Islam, cette fonction était dans les mains d"Abbâs, fils ʿAbd el-Motthalib, dont le nom originaire était Sheybah b. Hâshîm; auparavant elle avait été confiée à Aboû Thâlib, frère d"Abbâs, qui, pressé par des dettes, avait emprunté une somme à ʿAbbas; l'ayant dépensée et hors d'état de la restituer, il dédommagea ʿAbbâs en lui donnant l'administration des eaux. Ainsi, à l'arrivée de l'Islam, elle était dans les mains d"Abbâs, dont la postérité la conserva; puis, elle passa aux califes, qui la tiennent encore aujourd'hui[2].

2ème famille, les Bnou Tayim b. Morrâh, étaient chargés de la fonction de DIÂT ou de H'AMOÛLÂT. Ce fonctionnaire avait le droit d'imposer des amendes dues pour les crimes, et on était

---

[1]) Sur cette division des Qoreishites v. Causs. de Perceval, *Essai*, t. I, p. 252—53 et *Geschichte der Stadt Mecca* von Azraki, durch Wüstenfeld, p. 66 sv.

[2]) V. Causs. de Perceval, p. 258 suiv.



obligé de se soumettre à ses décisions seules, au point que, si un autre quelconque eût voulu faire infliger une telle punition, on ne lui devait aucune obéissance. Au temps de l'Islam, cette fonction était confiée à Aboû-Bekr, dont le nom primitif était 'Atîq, c. à d. le noble[1]).

La 3ème famille, les Bnou 'Adi b. Ka'ab, était chargée de la fonction de Sifâret ou de réconciliation; lorsqu'une rixe ou une question de supériorité s'était élevée, on envoyait ce fonctionnaire pour réconcilier les deux parties qui acquiesçaient à ce qu'il trouvait équitable et à ses décrets. Au temps de l'Islam, cette fonction appartint à 'Omar b. el-Khatthab b. Nofayl b. Abd el-'Ozzâ b. Ribâh' b. 'Abdallah b. Qort b. Riâh b. 'Adi b. Ka'ab[2]).

La 4ème famille, les Bnou Omayjat b. 'Abd esh-Shems b. 'Abd Menâf, avait la fonction de conserver le drapeau, appelé «Oqâb», qui devait être porté par un Qoreishite en temps de guerre; au temps de l'Islam cette fonction fut dans les mains d'Abou Sofian Çakhr b. H'arb b. Omaya b. Abd esh-Shems[3]).

La 5ème famille, les Bnou Naufal b. 'Abd Ménâf, était chargée de la fonction de Rifâdah, c. à d. de la subvention en argent que les Qoreishites cotisaient de leur fortune et qu'on donnait aux pélerins pauvres; au temps de l'Islam, elle fut dans les mains de Hârit' b. 'Amir b. Naufal b. Abd Menâf. Qoçay avait institué cette charge, disant à ses compatriotes: «Vous êtes gens de Dieu et convives de sa maison, tandis que les pélerins y sont hôtes et visiteurs; ils sont les plus dignes d'une réception honorable; donnez-leur des vivres et de la boisson pendant les jours du pélerinage!» Par conséquent, ils s'imposèrent une taxe pour fournir des vivres pendant les jours de Minâ, c. à d. pendant les jours de la fête des sacrifices et les deux jours suivants. Qoçay lui même eut cette fonction[4]).

---

[1]) V. Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 274 et 359.
[2]) Sur la généalogie v. ibd. t. VIII.
[3]) V. el-Azraki par Wüstenfeld, p. 71, et sur le drapeau, appelé 'Oqâb, signe du commandement principal, v. Causs. de Perceval, *Essai*, t. I, p. 306 et III, p. 37.
[4]) V. el-Azraki, p. 66 et Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 238 et 291.

La 6ème famille, les Bnou 'Abd ed-Dâr b. Qoçay, était chargée de l'intendance et du service du temple [es-Sidânet et el-h'idjâbet]; au commencement de l'Islam, cette fonction fut dans les mains d'Ot'mân b. Thalh'at b. 'Abd el-'Ozzâ b. Ot'mân b. 'Abd ed-Dâr[1]).

La 7ème famille, les Bnou Asad b. 'Abd el-'Ozza b. Qoçay, avait la fonction de Mishweret, c. à d. de conseiller; les Qoreishites n'entreprenaient rien avant d'avoir entendu son avis; au commencement de l'Islam, le conseiller était Jézîd b. Zam'ah b. el-Aswed b. al-Motthalib b. Asad b. 'Abd el-'Ozzâ.

La 8ème famille, les Bnou Makhzoum b. Jaqzhah b. Morrah, habitèrent un pavillon qu'on leur avait bâti et où l'on se rassemblait, lorsqu'on avait de graves sujets d'affliction. Cette fonction fut, au commencement de l'Islam, dans les mains de Khâlid b. Walîd b. Mogayrah b. 'Abdallah b. 'Omar b. Makhzoum[2]).

La 9ème famille, les Bnou Sahm b. 'Amr b. Hoçayç, était chargée de garder les amendes et l'argent accumulé, qui revenaient aux idoles. Au commencement de l'Islam cette fonction fut dans les mains de H'ârit' b. Qais b. 'Adi b. Sahm.

La 10ème famille, les Bnou Djoumah' b. 'Amr b. Ka'b, eut la fonction de mêler les flèches, destinées à consulter le sort; sans avoir pris son avis, on n'osait jamais commencer une entreprise publique[3]). Au commencement de l'Islam, cette fonction fut dans les mains de Çafwân b. Abi Omaya b. Khalef b. Wahb b. Khozâmet b. Djoumah', appelé aussi Teim. Puis, Dieu couronna toutes ces fonctions par l'excellence et la sublime dignité de la personne du prophète, issue parmi les Qoçayites.

Quant à Qah'thân, il y a un dissentiment parmi les généalogistes, comme nous l'avons dit. Les uns disent qu'il est iden-

---

[1]) V. al-Azraki, p. 66—67 et *Essai*, t. I, p. 239; «H'idjâba» ou «Sidâna» était la garde des clefs de la Ca'ba et en général le ministère du temple; le nom Abd-'Ozzâ est altéré dans le mnscrt. de Paris en 'Abd el-'Azîz. Sur Ot'mân fils de Thalh'a, v. *Essai*, t. III, p. 210 et 247.

[2]) Sur ce lieu de consultation v. Azraki, p. 66 et *Essai*, t. I, p. 237.

[3]) V. Caussin de Perceval, t. I, p. 265 et t. III, p. 249.



tique avec Joqthân b. Fâlig b. ʿAbir b. Shâlîkh b. Arfakhshad b. Sem b. Noé; d'après une autre opinion, Qah'thân est fils de Hemîsah b. Teim b. Nabit b. Ismaël. Cette dernière opinion, que Qah'thân appartient à la postérité d'Ismaël, est prouvée par les paroles du prophète, qui dit à la tribu Khozâʿah ou, selon d'autres, à ses compagnons: «Tirez, ô fils d'Ismaël! parce «que votre aïeul a été arquebusier de même que tous ses descen«dants parmi les Himyarites; son nom était Kahlân b. Saba, «ce dernier appelé ʿAbd esh-Shems b. Jashdjob b. Ja'rob «b. Qah'thân [1].» D'après une autre tradition avérée, une personne dit au prophète: «ô prophète, qu'est ce que Sabâ, est-ce «un pays ou une femme?», à quoi il répondit: «ni l'un ni l'autre, «mais un homme, père de 10 enfants arabes, desquels 6 se diri«gèrent vers l'Orient et 4 vers l'Occident. Quant à ceux, qui se «dirigèrent vers l'Occident, ce sont: Lakhm, Djod'âm, Gassân «et ʿAmilah; et ceux, qui se dirigèrent vers l'Orient, sont: Azd, «Ashʿar, H'imyar, Kindah, Madh'idj, Anmâr;» alors, on lui demanda: «qui était Anmâr?» et il répondit: «la tribu d'où sont «sortis Khat'ʿam et Badjîlah [2].»

H'imyar a la préférence sur Kahlân, comme Modhar sur Nizar, parce que les Bnou Çowâr sont leurs descendants: Çowâr est le nom de ʿAbd esh-Shems b. Watîl b. Gaut' b. Haydân b. Qothan b. ʿArîb b. Zohayr b. Aiman b. Hémaysah b. H'imyar [3]). A cette tribu appartiennent les Tobbas ou fondateurs de la dynastie la plus ancienne de l'Orient, d'une grande puissance et possesseurs d'un royaume bien fondé, comprenant les pays orientaux, occidentaux, méridionaux et septentrionaux; outre ceux-ci appartiennent à Qah'thân 6 autres tribus, savoir Hamadân, Kindah, Lakhm, Dous, Djafnah et Madh'idh.

Quant à Hamadân, il se nommait Auselah b. Mâlik b. Zeid b. Zamʿat b. Awsalah b. Djebbâr b. Zeid b. Mâlik b. Kahlân [4]).

---

[1]) Sur cette généalogie v. Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 41.
[2]) V. ibd. p. 190 et Masʿoûdi, t. III, p. 142 et 147.
[3]) Sur cette généalogie v. Causs. de Perceval, t. I, table I.
[4]) Sur cette généalogie v. ibd. table II.

Quant à Kindah, son nom était T'aur b. ʿOfayr b. ʿAdi b. H'ârit' b. Morrah b. Odad b. Zeid b. Kahlân; on l'appela Kinda, parce qu'il renia et ignora son frère [en arabe «kanad»][1]).

Lakhm s'appelait primitivement Mâlik b. ʿAdi b. H'ârit' b. Morrah b. Odad; il reçut le nom de Lakhm, parce qu'il souffleta son frère [lakham][2]);

Daus était fils d'ʿOdtân b. ʿAbdallah b. Zohrân b. Kaʿab b. H'ârit' b. ʿAbdallah b. Mâlik b. Nazhr b. Allân, ce dernier nommé aussi Daud b. Gaut' b. Nabt b. Mâlik b. Odad.

Djafnah était fils d'ʿAmr b. Jaqbâ b. ʿAmir Mâ-essemâ b. H'âritat b. Gifrît b. Imroul-Qais, le patriarche, b. T'aʿlaba b. Mazin b. Azd. Mâzin a formé la tribu de Gassân, ainsi nommée d'après l'étang Moshallal dans l'Yémen, où ils s'abreuvaient, et qui leur donna son nom[3]).

Madh'idj, dont le nom primitif était Mâlik b. Odad, fut ainsi appelé, parce qu'il naquit sur une colline rouge de ce nom dans l'Yémen; on lui donne aussi d'autres dérivations. L'Yémen était la patrie de Qah'thân, où il avait fondé sa gloire et rassemblé sa postérité, dès le temps de Ja'rob b. Qah'thân; puis, Mâzin émigra sous le règne de Shammir Yérʿash[4]), un des rois des Himyarites, contemporain de David, roi israëlite, et de Kaikhosrou, 3ème roi de la 2ème dynastie de la Perse, 2060 années solaires après le déluge. D'après ce que racontent les historiens, Mâreb fut anéanti par le petit déluge, lorsque le torrent des eaux causa la rupture de la digue de Mâreb et détruisit les habitations et plusieurs pays de l'Yémen. Après la dévastation de Mâreb, les descendants de Qah'thân se dispersèrent: les deux tribus d'Aus et de Khazradj, fils de Hârit'at b. T'a'lab el-Behloul b. ʿAmrou, se fixèrent à Jat'rib dans le Hidjâz[5]); Khozâʿah, nom général de diverses tribus, comprenant les descendants d'Amrou b. Rabiâh b. H'ârit'at b. ʿAmrou, à la Mecque et aux environs dans le Tihama[6]); les

---

1) V. Caussin de Perceval, table II. 2) V. ibd.
3) V. ibd. table II. 4) V. ci-dessus p. 308.
5) V. Causs. de Perceval, t. II, p. 646.
6) Sur la diversité de la généalogie de la tribu Khozâʿah v. ibd. t. I, p. 216 sv.



descendants de H'imyar aux contrées du Thibet; ils sont connus sous le même nom, parce que le Tobba', au temps qu'il gouverna la terre, investit un Himyarite du gouvernement de ces contrées, où ils se fixèrent et reçurent le nom Thibet du verbe «t'abat», c. à d. «s'arrêter».

Le poëte Di'bil el-Khozâ'i célèbre les louanges de Qah'thân dans ces vers:

«Combien de livres n'ont ils pas composés à Merw! à la porte «de la Chine ils ont été copistes; ils ont appelé Samarqand d'a«près leur roi Shammir (c. à d. «Shammir l'a détruite»), et ils y ont «établi le peuple Thibétain.»

Ils demeurent dans les villes ou errent dans les déserts, et leur langue est le turc; d'abord ils nommaient leur roi Tobba', mais ils l'appellent maintenant Khâqân. Leur royaume est situé entre les pays des Turcs, les Indes et la Sine.

D'après Mas'oûdi, le Tobba' Tibbân Isfîd Abou Karib[1]), connu sous le nom de Dâbil, fit une invasion dans la Chine et détacha 12,000 cavaliers Himyarites dans le pays de Thibet, qui, après leur fixation dans ces contrées, a reçu le nom de Thibet. Ils ressemblent plus que tous les autres peuples aux Arabes par leur teint et leurs moeurs. — Nous terminons ici comme suffisante notre mention sur les Arabes.

Parmi les tribus qui, d'après certains généalogistes, sont estimées être en relation avec les Arabes, citons encore les Dilémites et les Curdes.

Quant aux Dilémites, on raconte qu'ils descendent de Dîlem b. Bâsil b. Dhobbah b. Odad b. Thâbikha b. Ilyâs b. Modhar. On prétend que Bâsil a été tué pendant une invasion dans la Perse, après quoi son fils Dilem quitta la patrie pour venger son père; n'ayant pas réussi et n'osant revenir dans son pays et au milieu de son peuple, il se dirigea vers les contrées montagneuses, où il trouva un refuge, et sa postérité s'y multiplia considérablement. Firouz, le Dilémite, les décrit dans ce vers: «cette tribu était la plus au-

---

[1]) V. sur ce Tobba' Caussin de Perceval, *Essai*, t. I, p. 90 suiv.

«dacieuse parmi les descendants de Bâsil; dédaignant une vie «tranquille, ils préférèrent la vie dure à une existence plus com«mode.» Dilem et Khottal ne cessèrent de professer le magisme, jusqu'à ce que l'Alide Abou-l-H'asan Ali, connu sous le nom d'Athroûsh, après l'an 280, y arriva et y séjourna 13 ans. Après s'être convertis en grand nombre à l'Islamisme et avoir construit des mosquées, ils lui obéirent. Une partie de leurs troupes s'emparèrent des pays de Thabéristân et de Djordjân après l'an 300 [1]).

Quant aux Curdes, Ibn Doreyd dit dans son oeuvre, intitulée «Djomhouret»: Kourd est père de la tribu du même nom; d'après Aboul-Jaqzhân, c'était Kourd b. ʿOmar b. ʿAmir b. Ça'ça'ah et, d'après Ibn el-Kalbi, Kourd b. ʿAmr b. ʿAmir Mâessemâ. Au temps de la rupture des eaux de la digue et de la dispersion de la population de l'Yémen, ils se fixèrent dans le pays, qu'ils occupent à présent [2]). Selon Masʿoûdi, il y a des auteurs, qui font descendre les Curdes de Rabîʿah b. Nizâr; d'après d'autres, ils sont fils de Naçr b. Nizâr; d'après une autre tradition, Bojourasp, le même que les Arabes appellent Dhah'h'âk ou Dah'h'ak, avait sur ses épaules deux excroissances de chair, chacune de la grosseur de la tête d'un serpent, se mouvant sous ses vêtements, quand il était en colère, ou qu'il avait faim. Comme la douleur s'augmentait toujours sans s'apaiser, à moins qu'elles fûssent enduites de la cervelle de deux hommes, il avait imposé à ses sujets un tribut de deux hommes. Son vizir, après en avoir tué un, avait laissé l'autre en vie et l'avait envoyé sur la montagne de Démâwend. Lorsque Féridoun se fut emparé de Bojourasp, et que la rumeur s'en répandit, ils quittèrent en hâte la montagne, où ils avaient cherché un refuge; c'est pourquoi ils sont nommés Curdes, du verbe «karad» qui signifie «célérité de la marche» et ils ont conservé ce nom. Ils consistent de diverses tribus, dont

---

1) Sur la généalogie des Dilémites v. *Extrait de Jâqout dans le recueil de M. Dorn, Auszüge aus moh. Schriftst., betreffend die Gesch. der südl. Küstenländer des Casp. Meeres*, t. IV, p. 31, et sur Athroush v. ibd. p. 46.

2) Sur l'opinion que les Curdes descendraient de Qah'thân v. Caussin de Perceval, t. I, p. 202, note 1 et Masʿoûdi, éd. de Paris, t. III, p. 249—54.



Mas'oûdi porte le nombre à 300; ils habitent seulement les contrées montagneuses dans la Perse, le Djébâl ou l''Irâq el-'Adjem, Ad'erbeidjân, Mosul, Arbéle. D'après Mas'oûdi, il y en a qui confessent le Christianisme, bien que je n'aie aucune autré autorité de cette assertion; on trouve parmi eux des Juifs[1].

Dieu le sait mieux que nous.

II[e] Section. — *Mention des Perses et des Grecs, descendants de Sem.*

Abou 'Obeidah el-Bekri dit: les généalogistes sont, à peu d'exceptions près, généralement d'accord, que les Perses descendent de Amim b. Laud b. Sem b. Noé ou, d'après d'autres, de Fâris b. Jâsoûr b. Sem ou de Jounân b. Irân ou Iredj b. Féridoun, [ce dernier, nommé Mâsh et Bewwân, appartenant à la Perse.] Irân est le même, qui a donné son nom au district qu'on appelle Irân-Shéher, employé d'abord pour exprimer tout le pays de Khorasân; le mot Shéher signifiant ville ou pays, Irân-Shéher veut dire: pays d'Irân. D'après d'autres, les Perses descendent de H'ajoumert, nom du premier homme, duquel dérive tout le genre humain. La signification de H'ajoumert est «être vivant, raisonnable et mortel»; il est appelé Guilshâh, c. à d. «roi d'argile», parce que Dieu le créa soudainement d'argile. Agé de 40 ans, il eut un rêve voluptueux, et sa semence tomba dans la terre, où elle resta cachée pendant 40 ans; après ce temps, elle sortit sous la forme de deux grosseillers, qui changèrent ensuite leur extérieur de plantes en celui d'animal et d'hommes: un mâle, appelé Mantashi, l'autre femelle, nommée Menshâneh. Ils s'élevèrent sur une tige, doués tous deux d'une même forme; ainsi, ils restèrent 40 ans, après quoi H'ajoumert maria le mâle Mantashi à la femelle Menshâneh qui, pendant 50 ans, enfanta 18 personnes, mâles et femelles. Après la mort de Guilshâh, le monde resta quelque temps sans roi, jusqu'au temps de Houshenk b. Afrâwel

[1]) Comp. cette légende dans *la bibl. de d'Herbelot*, art. Dhohak.

24

b. Shebâbek b. Mantashi b. H'ajoumert ou Kajoumert[1]). D'après les généalogistes persans, qui veulent concilier les traditions persanes et arabes, Houshenk est le même que Mahlâjael, son père Afrâwel le même que Qainân, Shebâbek identique avec Enosh b. Qainân, Mantashi avec Seth b. Enosh, et H'ajoumert serait Adam.

D'après Hishâm b. al-Kalbi, Houshenk est fils d'Amir b. Shâlikh b. Arfakhshad b. Sem b. Noé, et d'après une autre tradition, Houshenk succéda immédiatement à son aïeul H'ajoumert, le premier roi de la Perse. Les historiens disent qu'il y eut 4 dynasties de rois persans[2]):

La 1ère, la Pishdâdienne, comprenant 10 rois, dont le premier fut Houshenk Pishdâd, c. à d. le premier gouverneur, ou d'après d'autres H'ajoumert; le dernier Korsâsp. La durée du règne de cette dynastie fut de 2400 ans.

La 2ème dynastie, appelée Kayanide du mot «Kay», signifiant lumière ou éclat; ses rois furent au nombre de 9, dont le premier s'appelait Kayqobâd, le dernier Dâr le petit, fils de Dârâ le grand, b. Ardeshîr b. Isfendîar b. Jostâsb (Gostasp) b. Bihrasp (Mihrasp). Quelques historiens mettent 3 rois entre Dârâ le petit et le grand [savoir: Besdjilestân, Arbesh-Khishâr et Louish Tekhshâr?]; à cette dynastie appartient encore une femme, appelée H'oumâyâ. Sa durée fut de 564 ans.

La 3ème dynastie, les Ashgâniens. Lorsque Alexandre eut tué Dâra et se fut emparé des pays orientaux, appartenant aux Perses, il les distribua d'après les tribus entre les rois, appelés «rois des districts». La Perse, gouvernée par Ashenk b. Ashah b. Ardawân b. Ashgân, resta au pouvoir de ses successeurs, jusqu'à ce que Ardéshir b. Bâbek mit fin à cette dynastie, qui compte 11 rois, dont le premier fut Ashenk, le dernier Ardewân b. Bélâsh; ils regnèrent ensemble 240 ans sur les deux Iraqs, et leur résidence fut Rei.

---

1) Comp. cette tradition dans *Annal. Hamzæ Ispahanensis*, ed. Gottwaldt, p. 24, texte ar., et p. 64 suiv.

2) V. ibd. p. 25 suiv.



La 4ème dynastie, dite des Sassânides, comprend 32 rois, dont deux femmes-soeurs; le premier roi fut Ardeshir b. Bâbek de la postérité de Sâsân b. Behmen-Ardeshîr b. Isfendijâr b. Gostâsp b. Mihrâsp b. Kayqâwous b. Hajoûshihr b. Iredj b. Ifridoun, et le dernier Jezdedjird b. Sheherijâr, tué à Merw, l'an 31 de l'Hég., sous le califat d'‘Ot'mân b. ‘Affân. Sâsân, qui a donné le nom à cette dynastie, était frère de Dârâ l'ainé, et leur mère H'oumâyâ. D'après quelques historiens, cette dynastie appartient à la postérité de Ishâq b. Abraham, qui aurait épousé une femme de la première dynastie et serait devenu père de Menoushehr.

Quant aux Grecs (Roum), ils consistent de deux races: les Grecs ou Joniens et les Romains, connus sous le nom de «fils jaunes». Les Grecs descendent, d'après une opinion, de Jounân b. Jâphet ou de Jounân b. Kesloûdjim b. Jâphet; la plupart des généalogistes prétendent, qu'ils descendent de Sem b. Noé ou de Jounân b. Qah'thân, dont nous avons mentionné la généalogie. On dit qu'ils se séparèrent de leurs frères, qui s'étaient fixés dans l'Yémen, parce qu'ils refusèrent d'habiter ensemble ces contrées; ils se dirigèrent avec toute leur descendance vers les pays les plus reculés du Magreb, où ils se fixèrent et s'y multiplièrent; par leur voisinage avec les Francs et les Longobards, la langue étrangère gagna la prépondérance, et peu à peu, ils se répandirent sur les pays voisins et en prirent possession. Ils payaient un tribut annuel au roi persan, consistant en mille oeufs d'or, chacun de 100 mitqâls. Ainsi, ils continuèrent jusqu'au temps d'Alexandre, le Macédonien, dont le nom original était Hermes b. Philip b. Haidoûs b. Qaithoûn b. Laythi b. Jounân. Monté sur le trône, il refusa le tribut, et Dârâ, le roi persan, l'ayant réclamé, il lui répondit que la poule était morte et ne pondait plus. Irrité de cette réponse, il lui déclara la guerre, qui continua entre les deux rois, jusqu'à ce que, le sort s'étant déclaré contre Dârâ, son armée de 600,000 combattans fut mise en fuite. A sa mort, Alexandre avait conquis l'Orient et l'Occident; il atteignit l'âge de 28 ans ou, d'après une autre relation, de 36 ans; il avait occupé le trône pendant 14 ans. Après lui, se succédèrent les Ptolémées, au nombre de 9, dont

chacun se nomma Ptolémée; le dixième successeur fut une femme, nommée Cléopatre, fille de Ptolémée, dont le mari Antharsous (Antoine) partagea avec elle le gouvernement. C'est elle qui ouvrit le passage, à travers les Pyrénées, de la Grande-Terre, c. à d. la France, dans la Péninsule, franchissant une montagne très élevée d'un accès difficile.

Les Romains ou «Fils jaunes» descendent de Nazhr b. ʿIs [Esaü] b. Ishâq b. Abraham; c'est l'opinion la plus générale des généalogistes. Ils sont appelés Romains, parce qu'ils habitaient Rome, bâtie par un de leurs rois, Romulus, d'après lequel la ville a été nommée, et eux mêmes d'après la ville. D'après une autre opinion, les Romains descendent de Roumi b. Semâdjeq b. Harbijân b. ʿAlfâ b. el-ʿIs le jaune b. Ishâq; ou, d'après d'autres, de Roum b. Nazhr, qui, comme nous l'avons dit, s'appelait le jaune; ou, d'après d'autres, de Roumi b. Laythi b. Jounân b. Jâphet. Lorsque Cléopatre fut montée sur le trône après son père, les Romains refusèrent de se laisser gouverner par une femme et choisirent un homme, nommé Thâthoukhâs (?) pour roi; après lui régna Auguste, sous le titre de César; on l'appela ainsi, selon la tradition, parce qu'il fut tiré des entrailles de sa mère, morte avant sa délivrance; pourtant, la signification de cette épithète est en latin Khosrou (empereur). Dans la 10ème année de son règne naquit Jésus Christ, et une guerre éclata contre Cléopatre. Lorsqu'elle reçut la nouvelle qu'Auguste s'approchait de sa capitale, elle se fit apporter une couleuvre de l'espèce dont le regard tue, et qu'elle s'était procurée de peur qu'on ne l'emmenât en captivité; elle fixa ses regards sur le serpent, et lorsque leurs yeux se rencontrèrent, elle tomba subitement morte. Auguste la suivit dans le gouvernement. Les Romains ne connurent pas le Christianisme, mais ils professaient le Sabéisme et possédaient des temples, où il y avait des idoles, qui imitaient, selon une opinion répandue, la forme des constellations. Telle fut leur condition jusqu'au règne de Constantin b. Hylâni [fils d'Hélène], dont nous allons mentionner l'histoire, la cause de sa conversion et les progrès du Christianisme.

III[e] Section, *contenant l'histoire de Constantin, la cause de sa conversion et l'énumération des diverses parties de l'empire Romain; mention des propriétés qui distinguent les Arabes, les Perses et les Romains dans les lettres et dans leur caractère.*

Lorsque Constantin se fut emparé du gouvernement, il refusa Rome pour résidence, parce que les Ardjân[1]) et leurs voisins parmi les peuples, descendants de Jâphet, infestaient les frontières de son royaume autour de la mer de Nitash ou mer de Trébizonde ou mer de Roum [la mer Noire]. Il bâtit une ville, appelée Qonstantinia (Constantinople) et par les Grecs, Istamboul, où il transféra sa résidence. Comme les guerres se continuèrent entre lui et les fils de Jâphet, une nuit il vit en songe, d'après l'assertion des chrétiens, des drapeaux, marqués d'une croix et portés par des anges, descendant du ciel et combattant avec lui contre l'ennemi, jusqu'à ce qu'ils l'eurent mis en fuite. Eveillé, il ordonna de faire de tels drapeaux, après quoi il combattit l'ennemi et le défit. Puis, après avoir convoqué les marchands, qui parcouraient les villes avec leurs marchandises, et leur avoir demandé, s'ils connaissaient une croyance, dont le drapeau portait une telle enseigne, ils l'informèrent qu'à la ville de Nazareth, appelée en hébreu Sâ'ir[2]), dans la Terre-Sainte, appartenant à la Syrie, il y avait un peuple qui adorait la croix. A sa demande dans cette ville de lui faire parvenir quelques individus pour l'informer des fondements de cette religion, on lui envoya 72 individus qui se réunirent avec une assemblée, composée des dignitaires du royaume. Après avoir entendu leurs discours, il se convertit et obligea ses dignitaires à suivre son exemple. Après avoir régné 7 ans, sa mère Haylan [Hélène] entra en Syrie et y éleva dans chaque ville une église, jusqu'à ce qu'elle arriva à Jérusalem, où elle bâtit l'église de la Résurrection

---

[1]) Ardjân est probablement une altération du nom Bordjân qui paraît désigner les Bulgares, établis auprès du Danube, v. Ab., trad. de Reinaud, t. II, p. 313.

[2]) V. ci-dessus p. 290.

[Kanîsat el-qoumâmet]; elle prit le bois, sur lequel, d'après l'assertion des chrétiens, Jésus Christ a été crucifié, appelé Çalîb eç-Çalboût, et, après l'avoir revêtu d'or, elle l'emporta avec elle. Dans la 18ème année de son règne, 318 évêques, réunis dans la ville de Nicée dans le pays de Roum, fixèrent les fondements du christianisme; on les appelle pères de l'église, et c'est le premier concile parmi les sept[1]). Toutes les fois qu'un diable apparaissait aux croyants pour les séparer, le concile les ramenait sur la voie de la vérité pour les réunir.

D'après Abou 'Obeidah el-Bekri, il y a des Grecs, qui tirent leur origine de Gassân, appartenant à la tribu de Djafna, avec laquelle Djabalah b. el-Ayham se dirigea vers Istamboul, accompagné de 30,000 hommes, sous 'Omar b. el-Khatthâb[2]); d'après une autre opinion, ils descendent de la tribu des Iyâd, qui entrèrent dans le pays de Roum, chassés par Iperwiz ou Perwiz, qui fit une invasion du côté de l''Irâq, suivi de 60,000 hommes; ils se fixèrent à Angore ou Amoria[3]); d'après une autre opinion, ils descendent des Qodhâ'a qui sortirent de la Syrie avec Héraclius, empereur des Grecs, persécutés par les Musulmans, auxquels l'empereur céda la Syrie[4]).

Les Romains sont maintenant divisés en 4 parties:

1. Les Ifrendj ou Frendj, d'après quelques-uns descendants d'Ifrendj b. Laitha b. Jounân b. Jâphet; d'après une autre opinion, ils sont identiques avec les Français.

2. Les Allemands et les Kharâith [restes des anciens Grecs].

3. La 3ème partie, appelée à présent Roum. Tous ces peuples rasent leur barbe, excepté les Kharâith qui ont suivi le même usage, jusqu'au règne de Nakfour [Nicéphorus] b. Istabrâq [Stauracius], empereur de Constantinople, et contemporain de Hâroun er-Rashîd. Comme cet usage ne lui plaisait pas, il le défendit à ses sujets, et sa défense est restée en vigueur jusqu'à présent[5]).

---

1) V. ci-dessus p. 317; comp. Ab., *Hist. Anteislam.*, ed. Fleischer, p. 110.

2) Sur le prince gassanide Djabalah b. Ayham et l'événement, qui causa sa fuite à Constantinople, v. Caussin de Perceval, t. III, p. 507—11.

3) V. ibd. t. II, p. 48. 4) V. ibd. t. III, p. 512.

5) L'empereur byzantin Nicéphore régna depuis 802—11.

4. La 4ème partie, les Arméniens, ne rasent pas non plus leur barbe. D'après l'assertion des chrétiens, les Grecs rasent leur barbe, parce que, en traitant l'apôtre Pierre d'imposteur, qui était venu pour répandre l'évangile, ils le rasèrent et se moquèrent de sa mise et de sa figure; puis, par suite de leur repentir, ils s'imposèrent eux-mêmes la peine de raser leur barbe et de porter la même mise, dont ils s'étaient jadis moqués. Le roi le plus puissant des Francs est Alphonse, qui a sa résidence à Barcelone; son royaume comprend 13 districts avec des villes, des forteresses et des districts étendus.

Le roi des rois chez les Allemands s'appelle Impératór ou Empereur, et réside dans l'île de Sicile; son royaume comprend 15 pays.

Le roi suprême des Khâraithes [des Byzantins] s'appelle Constantin, nom propre qui est devenu commun à tous les rois suivants; sa résidence est à Istamboul, situé sur le détroit du même nom, qui le baigne de 3 côtés; le quatrième, l'occidental, touche au continent, par où l'on entre dans le pays des Frendj et dans l'Andalousie. Son royaume comprend 12 districts, situés sur la côte orientale et occidentale du détroit; le pays de la côte orientale s'appelle maintenant Roum [l'Asie-Mineure]. Ce pays était dans la possession des Francs, avant que les Tatars s'en emparassent; l'autre côté contient 3 districts, dont rien n'appartient aux Musulmans, sur une étendue de 34 journées; ils sont riches en forteresses et unis à la grande-Terre, c. à d. à l'empire Romain. La partie qui comprend des forteresses et des villes, s'appelle al-Ashkary [Laskari], d'après un roi, nommé Laskari b. Basiloûn, qui s'empara de ces contrées et donna son nom au royaume, fondé après l'an 400 de l'Hég.[2]).

Quant aux qualités qui distinguent ces divers peuples, les

[1]) Une partie de la Catalogne, de l'Aragon et de la Navarre formait la Marche Espagnole [Marca Hispanica] que les Arabes considérèrent comme une partie de l'empire français; v. Reinaud, *trad. de la géogr. d'Ab.*, p. 261, note 3, et Edrisi, t. II, p. 33.

[2]) V. ci-dessus p. 319.

Arabes excellent sur tous les autres en éloquence, en poësie, en étymologie, en diverses méthodes de divination, en physiognomonie, dans l'art de découvrir les sources, en précision des sens, en justesse de conjectures, en généalogie, en météorologie et astrologie, dans l'art de tirer des augures, art, dans lequel ils surpassent les plus habiles astrologues, en générosité, en valeur, en jalousie et gravité.

Les Perses se distinguent par leur art de gouverner, leur agriculture, leur fécondité, leurs beaux discours, leur art culinaire et leur médecine; de leurs livres, les hommes ont tiré les règles de gouvernement. Ils rasent leur barbe, mais conservent leurs moustaches; à cet égard, les rois et les sujets sont égaux.

Les Grecs excellent dans les sciences, surtout dans les sciences descriptives de la nature et les 4 sciences exactes: l'arithmétique, qui traite des nombres, la stéréométrie, traitant des proportions de l'espace et de la mécanique, l'astronomie, traitant des étoiles; enfin la musique ou la science de la composition des tons.

Les Romains participent, avec les Grecs, des mêmes qualités que nous avons mentionnées.

IV^e^ Section. — *Sur les descendants de Jâphet b. Noé, comprenant les Turcs, les Slaves et les Chinois.*

Les Slaves descendent, d'après quelques auteurs, de Siqlâb b. Laithâ b. Jounân b. Jâphet et, d'après d'autres, de Siqlâb b. Marâi b. Jâphet[1]); leurs demeures sont situées vers le Nord. Avant que les Grecs les eussent assujétis, ils étaient répandus dans les contrées depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan boréal, en longueur, et de l'Est à l'Ouest en largeur; on en trouve captifs dans l'Andalousie et dans le Khorasan, parce qu'ils étaient en guerre continuelle avec les Turcs et les Grecs. Puis, les Grecs s'emparèrent

[1]) Marâi est probablement Madaï, troisième fils de Jâphet, selon *la Genèse*, ch. X, v. 2. Ce morceau a été traduit par d'Ohsson dans l'ouvrage *des peuples du Caucase*, p. 237.



de la meilleure partie de leur pays, située sur les côtes de la Méditerranée, riche en villes et en forteresses. Selon Mas'oûdi, ils étaient divisés en 10 tribus, chacune gouvernée par son roi, dont les noms étrangers sont conservés dans le livre «les prairies d'or»; mais nous les omettons ici à cause de leur forme bizarre. Il y en a qui confessent le christianisme, surtout ceux qui sont voisins des Francs; d'autres ne suivent aucune religion, ni ne confessent aucune opinion religieuse, savoir ceux qui habitent vers le Nord dans le voisinage de l'Océan. Ceux-ci brûlent leurs rois morts avec les personnes qui les approchaient le plus près, telles que le secrétaire, les domestiques, les servantes, les femmes, le vizir, le compagnon ordinaire et le médecin[1].

D'après la description d'Abou 'Obeidah el-Bekri, les Slaves sont doués d'une grande valeur, de force et d'énergie; s'ils n'étaient pas en discorde entre eux, à cause de la diversité des tribus et de la séparation en diverses familles, il n'y aurait aucun peuple, qui pourrait leur résister. Ils ont des communications commerciales, par terre et par mer, avec les Russes et le pays de Constantinople; ils se portent bien dans les climats froids, mais ne supportent pas la chaleur. L'auteur de l'ouvrage «délice de celui qui désire traverser les contrées»[2]) dit que les tribus Slaves sont au nombre de 4: les Çelâwia, les Belâçiah, les Kérakeriah et les Art'âniah, qui tous portent leurs noms d'après leurs pays, excepté les Art'âniah; ceux-ci mangent les étrangers, qui viennent dans leur pays, et ils habitent des marais et des pays bas près de l'Océan, comme des bêtes sauvages[3]). Les Russes s'appellent ainsi d'après la ville de Russia, située sur la côte de la mer Noire ou mer des

---

[1]) V. Mas'oûdi, l'éd. de Paris, t. III, p. 61—65, et sur le développement de la coutume de brûler les morts, comp. d'Ohsson, *Des peuples du Caucase*, Paris 1828, p. 94 suiv.

[2]) V. Edrisi, *Géographie* par Jaubert, t. II, p. 401 suiv.

[3]) D'après les recherches approfondies de Fraehn dans l'ouvrage *Ibn Fozzlan und anderer arab. Berichte über die Russen älterer Zeit*, p. 143—75, ces quatre peuplades représentent les Lithawiens, les Permiens, une tribu des Mordtwines et les Ersä, comp. l. c. de d'Ohsson, p. 220.

Russes[1]), ou, d'après une autre opinion, ils sont descendants de Rous b. Tourk b. Thoudj; ils habitent une quantité d'îles, situées dans la mer de Mânithos [d'Azóf] et possèdent des vaisseaux, sur lesquels ils font la guerre aux Khozars. Ils entrent par une branche du Volga, qui débouche dans la mer Noire, et après avoir atteint le lit principal du fleuve, ils suivent son cours, jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne; ainsi, ils réitèrent leurs invasions[2]). Ils confessaient la religion des Mages, mais ils se sont convertis; ils brûlent de même leurs morts[3]); il y en a qui rasent leur barbe, tandis que d'autres la portent en dresses. Ils ont une langue à part. D'après Ibn el-At'îr, auteur de la Chronique, Basilius et Constantin, fils de Romanus et rois de Constantinople, implorèrent l'aide du roi des Russes contre leur ennemi et lui donnèrent leur soeur en mariage; comme elle refusait un mari, qui ne partageait pas sa religion, il se convertit au christianisme, après quoi elle se donna à lui. Tel fut le commencement du christianisme parmi les Russes vers l'an 375 de l'Hég. [985—86 Ch.][4]).

Les Allans et les Bordjans sont voisins de ce peuple, et on dit qu'ils sont leurs frères; de même les Azkesh[5]); tous ces peuples sont chrétiens. Ils sont voisins des Arméniens, descendant d'Armen b. Laitha b. Jounân b. Jâphet et frères de Roum; l'Arménie a reçu leur nom. Ils se divisent en Sâverdiat[6]), Çanariat[7]), Kourdj (Géorgiens) [et Kenz[8])], qui tous confessent le christianisme.

---

[1]) Sur la ville de Russia, probablement d'Azof, v. Ab., t. II, 1, p. 320.

[2]) Sur le bras du Volga, qui débouche dans le Palus-Méotide, v. Reinaud, *l'Introd. à la géogr. d'Ab.*, p. CCXCVI.

[3]) Comp. *Ibn Fozzlan* par Fraehn, p. 11.

[4]) Fraehn a cité ce morceau, v. l. c., p. 136.

[5]) Les Azkesh sont les Zikhes, peuplade habitant la côte de la mer Noire au Sud du Kouban, v. d'Ohsson, l. c., p. 185, Ab., trad., p. 286 et ci-dessus p. 192.

[6]) Les Savortiens, peuplade arménienne, habitaient la vallée de Bortshalo, affluent du Kour, v. d'Ohsson, p. 170.

[7]) Sur les Çanariens, peuplade du Caucase, v. ibd. p. 172.

[8]) Au lieu de Kenz, nous lisons dans les manuscrits de Berlin «el-Okouz» et «el-Andjâr», le dernier probablement altéré de «Abkhâz», v. Ab., trad., p. 286 et 296; d'Ohsson, l. c., p. 170.

Les Turcs descendent d'ʿAboûr b. Soweid b. Jâphet, d'après la plupart des généalogistes; il y en a qui disent qu'ils descendent de Tourk b. Thoûdj b. Féridoun, ce qui est une opinion erronée, parce que Féridoun régnait au temps de Turk, d'après l'ancienne histoire de la Perse; d'après une autre opinion, ils sont fils d'Abraham et d'une femme, appelée Qéthourah, dont le père appartenait aux Arabes primitifs et s'appelait Manthour. Une tradition mentionne les fils de Qéthourah, par lesquels on comprend les Turcs. Qéthourah aurait donné à Abraham 8 fils, dont 3 habitèrent la Transoxanie, savoir: les Turcs, les Çogd et les Kirghiz; ainsi, ils seraient descendants de Sem. Les Turcs ont le coeur dur, le naturel féroce et l'âme perverse; une partie habite les villes, une autre les montagnes et les déserts, où ils errent pour chercher des pâturages et du foin avec leurs chevaux, leur bétail et leurs brebis, et demeurent sous des tentes, faites de feutre et de bois; ils ne pratiquent aucun métier, si ce n'est la chasse, et ils consomment toutes espèces d'oiseaux et de gibier; ils n'ont aucune religion, ni secte religieuse, et ils obéissent aux décrets imposés par leurs rois. Ils contiennent diverses tribus, savoir: les Kharlokhs, les Khirgiz, les Kaymaks, les Gozz, les Petchenègues, les Tagazgazziens, les Kholkhiens, les Qalgiens, les Gouriens[1]); auxquels l'auteur de l'ouvrage «délice de celui qui désire parcourir les terres» ajoute: les Qâmâniah [les Comans], les Terkésiah et les Azkésiens[2]); et le géographe Andalousien Abou Hâmid l'Andalousien: les Khozârs, les Bulgârs et les Berthâs. Les Khozars demeurent sur les côtes de la mer Caspienne, appelée aussi mer de Qorzoum[3]). D'après Ibn el-At'îr, ils sont Kourdj (Géorgiens), mais, en vérité, ils appartiennent aux Arméniens, qui professent le christianisme,

[1]) Les Kharlokhs, les Tagazgaz, les Kirgiz, les Kaymaks et les Gozzes sont mentionnés dans le *Kitâb al-boldân* de Jaqubi, ed. Juynboll, p. 76; comp. *lex. geogr.*, t. IV, p. 481—82, Ab. Géogr., t. II, 1, p. 297 et l'introd., p. CCCLIII, CCCLIX; d'Ohsson, l. c., p. 145—51. D'après Edrisi, t. II, p. 410, les Kholkhiens habitaient les environs de Simbirsk.

[2]) V. Edrisi, t. II, p. 350; sur les Terkésiah, v. d'Ohsson, l. c., p. 145 et ci-dessus p. 192; sur les Comans v. Ab., trad., p. 291.

[3]) Sur cette dénomination de la mer Caspienne comp. ci-dessus p. 194.

et ils possèdent 4 villes: Khalmidj, Bélendjer, Semender et Itil[1]), bâties, d'après ce qu'on dit, par Anoushirwân. Ils se divisent en deux parties: les Musulmans, qui forment l'armée, et les Juifs, qui sont sujets. Auparavant, ils ne confessaient aucune religion, comme les Turcs, mais, d'après Ibn el-At'îr, lorsque le roi de Constantinople, contemporain de Haroun er-Rashîd, eut chassé les Juifs de son royaume, ceux-ci s'établirent dans le pays des Khozars et y trouvèrent un peuple intelligent, mais plongé dans l'erreur. Ils leur offrirent leur religion, et les Khozars l'acceptèrent, estimant ses confesseurs plus heureux qu'eux-mêmes. Après quelque temps, ils souffrirent l'invasion d'une armée de Khorasan qui, après s'être emparée de leur pays et en avoir pris possession, les assujettit. D'après Ibn el-At'îr, ils se convertirent à l'Islam l'an 254 [ou, selon les mnscrts. de St. Pétersb. et de Leyde, l'an 204 = 819—20 Chr.], à cause d'une invasion des Turcs, contre laquelle ils implorèrent l'aide du peuple du Khowârezm. Ceux-ci leur promirent leur appui, à condition qu'ils renonceraient au paganisme et se convertiraient à l'Islam; ils devinrent alors mahométans, à l'exception du roi, qui ne se convertit que lorsque les Khowârezmiens eurent tenu leur promesse et chassé les Turcs[2]).

La dignité du Khaqân ou roi resta dans une famille connue sans en sortir; il s'appelle Khâqân des Khozars et gouverne le royaume, sans pourtant exercer autorité, bien qu'en toute occasion, on lui montre de la vénération, et qu'on l'adore; personne ne l'approche, si ce n'est le gouverneur ou quiconque l'égale en dignité. En sa présence, on se prosterne contre terre, et on reste ensuite débout, jusqu'à ce qu'il permette de parler. A l'arrivée d'un grave accident, le roi apparaît publiquement, mais personne parmi les

[1]) La ville Khalmidj est nommée par Edrisi, t. II, p. 402, Khalidj; sur Semender, Bélendjer et Itil v. Reinaud, Ab., t. II, 1, p. 300 et *lex. geogr.*, t. I, p. 172 et t. II, p. 52. Dans l'ouvrage *Itinéraires de la terre Sainte*, trad. de l'hébreu par Carmoly, se trouve un recueil des relations arabes et juives sur l'origine et le développement du royaume des Khozars, p. 1—104.

[2]) Le dernier morceau sur la conversion des Khozars à l'Islam a été traduit par d'Ohsson, v. p. 203.



Turcs et les infidèles n'ose le regarder et se détourne de peur de rencontrer ses regards. Quant le roi est mort, on n'ose jamais passer près de son tombeau, si ce n'est à pied èt après s'être prosterné; et on ne remonte pas à cheval, tant que le tombeau est en vue. L'obéissance au roi est si grande, qu'un homme, condamné à la mort et revenu chez lui, se tue lui-même. Quand ils veulent instituer un nouveau roi, ils l'étranglent, jusqu'à ce qu'il soit près de mourir, après quoi ils lui demandent, combien d'années il veut rester au gouvernement. Après avoir donné sa réponse par écrit et l'avoir affirmée devant témoins, il sera tué, s'il dépasse le terme fixé[1]).

Les Bulgars sont appelés d'après le pays; ils sont Musulmans et se convertirent à l'Islam sous le calife Moqtadir, après quoi leur roi demanda au calife de lui envoyer un théologien pour lui enseigner les fondements de la religion mahométane; puis, il devint mahométan. Un grand nombre de Bulgars arrivèrent à Baghdad à cause du pèlerinage à la Mecque; après leur avoir donné les juments nécessaires et des secours en abondance pour le voyage, on leur demanda: de quel peuple êtes-vous et qu'est ce que les Bulgars? Ils répondirent: «un peuple, qui tire son origine des Turcs et des Slaves.»[2])

Les Berthâs sont un peuple dispersé sur les bords d'un fleuve du même nom, qui débouche dans le Volga; ils habitent des maisons de bois et des tentes. La dimension de leur pays est de 15 journées, et ils ont une langue à part[3]).

Les Qipdjaqs demeurent dans les contrées montagneuses et les plaines, au delà de Derbend-Shirwân, sur les côtes de la mer Noire; ils possèdent une ville, appelée Serdâq ou Soudâq, d'après laquelle la mer a reçu son nom: mer de Soudaq [mer d'Azof], et qui a contribué à leur célébrité, parce que les marchands la vi-

---

1) Comp. cette description des moeurs des Khozars avec celle dans l'ouvrage de d'Ohsson, p. 35—43 et Ab., trad., p. 304.

2) Sur les Bulgars comp. d'Ohsson, p. 73 suiv.

3) V. ibd. p. 73 et Ab., trad., p. 304. La fourrure de Berthâs ou Bourthâs est la peau des renards noirs et roux.



sitent pour y vendre leurs marchandises, consistant en vêtements et autres choses, et pour y acheter des filles, des esclaves, des castors, et de la fourrure de Berthâs. Dieu a transporté une partie de ce peuple en Egypte et en Syrie:

«C'est une race d'hommes qui, vaincus, sont des anges, mais combattant, ils sont des diables.»[1])

Les Qipdjaqs comprennent d'autres tribus turques, telles que les BERGHOÛ, THOQASBÂ, IT'BÂ, BERET, ARS, BERDJ-OGLOÛ, MANKOUR-OGLOÛ, BIMEK. Toutes ces tribus appartiennent à Khowarezm; parmi les moins considérables, il y a les THOG, les YASHQOÛT, QEMANKOU, BEZÂNKI, BEDJNÂ, KARABOKLOU, AZOÛDJERTEN et autres, dont la mention serait trop longue[2]).

Quant aux TATARS, c'est un peuple généralement inconnu, parce qu'ils sont limitrophes de la Chine et séparés des pays musulmans par le pays du KHATHÂ, appelé aussi Tourkestân. Le peuple du Khathâ s'était emparé de la Transoxanie et la posséda plusieurs années, mais le roi du Khorasan 'Alâ ed-dîn Mohammed Khowarezm Shâh, désirant de conquérir la Transoxanie, y fit une invasion; après une longue guerre, il en prit possession et chassa les Khatayens. Les Tatars descendirent dans le Tourkestân, abandonné par les KHATHÂ, avec lesquels ils furent en guerre continuelle; après s'être emparés de leur pays, ils infestèrent, à cause de leur voisinage, les pays musulmans que Dieu fit tomber en leurs mains, après que Khowarezm Shâh eut perdu plusieurs batailles et ne put plus opposer aucune résistance; mis en fuite, ils le poursuivirent et l'obligérent à se retirer sur une île de la mer Caspienne, près du pays Thabéristan, où il mourut l'an 617 [1220-21][3]).

---

1) Comp. Ab., trad., p. 293.

2) L'orthographe de tous ces noms, qui varie considérablement dans les manuscrits, est trop incertaine pour essayer aucune identification avec des tribus turques, actuellement dispersées dans ces contrées.

3) Djengis-Khan, après s'être emparé de la Transoxanie, vainquit 'Alâ ed-dîn Moh., sultan du Khowarezm, qui se réfugia dans une île de la mer Caspienne, l'an 1220; le califat anéanti, l'an 1258, les successeurs au trône mogole élargirent leur pouvoir et conquirent la Syrie et l'Egypte, où ils rencontrèrent les Mamelouks, dès l'origine esclaves circassiens, qui, sous leur sultan Mo'izz ed-dîn Ibegh, fondèrent la dynastie des Mamelouks en Egypte.



Depuis cette année, ils sortirent de leur pays, et leur pouvoir alla toujours croissant et s'agrandissant, de sorte qu'ils s'emparèrent du Khoràsàn, de la Perse, du Djébâl, de l'Aderbeidjàn, de l'Arrân et de l'Arménie et des pays voisins, de l'Iràq, de la Syrie, dévastant les pays et anéantissant les populations. Enfin, Dieu envoya au secours de ces pays une armée de l'Egypte, consistant de Turcs, dont nous venons de parler; ils les repoussèrent et enfoncèrent leurs glaives dans leurs nuques, les poursuivant jusqu'en Syrie; ils délivrèrent les pays occupés et y effacèrent la souillure de leurs vestiges. Cette armée fut le secours de l'islamisme, ces illustres combattants pour la vérité, qui remporteront la victoire jusqu'au jour de la Résurrection!

Aux Turcs appartiennent aussi les Jâgogs et les Mâgogs, comprenant, d'après une tradition, 40 peuples; il y en a qui sont doués d'une taille fort élancée et d'autres bien raccourcis; les premiers sont les Jâgogs, les autres les Mâgogs[1]). Il y en a à figure ronde comme un écu ou une rondache, et à dents proéminentes. On dit qu'au delà de leur frontière, sur les bords de l'Océan, il y a un peuple qui les domine et qui est en guerre avec eux; leur langue est balbutiante et ressemble à un sifflement; ils ont la tête et les yeux petits, de grandes oreilles, et ils se mangent entre eux. Les Turcs excellent, comme les Arabes, par leur connaissance en chevaux, desquels ils tiennent des généalogies, par leur fabrication d'arcs et de flèches; ils se distinguent de même par l'art de deviner, soit par les lignes de la plante du pied, soit surtout en contemplant les os des épaules ou omoplates de chevraux et de brebis, par l'art de trouver des puits dans la terre, suivant les indications de diverses plantes, de la couleur de la terre et des animaux, par leur physiognomonie ou l'art de deviner le sort des individus, en comparant les traits des fils avec ceux du père.

Quant à la Chine, on dit que Fâleg, partageant la terre entre les fils de Noé, donna aux descendants de Jâphet l'Orient; après quoi 'Abour b. Soweid b. Jâphet fabriqua une arche, pareille à celle

---

[1]) V. sur les Jâgogs et Mâgogs l'ouvrage de d'Ohsson, p. 138 suiv.

de Noé. Puis, montant le bâtiment, il navigua avec son fils, traversant la mer orientale, jusqu'à ce qu'il aborda au pays vers l'Orient; là, ils bâtirent des villes et des monuments, creusèrent des mines et des canaux et plantèrent des arbres. Après la mort d'ʿAbour, son fils ÇÂBOUR lui succéda; il fut père de ÇIN. Bien que les Chinois soient divisés en beaucoup de familles et de tribus, ils font tous remonter leur origine à ʿAboûr. Ils excellent sur tous les autres peuples par leur habileté industrielle, surtout dans l'art plastique, ainsi qu'ils distinguent dans la figure le sourire du moqueur de celui du malin, de l'admirateur et du gai. Leur pays est divisé en deux parties: la Sine intérieure, appelée SÎN ES-SÎNE, et la Sine extérieure, séparées l'une de l'autre par une chaîne de montagnes d'un accès difficile, par où l'on passe dans le Thibet[1]).

D'après Abou ʿOmar b. ʿAbd el-Birr, auteur de l'ouvrage «Essai et épreuve sur la connaissance des généalogies des peuples», il y a au delà de la Sîn es-Sîne des peuplades, qui, au temps du lever du soleil, entrent dans les cavernes et n'en sortent qu'au coucher; d'autres, qui se couvrent de leurs cheveux; d'autres, qui n'ont pas de cheveux; elles se nourrissent principalement de poissons de mer et d'herbes. Vers le Nord, ce peuple en avoisine un autre rouge et nu; ils s'accouplent comme les bêtes, et plusieurs ont la même femme. Vers l'Est, au lever du soleil, il y a un peuple doué d'une nature entre l'animal et l'homme, à yeux ronds, à dents proéminentes et pointues; ils ont une queue, les ongles recourbés et les doigts courts. Ils habitent les montagnes et se nourrissent de poissons de mer; ils cultivent aussi les champs et montent des juments. — Dieu sait toute chose mieux que nous!

V^e SECTION. — *Sur les fils de Khâm b. Noé, savoir: les Coptes, les Nabathéens, les Berbères et les Nègres.*

Les historiens croient que la couleur des descendants de Khâm vient de ce que celui-ci, s'étant approché de sa femme dans l'arche

[1]) Comp. ci-dessus la description de la Chine, p. 226 et 244.



attira sur lui la malédiction de Noé, au point que son sperme fut changé par Dieu; par suite sa femme mit au monde des Nègres. D'après une autre tradition, Khâm, s'approchant de son père, le trouva dormant, les parties sexuelles découvertes par le vent; et ayant communiqué cela à ses frères, Sem et Jâphet se levèrent pour couvrir leur père, marchant à reculons, de sorte que leurs figures étaient détournées de sa nudité. Noé, informé de ce fait, dit: «maudit soit Khâm, béni soit Sem, et que Dieu multiplie la postérité de Jâphet!»

[Du reste, la vérité c'est que le climat de leur pays exige nécessairement une couleur opposée au blanc, la plupart des Nègres habitant la partie méridionale et occidentale du globe.]

Quant aux Coptes, on dit qu'ils descendent de Qofth b. Miçr b. Niçir[1]) b. Khâm; Miçr eut 4 enfants: Oshmoun, Qofth, Çâ et Atrîb, dont Qofth seul laissa de la postérité; son fils est Çeifân ou Çenfân. Ceux de ses descendants, qui habitaient la haute Egypte, étaient nommés Marîs et ceux, qui habitaient la basse Egypte, Bîmâ[2]). Miçr b. Niçir [Piçir] se fixa, selon la tradition, dans le pays du même nom, après la dispersion des peuples et la destruction de la tour de Babel, comme nous l'avons mentionné précédemment. On dit que Khâm eut 3 fils: Qofth, Kana'ân et Koûsh; Qofth est père des Coptes, Kana'ân des Berbères et Koûsh des Nègres. D'après Abou 'Obeidah el-Bekri, les Coptes descendent de Rébî'ah ou de Thaglib, qui seraient venus en Egypte pour chercher des pâturages pour leurs chameaux; ils confessent le christianisme; après s'être mariés à des femmes Coptes, ils se multiplièrent, et ce sont ceux qu'on appelle Bimâ ou les premiers Coptes.

Les Nabathéens appartiennent aussi à la descendance de Khâm; ils sont fils de Nabith b. Kana'ân b. Koush b. Khâm et se

---

[1]) Le nom «b. Niçir» est omis dans les manuscrits de St. Pétersb. et de Leyde; d'ailleurs ce personnage est nommé par Aboulféde, v. *Hist. Anteislam.*, ed. Fleischer, p. 99, Piçir.

[2]) Mâris, mot copte, signifie «ce qui est au midi», v. Abdallatif, *Rel. de l'Eg.*, p. 13, Quatremère, *Rech. sur l'Eg.*, p. 173 et *Mém. sur l'Eg.*, t. I, p. 234, Jaqubi, *Kit. al-boldân*, p. 128.

fixèrent dans le pays de Bâbel; leur premier roi fut Nimroud le grand, et on les appelle aussi KHÂLDÉENS ou KHASDÉENS, DJANBÂN, DJÉRÂMIQAH, KOUTHARIENS et CANANÉENS[1]). Tous ces peuples sont Nabathéens, célèbres par la construction de leurs monuments; ils ont fondé des villes, creusé des canaux, fait des plantations, inventé des exorcismes, des encensements, des prestidigitations et de la sorcellerie; ils étaient Sabéens et adoraient les étoiles et les idoles. Une troisième partie des Coptes sont des Jacobites chrétiens, gouvernés par les Ptolemées, qui ont été au nombre de 9; le 10ème dans le gouvernement fut la reine Cléopatre.

Quant aux BERBÈRES, nous avons déjà dit qu'il descendent de Kana'an; d'après d'autres, ils appartiennent à la postérité de Berber b. Kofth, qui, après la mort de son père, Kofth, en discorde avec ses frères, se dirigea avec son fils vers l'Occident; les tribus de LEWÂTHA et MÉZÂTHA se fixèrent dans le WEDDÂN, le HOWARAH aux environs de TRIPOLIS et dans le NAFOÛSAH vers l'Ouest jusqu'à TÂHORT, TANGER et SEDJELMESSÉ. D'après la relation la plus vraisemblable, leur patrie primitive était la Palestine, où régnait leur roi Djâloût [c. à d. Goliath]; lorsque Thalout [Saül] l'eut tué, ils s'enfuirent vers l'Occident en Afrique, dont le nom était MERÂQIAH [la Marmarique] et s'y fixèrent, dispersés sur les côtes ou BIRR EL-'ADWET[2]). Ces contrées appartenaient aux Romains, avec lesquels ils soutinrent de longues guerres, jusqu'à ce qu'enfin ils firent une convention, selon laquelle les Berbères habiteraient les contrées montagneuses et sablonneuses, les Romains les villes et les îles. Ainsi resta leur condition jusqu'au temps des Musulmans, auxquels Dieu ouvrit les parties orientale et occidentale de la terre.

D'après d'autres, ils descendent de Berber b. Qays b. Ay-

[1]) Ce morceau a été reproduit par M. Chwolsohn dans l'ouvrage *Die Ssabier und der Ssabismus*, t. II, p. 414. — Les Djanbân sont probablement une peuplade de la partie méridionale de la Mésopotamie; les Djérâmiqah sont les Assyriens et les Kouthariens, les habitants de Kout'à; comp. ci-dessus p. 28, 288, 357.

[2]) Comp. l'*Hist. des Berbères* d'Ibn Khaldoun, par M. de Slane, t. I, p. 175 sv. et p. 301 sv.



lân; parmi les Berbères, les tribus de Çanhâdjâ et de Kétâma sont les restes des Himyarites[1]; les Çanhadjah se divisent en deux parties: les Bnê Qârâ b. Çanhâdj et les Bnê Mârâ b. Çanhâdj.

Un poète décrit cette tribu en ces termes: «Il y a un peuple «parmi les Himjarites, célèbre par ses hauts faits, et il est bien «connu sous le nom de Çanhâdjah; après avoir atteint à la plus «haute gloire, ils furent pris de pudeur, et ils se voilèrent.»[2])

Ibn el-At'îr, auteur de l'ouvrage «al-kâmil» (le parfait), raconte que ces peuples sont entrés dans le Magreb, après avoir quitté l'Yémen pendant le règne d'Abou-Bekr, qui d'abord les envoya pour faire la conquête de la Syrie; puis, il les dirigea vers l'Egypte sous le commandement d'Amrou b. el-'Aç; puis, ils entrèrent en Afrique avec Mousa b. Noçeir pendant le règne de Walîd b. 'Abd el-Mélik[3]), d'où ils se dirigèrent vers Tanger avec Thâriq, l'affranchi de Walîd. Désirant se séparer, ils entrèrent dans le désert et le colonisèrent autant que possible. Ils emploient le voile comme les Arabes du désert, qui observent la même coutume pour se protéger contre le froid et la chaleur, sans le quitter jamais. Une particularité bien remarquable dans leurs moeurs, c'est que les hommes, appartenant aux tribus des Lamtha, des Guedâlah et des Messoufah, estîment la nudité de la figure aussi honteuse que celle des parties sexuelles[4]).

Les Nègres comprennent un grand nombre de tribus, dont nous commencerons l'énumération par celles qui habitent les contrées les plus reculées vers le Sud. On les nomme aussi en général Tekrour, bien que ce nom ne comprenne qu'une certaine tribu, qui habite le pays du même nom[5]); tous tirent leur origine de Ma-

[1]) V. *Hist. des Berbères* d'Ibn Khaldoun, par M. de Slane, t. I, p. 170 et Caussin de Perceval, t. I, p. 68; Ibn Batoutah, f. II, p. 201.

[2]) Cette expression a égard à leur coutume de porter le lit'âm (voile), ce qui leur a donné le nom de Molatt'emoun (les voilés).

[3]) V. *Hist. du califat* par M. Weil, t. I, p. 477 suiv.

[4]) V. *Hist. des Berbères*, t. I, p. 116 et t. II, p. 64, 104.

[5]) Le district de Tekrour est traversé par le Niger; v. la *Géogr.* d'Ab., trad., p. 208; sur les Magrâweh comp. *Descr. de l'Afr. et de l'Esp.* par Dozy, p. 2, note 1, et p. 102.

ghrâweh et Safâreh (ou Nefzâweh). Ils sont divisés en idolâtres et musulmans; les derniers habitent les villes et portent des vêtements cousus. Parmi les idolâtres, il y a les Lemlem, les Tamîm et les Demdem[1]); ceux qui sont limitrophes des musulmans, se couvrent les parties honteuses de peaux, mais les plus éloignés, surtout les Demdem, sont féroces et mangent les étrangers, qui viennent chez eux. Dans leur pays, on trouve une quantité d'or, qu'ils n'emploient pas, tandis qu'ils se servent de cuivre, qui leur est importé; on en répand sur les frontières une certaine quantité, et à cette vue, ils s'adonnent aux rixes et au pillage, après quoi les importeurs, profitant de la rixe, s'emparent de tout l'or qu'ils peuvent trouver, et se retirent. Parmi les tribus des Nègres assujétis et musulmans sont Kânem, Gânah, Koûkoû, Kouwâr, Fezzân et Zaghawa, appelées d'après les contrées qu'ils habitent[2]) Aux Nègres appartiennent encore les Abyssiniens, limitrophes des Zaghawah, ou, d'après d'autres, habitant la haute Abyssinie; ils sont païens, vont nus et professent le magisme, adorant des idoles, nommés Dekâkîr[3]). Parmi les rites qu'ils observent jusqu'à les effectuer dans leurs jugements, est celui que, quand une personne est morte, ils ensevelissent avec lui son plus proche parent ou celui qui a été le plus intimement lié avec le défunt, ses vêtements et ses armes, comme nous l'avons déjà observé, en parlant des Slaves. Parmi les tribus de Nègres abyssiniens sont encore les Kenâwer, les Çourâ, les Hedjâmi, les Qaldjour, qui sont chrétiens[4]).

Habesh était fils de Koush b. Khâm b. Noé. Les Abyssiniens sont divisés en 6 races: les Amh'arat, desquels sont sortis les Nedjâsis, qui occupèrent le trône; les Sah'art[5]), les Djazl, qui se di-

---

[1]) V. Ab., trad., p. 220 suiv., 225 et ci-dessus p. 106, 136 suiv.

[2]) V. Ab., t. II, 1, p. 202, 220, 221, 224.

[3]) Sur l'explication de ce nom v. al-Bekri, *Descrpt. de l'Afr. sept.*, p. 172.

[4]) Sur les Kenâwer et les Çoura v. ci-dessus, p. 138, 342; sur les Hedjâmi et Qaldjour v. p. 106 et Ab., t. II, 1, p. 225.

[5]) Comp. Ab., ibd. p. 225 et ci-dessus p. 15, 137; Damot est actuellement le nom d'une province de l'Abyssinie, arrosée par le Bah'r el-azraq; avant le mot Khoumid, le mnscrt. de Berlin a ajouté la 6ème race, qui manque dans les autres, les Mellin, probablement identique avec les Mâli ou Mallel, v. *lex. geogr.*, t. III, p. 33 et Edrisi, t. I, p. 15 (l'éd. de Dozy, p. 6).

stinguent par leurs belles formes, les Khoûmid et Dâmaût; toutes ces tribus comprennent un très grand nombre de familles et de branches. — Aux Nègres appartiennent encore les Nubiens, descendant, d'après la tradition, de Nouba b. Qofth b. Miçr b. Nîçir b. Khâm b. Noé et divisés, selon la relation des marchands d'Aswân, en diverses tribus, telles que: Andj, Azkersa, Tibân, Andâ et Kenka. Les Andj et les Anda habitent une grande île, nommée Andâ, formée par le Nil; ils ne portent point de vêtements; les Azkersa sont éloignés du Nil, les Tibân demeurent dans un district, riche en minerai de fer, mais où aucun animal ne peut vivre, à cause de la chaleur excessive. D'après al-Mosabbih'i, les Nubiens se divisent en deux peuplades, une, appelée ʿAlwâ, dont le roi réside dans une ville, nommée Koûsha[1]), et l'autre, appelée Moqorrâ; leur roi réside dans la ville de Dongolah; ils n'emploient jamais de vêtements cousus, mais s'enveloppent de convertures de laine, appelées Dekâdìk. Les Arabes appellent les Nubiens «tireurs d'yeux», parce que, sous l'invasion d'Abdallah b. Abi Sarh' dans la Nubie, l'an 31 de l'Hég., une partie de l'armée arabe fut blessée aux yeux par les flèches des ennemis. Cette bataille a été mentionnée dans ce vers:

«Jamais mon oeil n'a vu un jour comme celui de Dongolah, où la cavallerie s'avança avec ses lourdes cuirasses.»

Les Nubiens sont chrétiens Jacobites et lisent l'évangile en grec, selon le rite malkanite; ils ont d'anciennes églises grecques. Ils observent la circoncision et l'ablution après une pollution; ils n'approchent pas leurs femmes pendant la menstruation. Au delà du pays d'ʿAlwa, il y a une contrée, habitée par des Nègres, qui vont nus comme les Zendj et sont abrutis par leur stupidité; ils ne confessent aucune religion. Aux Nègres appartiennent aussi les Bedjâh, dans les environs du golfe Arabique jusqu'au Nil; ils sont divisés en deux tribus: les H'id'âriens, dont le roi habite la

---

[1]) Sur le district d'ʿAlwa, au nord-est du confluent du Nil-Blanc et du Nil-Bleu, v. Ab., t. II, 1, p. 230, où la ville de Kousha également est mentionnée; comp. Edrisi, t. I, p. 33 (*Descrp. de l'Afr. et de l'Esp.*, p. 23); sur Dongolah v. Ab., ibd. p. 230 et Quatremère, *Mém.*, t. II, p. 42 suiv.



ville de HADJAR, et les ZÉNÁFIKHAT[1]), dont le roi réside dans la ville de NAQLÎN. Ils épilent leur barbe et se laissent très peu de poils; ils ne portent point de vêtements cousus, mais s'enveloppent de couvertures colorées. Parmi leurs villes sont OUTIT, 'ADEL, l'île de DAHLAK et l'île de SAWÂKIN, la ville d''AYDAB, port de marchands de l'Yémen et de l'Egypte[2]). A cette tribu appartient le pays des ALKHASSA[3]): le bas, peuplé de païens, et le haut, peuplé de musulmans, connus par leur peu de jalousie et d'attention envers les femmes. La meilleure partie de ces peuples n'emploie pas de vêtements cousus et ne demeure point dans les villes.

Aux tribus des Nègres appartiennent encore les ZENDJ ou les ZAGHOUAH, nommés d'après Zagoû, fils de Qofth [Foûth] b. Miçr b. Khâm; ils se divisent en deux tribus, les QABLIET et les KENDJÉWIAT[4]); le premier nom signifie «fourmis», le 2ème «chiens»; leur capitale est MAQDASHOÛ[5]), fréquentée par des marchands de tous les pays; à elle appartient la côte, appelée ZENDJÉBÂR, contenant plusieurs royaumes. Ils se divisent en différentes tribus, vont pour la plupart nus, et sont les plus sauvages des hommes. L'étendue de leur pays est de 700 parasanges en longueur et en largeur, comprenant des rivières, des montagnes, des terrains habités et sablonneux; il est combiné avec DAGOÛTHA et la côte de la mer Pacifique, où est située l'île de QOMOR avec la coupole d'Aryn sur le milieu de l'Equateur[6]). Les peuples qui habitent ces rivages, se distinguent par une grande férocité, et ils aiguisent leurs dents pour manger la chair humaine; ils n'ont aucune religion, ni opinion religieuse, mais seulement des observances, qui leur sont ordonnées par leurs rois. Le roi suprême s'appelle «Touqlîm», signifiant «fils du Seigneur», nom qu'ont conservé les

---

1) Sur les Bedjâh v. *Géogr. d'Ab.*, trad., p. 167 et ci-dessus p. 201, 343; comp. Jaqubi, *Kit. al-boldân*, p. 124, où les noms H'id'âriat et Zenâfikhat ont été alterés en H'ed'aribat et Zenâfidjat.

2) Sur ces localités v. ci-dessus p. 201—202.

3) Sur al-Khassa v. ibd.

4) V. Ab., trad., p. 224 et ci-dessus p. 342.

5) V. ci-dessus p. 201, et Ab., trad., p. 232.

6) V. ci-dessus p. 10, 198, 200.



rois de toutes les époques. Les Zendjs des contrées, situées vers le Nord, excellent tellement par leur éloquence qu'ils composent des discours, mêlés de contemplations sérieuses, et qu'ils tiennent dans leurs assemblées, les jours de fêtes et de réunions. — Quant aux autres tribus de Nègres, qui peuplent les côtes de la mer des Indes et celles du Sind et du Mend, on dit qu'ils sont frères, descendant de Noufir b. Qopt ou de Koush b. Khâm. — Quant aux Indiens, ils sont divisés en 7 tribus; leur religion comprend 42 sectes; il y en a qui admettent l'existence de Dieu, mais refusent les prophètes; d'autres regardent Adam et Abraham comme prophètes, d'autres admettent l'éternité du monde, d'autres sont dualistes ou adorateurs du feu, des vaches et des idoles ou de l'eau, en montrant une vénération spéciale pour le Gange qu'ils prétendent être un ange ou sous la protection d'un ange; il y en a qui adorent les planètes et les étoiles fixes, et tous sont d'accord dans leurs opinions sur la transmigration et les diverses espèces de transfiguration de l'âme humaine, croyant qu'il n'y a pas d'autre monde que celui-ci. Les Indiens excellent sur tous les peuples par leurs études des sciences naturelles et mathématiques, par leur philosophie et leur dialectique et par les merveilleux produits de leur esprit; ils ont obtenu une grande réputation en arithmétique, en astronomie, en calligraphie, en médecine; aussi, ils sont célèbres par leur connaissance en formules sympathiques, par leur fabrication de glaives; enfin, ils ont enseigné aux hommes le jeu d'échecs. Bédi ez-Zemân les décrit ainsi: «Ils sont innombrables comme les grains de sable, exempts de toute ruse et de toute violence; ils ne craignent ni la mort ni la vie.» Qu'il me soit permis d'ajouter mes pensées sur le jeu d'échecs: C'est un jeu, qui instruit celui qui médite sur les mouvements des pièces et qui réfléchit sur ses diverses formes; il lui révèle un mystère du sort et de la destinée. L'inventeur a tout arrangé, disposé et distribué dans sa sagesse; il a prévu d'avance toutes les chances; il a fondé ce jeu par la puissance de son génie et sans aide, tellement qu'il est ce qu'il est. Il a fait que le sort de chaque joueur dépend de lui même; celui qui gagne, doit sa supériorité à sa propre

circonspection; celui qui perd, à son insouciance. Quoique les deux joueurs aient pleine liberté d'employer pour leur partie tout leur zèle, leur circonspection, leur réflexion, leurs calculs, leur ardeur et sagacité, ils ne sortent pas des limites imposées et fixées à tous les joueurs d'échecs par l'inventeur. Tout en ayant l'air d'agir spontanément, ils sont assujétis à une volonté étrangère, et en apparence assujétis, ils agissent spontanément. Qui sait s'élever par degrés de comparaison à l'être suprême et incomparable, à lui est révélé par ce jeu un grand mystère; concernant la destinée humaine; il sait que l'homme est imputable; qu'il gagnera sa récompense ou sera puni, et que Dieu ne fait tort à personne d'un atome; ce sont les hommes eux-mêmes, qui sont injustes envers leurs âmes. Conformément à la volonté de Dieu, les hommes font ce qu'ils font, bien qu'il ne les y contraigne pas; s'il employait la force, on serait hors d'état de s'y opposer; de la même manière, l'inventeur du jeu en a borné les limites pour les deux joueurs sans contraindre leur libre volonté; s'ils jouent bien, c'est à leur avantage, si mal, c'est à leur propre perte. Personne ne sort des cases fixées, ni ne dépasse le nombre des pièces et leurs marches réglées; si Dieu eût voulu, qu'il en fut autrement, les hommes ne pourraient s'y opposer. C'est ce que nous donnons à la réflexion. — Les échecs sont un jeu symbolique et une invention intellectuelle, qui met la raison à contribution et qui augmente l'intelligence; il dissipe les soucis, révèle les dispositions cachées de l'âme; il ressemble à la guerre et fait jouir des douceurs de la victoire remportée sur l'adversaire et de celles de la prépondérance sur l'ennemi, comme, au contraire, on souffre l'amertume de la défaite et des déceptions. Il n'a pas été donné à l'homme pauvre et impuissant un autre et meilleur moyen d'apprendre à s'acquitter de ses devoirs.

VI[e] Section. — *Divers jugements sur les naturels, distribués selon les contrées et les températures, sur les propriétés des peuples de ces climats, tempérés et les autres d'une température excessive*[1]).

On raconte qu'ʿOmar b. al-Khatthab dit à Kaʿab el-Ah'bar: «Décris moi les qualités prédominantes, louables et blâmables qui te sont connues parmi les divers peuples.» Il répondit: «ô prince des croyants! quatre qualités sont inconnues chez quatre nations: la libéralité chez les Grecs, la bonne foi chez les Turcs, la valeur chez les Coptes et la tristesse chez les Nègres. La Syrie a demandé au Seigneur le courage, et l'esprit de la révolte s'y est associé; l'Yémen a demandé la foi, et la pudeur s'y est associée; l'Egypte la richesse avec la fertilité, et la bassesse s'y est associée; le désert la pénurie, et la pauvreté s'y est associée; l'ʿIrâq l'hypocrisie, et la fierté avec la mollesse s'y est associée. Il continua de même: «ô prince des croyants! la dureté a été divisée en dix portions, dont neuf sont échues aux Turcs, une à tous les autres peuples; la sagacité en dix portions, dont neuf sont échues aux Arabes, une à tous les autres peuples; l'avarice a été divisée en dix portions, dont neuf ont été dévolues aux Indiens, une à tous les autres peuples; la fierté en dix portions, dont neuf sont échues aux Grecs, une à tous les autres peuples; la gaité en dix portions, dont neuf aux Nègres, une à tous les autres peuples; la volupté en dix portions, dont neuf sont échues aux Indiens, et une à tous les autres peuples. On raconte que H'edjâdj a dit: Le peuple de l'Yémen est obéissant, soumis et souple; les Arabes en général ont adopté les moeurs des Nabathéens, mais le peuple de Bah'rein, Nabathéen dès l'origine, est devenu Arabe. Le peuple de Yémâmet est dur et rude; celui de la Perse valeureux et doué d'une grande force; celui de l'ʿIrâq est minutieux

[1]) Comp. cette section avec des compositions du contenu semblable dans Masʿoûdi, éd. de Paris, t. III, p. 124 suiv. et Lane, *Arab. night's entertainm.*, Lond. 1859, t. I, p. 111, note 20.



pour les petites choses, mais ne vaut rien pour les grandes; le peuple de la Mésopotamie est le plus courageux parmi les hommes; les Syriens sont les plus obéissants; les Egyptiens servent leurs maîtres, mais sont les plus rusés dans leur jeune âge, et, devenus adultes, les plus stupides; le peuple de l'H'idjâz est le plus bienfaisant et le plus rebelle du monde. On demanda à Djâh'izh son opinion sur les contrées qu'il avait vues et sur les caractères et les moeurs de divers peuples; il répondit: Quant à l'Inde, sa mer est pleine de perles, ses montagnes sont d'hyacinthe, ses arbres des aloès, dont les feuilles contiennent un parfum; les Indiens se distinguent par leur intelligence et leur sagacité, leur perspicacité, leur jugement, leur imagination, leur ruse et leur prestidigitation.

Le Kirmân a très peu d'eau coulante, ses dattes sont d'une qualité inférieure; entouré d'un ennemi belliqueux, sa propre population est indolente et insouciante;

Le Khorasan a des eaux dormantes; environné d'un ennemi zélé, sa population est en partie savante et conductrice, en partie obstinée et hautaine;

L'ʿOman souffre des chaleurs; son rival est toujours prêt à combattre, tandis que sa population flotte entre l'existence et l'anéantissement; ils se laissent tuer, ou ils prennent la fuite;

Le Bah'rein est une balayure des deux villes, et sa population un verre écrasé entre deux rochers;

Bassorah a des eaux salées et se trouve bien gardée; c'est un refuge pour les marchands et un passage pour tous les voyageurs; sa population est chicanière et hypocrite, rusée et de moeurs dépravées;

Koufa est élevée au dessus des chaleurs de Bah'rein et située au dessous de la froidure de la Syrie; ses habitants gardent la foi et mènent une vie obscure et dure;

Wâsith est un paradis entre Hemât et Kanneh; ses habitants sont lecteurs du Coran, qui savent bien se conduire, blessant de leurs langues et de leurs lances;

Damas est une fiancée, entourée de belles femmes; ses ha-

bitants passent une vie agréable; leurs coeurs sont purs, mais ils ont le naturel dur, et rien n'échappe à leur attention;

Le Caire jouit d'un air calme et d'une température très chaude; les habitants atteignent un grand âge, et leur peau est noircie; ils sont ignorants, futiles, facétieux, insouciants et sans aucun discernement. — Les historiens racontent que ʿAmr b. ʿAmir, au temps de la rupture de la digue, appelée Seil el-ʿArim, dit à son peuple:

«Qui possède des troupeaux, des esclaves et des chameaux robustes, qu'il prenne demeure dans la vallée de Bewwan, ce que fit Hamadân;»

«Qui a de l'énergie et de la patience dans les vicissitudes des temps, qu'il réside à Bathn-Marr, ce que fit Khozâʿah;»

«Qui veut des immeubles dans les plaines fertiles et des vivres pendant la disette, qu'il se fixe à Yat'rib, riche en palmiers, ce que fit el-Aus;»

«Qui veut des vêtements somptueux, de nobles chevaux, de l'or et de l'argent, qu'il réside dans l'ʿIrâq, ce que fit la tribu de Lakhm;»

«Qui veut du bysse, de la soie, la domination et le faste royal; du vin et de l'eau douce, qu'il se fixe en Syrie, ce que fit Gassân[1].»

Les Arabes se distinguent par leur éloquence, leur discours figuré, la concision et la prolixité, leurs formes grammaticales, leur language enchanteur, leur parler, leur valeur, leur foi et leur protection envers les faibles, leur générosité et leur hospitalité.

[Ces particularités n'appartiennent pas à tous les Arabes, mais sont le propre du caractère de ce peuple, comme nous trouvons chez les Grecs la sagacité, la profondeur, la perspicacité et l'exactitude; chez les Indiens, les qualités déjà mentionnées; chez les Perses, la prudence, la civilité, l'art politique, les qualités

---

[1]) L'auteur nous a donné ci-dessus p. 24 la même tradition. Sur ʿAmr b. ʿAmir v. Caussin de Perceval, t. I, p. 83—85 et Masʿoûdi, éd. de Paris, t. III, p. 388.



propres aux bons rois, l'esprit de gouverner, la soumission, l'esprit dominateur. — En mentionnant les vertus et les préférences, par lesquelles un peuple excelle sur l'autre, nous avons eu égard autant à la nature immédiate et à la disposition innée, qu'aux qualités acquises par la libre volonté, soit bonne soit mauvaise, et par leur intention, soit juste soit injuste. Chaque peuple possède des vertus et des vices, des préférences et de mauvaises qualités, des perfections et des défauts, puisque les bonnes et les mauvaises qualités, les préférences et les vices sont répandus sur tous les peuples en général, ce qui n'empêche pas de trouver p. e. chez un peuple intelligent, sagace et doué de perfections, un idiot dépourvu de culture, qu'on doit ranger parmi les hommes vils et abjects; un peuple, doué de bravoure, peut tout aussi posséder un homme poltron, ignorant, faible, avide et riche. Il faut juger un peuple et une tribu d'après la majorité de ses individus.][1])

Nous ajoutons ici une remarque sur les habitants des 7 climats, concernant leur forme extérieure, leur naturel et les causes, qui ont produit ces diversités. Les peuples de l'Equateur et des contrées voisines, savoir les Zendj, les Nègres, les Abyssiniens et les Nubiens, ont le teint noir; cette couleur est causée par le soleil, qui y répand une chaleur intense, s'élevant au zénith au dessus de ces populations 2 fois par an; ne cessant pas d'être proche, il produit une chaleur brûlante, qui rend leurs cheveux, déjà foncés, parfaitement noirs, crépus et épais, ressemblant à des cheveux, flambés par le feu. La preuve, qu'ils sont en vérité flambés, c'est qu'ils ne repoussent pas; leur peau n'est pas velue, mais bien molle, parce que le soleil ôte la saleté et l'éloigne du corps; aussi leur cerveau a peu d'humeurs, et par suite leur intelligence est déprimée, leurs pensées peu consistantes, et leurs facultés intellectuelles bien stagnantes; on ne trouve pas parmi eux de qualités opposées, comme la foi et l'infidélité, la droiture et la ruse. Comme ils ne savent pas combiner les idées opposées, ils n'ont pas de

[1]) Ce morceau en paranthèse ne se trouve que dans les manuscrits de St. Pétersbourg, de Leyde et de Berlin.



lois, la législation renfermant toujours en elle les oppositions, telles que le commandement et la défense, le désir et l'abstinence; aussi aucun prophète n'est envoyé parmi eux.

Le naturel de ces peuples ressemble à celui de la brute; il leur est donné immédiatement par la nature, sans être enseigné; c'est ce qui fait, que les facultés des animaux se manifestent sans réflexion et apparaissent immédiatement en actions, comme on aperçoit le courage du lion, la ruse du loup, l'astuce du renard et la timidité du lièvre, la bassesse du chien, la force du cheval, les animaux ne possédant pas des qualités opposées. Ces peuples obéissent à leurs rois et à leurs princes, parce que ceux-ci leur ont imposé leurs lois et leur gouvernement, ce qu'on observe aussi parmi les animaux.

Le Nègre[1]) a, selon Galien, 10 propriétés qu'on ne trouve pas chez les blancs, savoir: les cheveux crépus, les sourcils clair-semés, les narines gonflées, les lèvres épaisses, les dents aiguës, la peau puante, le naturel mauvais, les mains et les pieds fendus, la verge longue et la gaieté excessive[2]). Quant à l'eunuque, ses os se durcissent, ses pieds grandissent, sa peau se rétrécit, ses jambes s'allongent, ses doigts se courbent, et il est à l'abri de la lèpre; il conservera tout ce qu'il lui était propre, avant l'époque de sa castration, de ses qualités morales, physiques et constitutionnelles, avec la faiblesse de la voix, les allures féminines et l'excès des désirs lubriques. Il en est de même pour le Nègre que pour le blanc, mais le naturel du blanc s'empire encore davantage, et la nature efféminée se développe plus vite. L'homme ressemble au palmier, planté à rebours; celui-ci porte ses fleurs et ses fruits, dirigés vers la terre et remplissant les fonctions des testicules et de la verge qui correspondent à la tête, au cou, à la bouche et aux perforations de la tête; au contraire, les parties de l'homme, correspondant au tronc et aux racines, par lesquelles il prend sa nourri-

---

[1]) La partie, qui suit depuis les mots «le Nègre» jusqu'à la fin de cette section, ne se trouve que dans les mnscrts. de St. Pétersb. et de Leyde.

[2]) Comp. ce morceau dans Ab., *Hist. anteislamica* par M. Fleischer, p. 174 et Ab., *Géogr.*, trad., p. 213, note 4.

ture, boit l'eau et aspire l'air, sont lancées en haut; c'est sa tête, ses mains et les orifices de la tête, comme la bouche, les narines, les oreilles et les yeux. Ainsi que le palmier, fixé par les racines à la terre, d'où il tire ses substances alimentaires pour s'en nourrir, si elles sont coupées, perd la vie ou est assujéti à l'anéantissement de sa fructification ou de sa crue: de même l'homme, privé de sa tête, par laquelle il aspire l'air, meurt; privé de sa verge, il perd la faculté génératrice et une partie de ses qualités humaines.

Le 2ème climat est moins chaud que le premier; il comprend les pays de Sind et de Hind et les peuples environnants, excepté les Nègres. On les appelle bronzés, le soleil n'ayant pas brûlé leurs têtes et leurs cheveux, ni noirci leur peau, mais seulement altéré leur couleur un peu moins que celle des Nègres; c'est cette couleur qu'on appelle «noirâtre». Ils sont très alertes, mais n'aiment ni le jeu, ni les boissons, ni les voluptés, à cause de la chaleur de leur coeur et de sa sécheresse; ils ne sont pas législateurs, à cause de l'excès des chaleurs. De même les Zendj sont moins brûlés que les Nubiens, ceux-là étant situés à l'Orient et exposés au vents de la mer Indienne et Pacifique, ceux-ci situés vers l'Ouest et exposés aux vents des pays des Nègres, au Simoun et au Jah'moum[1]; leurs corps sont brûlés et noircis et leurs cheveux crépus. De même les Abyssiniens, qui habitent les montagnes près des eaux douces, sont verts, bruns ou noirs.

Le 3ème climat est moins chaud que le 2ème; il comprend le H'édjâz, Tehâmeh, Jémâmeh, Nedj et les autres pays, situés sous le même degré de latitude, entre l'Est et l'Ouest; on les appelle «bruns», parce qu'ils sont situés aux extrémités des pays chauds; leur naturel est tempéré; quand ils embrassent une croyance ou une religion, elle leur devient comme une seconde nature. Ils sont pudiques et généreux, fidèles et sobres; celui qui est abstinent, ne se laisse pas dominer par les désirs, et celui que les

---

1) L'Afrique s'étendant, selon l'opinion de beaucoup de géographes, de l'Ouest à l'Est et formant la côte méridionale de la mer Indienne, les Zendj habitent à l'est des Nubiens, au sud de la presqu'île Indienne, sur les côtes de la mer Indienne ou Pacifique.



désirs ne dominent pas, n'est pas avide; celui qui n'est pas avide, n'est pas vil, ni ne se laisse dominer, et regarde tout le monde d'un oeil égal; ils n'approfondissent pas les sciences philosophiques et spéculatives, mais s'adonnent exclusivement aux sciences naturelles et exactes.

Le 4ème climat, le milieu, est le plus propre à l'égalité du tempérament, à la juste proportion du corps et à la perfection du naturel; il possède des qualités exquises et celles qui leur sont opposées. Les habitants sont d'un blanc-rougeâtre et excellent dans les sciences et l'industrie; ils comptent parmi eux des héros de sagesse, et chaque branche de science et d'arts humains y est représentée; chaque individu de ce climat semble être unique et excelle par ses vertus, vrai modèle d'érudition, de civilisation, de bravoure et de sagacité. Les fruits de ce climat sont les plus tempérés, ses arbres sont les plus élégants, surtout dans la partie, située au milieu, comprenant les confins de la Syrie, l'Egypte et la partie méridionale de l'Espagne, Bokhârah, Samarqande et ce qui est situé au delà.

Le 5ème climat se distingue du 4ème par un froid excessif; il comprend les Grecs, les Arméniens, les Russes, les Allans, la partie septentrionale de l'Espagne, la partie septentrionale du Khorasân et tout ce, qui est situé sous le même degré de latitude vers l'Est. On appelle les habitants «blancs-rougeâtres»; à cause du froid excessif et de la distance du soleil, leur naturel est mauvais, et ils ont le coeur dur. Leur corps a ces dispositions, à cause du froid et de l'humidité excessive. Il y en a bien peu, qui possèdent de l'intelligence, mais la nature animale, l'avidité, la colère et la rudesse de l'âme les dominent.

Le 6ème climat est encore plus froid, plus rude[1]), plus éloigné du soleil et excessivement humide; il comprend les Turcs, les Khozars, les Francs, les Français, les Kâshgards et tout ce qui est situé sous le même degré de latitude; on les appelle «rouges»; le rapport de ces peuples aux Slaves est le même que

---

[1]) Dans les mnscrts. de St. Pétersb. et de Leyde, on lit «sec», ce qui ne donne ici aucun sens; d'après le contexte nous avons substitué le mot «rude».



celui des Sindiens aux Nègres. Leur couleur est dans l'origine blanche; ils vivent à l'instar des animaux, sans s'occuper de rien, si ce n'est de la guerre, des expéditions belliqueuses et de la chasse; ils ne connaissent aucune révélation, ni ne possèdent aucune religion.

Le 7ème climat comprend les Slaves, d'un même naturel et d'une même disposition spirituelle, comme nous l'avons remarqué sur les Nègres du 1er climat; à peu près, ils ne comprennent aucune langue et vivent comme des bêtes sauvages, si ce n'est qu'ils sont encore plus écartés du droit chemin.

VIIe Section. — *Quelques remarques sur la beauté des pays, les avantages et les merveilles, qui distinguent les provinces, l'une de l'autre.*

Parmi les pays remarquables est la H'arrat[1]) de Bnê-Soulaym près de Thaybah (Médine); les pierres y sont noires, les habitants noirs, les chevaux, les vaches, les bestiaux, leurs brebis noirs, leurs ânes et leurs chiens noirs; si l'on y faisait séjourner un esclave Slavonien, il noircirait en peu de temps. — Dans les environs de Darabdjend ou, d'après une autre prononciation, Dârabdjerd[2]), appartenant aux contrées montagneuses de la Perse, se trouvent des montagnes de sel blanc, noir, rouge, vert et jaune, dont on fait des tables et des ustensiles, à cause de la dureté de la masse. — Dans la mosquée Omayade, on ne trouve nulle part d'araignée. — Parmi les particularités de Damas, on cite aussi celle, qu'on n'y trouve pas de serpents, ni de scorpions, qui mordent[3]). — Il y a une espèce de baies, appelées «H'abb el-'azîz»; fraiches, elles ont le goût du lait caillé et sucré, et on ne les trouve que dans le pays de Qasthiliah[4]), appartenant à la province de l'Afrique, où elles croissent, sans être semées, sur un territoire

[1]) V. *Zeitschr. d. d. m. Gesellsch.*, t. V, p. 292, Ab. *Géogr.*, t. II, 1, p. 104 et ci-dessus, p. 297.
[2]) V. ci-dessus p. 243 et *lex. geogr.*, t. I, p. 396.
[3]) V. ci-dessus p. 262.
[4]) V. al-Bekri, *Descr. de l'Afrique septentrionale*, par de Slane, p. 48.



à part, et sont remarquables par leurs feuilles, qui ressemblent à celles de l'ache. — Nous passons sur les autres merveilles, déjà mentionnées dans la description des pays auxquels elles appartiennent, de peur d'être prolixe et ennuyeux; la réitération d'un récit amène l'ennui.

VIII<sup>e</sup> Section. — *Sur les fêtes des Perses, des Coptes et des Chrétiens, et leurs manières de les célébrer; les noms de leurs mois, de leurs années et de leurs jours.*

Nous commencerons par énumérer les noms de leurs mois, dont nous avons ajouté la liste, pour en faciliter la lecture.

Quant à la dérivation des noms des mois arabes, Moh'arram porte ce nom, parce que dans ce mois la guerre est interdite; Çafar, parce que, durant ce mois, où ils font des expéditions militaires, leurs maisons restent vides; les deux Rabî'a, à cause du renouvellement de la verdure; les deux Djoumâd'a, à cause du froid et de la glace des eaux; Radjab, parce qu'il est le milieu des mois, le mot Radjab signifiant «le doigt du milieu», ou parce qu'ils tiennent ce mois en grande estime, le verbe «terdjib» signifiant «estimer»; Sha'bân, parce qu'ils font dans ce mois des expéditions; Ramadhân, à cause de la chaleur et de la sécheresse; Shawwâl, parce que la chamelle porte la queue élevée; D'oul-Qa'det, parce que, dans ce mois, ils s'abstiennent de la guerre, et D'oul-H'iddjet, parce qu'ils s'en vont en pèlerinage[1]). Quant à l'intercalation des mois, effet de l'incrédulité, le premier qui l'a introduite, fut 'Amrou de la tribu Khozâ'a[2]); c'est lui qui, le premier, déclara inviolable la production femelle, appelée Bah'îra, c. à d. «la chamelle à l'oreille fendue»; qui laissa paître librement la chamelle, dite «sâiba»; qui ordonna l'exemption du travail au chameau étalon, dit H'âmi, et qui invita

[1]) Sur ces dérivations des noms des mois arabes comp. Alfraganus, *El. astron.*, ed. Golius, p. 3—8 not. et Causs. de Perceval, *Essai*, t. I, p. 243—50.

[2]) Sur 'Amr, fils de Loh'ay, et l'institution des usages ci-mentionnés, v. ibd. t. I, p. 225 suiv. et Krehl, *Über die Relig. der vorislam. Araber*, p. 65.

| Noms des mois chez les Juifs. | Noms des mois chez les Grecs et les Romains. | Noms des mois chez les Berbères et les Syriens. | Noms des mois de l'année solaire, comptés d'après les signes de l'Ecliptique, chaque mois de 30½ jours, excepté le mois du Lion, comprenant 31 jours. |
|---|---|---|---|
| Tishri. | Octobre. | Teshrîn I. | Mois du Bélier. |
| Marheswân. | Novembre. | Teshrîn II. | — du Taureau. |
| Kislew. | Décembre. | Kânoûn I. | — des Gémeaux. |
| Thébet'. | Janvier. | Kânoûn II. | — de l'Ecrevisse. |
| Shébath. | Février. | Shebâth. | — du Lion. |
| Adâr. | Mars. | Adâr. | — de l'Epi (la Vierge). |
| Nisân. | Avril. | Nisân. | — de la Balance. |
| Iyyar. | Mai. | Iyyâr. | — du Scorpion. |
| Siwân. | Juin. | H'azirân. | — du Sagittaire. |
| Tammuz. | Juillet. | Tammuz. | — du Capricorne. |
| Ab. | Août. | Ab. | — du Verseau. |
| Elul. | Septembre. | Eilul. | — des Poissons. |

le monde au culte de Hobal, idole apportée de Balqâ [1]). La signification du mot «nasj» est «remettre»; ils remettaient le mois de Radjab au Sha'bân et de Moh'arram au Çafar; ainsi, s'ils étaient en guerre pendant un mois sacré, durant lequel la guerre était défendue, ils en sanctifiaient un autre au lieu de celui-là. Ce mot a aussi la signification de remettre le pèlerinage chaque année de 11 jours, de telle sorte qu'après un cours de 33 ans, il correspondait à son époque originaire; et, de même, les temps des saisons et des nouvelles lunes ne variaient pas, ce que le prophète a mentionné, au temps de son dernier pèlerinage, disant, lorsque Dieu interdit l'intercalation: «Le temps est revenu en cercle, tel

1) Sur Balqâ v. ci-dessus p. 270, 292, et sur le culte de Hobal v. Ab., *Hist. anteisl.*, ed. Fleischer, p. 136, el-Azraki, *Chronik d. Stadt Mecca*, p. 58 et Krehl, *Über die Relig. der vorislam. Araber*, p 76.

| Noms des mois Coptes, chaque mois de 30 jours avec intercalation. | Noms des mois de l'année solaire des Perses; chaque mois de 30 jours avec intercalation. | Noms des mois chez les Arabes païens, les H'imjarites et les Tobbas. | Noms des mois de l'année mahométane lunaire, comprenant 354 jours. |
|---|---|---|---|
| Tôt. | Ferwerdinmâh. | Mo'tamir. | Moh'arram el-h'arâm. |
| Bâbeh. | Ardebihishtmâh. | Nâdjir. | Çafar al-khair. |
| Hator. | Khordâdmâh. | Khawwân. | Rabî'a I. |
| Koihak. | Tirmâh. | Çawân. | Rabî'a II. |
| Toubeh. | Mordâdmâh. | Ratmâh. | Djoumâdâ I. |
| Amshîr. | Shahrîrmâh. | Idat. | Djoumâdâ II. |
| Permehât. | Mihrmâh. | Açamm. | Radjab al-fard. |
| Permoûdeh. | Abânmâh. | 'Adil. | Sha'bân al-mo'azzhem. |
| Beshans. | Ad'ermâh. | Nâthil. | Ramadhân al-mobârak. |
| Boûne. | Daimâh. | Wâ'il. | Shawwâl al-monawwar. |
| Abîb. | Behmenmâh. | Warneh. | D'ou-l-Qa'deh al-h'arâm. |
| Mesri. | Isfendârmâh. | Borak. | D'ou-l-H'iddjeh al-h'arâm. |

qu'il était au moment de la création des cieux et de la terre.» [1]). La tribu Modhar sanctifiait le mois de Radjab, la tribu Rabî'a le mois de Ramadhân[2]); on distribuait les oeuvres selon les jours, vouant le dimanche à la semence et à la culture de la terre; le lundi au voyage et au commerce; le mardi à la guerre et aux expéditions belliqueuses; le mercredi aux dons mutuels; le jeudi à l'audience auprès les dignitaires et aux affaires; le vendredi au repos et aux jouissances de l'amour; le samedi était le jour de la fraude et de la ruse. — Les Coptes avaient 5¼ jours intercalés à la fin du mois de Mesri et au commencement de Tôt[3]); le 1er jour du Koihak était l'entrée des 40 jours froids (depuis le 14

[1]) V. ce discours du prophète dans Causs. de Perceval, *Essai*, t. III, p. 302 sv., comp. sour. IX, v. 36—37 et *Mém. de l'Académie*, vol. 48, p. 621.

[2]) V. Causs. de Perceval, t. I, p. 244.

[3]) V. Alfrag., *El. astron.*; p. 5 et Ideler, *Handb. der Chronol.*, t. I, p. 97—98.

Kânoûn I—22 Kânoûn II)[1]. — Chez les Grecs le Teshrîn II, l'Eiloul, le Nisân et le H'azirân comptaient 30 jours, le Shebâth 28¼, les autres mois en avaient 31. L'année des Grecs commençait au Teshrîn II (Novembre), tandis que l'année syrienne commençait au Kânoûn II (Janvier), l'année zodiacale au 13 Ad'âr (Mars), et l'année, comptée d'après la semence, au Teshrîn II (Novembre). La lune est en conjonction avec les Pléiades, dans le courant de tous les mois arabes, aux dates qui correspondent à celles des mois syriens, de la manière suivante: pendant la saison de la semence, elle se trouve en conjonction le 11 du Teshrîn II (Novembre), le 9 du Kânoûn I (Décembre) et le 7 du Kânoûn II (Janvier); pendant la saison des épis: le 5 Shebâth (Février), le 3 Adâr (Mars), le 1 Nîsân (Avril); pendant la saison de la moisson: le 23 Iyyâr (Mai), le 21 H'azîrân (Juin), le 19 Tammuz (Juillet); pendant la saison de la provision des céréales: le 17 Ab (Août), le 15 Eilul (Septembre), le 13 Teshrîn I (Octobre). Quant aux jours intercalaires des Perses, ils ont trouvé leur place entre les mois d'Abânmâh et d'Ad'ermâh.

Les Perses célèbrent 3 grandes fêtes: savoir le Newrouz, la fête de l'équinoxe et celle du Sadaq. Le Newrouz ou le jour du nouvel an est, d'après l'opinion des Perses, le jour, où Dieu créa la lumière, et où commença la rotation de la voûte céleste; on le célèbre durant 6 jours, dont le premier coïncide avec le commencement du mois de Ferverdin, le premier de l'année persane; le 6ème jour est nommé le grand Newrouz. Les empereurs persans, occupés des affaires du gouvernement pendant les 5 jours, vaquaient le 6ème[2]; alors, selon leur coutume, un homme d'une belle figure se plaçait la nuit à la porte pour observer les actions du roi et y restait jusqu'à l'aube; à une heure ma-

---

[1]) Par le mot arabe «el-'arba'înîât» l'auteur indique les 40 jours les plus froids des mois de Décembre et de Janvier; v. Qazwînî, t. I, p. 75, l. 23 et p. 76, l. 11; Hammer-Purgstall, *Gesch. der osman. Dichtkunst*, Bd. I, p. 77—78.

[2]) Comp. la même description dans Hyde, *Historia religionum veterum Persarum*, p. 237 (Oxonii 1760) et Qazwînî, *'Adjâib el-makhl.*, p. 80—84; Alfrag., *El. astron*, p. 22—23, not.



tinale, il entrait de son propre mouvement chez le roi, se plaçant devant ses regards. Le roi lui demandait, qui il était, d'où il venait, et ce qu'il désirait; quel était son nom, pourquoi il venait et ce qu'il apportait. «Moi, répondait-il, je suis «Mançour», mon nom est «Béni»; je viens de la part de Dieu, et je souhaite au bienheureux roi la prospérité et la paix; je suis venu, accompagné du nouvel an»; puis, il s'asseyait; peu-après, entrait un homme portant un plat d'argent, sur lequel il y avait du froment, de l'orge, des pois, des chiches, du sésame et du riz, sept épis et sept grains de chaque espèce, un morceau de sucre, un dinar et un dirhem neuf. Le plat posé devant le roi, on lui offrait des présents; d'abord entrait le vizir, puis le trésorier, puis le chef de la police, enfin toute la foule, chacun selon son rang; après quoi, on présentait au roi un grand gâteau dans une corbeille, fait avec les grains mentionnés précédemment; lorsqu'il en avait goûté et donné aux assistants, il disait: «voici un nouveau jour d'un nouveau mois d'une nouvelle année; il faut renouveler ce que le temps a usé. La partie de l'homme la plus digne de l'attention est la tête, à cause de sa supériorité sur tous les autres membres»; puis, il distribuait les présents qu'on lui avait faits, aux dignitaires du royaume. Le bas peuple célèbre cette fête en allumant des feux pendant la nuit et arrosant le sol le matin, ce qu'ils font, selon leur assertion, autant pour dissoudre les vapeurs laissées par l'hiver, que pour indiquer l'arrivée du nouvel an et publier le commencement de sa fête. L'arrosement a lieu, tant pour ouvrir les fêtes, que pour nettoyer le corps de la souillure, causée par la fumée des feux, comme aussi en commémoration de ce qui arriva à la fin de la fondation de la ville de Rishwerdji[1]), c. à d. l'ancienne Ispahân, bâtie par Firouz b. Jezdedjird. Après 7 années de sécheresse, pendant lesquelles il n'était pas tombé de pluie, il plut à pareil jour, et ils arrosèrent leurs corps avec les eaux pluviales, en commémoration de quoi ils firent un rite annuel. — La fête équinoxiale de l'automne a lieu le 26 du Teshrîn I ou le 16 Mihr-

[1]) Sur l'ancien nom d'Ispahân v. ci-dessus p. 248.

mâh au milieu de l'automne; elle dure 6 jours, dont le dernier s'appelle Mihredjân le grand, parce que c'était le jour du couronnement d'Ardeshir b. Bâbek. Selon le rite persan, ils oignent leurs rois d'huile de bân [tamarix], mettent des vêtements de couleurs vives et portent sur leurs têtes des couronnes à forme de soleil. Le premier qui entrait chez le roi, était le Mobed, c. à d. le devin, portant une corbeille qui contenait un citron, un morceau de sucre, un fruit de l'espèce de lotus, des coings, du jujube, des pommes, une grappe de raisin blanc et sept bouquets de myrte, en murmurant des prières et frappant le tambourin; puis entraient diverses personnes, selon leur rang[1]).

La fête de Sadaq était célébrée le 11 du mois d'Abânmâh, jour auquel on donnait le nom de Rouz-abân; durant ce jour, ils entretenaient des feux de toutes espèces, d'huile et de graisse de quelques espèces d'animaux[2]). — Parmi les fêtes persanes, outre celles déjà mentionnées, est la fête de Tîrdjân, à laquelle les Persans prétendent que les âmes des défunts s'assemblent pour prendre les mets et les boissons qu'on leur prépare, et qu'on appelle nourriture des âmes, c. à d. âmes des défunts[3]); il y a encore la fête de la cavalcade de l'imberbe qu'ils célèbrent au commencement du mois d'Ad'ermâh, en promenant un homme imberbe, à qui l'on a donné, quelques jours d'avance, une forte nourriture et des vins capiteux; dès le commencement du mois, on le revêt d'une robe d'une étoffe fine, et on le met sur une vache; il tient à la main un corbeau, et il est suivi de la populace et de la foule, qui lui jette de l'eau et de la neige à la figure et agite autour de lui des éventails, tandis qu'il crie: «germ, germ», c. à d. «il fait chaud, il fait chaud». Ainsi, ils continuent pendant 7 jours, et la plèbe qui l'accompagne, dérobe tout ce qu'elle trouve dans les khans; au bout de 7 jours, tout rentre dans l'ordre[4]).

---

[1]) V. Hyde, *Hist. veterum Pers. relig.*, p. 245 sv. et Alfrag., ed. Golius, not. p. 25.
[2]) V. Hyde, p. 254; on n'est pas d'accord dans quel mois cette fête était célébrée.
[3]) V. ibd. p. 248. Selon Hyde, cette fête était célebrée le XXVI du mois Abân.
[4]) Comp. les descriptions de cette fête Hyde p. 249 suiv. et Alfrag., *El. astron.*, ed. Golius, not. p. 35—36.



La fête de Behmendjah est célébrée au commencement du mois de Behmenmâh par les dignitaires, les grands du Khorasan et par le peuple, qui cuissent toutes espèces de grains comestibles et apportent tout ce qu'ils trouvent d'herbes; en Syrie on prépare des légumes semblables, le 10 du mois Moh'arram[1]).

Les Chrétiens célèbrent des fêtes grandes et petites, qui ont été instituées par les pères de l'Eglise aux 7 conciles, où, sous le règne de Constantin, ils ont posé, comme nous l'avons mentionné précédemment, les fondements du Christianisme. Parmi leurs fêtes est celle du Nouvel an, c. à d. le nouvel an des Coptes, qu'ils célèbrent au commencement de leur année. Les Syriens chrétiens l'appellent aussi Newrouz ou Qalendas; ils se livrent à de grandes réjouissances; la plèbe et la populace se rassemblent ce jour au Caire et dans le Sa'îd, portant dans leurs mains des lanières souillées de boue et d'immondices, avec lesquelles ils battent tous ceux qu'ils rencontrent. C'est la coutume chez les Musulmans et les Chrétiens de préparer ce jour une bouillie (herîsat); et il n'y a presque aucune maison, où l'on ne serve ce mets pendant la nuit; ils fendent aussi des melons verts; celui qui a trouvé un melon dont les graines sont rouges, est bien content, mais, si les graines sont noires, il est triste. On en trouve dans presque chaque maison. Le premier qui institua dans l'Islam la fête de Newrouz et la fête Equinoctiale, fut H'eddjâdj b. Jousouf, et le premier qui l'abolit, fut 'Omar b. 'Abd el-'Azîz. Les Coptes chrétiens[2]) ont 14 fêtes, 7 grandes et 7 petites; les grandes sont:

1) L'Annonciation de la naissance de Jésus Christ par Gabriel, célébrée le 29 Perméhât [= 6 Avril].

2) La Fête des rameaux, appelée Shoânîn, c. à d. «les louanges», célébrée le 7ème dimanche du carême; alors, ils sortent de l'église, portant des branches de palmiers pour rappeler l'entrée

---

1) V. Hyde, p. 256.

2) Sur les fêtes des Coptes comp. Lane, *An account of the manners and the customs of the modern Egypt.*, vol. III, p. 186—88, London 1846; sur le Newrouz des Coptes v. *le Calendrier de Cordoue de l'année 961*, publié par Dozy, p. 83.

du Seigneur monté sur un âne dans Jérusalem, pour ordonner le bien et défendre le mal, tandis que le peuple chante les louanges de Dieu.

3) Les Pâques, c. à d. les grands Pâques, en souvenir de Jésus Christ, qui, 3 jours après sa mort et son crucifiement, résuscita et délivra l'homme de l'enfer; il resta sur la terre 40 jours, dont le dernier est le jour de l'Ascension, où il monta au ciel. Les habitants de Hémât célèbrent les pâques pendant 6 jours, dont le premier est le Jeudi-saint, et le dernier, le mardi après les pâques. Les femmes portent toutes espèces de parure et mettent des robes élégantes; elles teignent des oeufs et préparent des galettes et des biscuits, les Musulmans encore plus que les Chrétiens. Alors les populations de tous les environs: de H'emç (Emesse), Shayzer, Salamiah, Kafr-thâb, Aboû-Qobeis, Miçjâf, Ma'arrah, Tîzîn, Bâb, Bozâ'ah, Fou'ah et H'aleb[1]), viennent à H'émât et descendent sur les rives de l'Oronte, où les Hématiens leur dressent des tentes et leur amènent des chanteuses en bâteaux; on danse, hommes et femmes, sur les bords du fleuve jusqu'au dévergondage, durant 6 jours; on ne voit nulle part une fête semblable. On célèbre aussi de la même manière le premier jour du carème des chrétiens, et ils disent qu'ils viennent pour se réunir aux moines; de même, ils célèbrent l'entrée du soleil dans le signe du Bélier, ce que je n'ai observé dans aucune autre ville.

4) Le Jeudi des 40 jours ou l'Ascension est le 40ème jour après la fin du carême; on raconte que Jésus Christ monta du milieu de ses disciples dans les cieux après sa Résurrection, et qu'il leur promit de leur envoyer le feu et le paraclet, c. à d. le Saint-Esprit.

5) La Pentecôte, le 50ème jour après le jour de la Résurrection; on dit que le Saint-Esprit descendit parmi les disciples sous forme de langues de feu et que les idiomes étrangers leur

---

[1]) Sur les villes d'Emesse et Salamiah v. ci-dessus p. 273—74; sur Shayzer, Ma'arrah, Tîzîn, Fou'ah p. 278; sur Kafr-Thâb, Bâb, Bozâ'ah p. 279; Aboû-Qobeish et Miçjâf, deux forteresses, p. 284; H'aleb, p. 274. Comp. sur la fête des Pâques *le Calendr. de Cordoue*, p. 15.

furent distribués, de sorte qu'ils parlèrent dès-lors diverses langues et se dirigèrent vers les pays de ces langues, pour convertir les habitants au Christianisme.

6) Le Noël ou jour de la naissance de Jésus Christ[1]); on dit qu'il naquit un lundi, et ils célèbrent la veille en allumant des flambeaux dans les églises; sa ville natale est Bethléhem en Juda, appartenant à la sainte-Ville. Dans cette nuit, la population de H'émât, grands et petits, riches et pauvres, les soldats et le prince allument des flambeaux et des torches sur les toits et brûlent une quantité de poudre, de naphte et d'autres matières combustibles; il en est de même, le jour de la Circoncision, appelé le petit-Noël, où souvent ils font une dépense plus considérable en combustibles.

7) Le jour du baptême de Jésus Christ est célébré le 11 du mois de Toûbeh (le 18—19 Janvier); on dit que St. Jean, fils de Zacharia, baptisa le Messie dans le Jourdain et que le Saint-Esprit se répandit sur lui, sortant de l'eau sous la forme d'une colombe blanche. Les Chrétiens baptisent leurs enfants ce jour-là et le tiennent en grande vénération[2]).

Parmi les petites fêtes nous nommerons:

1) Le jour de la Circoncision de Jésus Christ, le 8ème après le jour de sa naissance[3]);

2) Le jour de l'Entrée dans le temple; on dit que le prêtre Siméon entra avec Jésus Christ, accompagné de sa mère, dans le temple pour lui donner sa bénédiction; il est célébré le 8 du mois d'Amshîr (Février)[4]).

3) Le jeudi des lentilles, des oeufs et du riz (le Jeudi-Saint) est célébré 3 jours avant les Pâques; on prend alors un vase, rempli d'eau, qu'on bénit en récitant diverses prières; puis, on lave avec cette eau les pieds de tout le monde, disant que Jésus Christ, le même jour, a observé, le premier, cette cérémonie avec tous ses disciples, pour leur enseigner l'humilité, en leur

---

1) Comp. *le Calendrier de Cordoue*, p. 115. 2) V. ibd. p. 19.
3) V. ibd. p. 14. 4) Comp. ibd. p. 36.



ordonnant de ne jamais s'en désister, mais de s'y exercer mutuellement.

4) Le Sabbat de lumière est la veille des Pâques; on dit qu'une lumière apparaît sur le tombeau de Jésus Christ, avec laquelle on allume les flambeaux de l'église de la Résurrection; on en exporte aussi aux côtes de la mer Noire et jusqu'aux îles, habitées par les Francs.

5) La Grande-Fête ou le Dimanche des Dimanches, 8 jours après les Pâques, où l'on renouvelle les vases, les ustensiles de la maison et les vêtements.

6) Le jour de la Transfiguration, où les chrétiens prétendent que Jésus se manifesta à ses disciples sur le mont Thabor; il leur apparut, parlant avec Elie et Moïse. Les disciples prosternés sur la face, Jésus les releva, et ils le virent tout seul; alors, il leur ordonna de garder le silence sur ce qu'ils avaient vu. Cet évènement eut lieu 2 jours avant le commencement de la Passion.

7) Le jour de la croix[1]) est célébré en commémoration de ce que la mère de Constantin, appelée Hylania (Hélène), obtint le bois de la croix qu'elle revêtit d'or; elle célébra ce jour, où le bois lui était parvenu, comme un jour de fête.

Les Chrétiens célèbrent encore d'autres jours de fêtes et de réunions, en souvenir des disciples et des saints, mais ceux que nous avons mentionnés, suffisent pour notre but.

## IX<sup>e</sup> Section. — *Sur les propriétés de l'homme, sur sa structure et son naturel.*

L'homme étant l'être le plus pur du monde et la fleur de la création, celui qui concentre les rayons de la grâce divine et qui réunit ce qui est dispersé sur la terre et les cieux: le noyau de l'existence, la crème, le fruit et le but de l'univers, nous terminerons cet Ouvrage, en énumérant ses propriétés et les merveilles de

[1]) Comp. *le Calendrier de Cordoue*, p. 52.



son organisation et de son naturel. — Après avoir décrit les trois règnes de la nature, les 7 climats avec les mers et ce qui y est contenu, leurs propriétés et celles des divers pays, il ne nous reste plus que l'homme seul, l'objet principal de toute la création, et qui, par ses propriétés, est le centre commun, vers lequel tout converge. Il est le vicaire, institué par Dieu et chargé d'exécuter ses commandements; parmi ses propriétés est celle, que Dieu a réuni en lui les facultés des deux mondes et l'a rendu digne de ces deux habitations; il est animal par le désir et le besoin de se nourrir, tant qu'il habite la terre; il est ange par sa science, sa dévotion et sa docilité. Dieu l'a chargé de son culte, tellement qu'il représente Dieu sur la terre qu'il habite; il lui a offert son voisinage dans le paradis et lui a confié les louanges de sa bonté. La sagesse divine apparaît dans la structure de l'homme beaucoup plus clairement que dans toute autre partie de la création, parce que l'homme consiste de deux essences opposées et de deux substances bien diverses: l'une fine, spirituelle et divine, céleste, ethérée, vive, sensitive, intellectuelle; l'autre grossière, corporelle, terrestre, vile, ténébreuse, morte, insensible; c'est pour cela qu'il s'appelle «insân», qui est un duel de «ins», de même qu'on forme «fi'lân» de «fi'l». Dieu a composé le corps humain de sperme et de sang et l'alimente de nourriture et de boisson; il l'a engendré d'un père et d'une mère et, avant sa formation, il l'a produit de l'eau qui se trouve entre l'épine dorsale et les côtes, comprenant une réunion des qualités opposées. L'homme est plus parfait, par sa stature, que toutes les autres créatures; tandis que celle de tous les autres êtres est oblique, détournée, plus ou moins, de la position verticale, s'inclinant vers la terre, soit qu'il y rampe, soit qu'il s'y plonge, Dieu l'a élevé verticalement; il l'a créé comme un être angélique, doué d'esprit, d'âme et de raison, par lesquels il se gouverne lui-même; il n'est ni assujéti à une volonté étrangère ni exclusivement végétal, tandis qu'un être, qui n'est pas indépendant, est gouverné par une raison extérieure; comme p.e. la semence dispersée par le laboureur et les bêtes de somme; de même les plantes et tous les objets répandus sur la terre ont une vie

exclusivement végétale. La terre avec tout ce qu'elle contient, lui appartient; Dieu a divisé les animaux, qui lui sont assujétis, en trois classes: une partie sert à sa nourriture, comme le mouton et le chevreau, une autre à son usage comme le cheval et la vache, une troisième est anéantie par lui comme le lion et le serpent. L'homme a labouré la terre, creusé des canaux, planté des arbres, élevé des châteaux et des tours; il ne reste sur la surface de la terre et de la mer aucune place, qu'il n'ait occupée, et où il ne se meuve, et d'où il n'ait tiré quelque chose de nécessaire à ses besoins, tels que les bâtons des plantes, des peaux, des os, des nerfs et des cordes d'animaux, le fer du minerai. Parmi les propriétés, par lesquelles Dieu a distingué l'homme, sont sa taille élevée et bien proportionnée, ses ongles aplatis, sa peau lisse et sans poils; il a placé la raison au cerveau, la pudeur au coeur, la colère au foie, la joie aux reins, le rire à la rate, le désir aux poumons, la gaieté et la douleur à la figure; il est un être, doué de raison et de la faculté de rire, qu'aucun autre ne possède. Parmi ses qualités distinctives sont aussi la douceur de ses yeux, la beauté de son nez et de sa figure, la propreté de sa peau, la forme élégante de sa bouche et de sa langue, la beauté de sa chevelure, l'élévation de sa stature, l'intelligence de ses allures. Dieu a cambré son nez, il a orné de cils ses paupières, il lui a donné des dents symétriquement disposées, des sourcils séparés par une petite distance, des joues que la pudeur colore, l'iris de l'oeil, nuancé de diverses couleurs; il l'a doué de raison et de la faculté d'exprimer à lui-même et aux autres ses pensées par la parole, par l'écriture et par le geste. Il lui a donné une main, dont il se sert à tous besoins; en l'étendant, elle lui sert d'assiette pour porter; en la creusant, elle est un vaisseau pour puiser ou un vase; s'il joint les mains en les creusant, elles lui servent de bocal; s'il serre ses doigts autour d'une lumière, brûlant en l'air, sa main devient une lanterne; s'il les serre en creusant la main, elle lui sert de passoire; s'il serre le poing, il a une arme. Le bras est doué de 7 articulations, auxquelles il peut à toutes ensemble ou à chacune d'elles imprimer un mouvement, depuis les doigts jus-

qu'aux épaules. Les deux bras ressemblent à deux ailes qu'il meut en courant, et qu'il agite dans l'air, tellement qu'il se sert des pieds sur la terre et des mains dans l'air, comme les quadrupèdes se servent des pieds seuls en marchant sur la terre. Parmi les propriétés de l'homme est celle, qu'il est doué de la raison, à l'aide de laquelle il choisit ce qui lui est profitable, et écarte ce qui lui est nuisible; il connaît la condition de son âme et celle des personnes, qui l'environnent, même une partie de celui qui est caché et non pas encore entré en existence, comme les saisons de l'année. Il unit les qualités animales à celles des anges, comme nous l'avons remarqué en général; il est audacieux comme le lion, craintif comme le lièvre; agile comme la gazelle, lourd comme l'ours; astutieux comme le renard, sincère comme l'éléphant; soumis comme le chien, fort comme le loup-cervier; redoutable comme le léopard, sociable comme l'âne; gai comme le cheval, vain comme le paon; insidieux comme le loup, imitateur comme le singe, circonspect comme le buffle, vil et voluptueux comme le cochon et la souris, haîneux comme le chameau, persévérant comme la taupe et la fourmi, alerte et agile comme l'oiseau. En général, il réunit en lui-même une ou deux des qualités de chaque animal; ainsi, il est la fleur et la crème de toute la création; une partie de ces qualités est manifeste, une autre latente, comme la persévérance du loup, l'audace de l'éléphant, la servilité du chien, la ruse du chat, la force du cheval, la vanité du paon. Bien que l'homme soit unique par son essence, on peut dire qu'il est d'une nature angélique et éthérée par ses bonnes qualités, mais diabolique et appartenant aux ténèbres par les mauvaises; tantôt il est parfait, tantôt défectueux; dans la première condition, il a place parmi les anges dans le voisinage du Seigneur, attendant à la porte, voué à sa louange et confiant en sa miséricorde. Quand il est entraîné par le désir et la colère, il est un chien hargneux, ou un chameau impétueux, un feu dévorant ou une mer engloutissante, plus vorace qu'un pourceau, qui se vautre dans les immondices, ou comme la mouche tournant autour des ordures, jus-

qu'à ce qu'elle périsse, plongée dans la boue, comme dit Dieu: «et l'homme périt souillant son âme» [v. s. 91, v. 10]. Au contraire, s'il purifie son âme, il est du nombre des anges et obtient une force divine, de telle manière que la boisson dans laquelle il crache, est une thériaque, la nourriture où il plonge son doigt, devient un remède, le membre souffrant qu'il a touché, guérit, et sa prière sera exaucée; s'il fait un serment par Dieu, il tient son serment.

L'homme forme par ses mains toutes choses; il imite tous les sons par sa bouche, il déchire la chair avec ses dents, comme l'animal sauvage, il se nourrit d'herbes comme le bétail, il ramasse des graines comme l'oiseau; il a la stature élevée comme un arbre, tantôt il baisse la tête comme la bête, tantôt il est prosterné comme un poisson ou un serpent, tantôt il s'assied comme une montagne; sa tête ressemble au ciel, son âme au soleil, sa raison à la lune, ses sens aux planètes, ses larmes à la pluie, sa voix au tonnerre, son rire à la foudre, sa forme extérieure à la terre ferme, son intérieur à la mer, sa chair à la plaine, ses os aux montagnes, ses cheveux aux plantes, son corps aux 7 climats, ses veines aux fleuves. Il est le but suprême de toute la création, où chaque objet trouve son analogie et sa qualité homogène; il possède un moyen d'obtenir toute chose, et, entre lui et tous les objets créés, il y a une affinité et une ressemblance; ainsi, sa tête ressemble au ciel par sa forme extérieure et par son intérieur: ses yeux ressemblent au soleil et à la lune, ses narines à la planète Mars, ses oreilles à Saturne, sa bouche à Jupiter, sa langue à Mercure; quelquefois aussi, on compare les oreilles à Mars, les yeux au soleil et à la lune, les narines à Vénus et à Mercure. Louange à celui qui l'a créé, proportionné, élevé et distingué. L'homme est la créature parfaite, le vicaire de Dieu, la crème des êtres vivants, qui reçoit, par la bonté de Dieu, toutes espèces de bienfaits, en se développant dans le cours des siècles; il est instruit par le Coran en éloquence et conduit par les révélations de la Loi, par celles de l'Evangile et des Psaumes sur le droit chemin. S'il purifie son âme, ô bonheur!, mais s'il la sou-

ille, dites de lui: «son pied a glissé»[1]. Il n'y a aucune forme, où l'on ne trouve contenue l'idée de l'homme; il est la forme des formes et l'idée des idées; il est le centre de l'univers; il est son commencement et sa fin; le monde est sa forme et son corps, tandis que lui-même est l'âme de l'univers et sa vie.

«Son âme contient les âmes et les mondes; quand il dort, néanmoins, n'est il pas clair-voyant en tout?[2].

Tout lui est présent, bien que lui-même, en personne, soit absent; il embrasse tout, le monde présent et l'autre.»

C'est pour cela que la foi lui a été donnée, et que la religion de l'Islam lui a été confiée; il a reçu le nom d'Ami intime, Voisin et Elu de Dieu.

Dieu nous suffit, c'est un excellent protecteur![3])

---

[1]) V. Borda, v. 158, l'éd. de Rosenzweig.
[2]) Nous préférons la leçon «jerâ» à celle du texte «terâ».
[3]) V. Coran, S. III, v. 167.

# INDEX GÉOGRAPHIQUE.

---

# CORRECTIONS.

Pg. 10 l. dern.: pendent l. pendant
— 17 - 9 not. 1: Aqsâ l. Aqçâ
— 18 - 17: Galicie l. Galice
— 20 - 10 a f.: Bozwâ l. Bezwâ
— 23 - 12 a f.: l'Habessynie l. l'Habyssinie
— 24 - 11: Irem l. ʿArim
— 29 - 2 a f.: el-Kattab l. Khaththâb
— 58 - 16: mêlange l. mélange
— 69 - 14: chaine . . . , la traîne l. chaîne . . . la trame
— 77 - 15: pulverisé l. pulvérisé
— 86 - 2 a f.: lisée l. lissée
— 87 - 4: une l. un
— 90 - 9: enigme l. énigme
— 96 - 12 a f.: pèche l. pêche
— 97 - 13: dernière l. première
— 99 - 8 a f.: impregnée l impréguée
— 102 - 4: califs l. califes
— 107 - 9: Dongalah l. Dongolah
— 117 - 15: courrait l. courait
— — - 8 et 17: tenèbres l. ténèbres
— — - 3 a f.: Khousistân l. Khouzistân
— 127 - 6 a f.: [1]) l. [2])
— 168 - 8 a f.: eut l. eût
— 169 - 3 a f.: minérai l. minerai
— 177 - 18: la phare l. le phare

pg. 182 l. 3 a f. not. 6: Cbio l. Chio
— 195 - 9, 14—15: apparentes—latentes l. apparents—latents
— 212 - 17: dépécées l. dépecées
— 237 - 2: Mekrân l. Mihrân
— 238 - 15: — - —
— 245 - 9 a f: leur l. leurs
— 260 - 19: Zsʿirt l. Isʿirt
— 264 - 10: défleuration l. défleuraison
— 305 - 15: Libnân l. Loubnân
— — - 4 a f: Qhathîf l. Qathîf
— 311 - 5 a f.: Gaur l. Gour
— 313 - 14: Touni-Kouhistân l. Qouhistân
— — - 18: Khasroûdjird l. Khosroûdjird
— 323 - 15: Basçrah l. Baçrah
— 330 - 5 a f.: Tounis l. Tunis
— 334 - 7 a f.: ʿAdwet et- l. ʿAdwet el-
— 343 - 4: language l. langage
— 344 - 9: réunnis l. réunis
— 349 not. 5: Gibraélon l. Gibraléon
— 352 l. 5 a f. not. 3: Mogrib l. Magrib
— 365 - 3 a f.: Madhidh l. Madhidj
— 385 - 7 a f.: Thaglib l. Taglib
— 389 - 15: convertures l. couvertures
— 407 - 3: cuissent l. cuisent.



